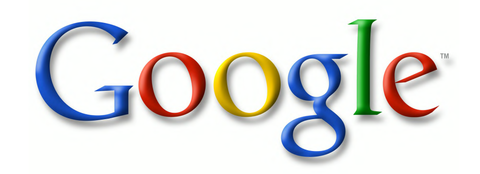
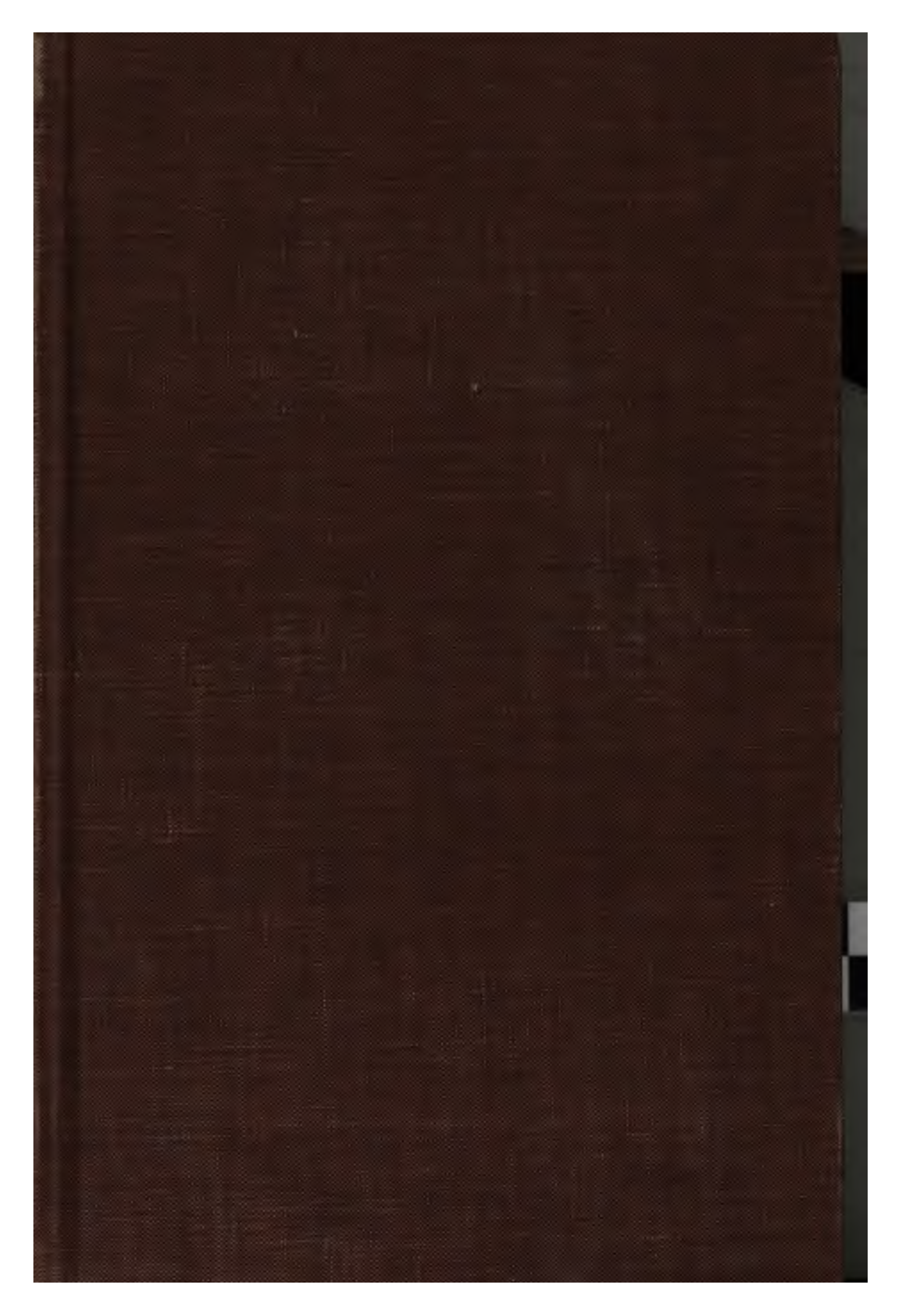
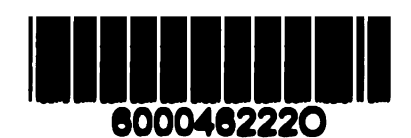
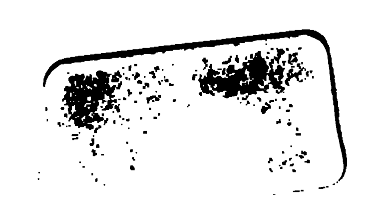
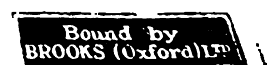




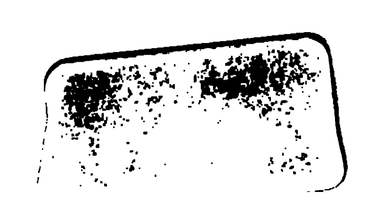

600048222O


600046222O

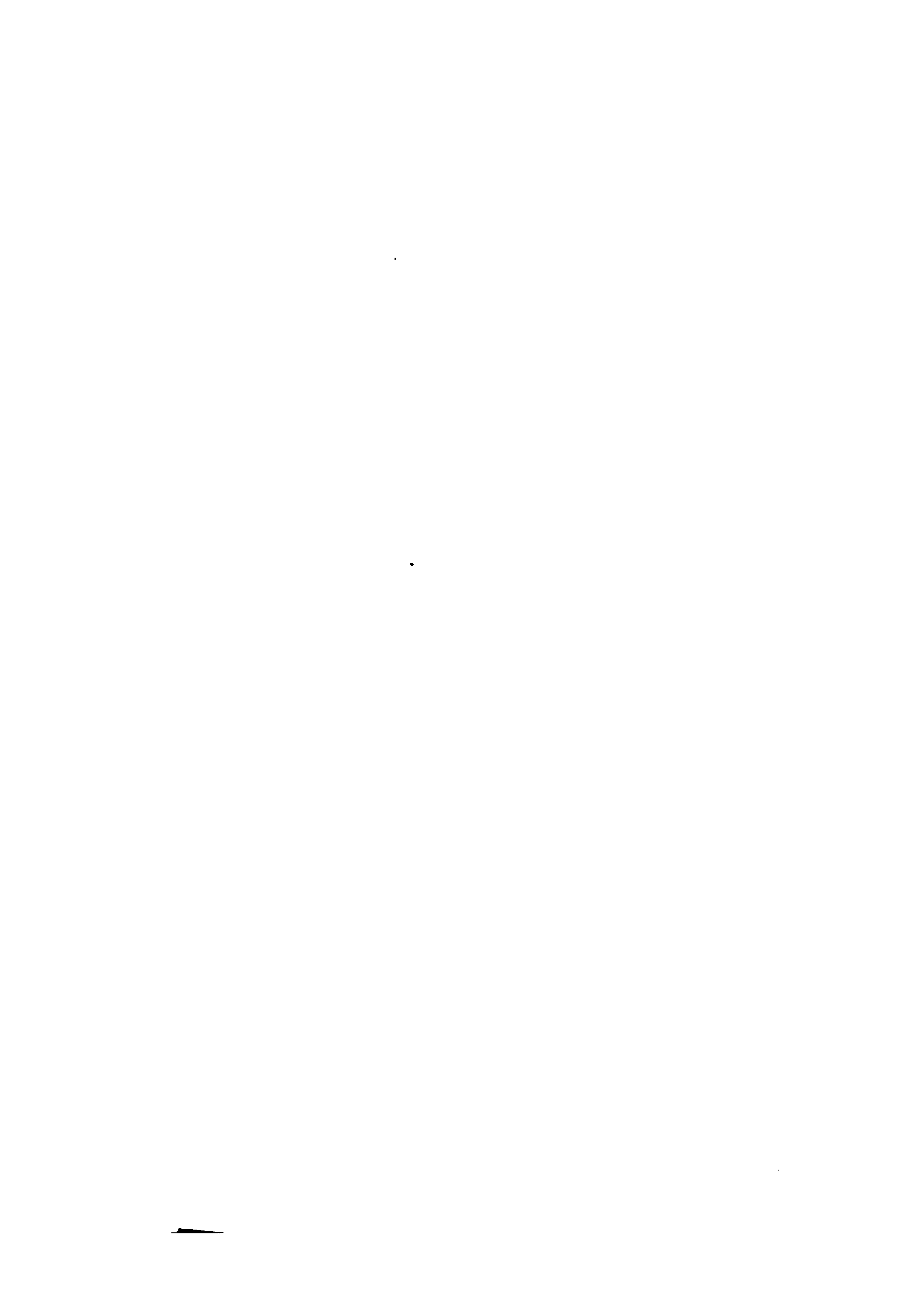


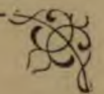

Bound by
BROOKS (Oxford) LTD


6000462220




Bound by
BROOKS (Oxford) LTD



CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

COMPRENANT

outre ce qui a été publié à diverses époques

LES FRAGMENTS SUPPRIMÉS EN 1813 PAR LA CENSURE

LES PARTIES INÉDITES

CONSERVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DUCALE DE GOTHA ET A L'ARSENAL A PARIS

NOTICES, NOTES, TABLE GÉNÉRALE

PAR

MAURICE TOURNEUX

TOME TROISIÈME

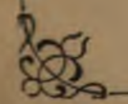
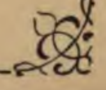


PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1878

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, Etc.

PARIS. — IMPRIMERIE A. QUANTIN ET Cie
ANCIENNE MAISON J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

GRIMM, DIDEROT

RAYNAL, MEISTER, ETC.

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

COMPRENANT

outre ce qui a été publié à diverses époques

LES FRAGMENTS SUPPRIMÉS EN 1813 PAR LA CENSURE

LES PARTIES INÉDITES

CONSERVÉES A LA BIBLIOTHÈQUE DUCALE DE GOTHA ET A L'ARSENAL A PARIS

NOTICES, NOTES, TABLE GÉNÉRALE

PAR

MAURICE TOURNEUX

TOME TROISIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1878


BODLEIAN
D
16 SEP 1954
LIBRARY

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

(1753-1793)

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

AVRIL

1er avril 1755.

REVUE.

Il est à propos de regarder derrière nous tous les trois mois pour ne laisser rien échapper qui soit digne de quelque attention.

SPECTACLES.

Les théâtres sont fermés pendant la quinzaine de Pâques. L'Académie royale de musique a donné cet hiver, sans succès, l'opéra de *Thésée*, dont les paroles sont de Quinault, et la musique de Lulli[1]. La pastorale languedocienne de M. de Mondonville n'a pas eu à Paris le même succès qu'à la cour[2]; il est vrai que la musique en est mince et d'une monotonie assommante. Les Languedociens n'ont pas pardonné à M. de Mondonville d'avoir préféré pour son poëme le jargon dur et grossier de Toulouse au patois délicat et agréable de Montpellier ou de Béziers. *Le Triumvirat* de M. de Crébillon étant tombé, les Comédiens français ont cherché leur ressource dans la reprise de quelques pièces anciennes. *Nicomède*, tragédie du grand

1. Représenté pour la première fois devant Louis XIV à Saint-Germain, le 11 janvier 1675, et souvent repris. (T.)

2. Voir la lettre du 15 novembre précédent.

Corneille, dans un genre et d'un ton tout à fait singuliers, a eu beaucoup de succès. En relisant cette pièce, vous y trouverez cette élévation, cette simplicité sublime et naïve qui rapprochent si fort le grand Corneille d'Homère. *Venceslas*, autre tragédie ancienne de Rotrou, a été remise avec beaucoup de succès. C'était autrefois le triomphe de Baron, le plus grand comédien que la France ait eu. Nous avons aussi revu avec beaucoup de plaisir *Ésope à la cour*, ancienne comédie de Boursault, remplie d'esprit et d'une excellente morale. Enfin, *Nanine*, petite comédie de M. de Voltaire, qui, dans sa nouveauté, il y a cinq ou six ans[1], avait médiocrement réussi, a eu le plus grand succès à la reprise de cet hiver. A propos du *Triumvirat*, il est bon de mettre ici un conte qui a beaûcoup réussi. Vous vous rappelez que le triumvir Lépide ne paraît qu'au premier acte pour nous notifier son départ pour l'Espagne. Le jour de la première représentation on parlait, à souper, dans une maison, de la pièce nouvelle; une femme qui y avait été dit: « Mais à propos... ce l'Épine, on ne sait ce qu'il devient. » L'Épine est un nom de valet fort employé dans la comédie, et qu'elle confondait ridiculement avec le nom de Lépide. Ce qu'il y a de mieux dans cette plaisanterie, c'est que je l'ai entendu conter devant deux femmes qui n'en voyaient pas le plaisant, et qui ne comprenaient pas que cela pût faire rire... La famille des Lépide n'a pu se faire un nom dans les Gaules.

— Il a paru cet hiver une *Lettre d'un ancien lieutenant-colonel sur l'École militaire*[2], qui ne me fera pas changer d'opinion sur la nature et l'utilité de cet établissement. A en croire la brochure de ce prétendu vieux militaire, l'École militaire est, de tous les établissements de France, le plus beau, le plus grand, le plus avantageux. Si j'en crois la raison, qui vaut bien le suffrage d'un lieutenant-colonel, quelque ancien qu'il puisse être, l'École militaire n'est rien de tout cela; c'est un établissement très-somptueux dont les avantages ne seront jamais en proportion avec les sommes immenses qu'en coûteront l'entreprise et l'entretien. Il est bien singulier que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on songe encore à enfermer les jeunes

1. *Nanine, ou le Préjugé vaincu*, avait été représentée pour la première fois le 16 juin 1749. (T.) Voir tome I[er], p. 321.

2. (Par J.-B. Paris de Meyzieu.) Londres, 1753, in-12; 1755, in-8.

gens dans de vastes bâtiments, à leur donner une éducation à laquelle la pédanterie préside, et qui ne peut convenir tout au plus qu'aux moines, de tous les hommes les plus inutiles et les plus nuisibles à la société. Il est vrai que dans l'École militaire on joindra à la pédanterie des colléges les exercices nécessaires à ceux qui se destinent au métier des armes. Mais quel sera l'avantage qui résultera de tout cela? L'éducation des cinq cents gentilshommes qui formeront cette école se fera tant bien que mal, et coûtera au roi et à l'État des millions. A la première guerre, la moitié de ces jeunes gens périront, et nos millions avec eux... Ne serait-il pas bien plus beau de songer à donner une éducation convenable à toute la noblesse du royaume à la fois et à tous les jeunes gens qui entrent dans le service? Pourquoi ne songe-t-on pas à occuper le jeune officier qui mène dans la garnison une vie insipide et oisive? Continuellement exercé dans toutes les parties de son art, et par une gradation avantageuse à tous, suivant laquelle celui qui serait plus habile montrerait à celui qui serait moins avancé, l'officier, que la vie de garnison rend aujourd'hui si maussade et si insupportable, deviendrait bientôt instruit, capable, et même aimable. Il est vrai que, suivant cet arrangement, nous ne verrions pas à Paris un beau et vaste bâtiment avec l'inscription : *École militaire;* mais l'exécution de mon projet épargnerait au roi quelques millions, et au lieu de cinq cents particuliers qui, au sortir de cette école, oublieront bien vite dans la garnison ce qu'il a coûté tant d'argent au roi de leur faire apprendre, toute la noblesse du royaume aurait part aux soins du monarque, et serait élevée convenablement; et l'oisiveté, si pernicieuse aux hommes de tous les états, serait proscrite de toutes les garnisons. Les ingénieurs, dispersés dans toutes les places de guerre, semblent n'attendre que le signal et les ordres du roi pour instruire le jeune officier. Combien cela coûterait peu d'argent, et combien cela serait utile dans tous les sens! Ainsi les anciens lieutenants-colonels auront beau faire des brochures en faveur de l'École militaire, et faire leur cour aux protecteurs de cette entreprise par des éloges fades et qui font mal au cœur, il n'y a pas apparence que les philosophes et gens sensés qui pensent soient jamais enthousiastes de ce vain et somptueux établissement.

— Il n'y a presque point de nation lettrée qui n'ait des

poëmes épiques et comiques dans sa langue. Il y a longtemps que l'inimitable *Don Quichotte* n'appartient plus à l'Espagne seule, et qu'il est adopté par toute l'Europe. Les Français ont dans ce genre *le Lutrin* de Despréaux, ouvrage admirable, auquel la postérité associera sans doute un jour *la Pucelle* de M. de Voltaire. Les Anglais ont un poëme de cette espèce d'une grande réputation et d'une grande difficulté : c'est *Hudibras*, poëme de Samuel Butler, qui vivait dans le temps de la catastrophe de Charles I[er], et ensuite sous Charles II; c'était un homme de génie et de mérite, indigent, estimé et oublié. Il n'y a que trente ans qu'un citoyen de Londres, John Barber, lui a fait ériger un monument dans l'abbaye de Westminster où il est inhumé. On dit que la lecture de *Hudibras* n'a pas nui à l'auteur de *la Pucelle*; qu'il en a tiré quantité de traits ingénieux et plaisants qu'il a ensuite ajustés à sa mode, et qui n'y ont sûrement pas perdu. L'idée de la Renommée à deux trompettes, l'une dans la bouche, l'autre dans le derrière, appartient originairement à l'auteur de *Hudibras*. Quoi qu'il en soit, *Hudibras* passe pour un chef-d'œuvre dans son genre, rempli de traits, de sel, et de génie. Le sujet est la guerre civile qui désola l'Angleterre de son temps; les querelles des presbytériens et des anglicans fournissent les meilleures plaisanteries du monde au génie fécond de Butler, et la secte des puritains y est tournée en ridicule d'une manière supérieure. Comme ces traits sont très-fins, et qu'ils font allusion à nombre de petites anecdotes de ce temps-là, il n'est pas étonnant que cet ouvrage soit en plusieurs endroits très-difficile à entendre, pour les Anglais mêmes; mais il est étonnant qu'il se trouve quelqu'un d'assez hardi pour en entreprendre une traduction en français, de toutes les traductions peut-être la moins possible. Voilà cependant le projet qu'un inconnu est prêt à exécuter. Le premier chant de *Hudibras* paraît déjà en prose, comme vous pensez bien; et si le public en veut il aura tout le poëme[1]. Or, comme le public

1. Grimm paraît s'étonner du projet qu'on a eu de traduire en prose le poëme anglais de Samuel Butler, qui a pour titre *Hudibras*. La traduction, très-inexacte, qui a paru du premier chant, est de Fleury. Qu'a donc pensé Grimm de la traduction complète en vers du même poëme, par M. Townelay, gentilhomme anglais, et officier au service de France, publiée à Paris en 1757, 3 vol. in-12, avec des notes du savant Larcher? (B.)

ne peut répondre, son silence est ordinairement pris par les auteurs pour un consentement.

— Puisque nous sommes sur les traductions, il est juste de parler de celle que M. l'abbé de La Bletterie vient de donner de deux morceaux de Tacite, *les Mœurs des Germains* et *la Vie de Julius Agricola*. Cet ouvrage fait deux volumes in-12 assez gros, et on peut dire qu'il a réussi ; du moins, s'il n'a pas eu un succès général, il a eu beaucoup de partisans. M. l'abbé de La Bletterie a donné autrefois une *Vie de l'empereur Julien* fort estimée [1]. Cet ouvrage et quelques autres lui valurent l'honneur d'être nommé, par l'Académie française, un des quarante qui la composent. Mais soupçonné de jansénisme, ses ennemis, par une ridicule et infâme cabale, trouvèrent le secret de lui faire donner l'exclusion par le roi même [2]. Des actions indignes de cette nature ne déshonorent ni celui qui en est l'objet, ni le monarque dont la religion est surprise ; elles sont l'ouvrage du vice obscur et rampant, qui ne mérite que l'oubli et le mépris des honnêtes gens. Je ne sais si cette ancienne aventure a laissé un peu d'aigreur dans le cœur de M. l'abbé de La Bletterie : cela ne devrait pas être ; mais il est certain que ses remarques sur Tacite se ressentent un peu de cette humeur, et qu'elles ne manquent pas de fiel, sans compter que ses fréquents retours à la dévotion, dans un commentaire sur Tacite, sont fort déplacés. Quand on est dévot et qu'on veut écrire, il n'y a qu'à faire des sermons ou des ouvrages de piété ; mais remplir des commentaires sur Tacite de ce fiel sacré et de cette haine saintement cruelle qui anime les différentes sectes des chrétiens les unes contre les autres, c'est le comble du ridicule. Il faut avoir bien de l'humeur, par exemple, pour reprocher à Tacite de ne s'être point fait chrétien, ou du moins de n'avoir point connu à fond la doctrine de cette religion, alors dans son berceau. Si cette secte venait de naître parmi nous, quel serait l'homme de mérite qui se croirait obligé d'y porter l'attention la plus sévère et de donner son temps à l'examen des dogmes ? Au contraire, Pline le Jeune et Tacite méritent l'éloge de tous

1. Paris, 1735, in-12 ; réimprimée en 1746.

2. La Bletterie se refusa à toute démarche pour faire lever cette exclusion, et se contenta de l'estime des académiciens « qui, dit le président Hénault, le regardaient comme un collègue qu'ils n'avaient pas ». (T.)

les honnêtes chrétiens pour l'équité et la modération avec laquelle ils ont été traités par ces hommes respectables qui, par leurs charges, avaient alors le pouvoir en main, et pouvaient ou tolérer ou exterminer cette secte naissante et inconnue. La vie de Tacite qui est à la tête de la traduction est, en général, un morceau bien fait; il a réussi. Le parallèle de Tacite et de Pline le Jeune, son ami, a été cité comme un chef-d'œuvre. Pour moi, qui n'aime pas trop les parallèles en général, et qui trouve qu'ils roulent toujours sur de petites antithèses entassées au hasard, et peu dignes de la gravité d'un historien philosophe, je préfère à ce morceau, sans balancer, quelques observations que j'ai trouvées dans la vie de Tacite sur le gouvernement de Rome, et qui m'ont paru heureuses. Pour revenir à la traduction même, et pour en dire mon avis librement, je regarde l'idée de traduire un homme de génie dans une autre langue comme une entreprise folle. L'entreprise de traduire Tacite en français me paraît plus folle encore. Tacite a un style à lui, serré, concis, énergique; il crée plutôt des expressions que d'en employer qui ne vont pas à sa manière. Le génie de cet auteur et toutes les qualités de sa diction sont diamétralement opposés au génie de la langue française. Comment être assez téméraire pour oser espérer quelque succès d'une telle entreprise! Aussi si M. d'Alembert y a échoué, il y a deux ans, au gré du public, au mien M. l'abbé de La Bletterie n'a pas été plus heureux. Sa traduction ne me paraît qu'une froide périphrase dépourvue de génie, de feu et de force. Ceux qui l'auront lue ne connaîtront pas pour cela la manière de Tacite, ils ne s'en douteront seulement pas. La traduction est à l'original ce que l'estampe est au tableau. Je n'exige pas dans l'estampe le coloris du tableau, mais si le graveur n'a pu saisir la manière du peintre qu'il copie, s'il n'a pas réussi à la rendre parfaitement, son estampe ne mérite pas d'être regardée. Mais c'est toujours commode pour ceux qui ne savent pas le latin de lire Tacite en français, quelque imparfaite qu'en soit la traduction. D'accord, pourvu que je ne sois pas obligé d'estimer le talent du traducteur. Il est fort heureux pour ceux qui n'ont point d'eau pure d'avoir de l'eau bourbeuse, car le pire de tout serait de mourir de soif; mais l'eau bourbeuse n'en vaut pas mieux pour cela. Je connais deux hommes de génie qui auraient été

en état de traduire Tacite, supposé que cela soit possible : c'est Montaigne et Montesquieu. La naïveté énergique du premier, les expressions de génie qui naissaient à tout moment sous la plume de l'autre auraient seules pu nous représenter quelque simulacre du génie de ce célèbre écrivain. L'un et l'autre ont certainement lu et étudié Tacite toute leur vie, mais ni l'un ni l'autre n'ont songé à le traduire dans leur idiome. Il n'y a que les gens qui ne connaissent ni les difficultés ni les dangers d'une entreprise qui soient les plus intrépides, et toujours prêts à s'exposer, parce qu'ils ignorent qu'il y a à risquer[1].

— M. Fourmont, interprète du roi pour les langues orientales, nous a donné une *Description pittoresque et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, en un volume in-12. La famille de Fourmont a toujours eu la science des langues orientales pour ainsi dire en partage. Notre auteur a fait un long séjour en Égypte et particulièrement au Caire. Tout ce qui regarde les mœurs, et surtout les mœurs étrangères, est fort curieux. Quoique le style de M. Fourmont soit pesant et dénué d'agrément, on ne laisse pas cependant que de lire son ouvrage avec plaisir. On est dédommagé des défauts du style par des détails fort curieux et quelquefois amusants.

VERS A Mme LA MARQUISE DE ***

PAR M. DE MARGENCY.

Amour, prépare tes couleurs;
Je veux avoir le portrait de Thémire;
La nommer, c'est assez te dire
Que j'offre pour modèle à tes pinceaux flatteurs
La plus belle de ton empire.
De Flore prête-lui les attraits enchanteurs,
Et le souffle qu'elle a quand sa bouche respire;
De ta mère charmante emprunte le sourire
Avec la taille de tes sœurs.
Mais comment peindras-tu ces beaux yeux que j'adore?
Ces yeux dont un regard fait des destins si doux.
Écoute-moi... Vénus a les plus beaux de tous,
Donne-les à Thémire encore.

1. L'abbé de La Bletterie traduisit plus tard les *Annales* de Tacite. Voir la lettre du 15 septembre 1768 de cette *Correspondance*.

Enfin, à tous ces traits, pour qu'il ne manque rien,
Joins l'âme la plus noble et le cœur le plus tendre;
Pour peindre ce dernier et pour le peindre bien,
Amour charmant, tu pourras prendre
Toute la tendresse du tien.

— M. de Châteaubrun, maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans, auteur des *Troyennes* et de *Philoctète*, a été nommé par l'Académie française pour remplacer M. le président de Montesquieu.

MADRIGAL

PAR M. DE SAINT-LAMBERT.

De la fausseté des amants,
Philis, vous n'avez rien à craindre :
Ils pourront commencer par feindre,
Mais ils ne feindront pas longtemps.

AUTRE

PAR LE MÊME.

Ces rivaux que l'Amour auprès de vous rassemble
M'inquiètent, Thémire, et ne sont pas heureux;
Vous m'aimez mieux que chacun d'eux,
Vous m'aimez moins que tous ensemble.

VERS A Mme LA MARQUISE DE CLERMONT D'AMBOISE

PAR LE MÊME.

Mon Apollon la sert sans récompense;
D'aucun espoir mon cœur ne s'est flatté.
Pour adorer, pour chanter la beauté,
Faut-il compter sur sa reconnaissance?

— Un de nos comédiens, Le Kain, élève de M. de Voltaire, ayant profité de la quinzaine de Pâques, où les théâtres sont fermés, pour aller rendre hommage à son maître sur les bords du lac de Genève, il en est revenu avec une tragédie nouvelle de cet illustre poëte, dont le sujet est tiré de l'histoire chinoise. Elle doit être présentée incessamment à l'assemblée des comé-

diens. Voici des vers que M. de Voltaire a faits sur la ville de Lyon. Il y a passé quelque temps avant d'aller à Genève.

Il est vrai que Plutus est au rang de vos dieux,
Et ce n'est pas tant pis pour votre aimable ville.
Il n'a point de meilleur asile;
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que dieu de la richesse,
Vous en faites le dieu des arts;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole et les eaux du Permesse.

M. de Voltaire écrivait à M. de Fleurieu, ancien prévôt des marchands de la ville de Lyon. Mme de Fleurieu se plaignit de la préférence qu'il donnait à son mari sur elle. M. de Voltaire répondit par ces vers :

Également à tous je m'intéresse,
Je vois partout des vertus, des talents;
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfants,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

— Il paraît la huitième partie du roman de M. de Crébillon fils : *Ah! quel conte!* La neuvième et dernière doit la suivre de près. C'est toujours la même chose. Ce qu'il y a de mieux, c'est la fin de ce volume-ci. « Vous êtes singulièrement revenu sur ce conte-là, dit la sultane, vous le trouviez si admirable? — Que voulez-vous que j'y fasse? répondit Schahabaam, j'en entends dire du mal par tout le monde, et je me conduis à cet égard d'après ce que dit un grand philosophe : qu'il vaudrait encore mieux avoir tort avec tout le monde que d'avoir raison tout seul. »

— *Le Miroir des princesses orientales*[1] est un autre roman de féerie en deux volumes. C'est un ouvrage de Mme Fagnan, dédié à Mme la marquise de Pompadour. Ce roman n'a ni les défauts ni les agréments de ceux de M. de Crébillon. Le miroir qui fait le fond du sujet est un présent qu'un enchanteur maltraité fait dans sa colère à la princesse qui dédaigne ses feux

1. Paris, 1755, in-12.

et ses hommages. Ce miroir a la propriété de représenter à la princesse non-seulement les traits de ceux qui l'entourent à sa toilette, mais encore de lui dévoiler les plus secrètes pensées des mêmes gens, et de lui faire voir malgré elle tout ce qui se passe dans leur âme. C'est l'idée du *Diable boiteux* retournée d'une autre façon. On pourrait dire que ce roman est passable, si ce qui est dépourvu de génie pouvait être passable.

— La colonnade du Louvre, du côté de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, est un des beaux monuments de l'architecture moderne qui existent. Les cris des citoyens et des gens de goût se sont toujours réunis pour faire remarquer au gouvernement combien il était indécent non-seulement que le Louvre ne soit pas achevé, mais surtout que ce superbe monument soit masqué par des maisons et des ruines, et dérobé, pour ainsi dire, à la vue de ceux qui aiment les belles choses. On dit que les ordres sont donnés pour achever le Louvre, et pour découvrir la colonnade; mais pour que le goût soit toujours outragé, on dit que la décoration du mur qui est derrière la colonnade sera totalement défigurée. Il ne s'agit de rien moins que de percer en croisées les niches qui y sont pour placer des statues, et en forme d'œil-de-bœuf les médaillons qui sont au-dessus. A ce prix-là, il vaudrait bien mieux que la colonnade restât toujours cachée à nos yeux. Est-il croyable que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre on puisse former le projet de défigurer le plus beau monument d'architecture qu'il y ait en France, et cela pour avoir des fenêtres et des lucarnes? En attendant, M. de Bachaumont, homme de mérite, connu par son zèle et son amour pour les arts, a fait courir dans les rues une chanson sur cet événement [1]. C'est une assez bonne méthode de louer le gouvernement sur les belles choses qu'il a envie de faire, comme si elles étaient déjà faites. La honte empêche souvent de reculer, et fait achever les choses dont on a reçu les éloges d'avance.

On dit que le chevalier Servandoni, peintre et architecte fort estimé en ce pays-ci, a eu cet hiver un grand succès à la cour de Dresde, où il a été faire les décorations de l'opéra de

1. Cette chanson en style populaire a été imprimée, s. l. 1755, in-8, 4 p. Un exemplaire a été relié dans le recueil de la bibliothèque de l'Arsenal, connu sous le nom de *Portefeuille de Bachaumont*, B. L. F. 4041.

l'*Ezio*. Cet artiste célèbre vient de donner, sur le grand théâtre du palais des Tuileries, un spectacle de machines et de décorations, qui d'abord n'a pas eu de succès, mais qui depuis a attiré assez de monde. Ce spectacle a pour titre *le Triomphe de l'amour conjugal*, et pour sujet l'histoire si touchante d'Alceste, qui se dévoue à la mort pour sauver la vie à Admète, son époux. Quinault a traité ce sujet dans un de ses opéras, que Lulli a musiqué à sa façon, c'est-à-dire platement, sans feu et sans génie. Mais le poëte lyrique si doux, si tendre dans sa versification, si décousu dans l'arrangement du tout, me paraît avoir totalement manqué cet admirable sujet. Ce mélange ridicule de chant et de danse n'est jamais si déplacé et si insupportable que lorsque le sujet est par lui-même intéressant. Il suspend la marche de l'action à tout moment, sans compter que Quinault a mis dans cet opéra en particulier des épisodes platement comiques et de mauvais goût qui le défigurent encore davantage. Je ne sais si M. Servandoni a bien fait de choisir ce sujet pour le traiter en décoration ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a rien fait qui mérite la moindre estime de la part des gens de goût et des connaisseurs. C'est par cette raison que je me dispense d'entrer dans aucun détail des décorations qui composent ce spectacle : on les trouve détaillées de reste dans tous nos papiers publics.

J'observerai seulement, en général, qu'il n'y a ni génie dans l'idée, ni sagesse ni goût dans l'ordonnance, ni agrément, ni couleur, ni feu dans l'exécution de ces décorations. Je ne compte pas les fautes contre l'optique et la perspective, qui n'ont pas échappé aux connaisseurs ; mais le principal défaut de ce spectacle est d'être mesquin. Il faut avouer que les Italiens, qui ont été nos maîtres dans tous les arts, ont poussé celui des décorations à un point de perfection singulier et dont on n'a aucune idée en ce pays-ci. Nous nous sommes assez récriés sur la petitesse de nos théâtres. Puisqu'on ne veut pas nous en bâtir de plus grands, il faut tâcher de tirer parti de ceux que nous avons, tels qu'ils sont ; et l'homme de génie tire parti de tout. Mais aussi longtemps que je verrai dans le fond du théâtre une toile et des coulisses sur les côtés me représenter un carré à peu près régulier, je dirai : Voilà un décorateur sans génie, et un théâtre bon pour amuser des enfants par

un jeu de marionnettes. Je sais une règle infaillible pour juger si une décoration est bonne ou mauvaise. Vous n'avez qu'à la copier, et la mettre en tableau telle qu'elle est; si ce tableau vous rappelle l'idée de ce que la décoration veut représenter sans l'idée du théâtre, c'est une marque que votre décoration est bonne; si ce tableau vous rappelle l'idée de théâtre, de coulisse, de toile, vous pouvez être sûr que votre décoration est mauvaise. Suivant cette règle, si l'on mettait en tableau les décorations du spectable dont nous parlons, et qu'on montrât ces tableaux à quelqu'un qui ignorerait qu'il y eût un spectacle de Servandoni dans le monde, cet homme, au premier coup d'œil, ne dirait pas : Voilà un tableau qui représente un temple de l'Hymen; en voilà un autre qui représente un port de mer; en voilà un qui représente les avenues de l'enfer, etc.; mais il dirait : Voilà des tableaux qui représentent des décorations de théâtre, dont l'une a l'air d'un temple, l'autre d'un port de mer, la troisième doit apparemment représenter les avenues de l'enfer. Or du moment qu'un homme aura jugé ainsi de vos décorations mises en tableau, vous pouvez être sûr qu'elles sont mauvaises et qu'elles ne peuvent servir, en bonne police, qu'à décorer un théâtre de la Foire. M. Servandoni a répété dans ce spectacle une faute bien grossière, où il est tombé plus d'une fois, et qui est assez ordinaire aux gens de son métier. Vous savez de quelle importance est pour le peintre le choix de l'instant de son action; comme il n'a qu'un moment à sa disposition, il lui importe infiniment de choisir le moment le plus favorable, le plus décisif, le plus intéressant du sujet qu'il veut traiter. Le poëte est dans le même cas d'une autre manière; il lui faut un discernement très-délicat, un goût exquis et sûr, pour distinguer ce qui doit se passer devant les yeux du spectateur sur le théâtre, d'avec ce qui ne peut se passer que derrière la scène. Le décorateur est dans le cas du peintre et du poëte à la fois, et a besoin du génie et de l'intelligence de l'un et de l'autre; car, quant aux décorations, il s'agit de saisir l'instant pittoresque, et quant au spectacle pantomime, il faut un discernement infini pour le distribuer et le mettre en action d'une manière convenable : voilà pourquoi la représentation du *Siége de Scyros*, dans le second acte, est si misérable. Comment oser imaginer de pouvoir retracer dans un espace aussi

petit et aussi étroit que celui d'un théâtre le spectacle immense d'un siége sans tomber dans le puéril? Comment l'homme de génie se tirera-t-il d'affaire lorsque son sujet exigera de lui une pareille décoration? Il se gardera bien de mettre, comme M. Servandoni, la ville assiégée dans le fond du théâtre en face, et les assiégeants sur le devant. Il sait bien que ce spectacle est trop grand pour être représenté sur la scène, et que ce serait détruire l'illusion et tomber dans le puéril et dans le ridicule le plus insupportable que d'entreprendre de telles choses; il fera donc assiéger sa ville derrière les coulisses, où l'imagination du spectateur n'est pas gênée de supposer tout ce que demande le sujet. Sur la scène même, on ne verra que quelques flancs des murailles de la ville d'un côté, quelques coins du camp ennemi de l'autre, quelques commencements des travaux de siége, beaucoup de mouvements, et tout ce que le génie du décorateur pourra inventer pour nous forcer à supposer derrière la scène une ville assiégée, que le défaut de vraisemblance ne lui a pas permis de placer sur le théâtre même. Avec un peu d'imagination et beaucoup de goût, on ferait un traité fort instructif et fort agréable sur l'art des décorations et du spectacle, art charmant qui réunit la peinture, l'architecture, la mécanique, la poésie de l'action, tant de talents agréables, mais dont on ignore ici les premiers principes. Lorsqu'on hasarde des propositions qui pourraient tendre à la perfection des arts, les gens médiocres crient bien vite : Voilà des chimères de spéculation impossibles à exécuter; mais l'homme supérieur entreprend, et détruit d'un trait de génie tous ces misérables préjugés que l'ignorance orgueilleuse des petits esprits voudrait ériger en préceptes inviolables.

— Il paraît une brochure fort gaie, intitulée *l'Histoire et le Secret de la peinture en cire*[1]. On dit qu'elle est de M. Diderot, et elle a bien l'air d'être échappée à ce philosophe dans un de ces moments où il se délasse de travaux plus sérieux. Elle est écrite avec beaucoup de feu, de rapidité et de gaieté. Voilà donc ce secret découvert, tel que M. Bachelier l'a pratiqué dans plusieurs tableaux qu'il a faits : car M. le comte de Caylus n'a pas voulu dire le sien. Ceux qui voudront se mettre au fait de ce

1. Réimprimée au t. X des *OEuvres complètes de Diderot*, édition Garnier frères.

secret, trouveront dans la brochure dont je parle toutes les lumières qu'ils pourront désirer. Ceux qui prennent un intérêt médiocre à cette découverte ne liront pas cette brochure avec moins de plaisir ; elle est remplie de philosophie et de traits qui portent le cachet de l'homme à qui elle est attribuée.

— La plume de M. de Crébillon fils devient très-féconde ; sans se laisser le temps d'achever son roman *Ah! quel conte!* et de nous en donner la dernière partie qui est restée en arrière, voici un nouvel ouvrage de cet homme célèbre, intitulé *la Nuit et le Moment, ou les Matines de Cythère*. Il est vrai que cette production est beaucoup plus ancienne que les derniers ouvrages que M. de Crébillon nous a donnés. *Les Matines de Cythère* ont été composées immédiatement après *les Égarements* et *le Sopha*, et ont eu jusqu'à ce moment une grande réputation à Paris, où l'auteur les avait lues à plusieurs personnes et dans plusieurs cercles. Il me semble que l'impression a diminué de beaucoup le cas qu'on en faisait ; tant on a raison de se défier des succès domestiques et clandestins, et de ne compter sur un ouvrage que lorsqu'il aura soutenu le grand jour. Vous jugerez de la bonté de ces *Matines de Cythère* par l'idée que je vais en donner. M. de Crébillon leur a donné la forme de dialogue, de toutes les formes la plus difficile. Le talent de dialoguer est si rare qu'on ne peut guère compter, parmi les modernes, que le grand Corneille et Richardson, auteur de *Clarisse*, qui l'aient possédé dans un degré éminent. Pour le dialogue des *Matines de Cythère*, il faut convenir qu'il est mal entendu et faux d'un bout à l'autre. La scène se passe à la campagne, chez Cidalise. Le soir, lorsque la compagnie qui y est s'est séparée, Clitandre entre chez Cidalise en robe de chambre. Elle est prête à se mettre au lit, et fort surprise de voir Clitandre chez elle ; elle lui croyait un rendez-vous avec une des femmes qui étaient pour lors chez elle. Ces propos engagent la conversation, qui se réduit à ces refrains tant rebattus : Vous avez vécu avec madame une telle ; ou : Vous avez eu une telle autre. Clitandre observe bientôt à Cidalise qu'il ne saurait lui faire de ces confidences-là devant sa femme de chambre. On la renvoie. Clitandre commence le récit de ses bonnes fortunes, ou sa confession générale, qui n'a rien de piquant ni d'intéressant. Ce sujet, à force d'avoir été rebattu,

est devenu d'une insipidité insupportable. Bientôt Cidalise remarque que Clitandre est transi de froid. Cela n'est pas étonnant : en automne les nuits sont fraîches, et Clitandre n'a pour tout vêtement qu'une robe de chambre de taffetas très-légère. Cidalise est un peu scandalisée de cette découverte : elle en fait des reproches à Clitandre qui lui propose de lui permettre de partager son lit, afin de pouvoir continuer son récit sans risquer de mourir de froid. Il promet la plus grande et la plus sévère sagesse. Cette proposition est absolument rejetée, comme bien vous pouvez penser. Clitandre, sans hésiter, s'établit d'autorité dans le lit de Cidalise, la retient, continue son récit, et devient bientôt amant heureux et aimé.

Il manque à ce dialogue deux qualités essentielles qui auraient pu le rendre agréable : la volupté et la vérité. On ne remédie pas à ces défauts. Les moments les plus intéressants de ce roman sont dénués de ce charme séducteur que la volupté répand sur les tableaux qu'elle crayonne. Et ces moments une fois passés, il était maladroit à l'auteur de faire recommencer un récit d'aventures fastidieuses qui n'ont rien d'amusant ni même de supportable. Le défaut de vérité, qui est encore plus impardonnable, vient sans difficultés de ce que Clitandre et Cidalise sont absolument sans caractère; on ignore absolument à quelle espèce de gens on a affaire. Tout est vague, indéterminé, et par conséquent faux. On ne voit pas pourquoi ce qui arrive arriva, parce que le contraire pourrait arriver avec tout autant de vraisemblance. Le poëte et le romancier qui mettent dans leurs productions des gens sans caractère, ressemblent à ces mauvais peintres qui mettent dans leurs tableaux des figures sans expression et sans physionomie. J'ai bien besoin de voir des figures indifférentes, quand même elles seraient bien dessinées! C'est leur caractere, leur âme, leur façon d'être et de s'affecter, que je veux voir dans leurs yeux, dans leur maintien, dans leurs mouvements, dans leurs gestes, dans leurs actions, dans leurs accents et dans leurs inflexions. Voilà une règle générale pour le peintre, pour le musicien, pour le poëte, pour le romancier, pour le danseur, en un mot pour tous ceux qui s'occupent d'arts agréables et qui ont pour objet l'imitation de la nature; et l'on ne peut s'écarter de cette règle, le moins du monde, sans ôter à

ses productions toute sorte d'intérêt, chose sans laquelle il est impossible de réussir et de plaire. On peut dire qu'en général les *Matines de Cythère* sont beaucoup mieux écrites que tout ce que M. de Crébillon nous a donné en dernier lieu; mais, à ce mérite près, il faut convenir que le présent qu'il vient de nous faire est bien peu de chose. Cependant, comme les auteurs se font toujours les champions de leurs mauvais ouvrages, parce qu'ils sentent bien qu'ils n'ont pas besoin de défendre les bons, M. de Crébillon prétend que ses *Matines de Cythère* sont ce qu'il a fait de mieux dans sa vie : c'est ainsi que le grand Corneille était toujours enthousiasmé de ses tragédies les plus faibles, tandis qu'il parlait modestement de celles qui excitent l'admiration de toute l'Europe éclairée et polie. Mais le public n'est jamais la dupe de ces sortes de préventions. M. de Crébillon ne dira pas du moins que le parallèle que je viens de faire soit humiliant pour lui.

— M. Oudry, de l'Académie royale de peinture et de sculpture, si connu par son talent pour bien peindre les animaux, est enfin réellement mort, justement regretté par l'Académie à laquelle il appartenait.

— Il paraît une lettre d'un chevalier *** à un conseiller au parlement sur les querelles du clergé et du parlement[1], qui a fait du bruit, je ne sais pas pourquoi. Ce qu'elle contient, à deux ou trois traits près, est bien peu de chose, et elle est d'ailleurs écrite pesamment et sans goût. On voit qu'elle vient d'un homme qui ne manque pas d'esprit, mais qui n'est pas dans l'habitude d'écrire.

— On a imprimé une insipide et froide plaisanterie sous le titre d'*Essai historique sur les lanternes*[2]. Cette maussade satire a la prétention de vouloir être dans le goût de celles de Swift, à qui elle est dédiée. On soutient dans la dédicace que le fameux doyen n'est pas mort. C'est la meilleure plaisanterie du livre. On a voulu tourner en ridicule ces savants poudreux qui traitent les sujets les plus frivoles et les plus futiles avec une

1. Inconnu aux bibliographes.

2. *Essai historique, critique, philosophique, politique, moral et galant sur les lanternes.* Dôle, Lucnophile (Paris), 1755, in-12. Cette facétie, due à la collaboration de Dreux du Radier, Le Camus, Jamet le jeune, Le Beuf et Caylus, a été réimprimée au tome XI des *OEuvres* de ce dernier.

gravité ridicule. Mais il y a très-longtemps qu'on ne voit plus de ces originaux-là parmi nous, et que de mauvais plaisants et de faux beaux esprits en ont pris la place.

MAI

1er mai 1755.

Il faut que l'art d'écrire l'histoire soit bien difficile, puisque depuis que les lettres sont en honneur parmi les hommes, il y a eu si peu d'écrivains qui aient excellé dans ce genre de littérature. Avec un peu de franchise, et si nous voulons nous rendre une justice exacte, il faut même convenir que le talent d'historien a disparu avec les anciens, et qu'à un Français et deux ou trois Italiens près, les modernes n'ont eu personne qui puisse être cité. Plaçons Guichardin, Davila, M. de Thou à une distance convenable de Plutarque, de Tite-Live et de Tacite, et tout le reste des modernes à une distance infinie des premiers ; la grande différence qui se trouve à cet égard entre les anciens et les modernes, au point que nous pouvons ranger l'histoire parmi les arts perdus, vient sans doute de la différence des gouvernements et des changements que les différentes manières de gouverner produisent nécessairement dans l'esprit humain. C'est l'amour de la patrie et de la vertu, l'esprit de la liberté qui inspiraient les historiens grecs et romains; c'est la facilité qu'avait chaque citoyen de prendre part aux affaires publiques qui en faisait des écrivains graves, des hommes d'État et de profonds politiques; au lieu que les nôtres, retirés dans leur cabinet, éloignés de toute administration de la chose publique, ne peuvent être que des pédants, de froids dissertateurs, ou de minces et faibles beaux esprits. Si nous voulions songer sérieusement à retrouver cet art perdu, il faudrait commencer par renoncer sincèrement à notre insipide méthode d'écrire l'histoire, et travailler à nous rapprocher des modèles admirables que la Grèce et l'Italie nous ont laissés. Pour cet effet, il faudrait réformer les deux caractères, l'un de gravité, l'autre d'agré-

ment, que nous avons donnés à l'histoire, et dont nous faisons un si grand cas. Toute la gravité de nos historiens consiste dans une ennuyeuse et pédantesque discussion de faits aussi indifférents ordinairement qu'ils sont contestés et peu sûrs, et tout leur talent est de se réfuter les uns les autres avec quelque apparence de succès. Les anciens ne connaissaient pas cette adresse puérile, ni aucun de ces détails misérables. On pouvait en général mériter chez eux la réputation d'historien grave et véridique, ou bien celle d'auteur suspect et peu digne de foi; mais on ignorait cet art futile de retourner les faits et de leur donner un autre vernis. Ils savaient à merveille que l'histoire est autre chose qu'un plaidoyer; et cet adroit sophisme, cette sagacité subtile que possédaient à un si haut degré ceux qui plaidaient les causes et ceux qui tenaient des écoles n'a jamais trouvé d'emploi dans leur histoire. Tout l'agrément de nos historiens consiste dans des fleurs dont le bel esprit parsème leurs ouvrages, et qui sont ordinairement très-déplacées, parce qu'elles donnent à l'histoire un air de frivolité qui ne lui convient point. Que ces grâces légères sont loin de la beauté mâle et touchante de l'histoire ancienne! L'histoire est autre chose qu'un roman : ce qui est une beauté réelle dans l'un devient une tache insupportable dans l'autre. Voilà le *decorum*, cette bienséance si délicate sur laquelle les anciens avaient le tact si fin. Si nous voulons juger suivant ces principes tous nos historiens depuis Mézeray et le P. Daniel jusqu'à M. de Voltaire (et c'est, je crois, marquer les limites les plus opposées de notre manière d'écrire l'histoire), nous trouverons, parmi toute cette foule d'écrivains qui se sont exercés en ce genre, bien des compilateurs, des pédants, des dissertateurs et des beaux esprits, et point d'historien.

Il vient de paraître une lettre de M. de B***[1] à M. de Voltaire, au sujet de son *Abrégé de l'Histoire universelle*. Quoique l'auteur inconnu de cette brochure n'ait pas le sens commun, nous nous arrêterons avec lui un moment, parce qu'il nous donnera occasion de discuter avec soin le talent, pour l'histoire, de l'homme illustre qu'il attaque. D'un côté, une foule d'écrivains obscurs se sont efforcés de décrier le

1. M. de Bury.

mérite de M. de Voltaire en ce genre; d'un autre côté, on entend dire tous les jours qu'il est bien dommage que cet homme célèbre ne veuille pas renoncer tout à fait à la poésie pour se livrer entièrement à l'histoire, et pour consacrer le reste de ses jours à un travail dont on se promet les plus grands avantages. Pour moi, sans faire de toutes les misérables critiques de l'*Histoire de Charles XII* ou du *Siècle de Louis XIV* plus de cas qu'elles ne méritent, j'avoue que je ne crois pas M. de Voltaire bien propre pour écrire l'histoire. C'est le charme séducteur de sa prose, ce coloris heureux qui n'est qu'à lui, qui ont établi dans le public la grande opinion qu'on a de son talent pour un art dont on entrevoit à peine les difficultés. Mais encore une fois le plus bel esprit n'est pas pour cela historien. Vous remarquerez aisément que tous les défauts qu'on a reprochés à M. de Voltaire, toutes les taches qu'on trouve dans ses ouvrages, et qui dans des pièces fugitives sont souvent des grâces, deviennent autant de défauts essentiels dans un historien : tels sont sa négligence, souvent si heureuse même dans ses tragédies, sa légèreté, sa hardiesse, le peu de soin qu'il prend, ou l'impossibilité où il est de finir et de perfectionner ses ouvrages. L'histoire ne s'accommode d'aucun de ces défauts : elle exige une gravité, une sagesse, une beauté mâle et toujours également soutenue. Des qualités très-heureuses et fort rares que nous admirons si souvent dans cet auteur, et avec raison, ne peuvent s'allier avec le talent de l'histoire. Tel est ce don de plaisanter qu'il possède au suprême degré, et qui fait le principal mérite de *la Pucelle*, mais qui n'est pas supportable dans un historien. Malgré cela, l'*Histoire de Charles XII* est un des morceaux les plus agréables que les Français aient dans leur langue. Pourquoi? C'est que l'auteur a eu le talent de se choisir un héros dont le caractère non-seulement n'avait rien d'opposé à son style ou à son faire, comme disent les peintres, mais exigeait peut-être cette manière hardie et légère qui fait le mérite du morceau dont nous parlons. Charles XII avait beaucoup de romanesque dans son caractère, toutes ses actions en ont conservé un certain air; son histoire peut donc avoir cet air de roman qui ne convient qu'à elle, et qui défigurerait l'histoire en général. Il est inutile de dire que de semblables sujets sont extrêmement rares, et que l'historien de génie est

celui qui s'accommode aux sujets et non celui qui est obligé de chercher des sujets qui puissent s'accommoder de sa manière.

Mais, dira-t-on encore, le tableau de l'Europe qui est à la tête du *Siècle de Louis XIV* est un des beaux morceaux qu'il y ait dans notre langue. J'avoue que si tout le *Siècle de Louis XIV* répondait à la beauté de ce tableau, je regarderais M. de Voltaire comme infiniment au-dessus de tous les historiens modernes; mais le talent de l'historien n'est pas de faire vingt ou trente pages supérieurement bien ; l'histoire doit ressembler à ce fleuve majestueux qui, jamais trop brillant ni trop rapide, coule partout d'un cours également noble et toujours soutenu, et devient plus admirable à mesure qu'il s'avance vers son embouchure. M. de Voltaire, trop rapide dans ses commencements, se ralentit bientôt, et si, d'inégalités en inégalités, il retrouve quelquefois sa première beauté, c'est pour la reperdre encore un instant après. Quand on a fait à peu près ces remarques, on peut jeter au feu la lettre de M. de B*** qui y a donné lieu.

Ce n'est pas qu'il n'ait raison en ce qu'il dit sur le plan généal de l'*Histoire universelle;* mais du moment qu'il entre dans quelque détail, et qu'il y fait des remarques particulières, c'est presque toujours pour dire une sottise. Il croit, par exemple, que c'est au-dessous de la dignité d'un historien que de remarquer l'invention des besicles, de la faïence, l'usage des vitres, le secret des miroirs de cristal, d'observer que le vin était rare, la bougie inconnue, et la chandelle un luxe; qu'on s'éclairait avec de petits morceaux de bois sec; qu'on ne portait point de linge, etc; il appelle cela des circonstances basses, et il ne sait pas qu'en fait d'histoire, une remarque sur les mœurs d'un siècle, ses coutumes et ses usages, vaut mieux que quinze dates de batailles, de naissances et de morts. M. de Voltaire, en parlant du concile de Bâle, dit que si on le regarde par les règles de discipline qu'il donna, on y verra d'un côté des hommes très-sages, et de l'autre une troupe de factieux. Notre critique ne comprend rien à cette contradiction. « Comment, dit-il, des hommes peuvent-ils être en même temps sages et déraisonnables? » Cette question innocente prouve la grande connaissance qu'il a de l'esprit et du cœur de l'homme. M. de

Voltaire, en parlant de Louis XII, observe qu'il eût mieux fait d'établir des impôts également répartis que d'introduire la vénalité honteuse des charges dans un pays dont il voulait être le père. Je n'approuve pas le ton de satire qui règne dans cette remarque, et qui doit être toujours banni de l'histoire. Il est vrai que M. de Voltaire aurait été un excellent historien pour les sottises de l'esprit humain. Il a une adresse merveilleuse pour les mettre dans leur jour le plus favorable, et, à cet égard, il aurait dû entreprendre depuis longtemps une histoire ecclésiastique, parce qu'il n'y en a pas de plus abondante en monuments des sottises humaines. Pour revenir à la vénalité des charges, et surtout de celles de judicature, qui peut se cacher que cet usage ne soit barbare, honteux, et contraire à la droite raison? Cependant l'adversaire de M. de Voltaire entreprend de la défendre, et il y réussit d'une manière digne de cette entreprise. De semblables opinions ne méritent pas d'être réfutées. Entre mille inconvénients que la vénalité des charges a entraînés dans ce pays-ci, il y en a deux fort légers, comme vous allez voir. Le premier est que, par la suite des temps, les charges deviennent nécessairement comme héréditaires dans les familles, et qu'il n'y a rien de si commun que de voir un père instruit, habile et expérimenté, transmettre l'exercice d'une charge difficile à un fils jeune, ignorant et inhabile. Un autre inconvénient bien plus grand est que les gens de mérite qui sont sans fortune, et c'est le plus grand nombre, deviennent par cet arrangement, tout à fait inutiles à la patrie, parce que le défaut de biens les retient nécessairement dans la vie privée, et les empêche pour toujours de contribuer au bien public. Comme M. de Voltaire parle assez légèrement de ces rois et de ces empereurs du moyen âge, qui ordinairement étaient encore plus barbares que leur siècle, notre auteur lui reproche. avec beaucoup d'aigreur et à différentes reprises, de n'avoir aucun ménagement pour la majesté royale, et établit comme un axiome très-grave que les princes doivent être respectés dans l'histoire. Les hommes ne sont vraiment respectables que par leurs vertus; et les princes doués de grandes vertus sont plus respectables que les autres hommes parce qu'ils ont des occasions plus fréquentes et plus brillantes de faire le bien, et qu'ils en profitent; tandis que l'homme de bien ignoré honore la vertu dans sa retraite, et

l'exerce suivant le peu de facultés que la société lui a laissées de ses droits originaires. Mais, par la même raison, un mauvais prince mérite plus de blâme et l'indignation des honnêtes gens, et par conséquent moins de ménagement qu'aucun autre méchant. Notre critique reproche à M. de Voltaire de ressembler à l'historien Tacite (et je crois que M. de Voltaire voudrait bien que cela fût vrai), « dont le cœur méchant, dit-il, prête ses façons de penser aux princes dont il écrit l'histoire. Il nous donne pour motifs de leurs actions bonnes ou mauvaises les idées qu'il a puisées dans son génie critique ». Notre innocent auteur ne sait pas que Tacite était un des plus honnêtes gens et des hommes les plus vertueux de son siècle.

Le morceau le plus considérable de cette brochure est une apologie de Louis XI. Un des talents de M. de Voltaire est de très-bien saisir le caractère des personnages avec toutes ses nuances. Il exagère quelquefois, mais à ce petit défaut près, il peint avec une finesse et une vérité singulières. Vous trouvez une ébauche du caractère de Louis XI dans l'*Histoire universelle*, par laquelle on voit que ce roi était un composé de grandes qualités, de beaucoup plus grands vices, et de petitesses inconcevables. L'auteur de la lettre entreprend sur cela ridiculement de faire de Louis XI un des meilleurs rois qu'ait eus la France. Pour le réfuter, il ne faut que citer les deux lettres qu'il apporte en preuve de l'amour de ce prince pour la justice. Dans l'une, le roi parle de maître Oudard de Bussy à qui il avait fait trancher la tête; et afin, dit-il, qu'on connût bien sa tête, « je l'ai fait atourner d'un beau chaperon fourré, et sur le marché de Hesdin, là où il préside ». Dans une autre, il ordonne d'arrêter un nommé Huisson, et de l'en informer sur-le-champ, « afin de faire les préparatifs des noces du galant avec une potence ». Ces expressions pourraient-elles être dans la bouche d'un bon roi et ne sont-elles pas le langage le plus décidé du tyran? On sait d'ailleurs l'amitié qu'il y avait entre ce roi barbare et le bourreau qui était l'instrument de ses cruautés : elle fait rougir l'humanité. Ces remarques peuvent servir à juger les différentes histoires de Louis XI que nous avons. M. Duclos en a donné une il y a dix ans; elle est peu estimée, et ne mérite pas, je crois, de l'être. Mlle de Lussan, connue par un grand nombre de romans que nous lui devons, vient de donner l'*His-*

toire de Louis XI en six volumes[1]. Les vieux romanciers regardent l'histoire comme leurs Invalides. Ils croient qu'il faut s'y livrer du moment qu'on se sent l'imagination épuisée et usée. Belle idée qu'ils ont là, et qui cadre bien avec celles que nous avons posées pour principes. Il n'y a certainement rien de si opposé que l'histoire et le roman. L'illustre président de Montesquieu, après avoir travaillé plusieurs années à l'*Histoire de Louis XI*, la jeta au feu par distraction, lorsqu'elle fut achevée. Quelle perte! c'était bien à lui à peindre ce roi. Mlle de Lussan n'aurait jamais dû quitter la sphère des romans.

— On souscrit actuellement pour une nouvelle édition de l'histoire du P. Daniel, à laquelle on a fait plusieurs additions considérables. C'est le P. Griffet, jésuite fort estimé dans sa compagnie, qui est à la tête de cette entreprise.

— M. Diderot a dévoilé le secret de peindre en cire dans une brochure remplie de philosophie et de traits de gaieté; on vient de lui opposer l'*Art nouveau de la peinture en fromage ou en ramequin*[2]. Les uns disent que cette brochure est de M. le comte de Caylus, qu'on croit piqué de la découverte de son secret; les autres l'attribuent à M. l'abbé Coyer. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est la plus détestable brochure, et du plus mauvais goût qu'il y ait eu depuis Attila, roi des Huns.

15 mai 1755.

M. de Châteaubrun, maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans, auteur des tragédies des *Troyennes* et de *Philoctète*, ayant été

1. Cette *Histoire du règne de Louis XI*, publiée sous le nom de Mlle de Lussan, et l'*Histoire de la vie et du règne de Charles VI*, attribuée par presque tous les bibliographes et par Grimm lui-même (t. II, p. 217), au même auteur, sont mises toutes deux sur le compte de Baudot de Juilly, par Quérard. Barbier laisse à Mlle de Lussan le triste mérite d'avoir fait le premier de ces ouvrages, et ne lui conteste que le second. Au surplus, il demeure constant qu'elle se faisait au moins aider dans la composition des livres publiés par elle: car l'abbé de Boismorand, surnommé l'abbé *Sacredieu*, à cause de l'habitude invétérée qu'il avait de jurer, fut son collaborateur pour les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, dont Grimm a également parlé.

2. *L'Art nouveau de la peinture en fromage ou en ramequin, inventée pour suivre le louable projet de trouver graduellement des façons de peindre inférieures à celles qui existent.* A Marolles, 1755, in-12. Attribué par Barbier à Rouquet, peintre sur émail.

élu par l'Académie française à la place de l'illustre président de Montesquieu, y vint prendre séance le lundi 5 mai, et prononça, à cette occasion, un discours, suivant la coutume. M. l'abbé d'Olivet répondit à ce discours, comme ancien directeur de l'Académie. Le public fait depuis quelque temps grande attention aux discours de réception, et forme, — ce me semble, — des jugements peu solides du mérite littéraire d'un homme sur des preuves aussi équivoques qu'en peut fournir un discours académique. Cette sorte d'ouvrage étant, pour le fond et pour la forme, puéril, pédantesque et insipide, il me semble que l'homme le plus médiocre peut faire un discours académique passable, comme il peut arriver à l'homme le plus supérieur d'en faire un mauvais. Le mérite de l'un et de l'autre ne doit pas être apprécié sur un genre de littérature aussi écolier que celui-là, et ces productions doivent être regardées comme non avenues pour la réputation d'un homme de lettres, parce que l'usage les exige et que le talent n'y est pour rien. J'avoue cependant que l'homme supérieur montrerait son génie encore dans ces occasions en secouant le joug de la pédanterie et en sortant de la sphère commune des discours académiques. M. de Châteaubrun avait une belle occasion pour cela. L'éloge du grand homme qu'il remplace l'autorisait sans doute à mépriser tous les usages et à oublier le cardinal de Richelieu et le chancelier Séguier, tant de fois mal loués dans cette Académie, pour n'être occupé que de la perte d'un homme à qui l'humanité entière doit de l'encens et des larmes. Voici le discours de réception de M. de Châteaubrun, suivant ces idées :

« Messieurs (d'un ton pathétique, élevé et touchant), Charles de Secondat de Montesquieu est l'auteur du *Temple de Gnide*..., des *Lettres persanes*..., des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*..., et de *l'Esprit des lois*... (Silence... puis en baissant les yeux et affaiblissant la voix) : Voilà, messieurs, l'homme auquel il m'était réservé de succéder dans cette Académie... »

Si M. de Châteaubrun eût osé prononcer ce discours de cette manière, il aurait sans doute excité dans l'assemblée un mouvement général d'admiration pour lui et pour celui qu'il remplace. Ces impressions sont infaillibles. Nous en éprouvons tous les jours les effets sur le théâtre de la Comédie-Française.

Mais ce n'est ni le nouvel académicien ni moi qui avons imaginé ce discours, c'est M. Diderot. Pour M. de Châteaubrun, il a trouvé plus court de donner à son discours la forme ordinaire, ce qui le rend froid, long et insipide ; ces défauts, inséparables peut-être de la forme établie, ne l'ont point empêché d'être applaudi. La simplicité des mœurs et la réputation des qualités personnelles de M. de Châteaubrun ont prévenu le public en sa faveur et l'intéressent à ses succès. Il confond volontiers, dans ces cas, le mérite de l'auteur avec le mérite de l'ouvrage. Mais la critique équitable et judicieuse ne doit pas en agir de même. Elle honore la vertu ; mais elle ne loue le talent qu'autant qu'il se montre. On a trouvé que M. de Châteaubrun avait très-bien analysé les ouvrages du président de Montesquieu. J'avoue que je ne puis souscrire à ce jugement. Je ne trouve dans tout ce qu'il en dit que du verbiage, des phrases entassées l'une sur l'autre, et une déclamation de collége. Voici quelques-unes de ces phrases : « Il marche à pas de géant dans la carrière du génie... Je le vois aux prises avec les maîtres du monde... Il demande compte aux Romains de leur agrandissement et de leur décadence... » Quel langage ! j'en demande compte à l'Académie. Si ce style s'établit jamais, nous pouvons tenir notre goût pour perdu... Mais en voilà assez de cet éloge manqué d'un grand homme. Je ne sais comment M. de Châteaubrun, en parlant des siècles littéraires, peut dire que, jusqu'à l'établissement de l'Académie française et au règne de Louis XIV, de l'aveu de toutes les nations polies, le monde se renfermait sous deux siècles, l'un de Périclès, l'autre d'Auguste, et qu'il n'y a que celui de Louis XIV qui ait mérité d'y être ajouté. Et celui des Médicis donc et de la renaissance des lettres en Italie ! le siècle des Tasse et des Arioste, des Michel-Ange, des Raphaël ! l'assemblage de tant d'excellents hommes, de tant de génies supérieurs dans tous les genres, ne méritera-t-il pas le nom d'un siècle glorieux pour l'humanité? Ne soyons point ingrats envers nos maîtres. Toute l'Europe doit ses arts et ses lettres à l'Italie. Sans elle, le siècle de Louis XIV n'aurait jamais eu de nom dans l'histoire de l'esprit humain. La réponse de M. l'abbé d'Olivet est lourde et ennuyeuse. L'éloge de M. de Montesquieu n'y est pas fait sans malignité, et il y a beaucoup d'affectation dans l'article qui regarde la religion de

ce grand homme; mais ces indignes artifices ne sauraient déshonorer ses cendres. Le reste du discours est employé à recommander aux jeunes gens la lecture et l'étude des anciens; ce qu'on ne saurait sans doute trop répéter dans un temps où elle est si négligée. M. l'abbé d'Olivet se plaint dans un endroit de ceux qui, non contents de nous inspirer du mépris pour l'étude des langues savantes, voudraient aussi pouvoir nous dégoûter de la nôtre. « Elle a, dit-on, trop d'articulations rudes, elle a des sons ennemis de toute harmonie, et par conséquent point de cadence poétique, point de nombre oratoire. Heureusement, ajoute-t-il, l'oreille du Français n'en convient pas. » Malheureusement, monsieur l'abbé, votre oreille n'a pas la réputation d'être des plus fines, et vous pourriez bien n'être pas trop en état de juger cette importante question, ni même de l'entendre. Il n'est pas vrai que la nation soit le seul juge compétent de sa langue. Tous ceux qui ont l'oreille naturellement sensible aux charmes de la poésie et de la musique sont les véritables juges de cette affaire, du moment qu'ils ont étudié la langue et qu'ils ont vécu parmi la nation qui la parle. Peut-être même les étrangers sont-ils meilleurs juges que la nation, parce qu'ils ont un obstacle de moins à vaincre, qui est la force de l'habitude, qui empêche d'être sensible aux défauts comme elle empêche aussi d'être vivement affecté par les beautés.

— Vous connaissez sans doute le roman de *Zayde*, qui passe pour un des meilleurs que les Français aient dans leur langue. Il est de M. de Segrais, mais on dit que M[me] de La Fayette y a eu beaucoup de part[1]. Il y a, dans ce roman, un épisode d'un jaloux assez extraordinaire. Alphonse ne veut aimer qu'une femme qui n'ait jamais rien senti pour aucun autre. Il la trouve, il en est passionnément aimé; il sait que, de toute la foule d'amants que lui attirait sa beauté, elle n'en a jamais écouté aucun. Il y en a un, entre autres, le malheureux comte de Lare, qui, trop sensible à ses refus, s'était fait tuer dans une bataille. Voilà ce qu'on disait du moins; cette idée trouble le bonheur d'Alphonse; il interroge sa maîtresse avec soin sur tout ce qui regarde ce rival qui n'est plus. Il la presse

1. Grimm aurait dû dire que *Zayde* était de M[me] de La Fayette, mais que Segrais y eut beaucoup de part par ses conseils. (T.)

de se rappeler tous les sentiments qu'elle avait eus à cette occasion. Elle a beau lui jurer qu'elle n'en avait jamais eu d'autres pour le comte de Lare que ceux de la plus parfaite indifférence, Alphonse ne s'en tient pas là; il oblige sa maîtresse à lui écrire l'histoire de la passion du comte de Lare de point en point; et, lorsqu'il tient ce papier, il s'abandonne à la jalousie la plus extravagante qu'il y ait jamais eu. Bientôt il devient jaloux de son ami le plus tendre et le plus fidèle, et, dans un accès de sa rage, il a le malheur de le tuer et d'être désabusé de toutes les erreurs où son égarement inconcevable l'avait jeté. Quoi qu'il soit peu vraisemblable que la jalousie dégénère en une extravagance qui vous fait envier je ne dis pas le bonheur mais le malheur d'un mort, l'épisode dont nous parlons est si bien traité dans le roman de *Zayde*, qu'il ne laisse pas de faire beaucoup d'effet. Le seul défaut considérable qu'on puisse lui trouver est que le caractère d'Alphonse est solitaire et individuel, défaut également à éviter dans le roman et dans la comédie. Je conçois bien qu'il peut y avoir un homme aussi extravagant qu'Alphonse; mais, en général, cela ne ressemble pas aux hommes. Notre caractère est un mélange de différentes passions et de plusieurs désirs et goûts qui s'entre-choquent; le talent du poëte et du peintre consiste à en saisir et à rendre les nuances, et non pas à en pousser une à l'extrémité et faire disparaître les autres entièrement. Le caractère le plus intéressant, ou, dans un autre sens, le plus comique, cesse de l'être du moment qu'il est outré outre mesure, et l'intérêt finit là où la folie commence. Il se peut qu'un homme soit aussi extravagant et jaloux qu'Alphonse; mais les hommes, en général, ne sont pas faits comme lui. Son caractère n'est donc pas intéressant, parce qu'on ne s'intéresse qu'à ses semblables. Un caractère solitaire peut donc être un fait historique, mais il ne peut pas être un objet de roman; de même qu'en peinture il peut être un portrait, mais rarement ou jamais un tableau. Ajoutons à cette remarque que, si ces sortes de caractères peuvent quelquefois trouver place dans un roman, ils ne sauraient jamais réussir dans la comédie; parce que tout ce qui se passe devant nos yeux est sujet à un examen bien plus rigoureux, et que le spectateur est infiniment plus sévère que le lecteur. C'est donc une grande maladresse à nos

jeunes gens ou à nos poëtes médiocres de chercher des sujets de comédie dans les romans, au lieu de se dire : Puisque je n'ai ni assez de génie ni assez d'imagination pour concevoir et arranger un plan, il ne faut pas que je fasse des comédies, parce que c'est une marque sûre que je n'ai point de vocation pour ce métier. Au lieu de ce raisonnement si simple, nos jeunes gens aiment mieux croire que, avec un peu de talent pour les vers, on n'a qu'à chercher des sujets, et qu'on ne peut manquer de faire d'excellentes pièces. Pour ne parler que d'un seul inconvénient entre mille autres, le romancier peut donner aux passions qu'il veut traiter et peindre toute l'étendue du temps qu'il croit nécessaire à son objet; le poëte comique n'a pour cela que l'étendue d'un jour. Or si vous prenez vos sujets de comédie dans les romans, comment rendre vraisemblable que les mouvements, par exemple, dont Alphonse est agité pendant six mois, se fassent tous sentir à un homme dans l'espace d'un jour?

Toutes ces réflexions devaient empêcher le projet de mettre l'histoire d'Alphonse sur la scène. Voilà cependant ce qui a été tenté par M. Bret, auteur d'une comédie qu'on a donnée, il y a trois ans, avec quelque succès, sous le titre de *la Double Extravagance* [1]. La *Vie de Ninon de Lenclos* est aussi de M. Bret. Il passe d'ailleurs pour un homme d'esprit et de mérite. On a donné aujourd'hui, sur le théâtre de la Comédie-Française, sa comédie du *Jaloux*, en cinq actes et en vers; elle est tombée, comme cela devait arriver [2]. M. Bret paraît n'avoir aucun talent pour la comédie. Outre le mauvais choix de son sujet, il n'en a su tirer aucun parti, et sa pièce est si mauvaise qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter. Elle n'a ni scène, ni situation, ni vers, ni rien. Je crois que l'auteur s'est bien ennuyé à la faire, et que c'est ce qui la rend si ennuyeuse. Avec un peu de talent, il n'était pas difficile du moins de trouver des situations et des scènes, celle, par exemple, où le jaloux se serait livré à toutes ses inquiétudes, à toute sa rage, et aux desseins les plus tragiques contre son prétendu rival; et, à la fin de la scène, il aurait appris ce que le spectateur savait déjà

1. Bret, né en 1717, mort en 1792, avait fait représenter pour la première fois au Théâtre-Français, le 27 juillet 1750, sa comédie de *la Double Extravagance*. (T.)

2. Collé nous apprend que *le Jaloux* se traîna jusqu'à une quatrième représentation. (T.)

d'ailleurs : que ce rival est mort depuis trois ans. Cette scène aurait pu devenir très-comique. Il y en avait une autre que M. Bret a eu l'inexcusable maladresse de supprimer : c'est celle où le jaloux tient dans sa main l'histoire de son rival mort, qu'il a forcé sa maîtresse de lui donner par écrit. Le romancier avait du moins donné là au poëte de quoi faire une scène qui eût rendu tous les mouvements les plus cachés de la jalousie. M. Bret, de peur de faire une scène intéressante, ne hasarde rien. Tout ce qu'il y a de plus intéressant dans sa pièce se passe derrière le théâtre, et tout ce qui se passe sur la scène n'est qu'un ennuyeux bavardage. M. Bret y a cousu un épisode qui, quoique postiche et mal fait, a produit quelque effet. Le jaloux a une sœur à laquelle il persuade que son amant ne l'aime point, parce qu'il ne lui montre point de jalousie. Cela cause une espèce de brouillerie entre ces deux amants, qui aurait pu être plaisante si M. Bret eût su en tirer parti.

— Il y avait une foule incroyable de mauvais romans qui méritent à peine que nous en mettions ici les titres.

Zamor et Almanzine, ou l'Inutilité de l'esprit et du bon sens[1], par Mme de Puisieux. Mme de Puisieux a donné successivement plusieurs ouvrages les uns plus mauvais que les autres. Celui-ci ne vaut pas mieux. On voit qu'elle court après l'esprit, et cela lui donne un ton de prétention insupportable. Son premier ouvrage était *les Caractères*. Comme elle était fort liée avec M. Diderot dans ce temps-là, on disait que ce qu'il y avait de bon dans ce livre était de lui.

— *Mémoires du comte de Baneston, écrits par le chevalier de Forceville*[2] en deux parties, très-mauvais. Le comte de Baneston se sauve en Angleterre, s'y enterre tout vivant dans la plus affreuse solitude. Le chevalier de Forceville l'y découvre, et le comte lui fait part de ses aventures de petit-maître, les unes plus insipides que les autres.

— *Mémoires du chevalier d'Erban*[3], en deux parties, tout aussi mauvais que le précédent. C'est l'histoire d'un enfant trouvé. Voilà qui est tout à fait neuf par exemple.

1. Paris, 1755, 3 parties in-12.
2. (Par de La Chassagne.) La Haye (Paris), 1755, 2 vol. in-12.
3. (Par Ganifey.) Paris, 1755, in-12.

— Le plus exécrable de tous est *les Faux Pas, ou Mémoires vrais ou vraisemblables de la baronne de* ***, traduits de l'original bas-breton. Deux volumes. Celui-ci est de Pierre Rousseau, de Toulouse.

— *Pilobouffi*, tragédie bouffonne en cinq actes [1]. Les personnages sont des laquais, des frotteurs, des cuisiniers, des femmes de chambre, etc.

— M. le chevalier d'Arcq nous a donné jusqu'à présent ses occupations en mauvais romans. Il vient de nous donner ses loisirs. C'est le titre d'un recueil de maximes et de lieux communs détachés [2]. Depuis longtemps je n'ai pas vu une aussi ample provision de platitudes.

— Un mauvais acteur de province, froid, sans voix et sans talent, débute actuellement sur le théâtre de la Comédie-Française dans les grands rôles tragiques et dans le haut comique, avec plus de succès qu'il n'en mérite.

— On a donné à la Comédie-Italienne sans succès *les Deux Sœurs*, mauvaise pièce de M. Yon.

— M. de La Beaumelle fait souscrire en Hollande pour un recueil de lettres de Mme de Maintenon en quatorze volumes.

JUIN

1er juin 1755.

M. l'abbé Prévost, dans l'introduction du premier volume du *Journal étranger* de cette année, a avancé une proposition qui mérite d'être examinée. Il croit qu'en Italie c'est l'imperfection de la société qui a retardé les progrès du théâtre comique. Il pouvait ajouter dans toutes les autres parties de l'Europe; car la société y est aussi imparfaite qu'en Italie, et le théâtre comique n'y est pas plus avancé. En effet, quoiqu'il y ait d'excellentes plaisanteries et des choses très-comiques dans les comédies des autres nations, et surtout dans les pièces espagnoles,

1. Par d'Aubrepte, 1755, in-12.
2. *Mes Loisirs*. Paris, 1755, in-12.

il faut convenir que, grâce au génie de Molière, il n'y a que le théâtre français où la comédie ait atteint un certain degré de perfection ; et, d'un autre côté, tout le monde met, avec raison, la France au-dessus de tous les pays du monde pour le charme, la douceur et les agréments de la société. Reste à savoir si ces deux choses se tiennent, si l'une produit nécessairement l'autre, et vous voyez que l'état de cette question est tout semblable à celui de la fameuse dispute du citoyen Rousseau sur les arts et les sciences, où il s'agissait de savoir si la corruption, qui, chez les peuples lettrés, avait toujours suivi les progrès des lettres, en était en effet une suite nécessaire. M. l'abbé Prévost prouve sa proposition de la manière suivante : « La scène, dit-il, n'a guère plus d'étendue que les mœurs; et dans un pays où l'on se communique peu, où les femmes, sans lesquelles il n'y a point de société, ont vécu longtemps dans une espèce de clôture, et sont encore asservies à beaucoup de réserve, que reste-t-il à peindre, sinon des ridicules généraux ou des vices de profession ? Fonds stérile, en comparaison de cette multitude de caractères que l'usage habituel d'une société vivifiée par la présence des deux sexes fournit avec autant de variété que d'abondance aux vrais peintres de mœurs... » Voilà l'avantage de la société; mais, deux pages après, notre auteur semble se contredire et détruire ce qu'il vient d'établir. « Malgré les défauts, dit-il, du théâtre italien, on reconnaît que, dans son genre même, non-seulement il y a quelques bonnes pièces, mais que les caractères y sont beaucoup plus marqués que dans les nôtres. Une excessive délicatesse nous éloigne souvent du but que nous nous proposons. Nos mœurs, moins fortes que celles de nos voisins, rendent notre pinceau trop timide. En craignant de blesser la nature, nous n'y atteignons pas. Cette crainte nous fait souvent demeurer en deçà du tragique, et plus souvent encore nos caractères dans le comique ne sont distingués que par des nuances fort légères ; c'est que nos peintures, comme nos sensations, manquent d'intimité et de profondeur; l'extrême politesse, qui corrige et qui adoucit la nature, lui fait toujours perdre quelque chose de son caractère et de sa force... » Voilà de grands inconvénients de la société, car il ne faut pas douter que cette politesse, cette timidité de génie, cette excessive délicatesse, ne doivent leur origine qu'à notre usage de passer

notre vie en société, dans les cercles, dans un commerce perpétuel, etc. A quoi se réduit donc le système de M. l'abbé Prévost? il a l'air de ne l'avoir pas trop approfondi ni éclairci lui-même; le voici en deux mots : chez un peuple où la société est imparfaite, où le commerce journalier et mutuel est moins aisé et moins établi qu'en France, il y a plus de caractères, plus d'originaux, des mœurs plus marquées; par conséquent un homme de génie y trouverait plus de modèles et une carrière plus vaste pour exercer ses talents. Mais, chez un tel peuple, le commerce étant plus difficile, et les occasions de se communiquer moins fréquentes, un homme de génie n'aurait pas les mêmes facilités que chez nous de faire des observations, de les répéter tant qu'il lui plairait, et de peindre d'après elles. Reste à savoir si cet inconvénient n'est pas moindre que celui de manquer de caractères vraiment originaux et de mœurs bien marquées. Mais je voudrais que quelqu'un se donnât la peine d'envisager cette question plus en grand, et de nous exposer les avantages du commerce journalier, et de l'esprit de société qui en résulte par rapport à nos caractères, à notre génie, à notre goût, à nos ouvrages en tout genre, à nos passions, à notre façon de sentir, de juger et d'agir. Voilà le sujet d'un grand ouvrage à faire, et une question digne d'être approfondie par nos meilleurs philosophes. En attendant que quelqu'un se charge d'une besogne aussi intéressante pour le public que celle que je propose, nous examinerons quelques questions qui y ont rapport, et nous remarquerons surtout plusieurs inconvénients que l'esprit de société a entraînés avec lui, et dont il ne nous est plus possible de nous garantir.

1° Plus la société se perfectionne chez un peuple, moins il y a de caractères parmi ce peuple, et moins ses mœurs sont marquées. Je suppose un philosophe solitaire qui, après avoir profondément réfléchi sur la nature humaine, sur les facultés de notre corps et de notre esprit, se trouverait tout d'un coup transporté dans les cercles de Paris : il serait bien embarrassé les premiers jours, et son embarras durerait à proportion qu'il serait modeste et qu'il se défierait de ses propres lumières. Il trouverait d'abord que tout le monde se ressemble; mais ce qu'il y aurait de plaisant dans sa situation, c'est qu'il ne lui serait pas aisé de dire s'il se croit avec des gens d'esprit ou

avec une troupe de sots. Tout le monde parlant de même, et ayant le même maintien, comment serait-il possible de distinguer au premier coup d'œil le bon esprit d'avec le froid et vain jargon? Peut-être, excédé dans la suite de ce dernier, serait-il tenté de s'en prendre à lui de ce qu'il ne peut s'y faire; mais il ne sentirait pas pour cela la différence des gens d'esprit et des sots. Après bien des expériences et bien des réflexions, il commencerait à sentir la différence du bon et du mauvais ton, ensuite celle des caractères et des inclinations, et à la fin celle de l'esprit et du jargon. En effet, pour que la société puisse subsister, il faut nécessairement que la pointe des caractères soit pour ainsi dire émoussée, et que tout le monde se ressemble: car pour être bien dans la société il faut apprendre dès l'enfance à soumettre sa volonté à la volonté générale, et il faut finir par n'en point avoir à soi. Or comme chacun de son côté s'exerce à cette complaisance et à ces sacrifices continuels, il en doit résulter nécessairement une ressemblance générale, et chacun de son côté doit perdre de son caractère, et surtout de cet air original dont on ne se défait jamais quand on en a un. Voilà pourquoi notre politesse, dont nous faisons tant de cas, est si différente de l'urbanité des anciens, qui, ayant à participer à l'administration de la chose publique, et par conséquent des objets plus importants à remplir, n'avaient pas le temps de voler de cercle en cercle, de promener leur oisiveté et leur désœuvrement, et n'étaient pas dans le cas par conséquent de se faire une étude continuelle de cette dissimulation de nos propres penchants, afin de ne point blesser la vanité des autres. Du moment qu'un homme choque la volonté générale, et qu'il s'avise d'en avoir une à lui, on dit : C'est un homme insupportable dans la société. Mais cette fausse et excessive délicatesse qui fait que, dans le commerce journalier, nous souffrons si impatiemment la dissemblance des manières des autres avec les nôtres, ayant banni les caractères de la société, y a établi l'ennui et l'uniformité, et nous ne remédions aux tristes effets de ces maux que par une vaine et inutile agitation, en changeant continuellement de place et volant d'objet en objet, sans plaisir, sans besoin et sans motif.

2° Par les mêmes raisons, l'esprit et la perfection de la société ne sont pas moins contraires au génie et à son essor; aussi

n'y a-t-il parmi nous que les génies sublimes qui se fassent remarquer, en surmontant tous les obstacles et en méprisant les entraves que nos lois de prudence, de conduite et de bienséance voudraient leur mettre sans cesse. Tous les génies ordinaires qui, en conservant leur force primitive, n'auraient pas laissé que de faire de belles choses, plient sous le fardeau de ces lois tyranniques, et périssent faute de nerfs. Mais jamais vous n'aurez vu un homme célèbre par son génie avoir le maintien et le ton général. Il conserve toujours dans ses manières quelque chose de particulier qui fait qu'on le distingue de tous les autres. Comment en effet aurait-il le temps et le courage de prendre les manières des autres et de se faire une étude de ces minuties? et que peut-on espérer d'un homme qui a la patience de s'exercer à faire la révérence comme les autres? Je ne saurais m'empêcher d'avancer, en passant, un paradoxe qui mérite cependant d'être approfondi : c'est que dans l'état où sont les choses, et l'esprit de société étouffant continuellement en nous le génie, rien n'est si favorable à sa conservation que des sens peu parfaits. Ainsi la vue extrêmement basse vous empêchera de remarquer mille petites manières, mille minuties, et vous ne pourrez jamais avoir envie de les imiter, parce que vous ne les aurez jamais aperçues. Ainsi votre oreille peu fine vous empêchera de distinguer la différence des tons, et vous serez garanti de la manie de vous y exercer parce que vous ne les aurez pas sentis. C'est ainsi que votre génie, concentré en lui-même au milieu de la société, conservera sa force et sa sûreté, et sera à l'abri des dangers qui l'entourent.

3° On croirait d'abord que rien n'est plus favorable au progrès du goût que la perfection de la société. Cette communication continuelle de notre façon de sentir et de nos jugements devrait naturellement les perfectionner; en y regardant de plus près, nous trouverons que l'esprit de société leur est fort contraire. Il résulte deux inconvénients de notre habitude de vivre en société : le premier, que nous restons superficiels et frivoles; rien ne nous affecte vivement, rien ne nous intéresse à un certain point; une mollesse efféminée et la paresse se glissent dans les cercles des oisifs, énervent bientôt l'âme et l'empêchent de sentir, et notre esprit engourdi aime mieux juger au hasard que de se donner la peine d'approfondir; la beauté mâle et tou-

chante des grands objets ne nous remue plus, nous nous attachons au colifichet, et notre goût devient mince, inconstant et frivole. Un autre inconvénient non moins dangereux et plus humiliant encore est qu'il s'établit des goûts factices dans tous les genres de littérature, d'arts et de professions, qui ont trouvé leur naissance dans le cerveau de quelque pédant (car il y en a dans toutes les classes et dans tous les métiers), et qui sont adoptés par la multitude sans autre examen. Aussi n'y a-t-il rien de si commun parmi nous que de voir qu'un sot qui a la constance de répéter quelque temps la même chose est cru, à la fin, non-seulement par des gens plus sots que lui, mais par une multitude de gens d'esprit qui redoutent la peine d'examiner, et qui aiment mieux se dire : Il faut bien qu'il ait raison, car il n'oserait assurer avec tant de hardiesse ce qu'il dit, s'il n'en était sûr. C'est ainsi que nous voyons les opinions les plus arbitraires et les moins fondées passer en axiomes dont il n'est plus permis de demander raison, et sur lesquels la sottise élève des édifices de tout genre, que le bon sens renie et que le temps détruit. C'est ainsi qu'il s'établit de certaines réputations de société aussi brillantes et aussi durables que les feux follets, et suivant lesquelles le cercle n'oserait prononcer sur l'ouvrage ou la pièce du jour sans savoir la décision de M. un tel, qui est en droit de donner le ton, et qui est ordinairement le plus sot de tous. Aussi jugeons-nous tous les jours les lettres, les arts, les spectacles, suivant des règles établies par la pédanterie et la sottise, adoptées par la frivolité et la paresse, dont nous serions bien étonnés qu'on nous demandât le principe, et encore plus de n'en pouvoir indiquer aucun de fondé ni de raisonnable. Je ne parle pas d'un autre inconvénient bien plus grand que ceux dont je viens de parler, s'il est vrai toutefois que l'avis et le goût des gens communs sont une chose fort indifférente pour les progrès des arts ; le voici : c'est que l'homme d'esprit, accoutumé ainsi de bonne heure à prendre les impressions des autres, et à former son goût et son jugement sur celui du public, perd, si l'on veut parler ainsi, la virginité de ses idées, et, les confondant ainsi avec celles qu'il trouve établies dans le public, il nous prive du grand avantage qu'un esprit supérieur doit procurer à son siècle en lui montrant les objets sous un nouveau point de vue. Il est clair que tous les grands ou-

vrages, toutes les productions de génie périclitent dans un pays où l'esprit de société prévaut sur tous les caractères et sur toutes les affections. Le génie est naturellement sauvage; il perd de son énergie et de sa force à mesure qu'il s'apprivoise; d'un autre côté, comme M. l'abbé Prévost le remarque très-bien, les petits ouvrages de pur agrément, les pièces fugitives, les essais et toutes ces productions légères doivent être portés bien loin dans un pays où la société est le principal objet.

4° Il est inutile d'ajouter que, dans un tel pays, on n'a pas le temps d'avoir des passions vigoureuses, fortes et durables. La dissipation absorbe tout; elle vous fait changer d'objet sans plaisir, sans besoin et sans jamais vous fixer. Ce sont les passions qui développent le génie et qui enfantent les grandes et belles choses; et, de tous les vices, la légèreté est le plus funeste, parce qu'elle rend toutes les vertus incertaines et inutiles, et qu'on ne peut jamais compter un instant sur un peuple qui est sans consistance.

15 juin 1755.

Tout le monde sait que le blé niellé n'a presque que l'écorce, est noir, et fait du mauvais pain; que, mêlé avec le bon grain sous le fléau, il le noircit et mouchète; que la poussière d'un seul épi suffit pour noircir un setier de bon grain; que la cherté des années 1660, 1693, 1698, etc., qui fut presque générale en France, n'eut d'autres causes que la nielle, et que les anciens et les modernes ont attribué ce vice du froment à des brouillards corrosifs, à des vapeurs brûlantes qui, venant à se répandre sur les blés quand ils sont en lait ou hors de fleur, les réduisent en charbon. Voilà le préjugé dans lequel on était depuis trois mille ans. Les précautions que le laboureur prenait contre la nielle étaient toutes suggérées par la cause imaginaire de cette maladie, lorsque M. du Tillet, directeur de la Monnaie de Troyes, se mit à examiner de plus près cet objet important; et voici en peu de mots ce qu'il a découvert : que la nielle était une maladie originelle du grain; que cette maladie était contagieuse; que la poussière noirâtre d'un épi secoué par les vents gâtait et niellait tous les épis sur lesquels elle était portée; qu'il ne fallait qu'un épi malsain pour en corrompre une infinité

d'autres, etc. Il ne s'en est pas tenu à cette spéculation; la cause du mal lui étant connue, il en a cherché le remède. Pour prévenir la nielle, il ordonne plusieurs lotions au grain dont on veut ensemencer les terres. L'effet de ces lotions est tel que si l'on sème deux champs, l'un de grain lavé et l'autre de grain non lavé, celui-ci sera infecté de nielle, l'autre ne s'en ressentira aucunement. M. du Tillet vient de publier ses décou vertes dans un ouvrage qui doit intéresser tous les hommes, puisqu'il s'agit de la conservation de la nourriture commune[1]. On donnera dans une autre feuille la manière de laver les grains selon M. du Tillet, pour les préserver de la nielle. Je partirais de là pour dire un mot du spectacle intéressant de la campagne quand elle est toute couverte. Quel sentiment que celui qui résulte de la conservation de l'espèce humaine, du travail des hommes et de la faveur du ciel! Je me jetterais dans ce qui est vraiment sublime, et dans ce qui ne l'est pas. J'examinerais ce qui doit nous affecter profondément, et émouvoir à peine la surface de notre âme. Je comparerais nos parterres si beaux, si bien ornés, avec le rustique sauvage de la nature; nos jets d'eau et nos cascades, avec des cataractes qui tomberaient à travers des roches qui rompraient leur chute; l'ombre et le silence des antres, avec nos maisons de campagne; l'horreur profonde et sacrée des forêts avec nos allées et nos bosquets. Une autre considération, c'est qu'aux maladies épidémiques il faut des remèdes épidémiques, sans quoi on guérit un individu, mais la masse reste infectée. M. du Tillet lave tous les grains qui doivent être ensemencés. La médecine épidémique, qui n'est pratiquée par aucun peuple, et qui devrait l'être par tous, consisterait à connaître la maladie commune d'un pays, et à y obvier par les aliments et par les bains. Il n'y a point de monarque qui ne soit le maître, quand il le voudra, d'être le plus grand médecin du monde, puisqu'il peut changer d'un mot la cuisine de ses sujets, et faire construire des bains publics. Je ne doute point que les anciens n'aient évité bien des maux par les seuls bains, et que ce remède ne soit le seul, avec la diète, capable

1. Du Tillet (Mathieu), né vers 1720, mort en 1791, publia plusieurs ouvrages d'agronomie. Celui dont Diderot parle ici est intitulé *Essai sur la cause qui corrompt et noircit les grains dans les épis*. Bordeaux, 1755, in-4°. Il fit paraître une *Suite* la même année. (T.)

d'arrêter les progrès et d'éteindre à la longue une maladie qui devient de jour en jour plus générale[1].

— De tous les genres dont les modernes ont enrichi la littérature, le plus mauvais est sans difficulté la féerie. Les Orientaux, et nommément les Arabes, depuis que nous connaissons leurs écrits, nous ont rempli la tête de génies, de fées, d'enchanteurs et d'une foule d'êtres imaginaires. Après quelques essais et quelques imitations d'un genre qui avait pour nous la grâce de la nouveauté, la manie de ces sortes de fictions devint bientôt générale, et nous nous sommes vus en peu de temps si obsédés de fées, de baguettes et de talismans, que ce n'est pas sans miracle que le goût ne s'est point tout à fait éclipsé au milieu de ces vains et frivoles prestiges. Mais en empruntant des Arabes l'idée de ces fictions, nos auteurs ont oublié d'échauffer les leurs par ce feu, par cette imagination vive et chaude qui règnent dans les productions orientales, et qui, avec la pompe du style, en rendent le fond supportable. Aussi faut-il convenir qu'en exceptant les ouvrages du comte Hamilton, dont l'imagination était véritablement très-chaude et très-singulière, on a tout sauvé, et tous les autres auteurs que nous avons eus en ce genre ne paraissent s'y être exercés que pour nous prouver qu'on peut joindre beaucoup d'extravagance à beaucoup de platitude. Le nombre des mauvaises productions dans ce goût-là est prodigieux; on pourrait presque dire qu'il n'y a point de si bon ni de si mauvais écrivain à qui il n'ait passé par la tête de nous faire présent d'une féerie de sa façon; mais ce qui est plus surprenant encore, c'est le jugement que le public est accoutumé de porter de ces ouvrages. Rien n'est si commun que d'entendre dire : Ce roman, il est vrai, est froid et mal écrit, mais il y a de l'imagination dans son plan et dans la manière dont il est exécuté. C'est ainsi qu'on ose profaner le nom sacré de l'imagination en l'accordant aux extravagances les plus insipides et aux suppositions les plus ridicules que son céleste flambeau n'éclaira jamais. C'est précisément le défaut d'imagination qui a engagé nos beaux esprits à avoir recours aux baguettes et aux enchantements. Il ne coûte rien de supposer à une baguette

1. Cet article est de M. Diderot. (GRIMM.) — Il a été omis dans les *OEuvres complètes*.

telle ou telle vertu chimérique, et d'entasser, en conséquence de cette chimère, un bon nombre d'extravagances sans liaison et sans suite : tout ce qui passe par la tête est bon pour cela; mais il faut du génie pour imaginer une suite d'événements vraisemblables et bien combinés, et pour développer le jeu des caractères qui sont mis en action. Cependant comme ce mauvais genre, après une grande vogue qu'il n'a eue que trop longtemps pour la gloire de notre goût, touche à sa fin et perd insensiblement le peu de crédit qui lui restait, il serait inutile de s'inquiéter des coups que des romans oubliés ont manqué de porter au goût; heureusement les nouveaux ne sont plus regardés qu'à quelques toilettes du Marais, et le plus ordinaire de leurs enchantements est de se rendre invisibles au moment de leur apparition. Mais ce qui n'est pas si indifférent pour la sûreté du goût, c'est que ce mauvais genre s'est glissé jusque sur nos théâtres. Il était sans doute d'une médiocre conséquence qu'il se fût emparé du théâtre de l'Académie royale de musique : l'opéra français est en droit de n'avoir pas le sens commun; et aussi longtemps que le seul merveilleux sera en possession de cet insipide et ennuyeux spectacle, il sera assez égal que ce soient des dieux et des diables, ou des génies et des fées qui y psalmodient. Mais jamais la féerie n'aurait dû paraître sur le théâtre de la Comédie-Française, où la sévérité du goût est portée plus loin, et c'est un grand malheur pour nous qu'elle y ait été, je ne dis pas applaudie, mais soufferte; car un mauvais livre fait peu de mal, parce qu'il n'y a qu'un certain nombre et ordre d'hommes qui lit, et que ce ne sont pas communément les gens éclairés et les vraiment bons juges qui décident du sort d'un ouvrage et fixent sa destinée. Il n'en est pas ainsi des pièces de théâtre. C'est tout le public qui fréquente les spectacles, et qui décide des pièces avant que les gens éclairés aient prononcé. Un mauvais genre ne peut donc y avoir de succès sans porter des coups sensibles au bon, et sans perdre le goût, en accoutumant le public à souffrir et à admirer successivement ce qui ne mérite pas le suffrage d'un peuple éclairé et lettré.

Le premier qui ait eu ce tort avec la nation, de mettre une féerie sur la scène de la Comédie-Française, est M. de Saint-Foix. *L'Oracle,* qui est de cet auteur, eut un grand

succès. La nouveauté, toujours sûre de plaire en ce pays-ci, et le jeu de Mlle Gaussin furent sans doute les grands ressorts d'une impression aussi forte. Ce succès a été plus funeste au goût qu'on ne pense, et c'est aujourd'hui que nous en éprouvons les inconvénients. On vient de donner sur le théâtre de la Comédie-Française une petite pièce de féerie en vers et en un acte, intitulée *Zélide*, dont l'auteur se nomme M. Renout[1]. Si cette pièce eût été la première dans ce goût-là, elle n'aurait eu aucun succès, attendu qu'elle n'est pas bonne, et nous aurions été délivrés pour jamais de toutes les féeries; mais familiarisés avec le genre, nous en souffrons déjà les productions médiocres, tandis que les bonnes ne sont guère supportables, et *Zélide*, malgré son peu de mérite, ne laisse pas de réussir.

Deux fées demeurant ensemble ont contracté une haine réciproque, comme cela arrive volontiers aux femmes. Les fées surtout, comme vous savez, se brouillent et se raccommodent avec une facilité merveilleuse. Azéma, fils de l'une, reçoit de sa mère ou du destin un bouquet enchanté qui apprenait à son possesseur l'art d'aimer. Zélide, fille de l'autre fée, eut en partage un bracelet mystérieux qui lui assurait l'art de plaire. Ces deux enfants ne connaissaient pas la vertu de ces meubles; ils savaient seulement qu'ils ne pouvaient les perdre sans s'exposer à de grands malheurs. Azéma devint éperdument amoureux de Zélide, mais Zélide ne savait pas aimer, elle ne savait que plaire. Sa mère, animée par la haine qu'elle avait contre la mère d'Azéma, la confirmait dans cette indifférence, et surtout lui recommandait la garde du bracelet. Cependant Zélide eut envie du bouquet, et Azéma, menacé de grands malheurs par la perte de ce bouquet, le lui sacrifia généreusement. Zélide, touchée de reconnaissance, l'obligea de son côté d'accepter le bracelet. Vous voyez la suite et le dénoûment de la pièce. Par cet heureux échange, Zélide apprit l'art d'aimer, et Azéma trouva l'art de plaire, et les deux fées jugèrent à propos de se raccommoder pour couronner les feux de leurs enfants, ainsi que le destin l'avait ordonné. On ne peut pas dire que cette pièce

1. Cette féerie fut représentée le 26 juin. Malgré son succès, l'auteur ne la fit pas imprimer et la retira après la neuvième représentation. (T.)

soit absolument mauvaise, mais qu'est-ce que c'est que la médiocrité, surtout dans un mauvais genre?

— *Les Préjugés trop bravés et trop suivis*[1], est un nouveau roman fort mauvais de M[lle] Fauque, à qui nous devons *le Triomphe de l'Amitié*, et d'autres mauvais romans dans lesquels les sots disent qu'il y a de l'esprit.

JUILLET

1er juillet 1755.

Nous avons depuis un mois un nouvel ouvrage sur le commerce, intitulé *Essai sur la nature du commerce en général*, traduit de l'anglais, en un assez gros volume in-12. Ce livre n'est pas traduit de l'anglais, comme on l'a mis sans doute à dessein sur le titre; c'est un ouvrage originairement composé en français par un Anglais, M. de Cantillon, homme de condition, qui a fini ses jours en Languedoc où il s'était retiré, et où il a vécu de longues années[2]. Quoique ceux qui prennent à tâche de traiter de pareilles matières ne doivent pas s'attendre à des succès fort brillants, le genre de suffrage qu'ils obtiennent est plus flatteur que celui qu'on prodigue pendant un jour à des phénomènes de littérature passagers et rapides, que le lendemain replonge dans le néant d'où ils n'étaient pas sortis la veille. M. de Cantillon et ses semblables pensent et écrivent par conséquent pour le petit nombre de ceux qui pensent parmi une nation; et ces sortes d'ouvrages ont cela de bon et d'avantageux que les fautes et les erreurs mêmes dans lesquelles le sort de l'humanité peut faire tomber un auteur, tournent au profit des lecteurs, pourvu que le plan et l'idée générale du livre ne portent pas sur des systèmes faux, ou sur des fondements chimériques: car, en examinant, rectifiant, restreignant, modifiant les idées d'un homme qui s'est égaré dans ses médita-

1. Londres, 1755, 2 parties in-12.
2. Voir la lettre du 1er août suivant.

tions, on trouve une infinité de choses utiles, agréables et neuves, au lieu que les fautes de bel esprit sont ordinairement sans ressource, et ne sont que des taches qu'on ne peut le plus souvent effacer sans faire tort au fond et sans endommager la beauté réelle de l'ouvrage. Vous lirez donc le livre de M. de Cantillon avec grand plaisir; vous y trouverez les idées de commerce réduites aux principes les plus simples de la société humaine et de son origine, et ces idées sont bonnes non-seulement pour mettre dans l'esprit de la justesse et de la netteté sur une matière qui est devenue un objet très-important pour tous les peuples de l'Europe, et qui tient aujourd'hui aux principes de gouvernement et de politique, mais encore à vous faire naître une infinité de vues qui ne se seraient peut-être jamais développées dans votre tête sans leur secours.

Le livre dont j'ai l'honneur de vous rendre compte embrasse trois objets et est divisé en trois parties, savoir : la richesse, le troc et les changes. Vous voyez que sans les richesses il n'y aurait point de commerce. Le troc est le principe du commerce intérieur et de la circulation, le commerce avec l'étranger fait naître le change et la balance; de quelque manière qu'on envisage une société d'hommes, on ne peut s'en former une idée sans celle de la propriété. C'est la propriété en général, et celle des terres en particulier, qui fait le fondement de la société, de nos gouvernements, de tous nos arrangements civils et politiques: voilà la première idée. La seconde est que la propriété des terres n'a pas pu rester également partagée entre les hommes, et qu'elle a dû nécessairement devenir le partage d'un petit nombre d'entre eux : voilà l'origine du commerce non-seulement entre les propriétaires des terres, qui, ne cultivant pas tous les mêmes fruits, devaient songer à se procurer une partie des fruits de leurs voisins en leur cédant une partie de leur cru, mais encore entre les propriétaires et ceux qui ne possédaient rien, et qui par conséquent n'avaient d'autre ressource que d'imaginer quelque travail, et de chercher dans leur industrie et leur savoir-faire de quoi obliger les propriétaires de leur céder quelque portion du produit de la terre en récompense de ce travail, et pour les empêcher de mourir de faim. Suivant ces principes, la société se partage en deux classes générales; celle des propriétaires des terres et celle des entrepreneurs et des

gens à gages, qui sont tous ceux qui ne possèdent point de bien en fonds, mais que rien n'empêche de devenir propriétaires en faisant des acquisitions suivant leur commodité, leurs fantaisies, et d'autres circonstances. Il est clair aussi que ce sont les propriétaires des terres qui nourrissent toute la société. Nous subsistons tous des fruits de la terre, et sans sa culture point de propriété, et par conséquent point de société, et encore moins de commerce. Chacun, occupé de son seul intérêt personnel, inquiet de sa subsistance, n'attendrait rien de son voisin, et courrait pourvoir à ses besoins au hasard et sans plan.

Vous suivrez notre auteur avec grand plaisir dans les spéculations qui naissent de ces premières idées. M. de Cantillon partage tout le produit de la terre en trois parts : un tiers que le fermier donne au propriétaire; un autre tiers qu'il dépense pour les frais et le maintien de ses assistants; un autre tiers enfin qu'il garde pour le profit de son entreprise. En suivant notre auteur, on voit clairement que ce sont là les trois ressorts qui donnent et entretiennent le mouvement de nos immenses machines politiques, je veux dire de tous les États, de quelque forme et étendue qu'ils puissent être.

Je vais, selon ma coutume, soumettre à votre jugement quelques idées qui me sont venues en lisant notre Anglais, et qui serviront peut-être à éclaircir différentes questions importantes. M. de Cantillon observe qu'on ne peut jamais manquer d'artisans dans un État lorsqu'il y a suffisamment d'ouvrage pour les employer constamment. « Par ces inductions, dit-il, il est aisé de comprendre que les écoles de charité en Angleterre, et en France les projets pour augmenter le nombre des artisans, sont fort inutiles. Si le roi de France envoyait cent mille sujets, à ses frais, en Hollande pour y apprendre la marine, ils seraient inutiles à leur retour si l'on n'envoyait pas plus de vaisseaux en mer qu'auparavant, etc. » Ces réflexions sont très-justes, du moins à l'égard d'un peuple industrieux. Vous n'avez que faire de vous mettre, pour ainsi dire, en frais de son apprentissage : faites-lui sentir le besoin d'une profession, et bientôt vous aurez des artisans qui l'exerceront. Que le gouvernement en France favorise la marine, et bientôt il aura un nombre suffisant de sujets qui embrasseront cette profession d'eux-mêmes, parce qu'ils seront sûrs d'y trouver leur subsistance et leur profit. La

raison en est simple : supposez qu'il n'y ait point de tailleur dans un bourg, le premier qui s'y établira gagnera beaucoup, parce que tous les habitants auront besoin de lui; et comme il aura plus de pratiques qu'il n'en pourra satisfaire, il tiendra son travail à un très-haut prix. Bientôt d'autres, voyant prospérer cet homme et faire fortune en si peu de temps, auront envie d'embrasser la profession de tailleur. Alors il s'établira dans ce bourg un nombre suffisant de tailleurs; le prix du travail tombera; tous les habitants du bourg se trouveront habillés, et à un prix raisonnable : au lieu d'un tailleur établi dans ce bourg qui y faisait fortune, il y en aura trois ou quatre qui, à la vérité, ne feront pas fortune si vite, mais qui auront de quoi vivre honnêtement, eux et leur famille. Peut-être que sur le succès du premier établi, il s'en établira trop dans le bourg comme cela pourrait arriver. Alors les plus habiles et les plus honnêtes gens d'entre eux auront de l'ouvrage, et les moins habiles et les fripons (car à la longue il n'y a que les honnêtes gens qui se soutiennent), feront banqueroute et seront obligés de quitter le bourg pour chercher fortune ailleurs. Toutes ces opérations se font toute l'année d'elles-mêmes, sans que le gouvernement soit en peine un instant, ou dans le cas de craindre que ses sujets manquent de tailleurs qui les habillent. Il en est de même de toutes les professions et de tous les métiers, depuis les plus nécessaires jusqu'aux plus frivoles. Du moment que le besoin en existe, vous trouverez des gens qui les exercent, parce qu'ils sont sûrs d'y trouver leur subsistance. Il n'y a qu'un peuple naturellement paresseux et indolent qui soit sans ressource à cet égard, et qui aimera mieux rester dans l'oisiveté que de se procurer les commodités de la vie au prix d'un travail réciproque et de ces avantages.

Ces réflexions, qui découlent naturellement des principes de notre auteur, nous conduisent à une question importante, et qui aurait dû être éclaircie dans l'ouvrage qui nous occupe. Suivant la police de nos États, tous les artisans sont partagés en différentes communautés, selon les différentes professions qu'ils exercent. Chaque communauté a ses lois, ses règlements, ses coutumes, à l'égard, soit de l'apprentissage, soit de l'exercice de la profession. Un ouvrier n'est en droit d'exercer sa profession dans nos villes qu'autant qu'il est agrégé à sa communauté, c'est-

à-dire qu'il est reconnu par elle pour habile, et que, soumis au règlement, il ait obtenu le droit de maîtrise. Il s'agit de savoir si ces arrangements sont convenables ou nuisibles au bien public. Au premier abord, on croirait volontiers que rien ne convient mieux au maintien du bon ordre parmi les citoyens. En y regardant de près, je trouve qu'il n'y a rien de si contraire aux progrès de toutes sortes d'arts et de métiers, et à l'industrie générale. Sans entrer dans le détail des abus qui en sont inséparables, il en résulte deux inconvénients d'une conséquence infinie : une perte de temps considérable en premier lieu, et une dépense inutile et ordinairement fort onéreuse. Tous ceux qui embrassent une profession sont obligés d'en faire l'apprentissage pendant un certain temps ordonné par les lois de la communauté. Que le jeune apprenti ait la conception prompte ou tardive, c'est de quoi ces règlements se mettront peu en peine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'imbécile qui a rempli le temps de son apprentissage est reconnu maître, et que l'homme habile qui n'en est pas au bout, reste garçon; et comme les termes de presque tous les apprentissages sont beaucoup trop longs, en proportion des choses qu'on a à apprendre dans chaque métier, il en résulte la perte d'un temps considérable pendant lequel un grand nombre de citoyens ne gagnent rien, et sont par conséquent inutiles à l'État. Les frais de l'apprentissage, des priviléges de maîtrise, etc., sont un autre inconvénient de cette police. Ces frais, dans lesquels on constitue chaque particulier utile à l'État par son travail, tournent au profit de la communauté qui ne sert à rien; et ce qui arrive le plus souvent, c'est que l'habile homme ne devient pas maître faute d'argent, et l'ignorant est en droit d'exercer parce qu'il a de quoi payer. Je trouve que les hommes ont un merveilleux penchant pour la pédanterie; elle préside à tous leurs arrangements : en tous leurs établissements, ils se soucient fort peu du fond, mais ils n'ont garde de négliger les formalités. Si, au lieu de toutes ces communautés et de leurs vains règlements, chaque citoyen était en droit d'exercer sa profession à sa fantaisie, sans se mettre en peine de tous ces droits superflus de maîtrise, etc., et sans qu'il pût être inquiété par personne, pourvu que son état fût décent et honnête, il arriverait que le degré de capacité seul déciderait du sort et de la fortune des

citoyens, et que les plus habiles seraient les plus courus. Nos artisans vaudraient mieux, et les plus médiocres d'entre eux seraient obligés à des efforts continuels pour ne pas mourir de faim. Cependant les changements qu'on pourrait faire à cet égard sont beaucoup plus difficiles qu'on ne croirait. Je suis sûr que ces opérations, à moins que d'être conduites avec toute la prudence imaginable, seraient seules capables de causer d'étranges révolutions dans un État, tant la force de l'habitude sur l'esprit de l'homme est redoutable.

Autre observation. Il n'y a point de question qu'on n'ait agitée de nos jours avec autant de chaleur que celle du luxe; cependant elle est peu éclaircie. D'un côté, des moralistes sévères ont déclamé contre le luxe avec une véhémence outrée qui peut entraîner dans le moment, mais qui ne décide rien. De l'autre, beaucoup de petits esprits l'ont défendu par des raffinements politiques qui pouvaient bien fournir le sujet d'une épître en vers fort agréable à M. de Voltaire, mais qui ne doivent jamais imposer à un esprit vraiment philosophique et fait pour percer jusqu'à la vérité. Personne n'a, ce me semble, encore traité cette question intéressante dans son véritable point de vue. Notre auteur, qui était si près d'elle, n'y a pas touché. C'est suivant ces raisonnements cependant que je vais indiquer la seule théorie du luxe qui paraisse juste et fondée. Préalablement, pour mettre fin à toutes les déclamations les plus touchantes du monde contre le luxe, je voudrais observer à nos philosophes que le luxe s'établit indépendamment des volontés d'un peuple, et même nécessairement; et que lorsque son tour est venu, il n'y a point de puissance humaine qui puisse l'arrêter. Déclamer donc contre un peuple qui vit dans le luxe, c'est déclamer contre un malade de ce qu'il a la fièvre.

Après ce préambule, voyons si le luxe est un état de santé ou de maladie pour un peuple. M. de Cantillon emploie un chapitre entier à prouver que la multiplication et le décroissement des peuples dans un État dépendent principalement de la volonté des modes et des façons de vivre des propriétaires des terres. J'ai prouvé dans une de mes feuilles que la richesse d'un État ne consistait pas dans la quantité d'or et d'argent, mais dans le nombre des habitants. C'est l'abondance d'hommes qui entretient la vigueur, le mouvement, la

circulation, les forces d'un corps politique. Ces deux principes posés. il est évident que le luxe est un état de maladie qui tend à la destruction du corps politique, parce qu'il tend nécessairement à la diminution du nombre des habitants, et les diminue en effet tous les jours. Si un homme vivant frugalement peut se contenter du produit de deux arpents de terre, il en faut le double ou le triple à celui qui vit dans le luxe, parce qu'il s'est créé des besoins que l'autre ne connaît point, et dont il se passe par conséquent sans aucune peine. Voilà donc un seul homme à qui il faut autant de terre pour vivre qu'à trois ou quatre de la première espèce. A proportion donc que le luxe fait des progrès, il faut plus de terrain à un peuple pour sa subsistance; et comme l'étendue de ses possessions reste la même, il faut nécessairement qu'il devienne moins nombreux. Aux premiers habitants il ne fallait que du pain, de l'ail, des racines, etc., à ceux-ci il faut, outre cela, de la viande, par conséquent du pâturage, de la bière, du vin, des légumes, etc. C'est par ces degrés, si grossiers en apparence, que nous augmentons toujours la quantité de terre qu'il nous faut pour notre subsistance, et que nous parvenons enfin au luxe le plus raffiné, tandis que le nombre des habitants diminue en exacte proportion des progrès du luxe; car le luxe rend les enfants onéreux à leurs pères, et tient dans le célibat une infinité de gens qui aiment mieux vivre commodément et seuls que d'avoir une famille qui les réduirait au simple nécessaire. Sans compter qu'un homme ne songe au mariage que lorsqu'il est sûr de procurer et de laisser à ses enfants la même aisance dont il jouit, et que le luxe oblige encore les pères de famille à prendre des précautions contre la trop grande augmentation de leur famille. Voilà les premiers principes d'une théorie du luxe, qui font voir quel grand mal c'est en effet, mais qui préviennent en même temps nos déclamations en nous avertissant que c'est le sort de la nature humaine et de ses vicissitudes qui conduit un peuple, ainsi que l'homme individuel, par tous ces différents états de santé et de maladie jusqu'au moment de son dépérissement.

— L'épître de M. de Voltaire sur le lac de Genève n'a encore trouvé aucun partisan contre la censure générale du public de Paris. On ne saurait en effet se dissimuler qu'elle est trop mau-

vaise pour mériter l'appui de personne. C'est un de ces enfants contrefaits et sans ressource, que son père, s'il eût été Spartiate, aurait condamné à périr dès sa naissance. Voici des vers qui courent à ce sujet. On les attribue à M. l'abbé de Voisenon[1].

O maison de Voltaire, et non pas d'Épicure,
Vous renfermez une tête à l'envers,
Qui, sans connaître la nature,
Veut la célébrer dans ses vers.
Plutus est le dieu qu'il adore,
C'est pour lui seul qu'il a vécu;
Il donnerait Pomone et Flore
Pour un écu.
Non, dit-il, le parfait bonheur
Ne se trouve point sur la terre.
Pour le trouver, divin Voltaire,
Sais-tu qu'il faut avoir un cœur?
Grand philosophe sans morale,
Toi qui te fais un dieu de l'or,
Oses-tu nous chanter encor
Les douceurs d'une vie innocente et frugale?
Ma foi, qui m'offrirait ton lot
Avec ton humeur incertaine,
J'aimerais mieux celui d'un sot
Vivant sans soucis et sans haine.
Quitte Berlin, quitte Paris,
Tu ne seras mufti ni pape;
Mais je ne serais pas surpris
De te voir un jour à la Trappe.

— M. d'Harnoncourt, fermier général de profession, et qui se donne sur le titre pour un licencié en droit, vient de nous donner un *Mélange de maximes, de réflexions et de caractères*, en un volume in-8[2]. Il y a joint une traduction des *Conclusioni d'Amore*, du marquis Scipion Maffei, avec le texte à côté. Les *Maximes et Réflexions morales* de M. de La Rochefoucauld

1. C'est à tort, selon nous, qu'on a cru pouvoir attribuer cette pièce, où les ménagements sont loin d'être observés, à Voisenon, qui demeura toujours dans de bons rapports avec Voltaire. Cette sorte de parodie satirique n'est pas la seule qui fut faite de l'épître du nouvel habitant des bords du lac. (T.)

2. Durey d'Harnoncourt, receveur général, né en 1700, mort en 1765. Outre cet ouvrage, réimprimé en 1763, on a encore de lui, à cette dernière date, *Dissertation sur l'usage de boire à la glace*, in-12. (T.)

ont eu une très-grande vogue dans leur temps, et ont conserve une grande réputation parmi nous. Quoique ce soit l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, il y a à mon gré peu de livres aussi pernicieux, et qui dégoûtent plus de l'amour de la vertu et de l'humanité. Quel cas en pourrait-on faire, en effet, si la vertu et les bonnes actions ne sont que l'ouvrage de la vanité déguisée et d'un amour-propre déréglé? Quoi de plus dangereux que de faire envisager à nos enfants la vertu sous ce point de vue, tandis qu'il est si doux et si vrai de dire que la vertu porte avec elle un charme qui nous entraîne vers elle, sans aucune vue d'intérêt ni d'amour-propre? Quoi qu'il en soit, le succès de M. La Rochefoucauld a mis les maximes à la mode; il n'y a cependant point de forme plus contraire à la vérité, car tout n'est vrai ou faux que jusqu'à un certain point, et suivant la situation particulière des choses. Or la maxime généralise toujours ce qui n'est vrai que dans tel ou tel cas. Aussi les faiseurs de maximes sont-ils obligés de modifier leurs sentences à tout moment par un *souvent*, par un *quelquefois*, etc. Mais qu'est-ce que cela prouve alors? Si M. de La Rochefoucault me dit, par exemple : « Souvent on ne plaint les malheureux que par vanité, et pour avoir la réputation d'homme sensible et compatissant », ne puis-je pas dire, avec autant de vérité, que souvent ce n'est pas par ces motifs qu'on plaint les malheureux? Nous pouvons donner un tour ingénieux chacun à nos maximes; mais quelle vérité avons-nous apprise tous les deux à l'humanité, en prononçant nos oracles? Pour ceux de M. d'Harnoncourt, on ne leur reprochera pas d'être obscurs, ou d'un sens trop détourné. Vous jugerez de leur mérite par ces trois : « Je crois, dit-il, qu'à proprement parler on ne saurait être heureux sur la terre... La vie sans honneur est un fardeau pour qui a un peu de sensibilité... Une louange fade ne fait honneur ni à celui qui la donne, ni à celui à qui elle s'adresse... » Il est aisé de faire le procès aux thèses du marquis Maffei sur l'amour; cette passion est de toutes les choses humaines celle qui s'accommode le moins de la forme pédantesque des maximes.

— Il a paru, il y a environ six semaines, une petite brochure sur l'abus des communautés religieuses, qui n'a fait aucune sensation, parce qu'elle est écrite avec assez de sens,

mais sans feu et sans chaleur. C'est bien dommage, car la matière est intéressante. On dit que le roi va donner incessamment une ordonnance par laquelle il sera défendu de faire des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans. Je voudrais que, dans cette ordonnance, le gouvernement prît pour texte une observation de M. de Cantillon que nous venons de quitter, et dont les maximes valent un peu mieux que celles de M. d'Harnoncourt; savoir, que les moines ne sont, comme on dit, d'aucune utilité ni d'aucun ornement en paix ni en guerre, en deçà du paradis.

— Le poëte Simonide nous est connu, dès le collége, par son naufrage et les soins que les dieux eurent de le tirer d'une maison qui devait tomber en ruine. Nous lisons tout cela dans les Fables de Phèdre. M. de Boissy fils vient de donner en deux parties l'histoire de ce Simonide et du siècle où il a vécu, avec des éclaircissements chronologiques[1]. C'est une compilation fort ennuyeuse, un fatras d'érudition et de citations fait dans le goût des érudits d'Allemagne.

— On a traduit l'excellent ouvrage de Gravina, *della Ragione poetica*, sous le titre de : *Raison, ou Idée de la poésie*[2].

— *L'Idée de l'homme physique et moral*[3] est un très-mauvais livre de M. La Caze, docteur de la Faculté de Paris; obscur, mal fait, et n'ayant pas trop le sens commun. Malheureusement, il doit servir d'introduction à un traité de médecine qui suivra, si Dieu n'y met ordre.

15 juillet 1755.

— M. de Cantillon, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma feuille précédente, cite souvent dans son ouvrage *sur la Nature du commerce*, un autre ouvrage qu'il comptait donner comme supplément au premier, et qui contenait principalement différents calculs aussi ingénieux qu'intéressants. Cet ouvrage, à ce qu'on assure, est perdu, et malgré tous les soins qu'on s'est donné pour le retrouver, on n'y a pas réussi encore. Les éloges que mérite le premier volume ne peuvent qu'augmenter les regrets de la perte du second.

1. Paris, 1755, in-12.
2. Traduit par Requier, 1755, in-12.
3. Paris, 1755, in-12.

Après avoir médité avec cet auteur sur les progrès et les effets de la société depuis son origine, qui est l'établissement du droit de propriété, vous ne serez pas fâché peut-être de voir un autre philosophe reprendre les choses de plus haut, de considérer avec lui l'état de nature, dont les droits sont antérieurs à toute société, et de réfléchir sur l'homme sauvage, afin de pouvoir lui comparer l'homme civil, et décider l'importante question : Lequel des deux est en effet le plus heureux? L'Académie de Dijon proposa pour le prix de l'année passée la question : QUELLE EST L'ORIGINE DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES, ET SI ELLE EST AUTORISÉE PAR LA LOI NATURELLE? J'ignore à qui elle a adjugé le prix qu'elle a coutume de donner; mais je doute qu'il y ait eu parmi les concurrents un discours approchant de celui qui vient d'être imprimé à Amsterdam sous le titre de *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, dédié à la république de Genève par une longue dédicace remplie de feu et d'éloquence. La fameuse question si les sciences et les arts ont contribué à épurer ou à gâter les mœurs a donné la première occasion à M. Rousseau de développer ses talents. Un style simple à la fois et noble, plein de lumière, d'énergie et de chaleur, une éloquence mâle et touchante, ont attiré à ses ouvrages une grande célébrité; et si M. Rousseau avait pu ne jamais outrer et toujours garder la mesure, il aurait joui sans aucun mélange de la considération que méritent les écrivains remplis de zèle pour la vertu et la vérité, et qui ne lui est pas refusée par les juges équitables qui savent qu'il ne faut pas exiger des gens de bien d'être sans défaut. Il y a apparence que le *Discours sur l'inégalité* n'est, pour ainsi dire, qu'une suite du précédent sur les sciences, et que c'est celui-ci qui a donné occasion à M. Rousseau de méditer sur la nature de l'homme et sur sa vocation.

Son objet est grand et beau. L'espèce humaine, selon notre auteur, a, ainsi que l'homme individuel, ses différents âges par lesquels la révolution des siècles la conduit de la faiblesse de l'enfance à la vigueur de l'adolescence et de l'âge viril, et par tous ces changements à la décrépitude de la vieillesse. C'est donc la vie de notre espèce que M. Rousseau entreprend de décrire. Dans la première partie de son ouvrage, il tâche de nous donner des idées justes sur l'état de nature; et dans la

seconde, il examine par quelle suite de moyens, de réflexions et d'actions, l'espèce humaine a pu sortir de cet état, se civiliser et former les différentes sociétés policées qui paraissent avoir totalement changé son caractère et sa constitution. Le citoyen de Genève reproche avec raison à tous les philosophes qui ont médité sur cet important objet de ne s'être pas formé une idée bien distincte de l'état de nature, de l'avoir toujours confondu avec l'état civil, et d'avoir transporté sans cesse à l'état de nature des idées qu'ils avaient prises dans la société. Hobbes et Puffendorf sont singulièrement dans ce cas, et les plus grands génies ne se sont pas toujours garantis de cette confusion et de ce rétrécissement d'idées qui empêchent de pénétrer dans le sanctuaire de la vérité, et de deviner ce qu'on ne voit point par ce qu'on voit. Vous trouverez beaucoup de lumière et de sagacité dans les méditations de M. Rousseau. Mais, de son côté, il n'a pu se défaire des défauts qu'on lui a reprochés quelquefois. Ses vues sont grandes, fines, neuves et philosophiques, mais sa logique n'est pas toujours exacte, et les conséquences et les réflexions qu'il tire de ses opinions sont souvent outrées. De là il arrive que, quelque plaisir qu'un livre aussi profondément médité vous fasse en effet, il reste toujours un défaut de justesse qui jette des nuages sur la vérité, et qui vous rend mal à votre aise. C'est un grand secret de ne point trop s'affectionner à ses systèmes et à ses opinions, et de leur assigner exactement le degré de probabilité qu'ils ont, de garder enfin, comme j'ai dit, la mesure, car la vérité outrée n'est plus vérité, et rien n'est plus contraire à ses intérêts et à ceux des philosophes qui la professent que l'esprit de système.

Tâchons d'examiner et de rectifier, s'il en est besoin, quelques-unes des idées de M. Rousseau : c'est l'objet de ces feuilles; ce devrait être l'objet de tous les journalistes. Je ne trouve rien de plus inutile dans le monde que les faiseurs d'extraits. Les bons ouvrages n'en ont pas besoin, parce qu'il faut les lire, et non pas s'en rapporter à un extrait sec et insipide qui, sous prétexte d'en donner la substance, n'en offre que le squelette. Les mauvais ouvrages n'ont d'autre besoin que d'être oubliés. C'est donc nous importuner inutilement que de nous en donner des extraits; et en bonne police, il devrait être défendu aux journalistes de parler d'un ouvrage bon ou mauvais lorsqu'ils n'ont

rien à dire, et à moins que les idées d'un auteur dont on entretient le public n'aient contribué à leur faire faire des observations neuves et intéressantes qui valent la peine d'être publiées.

Revenons à M. Rousseau. Suivant lui, l'homme sauvage, sortant des mains de la nature, est dans l'enfance de l'espèce humaine; de là, commençant à se civiliser, à cultiver la terre, à se réunir en société et en famille, il entre dans l'adolescence et dans l'âge fort de son espèce; bientôt la société venant à se perfectionner, les familles à s'étendre, les États à s'agrandir, les arts et le luxe à s'introduire, l'homme décline successivement; et suivant que toutes ces causes agissent plus ou moins promptement, il se trouve à la fin dans la décrépitude de son espèce. Voilà en peu de mots l'idée de M. Rousseau, autant que j'ai pu la saisir, car elle n'est établie que vaguement, comme toute la marche et la logique de son discours. Quoique, suivant cette idée, nous nous trouvions dans l'âge le moins heureux de l'espèce humaine, je veux dire dans la vieillesse, il faut convenir que l'idée en elle-même est grande et belle; mais gardons-nous de la pousser trop loin, comme il arrive de temps en temps à M. Rousseau, et craignons de voir la vérité transformée en chimère, et l'éloquence en déclamation. « Il y a, dit le citoyen de Genève, un âge auquel l'homme individuel voudrait s'arrêter. Tu chercheras, ô homme! l'âge auquel tu désirerais que ton espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent par des raisons qui annoncent à ta postérité de plus grands mécontentements encore, peut-être voudrais-tu pouvoir rétrograder, et ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers aïeux, la critique de tes contemporains, et l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi. » Voilà, dis-je, de la déclamation. Supposons, avec M. Rousseau, que l'espèce humaine soit maintenant dans l'âge de vieillesse, qui répond à l'âge de soixante ou soixante-dix ans d'un individu : n'est-il pas évident qu'on ne peut pas faire un crime à un homme d'avoir soixante ans? et n'est-il pas aussi naturel d'avoir soixante ans que d'en avoir quinze? Or, ce qu'on ne peut reprocher à l'individu ne peut non plus faire un reproche pour l'espèce. La perfectibilité est la marque caractéristique qui distingue l'homme d'avec la bête. L'homme peut se perfectionner; la bête, sortie des mains de la

nature, reste avec le même degré de perfection qu'elle lui a assigné, sans l'augmenter, sans le détériorer, tandis que l'espèce humaine éprouve des révolutions étonnantes et continuelles, suivant lesquelles elle se fortifie et étend son bien-être, ou décroît et dépérit. Dès lors, l'état du malaise est aussi naturel que celui du bien-être, et il peut mériter la compassion, mais jamais la critique ni le reproche; sans quoi, je le répète, il faudrait faire un crime à un homme de soixante ans de n'avoir pas la vigueur d'un homme de vingt-cinq. Il n'y a point de bien dans l'univers qui n'ait ses inconvénients : la nature, en douant l'espèce humaine du talent de se perfectionner, l'a exposée de l'autre côté au risque de se détériorer. Du moment que je suis né, ma vocation est comme celle de tous les êtres qui respirent, de passer par différents âges, et de parvenir par la jeunesse et l'âge viril à la vieillesse, à la décrépitude, et enfin au moment de ma destruction, qui n'est pas moins naturel que celui où j'ai commencé d'être. L'espèce humaine est précisément dans le même cas. Supposé que la jeunesse de notre espèce soit passée, que les arrangements de la société, notre manière de vivre et de nous nourrir, et mille autres raisons que M. Rousseau détaille très-bien, nous aient vieillis, nous pouvons être à plaindre, mais nous ne sommes pas répréhensibles, parce qu'après la jeunesse arrive nécessairement la vieillesse, et l'espèce humaine vieillie est aussi bien dans l'état de sa vocation que l'espèce humaine l'était du temps de sa jeunesse. Il est singulier que M. Rousseau emploie cette arme contre ceux qui lui font des objections sur l'état de nature, et qu'il n'ait pas vu combien il était aisé de la tourner contre lui. « Je sais, dit-il, qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état, et s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des siècles, avoir le désir et l'occasion d'en sortir, ce serait un procès à faire à la nature et non à celui qu'elle aurait ainsi constitué. » Retournons cet argument : Je sais, dirais-je, que M. Rousseau nous répète sans cesse que rien n'est plus misérable que l'homme dans l'état où il se trouve aujourd'hui; mais s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'après bien des siècles et bien des révolutions il a dû se trouver précisément dans cet état où il est maintenant, ce serait un procès à

faire à la nature et non à celui qu'elle aurait ainsi constitué. D'ailleurs, est-il bien vrai que nous soyons si à plaindre d'avoir passé la jeunesse de la race humaine, et de nous trouver dans l'âge de la vieillesse de notre espèce? Est-il bien sûr qu'il faut être effrayé pour la postérité parce que, vraisemblablement, elle se trouvera dans la caducité de l'espèce humaine ? Comme il n'y a point de biens dans la nature sans inconvénients, il n'y existe non plus de mal qui n'ait ses dédommagements et ses remèdes. La vieillesse, accompagnée de raison et de sens, dégagée des prétentions de la vanité, n'est pas même un mal. Lorsque l'espèce humaine était dans sa jeunesse, elle ne sentait point son bonheur et ses avantages, parce que la réflexion lui était presque aussi étrangère qu'à la bête. Aujourd'hui qu'elle a vieilli, elle s'est fait une habitude de réfléchir qui lui fait bien sentir ses infirmités et ce qu'elle a perdu, mais qui la fait aussi souvenir sans cesse des biens dont elle jouit encore. Supposé que notre postérité soit menacée de se trouver dans la caducité de l'espèce, elle ne sera pas si effroyablement malheureuse que M. Rousseau le croit, parce que cet état entraîne nécessairement l'insensibilité aux maux comme aux biens, et l'espèce humaine sera alors à peu près dans le cas de ces vieillards imbéciles que nous disons être tombés en enfance, qui peuvent être à charge à la société, mais qui ne le sont pas à eux-mêmes, parce qu'ils n'ont point de connaissance de leur état. D'ailleurs cette décrépitude totale amènera l'espèce humaine à sa fin, et occasionnera nécessairement une révolution qui lui procurera sa jeunesse et ses premiers avantages. Si vous voulez vous donner la peine de suivre M. Rousseau de cette façon, vous aurez la satisfaction de réfléchir avec un philosophe profond et lumineux, mais vous serez toujours obligé de prendre garde qu'il ne vous mène trop loin. Ce défaut même, cependant, a ses avantages pour les lecteurs, en leur procurant l'occasion d'exercer leur esprit à la justesse, en rectifiant les idées d'un esprit vrai, mais bouillant, et en les retenant dans leurs vraies limites; et comme il n'y a rien de si intéressant, ni de si agréable à la fois que de méditer sur l'homme, nous pourrons souvent revenir au discours de M. Rousseau et en prendre le texte pour réfléchir sur ces importants objets. Le citoyen de Genève vante beaucoup le bonheur de l'homme sauvage. Qu'en

sait-il ? Il se plaint avec raison de nos voyageurs qui n'ont pas su l'observer : c'est donc de son imagination qu'il tire les idées qu'il a de cet état. Mais il faut se défier de son imagination autant que des relations des voyageurs, surtout quand on est un peu entiché d'un système ; car alors cette sorcière mensongère vous peint tout suivant vos idées : elle vous cache les malheurs de la vie sauvage, et transforme ses moindres avantages en autant de délices. Pour avoir une idée juste de la vie des sauvages il faudrait avoir vécu longtemps parmi eux, et, dans ses descriptions, avoir moins pour objet de faire la satire de la nôtre que d'exposer l'exacte vérité. Il y a deux articles très-philosophiques dans ce Discours qui méritent d'être examinés avec soin, et que je ne négligerai point lorsque j'en trouverai l'occasion par la suite. L'un regarde l'origine des langues ; l'autre, l'amour de l'homme sauvage. Vous trouverez aussi à la suite du Discours des notes sur différents endroits, dont une expose les malheurs de la société actuelle comparée à la vie sauvage, que je regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence.

— On vend depuis quelque temps sous le manteau un livre intitulé *l'Ami de la fortune, ou Mémoires du marquis de S. A.*[1]. En deux parties in-12. Personne ne connaît ce marquis de S. A. Ses mémoires, qui sont très-mal écrits, regardent le ministère du cardinal de Fleury, dont il n'est pas l'ami, autant que de la fortune, celui de M. de Chauvelin, garde des sceaux, et les affaires de l'Europe de ce temps, tout voisins du nôtre. Il y a des gens qui attribuent cet ouvrage à l'auteur du *Testament politique du cardinal Alberoni ;* mais j'aurai de la peine à le croire. Cet auteur fait mieux que cela. Ce qu'il résulte évidemment de la lecture de ces mémoires, c'est que le marquis de S. A. a joué le rôle d'un coquin.

—Mme Bourette[2], ci-devant Mme Curé, limonadière et poëte de

1. (Par Maubert de Gouvest.) Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12.

2. Mme Bourette (Charlotte Renyer, femme Curé, puis) était connue à Paris sous le nom de *la Muse limonadière,* parce qu'elle tenait un café où se rendaient quelques beaux esprits, et qu'imitant leur exemple elle faisait des vers et en adressait à tous les hommes célèbres. Son porteur d'eau et sa blanchisseuse l'inspirèrent également. En retour de ses vers, le ministre du roi de Prusse lui fit passer un étui d'or, le duc de Gesvre une écuelle d'argent, Voltaire une tasse de porcelaine. Dorat lui adressa des vers. Les poésies de Mme Bourette, publiées en 1755 sous l

son métier, a ramassé ses poésies en deux volumes, sous le titre : *la Muse limonadière*. Ce recueil vous divertira à force d'être mauvais et ridicule. Notre muse limonadière a chanté depuis les rois de France et de Perse jusqu'à son porteur d'eau : tous nos garçons beaux esprits y ont leurs vers, et Mme Bourette a fait imprimer en même temps toutes les lettres qu'elle a reçues dans sa vie. Elle dit, à propos d'une lettre d'un nommé M. Le Bœuf, qu'elle prouvait bien qu'il ne fallait pas toujours juger des gens par leur nom ; cela vous fera juger de la finesse et du bon ton de Mme Bourette.

— Il paraît une défense de la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, contre une brochure intitulée *Instruction pastorale*.

AOUT

1er août 1755.

Il y a longtemps que je cherche l'occasion de vous parler d'un phénomène littéraire qu'on n'a fait qu'apercevoir l'année passée, et qui méritait d'être mieux connu, surtout dans un pays où l'on aime tant à se réjouir, et où la plaisanterie a tant de droits à l'amusement du public. Ce phénomène est une tragédie imprimée à Rouen, et dont on n'a jamais eu que trois ou quatre exemplaires à Paris. Elle est intitulée *David et Bethsabée*[1] ; son auteur, M. l'abbé Petit, est curé du Mont-Chauvet en basse Normandie. Pour vous donner une idée de cette pièce singulière, et du curé, encore plus singulier que sa pièce, je vais transcrire ici une lettre que j'ai eu occasion d'écrire à ce sujet. Cette forme lui conviendra à merveille.

titre de *la Muse limonadière*, ne sont pas son seul ouvrage ; elle publia encore, en 1779, *la Coquette punie*, comédie en un acte et en vers, in-8. (T.)

1. *David et Bethsabée*, tragédie, par M. l'abbé ***, Londres (Rouen), 1754, in-12. (T.)

LETTRE A M. DE SAINT-LAMBERT, A LUNÉVILLE.

Vous avez raison, monsieur, de nous demander des nouvelles des jours gras, et de regretter de ne les avoir pas passés avec nous ; vous auriez très-bien joué votre rôle dans une scène qui s'est passée le dimanche, et dont ils veulent [1] que je vous rende compte quoique je ne m'y sois pas trouvé; car j'étais à battre les grands chemins, et ma chaise s'est cassée si mal à propos à Soissons que, malgré toute ma diligence, je ne pus jamais arriver à Paris. C'est ce contre-temps qui m'attire l'honneur d'être l'historien de l'illustre curé du Mont-Chauvet. Tous les autres ayant été acteurs de la pièce, il n'y a que moi qui puisse être juge impartial des uns et des autres. Mais il faut reprendre les choses de plus haut; et, à l'exemple de mes confrères les historiens modernes, je ne dois pas entrer en matière sans avoir fait le portrait de mon héros, ce que je suis d'autant plus en état de faire que, comme eux, je n'ai jamais vu le personnage que j'ai à peindre; je vous demande toutefois de l'indulgence pour ce coup d'essai, et si mon portrait n'est pas un chef-d'œuvre d'antithèses, songez qu'il n'appartient pas à tout le monde d'en produire. Notre curé, intitulé M. l'abbé Petit, n'est pas trop petit (ma foi, ce n'est pas trop mal débuter); il est jeune, et ce qu'il y a de plus remarquable dans sa figure est un nez extrêmement long. Les qualités dominantes dans son caractère sont une extrême platitude et une vanité sans bornes; tout le blesse et le flatte. Alternativement il rougit de colère, ou bien il pâlit d'aise à la louange; son nez est dans un mouvement perpétuel à aspirer l'encens que les persifleurs lui prodiguent, et qu'il reçoit toujours à bon compte, ou à marquer le dédain qu'il a pour ses censeurs et pour ses ennemis, dont il croit avoir un grand nombre. L'été passé, le philosophe de la Montagne [2] rencontra un jour au Luxembourg un e ses anciens amis, M. l'abbé Basset, professeur en philosophie a collége d'Harcourt, et le curé du Mont-Chauvet avec lui. Le ré aime à parler; la conversation fut bientôt liée. « Je suis

1. La société de M. le baron d'Holbach. (GRIMM.)
2. Nom de la société de M. Diderot, parce qu'il demeure sur la montagne de -Geneviève. (GRIMM.)

bien malheureux, leur dit-il, après plusieurs propos, d'être curé du Mont-Chauvet, du plus triste lieu du monde, où mes talents sont enfouis, et où il n'y a que moi d'homme d'esprit; point de société d'ailleurs, et pour toute ressource le magister, qui est un paysan habillé en noir. Enfin j'en arrive, et je suis charmé d'avoir fait connaissance avec un homme de votre réputation, pour vous demander votre avis sur un madrigal d'environ sept cents vers, que j'ai fait. — Un madrigal de sept cents vers! s'écria le philosophe; grand Dieu! Et sur quel sujet? — C'est que, répondit ce curé en souriant finement, mon valet a eu le malheur de faire un enfant à ma servante, et cela m'a donné un assez beau champ, comme vous allez voir. » En disant cela, il tira de sa poche un grand cahier de papier. M. Diderot, effrayé de cette lecture, lui dit : « Monsieur le curé, je vous trouve bien blâmable d'employer votre loisir à de pareils sujets; quand on a un génie aussi sûr que le vôtre, on doit faire des tragédies, et non pas s'amuser à des madrigaux. Permettez-moi donc de vous dire que je n'écouterai pas un seul vers de votre façon avant que vous ne nous ayez apporté une tragédie. — Vous avez raison, répliqua le curé, c'est que je suis trop timide. »

C'est ainsi que le sage de la Montagne fut quitte du madrigal; mais quelle fut sa surprise de voir arriver, il y a quinze jours, le curé du Mont-Chauvet avec la tragédie de *David et Bethsabée!* Il n'y avait pas à reculer, il fallait essuyer cette lecture, et pour la rendre plus amusante, il fut résolu d'accorder au curé une séance complète dans la société du dimanche. Voilà donc le pauvre curé au milieu de quinze à vingt baudets, tout prêts à le persifler et à achever de le rendre fou s'il y manquait quelque chose. Le seul citoyen de Genève, avec sa probité à toute épreuve, était résolu de faire le rôle d'honnête homme, et a en effet si bien réussi que le curé l'a pris dans une haine inexprimable. Je ne doute pas que la lecture de *David et Bethsabée* ne vous amuse infiniment; mais les critiques qu'on a faites pendant la lecture, et la manière dont le curé y a répondu, vous auraient réjoui infiniment davantage. Dans sa préface, il allègue ses raisons pourquoi il n'a pas placé sur la scène la baignoire de Bethsabée; il se défend ensuite sur la ressemblance qu'on lui a dit être entre son style et celui

du grand Corneille, et proteste solennellement de n'avoir voulu faire aucun plagiat. Après quoi il dit, le plus puissamment du monde, pourquoi il a fait rimer *angoisse* et *tristesse*, rime que le Citoyen avait attaquée [1]. Il finit par dire que quelques personnes s'étaient récriées au mot Hanon, comme d'un nom qui sonnait mal, apparemment à cause de la ridicule équivoque de celui d'ânon, animal si connu et si commun. « Je pense, dit-il, qu'un nom par lui-même n'a rien qui doive offenser; l'Écriture s'en est servie; elle a bien les oreilles aussi délicates que les nôtres. » Toute cette préface est faite exprès contre la société, dont il fut fort mécontent, quoiqu'il dissimulât; car, avec toute sa vanité, il a une grande provision de fausseté. La lecture était commencée; tout le monde, rangé en cercle, écoutait attentivement. M. de La Condamine, entre autres, avait tiré le coton de ses oreilles pour entendre comme les autres, mais sa patience était à bout dès la première scène.

Dans la seconde, David paraît, et se plaint de ce que l'amour le tourmente jour et nuit, et l'empêche de dormir. Il a cependant de quoi s'occuper; il a de nouveaux ennemis, dit-il :

> Quatre rois, vive Dieu! ci-devant mes amis.

« Vive Dieu, s'écria La Condamine; et pourquoi pas ventredieu! » et, en remettant les cotons dans ses oreilles, il sortit brusquement. « Voilà, dit le curé froidement, un homme qui ne sait pas que *vive Dieu* est le serment des Hébreux. » Dans un autre endroit, Bethsabée, pressée par David de le rendre heureux, veut le piquer d'honneur, et lui rappelle ses grandes actions passées; elle dit :

> Vous sûtes arracher Saül à ses furies,
> Où ce prince, vainqueur de mille incirconcis,
> Frémissait que David en eût dix mille occis [2].

« Ah! Dieu, quels vers, s'écria le citoyen de Genève, et

1. « On a trouvé hardi, dit-il, p. vij de sa préface, d'avoir fait rimer *angoisse* et *tristesse*.... Cette rime ne peut être que neuve. » Aussi l'emploie-t-il plusieurs fois dans sa pièce. (T.)

2. Acte II, sc. II.

pourquoi *occis?* pourquoi pas *tué?* — Je pourrais, lui dit froidement le curé, vous répondre que *tué* ne rime pas avec *incirconcis*; mais apparemment que vous vous imaginez que *tué* et *occis* sont des synonymes : apprenez, monsieur, que cela n'est pas. On dit tous les jours : Cet homme me tue par ses discours; et l'on n'en est pas occis pour cela. — J'avoue, reprit le Citoyen, qu'il doit être fort fâcheux d'être *occis*, mais je ne me soucierais pas même d'être *tué*... » Dans un autre endroit, Bethsabée dit :

Le roi ne m'offre plus que d'innocentes charmes.

« Mais, monsieur le curé, *charme* est masculin, lui dit-on. — Ah ! vous le prenez comme cela, messieurs; eh bien, dans la scène suivante, vous le trouverez masculin; j'ai tâché de contenter tout le monde... » Dans un autre endroit, il avait fait rimer *superflu* et *plus*. « Cette rime n'est pas exacte, lui dit-on. — Eh ! pourquoi? demanda-t-il. — C'est que *superflu* est au singulier et n'a point de *s*, par conséquent. — Pardonnez-moi, dit le curé, j'en ai mis une[1]. » Voilà quelques échantillons du génie et de l'esprit du curé : ce qu'il y a de vraiment plaisant, c'est qu'ils ne sont pas chargés, et rien n'est à mon gré plus précieux qu'un caractère bien franchement original. Malgré la sévérité de ces critiques, on l'accabla d'éloges; mais sa vanité était blessée, et il sortit assez mécontent de la société. Trois jours après, il rencontra un de nos amis qui s'était fait son champion à toute outrance, pendant la lecture, ainsi qu'on en était convenu auparavant. Il se plaignit beaucoup. « Si je fréquentais ces messieurs, dit-il, je finirais par soupçonner mes vers d'être plats; cependant je suis bien sûr du contraire, et ils n'ont qu'à examiner leurs observations avec autant de sévérité que ma tragédie, ils verront ce qu'il y aura de plat. Au demeurant, ce n'est pas que leur cri-

1. Il paraît toutefois qu'en y réfléchissant un peu plus, M. l'abbé a reconnu que ces deux dernières remarques n'étaient pas dénuées de tout fondement; car on lit, acte III, sc. III de la pièce imprimée :

Le roi ne m'offre plus que d'agréables charmes.

Et plus loin, même scène :

Le temps nous vengera des soupirs superflus,
Et je saurai moi-même enfin n'y songer plus. (T.)

tique m'effraye ; je ne tiens pas à ma pièce en auteur servile, j'en ai fait chaque vers triple, et je puis, comme vous voyez, sacrifier tant qu'on veut sans que j'en sois plus mal à mon aise. » Notre ami l'assura beaucoup qu'il avait laissé la société dans une grande admiration de ses talents ; mais il n'en voulut rien croire. « Je les ai vus rire souvent, répondit-il, pendant la lecture, et on ne rit pas dans une tragédie quand on est de bonne foi. » En effet, un de nos amis, M. de Gauffecourt, riant tout bas dans ses mains, le curé lui dit brusquement : « Vous riez, monsieur. — Moi, monsieur, répondit l'autre, avec un grand sérieux, je n'ai ri de ma vie. — Enfin, dit-il à notre ami, je vois ce que c'est ; ces messieurs redoutent les ouvrages d'une certaine trempe, et qui pourraient fixer l'attention du public ; ils n'ont que leur *Encyclopédie* dans la tête ; ils craignent que mes succès ne fassent tort aux leurs. Mais le public saura bien rendre justice à chacun. » C'est dans ces sentiments que notre cher curé a repris le chemin de la basse Normandie. Il a écrit depuis une lettre à M. l'abbé Basset, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous verrez ce qu'il pense sur notre compte. Pour qu'il n'y ait rien d'obscur pour vous, vous saurez qu'il avait mis à la tête de sa tragédie une épître dédicatoire à Mme de Pompadour, qui commençait par un vers assez singulier, que voici :

Rentrez dans le néant, race de mendiants.

C'était pour blâmer les poëtes qui font des dédicaces pour attraper de l'argent. Il dit après :

Point d'enfant d'Apollon, s'il ne rime gratis.

Ce commencement parut si singulier qu'on craignit pour lui les suites d'un malentendu s'il envoyait son épître. Il n'y manqua point, croyant que c'était par jalousie qu'on voulait l'empêcher d'obtenir le suffrage de Mme de Pompadour. Dans la même dédicace, et qui malheureusement n'est pas imprimée, il y avait ces deux vers :

Tout ainsi comme Icare parcourant la lumière
Dans un rayon brûlant vit fondre sa carrière.

« Voilà, lui dit-on, un vers admirable ! mais ces sortes de vers doivent être bien difficiles à trouver ! — Cela est vrai, répondit le curé en pâlissant de joie et de vanité ; mais aussi est-on bien content quand on a trouvé. » Mais je reviens à la lettre : la voici.

A M. L'ABBÉ BASSET.

Du Mont-Chauvet.

« Je suis parti, monsieur et cher abbé, plein de souvenir de vos bontés. Je me suis hâté de quitter un séjour où je commençais à goûter quelque satisfaction, mais où je devenais à charge à quelques-uns. Disons-le, ils ont pris de l'ombrage d'une pièce où ils ont cru reconnaître des beautés que le public y reconnaîtra peut-être : ils m'ont envié un je ne sais quoi que la nature ou le hasard m'a prodigué. Ils m'ont refusé jusqu'à l'honneur de ce travail pénible, et puis ils ont consenti de m'en faire une galanterie. Je ne m'attendais pas que ces messieurs en fussent venus là. Si ma présence leur a fait quelque impression, ils ont dû être contents de mon départ ; et comme vous le savez, mon cher abbé, il n'est point de discours peu décent qu'on ne m'ait tenu pour le précipiter, et pour me faire volontiers jeter ma pièce dans la Seine : non, peut-être l'eût-on ramassée ; mais dans le feu, sa vraie mort... J'ai donc laissé à plusieurs de nos messieurs les poëtes tout le loisir de faire des vers, le plaisir même de bâtir des tragédies dont la représentation soit mendiée, ou, si l'on veut, où un certain nombre de gens achetés se trouvent pour leur applaudissement. Je ne lirai probablement pas ni les uns ni les autres ; comment me parviendraient-ils dans un pays si isolé ? On m'apprit avant de partir que ce qui les avait irrités, c'était la pièce envoyée à madame la marquise. Ils ont rugi, a-t-on dit, à ces mots de : *Rentrez, vils mendiants*, et ils ont mis le curé du Mont-Chauvet à toutes sauces... Quoi qu'il en soit, dans le procédé qu'ils ont tenu avec moi, ils ont cru me faire leur dupe. Ils y ont réussi jusqu'à un certain point, parce qu'ils ont abusé de ma franchise. Qu'ai-je perdu, sinon de ne pas croire que ma pièce était plus digne de voir le jour que je ne l'espérais ? Elle le voit actuellement en beau papier, et en caractères bien nets ; elle se vendra

tique m'effraye ; je ne tiens pas à ma pièce en auteur servile, j'en ai fait chaque vers triple, et je puis, comme vous voyez, sacrifier tant qu'on veut sans que j'en sois plus mal à mon aise. » Notre ami l'assura beaucoup qu'il avait laissé la société dans une grande admiration de ses talents ; mais il n'en voulut rien croire. « Je les ai vus rire souvent, répondit-il, pendant la lecture, et on ne rit pas dans une tragédie quand on est de bonne foi. » En effet, un de nos amis, M. de Gauffecourt, riant tout bas dans ses mains, le curé lui dit brusquement : « Vous riez, monsieur. — Moi, monsieur, répondit l'autre, avec un grand sérieux, je n'ai ri de ma vie. — Enfin, dit-il à notre ami, je vois ce que c'est ; ces messieurs redoutent les ouvrages d'une certaine trempe, et qui pourraient fixer l'attention du public ; ils n'ont que leur *Encyclopédie* dans la tête ; ils craignent que mes succès ne fassent tort aux leurs. Mais le public saura bien rendre justice à chacun. » C'est dans ces sentiments que notre cher curé a repris le chemin de la basse Normandie. Il a écrit depuis une lettre à M. l'abbé Basset, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous verrez ce qu'il pense sur notre compte. Pour qu'il n'y ait rien d'obscur pour vous, vous saurez qu'il avait mis à la tête de sa tragédie une épître dédicatoire à Mme de Pompadour, qui commençait par un vers assez singulier, que voici :

Rentrez dans le néant, race de mendiants.

C'était pour blâmer les poëtes qui font des dédicaces pour attraper de l'argent. Il dit après :

Point d'enfant d'Apollon, s'il ne rime gratis.

Ce commencement parut si singulier qu'on craignit pour lui les suites d'un malentendu s'il envoyait son épître. Il n'y manqua point, croyant que c'était par jalousie qu'on voulait l'empêcher d'obtenir le suffrage de Mme de Pompadour. Dans la même dédicace, et qui malheureusement n'est pas imprimée, il y avait ces deux vers :

Tout ainsi comme Icare parcourant la lumière
Dans un rayon brûlant vit fondre sa carrière.

« Voilà, lui dit-on, un vers admirable ! mais ces sortes de vers doivent être bien difficiles à trouver ! — Cela est vrai, répondit le curé en pâlissant de joie et de vanité ; mais aussi est-on bien content quand on a trouvé. » Mais je reviens à la lettre : la voici.

A M. L'ABBÉ BASSET.

Du Mont-Chauvet.

« Je suis parti, monsieur et cher abbé, plein de souvenir de vos bontés. Je me suis hâté de quitter un séjour où je commençais à goûter quelque satisfaction, mais où je devenais à charge à quelques-uns. Disons-le, ils ont pris de l'ombrage d'une pièce où ils ont cru reconnaître des beautés que le public y reconnaîtra peut-être : ils m'ont envié un je ne sais quoi que la nature ou le hasard m'a prodigué. Ils m'ont refusé jusqu'à l'honneur de ce travail pénible, et puis ils ont consenti de m'en faire une galanterie. Je ne m'attendais pas que ces messieurs en fussent venus là. Si ma présence leur a fait quelque impression, ils ont dû être contents de mon départ ; et comme vous le savez, mon cher abbé, il n'est point de discours peu décent qu'on ne m'ait tenu pour le précipiter, et pour me faire volontiers jeter ma pièce dans la Seine : non, peut-être l'eût-on ramassée ; mais dans le feu, sa vraie mort... J'ai donc laissé à plusieurs de nos messieurs les poëtes tout le loisir de faire des vers, le plaisir même de bâtir des tragédies dont la représentation soit mendiée, ou, si l'on veut, où un certain nombre de gens achetés se trouvent pour leur applaudissement. Je ne lirai probablement pas ni les uns ni les autres ; comment me parviendraient-ils dans un pays si isolé ? On m'apprit avant de partir que ce qui les avait irrités, c'était la pièce envoyée à madame la marquise. Ils ont rugi, a-t-on dit, à ces mots de : *Rentrez, vils mendiants*, et ils ont mis le curé du Mont-Chauvet à toutes sauces... Quoi qu'il en soit, dans le procédé qu'ils ont tenu avec moi, ils ont cru me faire leur dupe. Ils y ont réussi jusqu'à un certain point, parce qu'ils ont abusé de ma franchise. Qu'ai-je perdu, sinon de ne pas croire que ma pièce était plus digne de voir le jour que je ne l'espérais ? Elle le voit actuellement en beau papier, et en caractères bien nets ; elle se vendra

Les seules, Dieu merci, que l'on m'ait vu porter...
Madame, en cet état il fallut décamper.
Enfin, je descendis du trône à quatre pattes.
(Où vas-tu nous fourrer, orgueil, quand tu nous flattes!)
Pour vous le couper court, et soit dit entre nous,
Je fus bête sept ans avant que d'être à vous.

ISABELLE

Prince, que dites-vous!... Mais peut-être qu'encore...?

NABUCHODONOSOR.

Je crois que vous raillez, madame la pécore.
Taisez-vous, reine en herbe, écoutez jusqu'au bout :
Galeux donc comme un brac, et velu comme un loup,
Je gagnai les forêts, les vallons, les montagnes;
La nuit, j'allais brouter dans les vastes campagnes, etc,
. . . .

(Ici doit être un magnifique morceau poétique de la vie que Nabuchodonosor menait à la campagne, comme bête.)

Enfin, le ciel touché mit fin à son courroux :
« Quittez les bois, dit-il, allez-vous-en chez vous;
Vous aviez, mon ami, la tête trop superbe,
Pour vous la rafraîchir, il vous fallait de l'herbe;
Le ciel est toujours ciel, et l'on s'en moque en vain.
Vous vous croyiez un dieu, vous n'étiez qu'un faquin;
Tournez-moi les talons. » Aussitôt, sans trompette,
Je quittai dans la nuit ma champêtre retraite.
Enfin, au point du jour, je me rendis chez moi;
Mon peuple me reçut et reconnut son roi.
Je fus un peu malade après cette aventure;
L'estomac, tout farci de foin et de verdure,
Me donna des hoquets et des indigestions;
Il fallut recourir aux évacuations.
Mon premier médecin m'ordonna la rhubarbe;
Le lendemain, ce fut un furieux jour de barbe.

Voilà l'histoire du curé du Mont-Chauvet, qui ne tardera pas à avoir une grande célébrité. Vous trouverez à la fin de la scène de M. de Margency des fautes de prosodie qu'on y a laissées exprès. J'étais chargé de faire une critique raisonnée de cette scène au nom du curé, et de la mettre en forme de pré-

face à la tête de la tragédie de *David et Bethsabée;* mais la perte de deux personnes qui nous étaient chères, et que nous avons vues périr à la fleur de leur âge, nous a fait passer l'envie de nous réjouir. Le curé nous a tenu parole; il est revenu avec une seconde tragédie, intitulée *Balthazar*, tout aussi bonne que la première. Je crois qu'il n'a pas pu trouver d'imprimeur; mais il est reparti pour sa cure un peu plus content de nous. C'est à l'occasion de son *Balthazar* qu'il dit cet excellent mot sur les plans de tragédie, dont je me souviens d'avoir fait mention dans mon article de la tragédie de *Philoctète* [1].

— J'étais mal informé de la personne de M. de Cantillon

1. Voir la lettre du 1er mars précédent. On pourra voir aussi dans la lettre qui va suivre que *Balthazar* finit, comme précédemment *David et Bethsabée,* par trouver un imprimeur. Nous en citerons ici la Préface, dans laquelle le curé rend compte de la seconde pièce chez d'Holbach : « Le peu de succès d'une première pièce m'avait presque déterminé à n'en pas entreprendre une seconde. Cependant je pensai que si Racine avait été découragé par la médiocrité des *Frères ennemis*, nous n'aurions jamais eu ni *Iphigénie,* ni *Phèdre;* et je repris la plume, que la critique m'avait presque fait tomber des mains. Je composai donc mon *Balthazar* après ma *Bethsabée*..... J'apportai à Paris cette seconde production de ma verve échauffée, et de mon génie irrité par les difficultés, bien résolu de la sacrifier si je ne me trouvais pas autant au-dessus de moi-même que je le désirais, et que Racine et Corneille s'étaient montrés supérieurs à eux-mêmes, à mesure qu'ils se familiarisaient davantage avec le genre dramatique. Il ne s'agissait plus que de trouver des juges équitables qui m'éclairassent ou sur ma médiocrité ou sur mes progrès. Mais où trouver ces juges équitables dans une ville fausse comme celle-ci, où l'on semble prendre à tâche de décourager ceux qui donnent quelque espérance? Heureusement un homme distingué par sa naissance, son goût, sa probité, et surtout par l'accueil qu'il daigne faire aux talents naissants, s'offrit à rassembler chez lui cinq ou six des meilleurs esprits qui entendraient ma pièce, qui la jugeraient avec la dernière sévérité, et qui m'apprendraient, par le jugement qu'ils en porteraient, celui que j'en devais porter moi-même. L'avouerai-je? l'examen fut sanglant, et je laissai mes critiques bien convaincus qu'ils avaient rempli le projet, que peut-être ils avaient formé, de me ramener à des fonctions que je reconnaîtrai sans peine avec eux très-supérieures à l'occupation d'un poëte, ce poëte fût-il plus grand que Racine et Corneille. Mais je réfléchis sur leurs observations. Je vis bientôt qu'il n'y avait aucune pièce au monde sur laquelle on n'en pût faire d'aussi solides, et je parvins à me démontrer évidemment que ma seconde tentative dramatique m'avait beaucoup mieux réussi que je n'aurais osé le penser sans le suffrage de mes censeurs. Je dis le suffrage, car ce fut le véritable jour sous lequel je ne tardai pas à voir leur critique. Je me dis à moi-même : « Comment! voilà donc à « quoi se réduit tout ce que les hommes de Paris qui passent pour avoir le plus « d'esprit trouvent de répréhensible dans mon ouvrage? En vérité, il faut qu'il soit « mieux que bien; je ne risque donc rien à le publier, » et j'eus tout l'empressement que donne l'espoir du succès de le porter à mon imprimeur. C'est donc à ces messieurs plutôt encore qu'à moi que le lecteur en doit la publicité. » (T.)

lorsque j'eus l'honneur de vous parler de son excellent ouvrage sur le commerce[1]. Cantillon, Anglais et homme d'esprit, comme son livre le prouve de reste, faisait, du temps de la Régence, la banque à Paris, où il avait un crédit immense. Dans les commencements du système, Law le fit venir et lui dit : « Si nous étions en Angleterre, il faudrait traiter ensemble, et nous arranger; mais vous savez qu'étant en France, je puis vous dire que vous serez à la Bastille ce soir si vous ne me donnez pas votre parole de sortir du royaume en deux fois vingt-quatre heures. » Cantillon se mit à rêver un moment, et lui dit : « Tenez, je ne m'en irai pas, mais je ferai réussir votre système. » En conséquence il prit une quantité immense de papier qu'il fit débiter sur la place par tous les agents de change à la fois, et que son crédit fit passer; et peu de jours après, il partit pour la Hollande avec un portefeuille de plusieurs millions. Il passait pour être très-bien avec Mme la princesse d'Auvergne. On dit communément qu'il périt dans un incendie à Londres, dans sa maison, en 1733. Le fait est que l'incendie fut éteint assez promptement, et qu'on trouva Cantillon poignardé. Le feu paraissait avoir été mis pour tromper sur ce crime, et cette aventure donna lieu à beaucoup de contes dans le temps[2].

— Vous lirez avec grand plaisir une brochure intitulée *Questions sur le commerce des Français au Levant*[3], écrite à la manière anglaise, avec beaucoup de sens et de force, par M. de Forbonnais, auteur des *Éléments du commerce*. La bonne façon de politiquer est celle des anciens. Cette maxime n'arrange pas nos gens à secret, qui sont toujours occupés d'importants riens, et qui croient que le salut d'un peuple consiste dans le mystère. Le vrai intérêt de l'État n'a pas besoin de voile. Nous pouvons parler hautement de tout ce qu'il faut

1. Voir la lettre du 1er juillet précédent.

2. Fréron, dans la Table des Matières de son *Année littéraire* pour 1755, t. V, raconte que peu de temps après son retour en Angleterre, sa patrie, M. de Cantillon, auteur de l'excellent *Essai sur le commerce*, supposé *traduit de l'anglais*, fut volé par un valet de chambre, qui mit le feu à la maison pour cacher son vol. Le voleur fut bientôt découvert, arrêté et exécuté à Londres. Ce récit paraît plus simple, et, en conséquence, plus conforme à la vérité que celui de Grimm. Remarquons qu'à l'époque de la publication de l'*Essai sur le commerce*, l'auteur était mort depuis plus de vingt ans. (B.)

3. Marseille, 1755, in-12.

faire pour nous maintenir dans le commerce du Levant, sans craindre de révéler nos secrets aux Anglais, nos rivaux. Les gens à secret ont de petits tours pour faire des dupes et des sots; mais ils ne font rien pour l'avantage réel de l'État.

— Les manuscrits de *la Pucelle*, de M. de Voltaire, se multiplient insensiblement à Paris. Il n'est pas impossible d'en avoir quatorze chants pour le prix de cinq à dix louis; ce qui me fait croire que ce ne sera plus longtemps sans être imprimé. J'attends cependant les ordres de S. A., et je tâcherai d'attraper un de ces manuscrits, si elle juge à propos d'y mettre cet argent.

15 août 1755.

— On vient d'enrichir notre littérature d'un ouvrage unique dans son genre. Les *Mémoires de Mme de Staal*, qui paraissent depuis quelques jours en trois volumes in-12, ont un succès prodigieux et le méritent à tous égards. La prose de M. de Voltaire à part, je n'en connais pas de plus agréable que celle de Mme de Staal. Une rapidité étonnante, une touche fine et légère, des traits de pinceau sans nombre, des réflexions neuves, fines et vraies, un naturel et une chaleur toujours également soutenus, font le mérite de ces Mémoires, à un point d'autant plus éminent que l'historique qui en fait le fond est peu intéressant en lui-même et n'a d'autre charme que celui que les grâces légères et piquantes de Mme de Staal répandent sur tout ce qu'elles manient. Voilà donc un modèle pour ceux qui se mêlent d'écrire des Mémoires : ils pourront hardiment juger de leur mérite et du degré de perfection où ils auront porté leurs ouvrages, à proportion qu'ils se trouveront plus ou moins près de celui de Mme de Staal. C'est dans son livre qu'ils doivent étudier le secret de rendre intéressants les plus petits détails et les plus indifférents en apparence; c'est d'elle qu'ils doivent apprendre (si toutefois cela s'apprend) l'art de ne jamais dire que ce qu'il faut, et de le dire de la manière la plus piquante. Ces Mémoires seront encore d'une utilité infinie aux jeunes gens qui, par leur naissance et par leur état, étant destinés à vivre dans le monde, ont intérêt à en acquérir de bonne heure l'usage, cette science si difficile à définir, si peu stable dans ses principes, dont le premier est d'en changer tou-

jours, et qui donne tout au tact et rien à la raison. Aussi suis-je bien persuadé qu'un pédant de l'Université ou un bon négociant absorbé dans les détails pénibles de ses calculs qui, après avoir lu les *Mémoires de Mme de Staal,* verrait l'éloge que je viens d'en faire, ne manquerait pas de me supposer la tête tournée; et, autant que je puis m'y connaître, je ne crois pas que ces *Mémoires*, qui ont un succès si brillant et si complet dans le monde, fassent jamais grande fortune, ni dans la rue Saint-Denis ni dans la rue Saint-Jacques.

Mme de Staal, qui s'appelait avant son mariage Mlle de Launay, mourut, il y a cinq ans, à Sceaux dans un âge assez avancé [1]. Née sans nom, sans fortune, et presque sans ressources, le hasard voulut qu'elle trouvât dans un couvent, à Rouen, un asile où elle reçut ce que nous appelons la meilleure éducation du monde, quoique notre meilleure façon d'élever les enfants soit encore assez mauvaise. Cette éducation servit à développer son esprit et ses talents, et fut l'époque de ses malheurs. Les gens doués de qualités supérieures, et surtout d'une âme grande et élevée, sont bien à plaindre lorsqu'ils sont jetés dans le monde sans ressource du côté de la fortune : incapables de se plier sous le joug de la dépendance et de la bassesse, l'obscurité leur conviendrait bien mieux et leur bonheur serait bien plus assuré si, sans cultiver en eux les dons de la nature, ils n'eussent ni connu ni fait connaître leur mérite. Il est bien vrai que le mérite supérieur perce toujours et triomphe à la fin de tous les obstacles; mais la jouissance de ce triomphe et de la considération qui s'ensuit vaut-elle la somme des peines et des dégoûts que la première situation entraîne souvent pendant un grand nombre d'années, sans compter les moments de découragement que la modestie inséparable du vrai mérite fournit en abondance! Mlle de Launay ayant perdu les respectables amies qui avaient eu soin de son éducation, et qui l'avaient gâtée à force de l'aimer, après avoir essuyé mille peines d'esprit, se trouve à la fin femme de chambre de Mme la duchesse du Maine. Jugez comme elle était bien à sa place! Je n'ai garde de vous ôter le plaisir de lire dans ses *Mémoires* son début, et avec

1. Mme de Staal mourut à Gennevilliers, et non à Sceaux, le 15 juin 1750, à l'âge de cinquante-six ans.

quelle dextérité elle s'acquittait des fonctions de sa charge; on l'aurait prise pour imbécile : le récit qu'elle en fait vous enchantera. Une lettre qu'elle eut occasion d'écrire à M. de Fontenelle courut beaucoup et fut l'époque de sa réputation. Peu à peu elle acquit la confiance de Mme la duchesse du Maine, sans perdre pour cela aucun des dégoûts de sa place subalterne; elle eut beaucoup de part à la conspiration de cette princesse contre M. le duc d'Orléans, régent; et, du temps de la prison de Mme la duchesse du Maine, Mlle de Launay fut mise à la Bastille, où elle se conduisit avec une fermeté et un attachement pour la princesse sans pareils, et d'où elle sortit en effet la dernière de toute la bande. Malgré son mérite éminent et une conduite peu commune, elle eut beaucoup de peine à parvenir aux honneurs de dame de compagnie de Mme la duchesse du Maine, quoique sa réputation dans le monde fût au plus haut degré. Elle finit par épouser M. de Staal, officier dans les gardes suisses et maréchal de camp; ce qui ne l'empêcha pas de passer sa vie à Sceaux, où elle est morte [1].

Il serait bien ridicule d'entreprendre un extrait de ces *Mémoires*, que vous lirez plus d'une fois avec grand plaisir : je me contente d'indiquer les principaux caractères. Nos faiseurs de portraits devraient bien aller à l'école chez Mme de Staal; elle fait ordinairement les siens en trois lignes avec une vérité étonnante. Elle conte toujours, ne loue et ne blâme jamais dans ses remarques, et présente, malgré cela, la vérité avec un art singulier, et que je ne connais à personne; bien plus, elle ne dit jamais que du bien de Mme la duchesse du Maine; malgré cela, on ne peut pas s'empêcher d'être indigné de la conduite de cette princesse à l'égard de Mme de Staal. A la fin de ces *Mémoires*, il ne vous reste nulle estime pour la personne de Mme la duchesse du Maine, quoiqu'elle y soit toujours représentée en beau et sans aucun de ces atours ridicules que nous lui connaissons d'ailleurs. Voici la réception qu'on fit à notre auteur, à Sceaux, après sa sortie de la Bastille, où elle avait donné tant de marques singulières de son attachement pour la maison du Maine. Écoutons-la elle-même : « J'arrivai à Sceaux sur le soir. Mme la duchesse du

1. Voir la note précédente.

Maine était à la promenade; j'allai à sa rencontre dans le jardin; elle me vit, fit arrêter sa calèche, et dit : « Ah! voilà mademoiselle de Launay! je suis bien aise de vous « revoir! » Je m'approchai; elle m'embrassa, et poursuivit son chemin... » Vous verrez par ce qu'on dit, dans ces *Mémoires*, du cardinal de Polignac, que c'était un homme faible et timide, et le poltron le plus déterminé, et partant (j'oserai le soutenir malgré sa réputation) beau parleur, si vous voulez, mais point éloquent; car la vraie éloquence ne marche pas sans beaucoup de hardiesse et sans un grand courage. Le caractère de Mme la duchesse de La Ferté, dans le premier volume, est si original, si vrai et si comique, qu'on pourra le mettre sur la scène avec le plus grand succès. Voici comment Mme de Staal peint les hommes dont elle a occasion de parler en passant; c'est le portrait du premier président, M. de Mesmes : « C'était un grand courtisan et un homme médiocre, d'un esprit et d'une société agréables, faible, timide, rempli de ces défauts qui aident à plaire et empêchent de servir. » Quel pinceau! Le grand héros de ces *Mémoires* est, à mon gré, M. de Maisonrouge, lieutenant-de-roi de la Bastille, amoureux de Mlle de Launay, et malheureux. Ce caractère vrai d'un homme d'un esprit droit mais borné, d'une simplicité et d'une honnêteté au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer, est si touchant et si pathétique qu'on ne peut s'empêcher de prendre le plus grand intérêt à lui. Cet homme, d'une trempe si peu commune, est mort de chagrin après la sortie de Mlle de Launay de la Bastille.

Il me reste un mot à dire des amants de notre héroïne. Elle nous peint comme un homme supérieur le marquis de Silly, qu'elle aima passionnément et dont elle n'était point aimée : mais quelque passion qu'elle ait pour lui, elle ne réussit pas à le rendre aimable à ses lecteurs. Ses lettres, dont elle a inséré quelques-unes, sont dures, sèches et d'un ton pédantesque. En effet, on m'a assuré que M. de Silly avait été un homme peu aimable, et pour l'esprit et pour la figure; pédant insupportable, ambitieux par caractère : c'est cette dernière qualité qui lui a tourné la tête; il s'est précipité de la fenêtre dans un accès de folie. Le chevalier de Ménil, autre amant de Mlle de Launay, dont vous trouverez l'histoire, était, au gré de tous

ceux qui l'ont connu, l'homme le plus maussade et le plus insupportable du royaume ; aussi désagréable par sa figure que par son esprit, et d'un commerce insoutenable : sa conduite avec sa maîtresse prouve assez que c'était un plat et un mauvais sujet. C'est pourtant lui qui eut la préférence sur cet honnête homme de Maisonrouge. Au reste, Mme de Staal n'était rien moins que jolie[1]. Il y a des gens qui disent qu'elle avait peu d'agréments dans le commerce ; peut-être pour ceux qui avaient des prétentions ; ils devaient la trouver à tout moment supérieure à leur esprit, et cela ne laisse pas que de fâcher. Ce qu'il y a de sûr, et sur quoi on n'a que faire de consulter ceux qui l'ont connue, parce que ces *Mémoires* en font foi de reste, c'est que Mme de Staal était une femme d'un mérite supérieur et d'un esprit infini. Elle était un peu coquette ; cela paraît bien dans ses *Mémoires*. Une femme de ses amies lui dit un jour : « Mais serez-vous bien sincère, dans vos *Mémoires*, sur le chapitre de vos amours et nous donnerez-vous bien le détail de vos galanteries ? — Je ne me suis peinte qu'en buste, » répondit Mme de Staal.

— M. Rouquet, peintre de portraits en émail et de l'Académie royale de peinture, a donné, il y a déjà du temps, une brochure intitulée *l'État des arts en Angleterre*. Ce titre pompeux ne déparerait pas l'ouvrage d'un philosophe sur un pareil sujet, qui est certainement assez important. La brochure de M. Rouquet n'est qu'une simple indication, plutôt dans le goût d'une description, comme nous en avons des curiosités de Paris, que d'une histoire raisonnée et critique. Cependant il a placé, par ci par là, des observations utiles et bien faites : il réprime, en passant, les *Lettres sur les Anglais*, par M. l'abbé Le Blanc, dont le ton dur et insolent a toujours déplu aux honnêtes gens. L'opinion de l'auteur sur le portrait, et sur le choix du moment, mérite d'être discutée : il veut que le peintre choisisse toujours un moment tranquille, et qu'il écarte

1. En parlant d'un autre de ses adorateurs (M. de Rey), dont la passion s'était refroidie depuis qu'elle avait noblement refusé ses bienfaits désintéressés, elle peint ainsi la diminution des sentiments qu'il lui portait : « Il ne manquait pas de me reconduire jusque chez moi : il y avait une place à passer, et, dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place ; je vis alors qu'il traversait vers le milieu ; d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. » (T.)

de son portrait toute attitude forcée ou trop en mouvement, « parce que, dit-il, elle déplaît dès qu'on regarde le portrait beaucoup plus longtemps que cette attitude n'aurait pu durer dans la nature. Le sourire, par exemple, serait désagréable dans la nature s'il était perpétuel : le peintre qui le perpétue, en l'introduisant dans un portrait, fait donc une chose absurde. » Je ne suis point du tout de l'opinion de M. Rouquet : le peintre qui se conduira suivant ces principes fera le masque d'un homme, mais jamais son portrait. Le mérite de l'artiste consiste donc à animer la toile et à donner une pensée à son portrait, et, pour cet effet, il faut choisir le moment. L'homme qui médite et l'homme qui se repose sont tous les deux en repos : on peut donner à tous les deux la même attitude et les mêmes accessoires. Quelle serait l'imbécillité du peintre qui ne trouverait pas moyen de rendre ces deux expressions différentes par les traits du visage qu'il peint ? L'homme n'est jamais sans penser ou sans faire quelque chose, et il change de visage et d'attitude à chaque instant. Il en faut donc choisir un pour son portrait. Tel instant est plus favorable que tel autre; mais ils seront tous également bons si le peintre sait rendre celui qu'il a choisi. Alors je dirai : « Voilà monsieur un tel qui fait telle chose. — Mais vous regardez, dit M. Rouquet, le portrait plus longtemps que l'attitude ne peut durer dans la nature, et l'imposture agréable disparaît. » A cela je réponds que, si je considère un portrait plus longtemps que son attitude ne peut durer, cela ne peut être que pour examiner l'imposture de l'art, et à quel point elle est poussée ; et alors je me rappelle sans cesse que c'est un tel, faisant telle chose ; et j'examine jusqu'à quel degré le peintre a poussé les prestiges de son art. Si je ne songeais pas à l'art et à la perfection de cette imposture, je ne regarderais pas seulement le portrait, parce que, quelque ressemblant qu'il soit, je sais bien que l'original l'est encore davantage ; et je lui donnerais, par conséquent, la préférence, si l'art ne fixait mon attention par les charmes de l'imitation.

— En vous parlant des *Mémoires* de Mme de Staal, j'ai oublié de dire qu'il reste de cette femme célèbre plusieurs ouvrages non imprimés. Il faut espérer qu'on aura soin de les recueillir et de les donner successivement. Ses lettres seront sans doute

ce qu'il y aura de plus précieux. J'en connais deux comédies : *la Mode* et *l'Engouement*[1].

— Il paraît une *Histoire militaire du règne de Louis XIII*[2] par M. Ray de Saint-Geniès, capitaine d'infanterie, qui ne fait aucune sensation. Elle est en deux volumes. L'*Histoire militaire du règne de Louis XIV* ne tardera pas à suivre. Tout cela n'est que fatras et compilation de gazettes.

— Comme la mode des abrégés et des dictionnaires est en ce moment à son plus haut point en France, on vient de nous donner un *Dictionnaire abrégé de la Bible*[3]; c'est un volume in-12.

— M. Racine, fils du grand Racine, auteur du poëme de *la Grâce*, vient de nous donner en prose une traduction littérale du *Paradis perdu*, de Milton, en trois gros volumes. Elle peut être exacte, mais elle n'est pas française, et, malgré sa barbarie, elle est sans génie.

— Le pauvre P. Berruyer est toujours inquiété par ses ennemis. On a fait imprimer le sommaire de sa Doctrine, par lequel il n'est convaincu que de nestorianisme, d'arianisme, de socinianisme et de pélagianisme, sans compter ses erreurs sur la Trinité et sur l'Église! Voilà en vérité bien des titres pour être damné.

— Il paraît un *Essai sur les colonies françaises, ou Discours politique sur la nature du gouvernement, de la population et du commerce de la colonie de Saint-Domingue*[4]. L'auteur de cet essai ferait bien de prendre un peu soin de sa cervelle. Je n'ai jamais vu un galimatias plus complet et plus inintelligible. Il y a des fous dont la folie amuse parce qu'ils ont de l'imagination. Le P. Castel est de ce nombre. Mais le fou dont j'ai l'honneur de vous parler a une folie si plate qu'il n'y a pas moyen de le souffrir.

— L'auteur du *Testament politique du cardinal Alberoni* vient de nous donner la deuxième partie de son *Histoire politique du siècle*. J'ai eu l'honneur de vous parler de cet ouvrage. Il est infiniment au-dessous du *Testament*, et le second volume

1. Elles furent publiées la même année dans un quatrième volume.
2. Paris, 1755, 2 vol. in-12.
3. C'est la première édition du travail tant de fois réimprimé de Chompré.
4. (Par Saintard.) 1755, in-12.

fort au-dessous du premier. Notre Suisse est trop sophiste, et c'est là tout son mérite. Il attaque partout les opinions reçues et en établit d'autres, quelquefois assez spécieusement pour faire honneur à son esprit, sans qu'on prenne le change sur la vérité. Il veut nous faire passer l'empereur Léopold pour le plus profond politique de son temps. L'amour de la vérité est le premier mérite d'un historien.

— La reine, trouvant l'autre jour M[me] la duchesse de *** occupée à écrire à M. le président Hénault, ajouta quelques lignes de la main gauche, ce qui donna occasion au président de faire les vers suivants :

Ces mots, tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras.
C'est trop oser si mon cœur la devine,
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

— M. le marquis de Ximenès s'est brouillé avec M[lle] Clairon. Elle lui a redemandé son portrait. Il l'a renvoyé avec ces vers :

Tout s'use, tout périt, tu le prouves, Clairon ;
Ce pastel, dont tu m'as fait don,
Du temps a ressenti l'outrage:
Il t'en ressemble davantage.

LETTRE DE M. TRONCHIN A M. MUSSARD[1].

J'ai lu, monsieur, avec toute l'attention possible, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'avoue que votre cas mérite bien de l'attention. Dans l'éloignement où je suis, manquant de plusieurs éclaircissements qui me sont nécessaires, n'ayant ni l'avantage du coup d'œil ni celui du tact, voyant enfin la diversité des opinions de plus sages que moi qui ont eu l'un et l'autre, il y aurait de l'indécence à ne pas avouer que je me trouve embarrassé. L'examen de la tumeur me paraît être d'une importance infinie, et il y aurait bien de l'imprudence à se dé-

1. Cette lettre nous paraissant propre à donner une idée du caractère et du talent du célèbre Tronchin, nous avons cru devoir l'insérer; elle renferme d'ailleurs quelques leçons utiles à tous les médecins. (*Premiers éditeurs.*)

cider et à agir sans savoir ce qu'on doit faire; il est bien plus aisé de n'être pas actif que de courir risque, monsieur, de l'être à vos dépens. La tumeur ne peut point appartenir au muscle droit, puisqu'elle va se perdre sous les côtes, l'insertion du muscle le décide; il serait presque sans exemple que la tumeur tînt au petit lobe du foie, puisque aucun des phénomènes qui précèdent, accompagnent ou suivent de pareilles tumeurs, n'a eu lieu. Il est presque aussi sans exemple qu'une tumeur ou pancréas se forme sans douleur; en sorte que si la rate est en effet dans son état naturel, il y a lieu de soupçonner que la tumeur est enkistée, et qu'elle s'est formée près du pilore supérieur. La distance qui est entre vous et moi ne me permet pas d'en dire davantage. Si cet incident était tel que je le soupçonne, il y aurait peut-être du danger à se servir de remèdes actifs et pénétrants, et, puisque la tumeur est indolente, il ne faut pas trop s'en effrayer. Toute irritation artificielle en augmenterait le progrès; il faut donc l'éviter ou le prévenir avec soin; la diète la plus douce, la plus simple, sera sans doute la meilleure; les purgatifs, les amers, les vomitifs, les savons mêmes, seraient dangereux. M'est-il permis, monsieur, de vous le dire? Il faut oser ne rien faire. En prenant peu de nourriture à la fois, mais en en prenant souvent, vous ne risquerez jamais de rendre le mal pire qu'il n'est; vous empêcherez la petite fièvre qui vous inquiète, vous diminuerez la quantité des vents et des rapports désagréables qui, nécessairement, doivent suivre une nourriture trop forte, et vous ne dérangerez pas les ressources de la nature sur lesquelles il serait à souhaiter qu'on comptât plus qu'on ne fait; mais les hommes, et surtout les médecins, mettent partout de l'importance; ils craignent moins de faire des victimes que d'être soupçonnés d'ignorance. Je voudrais de tout mon cœur, monsieur, être en état de vous dire quelque chose de plus; je le ferais peut-être si j'avais l'honneur de vous voir; mais cela ne se peut. J'ai pourtant dit ce que je vais vous répéter : c'est de craindre encore plus les médecins que votre mal. Je suis avec toute la considération possible, etc.

SEPTEMBRE

1er septembre 1755.

Les Comédiens français donnèrent, le 20 du mois passé, la première représentation de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire. Il y eut, comme vous pouvez penser, un concours de monde prodigieux à cette représentation, et les avis se trouvèrent fort partagés sur le mérite de la pièce. Nos jeunes gens, qui ne savent pas avec quelle circonspection il faut juger un homme comme M. de Voltaire, condamnèrent sa tragédie sans restriction. Cependant, en dépit de ces jugements inconsidérés, *l'Orphelin* a eu à chaque représentation de nouveaux succès, et aujourd'hui qu'il en est à la sixième tout le monde le range parmi les plus beaux ouvrages de M. de Voltaire en ce genre. Tâchons de le juger avec équité. La critique éclairée se garantit de tout excès de blâme et de louange. Commençons par donner une idée de cette tragédie : le sujet en est tiré de l'histoire de la Chine du P. du Halde[1]. On dit que les Chinois ont une tragédie qui porte ce nom, et que M. de Voltaire en a tiré beaucoup de choses, surtout dans son premier acte. Je ne suis pas à portée de juger jusqu'à quel point ces propos peuvent être fondés; heureusement ils sont peu importants. Le célèbre abbé Métastase a fait, il n'y a pas longtemps, un drame intitulé *l'Eroe Cinese :* c'est à peu près le même sujet que celui de l'*Orphelin*, traité dans un autre moment, et l'on pourrait faire un assez beau parallèle entre les deux poëtes si les Italiens ne défiguraient toujours leurs plus belles pièces par quelque amour postiche, ou par quelque épisode déplacé et incommode.

On a trouvé en général le premier acte beau, le second admirable, le troisième, et surtout le quatrième, languissants, le cinquième très-beau. Cependant, quoique cette pièce soit actuellement en très-grand succès, il faut convenir qu'elle manque

1. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. Paris, 1735, 4 vol. in-fol. On trouve dans cet ouvrage du P. du Halde *l'Orphelin de la maison Tchao*, pièce chinoise traduite en français par le P. de Prémare. (T.)

son effet. Dans de pareils sujets, il ne s'agit pas d'arracher aux spectateurs quelques marques d'admiration pour le poëte, il faut exciter en eux ce mouvement tumultueux, ce trouble violent et terrible que produisent en nous les dangers de quelqu'un qui nous intéresse vivement; il faut savoir nous déchirer le cœur; c'est quand tout le monde sort du spectacle ému et désolé, et fâché d'avoir éprouvé une émotion si forte, que le poëte peut dire : J'ai réussi. La situation d'Idamé est certainement faite pour produire de semblables effets, elle ne saurait être plus pressante; son rôle est d'ailleurs admirable d'un bout à l'autre. D'où vient donc que M. de Voltaire, naturellement si pathétique, si savant en l'art d'émouvoir, nous laisse presque tranquilles à un spectacle si terrible et si touchant? Voilà ce que nous allons examiner. L'effet d'une pièce est en général le même, malgré mille divers jugements qu'on en entend porter. Deux personnes dont le jugement sera totalement opposé, l'un extrêmement favorable, l'autre fort désavantageux à la pièce, si vous voulez y regarder, éprouvent le même sentiment; chacun outre le sien, l'un en bien, l'autre en mal; et voilà pourquoi leurs jugements sont si différents, lorsque leur sensation est la même. Le philosophe seul, éclairé par la raison, se rend compte des sensations qu'il éprouve, et découvre dans la nature des choses la cause qui les produit.

Le sujet et l'action en sont extrêmement simples. Bel éloge sans doute, puisqu'il nous rapproche de la tragédie grecque, si simple et si terrible. Mais il fallait mesurer la longueur de la pièce d'après la simplicité du sujet. M. de Voltaire en avait senti la nécessité, il n'avait pas de quoi fournir cinq actes, il l'avait mise en trois. Ses amis en ont exigé cinq, et lui ont fait allonger sa pièce inutilement. On sent ce défaut au premier coup d'œil. C'est là la raison pourquoi la pièce languit en tant d'endroits, quoique les acteurs disent les plus belles choses du monde. Quand on est dans une situation très-pressante, on ne s'amuse pas à discourir, on agit. Les plus beaux discours deviennent déplacés et incommodes dans ces circonstances. Le spectateur n'y prête pas seulement attention, il a une extrême impatience de les voir finir. Les poëtes ne se disent pas assez que toute beauté déplacée, quelque admirable qu'elle soit en elle-même, doit nécessairement manquer son effet. Ils sont tout

étonnés d'avoir vainement compté sur de très-beaux vers; le parterre ne les sent pas, tandis qu'il applaudit à l'excès d'autres beaucoup moins beaux, et le parterre a raison. Tout se ressent, dans *l'Orphelin*, de cette nécessité d'allonger. La pièce commence par deux ou trois récits des succès de Gengis-kan : ces récits sont beaux, mais ils ne finissent point; ils devraient être renfermés dans quatre ou six vers tout au plus. Au moment que Gengis-kan entre victorieux dans la capitale, que tout est livré au carnage et à la mort, a-t-on le temps, a-t-on envie de rester en place, et de s'entendre conter ce qui se passe? Ces récits, d'ailleurs, sont presque totalement inutiles pour l'intelligence de la pièce. Dans le second acte, Idamé apprend le danger que court son fils d'être immolé à la place de l'orphelin royal; on s'attend à la voir franchir toutes les barrières pour se jeter aux pieds du vainqueur, et sauver par ses cris les jours de son fils, au mépris des dangers que la mère court en s'exposant à la vue de Gengis-kan. M. de Voltaire a manqué le grand effet de cette scène, d'ailleurs très-mal enfilée; au lieu de faire arriver Idamé brusquement, comme c'était dans la nature, il la fait annoncer à Gengis-kan, et par conséquent au parterre, et manque son coup de théâtre. Gengis-kan est également surpris de voir à ses pieds l'objet de sa passion, mais le parterre ne partage pas sa surprise. Peut-être était-il même possible de laisser ignorer à Idamé qu'elle retrouverait dans Gengis-kan son ancien amant : ce coup de théâtre eût été alors admirable. Est-il donc décidé par un arrêt irrévocable qu'il faille fournir cinq actes sans rémission? Le poëte qui renfermerait son sujet dans un acte, dans une scène même, s'il le faut, et qui produirait les mouvements de terreur et de compassion les plus violents, aurait, à mon gré, d'autant plus de génie, qu'il aurait eu la hardiesse de s'affranchir du joug de la coutume, et serait bien supérieur à celui qui fait de sa tragédie un recueil de beaux vers en cinq cahiers.

Un autre reproche qu'on peut faire à M. de Voltaire, c'est d'avoir mal choisi le moment de l'action. Ce moment de désordre et de trouble, où tout un peuple succombe sous le fer du vainqueur, est trop tumultueux pour être celui d'une tragédie; dans ces occasions, il n'y a point de discours suivi : des cris, des gestes, des mots entrecoupés, voilà tout ce qu'une pareille tragédie

pourrait produire de discours. D'ailleurs, comment peut-on assez rétrécir son imagination pour voir les dangers d'Idamé et de son époux ainsi isolés et séparés de ceux que courent en même temps les peuples? On nous parle quelquefois de la confusion de la ville; mais nous n'en voyons aucun indice sur la scène, où Idamé seule nous occupe. Or, quelque intéressante qu'elle soit, son danger n'a plus rien qui émeuve lorsque l'imagination vous en distrait par l'idée de tout un peuple qui périt. La perte du premier citoyen cesse d'être sensible dans la perte commune. Voilà pourquoi Idamé et ses malheurs ne nous affectent pas au point que nous le désirons. Avec quelle vraisemblance, au surplus, peut-on imaginer que Gengis-kan, un jour de conquête, ne soit occupé que d'Idamé, et se laisse aller à toutes les inégalités d'une passion mal connue, tandis qu'il a tant de grands objets dans la tête, tant d'affaires à régler, tant d'ordres à donner? La pièce manque donc son effet, même auprès de ceux qui sont le moins en état de juger à quoi cela tient. Mais le principal reproche qu'on puisse faire à M. de Voltaire, c'est d'avoir manqué le rôle de Gengis-kan; ce conquérant n'a pas proprement de caractère dans la pièce. Il ne sait ce qu'il veut; il est féroce, il est indécis, il est doux, il est emporté, mais surtout il est raisonneur et politique, qualités insupportables dans un Tartare. Il raisonne sur la religion et sur les arts, comme s'il avait passé sa vie à méditer et à réfléchir. Il fallait faire de Gengis-kan un Tartare féroce, violent, emporté, sensible au bien sans le connaître, capable, dans le premier mouvement, des plus grands crimes et des plus belles actions, importuné par le flambeau des sciences et des arts, sans en pouvoir démêler le principe, haïssant Idamé de l'amour qu'elle lui inspire et dont il est tyrannisé malgré lui, toujours prêt à la punir, sans pouvoir consentir à sa perte. Il fallait peut-être faire du mandarin, dont le caractère n'est pas trop intéressant ni assez en jeu, un homme taciturne, sombre et sensible, faisant les plus grands efforts de vertu dans le silence, concentrant en lui-même les mouvements les plus pathétiques. Cet homme aurait peu parlé; mais il n'aurait jamais rompu le silence sans être sublime, et sa taciturnité nous aurait jetés dans un trouble continuel de tous les sacrifices qu'il ferait peut-être à son serment, sans nous avertir et sans qu'on pût l'en empêcher. Le rôle

d'Idamé est admirable, mais il serait bien plus beau si celui de Gengis-kan et celui du mandarin étaient moins vagues. Cette tragédie est remplie de détails admirables ; je ne la censure pas parce qu'elle manque de beautés, tout en est plein, mais parce qu'il y avait là de quoi faire la plus belle pièce de notre théâtre, et qu'elle ne l'est point. J'aurais voulu voir, à l'ouverture du théâtre, Idamé, prosternée dans le temple de Confucius, faire l'exposition de la pièce par ses cris, par ses gémissements, par ses prières : le mandarin serait arrivé avec son confident, et, sans apercevoir son épouse éplorée, il aurait donné ses ordres pour substituer son fils à l'orphelin royal. Aussitôt Idamé aurait éclaté, elle aurait porté ses cris aux pieds du vainqueur. Quelle surprise de voir en lui son amant, jadis rebuté par ses parents ! J'aurais voulu voir Idamé exposée aux plus grands et aux plus pressants périls par l'extrême violence de Gengis-kan, emporté à l'excès, sans être barbare ; et à la fin de cette belle scène, où Idamé propose à son époux de mourir ensemble et libres, le Tartare leur aurait également arraché le poignard ; mais, au lieu de se convertir, comme il fait dans la pièce, à ce qu'il me semble, ridiculement, ne pouvant ni punir ni souffrir le bonheur de ces vertueux époux, il les aurait sauvés, mais bannis avec leur fils et l'Orphelin, loin de sa présence, et serait resté lui-même dans cette espèce de stupidité et de délire qui suit les grands mouvements, surtout dans une âme non éclairée, et qui aurait terminé la pièce. Je ne sais pas combien cette tragédie aurait eu d'actes, mais je sais qu'elle aurait été remplie de génie, et M. de Voltaire était bien en état de la faire.

ÉPIGRAMME.

Un moribond se fâchait contre un prêtre
Qui lui disait : « Celui qui t'a fait naître
Te fait mourir pour te ressusciter.
— Non, jurait-il, cela ne peut pas être. »
L'autre prêchait que qui peut en douter
Ne doit prétendre l'éternelle gloire.
Le mourant dit, après quelque délai :
« Vous le voulez, je consens à le croire ;
Mais vous verrez que cela n'est pas vrai. »

— L'Académie royale de peinture et de sculpture a tenu, le mois passé, une séance publique, dans laquelle M. Watelet, receveur général des finances honoraire de cette Académie, homme de beaucoup d'esprit et de mérite, a lu son poëme sur la peinture. Ce poëme m'a paru en général écrit d'un style trop simple, et quelquefois un peu prosaïque; mais il est rempli de choses si heureuses que je ne doute pas qu'il ne fasse grande fortune à l'impression. C'est un succès que l'auteur arrachera par ses talents, et qu'il méritera par sa modestie. Ce poëme est divisé en quatre chants, dont le premier traite du dessin, le second du coloris, le troisième de la composition pittoresque, et le quatrième de la composition poétique[1].

— L'Académie française a nommé, il y a huit jours, M. l'abbé de Boismont pour occuper la place vacante par la mort de M. l'ancien évêque de Mirepoix, dont vous trouverez l'éloge dans *le Tombeau de la Sorbonne*[2]. Les étrangers qui ne savent pas que tout se fait ici par brigue et par cabale doivent être bien surpris de voir entrer à l'Académie des gens obscurs, qui n'ont jamais rien fait imprimer, sur la parole de quelques gens tout aussi obscurs, qui leur accordent de l'esprit, tandis que les Diderot et les Piron n'en sont point, et qu'il y a bien des gens de mérite encore dans la distance d'eux au nouvel académicien[3].

1. Voir la lettre du 15 mars 1760.

2. *Le Tombeau de la Sorbonne*, traduit du latin, 1752, in-8; 1753, in-12. Cet écrit qui, malgré son titre, est original, et non traduit, a été attribué à Voltaire, et est compris dans ses *Mélanges littéraires*. Mais on l'a également mis sur le compte de l'abbé de Prades, à la proscription duquel il a trait. (T.)

3. L'abbé de Boismont s'était déjà présenté au mois de mai précédent pour remplacer Montesquieu, et un an auparavant pour remplacer l'évêque de Vence. Collé dit que la duchesse de Chaulnes sollicitait pour lui avec une ardeur qu'il regarde comme scandaleuse, et qui donna lieu à l'épigramme suivante :

Déjà Livie en votre temple
A mis jadis un guerrier sans talents;
Aujourd'hui même encor Julie, à son exemple,
Pousse un petit-collet qu'elle a mis sur les dents.
Prenez garde qu'enfin quelque autre Messaline,
N'écoutant que ses intérêts,
Pour confrère ne vous destine
Un âne de Mirebalais.

« On entend, ajoute Collé, par *Livie*, la duchesse de La Vallière, qui a fait entrer à l'Académie M. de Bissy, son amant. *Julie* est Mme de Chaulnes, et le *petit-collet* l'abbé de Boismont, que l'on dit être son souteneur, car elle n'eut jamais d'amants. » *Journal historique*, t. II, p. 8. (T.)

— Le *Journal étranger* est prédestiné à être abandonné et à errer. M. l'abbé Prévost l'a quitté. C'est M. Fréron qui est maintenant à la tête de cet ouvrage[1]. Il a commencé son respectable ministère par rendre à une pièce chinoise et à une tragédie anglaise toutes les beautés qui se trouvent dans *l'Orphelin* de M. de Voltaire.

— Tout ce qui sort de la plume de M. de Voltaire est toujours précieux par quelque côté. Aussi ramassons-nous ici tous ses billets. Voici une lettre qu'il vient d'écrire à Mme de Monrevel, qui s'est faite carmélite l'année passée[2] :

« On vous lit des choses bien édifiantes, madame, dans le couvent des carmélites[3]; je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la destinée : elle m'a fait quitter Cirey après l'avoir embelli ; elle vous a fait quitter votre terre lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir Mme du Châtelet en Lorraine; elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites. C'est ainsi qu'elle se joue des hommes, qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis à la loi générale, qui les éparpille dans le grand choc des événements du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que messieurs vos enfants sont placés. Je vous souhaite, madame, du bonheur s'il y en a, de la tranquillité au moins, tout insipide qu'elle est, de la santé qui est le vrai bien, et qui cependant est un bien trop peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine du monde sont engrenées de façon à ne me pas laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur. »

1. Le *Journal étranger* avait déjà passé des mains de Grimm à celles de Toussaint, puis à l'abbé Prévost. Voir la lettre du 1er mai 1754.

2. Grimm dit cette lettre adressée à Mme *de Monrevel;* ce nom ne se trouve pas parmi ceux des correspondants de Voltaire. Elle est imprimée dans ses *Œuvres*, à la date du 25 auguste 1755, et adressée à Mme la comtesse de La Neuville.

3. *La Pucelle.* (Note des éditeurs de Voltaire.)

15 septembre 1755.

Il n'est pas indifférent de remarquer que, dans la tragédie de *l'Orphelin de la Chine*, nos actrices ont paru pour la première fois sans paniers. M. de Voltaire a abandonné sa part d'auteur au profit des acteurs pour leurs habits. Il faut espérer que la raison et le bon sens triompheront avec le temps de tous ces ridicules usages qui s'opposent à l'illusion et aux prestiges d'un spectacle tel qu'il doit être chez un peuple éclairé. Mlle Clairon a joué le rôle d'Idamé avec un applaudissement général. Cette actrice va, à ce qu'on m'a assuré, se convertir; car c'est ainsi que j'appelle le parti qu'elle a pris, à ce qu'on dit, de changer sa déclamation et de ne plus prendre à tâche de faire sortir les vers; elle parie tout ce qu'on voudra de faire toujours applaudir tel vers qu'on lui indiquera, fût-ce le plus indifférent. Ce pari ne fait pas l'éloge du discernement du parterre; mais celui de l'actrice est de renoncer à une déclamation ampoulée et maniérée qui, si elle pouvait jamais prendre, perdrait totalement le théâtre. Tout ce qui est hors de nature ne saurait être que pernicieux dans l'imitation.

— Notre inimitable curé du Mont-Chauvet a fait imprimer sa tragédie de *Balthazar*[1] avec une préface qui est excellente dans son genre. Il est actuellement à travailler à une troisième. « Je suis jeune, dit-il, j'ai du courage, et pour peu que je m'élève à chaque essor que je prendrai, j'espère me voir enfin à une hauteur suffisante pour contenter la vanité d'un auteur qui n'en a pas beaucoup. Je composai donc, dit-il, historiquement mon *Balthazar* après ma *Bethsabée.* » Mais son Balthazar ne vaut pas sa Bethsabée, il est trop ennuyeux et trop plat. Gare la troisième[2]!

— La *Conduite des Français par rapport à la Nouvelle Écosse*[3] est un mémoire anglais au sujet des querelles qui se sont élevées entre les deux couronnes. Il est mal fait, diffus, et rempli d'injures. On y a mis des notes pour justifier la conduite des Français.

1. *Balthazar*, tragédie, par M. l'abbé *** (Petit), 1755, in-8. Nous avons précédemment rapporté cette curieuse préface, p. 70, note. (T.)

2. Le curé s'en tint à ces deux chefs-d'œuvre. (T.)

3. (Traduit de Th. Jefferys, par Butel-Dumont.) Londres, 1755, in-12.

portrait a été généralement déprisé; trop, à mon avis; la composition en est très-riche; il y a dans le dessin et dans l'exécution des détails admirables, mais le total est froid; la tête est trop tourmentée et fatiguée; à force de retoucher, M. de La Tour lui a ôté ce premier feu sans lequel rien ne peut réussir en fait d'art.

M. Carle Van Loo a eu, à ce Salon comme aux précédents, le suffrage de tout le public. C'est sans contredit aujourd'hui le premier peintre de l'école française. Deux tableaux de seize pieds de large sur douze de haut, et beaucoup d'autres plus petits de sa façon, nous montrent une belle couleur, un pinceau hardi et fier, une grande manière de composer et de draper. C'est dommage que ce peintre n'ait pas autant d'esprit que de talent, car c'est toujours ainsi que l'on finit l'éloge de Carle Van Loo. Les grands tableaux, dont l'un représente le baptême et l'autre les prédications de saint Augustin, sont destinés pour le chœur des Augustins de la place des Victoires, qu'on appelle communément ici les Petits-Pères. Il s'est élevé dans le couvent, à l'occasion de ces tableaux, une querelle qui a beaucoup amusé le public. M. Van Loo, ayant trouvé une face fort monacale et fort pittoresque à un frère servant de cette communauté, s'avisa de le mettre en portrait dans son tableau. Cette préférence accordée à un des derniers du couvent excita si fort la jalousie des autres moines que le frère, de peur d'être victime de l'honneur que M. Van Loo lui avait fait, et d'avoir acheté l'immortalité au prix de son repos, fut obligé de prier l'artiste, par les plus vives instances, de l'ôter d'un tableau où sa mine faisait un si bon effet. Vous ne serez pas fâché de lire la lettre qu'un des jaloux écrivit à M. Van Loo à ce sujet. La voici :

A MONSIEUR VAN LOO, PEINTRE DU ROI

A PARIS.

« Je suis très-fâché que, contre votre promesse de ne mettre que moi en portrait dans vos tableaux, vous y ayez placé tenant la croix, trait pour trait, le frère Damien qui vous a servi de faquin (le bon frère a voulu sans doute dire mannequin). Si vous eussiez tiré ou un supérieur ou un homme de mérite,

comme le R. P. Eustache, je l'eusse trouvé moins mauvais. Or, je vous prie d'effacer ce portrait qui déplaira à tout l'ordre et au public; autrement vous pouvez garder votre tableau. Ceci est sérieux; effacez-le donc par quelques coups de pinceau, de façon qu'il n'ait plus la ressemblance du frère Damien; voilà le plaisir que je vous demande; un autre, c'est de me l'envoyer, sitôt qu'il sera effacé, afin de le placer dans notre chœur, pour contenter le public, qui crie contre vous et contre moi. Vous serez maître de le mettre au Salon avec son pendant, lorsqu'on dorera les bordures. Mille compliments à madame, de qui j'ai l'honneur d'être, comme de vous, monsieur, le très-humble et très-obéissant serviteur,

« F. Félix. »

« A Paris, ce 17 mars 1744. »

M. Vernet, si fameux ici pour son talent de peindre le paysage et les marines, a exposé quatre très-grands tableaux représentant : l'un *l'Intérieur du port de Marseille;* l'autre *l'Entrée du même port;* le troisième *le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon;* le quatrième *la Madrague, ou la Pêche du thon.* Ces tableaux, d'un détail immense et d'une exécution prodigieuse, n'ont pas eu un très-grand succès. Les connaisseurs y ont trouvé peu d'entente de la lumière et de ses effets; ils ont trouvé trop de confusion dans le grand nombre de figures qui sont sur le devant de ses tableaux. L'art de grouper heureusement ne paraît pas trop familier à M. Vernet; il n'est pas aisé de faire des tableaux où il y ait beaucoup de mouvement sans unité d'action. Le grand secret du peintre consiste alors à rendre le chaos et la confusion sans confusion. Il me semble cependant qu'on a jugé M. Vernet trop sévèrement. On n'a pas réfléchi que, dans l'exécution de ses tableaux, il a été obligé de renoncer à son imagination pour ne peindre que ce qui est. Cet inconvénient est beaucoup plus grand qu'on ne pense d'abord. Le mérite de l'imagination de l'artiste et le travail de la composition pittoresque consistent, non à copier la nature telle qu'elle est en tel endroit, mais à rassembler plusieurs de ses effets et à en composer un tout heureux; voilà ce qui s'appelle imiter la nature. Un jeune peintre, nommé M. Greuze, s'est montré à ce Salon pour la première fois et a eu un très-grand succès. Son

ton de couleur et sa manière de peindre donnent de grandes espérances. Ses tableaux sont dans le goût flamand : *un Père qui lit la Bible à ses enfants; un Enfant qui s'est endormi sur son livre; l'Aveugle trompé, qui tient sa femme par la main pendant qu'elle est caressée par son valet*, sont trois tableaux très-agréables, pleins de naïveté, d'expression et de vérité. Ce jeune artiste va faire un voyage à Rome. M. Drouais, le fils, a fait plusieurs têtes qui promettent beaucoup de sa manière de faire et de l'intelligence de la lumière qu'on remarque dans ses tableaux. Le portrait d'une femme en pied, éclairée par derrière, mérite une grande attention et beaucoup d'éloges. M. Vien a conservé, dans les tableaux qu'il a exposés cette année, cette grande manière noble et simple qu'il a puisée dans l'étude des grands maîtres d'Italie, et qui lui a attiré tant d'éloges il y a deux ans.

Avant que de quitter le Salon, il est juste de dire un mot de la peinture en cire. Le Salon est rempli de tableaux faits de cette manière. Lorsque M. Diderot publia le secret de M. Bachelier, M. le comte de Caylus jugea à propos de s'en fâcher et de dire hautement qu'il n'en faisait aucun cas. On employa même le respectable ministère de M. Fréron pour dire beaucoup de mal du secret et de celui qui le publiait. La feuille dans laquelle Fréron rendait compte de la brochure de M. Diderot était pleine d'assertions fausses et d'injures prononcées avec une audace dont le blâme ne pouvait retomber que sur M. de Caylus, qui n'avait pas rougi d'employer un aussi vil instrument que la plume de Fréron. Vous pensez bien que M. Diderot méprisa trop ce misérable manége pour y répondre ; mais M. Bachelier a jugé à propos d'y répondre pour lui par un tableau de douze pieds et demi de large sur neuf et demi de haut, peint en cire, non suivant la méthode de M. de Caylus, mais d'après la découverte de l'auteur du tableau, expliquée dans la brochure de M. Diderot. Ce tableau, qui représente la fable du *Loup et du Cheval*, a réuni tous les suffrages. Malgré les efforts de la cabale, on n'a plus regardé les tableaux peints en cire d'après le secret de M. de Caylus, parce qu'en effet ils ne sont pas supportables à côté de celui de M. Bachelier. Les partisans de M. de Caylus, ne sachant plus que dire et n'osant attaquer le tableau de M. Ba-

chelier, ont prétendu qu'il n'était pas tant son ouvrage que celui de M. Pierre, comme si cela faisait la moindre chose au secret et à la supériorité de cette manière sur celle du comte de Caylus. Pour achever de se noyer, M. de Caylus a publié à la fin son secret par un *Mémoire sur la peinture à l'encaustique* si diffus, si ennuyeux et si plat, que personne n'en a pu soutenir la lecture. Les moins prévenus voient, du reste, que M. Bachelier a procédé en artiste habile et éclairé; que M. Diderot parle en homme de génie, et que M. de Caylus, n'ayant rien trouvé, a voulu faire beaucoup de bruit de peu de chose, et, s'étant vu prévenu et surpassé, a fini par se fâcher.

— Puisque nous voilà dans la peinture, je vais avoir l'honneur de vous envoyer des tableaux faits par M. Diderot. Ces esquisses sont destinées pour une tabatière en émail exécutée par un très-habile artiste nommé M. Durand[1].

L'ÉCOLE DES AMOURS.

Dessus de la boîte. Mercure leur donne leçon en présence de leur mère. Les uns s'exercent à écrire sur des rouleaux, les autres lisent, tous étudient et recordent leurs leçons. La scène est un paysage. Vénus est assise. Elle tient un fouet de roses sur ses genoux; elle paraît attentive et résolue à châtier ceux dont le maître sera mécontent. Mercure est assis sur un tronc d'arbre. Il donne leçon à un de ses écoliers, et lui marque ses lettres avec un stylet sur un rouleau posé sur ses genoux. L'Amour écolier a l'index de la droite sur le rouleau vers le bout du stylet de son maître. Mais au lieu de faire attention à ses lettres, le petit libertin s'occupe, de la main gauche, à tirer les cheveux à un de ses petits frères, qui est à sa portée, et détache son talon dans le derrière à un autre qui en est presque culbuté. Le maître a les yeux sur le rouleau, l'écolier les a sur le visage du maître.

Devant de la boîte. L'Amour châtié. Vénus le tient par le milieu du corps, sous son bras gauche; elle est un peu courbée et elle le fouette avec un fouet de roses qu'elle tient de la main

1. Ce curieux projet est inédit. Nous ignorons si l'artiste en a fait usage.

jugent les choses par leurs noms, et qui s'en laissent imposer. En effet, est-il croyable que les profondes méditations des meilleurs esprits des siècles modernes, et les travaux non interrompus de tant de génies capables et habiles dans les affaires, n'aient pas porté la politique au plus haut degré de perfection? Cependant, pour peu qu'on se forme des idées justes, et qu'on réfléchisse d'après elles, on trouvera réellement que la science des lois et du gouvernement est restée parmi nous dans son berceau, et que les anciens ont à cet égard des avantages immenses sur nous. Rien n'est moins étonnant. Nous avons quitté la route de la vérité en faisant les premiers pas dans cette science. Plus nous avons fait de chemin, plus nous nous sommes égarés. Établissez de faux principes, vous irez d'erreur en erreur, et bientôt vous aurez un système de mensonges d'autant plus dangereux qu'une dialectique sophistique leur donnera l'apparence de la vérité. Ce n'est pas le sujet d'une feuille que de prouver la fausseté de tous nos principes de politique. Leur confusion, autant que la contradiction perpétuelle qui est entre eux, prouve assez qu'il est impossible d'établir le bonheur des peuples sur de pareils fondements. Il me suffit ici d'indiquer deux des principaux défauts de nos gouvernements, dont l'un a sa source dans l'autre, et qui minent continuellement le salut du peuple et la prospérité des États. Le premier de ces fléaux est la multiplicité des lois. Il n'y a qu'un petit État qui puisse le comporter, rien n'y empêche le législateur d'entrer dans tous les détails qui se présentent, et chaque famille, pour ainsi dire, peut avoir sans inconvénient ses lois particulières ; au lieu que dans nos États immenses, le nombre immense des lois entraîne nécessairement le désordre et la confusion qui ruinent la fortune des citoyens, et ôtent au gouvernement sa vigueur et sa force. Plus l'étendue d'un État est considérable, plus il faut songer à simplifier ses lois. A des peuples innombrables il faut une règle générale et une justice prompte. Il faudrait donc commencer par abolir les deux tiers de nos lois pour en avoir de bonnes. N'est-il pas inconcevable qu'on entasse tous les jours lois sur lois, ordonnances sur ordonnances, lesquelles se contredisent réciproquement, sans qu'on en abolisse jamais aucune? Il est vrai qu'il ne faut pas moins de génie pour abroger les lois inutiles que pour en donner d'excellentes. Une profonde connais-

sance de l'État, un jugement sain et pénétrant, des lumières sûres et universelles dans l'esprit, enfin une fermeté inébranlable, sont également nécessaires pour les deux opérations. Mais aussi, sans ces talents, il ne faut pas se mêler du métier de législateur. Telle loi donnée par un homme de génie peut être admirable, qui devient par la suite pernicieuse à l'État parce qu'un homme sans génie aura succédé au premier, et que n'ayant ni ses talents ni ses vues, il aura laissé subsister cette loi après qu'elle aura fait son effet, ou que les circonstances qui l'ont produite seront changées. Ce serait l'effort d'un génie sublime que de fixer d'avance, en donnant une loi, le temps pendant lequel elle doit durer; mais cet effort est presque impossible, parce que la bonté d'une loi dépend de l'à-propos et du concours de mille circonstances, et qu'il est au-dessus des forces humaines de combiner à l'infini les changements qui y peuvent arriver, et qui amèneront nécessairement, à force de révolutions, le moment où une excellente loi cesse d'être bonne et commence à être nuisible. Puisqu'il est donc impossible au génie de prévoir et de marquer cet instant, c'est aux hommes d'État à le saisir lorsqu'il vient à exister, et ils sauront le connaître à proportion qu'ils seront au fait des besoins de l'État, et qu'ils en auront acquis une connaissance intime. Quelque difficile enfin que soit l'opération d'abroger les lois, elle est indispensable dans un État bien gouverné, et la preuve la plus sûre que nos gouvernements sont défectueux est le peu de soin qu'on a d'annuler les lois passées. Nous ressemblons au médecin qui, pour guérir son malade de la fièvre, lui ordonnerait le quinquina pour toute sa vie.

L'autre défaut dont j'ai à parler, qui est même la cause du premier, vient de plus loin, et est par conséquent plus difficile à guérir. Il tient à notre origine. Il n'y a que peu de temps que nous sommes sortis de la barbarie. Tous nos gouvernements et les lois des nations européennes se sont formés dans ces temps de ténèbres, où la raison et la science de la sagesse avaient entièrement disparu de nos climats. Il valait mieux sans doute rester sans lois, et s'en tenir au bon sens, qui exerce son empire légitime sur les nations les moins policées. Par un raffinement gothique, nous avons imaginé d'adopter les lois d'un peuple dont les principes, les mœurs, le caractère, les

usages, la forme de gouvernement, toutes les notions enfin, sont totalement opposés aux nôtres; et par un faux principe de religion, nous avons posé pour fondement de tout cet informe édifice quelques lois de Moïse que nous avons déclarées divines, c'est-à-dire indispensables, comme si une loi divine pouvait avoir pour objet des choses purement humaines. Ce mélange de lois juives et romaines, auxquelles chaque nation a ajouté ses coutumes ordinairement contradictoires, a jeté nos gouvernements dans une confusion épouvantable, et cause encore aujourd'hui tous les embarras qu'on rencontre à chaque pas dans l'administration intérieure. C'est là qu'il faut chercher la source de tous nos maux. Ce sont les suites d'un poison imperceptible et lent, et par conséquent plus dangereux, qui parvient à la fin à détruire le tempérament le plus vigoureux. Voilà des réflexions que j'ai faites à l'occasion de deux ouvrages qui ont paru depuis peu. L'un est un *Mémoire sur les états provinciaux*[1], qui est mal bâti et mal écrit, mais dont le fond est très-bon. L'auteur, qui m'est inconnu, n'a pas assez de nerf dans son style pour écrire sur des matières qui intéressent le salut des peuples. L'autre est un *Essai sur la police générale des grains*[2], qui paraît pour la seconde fois, augmenté d'un *Essai sur les prix et sur l'agriculture*. Ce dernier ouvrage, dont l'auteur s'appelle M. Herbert, contient d'excellentes choses, traitées d'un style populaire convenable au sujet, et qui ne manque pas de force lorsque la matière l'exige. Toutes les idées de l'auteur sont puisées dans le bon sens: éloge qu'on ne peut donner à beaucoup d'auteurs; car, si vous voulez y prendre garde, rien n'est si rare dans les livres que le bon sens.

L'auteur du Mémoire propose d'ériger toutes les provinces du royaume en pays d'états. Il a été un temps, en France, où, la noblesse vivant retirée dans les provinces, et étant naturellement guerrière, remuante et redoutable, c'était un principe, et comme une loi fondamentale de la monarchie, d'abaisser les seigneurs, de diminuer et de contenir dans des bornes plus étroites le crédit et l'autorité du corps de la noblesse. Le cardinal de Richelieu surtout avait conçu et exécuté ce projet, qui était peut-être excellent dans ce temps-là, c'est-à-dire conforme à l'esprit

1. *Mémoire concernant l'utilité des états provinciaux*, par l'abbé Constantin, dont il a déjà été question, tome Ier, p. 445.
2. Voir la lettre du 1er avril 1754.

du gouvernement. En conséquence, il n'y a aujourd'hui que quatre provinces du royaume qui aient conservé leurs états, savoir : la Bourgogne, la Bretagne, le Languedoc et la Provence, et cette forme d'administration intérieure, le droit des états de s'assembler en certain temps, et d'accorder au roi leurs subsides avec des formalités, ont rendu ces provinces odieuses à la cour parce que, suivant le principe du cardinal de Richelieu, la liberté des états, favorisant le crédit et l'indépendance de la noblesse, est contraire à l'autorité royale. Mais aujourd'hui les circonstances ont changé, et la politique du cardinal a eu tout son effet. Tous les grands seigneurs vivent à la cour, tiennent leur existence du roi, et font le métier de courtisan tout aussi volontairement que celui des armes. La loi est donc devenue inutile, et cette politique adroite cesse aujourd'hui d'être nécessaire, parce qu'elle a obtenu son but. Bien plus, elle est devenue nuisible. Le ministère sait, et il ne faut que des yeux pour voir, que le peuple est misérable dans les pays d'élection, et qu'il est à son aise dans les pays d'états. La raison en est palpable, même pour ceux qui sont le moins accoutumés à réfléchir. Tout se fait dans les pays d'états avec plus de liberté, plus d'ordre, plus de justice. C'est la province elle-même qui s'impose ce qu'elle donne au roi ; elle contribue librement aux besoins de l'État ; elle fait ses répartitions avec équité ; chacun est jugé par son semblable, que pourrait-il craindre ? Et la noblesse, n'ayant plus d'autre ressource pour elle que le service et les bienfaits du roi, a perdu l'envie et l'habitude de fomenter l'esprit de sédition et de ligue ; tandis que, dans les pays d'élections, le peuple, livré au pouvoir d'un seul homme et à la friponnerie trop ordinaire des subalternes, est foulé et vexé au point que le désespoir lui fait souvent abandonner l'habitation de ses pères, ou que la misère abrége des jours qu'elle empêche de regretter. Malgré ces réflexions suggérées par le bon sens, l'aversion pour les pays d'états subsiste dans l'esprit du gouvernement ; et bien loin de songer à donner cette excellente forme d'administration intérieure aux pays d'élection, si l'on pouvait l'ôter sans inconvénient aux quatre provinces qui en ont le privilége, on n'y manquerait pas sans doute. Cependant, ce qui était un excellent système au sortir des guerres civiles, faute d'avoir été aboli à propos, n'est plus aujourd'hui qu'un préjugé si défavorable au bien de l'État

qu'il ne serait pas étonnant qu'il en causât, à la longue, la ruine.

En lisant attentivement l'*Essai sur les grains*, vous trouverez bien d'autres vestiges de la contradiction de nos lois, de leur conflit perpétuel, et des maux qui en résultent. Les lois juives sont fort contraires à tout commerce, et à tout ce qui s'appelle usure et intérêt d'argent. Ces lois convenaient merveilleusement à un peuple pauvre, ignorant, et naturellement superstitieux et stupide. Le commerce ne pouvait guère être chez eux que l'occupation des malhonnêtes gens qui voulaient vivre sans labourer la terre; il ne pouvait se faire qu'au préjudice du peuple et du bon citoyen. Toute usure était odieuse, parce qu'on empruntait non pour trafiquer et faire valoir l'argent, mais pour satisfaire à des besoins pressants.

Chez les Romains, dans le temps de la pauvreté et de la frugalité, l'usure entraînait encore cet inconvénient terrible pour un peuple fier et libre : elle livrait le pauvre au pouvoir du riche. Voilà pourquoi les lois contre l'usure étaient si sévères. Toutes ces lois subsistent parmi nous, quoiqu'elles soient directement opposées à l'esprit du gouvernement, au génie et à l'industrie des peuples. C'est même, suivant nos opinions, une loi divine qui défend de prêter à intérêt; et, comme il est impossible qu'elle soit observée parmi nous, nous aimons mieux donner à nos prêts des interprétations frauduleuses pour l'éluder que d'abolir une loi qui n'a jamais pu nous convenir. Le commerce des blés est dans le même cas. Suivant ces préjugés adoptés au hasard et toujours répétés sans réflexion, ce trafic est odieux parmi nous; il est prohibé et regardé comme déshonorant : et pour quel effet? pour prévenir le monopole et les disettes. Mais M. Herbert nous prouve clairement que ces lois sont favorables à l'un, et produisent souvent les autres. Elles sont directement opposées à l'esprit du commerce; elles empêchent précisément les honnêtes gens de se mêler de ce négoce, au moyen de quoi les fripons, qui n'en sont pas à la réputation près quand il s'agit de gagner, restent les seuls maîtres d'un commerce clandestin et frauduleux, devenu pernicieux par la seule raison qu'il est défendu. Voilà des plaies qu'il faudrait songer à guérir, et des préjugés qu'il importe d'autant plus de détruire qu'ils portent tous les jours de nouvelles atteintes à la prospérité publique.

M. Herbert, dans son *Essai sur les prix*, combat un raisonnement que je me souviens d'avoir fait dans une de mes feuilles, à l'occasion de l'ouvrage de M. de Cantillon. Il prétend que le prix des denrées n'est pas à proportion de la quantité des métaux, qu'il dépend des travaux des sujets, des impositions de l'État, et non du nombre des espèces. « Si, chez la nation la plus opulente, dit-il, les habitants adonnés aux arts frivoles pouvaient retourner à la charrue, les vivres baisseraient de prix; si, au contraire, beaucoup de colons embrassaient d'autres professions, les denrées hausseraient considérablement. » Je crois que notre auteur a raison, et, en lisant son chapitre avec réflexion, on voit en effet que le prix des denrées est indépendant de la quantité d'or et d'argent qui se trouve dans l'État, et qu'il y a eu des temps où les denrées étaient plus chères qu'aujourd'hui, quoique la quantité d'espèces fût bien moindre alors. Mon raisonnement était donc faux dans ce sens, mais le fait qu'il devait appuyer n'en est pas moins constant; savoir : qu'il nous faut aujourd'hui le double de l'argent qui suffisait à nos aïeux pour leur entretien. Car plus l'argent se multiplie dans un État, et plus les besoins augmentent; on s'en crée tous les jours de nouveaux, qui ne manquent pas de devenir bientôt indispensables, parce qu'on s'accoutume aisément au bien, et qu'on ne peut plus s'en passer. Voilà le changement que la multiplication des espèces produit nécessairement; ce que le père regardait comme superflu devient une chose nécessaire pour le fils, qui se crée d'autres superfluités qui dégénèrent bientôt en besoins. C'est ainsi que s'engendre le luxe, toujours inséparable de l'augmentation des espèces; et, comme alors personne ne songe à retourner à la charrue, le prix des blés double et hausse de plus en plus. Toutes ces considérations doivent nous convaincre combien il est essentiel, dans les grands États, de favoriser l'agriculture. Si nous ne pouvons faire revenir à la charrue ceux qui l'ont quittée, tâchons du moins d'y fixer le laboureur qui nous reste, en rendant sa condition, sinon heureuse, du moins supportable. Qu'il soit à l'abri des vexations et des impôts excessifs, et la population sera encouragée; tout reprendra une nouvelle vie; tout dépérit, lorsque le cultivateur est abîmé. L'agriculture et la prospérité publique marchent toujours ensemble. Le luxe prépare et hâte la ruine

des États; mais elle en sera d'autant reculée si vous songez à remédier à ces ravages par les encouragements de la culture de la terre, unique source d'un bien-être constant et durable.

15 octobre 1755.

J'ai eu plusieurs fois occasion de parler avec éloge de M. de Forbonnais, le premier, parmi les Français, qui ait porté, dans les matières de commerce, la méthode et la philosophie. Ce sujet devient tous les jours plus intéressant; et, pour peu que le public fixe ses regards de ce côté-là, comme il paraît le vouloir, nous aurons le double avantage de nous instruire dans une science qui deviendra bientôt la base de la supériorité et des ressources du gouvernement français, et de voir s'anéantir totalement ce faux et mince bel esprit qui a si longtemps infecté nos contrées. M. de Forbonnais même n'a pas toujours été exempt du reproche d'affecter un peu trop le bel esprit, et plus encore la philosophie : ce qui nuit ordinairement à la clarté, qui est indispensable dans ces sortes d'ouvrages; à force de vouloir être précis et méthodique, il devient obscur. C'est ainsi qu'une mode succédant à l'autre, l'esprit philosophique prendra insensiblement la place du bel esprit, et qu'on en abusera par trop d'affectation. Ce que M. de Forbonnais a fait de mieux en ce genre, et qui peut même servir de modèle, quoique ce ne soit pas un ouvrage en forme, ce sont ses *Questions sur le commerce du Levant*[1]. Cet ouvrage réunit la clarté, la méthode, l'exactitude de raisonnement, la force et la noble hardiesse d'un citoyen qui pense librement et qui n'a en vue que le bien de l'État. Notre auteur vient de donner une autre brochure dont on ne peut pas faire le même éloge. Elle est intitulée *Examen des avantages et des désavantages de la prohibition des toiles peintes*[2]. A la suite de ce morceau, vous trouverez des observations sur cet *Examen*, que nous devons à M. de Gournay, intendant du commerce et homme d'un mérite généralement reconnu; et la brochure finit par la réplique de M. de Forbonnais aux observations de M. de Gournay. Vous ne serez content, dans cet ouvrage, que du morceau de ce dernier.

1. Marseille, Carapatria (Paris), 1755, in-12.
2. Marseille, 1755, in-12.

Vous y trouverez de la simplicité, de la clarté, un vigoureux désir du bien public et une tendre et généreuse affection pour les hommes en général; caractère qui doit toujours briller dans l'homme public : toute politique qui ne tend pas à rendre les hommes heureux et l'État florissant est non-seulement futile, mais odieuse. Il est fâcheux, pour M. de Forbonnais, que ses deux morceaux fassent un aussi parfait contraste avec celui de M. de Gournay. Ils sont obscurs, mal conçus, mal digérés ; on ne sait jamais quelle est l'opinion de l'auteur, et on y découvre un esprit de despotisme diamétralement opposé à l'esprit de commerce, et que ceux qui pensent pardonnent difficilement.

Vous savez que toute toile peinte est prohibée en France. On a voulu prévenir par cette défense le tort que leur usage pourrait faire aux manufactures de nos étoffes de soie et de laine. Les ordonnances sont si rigoureuses à cet égard qu'elles permettent aux gardes et aux commis de barrières d'arracher les robes de toile aux femmes qui oseraient en porter en public. Le trafic même des toiles peintes est puni par les galères et par des peines plus rigoureuses encore. Or, c'est précisément la sévérité de ces lois qui fait qu'elles ne sont ni observées ni exécutées. Ce n'est pas qu'on n'envoie de temps en temps aux galères des misérables sans appui, coupables de cette contrebande; mais ceux qui peuvent la faire en gros, et qui ont le moyen d'acheter des protections, non-seulement ne courent point de risque, mais trouvent un asile sûr dans les maisons royales, où l'on étale publiquement ces marchandises prohibées, à la faveur des priviléges et de l'immunité; comme si, dans un État bien policé, il dût y en avoir de contraires à la loi. Bien plus, nos femmes se promènent publiquement en robes d'indienne et de Perse; il n'y a point de maison de campagne aux environs de Paris où l'on ne trouve des meubles de toile. Et comment la loi serait-elle en vigueur, puisqu'elle n'est pas respectée par les législateurs, et que, par exemple, dans tout le château de Bellevue il n'y a pas un meuble qui ne soit de contrebande?

M. de Forbonnais connaît tous ces abus. Il en conclut qu'il faut que la loi redouble de sévérité, qu'elle soit exécutée à la lettre, dans toute sa rigueur; que les peines tombent plus encore sur les acheteurs que sur les vendeurs; que les commis aient le droit d'entrer dans toutes les maisons, sans en excepter celles

des princes; de faire la visite et d'arracher les meubles de toile; que les toiles confisquées soient brûlées publiquement pour en prévenir l'emploi, etc. Je dis : Voilà des lois qui peuvent être très-convenables à Constantinople, mais qui ne pourront jamais avoir lieu en France. Il n'y a qu'une vile et basse populace qui puisse être assujettie à des lois aussi dures. Quelle que soit l'étendue du pouvoir dans un gouvernement monarchique, il ne peut rien contre l'esprit national, et il ne va jamais jusqu'à ordonner des violences, dans les choses de fantaisie, contre une nation généreuse et qui chérit l'honneur. Aussi, toute loi qui autorise l'ombre de violence est toujours restée sans vigueur en ce pays-ci. L'ordonnance veut, par exemple, que tous ceux qui entrent dans Paris soient fouillés aux barrières, pour savoir s'il n'y a rien, parmi leurs hardes, qui soit contraire aux ordres du roi ou sujet aux droits. Cette loi n'est pas exécutée à la rigueur; les gens connus entrent dans Paris sans être seulement arrêtés, et tout honnête homme qui a l'habit et l'air décent est bien arrêté à la barrière, mais presque jamais fouillé : on s'en rapporte à sa simple parole. Et pourquoi ce relâchement, puisque, dans le fond, aucun particulier ne peut se plaindre d'une loi qui est pour tout le monde? C'est que cette loi blesse en apparence le sentiment de l'honneur, sentiment favori de la nation : chaque honnête homme se croirait insulté d'être fouillé avec toute l'exactitude nécessaire plutôt que cru sur parole; et, pour peu qu'on insistât sur l'observance littérale de la loi, les malheureux qui sont commis à la garde des barrières, en faisant leur devoir, courraient risque d'être tués par ceux qui s'en trouveraient outragés. Voilà pourquoi il est si essentiel de consulter l'esprit de la nation, lorsqu'il s'agit de lui donner des lois. Un peuple servile, un troupeau d'esclaves se range aveuglément aux pieds de celui qui commande; une nation généreuse n'adopte que ce qui lui paraît juste et ce qui convient à son caractère. Si elle ne peut pas empêcher le législateur de promulguer des lois opposées à ses mœurs et à ses goûts, elle n'en souffre pas du moins l'exécution; et le gouvernement, en sortant des bornes que l'esprit de la nation lui prescrit, ne montre en effet que l'impossibilité de les franchir.

Si M. de Forbonnais eût fait ces réflexions, il y a appa-

rence que le résultat de ses opinions aurait été un peu différent. Il aurait vu que, puisque les lois contre les toiles peintes n'ont jamais pu être exécutées à cause de leur sévérité, il faut les abolir comme mauvaises et contraires à l'esprit de la nation; que jamais les honnêtes gens ne souffriront la visite des commis dans leurs maisons; que cette visite, qui n'aurait eu rien que d'honnête dans une république où il n'est question que de vertu, qui aurait pu être la fonction honorable d'un magistrat dans une monarchie où il n'est question que d'honneur, ne pouvant se faire que par des malheureux que leur bassesse force, pour ainsi dire, aux derniers et aux plus vils emplois de la société, est par là opposée aux sentiments, ou, si vous voulez, aux préjugés de l'honneur, et devient tout à fait impraticable. D'ailleurs, rien n'est si contraire à l'esprit de commerce que cette gêne. Je ne veux pas répéter ici les avantages que M. de Forbonnais reconnaît lui-même devoir résulter de la permission des toiles peintes, et que M. de Gournay expose avec autant de clarté que d'énergie; avantages que l'exemple de nos voisins les Anglais confirme depuis longtemps. Mais j'aime à généraliser les idées et réduire toutes les questions particulières à leur principe; car, lorsque la vérité d'un axiome ou d'une maxime est bien constatée, tout ce qui lui est contraire doit être rejeté et ne peut être que faux et nuisible. Or rien n'est si nécessaire au commerce, s'il doit fleurir, qu'une liberté sans bornes; tout ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que le gouvernement s'en mêle. Un peuple industrieux ne veut être gêné ni dans ses goûts ni dans ses fantaisies; il sent qu'il a en lui de quoi les satisfaire. Si la mode de porter des toiles peintes gagne, l'industrie et l'envie de gagner érigeront bientôt des manufactures de toiles dans le royaume; et plus cette marchandise sera en faveur, plus on tâchera de la faire supérieurement, pourvu que le gouvernement ne mette point d'entraves à l'industrie. Mais cela fera tomber nos manufactures de soie et de laine, dit M. de Forbonnais. Mais l'exemple de l'Angleterre prouve tout le contraire, dit M. de Gournay. Et indépendamment de cet exemple, dirais-je, l'inconstance des hommes dans leurs goûts et dans leurs modes, jointe à la grande beauté de nos étoffes de soie, doit nous rassurer à cet égard. Voilà, dit M. de Forbonnais, tant de milliers

de manufacturiers sans pain, et par conséquent perdus pour l'État. Ce raisonnement ressemble à celui qu'on a opposé au projet d'établir des fontaines dans toutes les maisons de Paris, et qui en a empêché l'exécution : Et que deviendraient les porteurs d'eau? a-t-on dit. La chute de nos manufactures d'étoffes, supposé qu'elle dût arriver, ce qui n'est pas, ne serait pas l'affaire d'un jour, elle se ferait insensiblement. Or, il arriverait ce qui arrive journellement dans tous les métiers qui perdent de leur faveur, les hommes tournent bien vite leur industrie d'un autre côté. Ce n'est que dans les pays où l'intelligence et le travail ne sont point une ressource sûre contre l'indigence qu'il faut craindre d'ôter aux hommes un moyen de subsister, quelque pernicieux qu'il soit au bien public en lui-même. A entendre parler M. de Forbonnais, l'État aurait toujours à redouter de l'embarras de la part de ses habitants ; et on serait dans le cas d'imaginer sans cesse de nouveaux emplois, de créer de nouvelles charges, non parce que le bien public en exigerait, mais pour procurer aux citoyens des débouchés et des moyens de subsister aux dépens les uns des autres, sans aucun véritable besoin réciproque. Oh! le mauvais gouvernement que celui qui serait ainsi constitué! Ne rebutez point l'industrie générale en favorisant le monopole, en accordant des priviléges exclusifs; ne gênez point vos sujets, et vous n'en serez point embarrassé. La nécessité de subsister, le succès sûr du travail, l'exemple de l'industrie qui prospère, produiront un encouragement universel et aiguiseront, de mille façons différentes, l'imagination, qui, inépuisable en ressources, n'abandonne jamais un peuple laborieux et qui n'est point opprimé. Alors votre existence et la prospérité de votre commerce ne dépendront point de telle manufacture, de telle espèce d'étoffe et de sa faveur, mais du génie seul de votre peuple; et, quelque révolution qu'il arrive dans les goûts, dans les fantaisies, dans la vogue des marchandises, votre État restera toujours florissant, parce que votre peuple sera toujours industrieux. Ce n'est pas que, dans de certaines occasions, les particuliers ne souffrent des changements qui arrivent; mais les malheurs passagers de quelques particuliers ne peuvent jamais entrer en ligne de compte avec le bien public, et celui-ci crie toujours : Liberté! liberté!

Autre maxime générale. Lorsque d'un arrangement il résulte nécessairement le bien constant et durable de l'État, il est juste de sacrifier les intérêts de la génération présente au bien-être permanent et éternel des races futures. Sans cette maxime, on n'oserait jamais réformer aucun abus, parce qu'il est impossible de faire aucune opération en ce genre dont beaucoup d'innocents ne soient les victimes. Nous en avons un exemple tout récent dans la suppression des sous-fermes. Supposé que cette opération soit excellente, comme beaucoup de gens éclairés le prétendent, l'inconvénient qu'elle a de faire perdre à quelques centaines de particuliers leur état n'a pu ni n'a dû arrêter M. le contrôleur général des finances. Revenons aux toiles peintes, et supposons, avec M. de Forbonnais, que leur permission fasse un tort réel à nos manufacturiers. C'est un inconvénient sans doute. Ils ne retourneront pas à la charrue, dit M. de Forbonnais. Vous avez raison : ces gens seront donc perdus pour l'État; soit. Mais ne voyez-vous pas que si, dans la génération suivante, le métier de manufacturier devient moins lucratif et qu'il ait besoin de moins d'hommes, cela fera autant de sujets gagnés pour la charrue, puisque vos cultivateurs auront ce débouché de moins pour abandonner leur métier avec profit. Il est étonnant que ce raisonnement ait échappé à M. de Forbonnais. Les soins les plus importants de notre gouvernement doivent tous se tourner du côté de l'agriculture. Qu'elle soit protégée, encouragée ; que le laboureur ne soit point écrasé, qu'il soit favorisé et libre comme les autres habitants dans leurs conditions respectives, et la France fleurira, le gouvernement sera brillant de gloire, parce que les peuples seront heureux. Si vous négligez ce soin, tous ceux que vous pourrez prendre d'ailleurs ne procureront jamais de bonheur solide. Que le gouvernement ne se mêle point du commerce de ses sujets; qu'il n'y ait d'autre marchandise de contrebande que celle dont l'usage sera nuisible aux citoyens; qu'il n'y ait point de monopole de favorisé, point de priviléges exclusifs, point de gêne ni d'embarras dans le trafic public et dans le transport des marchandises; et le commerce fleurira, et l'État sera opulent.

— *Histoire de Mme la comtesse de Montglas, ou Consolation*

pour les religieuses qui le sont malgré elles[1]. Nouveau roman mauvais : vous y trouverez des poisons, des poignards, des noirceurs, des trahisons pour fournir plus de cent romans en cas de besoin.

— *La Comédienne fille et femme de qualité*[2], en trois petits volumes : autre roman plus détestable que le premier.

— *Les Égarements de Julie*[3], en trois petits volumes ; autre roman plus exécrable encore, en ce que la corruption du cœur y est jointe à la stupidité de l'esprit. Toutes ces mauvaises productions ne parviennent heureusement point à la connaissance du public et des honnêtes gens, et, à l'exception de mon colporteur et de moi, personne ici ne connaît leur existence.

— M. Estève, jeune homme de province et l'un de ces écrivains qui donnent tous les trois mois quelque nouvel ouvrage incognito, vient de faire imprimer des *Dialogues sur les arts entre un artiste américain et un amateur français*[4]. On ne peut rien lire de plus plat et de plus insipide. Je suis étonné que nos artistes soient si sensibles aux critiques d'un homme sans goût, sans vues et sans connaissances.

— On a traduit de l'anglais une brochure de milord Chesterfield, intitulée *la Vérité révélée*[5]. L'auteur y prouve que les clameurs du peuple de la Grande-Bretagne pour avoir la guerre sont excitées par de certaines gens qui, quand ils trouvent leur intérêt particulier dans un arrangement, se soucient fort peu du bien public. Il prouve que ce n'est pas l'intérêt de la nation de faire la guerre, qu'elle risque même de se ruiner en la faisant. Le fond, qui me paraît bon, est noyé dans une infinité de mauvaises plaisanteries. On dit que milord Granville a répondu à milord Chesterfield par un morceau fort éloquent, mais qu'on n'a point traduit.

— *Lettre de M. de B. à M*me ****, au sujet du Discours de M. Rousseau*[6]. C'est une analyse froide de ce discours, sans idée, sans goût et sans philosophie. Ceux qui sont en état de

1. Amsterdam, 1756, 2 parties in-12.
2. Bruxelles (Paris), 1756, 3 parties en un volume in-12. *La Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour* l'attribue à de Sainte-Croix.
3. Attribué à Dorat et plus vraisemblablement à un avocat nommé Perrin.
4. Amsterdam (Paris), 1756, in-12.
5. Quérard ne mentionne pas cette brochure, que nous n'avons pas pu voir.
6. Amsterdam, 1755, in-12. Attribuée par Quérard à M. de Béthisy.

sentir les beautés du *Discours* de M. Rousseau sont seuls en droit d'en relever les défauts.

— On a répandu un mémoire très-bien fait sur les mariages des protestants du royaume, qui fait beaucoup de bruit[1]. L'auteur propose de faire confirmer tous ces mariages par le magistrat, afin de leur donner tous les effets civils et d'assurer l'état des enfants. On prétend que c'est le gouvernement même qui a fait publier ce mémoire pour voir l'impression qu'il ferait dans le public. Tout le monde connaît les maux que la révocation de l'édit de Nautes causa à la France; il serait temps de mettre du baume sur une plaie aussi profonde. Toutes nos provinces sont remplies de protestants, et les voies qu'on a employées jusqu'à présent pour en diminuer le nombre n'ont guère réussi. Il faut espérer que les progrès de la raison et de la philosophie nous feront connaître à la fin le prix et la nécessité de la tolérance.

— *L'Être pensant*[2] est encore un nouveau roman fort mauvais, en deux parties.

— Articles du cinquième volume de *l'Encyclopédie : Éclectique, Épicurisme*, de M. Diderot; *Draperies en peinture*, de M. Watelet.

NOVEMBRE

1er novembre 1755.

Il y a environ un an que M. l'abbé de Condillac donna son *Traité des sensations*[3]. Le public ne le jugea pas tout à fait aussi favorablement que je me souviens d'avoir fait; il eut peu de succès. Notre philosophe est naturellement froid, diffus, disant peu de choses en beaucoup de paroles, et substituant partout une triste exactitude de raisonnement au feu d'une imagination

1. C'est le mémoire de M. de Monclar dont il est question plus loin, p. 192.
2. (Par J.-F. de Bastide.) Paris, 1755, 2 vol. in-12.
3. Voir la lettre du 1er décembre 1754, dont le ton, à l'égard de Condillac, est bien différent du ton de celle-ci; mais Condillac avait eu, depuis, quelques démêlés avec Diderot pour certaines ressemblances entre le *Traité des sensations* et les *Lettres sur les sourds et muets et les aveugles*, et Grimm avait épousé la rancune de son ami. (T.)

philosophique. Il a l'air de répéter à contre-cœur ce que les autres ont révélé à l'humanité avec génie. On disait dans le temps du *Traité des sensations* que M. l'abbé de Condillac avait noyé la statue de M. de Buffon dans un tonneau d'eau froide. Cette critique, et le peu de succès de l'ouvrage, ont aigri notre auteur et blessé son orgueil; il vient de faire un ouvrage tout entier contre M. de Buffon, qu'il a intitulé *Traité des animaux*[1]. L'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* y est traité durement, impoliment, sans égards, et sans ménagements. Quand il serait vrai que M. de Buffon se soit peu gêné sur le *Traité des sensations*, et qu'il en eût dit beaucoup de mal dans le monde, la conduite de M. l'abbé de Condillac n'en serait pas moins inexcusable. C'est une plaisante manière de se venger d'un homme dont on a à se plaindre que de faire un ouvrage contre lui, et de le remplir de choses dures et malhonnêtes. Cette façon prouve seulement peu d'éducation et beaucoup d'orgueil dans celui qui s'en sert. M. l'abbé de Condillac devrait savoir que, quand on manque d'égards aux autres, et surtout à des gens considérés, on ne fait pas le moindre tort à ceux à qui l'on manque, mais on se dégrade soi-même. Au reste, quoiqu'il ne soit certainement pas difficile de relever beaucoup de choses dans l'*Histoire naturelle*, il faut être un autre homme que M. l'abbé de Condillac, et savoir marcher moins pesamment, quand on veut entreprendre d'en dégoûter. M. de Buffon mettra plus de vues dans un discours que notre abbé n'en mettra de sa vie dans tous ses ouvrages. Bacon dit quelque part un mot que M. l'abbé de Condillac devrait retenir. Le voici : « Qui le croirait? La méthode qui semble abréger les voies de s'instruire arrête les progrès des connaissances. Les règles sont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'esprit. Vos pas sont plus mesurés sans doute, mais irez-vous bien loin? Il faudrait sortir d'un si étroit horizon, et s'étendre dans la sphère d'une certaine spéculation universelle. »

Le cinquième volume de l'*Histoire naturelle* paraît depuis un mois. Il contient l'histoire naturelle de la *Brebis*, de la *Chèvre*, du *Cochon* et du *Chien*, par M. de Buffon, et la description de ces animaux par M. Daubenton. Les morceaux du

1. Amsterdam (Paris), 1755, in-12.

dernier ont le mérite de l'exactitude et de l'instruction. Vous lirez ceux du premier avec ce plaisir vif que produisent l'élévation et la beauté de son style; car, n'en déplaise à M. l'abbé de Condillac, quand on veut être lu il faut savoir écrire. Tous les raisonnements froids et pesants resteront ensevelis sous la poussière des bibliothèques avec toute leur méthode; tandis que les écrivains à la fois graves, élevés et agréables, resteront entre les mains de tout le monde, malgré la fragilité de leurs systèmes, malgré les fautes qui peuvent leur être échappées, et lorsque leurs opinions et leurs erreurs auront été anéanties par le grand jour de la vérité. Si je n'aimais pas tant la poésie, je dirais qu'il y en a trop dans l'histoire du chien. Les gens sévères ne manqueront pas de la reprocher à M. de Buffon. Cet éloge pompeux du chien, sans lequel l'homme n'aurait jamais pu tenter la conquête des bêtes sauvages, ne leur paraîtra pas assez philosophique. Le rang que M. de Buffon assigne aux différentes races de chiens pourrait aussi être sujet à quelques difficultés. On ne sait pas trop pourquoi le chien de berger se trouve à la tête. En général, il faut bien se garder de donner des conjectures pour des certitudes, et des soupçons philosophiques pour des vérités incontestables. Au reste, je ne puis m'empêcher de rapporter ici un trait que M. le comte de Fitz-James m'a conté l'autre jour, et qui ne fait pas moins honneur à M. de Buffon que ses ouvrages. Dans le temps que les premiers volumes de l'*Histoire naturelle* parurent, M. de Fitz-James remarqua qu'en lisant cet ouvrage chez lui, il était curieusement observé par un de ses laquais. Au bout de quelques jours, voyant toujours la même chose, il lui en demanda la raison; ce valet demanda à son tour s'il était bien content de M. de Buffon, et si son ouvrage avait du succès dans le public. M. de Fitz-James lui dit qu'il avait le plus grand succès. « Me voilà bien content, dit le valet; car je vous avoue, monsieur, que M. de Buffon nous fait tant de bien à nous autres habitants de Montbard, que nous ne pouvons pas être indifférents sur le succès de ses ouvrages. » Montbard est le nom d'une terre que M. de Buffon a en Bourgogne, et où il passe une grande partie de l'année.

— L'empire de la philosophie est éternel, parce qu'il est fondé sur la vérité et sur la justice. Les efforts réunis du fanatisme, de l'ignorance et de la barbarie, n'ont jamais pu le détruire; et

s'il est ébranlé quelquefois, les secousses les plus violentes ne servent qu'à le rasseoir plus solidement sur ses anciens fondements. Tel doit être le sort de la philosophie, tel il est confirmé par l'histoire de l'esprit humain de tous les siècles. A mesure que la lumière de la fille des cieux s'élève, que ses rayons s'étendent chez un peuple, le préjugé et l'injustice disparaissent, l'autorité perd son poids et son crédit, la raison seule se fait écouter; tout ce que l'enthousiasme et la prévention ont ou trop élevé ou trop abaissé reprend insensiblement la place qui lui appartient; les objets et les hommes se trouvent dépouillés de tous les faux ornements par lesquels ils en imposaient aux esprits faibles; la vérité et le vrai mérite ne courent plus risque d'être enveloppés et confondus dans les épaisses ténèbres de la stupidité, ou effacés par des fausses lueurs d'une lumière postiche; elle seule entraîne les cœurs, lui seul est respecté, parce que l'un et l'autre brillent de leur propre clarté. Tant de réputations éclatantes sont tombées dans les abîmes de l'obscurité, parce qu'elles n'ont pu soutenir le grand jour de la vérité et de la raison. Tant de grands hommes auxquels l'humanité doit tout, méconnus ou négligés pendant un temps, ont recouvré, du moment que le flambeau de la philosophie s'est élevé, les droits qu'ils avaient à notre reconnaissance et à nos hommages ! Il est surtout une sorte de génies sublimes, et pour ainsi dire prématurés par rapport à leur siècle, dont le mérite ne peut être apprécié que fort tard. On a dit quelque part dans l'*Encyclopédie* que nous avons eu des contemporains dans le siècle de Louis XIV; c'est-à-dire qu'il s'est trouvé des génies qui, franchissant les bornes de l'esprit humain et de leur siècle, ont indiqué dès lors les progrès de la science, des arts et de la raison dans le nôtre. Ces génies doivent être extrêmement rares. Je ne sais s'il y en a eu en effet dans le siècle de Lous XIV. Je les comparerais volontiers à ces saints du premier ordre, qui, par le prestige de leur imagination ou quelque autre privilége, sont ravis jusqu'au troisième ciel, et jouissent dès à présent de la vision béatifique et des joies du paradis. Les hommes de génie dont je parle ont des visions plus terrestres, mais cependant beaucoup plus subtiles. A ceux-là il ne faut qu'une imagination bien échauffée pour voir et les anges, et les vierges, et les saints; à ceux-ci il faut une imagination vive, forte, brillante et cepen-

dant réglée, une pénétration et une sagacité inconcevables, un esprit de combinaison qui a je ne sais quoi d'effrayant pour le commun des hommes, et qui ressemble quelquefois à l'égarement: aussi, comme je l'ai dit, les contemporains d'un tel homme ne sont-ils pas en état d'apprécier son mérite. Il ne peut être aperçu que par un petit nombre d'excellents esprits; incompréhensible pour le vulgaire, il est trop heureux s'il échappe à leur censure. On dit communément que l'obscurité est le partage des esprits embrouillés, que celui qui conçoit avec netteté, qui voit avec justesse, sait rendre ses idées avec clarté et précision. Cette maxime peut être vraie en général, mais vous voyez que celui qui, par un effort de génie sublime, s'élève au-dessus des siècles et franchit leurs bornes étroites, entrevoit toute la chaîne des vérités qui ne seront connues qu'à ses arrière-neveux, indique et devine, par ce qu'on sait et qu'on a trouvé, tout ce qui reste à savoir et à chercher, ne peut manquer de paraître en général obscur et inintelligible; il ne peut que vous tracer légèrement la voie, que vous indiquer vaguement quelques points de vue pour vous reposer, et appuyer, pour ainsi dire, vos yeux fatigués; et si à travers les nuages du temps vous apercevez les lueurs de la vérité, vous serez du très-petit nombre de ceux qui sauront priser celui qui lui arrache son voile.

Tel était le génie du chancelier Bacon de Verulam, qui vécut sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier. Non-seulement nous révérons dans ce grand homme le restaurateur de la raison et de l'esprit philosophique, mais nous lui devons encore d'avoir tracé tous les chemins, d'avoir aplani presque toutes les difficultés de la route, d'avoir indiqué tous les travaux qui restaient à faire, et qui ont été entrepris depuis, en partie du moins, avec succès. Un jeune homme, M. Deleyre, vient de débuter dans la littérature par l'analyse de la philosophie de Bacon[1]. Cet ouvrage, qui paraît en deux volumes, n'était point aisé à faire. M. Deleyre a rendu avec force et précision les pensées lumineuses et souvent sublimes du chancelier, et cette analyse nous donne une idée suffisante du système et de tout l'édifice philosophique de ce grand homme. On a ajouté, dans un troisième volume, la vie

1. Amsterdam et Paris, 1755, 3 vol. in-12. La vie de Bacon, soi-disant traduite de Mallet par Pouillot, serait, d'après Barbier, copiée mot pour mot de l'*Histoire des philosophes modernes*, de Savérien.

du chancelier, traduite de l'anglais de M. Mallet, par un homme inconnu dont le nom ne me revient pas. Cette vie paraît, même dans l'original, un ouvrage médiocre; vous y lirez avec douleur que ce génie du premier ordre, cet homme qui reçut du ciel toute la lumière en partage, et qui paraît souvent inspiré par quelque divinité, n'était rien moins qu'estimable par sa probité et par sa vertu; que, pour la confusion de l'humanité, il s'est déshonoré par plusieurs actions basses, que l'ambition et un vil intérêt ont souillé une âme que la vérité et son céleste flambeau auraient dû élever au-dessus de toute faiblesse humaine. O sort déplorable des mortels! serait-il vrai qu'il ne suffit pas d'être éclairé pour aimer et pratiquer la vertu, et suivre ses augustes lois? Faudrait-il chercher le bonheur d'être généreux, vertueux et sensible, faudrait-il le chercher, dis-je, dans la qualité du sang et des nerfs, dans les mouvements et les affections de notre cœur? Oublions, s'il est possible, la vie du chancelier, et revenons à sa philosophie.

C'est M. Diderot qui, le premier, a fait connaître à ses compatriotes le mérite de Bacon. Non-seulement il nous a prêché sa philosophie, et nous a familiarisés avec elle, mais il a fondé sur elle l'immense ouvrage de l'*Encyclopédie*. Il est étonnant que M. de Voltaire, qui prône volontiers les étrangers, et souvent outre mesure, et à qui on peut reprocher d'avoir, par ses éloges, accrédité pour quelques moments plusieurs ouvrages médiocres, ait parlé si légèrement de Bacon et de ses ouvrages. Il faut croire qu'il ne l'a pas étudié, ni approfondi son système. Il croit que la philosophie lui a de grandes obligations, mais qu'il sera peu lu, et oublié par la suite. Je crois tout au contraire que plus la philosophie fera du progrès, plus le chancelier sera lu, recherché et admiré. Cette prédiction commence déjà à s'accomplir. Ce sublime génie a entrevu notre siècle; il a vu plus loin encore. M. Diderot dit quelque part qu'il faudra peut-être plusieurs siècles pour rendre le *Novum organum* de Bacon tout à fait intelligible. En lisant l'analyse, vous n'oublierez pas que les choses qui vous sont familières aujourd'hui n'étaient point du tout communes dans le siècle du chancelier, et qu'il a fallu, le plus souvent, un effort de génie pour les trouver.

Bacon fait une observation bien vraie et bien humiliante pour nos immenses bibliothèques. En y regardant de près on

trouve que l'humanité doit sa science, sa philosophie et ses connaissances à trois ou quatre génies du premier ordre. Tous les autres n'ont fait que répéter et rhabiller les pensées des premiers. Quand on est bien pénétré de cette vérité, on trouve qu'il faut être bien hardi pour prendre la plume. Bacon a été sans doute un de ces trois ou quatre. Peut-être la postérité augmentera-t-elle ce nombre par un ou deux de nos contemporains. La France n'oubliera pas que *l'Esprit des lois* a produit une révolution dans les esprits. Si j'avais le talent de Plutarque, je ne manquerais pas de faire le parallèle de Bacon et de l'illustre philosophe qui est à la tête de l'*Encyclopédie*, et je ne craindrais pas d'être censuré par ceux qui ont l'occasion de voir ce dernier de près, et qui sont en état de sentir ce qu'il vaut. Jamais deux génies ne se sont ressemblés comme celui de Bacon et de M. Diderot. La même profondeur, la même étendue, la même abondance d'idées et de vues, la même lumière et la même sublimité d'imagination, la même pénétration, la même sagacité, et quelquefois la même obscurité pour leurs contemporains respectifs, et surtout pour ceux qui ont la vue faible. Mais comme il faut toujours être juste, il ne faudrait pas oublier de remarquer dans ce parallèle que si l'un, dans le tumulte et les dignités de la cour, a été assez malheureux pour manquer à la probité, pour oublier l'honneur et la vertu, l'autre, dans le silence et la retraite d'une vie simple et privée, a encore honoré l'humanité par un cœur vertueux et sensible, par des actions généreuses et honnêtes, et a joui constamment des hommages et de la vénération de ceux qui ont eu le bonheur d'être au nombre de ses amis.

15 novembre 1755.

VERS A Mme D'ÉPINAY

LE 25 AOUT, JOUR DE SA FÊTE.

Les plus brillantes fleurs qu'un instant voit éclore,
Un autre instant les voit flétrir;
Je parcourais en vain tous les jardins de Flore
Ne sachant laquelle choisir;
Lorsqu'au bord d'un ruisseau j'aperçus l'immortelle
Qui me dit : « Cueille-moi, tu dois me préférer

... à Chloé une image fidèle
... sentiments qu'elle sait inspirer. »

... sublime dans la bêtise est aussi étonnant que ... beau, vous ne serez pas fâché de lire les vers ... présentés à Mme d'Épinay le même jour par le maître d'école de son village :

O fleurs! ô belles fleurs aujourd'hui désirées!
Que ton odeur éclate devant la bien-aimée;
Allez, beautés charmantes, que rien ne vous arrête,
Allez vers Louison; c'est aujourd'hui sa fête.
Si vos vives couleurs se fanent dans sa bouche,
Ah! qu'il est doux pour vous de toucher qui vous touche,
Partez à pas contents, faites-lui bien ma cour;
Dites-lui que je l'aime et l'aimerai toujours.

ENVOI.

Si les poëtes humains, instruits par leur génie,
M'avaient prêté la main à ces vers infinis,
Je me serais flatté d'entrer dans la matière
Des qualités triomphantes logées dans vos carrières;
Mais comme mon génie ne peut promettre autant,
Pardonnez à l'auteur comme un faible instrument.

Ces vers ont été envoyés ensuite à un femme d'esprit, Mme la comtesse de Revel, qui s'est amusée à en faire le commentaire suivant dans le goût de Mathanasius.

« A Paris, le 7 septembre 1755.

« Je vous envoie avec un million de remerciements, monsieur, le bouquet dont vous avez bien voulu me faire part; il m'a peu frappée dans le premier moment, je l'ai relu depuis avec l'attention qu'il méritait, et j'ai peine à croire à présent, je vous l'avoue, qu'un esprit délicat comme le vôtre se soit réellement livré à la méprise grossière dont j'ai été capable. Vous avez voulu m'éprouver, monsieur, et il n'est pas étonnant qu'un ...ge tendu par vous ait pu me surprendre : je ne saurais ni ... humilier, ni m'en applaudir beaucoup.

« Oui, monsieur, j'ai méconnu un moment, j'en conviens à ... honte, toutes les beautés de cet ouvrage; je ne lui en

soupçonnais pas, puisque vous paraissiez les ignorer. La réflexion m'a dessillé les yeux; et, pour me punir d'une si grande erreur, je veux vous communiquer mes découvertes trop tardives. Je ne saurais faire assez de réparation au génie sublime que j'ai d'abord si cruellement insulté. Que ne puis-je emprunter de lui, pour admirer ses vers, l'élévation et la finesse qu'il y a si abondamment répandues! Tous les poëmes commencent par une invocation; presque toujours les muses en sont l'objet. Notre poëte avait trop peu besoin de leur secours pour s'abaisser à le demander. Il n'a pas voulu cependant dédaigner tout à fait la manière à laquelle les plus grands génies se sont assujettis; il a donc invoqué, mais seulement les fleurs, et loin de leur demander du secours, il ne semble les appeler que pour leur prescrire ses volontés. *O fleurs!* que ce choix est délicat! Il se trouve si bien des dons de la nature qu'il ne veut tenir que d'elle ceux qu'il destine à sa maîtresse. Elle est fleur à ses yeux, que pourrait-il lui offrir de plus beau que son ouvrage? Non-seulement il désire des fleurs, mais encore il veut qu'elles soient belles. Il les appelle une seconde fois pour exiger d'elles cette qualité nécessaire. Le feu de son génie a beau l'entraîner, celui de son amour ne lui permet aucune négligence. Il aime trop pour ne pas sentir le mérite des répétitions; en est-il d'ennuyeuses auprès de ce qu'on adore?

[Cette femme qui, du commencement d'une lettre à la fin, n'avait écrit que ce mot, si délicieux quand il est aussi mérité que senti (ce *j'aime*), qui disait tout autrefois et qui aujourd'hui se dit à tous sans exprimer rien; cette femme, dis-je, pouvait-elle être accusée de peu d'esprit, parce qu'elle avait préféré la répétition simple du sentiment à la variété des phrases? Elle connaissait l'amour, elle était assurée de son amant, et sa manière d'exprimer l'un faisait l'éloge de l'autre.]

« Ainsi notre admirable poëte, habile autant à sentir qu'à peindre ce qu'il sent, se permet tout pour ne rien négliger auprès de ce qu'il aime. Cette préoccupation totale n'est-elle pas aussi bien marquée dans la fin de ce premier vers :

O fleurs! ô belles fleurs aujourd'hui désirées!

« Il croit tous les cœurs aussi occupés que le sien à célébrer

son aimable Louise ; il voit déjà toutes les fleurs enlevées pour lui former des bouquets ; tout l'univers occupé à en rassembler pour elle. A peine espère-t-il que les plus beaux jardins puissent en fournir assez, et il semble, à entendre la manière dont il parle des siennes, qu'il jouisse du plaisir de rendre jaloux tous ceux qui n'auront pu en trouver comme lui.

« Prenez-y garde, monsieur, tout son ouvrage est rempli de ce même sentiment si délicat, caractère distinctif de la vraie passion.

« Le second vers n'en est-il pas encore un effet? Sans parler de la précieuse négligence que tant de profanes ne comprendraient pas, et qui lui a fait abandonner dans le premier hémistiche la précision du langage qui semblait exiger le pluriel pour les fleurs, sans rechercher même si cette réunion de plusieurs en une seule n'est pas une image de tous les désirs qu'il tient du même sentiment, le premier nom qu'il donne à son amie ne peint-il pas bien vivement l'habitude où il est de juger tous les cœurs sur le sien ; semblable au divin auteur du Cantique où l'on voit tant de choses du même genre, il ne l'appelle pas seulement sa bien-aimée, mais *la bien-aimée* par excellence ; tout le monde doit la reconnaître ; et ce nom, il prévoit avec crainte qu'elle le tient de tous ceux qui l'approchent; il les regarde comme autant de rivaux, et jouit cependant de la voir si généralement adorée.

« Mais je crains de m'être trop arrêtée sur des commencements qui, quoique inimitables, sont encore au-dessous de ce qui me reste à admirer. Je sens en tremblant toute l'étendue de mon entreprise. J'ose louer un génie au-dessus de toutes louanges, et détailler des beautés qu'à peine m'est-il permis d'apercevoir. Je compte bien, monsieur, sur votre indulgence ; vous jugerez trop justes les difficultés que j'éprouve, pour ne pas m'excuser si je ne puis les surmonter. Je continue donc, dans cette confiance, de suivre l'entreprise trop hardie que j'ai commencée; non que je prétende m'arrêter sur tout, comme je l'ai fait jusqu'à présent : l'ouvrage serait trop étendu et trop au-dessus de mes forces. J'ai senti beaucoup de choses : mais il en est sûrement bien d'autres qui m'ont échappé, et je ne veux parler que de celles qui m'ont paru frappantes.

« Tel est, par exemple, l'enthousiasme qui, lui faisant person-

nifier les fleurs, l'entraîne jusqu'à leur attribuer des sentiments, et à être jaloux de l'impression dont il les croit susceptibles :

Allez, beautés charmantes; que rien ne vous arrête.

« Il pense qu'elles craindront comme lui, en approchant de l'objet qui l'enflamme. Il connaît trop la timidité d'un amour délicat pour n'en pas croire atteint tout ce qui approche de sa déesse; des fleurs mêmes doivent redouter son abord, et l'inquiétude qu'il en ressent l'engage même à les louer. On n'est jamais si confiant qu'alors qu'on se croit aimable, et la crainte des autres ne vient souvent que du peu d'idée que l'on a de soi.

« *Allez donc,* leur dit-il, ne tremblez pas; vous êtes belles, charmantes; qui pourrait vous arrêter?

Allez vers Louison, c'est aujourd'hui sa fête.

« Ce moment est favorable, et dans ce jour qui réunit tous les hommages, vous la trouverez plus disposée à recevoir le vôtre.

« Mais, hélas! au soin de les encourager succède bientôt la jalousie de ce même succès qu'il s'est empressé de leur promettre.

« Je passe sur le vers suivant, qui me paraît une petite indiscrétion sur la manière trop favorable dont il espère que sera reçu son bouquet. Peut-être quelques bontés passées lui donnaient-elles le droit de compter sur celle-là; mais l'aveu qu'il en fait ne peut se pardonner qu'à l'égarement trop commun aux poëtes.

Ah! qu'il est doux pour vous de toucher qui vous touche!

« Il est persuadé qu'elles sentiront comme lui le bonheur qu'il envie, en faisant un usage bien délicat du défaut de notre langue qui exprime du même mot un sentiment et une sensation; il peint d'une manière adroite et tendre le désir qu'il ressent de toucher un peu celle dont il l'est si vivement. Mais il se connaît trop pour être longtemps jaloux. « Allez, leur dit-il dépouillé d'une crainte trop vaine; *partez à pas contents,* c'est-à-dire volez, rien ne vous rend si légères que le bonheur.

« *Faites-lui bien ma cour;* je ne vous envoie pas pour « sentir, mais pour exprimer. Dites-lui ce que je n'oserais lui « apprendre moi-même, et ce dont je brûle cependant de l'in-« struire. Cachez dans votre sein un secret dont dépend le bon-« heur de ma vie. Qu'elle devine sans rougir ce qu'elle n'enten-« drait peut-être pas sans colère; et en lui peignant mon amour, « jurez-lui mille fois, pour en obtenir le pardon, qu'il sera aussi « durable qu'il est violent. » Vous le voyez, monsieur, je l'avoue à ma honte, il ne lui a fallu que deux mots pour dire ce que j'exprime moins bien que lui dans la plus longue phrase.

« Il ne me reste plus à détailler que l'envoi, ou pour mieux dire il me reste encore. Il me paraît mille fois plus difficile à louer, parce qu'il mérite de l'être mieux que je n'en suis capable. En effet, monsieur, quelle rare modestie a pu aveugler si fort cet homme admirable, pour l'engager à s'abaisser au-dessous de tant de gens que sans orgueil il pourrait fouler aux pieds? *Si les poëtes humains*, dit-il, *instruits* seulement *par leur génie, m'avaient prêté la main.* Guidé comme il l'est par le maître d'Anacréon, qu'a-t-il besoin d'un autre secours? Les flèches de l'Amour lui tiennent lieu de plume, et ce dieu même est son Pégase. Il craint cependant; il se méfie de lui-même, non qu'il ne sente ce qu'il vaut. Un esprit de sa trempe ne saurait se méconnaître autant; mais il est vivement épris, et rien ne lui paraît exprimer assez ce qu'il sent davantage. *Pardonnez*, dit-il, *à l'auteur comme un faible instrument :* il descend de ce ton noble et élevé dont il s'était servi jusque-là, et qu'il croit ne convenir qu'à l'éloge de sa maîtresse. Il choisit pour parler de lui les expressions les plus communes. « Les « qualités de Louise sont triomphantes, dit-il, et leur reproduc-« tion perpétuelle ne saurait être mieux peinte que par l'emblème « d'une *carrière* qui découvre de nouvelles richesses à mesure « qu'on s'empresse d'en jouir. » Ainsi chez elle, une vertu ne disparaît que pour faire place à une autre. « *Ses qualités sont « logées*, ajoute-t-il, chacune à leur place; leur amas ne fait « point confusion. » Ainsi tout est noble, délicat dans ses expressions quand il parle d'elle; il n'est humble et négligé que pour lui.

« Enfin, monsieur, j'égale sans crainte cet ouvrage, d'abord méprisé, aux plus délicats d'Anacréon, tous deux inspirés par

l'amour, mais d'une manière différente. Il forma l'un pour chanter ses plaisirs, l'autre pour peindre ses sentiments. »

— O le beau sujet que celui de l'éducation des princes! Depuis que le gouvernement populaire a disparu sur la terre, que la raison et la lumière ont pénétré dans nos immenses monarchies, que le peuple, pensant et philosophe, s'est accoutumé à vivre sous la loi d'un seul, et qu'il a pu accorder la liberté de penser avec la crainte des actions et avec la nécessité de ne point participer à l'administration de la chose publique, il n'y a point de sujet qui soit plus digne de la méditation des sages que cette éducation qui doit assurer le bonheur des peuples sur les devoirs et le bonheur de l'enfant public. Le seul remède en effet contre tant de maux qu'entraînent l'immensité de nos États, la multiplicité et la confusion de nos lois, la lenteur et l'incertitude de notre justice, l'impunité du crime adroit et clandestin, et la faveur du pouvoir injuste; ce seul remède, s'il existe, nous devons le chercher dans le génie et dans le cœur de celui à qui sa naissance a acquis le droit de régner. Il est singulier que les hommes, qui ne sont réunis en société et sous différents gouvernements que pour être heureux, aient si peu songé à en abréger les voies, ou s'y soient si mal pris. Au lieu d'entasser lois sur lois à mesure que les circonstances semblaient l'exiger, ils n'avaient qu'à en prévenir le besoin, et le moyen le plus sûr de le prévenir était l'éducation publique des citoyens, qui exige que non-seulement ils soient formés en général à la vertu, à la justice et à la raison, afin d'être hommes, mais qu'ils apprennent encore à regarder les maximes particulières du gouvernement sous lequel ils doivent vivre comme sacrées et inviolables, afin d'être citoyens, et qu'ils contractent de bonne heure cette affection pour le climat, cette prédilection pour leurs usages, pour leurs arts, pour leur façon de vivre, ces préjugés enfin pour leur patrie et pour leurs compatriotes, qui tous assurent à un gouvernement ses forces, ses ressources et sa durée. Cicéron a remarqué que celui qui vivrait en honnête homme, suivant les lois, serait encore un fort mauvais sujet, parce que les lois ne peuvent exiger de vous que de ne point faire le mal, et que si vous êtes bon il vous reste encore le devoir de faire le bien. Par le même principe, on voit que

l'homme élevé à la justice et à la vertu n'a pas besoin de lois, et que le code d'un peuple instruit, dès l'enfance, de ses devoirs, c'est-à-dire des moyens d'être heureux, et nourri dans l'amour de la vertu et de l'honneur, dans le mépris du vice et de l'intérêt, et surtout dans une affection et modération mutuelles, serait très-mince et très-peu chargé d'ordonnances. Tel était celui des Spartiates. Ces lois de Lycurgue, tant admirées dans tous les siècles, sont autant de préceptes d'éducation pour la jeunesse lacédémonienne. Ce législateur sublime savait qu'il ne restait plus rien à prescrire aux citoyens dont la jeunesse avait été employée à la science et à l'exercice de leurs devoirs; et c'est ainsi qu'une poignée d'hommes devint l'admiration de la terre. La grandeur de nos vastes monarchies a peut-être rendu cette méthode impraticable. Ne travaillant plus pour la patrie, faisant tout pour nous-mêmes, pour notre gloire, pour notre élévation, pour l'agrandissement de notre fortune, il serait injuste d'attendre tout de la patrie, lorsque nous ne faisons rien pour elle. En nous garantissant la sûreté de nos personnes et la tranquille possession de nos biens, elle n'exige de nous que de ne point troubler la société, et de concourir pour le reste au bien public autant que cela peut convenir à notre état, à notre honneur, à notre intérêt. Voilà la véritable situation de ceux qui vivent sous un gouvernement monarchique. L'éducation y devient une affaire de famille dont le monarque n'est ni en droit ni en état de prendre connaissance, et tout ce que les lois y peuvent faire, c'est, comme dans le reste, non de procurer le bien, mais d'empêcher le mal; c'est de pourvoir à ce que le pouvoir légitime des pères ne dégénère point en tyrannie envers les enfants.

Il n'en devrait pas être ainsi de l'enfant royal: né pour le bonheur de tous, tous devraient être moins en droit que dans l'obligation de consacrer leurs lumières à un objet aussi important, et si les talents des plus sages sont assez indifférents dans les autres parties de l'administration publique, s'il est vrai que la machine ne va souvent pas moins bien pour être mue par de sots manœuvres, le soin d'élever l'héritier de la couronne devrait du moins être l'effort de la sagesse d'un peuple. On frémit d'épouvante quand on pense aux suites funestes qu'entraînent, je ne dis pas les vices d'un souverain, mais ses goûts, ses penchants, ses fantaisies, choses qu'on ne peut trouver répréhen-

sibles dans un particulier, et qui dans un monarque peuvent devenir la source de la calamité publique. Qu'un particulier aime les armes, il passera sa vie à s'exercer dans des salles, et ce goût sera fort indifférent pour le bien public; Charles XII, spadassin et bretteur par goût, cause la ruine de son royaume en se livrant à ses fantaisies romanesques. Si dans de certaines monarchies on a songé à prévenir ces maux en prescrivant des bornes à l'autorité royale, n'était-il pas bien plus simple d'aller à la source du mal, et de rassembler tous nos efforts autour de l'enfant royal, pour former son esprit et son cœur à la droiture, à la justice et à la vertu, et pour lui apprendre de bonne heure à subordonner ses goûts à ses devoirs? Voyons les opérations qu'il serait à propos de faire pour cet effet, car je ne crois pas avoir besoin de dire qu'on n'a encore rien fait. L'éducation des princes ne diffère en rien de celle qu'un particulier aisé donne à ses enfants; des maîtres crus plus ou moins habiles en font toute la différence.

Je voudrais donc premièrement, et en général, que de semblables sujets fussent proposés et abandonnés indistinctement à la méditation des sages et du public. S'il est vrai que le mystère est le premier ressort de la politique, et que les affaires demandent un secret inviolable (ce que je ne crois pas trop), il est bien certain, d'un autre côté, que l'éducation du prince, tout ce qu'on fait pour le progrès des sciences et des arts, et beaucoup de pareils objets, ne sauraient avoir trop de publicité; que dans tout ce qui y a rapport, on ne devrait rien faire sans avoir consulté le public. Pourquoi ne discuterait-on pas dans des écrits publics la meilleure façon d'élever l'héritier du trône, comme on discute à Londres les intérêts de la nation dans des brochures périodiques? S'il arrivait que les plus sots donnassent leur avis comme les plus sages, il ne faudrait certainement qu'une médiocre étendue de lumières et un peu de justesse dans l'esprit pour séparer l'or d'avec le plomb, et choisir toujours le meilleur parti : car lorsque la vérité et la sagesse élèvent la voix, on n'écoute plus le plat et confus langage de la sottise, à moins que la passion et l'intérêt particulier n'aient endurci les oreilles d'avance.

Le gouverneur de l'enfant royal doit être sans doute le plus honnête homme du royaume. Tous ceux qui président ou pren-

nent part à cette éducation doivent y être appelés par leur mérite, par leurs lumières, par leur probité et par la bonne odeur de leurs vertus; en écoutant la voix publique, on ne se méprendra pas dans le choix. Mais cela ne suffit pas; je voudrais encore que le jeune prince fût éloigné de tout ce que la cour a de plus éblouissant pour de faibles yeux, qu'il fût confié, pour ainsi dire, au public, qu'il passât son enfance au milieu de la nation, qu'il assistât souvent aux assemblées publiques, aux spectacles, et sans autre prééminence que les égards modérés que le mérite accorde au rang, et qui seuls doivent flatter un cœur généreux; qu'il se rapprochât enfin de la vie privée, autant qu'il serait possible, afin de contracter les vertus civiles et les qualités d'un honnête homme avant que de faire le roi. Son génie, plié ainsi de bonne heure à connaître les hommes, à priser leurs talents, à apprécier leur mérite, accoutumé surtout à leur façon de vivre et de juger, apporterait sur le trône une infinité de lumières, que le défaut d'instruction cache éternellement aux rois d'un esprit ordinaire, et que ces hommes rares que le ciel fait naître de temps en temps pour la prospérité des peuples ne peuvent remplacer que par des efforts de génie.

On dit que M. de Fénelon, l'auteur du *Télémaque*, cette âme si pure et si belle dont un cœur sensible ne peut se rappeler la mémoire sans émotion, chargé par Louis XIV de l'éducation de M. le duc de Bourgogne, et n'espérant pas d'en faire un grand roi, borna tous ses soins à inspirer à ce prince un vif amour pour l'humanité, persuadé que cette vertu suffit pour remédier aux inconvénients auxquels le trône expose un roi médiocre, ou même né avec des dispositions malheureuses. Je voudrais aller plus loin que l'archevêque de Cambrai, je voudrais que cet amour des hommes fût porté, dans le cœur des princes, jusqu'au respect pour tout ce qui a le nom d'homme, sans égard aux dignités ni aux prérogatives idéales du rang et de la naissance. Les égards que le prince doit aux hommes les plus considérables, aux premières maisons du royaume, ne le doivent point dispenser de l'affabilité et des marques d'estime qu'il doit au dernier de ses sujets dont la réputation n'est point attaquée. Ne suffit-il pas d'être homme pour avoir droit à tous les avantages dont l'humanité jouit? S'il y a des degrés à l'infini dans les égards, le dernier de tous doit être assez marqué pour hono-

rer et celui qui l'accorde et celui qui en est l'objet. Qu'y a-t-il en effet dans l'univers de plus sacré que l'homme? Le fanatisme et l'hypocrisie diront : C'est la religion, et comprendront sous ce nom tout ce que la superstition, l'intolérance et la passion ont produit de plus absurde et de plus funeste. La basse flatterie et l'ambition désordonnée diront : C'est l'autorité royale, et exerceront, sous ce titre, l'injustice et la violence. Mais la vérité crie aux souverains : Honore et respecte l'homme qui est ton sujet, afin que tu sois digne de régner sur lui, et que son cœur, par les égards qu'il reçoit de celui à qui il doit obéir, soit animé au bien, et ressente cette élévation, compagne inséparable de la vertu.

Enfin, de toutes les vertus, la plus nécessaire à un roi, et celle qu'il faudrait inspirer avant tout à l'enfant royal, est la modération. Celui qui peut tout doit toujours se défier de sa volonté. Lorsque personne ne vous résiste, et que vous n'avez de frein pour vos goûts et vos passions que celui que vous tenez de vous-même, il faut y regarder à deux fois avant que de vouloir. Les moindres excès, comme je l'ai dit, qui sont sans conséquence dans un particulier, deviennent, dans le souverain, des fléaux publics et terribles pour ses sujets. Combien l'amour immodéré de la chasse ne rend-il pas les princes injustes et féroces, puisqu'il leur fait préférer la conservation d'une bête fauve à la fortune de celui qui cultive la terre, et à l'espérance de toute une année pour sa famille indigente et désolée! Je voudrais donc que l'enfance de celui qui doit tant vouloir un jour, et qui doit pouvoir ce qu'il voudra, fût sans cesse exercée à se défier de ses passions, à restreindre ses goûts, à modérer ses désirs, et que sa volonté, rompue de bonne heure, s'accoutumât aux sacrifices que la raison et la sagesse sont en droit d'exiger.

On a imprimé ici depuis quelque temps un recueil de Lettres adressées au prince royal de Suède, par son gouverneur, M. le comte de Tessin, en deux volumes in-12. Le nom de M. de Tessin est honoré en Europe depuis longtemps. Vieilli dans les emplois les plus importants de l'État, il a partout laissé des traces de sa capacité et de ses talents. Ces Lettres, qu'on a traduites du suédois, le feront connaître comme un homme d'une probité et d'une droiture rares. Elles nous donnent une idée très-nette du caractère de M. le comte de Tessin, et même de ses goûts; mais j'aurais désiré d'en tirer aussi une idée dis-

tincte du caractère du jeune prince, et des espérances qu'il donne, car lorsqu'on s'adresse à un enfant en particulier, il ne faut plus lui dire des choses générales, qui deviennent alors vagues; mais il faut, pour ainsi dire, modeler toutes ses idées sur le caractère du jeune élève. A moins qu'un enfant soit tout à fait mal né et sans ressources, il est certain qu'on fait de lui tout ce qu'on veut quand on sait se prêter à son caractère avec souplesse. Je ne voudrais donc jamais dire à mon élève qu'il faut faire telle ou telle chose, qu'il faut acquérir telle ou telle qualité; je voudrais avoir assez d'adresse et me mettre assez à sa portée, suivant les différents degrés de l'enfance, pour que ses devoirs ne lui fussent plus présentés en forme de préceptes, mais qu'en tirant lui-même la conclusion de nos entretiens, il regardât l'exactitude dans ses devoirs comme la source d'une satisfaction douce et constante. Ceux qui président aux éducations commettent assez communément une autre faute : ils veulent inspirer à leurs élèves tous leurs propres goûts. On voit par ces Lettres que M. de Tessin n'aime pas la musique, mais qu'il aime en revanche beaucoup la peinture, l'histoire naturelle, les antiquités; mais on ne connaît pas les goûts du prince. Cependant il ne s'agit pas de lui faire naître des goûts, ce qui ordinairement produit plus de mal que de bien, il s'agit de développer avantageusement en lui ceux qu'il a reçus de la nature. Dans la première feuille, je relèverai quelques endroits particuliers de ces lettres.

MADRIGAL

DE M. DESMAHIS.

« Connaissez-vous, me demandait Églé,
Un jeune enfant, aveugle ailé?
C'est, je crois, Amour qu'on l'appelle.
Hier, loin de Doris, on dit qu'il s'envola.
— Églé, j'en connais un qui porte ce nom-là,
« Mais il a des yeux et point d'ailes. »

MADRIGAL

PAR LE MÊME.

« Vénus dit à l'Amour, en voyant ses attraits,
Souffriras-tu, mon fils, qu'elle reste insensible?

Fais lui vite payer tous les maux qu'elle a faits.
— Ah! ma mère, il m'est impossible,
Et j'ai sur son amant épuisé tous mes traits. »

AUTRE, A CHLOÉ.

DU MÊME.

Tibulle fut jadis inspiré par Délie;
Catulle fit des vers charmants,
Mais il fut aimé de Lesbie;
Ovide dut tous ses talents
Au bonheur de plaire à Julie;
Je pourrais les surpasser tous,
Mais le moyen dépend de vous.

— Le cinquième volume de l'*Encyclopédie* vient de paraître. J'indiquerai, selon ma coutume, les articles qui méritent une attention particulière, tant par les noms de leurs auteurs que par les choses qu'ils contiennent. En voici quelques-uns : *Droit naturel* et *Encyclopédie*, de M. Diderot; *Élocution*, de M. d'Alembert; *Esprit*, *Élégance*, *Éloquence*, de M. de Voltaire; *Économie politique*, de M. Rousseau, de Genève.

— On a publié une brochure intitulée *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie*. C'est un ouvrage plat et pesant de M. Rameau, ou de quelqu'un dont il a conduit la plume. Heureusement pour notre goût, tout cela tombe dans l'oubli tout en voyant le jour. Il ne serait pas difficile peut-être de relever beaucoup de choses dans les articles de musique; ils ne sont peut-être ni assez épurés, ni assez approfondis, mais ce n'est point ce qu'on leur reproche dans l'insipide brochure dont je vous parle. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Rameau ni aucun autre ne les aurait faits mieux qu'ils ne sont.

— *Histoire et Aventures de milord Pet, conte allégorique, par Mlle Jeanne Fesse, dédié à MM. les vidangeurs de la ville et généralité de Paris, seigneurs des basses-œuvres du programme, appartenances et dépendances*[1]. Je mets ici le titre tout au long pour faire voir une chose incroyable, à savoir qu'en 1755,

1. Attribué à Mme Fagnan et, plus vraisemblablement, selon Barbier, au chevalier Duclos.

au milieu de la lumière et sous les augustes lois de la raison et du goût, on ait imprimé de pareilles infamies à Paris.

— Nous avons déjà quatre lettres sous ce titre : *l'Observateur hollandais*[1], qui contiennent les différends de la France et de l'Angleterre. Ces lettres sont très-bien écrites. On dit que leur auteur est un habile avocat qui les fait sous les auspices du gouvernement. Elles portent le caractère de la franchise et de l'impartialité. L'auteur aurait pu faire le Hollandais mieux qu'il n'a fait, en revenant toujours aux dangers dont la Hollande et toute l'Europe commerçante se trouveraient menacées si les Anglais parvenaient jamais à l'empire absolu des mers, qu'ils cherchent depuis si longtemps. Cette tournure n'aurait pas été maladroite.

DÉCEMBRE

1er décembre 1755.

Je reviens aux Lettres de M. le comte de Tessin ; le sujet en est si intéressant qu'il est difficile de s'en détacher. Nous allons examiner quelques endroits particuliers, qui m'ont paru manquer d'exactitude et qu'il serait important de rectifier, parce qu'il est dangereux pour un prince d'avoir des idées inexactes, même dans les choses de spéculation et de goût. M. de Tessin entretient son élève de la peinture et de ses différentes écoles : pour prouver que tout n'est pas donné à tous, il lui fait remarquer que l'école flamande l'emporte pour le coloris, que l'école française excelle dans l'ordonnance. Cette remarque n'est pas juste. Premièrement, il ne fallait pas restreindre les peintres d'Italie à l'école romaine. L'école de Lombardie et l'école vénitienne ont produit de très-grands génies, et cette dernière s'est surtout distinguée par ses profondes recherches sur le coloris. Le Titien n'est-il pas plus admirable dans cette partie qu'aucun peintre flamand? En second lieu, je ne crois pas qu'on puisse citer l'école française,

1. Voir la longue note de Barbier sur ce recueil.

ni à côté des écoles romaine et flamande, ni pour exceller dans l'ordonnance. Les Français n'ont eu que trois ou quatre peintres qui puissent soutenir le parallèle avec les grands génies d'Italie et de Flandre. Le Poussin, Le Sueur, Le Brun, Le Bourdon : voilà tous leurs grands noms en ce genre; encore n'y a-t-il que les deux premiers qui soient en effet des génies supérieurs. Le Poussin, qui appartient autant à l'Italie qu'à la France, a réuni presque toutes les parties qui constituent un grand peintre : dessin, ordonnance, savoir, sublimité d'idées et d'expression, richesse de détail, tout est admirable dans ce grand homme. Le Sueur, sans avoir jamais été en Italie, s'est si fort approché de Raphaël qu'il peut en quelque sorte soutenir le parallèle avee ce peintre sublime et unique. Le Bourdon est noble et riche. Le Brun a beaucoup de feu et de fécondité, mais son coloris est mauvais, et son imagination est moins pittoresque que poétique, ce qui la rend souvent froide et puérile. A ces noms près, toute la grande foule de nos peintres ne peut entrer en aucune comparaison avec les grands hommes d'Italie et de Flandre. C'est l'école romaine qui a autant excellé dans l'ordonnance que dans le dessin. Ses peintres sont presque toujours sublimes et par le grand goût et par la grande simplicité de leurs compositions. On a toujours reproché aux peintres français le maniéré, qui est précisément l'opposé de la nature. Or le maniéré se voit autant dans l'ordonnance que dans le dessin. C'est le singe du génie : il peut éblouir, mais il ne sait ni toucher ni satisfaire.

M. le comte de Tessin passe indistinctement d'une matière de pur goût aux matières les plus graves. Nous allons l'imiter dans ce beau désordre : il exhorte son prince de ne donner jamais sa confiance à des hommes impies ou qui passent pour l'être, car, dit-il, quel motif pourrait les retenir dans la fidélité, la religion étant le fondement de la morale? Cette maxime me paraît fausse, petite et dangereuse, plus digne d'un vicaire de paroisse que d'un ministre d'État. Vous demandez quel motif pourrait retenir les hommes dans la fidélité? Je vous réponds : la probité, la vertu, ce principe divin gravé dans le cœur de l'homme, développé par la sagesse, perfectionné par la société, principe qui a existé avant toute religion, et qui ne périra qu'avec la nature humaine. Eh! le vertueux Socrate sera donc

traité en homme impie et en mauvais citoyen pour n'avoir pas eu ce que M. de Tessin appelle de la religion? et Caton, ce grand spectacle pour les dieux et pour les hommes, comme l'appelle Sénèque? Il faut convenir que l'esprit de système et d'intolérance rétrécit singulièrement les têtes; mais rien n'est plus dangereux pour les princes que ce rétrécissement, eux qui, à l'imitation des sages du premier ordre, doivent embrasser toute l'espèce humaine sous leur bienveillance; eux qui doivent juger les hommes, non sur leurs opinions, mais sur leurs qualités ; eux qui doivent sans cesse songer que c'est la vertu et non la croyance qui constitue le mérite des hommes. Que dirions-nous d'un visir qui prêcherait au grand seigneur qu'on ne saurait avoir des principes de morale sans être musulman ? Il est étonnant combien les chrétiens modernes se sont écartés de l'esprit de leur religion. Les apôtres n'ont jamais songé à contester les vertus morales, ils soutenaient seulement qu'elles n'étaient pas propres à opérer le salut. Jésus-Christ disait que son règne n'était pas de ce monde ; ses disciples appelaient le mystère de la croix, la folie des nations ; ils distinguaient toujours la foi de la raison : la première foi, selon eux, est l'ouvrage de la grâce, que Dieu donne à qui il veut. Quelle liaison peut-elle avoir avec la raison et avec les vertus morales? Jésus-Christ n'a jamais dit: « Faites telle ou telle chose, afin que vous soyez regardés comme d'honnêtes gens, comme de bons citoyens ; » son motif est toujours le même : « Afin que vous entriez dans le royaume des cieux. » Il ne s'est jamais avisé de dire à ceux qu'il voulait convertir : « Vous êtes des fripons et des malhonnêtes gens ; vous n'avez ni principe ni morale, rien ne peut garantir votre probité, ni votre fidélité. » Il leur disait : « Vous êtes malheureux et misérables, en ce que vous n'êtes occupés que des biens passagers de ce monde, et que vous ne songez pas à acquérir les biens éternels ». Si les principes de l'Église et de ses prêtres sont changés, ce n'est certainement pas à l'homme d'État à les adopter et à les graver dans le cœur du prince. M. de Tessin n'a pas songé que, par cet arrêt inconsidéré, il comprendrait sous la condamnation Locke, Pope, Montesquieu, tant de grands hommes qui ont honoré l'humanité par leurs admirables écrits et par leur vie honnête.

En parlant contre les flatteurs et les calomniateurs, M. de Tessin

dit: « Ces lâches courtisans qui se flattent d'entrer par cette voie dans la faveur du prince, sont bien aveugles s'ils s'imaginent que c'est le zèle et la fidélité qui les fait agir. » Je ne crois pas qu'on puisse pousser l'aveuglement jusque-là. Du moins il ne saurait durer. Les coquins, pour se donner le change, ne se regardent pas comme de fort honnêtes gens, mais ils se croient seulement plus fins et plus adroits que les autres; ils regardent les principes de probité comme l'apanage des sots et des gens bornés.

L'élève de M. de Tessin aime beaucoup les fables, son gouverneur s'en sert souvent : il reproche à Ésope de n'avoir composé sur les animaux que des fables qui manquent entièrement de vraisemblance, quoiqu'elles soient fort propres à l'instruction des hommes. Cette remarque n'est pas juste. On ne peut pas reprocher aux fables d'Ésope le défaut de vraisemblance; bien au contraire, leur grand mérite consiste précisément dans la vraisemblance. Mais tout art, soit poésie, soit peinture, soit musique, tout ce qui imite la nature, en un mot, est fondé sur une hypothèse ou convention générale qu'il faut admettre. Tout le reste doit être dans la plus exacte vraisemblance, et ne peut être supportable sans elle. Ainsi l'hypothèse des fables ésopiques étant la faculté de parler et de raisonner accordée aux animaux, et même aux êtres inanimés, cette hypothèse une fois admise, tout le reste doit être dans la plus exacte vérité. J'ai dit que toutes les imitations de la nature avaient leur hypothèse. L'art est la nature un peu chargée. Moins l'hypothèse est forte, et plus l'art est parfait et près de la nature. Ainsi l'hypothèse de la peinture n'est presque point sensible, celle de la musique ne l'est pas autant qu'on le croirait bien. On dit que l'opéra (je parle de celui des Italiens, le seul digne qu'on en parle) est un spectacle où les personnes chantent. Cette idée est fausse. Ils ne font que réciter, et le récitatif n'est qu'une déclamation très-marquée : c'est l'art qui charge la nature. Les acteurs ne commencent à chanter que dans les moments de passion, d'émotion vive, de tendresse, etc., parce qu'on a remarqué dans la nature qu'en effet la passion donnait une espèce de chant aux hommes, et qu'émus par quelque intérêt vif, par une passion quelconque, nous avions réellement la voix tantôt fort élevée, tantôt fort baissée, très-inégale en général, et chantante suivant les différentes agitations de l'âme. Voilà la source de l'hypothèse sur

la musique. Il en est ainsi de la danse, etc. Mais quelque forte que soit l'hypothèse d'un art, il faut du génie pour y exceller. Ainsi, dans la féerie, l'hypothèse est extrêmement forte, puisqu'elle admet toutes sortes d'êtres, d'influences, de pouvoirs arbitraires; mais ceux qui, à la faveur de cette hypothèse, se sont permis tout ce qui passait par leur cervelle mal arrangée, n'ont enfanté que des absurdités puériles et misérables, au lieu que les ouvrages du comte Hamilton et quelques productions arabes en ce genre sont charmants et vraiment agréables. En approfondissant ces réflexions, vous y trouverez la matière d'un long traité.

Il y a, dans le second volume des lettres qui font l'objet de cette feuille, un étrange parodoxe, savoir, que si dans une cour on ne voyait régner que le vice, le prince qu'on élèverait au milieu de cette corruption deviendrait quelquefois l'homme le plus vertueux, et cela à cause du penchant naturel des enfants pour tout ce qui est rare : or, comme il n'y aurait rien de plus rare dans cette cour que la vertu, elle piquerait certainement la curiosité du prince. Ce misérable sophisme, qui fait le sujet de la soixante et unième lettre, est indigne de M. de Tessin. La vertu ainsi que la santé est analogue à la nature humaine. Les vices ainsi que les maladies en font la corruption. Proposer à la jeunesse d'habiter un pays où les mœurs sont totalement corrompues, afin d'y apprendre à chérir la vertu, c'est conseiller à un homme, pour se bien porter et pour fortifier sa santé, d'aller habiter un endroit affligé de la peste.

Dans une autre de ces lettres, vous trouverez une dissertation sur le goût, où il y a de bonnes choses, mais qui est un peu mince de philosophie. Il me semble qu'en général la théorie du goût n'est point approfondie. Le président de Montesquieu s'était chargé de faire l'article *Goût* pour l'*Encyclopédie*. On nous en fait espérer un fragment. Sans doute que ce grand homme, dans le cours de ses recherches sur les lois, le caractère et les mœurs des différents peuples, a trouvé une infinité de choses qui ont rapport au goût. Le goût juge, par un sentiment intime, de la beauté et de la bonté des choses, lorsqu'il est éclairé par la philosophie; il sait encore se rendre compte de ses jugements et des sentiments qu'il éprouve; mais la philosophie ne le donne pas, elle le rassure en lui faisant voir que la nature d'un objet est d'accord avec le sentiment qu'il en a. Le

goût se fait des modèles de beauté, dont les différentes qualités n'existent pas dans un seul individu, mais sont dispersées dans plusieurs. Ainsi l'homme parfaitement vertueux est un être idéal, et pour la comparaison de ce qui est, avec cet être qu'il a imaginé, le goût forme ses jugements sur les différents degrés de perfection qu'il remarque dans les hommes. Pour avoir le goût délicat et grand, il faut avoir l'esprit juste, l'âme sensible et un cœur honnête. Si la vertu et la beauté ne causent pas en vous cette douce émotion qui fait le charme et le bonheur des cœurs généreux et sensibles, comment serait-il possible que vous eussiez du goût, puisqu'il ne sait juger que par ce sentiment? Suivant ce principe, ce sont les plus sages parmi les hommes, qui ont aussi le plus de goût. Voilà de quoi faire encore un traité.

Les idées que M. de Tessin donne à son élève de l'ancien empire romain ne sont pas justes. Il dit qu'on s'attendait à le voir parfait et achevé sous Auguste, où le bon ordre était bien établi, où l'on avait pourvu à tout, etc.; mais que Tibère et ses successeurs avaient tout renversé. L'empire des Romains était perdu longtemps avant cet Auguste peu merveilleux. Le beau siècle de Rome était celui des guerres puniques, celui des Scipion, des Lélius, des Caton, des Cicéron. Cet Octave surnommé Auguste, s'il eût vécu deux ou trois générations auparavant, n'aurait probablement pas été connu; et la plus grande preuve de l'avilissement des Romains sous son empire sont les flatteries serviles qu'on lui prodiguait, et qui ont pensé dérober à la postérité la connaissance de ses vices et de sa médiocrité.

Dans un autre endroit, M. de Tessin propose à son élève, entre plusieurs modèles, Louis XI, à cause de sa piété, de sa politique, de sa justice et de sa bonté. Louis XI était hypocrite, méchant et faible : sa justice était tyrannie, et sa bonté déshonorait ceux qui en étaient l'objet. Dans un autre endroit, M. de Tessin dit à son prince : « Si quelqu'un de vos sujets a le malheur de vous déplaire, il vous est libre de lui faire subir le plus rigoureux châtiment. » Voilà, à mon gré, une maxime très-pernicieuse. Premièrement, il faut que les princes sachent qu'on peut leur déplaire sans être coupable : ils doivent punir, non ceux qui leur déplaisent, mais ceux qui ont manqué à leur devoir. Si quelqu'un a le malheur de leur déplaire, c'est une raison de plus pour eux de le traiter avec les plus grands ména-

gements, de peur d'être injuste à son égard. C'est un petit mal que de pousser la modération trop loin, c'en est un très-grand que de trop écouter son ressentiment. En second lieu, lorsque quelqu'un a manqué, il n'est pas libre au prince de lui faire subir le plus rigoureux châtiment. Le coupable ne doit porter que la peine de son crime, et il est encore, dans ce cas, plus sûr, plus digne d'un souverain d'écouter les conseils de sa clémence que de pousser trop loin la sévérité.

En général, il y a d'excellentes choses dans ces lettres : elles font foi de la probité et de la droiture de leur illustre auteur; un peu plus de philosophie n'y aurait pas nui. M. de Tessin est rempli de zèle pour sa patrie. Il prêche partout l'amour des hommes à son prince. C'est, je le répète, le respect pour l'humanité, qu'il faut inspirer aux princes et aux grands, d'où naissent les égards dus plus ou moins, mais indistinctement, à tous les hommes d'une réputation intacte. Ces égards, témoignés à propos, bien loin d'avilir les souverains, les mettraient, pour ainsi dire, au-dessus de l'humanité, soutiendraient et encourageraient la vertu humble et modeste, confondraient le vice et le crime; car à moins d'être totalement dénaturé, l'homme ne peut se résoudre d'être l'objet du mépris et de l'opprobre publics.

— *L'Épouse suivante*, mauvaise comédie de M. de Chevrier, a été représentée à la Comédie-Italienne, le 10 de novembre, sans grand succès.

— La cinquième lettre de *l'Observateur Hollandais* paraît. Elle ne doit pas paraître fort agréable aux Anglais, et malheureusement pour eux les faits dont il est question ne sont que trop avérés; un peu moins de déclamation rendrait ces feuilles beaucoup plus piquantes.

— M. Vallier, ci-devant conseiller au Parlement et aujourd'hui colonel d'infanterie, a fait imprimer un *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont, commandé par M. de Chevert, lieutenant général des armées du Roi, pendant le mois d'août ou de septembre* [1]. Vous trouverez dans les vers de ce poëte guerrier beaucoup de facilité et beaucoup de platitude.

— Un autre capitaine de cavalerie, dont j'ignore le nom,

1. Metz, 1755, in-4°.

vient de donner en deux volumes des *Pensées philosophiques sur la science de la guerre; analogies combinaisons, portraits, tableaux*[1]. La singularité du style de ce livre pourra vous amuser un instant; mais sans vouloir m'ériger en juge sur ces sortes de matières, je doute qu'il soit d'aucune utilité pour le reste.

— On vient de publier le premier volume des *Campagnes de M. de Luxembourg*, ouvrage proposé par souscription depuis le commencement de cette année. Les avis sont partagés sur le mérite de cette édition, et il est des gens qui prétendent que les cartes ne sont pas faites avec tous les soins possibles.

— On a fait ici une édition de l'éloge de M. de Montesquieu prononcé par M. de Maupertuis dans l'assemblée publique de l'Académie de Berlin. M. d'Alembert a mis de son côté un éloge de M. de Montesquieu en tête du cinquième volume de l'*Encyclopédie*. Voilà deux morceaux de deux hommes célèbres, sur le même sujet, pour ceux qui aiment à faire des parallèles.

— M. l'abbé de Boismont a été reçu à l'Académie française il y a environ un mois; son discours a été généralement condamné à l'impression. C'est un jargon vide d'idées et de sens, fort bon pour jeter de la poussière aux yeux des sots. Il dit, par exemple, que l'homme est tout entier dans le cœur, et que l'imagination est beaucoup plus près du cœur que la raison. Tout son discours est écrit dans ce goût-là. Et voilà les gens qu'on met de l'Académie!

— M. de Mirabaud vient de se défaire de sa place de secrétaire perpétuel de l'Académie française, à cause de son âge, et l'Académie a nommé M. Duclos, historiographe de France, pour lui succéder.

15 décembre 1755.

Personne n'a crié si souvent au voleur que M. de Voltaire. L'infidélité de ses secrétaires et l'avidité des libraires se sont réunies plusieurs fois pour lui dérober ses manuscrits, et l'histoire veut qu'il se soit souvent fait complice de ces entreprises furtives dont il se plaignait ensuite avec tant de bruit. A chaque nouvelle aventure, le public se moque de M. de Voltaire, dit beaucoup de mal de sa personne, loue ses ouvrages

1. (Par le baron de Prades.) Berlin, 1756, 2 vol. in-8.

précédents aux dépens du nouveau et finit par admirer celui-ci comme les autres. Il y a dix ans qu'on dit de cet écrivain célèbre qu'il baisse. Je ne sais si cela est : mais il faut convenir que tout en baissant ainsi, il est infiniment supérieur à tous ceux qui ont essayé de monter depuis. Aucun mortel n'a en effet reçu de la nature autant de dons que M. de Voltaire, ni n'en a fait un plus heureux usage, et je ne vois ce grand homme au-dessous de lui-même que lorsqu'il est aveuglé par quelque passion. Abandonné à leur impétuosité, sans frein et sans guide, il crie, il s'agite, se livre à tous les accès de la douleur et de la colère, se cause à lui-même des maux infinis, croyant en faire de très-grands à ses ennemis, et exerce en tout la méchanceté d'un enfant dont la faiblesse fait pitié. Comme j'ai fort bonne opinion des gens colères, et que cette passion vraiment enfantine se trouve ordinairement dans une âme pure et honnête, au lieu que le ressentiment froid et sournois ne peut se cacher que dans un cœur méchant et corrompu, j'avoue que je pardonne volontiers à M. de Voltaire tous les excès dans lesquels il est tombé à cet égard. Mais ce que je ne saurais lui passer, c'est cette avidité démesurée avec laquelle il a toujours travaillé à capter la faveur des grands, qui l'a si souvent avili aux yeux des honnêtes gens, et dont nous allons trouver de nouvelles traces dans l'*Histoire de la guerre de 1741*. Cet ouvrage se vend ici dans les maisons depuis quelques jours; il a bien l'air d'avoir été dérobé à l'auteur tout de bon[1]. Il est incorrect et imparfait, il finit avec la bataille de Fontenoy, et je sais que M. de Voltaire a dans son portefeuille l'histoire de toute la guerre. Contentons-nous cependant des deux petits volumes qu'on vient de publier en attendant le reste. Il n'était pas difficile de prévoir que cette histoire ferait beaucoup crier : voilà précisément ce qui est arrivé. On en a dit un mal infini; mais tout le monde l'a lue et dévorée pour ainsi dire; et en recueillant les griefs qu'on a allégués le plus généralement contre cet ouvrage, on trouve que M. de Voltaire n'aurait pas dû appeler M. le comte de Clermont, prince du sang, parce que c'est contre l'usage; qu'il n'aurait pas dû dire que

1. L'*Histoire de la guerre de 1741* (Amsterdam, 1755, deux parties in-12), que Voltaire a plusieurs fois désavouée, est cependant bien de lui. On en retrouve bon nombre de morceaux dans son *Précis du Siècle de Louis XV*. (T.)

Denain, célèbre par la victoire du maréchal de Villars, est auprès de Landrecies, parce qu'il en est à dix lieues; qu'en parlant du feu continuel que font les Prussiens en tirant cinq coups au moins par minute et chargeant leurs fusils avec leurs baguettes de fer en un moment, il aurait dû savoir que ce ne sont pas les baguettes de fer qui font que les Prussiens tirent si vite, et que beaucoup d'autres troupes ont des baguettes de fer, sans égaler pour cela la vitesse du feu des Prussiens, etc. Voilà des critiques bien importantes, comme vous voyez, pour le fond de l'histoire. Pour moi, peu alarmé de ces graves observations pour la réputation de l'ouvrage, je l'ai lu au milieu de ces cris avec une grande satisfaction que j'aurais conservée sans doute jusqu'à la fin si le récit de la bataille de Fontenoy ne m'eût brouillé avec M. de Voltaire. Nous allons entrer dans quelques détails sur la nature et le fond de cette histoire, pour nous former une juste idée de son mérite.

Premièrement, c'est une chimère de vouloir écrire des événements aussi modernes que ceux de la dernière guerre, à moins que ce ne soit dans la ferme résolution de n'en rien donner au public de son vivant. C'est un pacte que la faiblesse humaine oblige l'historien de contracter avec lui-même, de peur que des intérêts particuliers, le soin d'une réputation mal entendue, l'envie de plaire aux uns aux dépens des autres, ne l'emportent en lui sur l'amour de la vérité. Toutes ces petites faiblesses, dont il n'en échappe aucune à la critique et dont elle fait autant de sujets de chagrin et de reproche pour l'auteur, sont des écueils peut-être inévitables. S'il était donné à l'homme d'être parfaitement juste et de sacrifier tout à la vérité, il s'élèverait ainsi au-dessus de son être, et, malgré l'envie et la jalousie de ses semblables, ses décisions deviendraient bientôt des oracles. M. de Voltaire est bien éloigné de cette perfection. Il est vrai qu'en général il ne blâme personne, et je ne sais si ce n'est pas un défaut aussi répréhensible dans un historien que le serait l'excès contraire. Car je dirais volontiers d'un historien ce qu'un Spartiate disait un jour du roi de Sparte : « Comment sera-t-il bon aux bons, s'il ne sait être méchant aux méchants? » Mais notre historien tombe dans un autre défaut bien plus impardonnable, celui de faire sa cour aux vivants aux dépens des morts. Cet artifice est bas et odieux, et j'en citerai bientôt un exemple que je ne me

sens pas disposé à pardonner sitôt à M. de Voltaire. Parlons auparavant du mérite de son ouvrage : vous y trouverez trois morceaux d'une très-grande beauté. Le premier est le tableau de l'Europe en 1740[1]. On peut sans le déparer le mettre à côté de celui qui est à la tête du *Siècle de Louis XIV*, et qui est un des chefs-d'œuvre de notre auteur. Le second est le portrait du cardinal de Fleury, qui m'a paru admirable. Le troisième est l'histoire de la maladie du roi, que quelques gens de goût se sont plu à comparer au fameux morceau de la mort de Germanicus dans Tacite. Celui de M. de Voltaire sera plus beau dans cinquante ou cent ans d'ici qu'il ne l'est aujourd'hui. Vous y trouverez un mot du roi, admirable à mon gré, et qui n'avait encore été imprimé nulle part. Le roi se voyant en danger de mort dans le temps que le prince Charles repassait le Rhin, il dit au comte d'Argenson : « Dites de ma part au maréchal de Noailles que, pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagna une bataille. » Ce mot est digne de passer à la postérité avec le nom de Louis XV.

On a relevé plusieurs petites inexactitudes dans l'ouvrage de M. de Voltaire, et on a voulu lui en faire un crime. Pour moi, bien loin de souscrire à ces accusations, je trouve qu'elles ne font que déposer contre la foi des autres historiens, de nos compilateurs de fastes, de batailles, etc. On ne passe rien à M. de Voltaire, parce que tout le monde a été témoin des événements dont il parle. Si nous avions des détails aussi exacts sur les événements qui nous ont précédés, nous verrions combien tous les récits du P. Daniel et des historiens de cette trempe sont remplis de mensonges et de faussetés. Comment faire, en effet, pour décrire, par exemple, une bataille dans tous ses détails? Le général lui-même, qui en a conçu le plan et qui l'a exécuté, n'ayant d'ailleurs aucune raison particulière pour cacher la vérité, ne serait pas toujours digne de foi dans ses récits. Ne pouvant être partout, il ne peut tout voir, et le hasard, agissant toujours, a constamment autant d'influence dans l'exécution que les combinaisons les plus profondes et les plus savantes des chefs. Il en est d'une bataille, et en général de la science de la guerre, comme d'un problème de géométrie ou des axiomes dans la

1. Ce morceau se trouve à la tête du *Précis du Siècle de Louis XV*. (T.)

mécanique. Tout se trouve rigoureusement démontré sur le papier et dans la spéculation; mais, dans la pratique, les instruments, les machines, les forces, manquant de cette rigoureuse exactitude et laissant au hasard une grande partie de l'exécution, toutes ces belles démonstrations se trouvent ou fausses ou du moins inutiles. Et comment recueillir encore les détails d'une bataille, par exemple? A qui s'en fier pour l'exactitude et la vérité des faits dans un moment où chacun voit à sa façon, et où aucun ne peut tout voir? Voilà les raisons qui m'ont déterminé à regarder ces sortes de récits comme faux, inutiles et indifférents pour la vérité historique; car les grands événements, comme le sort et les suites d'une bataille, ne sont jamais douteux, et voilà la seule chose qui intéresse réellement l'histoire; le reste doit être une peinture fidèle des mœurs et du caractère de l'homme ou du peuple dont vous entreprenez de consacrer les noms et les faits au temple de mémoire. Qu'un tel régiment ait bien ou mal fait un tel jour, cela peut intéresser le gouvernement et quelques particuliers; mais c'est la chose du monde la plus indifférente pour l'histoire.

En posant ces principes, j'ai déjà fait à M. de Voltaire son procès en partie sur son récit de la bataille de Fontenoy, et je voudrais de tout mon cœur n'avoir à reprocher à cet homme célèbre que l'inutilité de ces détails minutieux; mais le peu de justice qu'il rend au héros qui sauva la France doit lui attirer l'indignation de tous les honnêtes gens. Le maréchal de Saxe est un des hommes les plus singuliers de ce siècle, et si un homme doué du talent de M. de Voltaire eût été à portée d'étudier et d'approfondir le génie et le caractère de ce héros, il aurait fait, en écrivant sa vie, le pendant de l'*Histoire de Charles XII*. La guerre soutenue par la France depuis 1744 jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle n'offre plus rien de vraiment intéressant pour l'histoire que le tableau des exploits du comte de Saxe. Je laisse juger ceux à qui la vérité et l'honnêteté sont de quelque prix, avec quelle indignation et quel étonnement on doit voir M. de Voltaire glisser sur les monuments de gloire que le maréchal s'est élevés, et enlever à ce héros le mérite de la victoire de Fontenoy pour le donner tout entier au maréchal de Richelieu. Suivant le récit de notre historien, non-seulement le comte de Saxe regardait la bataille comme perdue, mais ne savait plus

« Les cœurs sensibles et les malheureux sont faits les uns pour les autres. Le sort qui les a tous formés prend soin de les ramener à leur destination. Dans quelque éloignement qu'ils se trouvent, leurs sentiments et leurs besoins les y entraînent naturellement. Il est simple que ceux qui sont à plaindre cherchent des secours, de la consolation ; et les bons cœurs, émus des plus petites apparences du malheur, aident par leur empressement à se faire instruire de toutes les circonstances. MM. les chevaliers de L'Aigle, formés de ce caractère heureux et si rare dont je viens de parler, trouvèrent les occasions d'en faire usage au moment où ils s'y attendaient le moins. Assis sur le boulevard, sur la fin du jour, un jeune garçon vint se mettre à l'autre bout du banc où ils étaient. Il paraissait à peine sorti de l'enfance : une figure assez jolie, dans le plus grand abandon et la plus excessive douleur, lui attira l'attention de ces messieurs. Ils remarquèrent que tous ses regrets avaient pour objet ceux qui habitaient une maison vis-à-vis de laquelle ils étaient assis. Ils jugèrent, à son âge, que quelque querelle avec son père ou ses maîtres l'avait engagé à fuir le châtiment : dans cette idée, ils lui offrirent leur médiation de l'air le plus capable de lui donner de la confiance. Leur bonté l'attendrit encore davantage. « Je ne suis point accoutumé, leur dit-il, à « trouver quelqu'un qui s'intéresse à moi. Mon sort, la simple « curiosité vous engage à me le demander ; je n'ai rien, ou du « moins ce serait si peu de chose pour vous que ce n'est pas la « peine d'en parler. » Le son de sa voix, plus doux que ne l'ont d'ordinaire les hommes, quelque jeunes qu'ils soient ; l'abondance des larmes, attribut ordinaire du sexe le plus faible ; enfin l'air de décontenance que donne un habit qu'on n'est pas fait à porter, firent juger à ces messieurs qu'ils avaient affaire à une femme déguisée. Ils lui apprirent le soupçon que l'aveu le plus prompt, accompagné de sanglots, justifia bientôt. La douleur ôte tout art de feindre : elle n'avait nul intérêt de cacher son secret ; mais quand même elle l'eût voulu, elle était trop affligée pour en avoir l'adresse. Elle balança plus longtemps, quand ils la pressèrent de leur apprendre les raisons qui l'obligeaient de cacher son sexe. Elle attendit la nuit pour se déclarer tout à fait. Il semble que le jour augmente l'embarras en le faisant apercevoir. « Je suis, leur dit-elle, fille d'un habi-

« tant de Bondy, à présent jardinier à Guermantes : mon père me « maria contre mon inclination ; j'aimais, mais j'étais trop jeune « pour le dire et pour résister à mes parents. Ce premier mal« heur fut court. Je devins veuve et je me crus, dès ce moment, « libre de rendre heureux l'amant que j'adorais. Mon père me « refusa, de la façon la plus dure, de consentir à mon mariage. « Barrat, cet homme qui m'était si cher, n'avait de bien que « pour mon cœur. Il était pauvre, et mon cœur ne pouvait pas « sentir combien il est heureux de réparer un peu, de partager « du moins les maux avec ce qu'on aime. Il résista toujours, et « sa fermeté me perdit. Il est bien difficile d'écouter la raison, « quand le cœur déchiré combat toujours contre elle. Je me ré« solus à fuir. Nous nous jurâmes de nous marier aussitôt que « nous en trouverions la facilité. Rassurée par cette trompeuse « promesse, je crus moins fuir mon père que suivre mon époux. « A peine fûmes-nous nos maîtres que nous trouvâmes plus « d'impossibilité de résister à nos transports qu'il n'était aisé de « les rendre légitimes. Un pas fait contre le devoir en entraîne « bien d'autres. Je fus aussi coupable que je pouvais l'être, et « ma tendresse est ma seule excuse. Hélas ! je ne m'apercus de « tous mes torts qu'au moment où je perdis tout mon bonheur : « nous ne sentons jamais mieux nos fautes que lorsqu'elles « nous rendent malheureux. J'étais sortie de la maison de mon « père avec quelque argent, je le prodiguai par une suite de « l'égarement qui m'empêchait de rien prévoir. A peine com« mençâmes-nous à sentir le besoin, que je m'aperçus avec re« gret qu'il touchait plus mon amant que moi. Il ne m'affligeait « que pour lui, et Barrat n'éprouvait pas la même délicatesse. « Nous nous résolûmes à la fin de venir à Paris, et de gagner « notre vie à chanter des chansons : c'était son état ordinaire, « et, pour moi, il me suffisait que cela lui convînt. Nous chan« tions quelquefois ensemble, d'autres fois séparément. Un jour « malheureux que nous avions été dans différents quartiers, « Barrat ne revint point au lieu que nous habitions. Je passai « la nuit entière dans la plus cruelle inquiétude. Il n'est pas « d'accident affreux que je ne croyais lui être arrivé. Plusieurs « jours s'écoulèrent dans les mêmes tourments ; enfin je com« mençai, par un pressentiment trop juste, à soupçonner sa « fidélité. Je me rappelai mille marques de froideur que je

« n'avais pas aperçues (j'allais toujours trop au-devant de lui « pour voir aisément combien il s'éloignait de moi). Mais espé- « rant de le ramener si je pouvais le rejoindre, et me souvenant « qu'il m'avait dit que son père était soldat, en garnison à Givet, « j'imaginai qu'il avait peut-être été l'y trouver, ou qu'au moins « j'y apprendrais de ses nouvelles. Je partis. L'éloignement, « quelque grand qu'il soit, ne pouvait m'effrayer : l'objet qui « m'attirait me rendit tout possible. Je fis le voyage à pied, « n'ayant pas le moyen de le faire autrement; et je n'en fus « affligée que parce que cela le rendait plus long. Mais, hélas! « pour quelle affreuse certitude m'étais-je donnée tant de soins? « Personne ne connaissait à Givet le père de mon amant; il « m'avait trompée. Cette première trahison ne m'assurait que « trop de la seconde. Je revins plus désespérée, mais toujours « aussi tendre. J'errais continuellement dans Paris, le cherchant « avec autant d'empressement que si notre réunion eût dû le « rendre aussi heureux que moi. Ma persévérance fut un mo- « ment récompensée; je le trouvai enfin, sa mère et sa sœur « étaient avec lui. Rien ne m'arrêta; ni la crainte d'être rejetée, « ni le ridicule auquel ma démarche dans une rue m'exposait. Je « l'enlevai dans mes bras; il fut accablé de caresses avant « d'avoir pu s'en défendre. Il feignit d'abord de ne me point « connaître; et puis, craignant que je n'achevasse de le décou- « vrir, il me prit en particulier pour me faire sentir le danger « d'une explication si publique, et me donna rendez-vous au « jour suivant dans un lieu écarté. L'ingrat connaissait bien tout « son pouvoir sur moi! J'obéis, et le lendemain je fus beaucoup « avant lui à l'endroit qu'il m'avait marqué; il s'y rendit enfin, « mais pour m'y tromper. Il me perdit, autant qu'il put, dans « des détours que je ne connaissais pas, et m'abandonna enfin « à mon désespoir, sans presque de ressources. Je ne vous dirai « pas l'état où je fus alors, il vous est aisé à penser; et l'hor- « reur que me cause ce souvenir m'ôte la force d'en parler. « J'imaginai cependant encore un moyen de le ramener. Ce qu'il « m'avait dit de sa mère me donna l'idée de l'aller trouver et de « l'intéresser à mon sort. Je m'habillai en homme, je me rendis « promptement chez elle; et, lui racontant mon aventure comme « un tiers qui ne prenait que l'intérêt de la pitié, je lui peignis « mon amour, mes malheurs; ils pouvaient attendrir, et, au

« moment que je la vis touchée : Vous voyez, lui dis-je, en tom-
« bant à ses pieds, cette malheureuse qui adore votre fils, et
« qui en est si cruellement traitée : tant d'amour méritait-il
« tant de rigueur? Si je suis coupable, est-ce à mon amant,
« unique cause de mes fautes, à m'en punir? Jugez-moi vous-
« même; si vous me trouvez digne de pitié, obtenez-moi au
« moins la sienne : tout humiliant que soit ce sentiment, il me
« sera cher, s'il peut me préserver de sa haine.

« L'attendrissement qui m'inspirait passa de mon cœur
« dans celui que je cherchais à en persuader. La mère de mon
« amant consentit à s'avouer la mienne; elle me promit ses
« soins, et m'en donna le gage en m'accordant le nom précieux
« de « sa fille ». Je le reçus dans ses bras, au milieu des ca-
« resses inséparables d'un titre aussi cher. Ce sang, le même
« qui coule dans les veines de mon amant, s'émut pour moi et
« rassembla tout le mien vers mon cœur.

« Voilà, messieurs, l'espérance qui m'attache encore à la
vie, et dont le succès peut seul me la rendre heureuse. »

« Je passe, dans l'attente de mon sort, les nuits au milieu
« des champs; le jour, vis-à-vis de cette maison qui renferme
« l'objet si précieux de ma tendresse. Mon âme y vole à chaque
« instant sur ses pas; je l'aperçois quelquefois à travers mes
« larmes; et, quoique je craigne souvent de rencontrer ses re-
« gards, il est toujours l'objet des miens. »

« Le discours de Geneviève ne pouvait manquer d'attendrir
ceux que sa douleur, toute muette qu'elle était d'abord, avait
commencé d'intéresser. Ils lui offrirent leurs services pour en-
gager Barrat à lui rendre justice. « J'accepte vos bontés, leur
« dit-elle, mais n'employez pas la violence; sa main sans son
« cœur me serait un présent trop funeste. Dites-lui seulement
« l'état affreux où je suis; dites-lui que lui seul peut m'en ôter;
« rappelez-lui (ah! je rougis de vous l'avouer) que je porte dans
« mon sein un gage de son amour, et celui de ma honte s'il ne
« le justifie : enfin qu'il soit père s'il ne veut plus être amant,
« et qu'il pardonne au malheureux fruit de sa tendresse de se
« trouver trop près d'un cœur qui lui est devenu odieux. »

« A ces mots, cédant à l'abondance de ses larmes, elle put
à peine remercier ses bienfaiteurs et les voir courir au lieu d'où
elle attendait son arrêt.

« Leur zèle ne réussit dans ce moment qu'à augmenter ses maux. Barrat, effrayé de ses remords, les prit pour des officiers de la justice implorée par la malheureuse Geneviève; il se cacha à leurs yeux, et à peine furent-ils éloignés que ce barbare, qui n'avait pas daigné jusqu'alors l'apercevoir, vint la trouver pour l'accabler des reproches les moins mérités et des menaces les plus effrayantes. Il osa bien se servir contre elle de la faiblesse dont il était l'objet, et lui faire craindre de l'entraîner dans ces lieux de honte où l'on punit d'une prison éternelle le crime, effet du libertinage et non du sentiment.

« Son amante, à ses pieds, prodiguant sans succès les larmes et les serments, n'obtint son pardon que sur la promesse de fuir ses généreux protecteurs; il se flattait d'un oubli dont ils n'étaient pas capables. Tous ses efforts ne purent ralentir leur zèle; et Geneviève, soumise autant que malheureuse, n'eut à leurs yeux qu'un mérite de plus.

« Il est inutile de détailler les soins trop délicats qu'ils employèrent pour adoucir cet être barbare et méprisable; les caresses l'enhardirent, les menaces le rendaient furieux, l'intérêt ce vil moteur d'une âme de sa trempe) parut quelque temps l'entraîner.

« MM. de L'Aigle, ravis d'entrevoir la moindre espérance, joignirent à leurs bourses celles de leurs amis qu'une aventure si touchante avait attendris; ils comptaient enfin tous leurs travaux finis et récompensés. Geneviève commençait à essuyer ses pleurs; mais le ciel, qui l'avait formée si différente de son amant, pouvait-il se prêter à cette union bizarre? Il jugea plus juste qu'elle pour son bonheur, et lui fit essuyer un dernier refus pour lui sauver de plus grands maux.

« Depuis ce moment cruel, et cependant heureux, livrée à une douleur tranquille, parce qu'elle est sans espérance, elle reçoit du temps et de la réflexion les secours qui, dégradant peu à peu son amant à ses yeux, lui amèneront à la fin le repos qu'elle a si bien mérité. »

— *Le Plaisir, rêve*[1]. Poëme mauvais, plat, détestable.

— Il paraît un nouveau Mémoire sur les différends de la

1. (Par le comte d'Estaing.) Otiopolis et Paris, 1755, in-8. Plusieurs fois réimprimé.

France avec l'Angleterre, sous ce titre : *Lettre d'un Français à un Anglais*[1]. Ce Mémoire me paraît instructif et bien fait. On promet la suite.

1756

JANVIER

1er janvier 1756.

J'ai souvent été étonné du vain orgueil de l'homme. Les premiers regards que nous jetons sur l'univers ne nous apprennent que la faiblesse et la vanité de nos semblables ; mais ce vice n'a été, ce me semble, nulle part aussi sensible que dans ce qu'il y a de plus propre à nous inspirer de la modération et la véritable humilité, je veux dire dans l'étude de la philosophie. Plus les hommes ont élevé leurs connaissances, plus ils ont approché des éléments et des premiers principes, plus ils ont dû s'apercevoir des limites étroites de l'esprit humain qui, paraissant au premier abord tout approfondir, ne conçoit réellement aucune idée primitive et n'en concevra jamais. Voilà la seule vérité évidente que nous ayons découverte par nos spéculations les plus abstraites, les plus élevées et les plus opiniâtres. Cinq ou six génies sublimes que l'humanité a produits depuis cinq ou six mille ans que nous avons connaissance de l'existence de notre espèce, ont eu le courage d'envisager l'univers, et de reconnaître leur ignorance ; tout le reste des faibles mortels a mieux aimé s'en imposer à lui-même, créer des sciences qui n'apprennent rien, inventer les détours vains et épineux de la méthode, et se tromper, pour ainsi dire, sur les bornes de l'esprit humain par un fatras imposant de termes spécieux. C'est là l'abrégé de l'histoire de la philosophie de tous les siècles. Nous devons la vraie science à trois ou quatre Grecs. Les Romains en ont profité, et l'ont transportée dans leur langue ; les nations gothiques l'ont défigurée et déro-

1. (Par Coustelier.) 1755, in-12.

bée sous un jargon scientifique et barbare; Bacon l'a rétablie et dégagée du joug importun de la superstition et de l'ignorance; il nous a tournés du côté de l'expérience; il nous a appris à observer et à interpréter la nature, et à profiter des découvertes physiques que le hasard et la nature toujours agissante, beaucoup plus que le génie des philosophes, ont procurées aux hommes. Les bons esprits de notre temps ont suivi la route indiquée par Bacon. Toute la foule du peuple lettré de nos jours, perdant de vue la vraie science ou ne pouvant la comprendre, s'est enfoncée dans le chaos des systèmes, dans le labyrinthe de la méthode, et s'est crue fort avancée dans la philosophie, pour avoir troqué les noms de scolastique ou de péripatéticien contre ceux de cartésien ou de newtonien. C'était la mode il y a environ quinze ans, c'est-à-dire après le retour de ces deux compagnies célèbres qui avaient été envoyées pour mesurer la terre, de parler de la métaphysique avec beaucoup de mépris, et de prôner la géométrie comme la seule science digne d'occuper les esprits supérieurs. M. de Voltaire, toujours trop aisément entraîné vers la nouveauté, fut un des premiers à dépriser la métaphysique, qui rend la philosophie si touchante, et un des plus zélés partisans de la géométrie, qu'il ne savait point. Mais les modes passent, et la vérité seule demeure. L'engoûment de la géométrie tire vers sa fin. M. de Buffon a été le premier à avertir les géomètres qu'il n'y avait pas dans leur science de quoi s'arroger de la supériorité sur les autres; M. Diderot leur a prédit la fin de leur règne, et que la chimie et l'histoire naturelle s'élèveraient sur leurs débris; et moi, sans être ni prophète ni sorcier, je prédis que les chimistes, lorsqu'ils auront la vogue, ne seront pas plus modestes que les géomètres, et qu'ils se regarderont à leur tour comme les seuls dépositaires de la vraie science. L'abbé Terrasson, lorsqu'on l'entretenait d'une matière qui ne tenait point à la géométrie, demandait avec une naïveté orgueilleuse : « Qu'est-ce que cela prouve »?, voulant faire entendre qu'on ne démontrait rigoureusement qu'en géométrie, et que toutes les autres vérités étaient, pour ainsi dire, précaires à quelques degrés d'évidence de plus ou de moins. Cela peut être vrai; mais je demanderais volontiers à mon tour, en voyant tous ces profonds calculs, toutes ces admirables méthodes : Qu'est-ce que cela apprend?

Tous ces corps, toutes ces formes qui font l'objet de la méditation du géomètre sont imaginaires et supposées. Les déductions qu'il en tire sont rigoureusement démontrées; mais il ne faut pas qu'il oublie que tout ce bel édifice n'existe que dans sa tête, et que du moment qu'il veut opérer dans la nature toute cette certitude géométrique disparaît. La géométrie peut donc être fort bonne à exercer et à aiguiser l'esprit; mais elle ne ne nous apprendra jamais rien de plus réel ni de plus certain que la vraie, la sage métaphysique, la mère des connaissances sublimes, du doute et de la probabilité dont il faut bien nous contenter, notre faible vue ne pouvant supporter la clarté pure et entière de la vérité. Ainsi, la figure de la terre, soupçonnée par le grand Newton, peut avoir une grande probabilité métaphysique; mais tous les géomètres de l'univers calculeraient et mesureraient pendant tous les siècles à venir, sans réussir à nous la démontrer géométriquement. Le géomètre, engoué de sa science, ressemble à un habile joueur d'échecs qui se croirait plus capable que personne de conduire une armée, ou mieux encore à un enfant qui, après avoir construit de fort beaux châteaux de cartes, se regarderait au-dessus de tous les architectes, et ne croirait personne plus capable que lui d'ordonner un grand édifice. L'engoûment et la présomption avec lesquels le vulgaire se choisit une science de préférence, qu'il voudrait faire passer pour la science universelle et par excellence, il les porte encore jusque dans les détails de cette science. Rien n'est plus ordinaire, surtout aux gens bornés, que de se croire plus pénétrants que les autres, et de vouloir passer pour tels. C'est cette manie qui a engendré celle de tout démontrer, et qui a inventé toutes ces ridicules formules, toutes ces méthodes arbitraires par l'emploi desquelles les sots se sont donné le change, et se sont en effet crus beaucoup plus avancés que les vrais philosophes. Combien n'a-t-on pas crié contre les *facultés occultes* d'Aristote? Avec quel mépris n'a-t-on pas traité ceux qui avaient recours à ces expédients? On dirait, à entendre le superbe langage de nos philosophes méthodiques, que la vérité, se dérobant aux yeux défiants du timide sceptique, ne se dévoile avec complaisance qu'aux regards arrogants de celui qui ne doute de rien. C'est ainsi qu'à force de confiance dans ses propres lumières, on contracte l'habitude de prendre des for-

mules pour des démonstrations, et de voir dans la nature les misérables fantômes qui n'existent réellement que dans notre cerveau faible et mal réglé.

Pour moi, plus vrai avec moi-même, plus humble et plus timide, plus borné peut-être, je déclare avec la modestie qui convient aux ignorants, qu'après avoir reçu avec autant de respect que d'avidité les décisions et les démonstrations de nos philosophes dogmatiques, je ne me suis pas trouvé plus avancé que je ne l'étais auparavant; que, remontant aux premiers principes, tant dans la physique que dans la morale, et dans toutes les sciences qui intéressent véritablement l'homme, j'ai vu que, malgré tous les termes pompeux, on n'expliquait rien; j'ai vu disparaître la certitude et faire place à une probabilité métaphysique et à une évidence entremêlées de nuages. Cette découverte m'a donné beaucoup de mépris pour les dogmatiques, d'autant moins dignes d'indulgence que, semblables à cet insécte insolent et misérable qui, jeté par le vent sur le timon, croyait être la cause de la poussière qui s'élevait autour de lui, ils se figurent orgueilleusement être les dépositaires des secrets de la nature; et j'ai appris à ne respecter que ces hommes hardis et sages qui, s'élevant par des vues sublimes au niveau de la nature, percent d'un œil pénétrant et audacieux dans les recoins intimes de la vérité, sans s'imaginer follement de pouvoir jamais découvrir entièrement son immense et incompréhensible édifice. Je suis donc si revenu du mépris que les philosophes modernes témoignent pour les facultés occultes, que je crois fermement que notre entendement ne saurait nous conduire plus loin, et que toute vraie philosophie finit avec elles. Car, quel philosophe a jamais pu rendre compte des sensations et de l'instinct, deux facultés qui sont l'origine de toutes nos connaissances et de toutes nos actions, dont l'existence est évidente autant que quelque chose peut l'être en métaphysique, et qu'on n'expliquera cependant jamais? Nos raisonneurs systématiques devraient donc bien comprendre qu'il est plus philosophique de reconnaître l'existence de ces facultés, à la vérité inexplicables, et de s'y arrêter sagement, comme aux limites que la nature a prescrites à l'esprit humain, que de se perdre et de s'embarrasser dans une foule de raisonnements qui ne méritent ordinairement pas même

l'éloge de la sagacité, parce qu'ils tombent dans le puéril et dans le futile. Cette sage philosophie établirait ainsi sur les débris de nos mauvais raisonnements, la vérité telle qu'elle est, indépendante de notre tête; et ne nous trompant plus par les termes imposants de démonstrations et de certitudes, elle nous restreindrait dans nos véritables bornes, et approcherait notre faculté de concevoir et celle d'agir de la perfection dont elles sont susceptibles.

Je vais appliquer ces principes à deux objets intéressants que M. Rousseau a traités dans son *Discours sur l'inégalité des hommes*, avec beaucoup de sagacité, mais qu'il n'a fait qu'embarrasser de difficultés, faute de vouloir avoir recours à cette manière de philosopher sage et simple que je propose. Quelque méthode de raisonner qu'on se choisisse, il faut toujours en venir aux facultés primitives qui sont inexplicables, et qui dirigent dans la nature tout ce qui se meut et tout ce qui respire. Nos philosophes ont admis dans leur philosophie l'instinct des bêtes, sans difficulté. S'ils ont compté expliquer quelque chose par ce terme, ils se sont bien trompés; car cet instinct dont nous ne pouvons nier l'existence sans attaquer la réalité de toutes nos connaissances, est cependant la chose du monde la plus incompréhensible, et un vrai miracle aux yeux du philosophe. Il y a, par exemple, une si grande distance entre la faim que l'animal éprouve et l'herbe qu'il broute; ces deux choses sont si éloignées d'avoir aucun rapport entre elles, qu'il restera toujours réellement inconcevable comment l'animal peut s'aviser de chercher sa nourriture dans l'herbe qu'il foule aux pieds. C'est par instinct, disons-nous, en ignorants qui n'en savent pas davantage M. Rousseau a trouvé les mêmes difficultés à expliquer dans l'homme l'origine des langues, de la réflexion et de la société. Il nous prouve évidemment, même par son exemple, que le raisonnement ne produit sur tout cela rien de satisfaisant; et qu'au contraire, à n'écouter que lui, il est impossible que l'homme ait jamais parlé ou réfléchi, ou qu'il se soit réuni en société; mais pourquoi n'admettrions-nous pas dans l'homme l'instinct, comme nous en reconnaissons dans les animaux? Cet instinct n'explique rien, je le sais, mais il nous approche du moins de la vérité, incompréhensible il est vrai, mais qui, pour passer la portée de notre entendement,

n'est pas moins vérité. Il n'est pas difficile de prouver, par les raisonnements les plus concluants, que l'animal a dû mille fois plutôt mourir de faim que de s'aviser de brouter l'herbe. Cependant l'animal broute par instinct, et c'est par instinct que l'homme parle, réfléchit et recherche la société. Chaque être obéit à la nature, et trouve dans cette obéissance son bonheur et son bien-être ; et la nature a si peu laissé ignorer ses lois à ses créatures qu'elle les force, pour ainsi dire, par des impulsions aveugles, mais irrésistibles, à les accomplir. C'est avec cette manière de philosopher qu'il faut, ce me semble, lire et juger les systèmes de M. Rousseau. « Si les hommes, dit-il, ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole.... » Je réponds à cela, que ce n'est pas à force de penser, mais que c'est par instinct que l'homme a trouvé la parole; que ce même instinct l'a porté à penser, et qu'à force de penser et de parler, il a réduit la parole en forme d'art et de langue. « L'homme qui médite, dit M. Rousseau, est un animal dépravé. » Il est possible, je crois, qu'un individu se déprave et devienne tout à fait dissemblable à son espèce; mais qu'une espèce entière se déprave, et existe pour ainsi dire en dépit de la nature dans cet état de dépravation, voilà ce que je ne crois pas possible : la dépravation totale d'une espèce serait suivie de son extinction. La créature ne désobéit pas à la nature impunément; la destruction totale suivrait de près une désobéissance complète, et bannirait de la terre la créature avec le souvenir de ses égarements. Concluons donc que l'espèce humaine, dans quelque état qu'elle puisse se trouver, aussi longtemps qu'elle subsistera, sera dans un état conforme aux lois que la nature lui a prescrites, et aussi parfaite que sa nature le puisse comporter. La parole, mais surtout la réflexion, sont la plus belle prérogative de l'homme; il est vrai qu'il lui en coûte pour en jouir. C'est la réflexion qui nous a donné la connaissance de la mort, idée horrible qui répugne à la créature que la nature a voulu attacher à la vie, moins par des liens indissolubles que par un désir d'exister qui est sans bornes. Mais que faire? ne faut-il pas toujours remplir sa destinée, et le sage a-t-il quelque chose de mieux à faire que d'apprendre à s'y soumettre?

— Il paraît un ouvrage intitulé *Projet d'un ordre français, suivant les vrais principes de tactique, dans lequel on a suivi les principes du chevalier de Folard et du maréchal de Saxe*[1]. Des gens qui sont en état de juger du mérite de ces sortes d'ouvrages, m'ont assuré que celui-ci était excellent. Il contient un volume assez considérable in-4°.

— *Essai sur la génération de la chaleur dans les animaux*. Traduit de l'anglais de Robert Douglas[2], docteur en médecine. Cet essai est sec, didactique, et peu de chose.

— Quand la mode se mêle de quelque chose en ce pays-ci, on ne finit pas sitôt : M. le président Hénault a mis les abrégés d'histoire à la mode. Depuis ce temps-là, on a tout abrégé. M. Macquer, qui nous a donné un fort bon abrégé d'histoire ecclésiastique, vient d'abréger l'histoire ancienne romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux empereurs[3]. Ce nouvel abrégé fait un gros volume in-8.

— Un négociant d'ici, M. d'Heguerty, donna, il y a environ deux ans, un *Essai sur les intérêts du commerce maritime*. Des gens qui prétendaient être instruits, m'assurèrent alors que cet essai était du chevalier de La Touche, employé par le roi de Prusse dans des affaires de commerce, sans succès. Quoi qu'il en soit, j'eus dès lors une idée très-médiocre de cet ouvrage, qu'on ne laissait pas de prôner ici. Mais ayant encore peu réfléchi sur ces matières, je me défiais avec raison de mon jugement. On vient de publier des *Observations critiques et politiques sur le commerce maritime*[4], dans lesquelles on a examiné plusieurs des propositions, avancées par l'auteur de l'*Essai* avec beaucoup de hardiesse et peu de réflexion. La liberté est l'âme du commerce. On pardonne difficilement à un homme qui écrit sur ces matières d'avoir recours aux expédients despotiques, qui, bien loin de favoriser le commerce, le détruisent de fond en comble. L'auteur de l'*Essai* propose plusieurs fois de ces odieux expédients, surtout par rapport aux raffineries de sucre à Saint-Domingue. On lui fait voir dans ces observations son

1. Barbier indique un *Projet d'un ordre français en tactique*, par de Mesnil-Durand, 1755, in-4°. Est-ce le livre dont parle Grimm ?
2. Paris, 1755, in-12.
3. Paris, Hérissant, 1756, in 8.
4 Inconnu aux bibliographes.

peu de lumière, et que ses jugements sont aussi faux que sa volonté paraît mauvaise.

QUATRAIN A ÉGLÉ.

Que ta voix charmante me touche
Et que je serais fortuné,
Si je pouvais rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné!

QUATRAIN DE M. DE VOLTAIRE

FAIT ANCIENNEMENT POUR Mme LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG, POUR Mme LA DUCHESSE DE BOUFFLERS ET POUR Mme LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Si vous eussiez été les trois déesses
Qui de Pâris pour juge firent choix,
Il eût coupé la pomme en trois
Pour caresser vos six fesses.

15 janvier 1756.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'hiver aussi stérile en productions littéraires que celui-ci. Le génie français se repose depuis trois mois; il n'a paru aucun ouvrage remarquable, et les théâtres ne sont pas plus riches en nouveautés que les autres magasins de littérature. A l'exception de quelques mauvaises pièces qu'on a données à la Comédie-Italienne, à l'insu du public, le vrai théâtre de la nation, la Comédie-Française, n'a eu depuis le retour de Fontainebleau que d'anciennes pièces à remettre sur la scène, qui à la vérité valent bien les nouvelles qu'on nous donne depuis quelque temps. Il n'y a que dix jours qu'on a donné, pour la première et dernière fois, *Astyanax*, tragédie nouvelle de M. de Châteaubrun, de l'Académie française, auteur des tragédies de *Philoctète* et des *Troyennes*[1]. Toute la bonne disposition du parterre et du public pour M. de Châteaubrun

1. *Astyanax* fut représenté le 5 janvier 1756. L'auteur le retira après la première représentation, sous le prétexte d'y faire des changements. Cependant il ne le fit pas représenter de nouveau, et ne tenta pas pour lui l'épreuve de l'impression. (T.)

n'a pu faire réussir cette pièce. Ce serait un spectacle bien curieux pour un philosophe que de voir un homme de beaucoup d'esprit qui n'aurait aucune notion de nos représentations théâtrales sortir de nos pièces nouvelles, et d'entendre ses observations; je ne crois pas qu'elles fussent à l'éloge de nos auteurs ni de notre parterre. Il entendrait tant d'acclamations d'habitude, tant de choses qu'on n'applaudit que par une espèce de tradition établie dans le public de la Comédie, que ne pouvant sentir ces beautés, il serait bien tenté, ou, avec un peu de timidité, de se trouver sans esprit, sans goût et sans ressource, ou, avec un peu de confiance, de regarder le parterre dépourvu de tout jugement, de toute intelligence et de tout sentiment fin et délicat. Il n'y aurait que la réflexion qui pût réconcilier notre philosophie sans expérience, avec notre parterre, et disposer à avoir meilleure opinion du public, malgré l'étourderie de ses premières décisions. En effet, chez un peuple qui a eu anciennement, en ce genre, des chefs-d'œuvre qu'il voit représenter tous les jours, il doit arriver assez communément que des gens médiocres, choisissant la carrière du théâtre, s'efforcent à imiter servilement les modèles que les hommes de génie ont laissés, et que ces efforts, quelque vains et pitoyables qu'ils soient, soient non-seulement soufferts, mais encouragés par le parterre, souvent en réminiscence du beau morceau qu'il rappellent à la mémoire. C'est ainsi que les auteurs médiocres trouvent le secret de faire applaudir dans leurs mauvaises pièces les traits de génie du grand Corneille et de Racine, et qu'il s'établit sur nos théâtres une certaine pédanterie d'imitation servile et d'applaudissements d'habitude, qui ne peuvent surprendre que ceux qui ne sont pas accoutumés à fréquenter nos spectacles. En général, les efforts des cabales ennemies à part, il faut qu'une pièce soit bien mauvaise pour tomber tout à fait et n'avoir aucune sorte de succès.

Si nous demandions donc, au sortir du spectacle, à ce philosophe que nous venons de jeter au milieu du parterre, ce que c'est qu'une tragédie représentée à Paris, il ne manquerait pas de dire qu'on appelle ainsi une pièce de théâtre où les acteurs, après avoir percé avec beaucoup de peine la foule de nos jeunes gens et de nos petits-maîtres qui s'opposent à leur passage, viennent se planter sur le devant de la scène dans un accoutrement bizarre et ridicule, et ordinairement tout à fait contraire au per-

sonnage qu'ils représentent; où l'on a pris à tâche de charger toujours la nature, soit dans la démarche, soit dans le geste, soit dans la déclamation, si bien que de tous les défauts, celui qu'on pardonnerait le moins dans un comédien serait d'être trop naturel; où les acteurs s'adressent à tout moment au parterre et se supposent en spectacle, quoiqu'ils doivent oublier qu'ils jouent devant le public, et entrer dans leur situation et dans l'esprit de leur rôle avec une chaleur et une vérité qui les empêchent de songer aux spectateurs; où les personnages les plus connus dans l'histoire disent des choses entièrement opposées à leur caractère et à leurs mœurs; où les acteurs débitent un recueil de maximes et de lieux communs, quoiqu'ils se trouvent ordinairement dans des moments très-pressants et qui devraient bien leur faire passer l'envie de bavarder et de moraliser comme des régents de collége; et où, après avoir excédé les spectateurs par des raisonnements ennuyeux et par des maximes déplacées, ils se cachent derrière la scène au moment qu'il est question d'agir. Si l'on veut se donner la peine d'appliquer ce tableau ébauché à la plupart des pièces qu'on nous donne depuis quelque temps, on verra que la représentation en doit paraître insupportable à ceux que l'habitude n'a pas familiarisés avec beaucoup d'absurdités établies, et qu'en général nos poëtes qui ont travaillé après Corneille, Racine et M. de Voltaire, ne méritent pas plus d'estime et de distinction que ces manœuvres obscurs qui fabriquent servilement des moules d'après les modèles des grands hommes; encore y a-t-il cette différence que le manœuvre ne se permet pas le moindre écart de son modèle, au lieu que le poëte, en mettant du sien, donne à un modèle admirable un vernis souvent faux et ridicule. Je me suis donc fait une règle générale suivant laquelle, n'estimant dans les beaux-arts que ce qui est produit par l'impulsion du génie, je condamne à l'oubli tout ce qu'un instinct d'imitation a suggéré aux gens médiocres, et la première chose que je demande, quand il s'agit de juger un tragique, est de savoir si cet homme aurait fait des tragédies quand même il n'y en aurait jamais eu de faites. Je crois qu'on peut dire avec vérité que tout homme qui ne serait pas en état de créer le genre dans lequel il prétend exceller n'y sera jamais bien supérieur. Je suis fâché que cet arrêt tombe sur M. de Châteaubrun.

La pièce est dans les règles de la recette de tragédie que je vais donner ici. Prenez deux personnages vertueux et un méchant, soit tyran, soit traître et scélérat; que ce dernier brouille les deux premiers, qu'il les rende malheureux pendant quatre actes, durant lesquels il débitera un recueil de maximes effroyables, enrichi de poisons, de poignards, d'oracles, etc., tandis que les personnages vertueux réciteront leur catéchisme de maximes; qu'au cinquième acte, la puissance du tyran soit anéantie par quelque émeute, ou la trahison du scélérat découverte par quelque personnage épisodique et secourable; que le méchant périsse, et que les honnêtes gens de la pièce soient sauvés. N'oubliez pas surtout, si la France a des différends avec l'Angleterre ou qu'il y ait des querelles entre les parlements et le clergé, de faire des allusions dans vos vers à ces circonstances et de mettre dans la bouche de vos acteurs des maximes sur la paix et sur la guerre, sur les ministres des autels, sur les dépositaires des lois, etc., et vous aurez fabriqué une pièce qui sera applaudie pendant plus de trois semaines, trois fois la semaine, à la Comédie-Française. O immortel Sophocle! ô sublime Euripide! ce n'est pas par ce chemin que votre génie a percé jusqu'à nous, pour arracher à votre postérité étonnée les acclamations d'une admiration méritée et sincère.

VERS SUR LES RUINES DE LISBONNE

ATTRIBUÉS A M. DE VOLTAIRE[1].

Quel est ce dieu de nos calamités
Qui dans le sein de la terre entr'ouverte
Veut replonger nos superbes cités?
Triste Lisbonne, il a juré ta perte;
Tes citoyens, tes palais engloutis,
En un instant se sont anéantis.
Que t'ont servi ces légions sacrées
De pénaillons chez toi si révérées!
Tu les croyais dignes amis du ciel,
Faits pour calmer l'ire de l'Éternel.
Ce tribunal de sang et de colère,

1. Ces vers sont cités également dans le *Journal encyclopédique* du 15 février 1756, comme ayant été attribués à Voltaire. Ils sont de Ximenès, qui les avait fait courir sous ce nom. (T.) Voir la lettre du 1er février.

Que dans tes murs, ainsi que chez l'Ibère,
Cimenta Rome à l'aide de la foi,
Repoussa-t-il le bras levé sur toi?
Tes chapelets, tes pieuses reliques,
Tes *ex voto* à des milliers de saints,
Tant d'oraisons, de dévotes pratiques,
Ces vieux respects pour les rescrits romains,
Qu'ont-ils produit en ce jour de misère,
Où ta ruine épouvanta la terre?
Vois le destin de l'heureuse Albion,
Qui de l'erreur constante prosélyte,
En traitant tout de superstition,
Rit de nos saints et de notre eau bénite,
En se fermant les portes de Sion.
En vain, d'Alger rivale mercenaire,
Portant sur mer pavillon de corsaire,
Au droit public insultant aujourd'hui,
De la justice importune chimère,
Nous la voyons braver la règle austère :
Les dieux encor lui prêtent leur appui.
O Providence! ô mystère sublime,
Si quelquefois notre cœur combattu,
En chancelant se perd dans ton abîme,
C'est quand le bras qui frappe la vertu
N'a pas au moins commencé par le crime.

Je ne sais si ces vers sont de M. de Voltaire. On me mande de Genève que le poëme sur l'événement de Lisbonne contient plus de deux cents vers, que l'optimisme de Leibnitz y est vivement attaqué, et que le ton général de ce morceau n'est pas assez dévot pour promettre à l'auteur un grand succès parmi les fidèles. J'ai assisté, il y a trois jours, à la lecture du poëme de *la Religion naturelle*, du même auteur[1]. Ce poëme, divisé en quatre chants, et adressé au roi de Prusse, m'a paru, autant qu'on en peut juger à une lecture très-rapide, de la plus grande beauté, et de la force de cinq ou six discours en vers de M. de Voltaire. Quoique les arguments qu'on y emploie en faveur du déisme n'aient rien de neuf, la poésie en est si admirable, si élevée, si touchante, si pathétique, que je ne puis m'empêcher de prononcer l'anathème contre celui dont les yeux ne se rempliraient point de larmes à la lecture d'un ou-

1. C'est le *Poëme sur la Loi naturelle*.

vrage qui fait tant d'honneur à l'humanité. Il n'y a ici qu'un seul homme qui le possède, le récite, et ne le donne à personne.

— M. l'abbé Prévost vient de nous donner le commencement de la traduction du roman anglais de M. Richardson, intitulé *Histoire du chevalier Grandisson*, par l'auteur de *Paméla* et de *Clarisse*. Je me réserve de soumettre à votre jugement mes idées sur ce roman, lorsque M. l'abbé Prévost nous en aura donné la fin; il nous la promet dans le courant de ce mois-ci. Ceux qui sont en état d'apprécier le mérite de M. Richardson ne seront contents ni du plan que M. l'abbé Prévost a suivi pour réduire ce roman, ni de ce qu'il en dit dans l'introduction qui est à la tête de la traduction. Il se rappelle, à l'occasion des ouvrages de Richardson, l'idée du Boccalini, qui prétendait que, dans un bloc de bois ou de pierre, il y avait toujours une belle statue renfermée : la difficulté n'était que de l'en tirer. Il faut avoir bonne opinion de soi pour se faire ainsi sculpteur du marbre de M. Richardson. C'est vraiment lui qui est un artiste sublime; et vous, traducteurs, si vous osez toucher à ses chefs-d'œuvre, ôtez-en, si vous pouvez, ces taches légères et cette poussière qui couvre, par ci par là, ces statues admirables; dégagez-les de cette terre qui cache quelquefois leurs contours; mais gardez-vous de porter une main profane jusque sur la statue même, de peur de trahir votre ignorance et votre insensibilité.

— Les marques de sensibilité de la part des princes sont toujours très-précieuses : la bonté de leur cœur assure souvent bien mieux la tranquillité et le bonheur des peuples que tous les heureux efforts de leur génie. Vous savez sans doute que M. le Dauphin, il y a environ huit mois, en jouant avec un fusil, eut le malheur de blesser un de ses écuyers, M. de Chambord, qui en mourut peu de jours après. Il a laissé une femme qu'il aimait tendrement et dont il était adoré; c'était un homme de mérite généralement estimé. M. le Dauphin a donné, dans cette occasion, toutes les marques d'un désespoir extrême. La veuve de M. de Chambord vient d'obtenir six mille livres de pension sur le domaine du roi. Elle était grosse lorsque ce malheur arriva. Depuis, étant près de son terme, elle avait écrit à M. le Dauphin pour lui recommander son enfant, au cas qu'elle vînt

à manquer. Voïci la réponse de ce prince, datée de Versailles, du 20 janvier 1756 :

« Vos intérêts, madame, sont devenus les miens; je ne les envisagerai jamais sous une autre vue. Vous me verrez toujours aller au-devant de tout ce que vous pouvez souhaiter pour vous et pour cet enfant que vous allez mettre au jour. Vos demandes seront toujours accomplies. Je serais bien fâché que vous vous adressassiez pour leur exécution à un autre qu'à moi. Sur qui pourriez-vous compter avec plus d'assurance? Ma seule consolation, après l'horrible malheur dont je n'ose seulement me retracer l'idée, est de contribuer, s'il est possible, à la vôtre, et d'adoucir, autant qu'il dépendra de moi, la douleur que je ressens comme vous-même. »

FÉVRIER

1er février 1756.

On se plaint continuellement de l'abus de la presse, de cette source intarissable de mauvais livres dont nous sommes inondés. Pour moi, je me plaindrais plus volontiers de l'abus de la lecture, et je dirais que, depuis qu'elle est devenue métier, la littérature et le goût, à force de s'étendre, se sont insensiblement dégradés parmi nous; car, sans compter que les mauvais écrivains ne nous feraient aucun mal si nous ne les lisions pas, il faut convenir que c'est une chose bien bizarre de lire non pour s'instruire ou pour s'amuser, mais uniquement pour juger et décider du mérite des auteurs. Cette sorte de lecteurs, dont le nombre est aujourd'hui immense, sont pour le moins aussi ridicules que vous le paraîtrait celui qui ferait une étude profonde de la bonne et mauvaise chère non parce qu'il serait naturellement gourmand ou friand, mais dans le noble dessein de devenir l'arbitre et le juge infaillible du mérite des tables de Paris. On sent, de reste, combien un homme, en suivant ce système, s'éloignerait de son but, et combien il émousserait vite le peu de finesse qui lui serait restée dans le palais. Il en

est de la lecture comme de la société. L'une et l'autre peuvent être d'une ressource infinie pour un homme d'esprit. La lecture peut lui servir à se meubler la tête de connaissances solides, à s'orner l'esprit, à étendre ses idées, à les rectifier, à se fortifier le jugement par l'exercice continuel de la réflexion sur les pensées d'autrui. La société, de même, peut lui apprendre à développer la solidité et les agréments de son esprit avec grâce et avec aisance, à connaître les hommes, les ressorts de leurs différents caractères, la portée de leur génie, les qualités de leur cœur. Mais, à moins que vous n'usiez de l'une et de l'autre avec toute la circonspection possible, la société dégénerera bientôt en dissipation et oisiveté; et la lecture brouillera dans votre tête toutes les idées et toutes les connaissances. Voilà les deux véritables sources de tous les travers de notre siècle. Le désœuvrement nous entraîne dans la société non par le besoin que nous en avons, mais simplement parce que nous ne saurions que devenir. Bientôt on s'accoutume à voler de cercle en cercle, à promener sans cesse son insipide oisiveté, à changer de place sans en avoir envie. L'ennui suit partout. Partout on se déplaît, ou, ce qui est peut-être plus malheureux encore, partout on se plaît également; et c'est ainsi qu'on contracte insensiblement cette habitude qui rend indolent et blasé, surtout cette légèreté dans les propos, cette indifférence qu'on commence à montrer dans les choses de goût, et qui s'étend bientôt jusqu'à la vertu même. Oh! que la société est devenue différente de ce qu'elle a été dans son origine, où les hommes rassemblés par le charme de l'amitié, et d'un commerce doux et paisible, regardaient la société de leurs semblables non comme une ressource contre le désœuvrement, mais comme un délassement de leurs travaux, et où ils goûtaient sa douceur sans se rendre insipides et insupportables les uns aux autres. On sortait du commerce des autres plus éclairé et meilleur. L'esprit y avait puisé une nouvelle vigueur, et le cœur, rempli d'amitié et de sensibilité, s'était fortifié dans le goût du beau et de la vertu. Le même vice, l'oisiveté, d'autant plus importune que l'ennui en est inséparable, nous a porté à lire. Ce n'est pas pour admirer les chefs-d'œuvre que les hommes de génie nous ont laissés dans tous les genres, et pour partager par le sentiment intime d'un goût fin et délicat l'en-

thousiasme qui les inspira, ce n'est pas pour nous approprier les méditations des meilleurs esprits qui ont paru parmi nous. C'est pour juger, à tort et à travers, une foule d'écrivains médiocres, et pour déprimer surtout ceux qui ont quelque réputation, que nous avons fait de la lecture un métier. Cette manie n'est nulle part aussi sensible et aussi ridicule que dans les sociétés où l'on tient méthodiquement bureau de bel esprit, qui y est affiché en forme. Chaque coterie de Paris a, pour ainsi dire, son bel esprit en titre qui lui donne le ton, et il y a peu de spectacles plus comiques pour un philosophe que celui de deux ou trois séances différentes en ce genre. La brochure du jour, la nouvelle pièce, les gens célèbres dans les lettres et dans les arts sont tour à tour l'objet de la conversation. On juge, on blâme, on élève aux nues, on assigne des rangs. Ce qui est admiré dans une de ces coteries est méprisé dans l'autre; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, le plus souvent, aucun de ces jugements n'est fondé. A la faveur de cette manie, plusieurs hommes très-médiocres, et qui n'avaient aucun titre d'ailleurs pour mériter l'attention du public, sont parvenus à se faire une espèce de réputation. Incapables de rien produire, ils ont embrassé le métier de critiques, et exercent dans les maisons de quelques particuliers celui de juge banal de tous les gens et de tous les ouvrages d'esprit, conformément à quelques règles que la pédanterie a établies et au jargon à la mode que nous avons la sottise de trouver plus supportable que celui des précieuses ridicules. Si l'immortel Molière pouvait renaître parmi nous, la comédie des *Femmes savantes*, si funeste autrefois à l'hôtel de Rambouillet, refaite aujourd'hui sur les originaux de notre siècle, couvrirait bientôt de honte et de ridicule toute la foule de ces prétendus juges. J'ai souvent pensé que ce serait le sujet d'un fort joli roman, que de peindre cette fureur d'esprit et de critique qui s'est emparée de nous. Un peu de sel et beaucoup de gaieté rendraient ce roman aussi amusant qu'utile, et nous en aurions un à la fin que nous pourrions mettre à côté de tant d'excellents romans domestiques des Anglais. Je ne doute pas qu'avec un peu de talent, une imagination vive et saillante, une manière d'écrire légère et facile, on ne nous donnât bientôt un roman qui produisît une révolution complète en France; et ce

serait peut-être le plus important service qu'on pût rendre au public de notre siècle. Bientôt la pédanterie et la prétention, sifflées et proscrites, perdraient ce ton empesé et avantageux qui leur assure le suffrage des sots; et le goût, incertain et vacillant au milieu de tous ces tribunaux usurpés, prendrait bientôt parmi nous une nouvelle consistance.

En attendant, on pourrait rendre un autre service au goût et à la littérature. M. de Voltaire a fait imprimer, parmi ses œuvres, des *Conseils à un journaliste*. Ces conseils sont excellents, mais ils sont donnés à une espèce d'hommes fort inutiles dans l'empire des lettres. Le meilleur conseil à donner à un journaliste, c'est de ne point faire de journal. Je voudrais, en revanche, qu'un homme d'esprit et de goût donnât au public des conseils de lecture. Ce n'est pas que nous n'ayons beaucoup de bibliothèques amusantes, utiles, choisies, et autres drogues pareilles; M. Formey vient d'en former une encore, et personne ne le soupçonnera d'être trop difficile; mais, malgré tous ces choix de lecture, l'ouvrage que je propose reste encore à faire. Plus le goût des lettres et de la philosophie semble s'étendre chez nous, plus nous en devons craindre la corruption; plus le nombre des lecteurs augmente tous les jours, plus les conseils de lecture deviennent nécessaires.

Je terminerai ces réflexions par quelques observations générales qui doivent servir de fondement à celui qui entreprendra l'ouvrage dont je parle. Ce sont des règles que le bon sens dicte, mais qui ne sont faites que pour les gens d'esprit; car, pour ceux qui n'en ont point, il est inutile de leur donner des conseils. Qu'un sot lise ou ne lise point, ou lise sans choix et sans goût, c'est la chose du monde la plus indifférente pour l'humanité. La première de toutes les règles est de lire peu. Rien n'est si dangereux que de se faire de la lecture une habitude continuelle, de sauter d'une matière à une autre sans se donner, pour ainsi dire, le temps de respirer; il faut peu lire et méditer longtemps sur ce qu'on a lu. Le meilleur estomac, si vous le surchargez d'aliments, même excellents, finit par vous refuser tout service. Ses fonctions, à force de se répéter sans relâche, deviennent pénibles; et bientôt la santé, au lieu de tirer de nouvelles forces du suc des aliments, dépérit et menace le corps de sa ruine entière.

MADRIGAL

DE M. DESMAHIS.

Amour trouva celle dont j'ai fait choix.
« Bon, je cherchais, dit-il, une cruelle;
De nouveaux traits j'ai rempli mon carquois,
Faisons-en vite essai sur cette belle. »
Amour ajuste, et tire en vain deux fois:
Le maladroit de dépit étincelle;
Il m'aperçoit : « Ah! dit-il, à l'instant,
J'en suis fâché, tu vas payer pour elle;
Tiens, ce trait-là va te rendre constant,
Et celui-ci doit te rendre fidèle. »

NOUVELLE CHANSON POISSARDE

SUR L'ANCIENNE MARCHE DU RÉGIMENT DES GARDES

PAR M. VADÉ, LE RACINE DES HALLES,
ET APRÈS M. COLLÉ, LE PLUS EXCELLENT AUTEUR DANS CE GENRE SUBLIME

Monseigneur d'Orléans,
Vous qui êtes ici céans
Vous valez mille fois mieux
Que tous les dieux,
A commencer par Jupiter
Et son frère qu'est aux enfers,
Et c'ti-là qui est sous les eaux
Pour faire enrager nos bachots,
Et pis c'tautre fabriqueux de combats
Qui met tant de pauvres chrétiens à bas.
C'ti-là qu'a des ail's au talon
C'est un fripon.
Monsieur Phœbus
Ne donne que des rébus.
Ce morveux
De dieu,
Beau comme le jour,
Nommé l'Amour
Est encore un p'tit animal
Qui ne se plaît qu'à fair' du mal.
Mam'selle Junon
Est une guenon,
Mam'selle Pallas
On en est las.

Que dir' de Mam'selle Vénus
Qui se marie aux premiers v'nus?
Quand tous les dieux
Sont rassemblés,
Ça fait des cieux
Drôl'ment meublés.
Pour que ça fût brillant et bon
Faudrait à leur tête un Bourbon
Comme vous, monseigneur, car tenez, je vous dis,
Où que vous êtes, c'est le paradis.

— Si nous avons été exempts du tremblement de terre, nous ne serons pas assez heureux pour l'être aussi de mauvaises brochures qui paraîtront à ce sujet. Un artisan de la rue de la Harpe, nommé Gautier, a déjà imprimé une nouvelle théorie des tremblements dans laquelle il intéresse les rayons du soleil, et qui, à ce qu'il assure modestement, servira désormais de base à toutes les philosophies du monde. M. Desmarets, moins avantageux, vient de publier des *Conjectures physico-mécaniques sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre, et sur la disposition des lieux qui en ont ressenti les effets*[1]. Cette brochure est sage et assez bien faite.

— *Les Écueils du sentiment*[2]. Mauvais roman, détestable.

— L'*Histoire de la marquise de Terville*[3], autre roman nouveau. Ne vaut guère mieux; tout cela est ridicule, et pour le fond et pour la forme.

— On vient de faire une nouvelle édition du *Dictionnaire philosophique portatif, ou Introduction à la connaissance de l'homme*[4]. C'est une rapsodie de définitions et de passages de nos meilleurs auteurs.

— Les vers sur le tremblement de Lisbonne, de ma feuille précédente, sont de l'illustre marquis de Ximenès, qui les a fait courir sous le nom de M. de Voltaire. Je n'ai pas encore pu attraper le poëme de ce dernier sur le même sujet. On me le fait espérer de Genève.

1. 1756, in-12.
2. (Par Lescalopier de Nourar.) 1756, in-12.
3. (Par Mme de Puisieux.) 1756, in-12.
4. Par Chicaneau de Neuvillé. Voir tome II, p. 80.

Je possède celui de *la Religion naturelle*, et j'attends les ordres de S. A. S., pour savoir s'il faut l'envoyer.

— *Histoire de Nicolas Ier, roi du Paraguay et empereur de mamelucks* [1]. C'est une rapsodie insipide que quelque auteur affamé a publiée pour amuser la populace. Indépendamment de la fausseté de toute cette histoire de la royauté du jésuite Nicolas, la brochure dont je parle est un tissu de platitudes et de mensonges.

— Le *Poissardiana, ou les Amours de Royal vilain et de mam'selle Javotte la déhanchée* [2] est un autre chef-d'œuvre de platitudes et de sottises, fait pour le bas peuple et tous ceux qui méritent d'être rangés dans cette classe. On attribue cette brochure à M. Vadé.

— *Lettre à M. Rousseau sur son dernier ouvrage* [3]. Si l'auteur de cette lettre se trouvait à la tête de l'Inquisition, il ne manquerait pas de faire brûler charitablement le pauvre citoyen de Genève.

15 février 1756.

M. l'abbé Coyer, auteur de plusieurs feuilles satiriques et morales qu'il a ramassées, il n'y a pas longtemps, sous le titre de *Bagatelles morales* [4], vient de donner une brochure intitulée *la Noblesse commerçante*, qui a eu une sorte de succès [5]. Le frontispice de cet ouvrage vous mettra tout d'un coup au fait du système de l'auteur. On y voit un gentilhomme qui, las de vivre dans l'inutilité, montre ses marques de noblesse : un écusson, un timbre, un casque d'armoiries et un parchemin qui renferme ses titres, présents de la nature, dont il n'a tiré aucun fruit. Il s'en détache, et va s'embarquer pour servir la patrie, en s'enrichissant par le commerce.

1. Inconnu aux bibliographes.

2. (Par Cailleau.) A la Grenouillère (Paris), 1756, in-12.

3. Quérard ne mentionne pas cette brochure.

4. 1754, in-12. C'est un recueil d'opuscules publiés à part précédemment, tels que *le Siècle présent, Découverte de la pierre philosophale, l'Année merveilleuse, la Magie démontrée, la Découverte de l'île Frivole*, etc. (T.)

5. 1756, in-12. Le chevalier d'Arcq opposa à cet ouvrage *la Noblesse militaire*; l'abbé Coyer lui répondit par le suivant : *Développement et défense du système de la noblesse commerçante*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. Le gouvernement décida la question en faveur de l'abbé Coyer, en accordant la noblesse aux négociants distingués. (T.)

On ne saurait refuser à M. l'abbé Coyer une sorte d'esprit : il a du sel, il voit assez bien de petits ridicules. Personne n'est peut-être plus propre que lui à faire la satire de nos jeunes gens à cabriolet; mais il manque d'une qualité essentielle pour le métier qu'il entreprend de faire. Il faut de grandes vues, des idées profondes et lumineuses; les siennes sont toutes petites et rétrécies. Il est, parmi les moralistes, ce que les infatigables observateurs d'insectes sont vis-à-vis du philosophe dont l'œil hardi et pénétrant ose envisager l'univers et percer jusqu'aux abîmes de la vérité. Quand un homme de cette classe se borne à la simple morale, le mal n'est pas grand; s'il n'écrit pas pour des gens accoutumés à penser, il peut quelquefois être utile aux enfants; mais il devient ordinairement insupportable dès qu'il se mêle de politique. Voilà le cas de M. l'abbé Coyer. Ses amis n'auraient jamais dû lui permettre de quitter les insectes. L'auteur de *l'Année merveilleuse* et des *Conseils à une dame nouvellement mariée* ne devrait pas oublier, dans son bréviaire, les vers que la modestie a inspirés au plus illustre poëte du siècle :

> Le ciel ne m'a point fait pour régir des États,
> Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages [1].

Ces vers deviendraient très-vrais dans la bouche de M. l'abbé Coyer. Ce n'est pas que *la Noblesse commerçante* ne puisse passer pour un chef-d'œuvre de politique parmi les bourgeois de la rue Saint-Denis, même parmi le grand nombre de nos gens du monde si sûrs dans leur goût, si profonds et si mesurés dans leurs jugements; mais il est impossible que ceux qui ont de l'élévation et de l'étendue dans leurs vues, et qu'un long commerce avec Platon et Montesquieu a rendus difficiles, s'accommodent de la politique de M. l'abbé Coyer. Les écrivains de sa sphère ont ordinairement deux défauts. Les vérités qu'ils vous étalent sont, pour la plupart, si communes, si peu contestées, qu'on ne sait pourquoi ils prennent la peine d'établir si laborieusement et avec tant de soin, des choses que personne ne révoque en doute. Qui est-ce qui vous disputera qu'il faille

1. VOLTAIRE, *Poëme sur Loi naturelle*, 4e partie.

encourager le commerce, et cent autres vérités aussi triviales qu'on nous a déjà répétées mille fois, quoiqu'il n'y ait pas longtemps qu'on écrit sur ces matières? Les inductions qu'ils tirent de ces principes connus sont presque toujours fausses, minces et mal vues. En Angleterre, la noblesse fait le commerce et s'en trouve très-bien. Donc, il faut que la noblesse française fasse de même, parce que le commerce est une chose utile pour l'État, que les Anglais en retirent de grands avantages, et que moi, qui raisonne, je ne vois pas point d'inconvénient qu'il en soit de même en France. A ces deux défauts M. l'abbé Coyer en a joint un troisième, qui consiste dans l'air de sermon qu'il a donné à sa brochure, dans des déclamations fréquentes et dans une inégalité de ton qui dépareraient son ouvrage quand le fonds en serait excellent. Toute la fin surtout, et c'en est un tiers, n'est qu'une puérile amplification de rhétorique. Je ne compte pas les traits et les saillies qui échappent à l'auteur contre les grands : c'est la mode depuis quelque temps de les décrier. Tous ceux qui ont la tête vide d'idées, et remplie de cette fumée de la gloire littéraire, ne pouvant rien faire pour le mériter d'une manière solide, se mettent à écrire ou à déclamer dans les cercles contre les grands, et à vanter l'excellence et la prééminence de l'état d'un homme de lettres. Suivant ces messieurs, il n'y a qu'à prendre ce titre-là pour avoir droit aux hommages de l'univers. Il serait cependant à désirer qu'ils fussent un peu plus occupés de l'intérêt des lettres que de celui des littérateurs. Ce n'est pas par son état, c'est par ses qualités personnelles qu'on est estimable, et qu'on a droit à la considération du public. L'homme de lettres est moins que personne dans le cas de tirer vanité de son état. S'il a des talents, c'est son nom qui fait sa gloire, et s'il n'en a pas, c'est un oisif qui ferait mieux de labourer la terre que de passer sa vie inutile à célébrer l'excellence de sa vocation. Le dernier parmi les gens de lettres ne vaut pas, à beaucoup près, un honnête ouvrier, ni même un honnête laquais. Voilà la vérité, et je suis bien aise de la dire, en passant, à mes confrères. Il y a longtemps que leurs ridicules déclamations me fatiguent. Un étranger qui s'en rapporterait à eux prendrait des idées bien fausses de ce pays-ci. Il n'y en a point où les lettres soient plus considérées, où les talents soient plus caressés. Un jeune

homme, pour peu qu'il promette, est accueilli partout. Une seule brochure qui ait un peu de succès vous fait rechercher, et vous introduit dans la meilleure compagnie de Paris. Tous, et les gens de la cour plus que les autres peut-être, sont empressés à vous donner des marques d'estime.

Revenons à la noblesse, et, laissant là les propos de M. l'abbé Coyer, voyons s'il serait à souhaiter qu'elle fît le commerce. Avant que de quitter notre auteur, il faut cependant convenir qu'il y a quelques articles bien faits dans sa brochure; celui de la population, entre autres, mérite particulièrement des éloges. M. le marquis de Lassay, dans des réflexions qu'on a publiées depuis sa mort [1], dans le *Mercure*, pense qu'on ne saurait permettre en France le commerce à la noblesse sans des inconvénients très-grands. C'est son opinion que M. l'abbé Coyer combat. L'illustre président de Montesquieu dit : « Des gens frappés de ce qui se passe dans quelques États pensent qu'il faudrait qu'en France il y eût des lois qui engageassent la noblesse à faire le commerce ; ce serait le moyen d'y détruire la noblesse sans aucune utilité pour le commerce. »

« Ce ton dogmatique, dit M. l'abbé Coyer, me surprend. Si M. de Montesquieu avait jugé à propos de dire ses raisons, je tâcherais d'y répondre. » Tâchons d'indiquer ces raisons, que l'immortel auteur de *l'Esprit des lois* n'a point dites, et voyons s'il eût été aisé à l'auteur de *la Noblesse commerçante* d'y répondre. Vous les trouverez en grande partie dans les remarques du marquis de Lassay, auxquelles notre abbé commerçant n'a opposé que de petites idées. Tirons ces raisons maintenant des principes lumineux du président. L'honneur est le principe, sinon de tout État monarchique, comme le prétend M. de Montesquieu, du moins et incontestablement de la monarchie française ; ce principe, ce fantôme, cette chimère, ou comme il vous plaira de l'appeler, produit tous les jours les effets les plus surprenants. C'est lui qui a soutenu et raffermi plus d'une fois la monarchie chancelante, et qui, dans les plus grandes extrémités, n'a jamais manqué d'opérer les plus grands miracles. C'est là ce puissant génie de la France qui a perpétué son gouvernement jusqu'à nos jours, comme l'amour de la patrie rendit

1. Né en 1652, le marquis de Lassay était mort en 1738.

autrefois Rome maîtresse de l'univers, comme l'amour austère de la vertu rendit jadis Sparte l'admiration et l'étonnement de la terre. Aux yeux du philosophe, il n'y a pas d'autre merveilleux dans la destinée des empires ; mais cet amour de l'honneur, de la patrie, de la vertu, n'est pas un sentiment raisonné qu'on puisse donner et ôter aux peuples à son gré ; il ne connaît ni la méthode de la philosophie, ni les modifications de la logique ; il est impétueux et fanatique ; il germe, il fermente, il s'empare d'un peuple pour le porter, au milieu des dangers, au faîte de la gloire. La vérité telle qu'elle est, indépendante de notre tête, n'est point agissante ; paisible et tranquille, elle se laisse chercher et contempler sans rien produire : c'est lorsqu'elle a passé par nos cerveanx qu'elle devient chaude et remuante, si l'on peut parler ainsi. C'est en prenant dans nos têtes cette pointe romanesque qui nous pousse malgré nous aux grandes actions, qu'elle opère ces prodiges qui vont quelquefois jusqu'à ébranler dans ses fondements la terre étonnée de la hardiesse de ses enfants. Voilà pourquoi les peuples qui ont une imagination ou vive, ou forte, n'ont jamais manqué de jouer un rôle. La vivacité de l'imagination leur donne des moments merveilleux d'enthousiasme qui les entraîne dans le tourbillon des grandes choses, des actions extraordinaires, avec une rapidité inconcevable. La force de l'imagination les met en état de recevoir des impressions profondes pour plusieurs siècles, et de conserver dans toute leur vigueur ces principes, ou, si vous voulez, ces préjugés qui constituent l'esprit national. On a dit quelquefois qu'un peuple chrétien tel qu'il doit être suivant l'esprit de l'Évangile ne saurait subsister. Cela serait bien plus vrai d'un peuple philosophe, s'il était possible d'en former un ; il trouverait sa perte au sortir du berceau, dans le vice de sa constitution. La philosophie nous montre sans cesse le néant de toutes choses : elle crie au milieu des succès comme dans les plus grands malheurs : O vanité ! vanité ! Au lieu de nous encourager, elle nous dégoûte. Ne vaut-il pas bien en effet la peine de se signaler par d'illustres exploits, de marquer ses jours par de grands travaux, lorsque l'homme le plus fameux et l'homme le plus ignoré subissent le même sort, et qu'après quelques instants ils rentrent tous les deux dans la poussière dont une main inconnue les a tirés? Cet argument retiendrait

éternellement tous les peuples de la terre dans l'inactivité et dans l'indifférence de leur sort, si la puissance qui créa l'homme ne lui eût donné en partage cette heureuse espérance plus forte que la raison, le charme de l'illusion, les prestiges de l'enthousiasme dont il est sans cesse le jouet, mais auxquels il doit cette ivresse de volupté et de gloire qui l'étourdit sur les malheurs de sa condition. Un sage législateur, bien loin de choquer l'esprit national, travaille soigneusement à le conserver dans toute sa vigueur : toutes ses lois sont dirigées et tempérées par ce puissant motif. S'il en agissait autrement, et qu'il eût l'imprudence d'offenser cet esprit national, il en résulterait des maux violents et subits par les efforts que le génie de la nation ferait contre les attentats de la tyrannie, ou bien, ce qui serait plus funeste encore, la loi altérerait insensiblement le génie du peuple qu'elle domine, et préparerait ainsi de loin sa ruine et son anéantissement par des changements imperceptibles qu'elle opérerait dans les opinions et dans les préjugés de la nation. Tout est perdu si ces fantômes disparaissent, et le peuple le plus brillant et le plus fameux périt, du moment que l'esprit national est anéanti. Sa gloire et sa puissance, ensevelies avec son génie, ne lui laissent que le vain et inutile souvenir de ce qu'il a été. Or, je vous laisse à penser combien il serait imprudent et dangereux de corriger dans la nation cette soif de l'honneur qui l'excite sans cesse à de grandes choses, et qui la tourne particulièrement du côté de la gloire militaire ; et vous verrez si M. de Montesquieu a raison de dire que ce serait détruire la noblesse que de l'engager à faire le commerce ; je dis bien plus, ce serait détruire l'esprit national. Il faut être bien dépourvu de sens pour croire, comme M. l'abbé Coyer, que la noblesse, en se livrant au commerce, ne perdrait aucunement cet esprit militaire qui la porte à servir le roi, et à n'attendre pour toute récompense de ses services que quelques distinctions souvent frivoles, que l'opinion et le préjugé ont rendu précieuses. Si l'esprit de commerce s'emparait réellement de la noblesse, au bout de deux ou trois générations, le roi ne trouverait plus d'officiers pour ses armées. Quel serait en effet le fou qui quitterait l'aisance dont il jouirait dans la maison de son père pour aller, en qualité de lieutenant ou de capitaine d'infanterie, servir le roi qui ne lui donne pas de quoi manger du pain, et

qui, au bout de vingt ans de service, et après bien des dangers et des travaux, le récompense d'un bout de ruban rouge, ou d'un brevet de lieutenant-colonel avec cent écus de pension? Voilà pourtant à quoi se réduisent, aux yeux du philosophe, toutes les faveurs militaires; et malheur à la France si jamais la noblesse devient philosophe et commerçante, et si l'on peut, sans se déshonorer, ne pas servir le roi! M. l'abbé Coyer, qui ne voit point de danger dans ce changement, et qui croit que le service du roi n'en aurait rien à craindre, nous cite cependant la noblesse anglaise pour avoir été autrefois aussi guerrière que la nôtre, et ne disconvient pas qu'elle a totalement perdu l'esprit militaire. Elle l'a si bien perdu que l'habit d'ordonnance est un objet de mépris pour le peuple de Londres, et que la nation est épuisée pour solder des troupes étrangères, ne trouvant pas chez elle de quoi en former à proportion du besoin qu'elle en a. N'est-ce pas là un bel exemple à suivre pour la noblesse française? Si l'Angleterre, invitée par sa position et par sa constitution, a bien fait de s'abandonner entièrement au commerce, et de chercher dans ses richesses tous les ressorts de sa puissance, la France, infiniment plus heureuse par les avantages de son sol et de sa situation, par le génie et l'industrie de ses peuples, la France, qui doit avoir plus d'un objet, et qui a en elle de quoi réunir la gloire des armes et des lettres aux richesses de l'industrie et du commerce, ne prendra pas sans doute, sur les avis d'un imprudent auteur, chez ses voisins des leçons qu'il lui coûterait cher un jour d'avoir suivies.

D'ailleurs, et quoi qu'en dise M. l'abbé Coyer, les principes de l'honneur et du commerce ne sauraient s'allier ensemble[1]. Suivant notre auteur, le gouvernement n'a qu'à honorer le commerce, et nous appliquerons sans difficulté nos idées de l'honneur aux objets de trafic et de négoce, et à ceux qui l'exercent. Il ne faut pas avoir réfléchi bien profondément pour sentir combien cette conséquence est chimérique. Jamais aucun peuple commerçant n'a eu des idées de l'honneur : témoin les Juifs et les Arabes, Carthage et Tyr. Les

1. Grimm avait déjà soutenu ces étranges maximes dans sa lettre du 15 mars 1755. Grâce au ciel, les principes de l'abbé Coyer ont prévalu chez nous comme en Angleterre. (T.)

Anglais mêmes ne connaissent pas ce qu'on appelle le sentiment de l'honneur en France; on n'en soupçonne pas seulement les Hollandais. Si ces deux peuples ont joui d'un bien plus sérieux que l'honneur, de la liberté, il faut convenir que leur corruption les en a assez éloignés aujourd'hui, et que, quelque corrompu qu'on soit en France, et quelque indifférence qu'on ait contractée pour la vertu, l'honneur, le sentiment distinctif de la nation, malgré les convulsions passagères des systèmes, malgré les fortunes scandaleuses de la finance, n'a point encore éprouvé de forts ébranlements. Nous couvrons du moins nos affaires d'intérêt et de concussion du voile du mystère; gardons-nous de le déchirer. Quand l'impudence et la publicité se joignent chez un peuple aux sentiments bas et aux actions déshonnêtes, il faut se hâter de le quitter, et sortir de chez lui avant la fin du jour. Si nous n'avons plus de probité, du moins l'honneur est respecté encore, puisqu'il nous faut de l'obscurité pour les actions équivoques. Voilà donc le sentiment qu'il faut conserver et ranimer, et éterniser dans la nation, si nous voulons que la gloire du nom français soit permanente et durable. Il ne faut pas honorer le commerce, il faut le favoriser et le rendre libre; il ne demande pas d'autres soins de la part du gouvernement; il tire son profit de tout le mal qu'on ne lui fait point, et prospérant sans bruit dans le sein de l'indépendance, il devient bientôt par les soins d'un peuple industrieux la plus sûre ressource de l'État. Les honneurs, les distinctions, la considération, appartiennent de droit à celui qui sert l'État par son épée et au prix de son sang, au magistrat qui le gouverne et rend la justice aux peuples, enfin à celui qui, par ses talents dans les lettres et dans les arts, contribue à illustrer sa patrie. Pour gouverner nos immenses monarchies, un sage législateur doit sans cesse songer à établir et à maintenir un certain tempérament entre tous les ordres de l'État, qui, sans les rendre chacun en particulier parfaits, les mette cependant tous d'accord, et les contienne chacun dans ses bornes par les efforts réunis des autres. C'est dans ce tempérament, qui n'est pas aisé à trouver, que consiste le chef-d'œuvre de la politique; c'est de lui que dépend le bien public et le salut du peuple; c'est lorsqu'il est trouvé qu'on dit que la machine est bien montée : mais il n'est pas donné aux es-

prits vulgaires de comprendre cette science. Quand j'étais enfant, je croyais qu'en accordant mon clavecin je n'avais qu'à mettre toutes les octaves parfaitement justes, et je ne revenais pas de mon étonnement qu'après cette opération mon clavecin fût plus faux qu'auparavant. Il me paraissait incompréhensible que pour accorder cet instrument il fallût en altérer les quintes, et souffrir du faux pour produire un ensemble juste et général. Voilà le cas de nos politiques subalternes; ils ne comprennent pas qu'il faut quelquefois souffrir un petit mal pour conserver un grand bien, et qu'on gâte tout quand on veut atteindre à une perfection trop rigoureuse. Ils ont entendu l'éloge du commerce dans la bouche de quelques gens supérieurs, ils sont pressés de nous le prêcher comme le seul vrai bien, l'unique ressource contre tous les maux. A entendre parler M. l'abbé Coyer, on croirait que la noblesse n'a qu'à s'établir dans un port de mer pour y trouver, dans le commerce, les richesses et l'opulence. Le judicieux écrivain qui propose ce parti à la noblesse indigente a oublié qu'en fait de commerce comme en physique il est démontré que de rien on ne fait rien, à moins d'apporter des fonds que nos cadets n'ont jamais; tout ce qu'ils gagneraient dans le commerce serait de troquer une lieutenance contre la place d'un courtaud de boutique, et d'aspirer avec le temps, et en se supposant des talents, au poste brillant de commis ou de teneur de livres.

M. de Montesquieu a raison de dire qu'il ne résulterait de cette noblesse commerçante aucun avantage réel pour le commerce. Les hommes ne nous manquent point. Une nation aussi industrieuse que celle-ci n'a pas besoin de presser les hommes pour le commerce, comme on presse en Angleterre des matelots pour le service de mer. C'est dans le cas où le commerce languirait faute d'hommes qu'il faudrait user de ces artifices; mais il fleurit, et pour augmenter tous les jours il ne demande depuis huit ans au gouvernement qu'une marine qui puisse le mettre à l'abri des insultes et de la jalousie de ses voisins. Ce secours, cette protection et la liberté assureront pour jamais son activité, et donneront bientôt à nos peuples, naturellement entreprenants et industrieux, la supériorité sur toutes les autres nations. Mais ce n'est point pour relever le commerce, c'est pour rétablir la noblesse indigente que M. l'abbé Coyer lui propose

de faire le commerce. Eh! vraiment, voilà un plaisant moyen de relever un état ou un ordre du royaume que de le faire passer dans un autre, et de l'anéantir pour le rétablir. Notre auteur ressemble au médecin qui tue son malade pour l'empêcher de souffrir. Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour rendre la France heureuse et florissante? Il faut que le gouvernement veille sans cesse sur le génie de la nation, et que ce génie national lui dicte à son tour sa conduite, l'inspire et le guide sans cesse. Il faut supprimer et racheter cette énorme multiplicité de charges, que, dans des temps moins heureux, le gouvernement a eu l'imprudence de créer pour tirer de l'argent, et qui entraînent des malheurs d'autant plus grands que ceux qui les exercent, non-seulement ne sont plus d'aucune utilité pour l'État en faisant un métier inutile, mais deviennent ordinairement des membres nuisibles pour la société, parce que les droits de leurs charges sont souvent diamétralement opposés au bien public et au bonheur des peuples, et que le gouvernement n'en souffre l'exercice que parce qu'il est dans l'impossibilité de les rembourser. Il faut abréger et simplifier les lois sous le fardeau desquelles les citoyens sont écrasés; il faut enfin encourager l'agriculture : voilà le plus important devoir du gouvernement; plus il l'a négligé jusqu'à présent, plus il doit tourner tous ses soins de ce côté-là. Et quels encouragements l'agriculture attend-elle de la protection du roi? Humble et bornée dans ses désirs, elle ne demande que de n'être point opprimée sous le poids des impôts et, pour prix de ce bienfait, elle promet à l'État de fixer dans son sein l'abondance et la prospérité. Voilà le vrai moyen de relever la noblesse en France. Encouragez l'agriculture, mettez les terres en valeur, ne punissez point l'industrie; c'est l'oisiveté qu'il faut punir; mettez ces fardeaux, dont vous écrasez les propriétaires des terres, sur le corps des rentiers, corps inutile dans l'État, et bientôt l'aisance, le bonheur, l'abondance et le contentement régneront de toute part, et la noblesse sera délivrée de cette indigence dans laquelle elle languit depuis si longtemps.

— Le chancelier Bacon nous a avertis le premier que la véritable philosophie est l'ouvrage de deux ou trois génies supérieurs que toute la foule des philosophes n'a fait que répéter, copier, imiter et quelquefois défigurer : nous ne faisons

que cela depuis deux ou trois mille ans. Il faut surtout avoir bonne opinion de soi pour croire que, sur ce qui regarde l'immatérialité, l'immortalité et la liberté de l'âme, on puisse dire ou voir des choses que Platon et les grands esprits anciens et modernes n'aient point aperçues. Cette considération n'a point empêché un de nos savants médecins, M. Astruc, aussi fier moliniste que fameux littérateur, de publier un recueil de dissertations sur cette matière tant rebattue [1]. Vous y trouverez de la clarté et de la logique; mais on nous a dit tout cela au collége, et plus encore, et nous n'en sommes pas plus avancés dans ces détours ténébreux qu'on ne l'était il y a deux mille ans.

— On vient de publier en quatre volumes un recueil de *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France sous le règne de Henri III, de Henri IV, sous les règnes de la reine Marie de Médicis, et sous Louis XIII* [2]. Ce recueil ne contient rien de nouveau. On n'a fait que réimprimer les mémoires de différentes personnes, déjà connus et plus ou moins estimés. Peut-être se propose-t-on d'en donner la suite. Ces quatre volumes contiennent les mémoires du duc d'Angoulême, du duc d'Estrées, de M. Déageant, et ceux du duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

— M. le comte de Caylus a donné un nouveau volume de ses *Antiquités égyptiennes, grecques, étrusques et romaines*, in-4°.

— M. Marmontel vient de publier un *Recueil de quelques pièces fugitives en prose et en vers* [3]. Vous n'y trouverez rien de nouveau ni de bien agréable. La moitié en est remplie par l'histoire de Cléopâtre, que l'auteur a fait imprimer du temps de sa tragédie du même nom.

— M. de La Place a fait imprimer le roman d'*Oronoko*, imité de l'anglais de Mme Brun, en deux volumes in-12. J'attends les ordres de S. A. S. pour savoir s'il faut l'envoyer.

— Il nous est venu de Hollande un recueil en six volumes des œuvres de Pope, traduites par différents auteurs.

— Le roi de Prusse vient d'ordonner trois tableaux à différents peintres de notre école. M. Carle Van Loo est chargé du

1. Astruc publia, en 1755, deux *Dissertations sur l'immortalité, l'immatérialité et la liberté de l'âme*, in-12. (T.)

2. Paris, Didot, 1756, 4 vol. in-12.

3. Paris, Jorry, 1756, in-12.

Sacrifice d'Iphigénie; M. Pierre, du *Jugement de Paris*, et M. Restout, du *Triomphe de Bacchus*[1]. Ces trois sujets sont fort beaux; ils n'ont qu'un inconvénient, c'est d'avoir été traités si souvent, et par des hommes supérieurs. Quand on connaît un peu les sublimes tableaux de l'Italie moderne, je crois qu'on doit être bien épouvanté de se rencontrer avec leurs auteurs dans une même carrière! Qui est-ce qui osera se flatter de trouver une idée plus heureuse que celle du peintre de l'antiquité qui, désespérant d'exprimer la douleur d'Agamemnon pendant l'horrible cérémonie du sacrifice, lui cacha le visage d'un voile? Un des peintres de notre école, et je crois que c'est Coypel, ayant à traiter le même sujet, a répété cette pensée; et, croyant devoir l'embellir, il met bien le voile entre le père et la fille, mais, au lieu de cacher par ce moyen le visage d'Agamemnon, il le tourne du côté de ceux qui regardent le tableau, sans doute pour leur dire : Voyez, messieurs, si mon peintre n'est pas plus habile que celui de l'antiquité. Rien n'est si ridicule que cette fatuité, ni plus froid que tout ce tableau. Je ne suis pas inquiet de M. Van Loo, c'est sans contredit un autre homme que Coypel. Je voudrais qu'il fût permis aux gens d'esprit et de goût d'indiquer, non-seulement de nouveaux sujets de peinture, mais de nouvelles manières de composer. Je suis sûr qu'un habile artiste pourrait tirer profit de toutes les idées qu'on proposerait par ce moyen, et même des fautes qu'on ferait par ignorance contre l'ordonnance et la composition pittoresque. Il y a un fameux tableau du Dominiquin, dont le sujet est *la Communion de la Madeleine :* elle reçoit le saint Sacrement des mains d'un ange dans un désert; elle est à genoux, les cheveux épars, et couverte à demi d'une draperie légère et dérangée : derrière elle sont deux anges qui la soutiennent. La compassion est peinte sur le visage des trois anges; pour celui de la pénitente, c'est un chef-d'œuvre d'expression : on y lit l'amertume et la profonde tristesse dont elle est déchirée par le souvenir de ses péchés. On y voit la pâleur et la langueur causées par une longue pénitence; on y voit un mélange de sentiments de confusion, d'humilité, de désir, de joie et d'espérance renaissante, enfin de reconnaissance dont elle est pé-

1. Voir la lettre du 1er octobre 1757.

nétrée à l'aspect du saint Sacrement. Je crois qu'on pourrait rendre la composition de cet admirable tableau encore plus touchante. Laissez la pénitente dans cette attitude, seule au milieu d'un paysage solitaire qui inspire la tristesse sans horreur : ôtez tous ces anges; que la pécheresse tourne ses beaux yeux languissants, tels qu'elle les a dans le tableau, vers le ciel; qu'elle voie venir d'en haut l'ange qui lui apporte l'Eucharistie; qu'à cet aspect elle fasse un effort comme pour se relever, et que ce soit l'effort d'une personne exténuée par les rigueurs de la pénitence; qu'on voie sur son visage tout ce mélange de sentiments et d'affections que le peintre a su lui donner; qu'on y découvre, surtout au milieu des impressions de la tristesse et de la pénitence, les nuances subites d'une joie douce et d'un espoir renaissant : je crois la composition de ce tableau encore plus heureuse que l'autre, et d'un plus grand effet, surtout si le peintre sait lui donner un fond touchant par la solitude et le sombre du paysage.

MARS

1er mars 1756.

Julie est une jeune veuve fort coquette, qui, sans expérience, et plus par étourderie que par dépravation réelle, donne dans tous les travers des femmes de son espèce. Elle demeure chez une tante qui est une femme raisonnable, quoiqu'elle soit elle-même jeune encore. Orphise, c'est le nom de cette tante, forme le hardi projet de corriger sa nièce d'un défaut aussi méprisable que la coquetterie. Elle choisit pour l'exécution de son projet un homme fort estimable du côté de l'esprit et du cœur, nommé Clitandre. Ce Clitandre est ami d'Orphise. Elle lui ordonne d'entreprendre la conquête de Julie, et, en lui promettant de seconder ses vues, elle lui annonce, je ne sais trop sur quel plan, le succès le plus complet, et une victoire entière sur le cœur de Julie. Clitandre a beau représenter à Orphise que n'ayant ni le ton, ni l'air, ni le jeu d'un homme à la mode,

il tenterait inutilement de se faire aimer de Julie; que, quand par l'effet de sa légèreté elle pourrait l'aimer, il serait fou de penser qu'il pût la fixer; qu'enfin, dans tous les cas, il risquait de prendre du goût pour elle et de se rendre malheureux par sa propre faute. Toutes ces réflexions ne dérangent point le projet d'Orphise, et Clitandre est obligé d'y souscrire. Comme il a affaire à une coquette, il prend le parti de l'attaquer avec ses propres armes et de paraître indifférent à son égard, afin de piquer son amour-propre.

La nouvelle du jour est que Julie a renvoyé Éraste pour prendre un vieux militaire, Lisimon, dont le neveu, qu'on appelle le marquis, est une de ces machines agréables qu'on nomme petits-maîtres, et s'est érigé en directeur de Julie; car, suivant la morale, les jeunes femmes qui entrent dans le monde ont autant besoin d'un homme qui les forme et leur enseigne les moyens les plus prompts de se perdre de réputation, que les vieilles dévotes d'un confesseur pour diriger leur conscience. Éraste, fâché de se voir préférer un homme qui lui paraissait un rival peu redoutable, veut faire un éclat, et forme des projets de vengeance dont Clitandre le dissuade. Il lui fait sentir que l'éclat est toujours indigne d'un honnête homme, qu'il faut toujours respecter les liaisons qu'on a formées, et les personnes qu'on a aimées, malgré les torts qu'elles peuvent avoir; que dans ces occasions le fat fait du bruit, le sot se plaint, mais l'homme d'esprit s'éloigne et se tait. Pour le vieux Lisimon, qui est l'amant du jour, il n'a aucune inquiétude sur le cœur de Julie, il s'en croit en possession à forfait, et s'applaudit d'avoir pu le fixer. Tandis qu'il croit le tenir, Julie forme le projet d'attaquer celui de Clitandre dans les règles. Celui-ci, suivant le sien, avait déjà résisté à ses mines, et piqué sa vanité par une indifférence qu'elle n'avait point encore eu à pardonner à personne. Elle se voit forcée de prendre le parti de lui écrire, toutes les autres tentatives ayant été inutiles. Clitandre, toujours conformément à son projet, refuse de recevoir la lettre. Julie est au bout de son rôle. Il faut croire qu'il se mêlait dans son cœur, au dépit de se voir méprisée, un commencement de véritable passion pour Clitandre. Julie n'a garde de se l'avouer, elle aime mieux supposer un commerce fort étroit et fort tendre entre Clitandre et sa tante, et

colorer son penchant pour celui-là du projet d'une coquette d'enlever à celle-ci le cœur de son prétendu amant. « Vous m'aimez, dit-elle à Clitandre, après s'être ménagé un tête-à-tête avec lui; pourquoi vous contraindre? pourquoi cacher votre passion pour moi? » Ce propos engage une de ces conversations qu'on appelle, je ne sais pourquoi, métaphysiques. Clitandre y explique ce qu'il entend par amour, et dépeint l'amour raisonnable; Julie y fait l'éloge des plaisirs de la coquetterie. Au milieu de cette longue dissertation arrive Lisimon, à qui Julie avait donné son jeu à garder pour être plus libre avec Clitandre. Lisimon, se voyant trahi à son tour, veut faire du bruit; on se moque de lui, et son neveu le marquis, qui se trouve présent, est le premier à le persifler. Cependant Julie n'a point encore, en apparence, fait de progrès sur le cœur de Clitandre, quoique au fond celui-ci soit véritablement touché de sa beauté et de ses grâces. La crainte d'être une nouvelle victime de la coquetterie de Julie a seule le pouvoir sur lui d'étouffer sa passion. Julie de son côté se trouve inquiète et rêveuse. Le marquis la raille de cet état sans ménagements. Elle se détermine à réfléchir pour la première fois de sa vie. Dans le même instant sa tante vient lui annoncer le parti qu'elle avait pris de se remarier. Julie ne doute plus que ce ne soit Clitandre qui soit destiné à recevoir sa main. La voilà plus alarmée que jamais. Clitandre, qu'elle croyait haïr, dans ce moment arrive et lui remet les lettres qu'elles avait écrites à Éraste, et que celui-ci après la brouillerie avait voulu faire imprimer. Julie doit à l'amitié de Clitandre de lui avoir sauvé cet éclat. Touchée de ce procédé, pénétrée de passion pour lui, sans espérance de le posséder, elle s'abandonne à son chagrin; tous les plaisirs, le tumulte et les triomphes de la coquetterie, tout lui devient insipide. Vous voyez le reste. Revenue à la raison, elle est instruite par sa tante du véritable état des choses, de la passion que Clitandre a pour elle, des stratagèmes qu'Orphise, secondée par Clitandre, a mis en œuvre pour la corriger de cette insupportable coquetterie. Il ne tient plus qu'à Julie de rendre Clitandre parfaitement heureux, en renonçant à ses travers, et, ce sacrifice, elle l'avait déjà fait à son propre repos et à la raison.

Voilà ce qui s'appelle *la Coquette corrigée*, comédie en

vers et en cinq actes, dont on a donné la première représentation sans succès, il y a huit jours[1], sur le théâtre de la Comédie-Française. L'auteur de cette pièce est M. de La Noue, acteur de réputation du même théâtre. Dans l'esquisse que je viens de tracer de *la Coquette corrigée*, j'ai retranché quelques personnages épisodiques et subalternes, comme celui d'une présidente, femme perdue, celui de la soubrette, etc. L'auteur a joué lui-même le principal rôle de sa pièce, celui de Clitandre. Il a tâché d'intéresser le public en faveur de sa pièce et de sa personne, par un compliment qu'il a adressé au parterre, immédiatement avant la représentation ; ce compliment et sa présence lui ont procuré une chute plus douce. En effet, un auteur qui expose sa pièce et sa personne à la fois mérite bien un peu de pitié. Après la première représentation, on a retranché plus de trois cents vers, et on a supprimé un rôle entier. Cette petite opération seule, pour le dire en passant, peut vous faire soupçonner combien la pièce doit être bien faite, puisqu'on en peut ôter des rôles sans la défigurer. Les sots, qui sont de tous les hommes ceux qui ont la meilleure opinion du monde de leur jugement, disent que *la Coquette corrigée* est l'ouvrage d'un homme d'esprit. Pour moi, j'avoue franchement que je ne me connais pas en cet esprit-là. Il ne manque à cette pièce, disent-ils encore, que le ton et l'usage du monde, et l'intelligence du théâtre. Ils diraient plus brièvement et avec plus de raison qu'il ne manque à l'auteur que le génie de Molière pour faire d'excellentes comédies.

Vous pouvez juger, par l'idée que je viens de donner du plan de *la Coquette corrigée*, qu'il a tous les défauts possibles, ou plutôt que ce plan n'en est pas un. Le premier tort du poëte consiste dans le choix du sujet. Quoi ! toujours des coquettes, toujours des petits-maîtres ! et l'on aura la cruauté de nous ennuyer éternellement par des caractères mille fois répétés, dont un seul bon modèle aura occasionné un million de copies maussades ! c'est la plus grande marque de pauvreté et d'épuisement que notre siècle puisse donner. Si l'immortel Molière pouvait revivre parmi nous, les sujets neufs ne lui manqueraient pas. Ce n'est pas du côté des ridicules, c'est du côté du génie que nous sommes restés

1. Cette pièce fut représentée pour la première fois le 23 février 1756. (T.)

en arrière. Un autre défaut de cette pièce est qu'elle n'est point intriguée ni nouée; aussi n'y trouve-t-on ni scène, ni situation. Depuis la première scène où Clitandre, sur les conseils d'Orphise, entreprend de ramener Julie à la raison en se faisant son amant, jusqu'à la dernière où ils s'épousent, la situation est toujours la même; ce qui rend la pièce d'un ennui et d'un froid insupportables. On bâille à entendre les mortelles dissertations de ces deux amants qui n'ont pas le sens commun, et qui, pendant cinq actes qui ne finissent point, se répètent éternellement les mêmes lieux communs. Le poëte, dans la pauvreté de ses idées, n'a pas seulement tiré parti du puéril contraste de ses personnages. Un petit-maître et une coquette d'un côté, un homme sage et une femme raisonnable de l'autre, un vieux fou et une femme perdue, tout cela ne produit pas une scène, et tous ces gens-là ont même l'air de s'éviter avec grand soin de peur de commettre leur poëte, et nous laissent impitoyablement vis-à-vis de la coquette et de son ennuyeux Clitandre. Je ne parle pas de la dialectique des scènes; avant que de mettre de l'ordre et de l'enchaînement dans ses idées, il faut en avoir. Je ne parle pas non plus du style; autant qu'on en peut juger par une première représentation, je crois la pièce mal écrite; témoin les vers suivants qui ont été fort applaudis :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
> L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

Il est inutile aussi de remarquer que le changement qui arrive dans le caractère de Julie, au bout de cinq actes, est sans aucune vraisemblance. Mais le défaut capital de cette comédie, et qui doit la rendre insupportable aux gens d'esprit, c'est le faux qui y règne depuis le commencement jusqu'à la fin. De tous les personnages qui la composent, il n'y en a pas un seul qui parle d'une manière convenable. L'auteur a confondu, à tout moment, le jugement que nous portons de ces caractères-là avec leur façon de penser, si bien qu'il leur fait dire sans cesse, non ce qu'ils doivent dire suivant leur caractère, mais ce que le public en pense. Je m'explique. Nous pensons bien d'un petit-maître qu'il est insupportable, qu'il donne dans tous

les travers, qu'il n'a jamais eu deux idées de suite. Nous pensons encore d'une coquette qu'elle est dans le même cas, qu'elle n'a jamais rien senti, etc. Mais ce petit-maître ni cette coquette n'ont jamais eu pour principes qu'il faut être insupportable, qu'il ne faut avoir aucune liaison dans l'esprit, aucun sentiment dans le cœur. Or c'est sur ce ton-là qu'ils parlent toujours dans la pièce de M. de La Noue. Le petit-maître a bien la bêtise de prendre un ridicule pour un agrément et un travers pour une vertu, mais c'est parce qu'il ne croit pas que ce soit un ridicule ni un travers. Le défaut d'esprit, son orgueil, son étourderie, et cette bonne opinion qu'il a de lui-même, l'empêchent de s'apercevoir de sa fatuité. Il se croit follement supérieur aux autres du côté de tous les avantages du corps et de l'esprit. Mais dans quel monde a-t-on jamais ouï dire qu'il n'y a que les travers et la fatuité qui rendent aimable? Voilà où l'auteur a le plus montré combien il est éloigné du vrai talent d'un comique.

M. de La Noue est auteur d'une tragédie de *Mahomet*, qu'on a jouée avec succès il y a environ douze ans, et des *Adieux de Mars*, pièce qu'on a jouée à la Comédie-Italienne; il passe dans le public pour un homme d'esprit qui connaît bien son métier, et pour avoir beaucoup de finesse et d'intelligence dans son jeu. J'avoue que je n'ai jamais pu trop sentir le mérite de cet acteur. Sans parler de sa figure et de sa voix désavantageuse, il m'a toujours paru froid et jouer souvent tout à fait faux et à contre-sens, ce qui est d'autant plus insupportable qu'il a de la prétention dans son jeu[1].

— On nous a envoyé de Copenhague une *Introduction à l'histoire du Danemark, où l'on traite de la religion, des lois, des mœurs et des usages des anciens Danois*, par M. Mallet, professeur royal de belles-lettres françaises[2]. Cet ouvrage, quoique un peu diffus, n'est pas sans mérite. Il paraît clair, instructif et puisé dans de bonnes sources.

— *Dictionnaire historique de la médecine, contenant son*

1. *La Coquette corrigée* n'obtint d'abord que peu de succès, et n'eut que six représentations. Mais retouchée de nouveau par l'auteur, et reprise le 27 novembre suivant, elle fut reçue avec beaucoup plus de faveur. Elle est demeurée au théâtre. T.)

2. Copenhague, 1756, 2 vol. in-4°.

origine, ses progrès, ses révolutions, ses sectes; etc.; l'histoire des plus fameux médecins, etc.; par M. Éloy, médecin de Mme la princesse Charlotte de Lorraine. Deux gros volumes in-8. Le goût des compilations nous gagne furieusement. En voici une nouvelle. C'est plutôt un dictionnaire de médecins que de médecine. L'auteur indique dans sa préface tous les ouvrages qu'il a fondus dans le sien.

— *Lettres sur l'impossibilité physique d'un tremblement de terre à Paris, à une dame retirée à la campagne par crainte de cet événement*; petite brochure de douze pages fort plate [1].

— *Lettre à M. Rousseau, citoyen de Genève*, par M. M***, citoyen de Paris, lisez : bourgeois de Paris [2]. Les gens d'esprit voient très-bien le défaut des systèmes de M. Rousseau, mais ils n'ont pas envie de l'attaquer. Nos petits auteurs ne se lassent pas d'écrire des platitudes ou des sottises contre lui.

— *L'Empire des passions, ou Mémoires de M. de Gersan*, par M. Perrin [3]. Mauvais roman en un volume in-12, qui nous vient de pays étranger. Nous sommes cependant si bien pourvus de cette détestable marchandise qu'il faut être bien cruel pour nous affubler encore de celle qui se fabrique chez les étrangers.

— *Nine*, par M. D. B. [4]. Nouveau roman en deux parties, fort mauvais et fort plat.

— M. Grandval, le meilleur acteur de la Comédie-Française, vient de faire imprimer deux pièces pour le Théâtre des parades. Ce genre, dans lequel il se plaît à s'exercer, ne connaît, comme vous savez, ni décence, ni mœurs. L'équivoque et la sottise sont ses plus beaux ornements. Quelle gloire pour ceux qui y excellent, de faire rougir à tout moment cette timide compagne de la vertu, la pudeur! Des deux pièces de M. Grandval, la première est intitulée *Léandre-Nanette, ou le Double quiproquo*, parade en un acte, en vers et en vaudevilles; l'autre a pour titre *le Tempérament*, tragi-parade traduite de l'égyptien en vers français, et réduite en un acte. Un des émules de

1. Inconnue aux bibliographes.
2. Quérard mentionne cette brochure, mais sans en faire connaître l'auteur.
3. Londres, Jean Nourse, 1756, in-12.
4. Par Des Bies ou Des Biefs, avoué à Dôle, auteur du *Passe-Temps des Mousquetaires*.

M. Grandval dans ce noble genre, M. Vadé, vient de donner sur le théâtre de l'Opéra-Comique, avec grand succès, *les Racoleurs*, pièce nouvelle. Pour la comédie de M. de La Noue, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte, elle a repris à la seconde représentation, et se trouve aujourd'hui en très-grand succès. Cette aventure me confond, mais ne me fait pas changer d'opinion sur le mérite de la pièce, que je crois très-mauvaise.

— M. Dalibard a fait une seconde édition de sa traduction des *Expériences et Observations sur l'électricité, faites à Philadelphie, en Amérique, par M. Franklin*[1]. C'est un ouvrage curieux et utile pour ceux qui aiment ces matières.

— M. le président Hénault vient de faire une édition nouvelle de son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*. J'attends les ordres de S. A. S. pour l'envoyer.

— Nous connaissions jusqu'à présent le P. Castel, jésuite, pour un bavard dont l'imagination folle et plaisante ne laissait pas que d'amuser dans ses écrits. Nous ne savions pas que ce fût un fou méchant. Voilà cependant ce qu'il vient de nous apprendre par un recueil de lettres contre le dernier ouvrage du citoyen Rousseau, qu'il a fait imprimer sous le titre: *l'Homme moral opposé à l'Homme physique de M. Rousseau*[2]. C'est un ouvrage ordonné, à ce qu'on dit, par son corps. Comme les *Lettres provinciales* sont devenues un livre classique, et qu'il y a cent ans qu'on les lit sans cesse, on n'est pas autrement frappé des nouvelles marques que la respectable société de Jésus donne de temps en temps de l'esprit de charité qui l'anime. L'ouvrage du P. Castel ne tend à rien moins qu'à faire regarder M. Rousseau comme un boute-feu qui allume le flambeau de la sédition, qui détruit toute société, qui est criminel envers Dieu, le roi, l'État et les hommes. Tirez la conclusion du sort que les jésuites prépareraient au citoyen de Genève s'ils en étaient les maîtres; heureusement le public, lassé de toutes ces querelles, n'y prête plus d'attention, et l'ouvrage du P. Castel, aussi ridicule dans le fond qu'il est déshonorant par l'infâme dessein de perdre un honnête homme,

1. La première édition est de 1752, in-12. Celle-ci a deux vol. in-12.
2. Toulouse, 1756, in-12.

n'a fait jusqu'à présent aucune sensation. Le P. Geoffroy, un de leurs professeurs en rhétorique, a traité, il y a un mois, dans un discours, la question : Quelle place mérite l'homme de lettres dans la république? Dans ce discours, qui doit être imprimé, on a fait des portraits fort odieux de M. Rousseau et de M. de Voltaire. On dit que le pinceau de ce moine est aussi barbare que son style. Le P. Laugier, connu par plusieurs ouvrages qui ont fait du bruit, et surtout par son *Essai sur l'architecture*, a quitté l'ordre des jésuites, par la médiation du pape, et s'appelle aujourd'hui M. l'abbé Laugier, de l'ordre de Cluny.

— Je ne sais quel est le nouveau La Bruyère qui nous a fait présent d'un *Essai sur les mœurs*[1]. On ne peut rien voir de plus plat, de plus trivial et de plus ridicule. L'auteur, qui sait combien le ton sentencieux est important dans ce genre d'ouvrage, nous dit, par exemple, gravement : « Je connais dans le monde tel honnête homme qui n'est qu'un scélérat. » Quelquefois il devient moins grave et plus joli. « Que l'amour-propre, dit-il, est singulier dans ses mouvements! J'ai vu un laquais se rengorger parce qu'il suivait son maître bien galonné; le lecteur, continue-t-il, trouvera peut-être qu'on lui présente des objets peu nobles, peu dignes de son attention; qu'il ne s'offense pas cependant, car en fait d'amour-propre, presque tous les hommes sont laquais. » Cet essai est rempli de portraits qui doivent faire mourir de rire ou d'ennui.

— *La Princesse de Gonzague*[2] est un petit roman fort mal écrit, sans chaleur et sans génie.

15 mars 1756.

S'il m'était permis d'ajouter quelques cailloux au superbe et vrai édifice de la république de Platon, j'établirais dans un État bien policé, auprès du trône, un sage chargé du dépôt de la vérité. Cet homme n'aurait d'autre récompense à espérer, ni d'autres droits, que ceux que la sublimité de son ministère lui donnerait à la vénération publique. Sa personne serait aussi sacrée que celle du roi. La sûreté et l'accès toujours libre auprès

1. (Par J. Soret, avocat.) Bruxelles, 1756, in-12.
2. (Par Durey de Sauvoy, marquis du Terrail.) La Haye (Paris), 1756, i :

du monarque seraient de l'essence de cette charge; aucune puissance humaine ne pourrait changer ces deux points. Celui qui gouverne ne serait pas forcé de suivre les avis du ministre de la vérité, mais il serait obligé de les écouter. L'exercice de ce ministère ne serait point obscur : si l'État a ses secrets, la vérité n'en a point. Sa voix retentirait dans les palais des rois, dans le conseil des grands, dans les assemblées du peuple. Libre et indépendante de tout intérêt, elle dissiperait ainsi les ténèbres dont l'injustice et le manége voudraient l'envelopper. Le garde de ce dépôt sacré, jouissant des appointements modiques de sa place, sans pouvoir rien posséder d'ailleurs, sans pouvoir jamais exercer aucune autre charge, serait ainsi préservé de la corruption dont le poison subtil et funeste, caché sous des espérances vagues et sous des illusions trompeuses, se glisse quelquefois dans le cœur des plus sages. Je ne vois pas ce qui peut dispenser les rois de l'établissement de cette charge. Ils ont des historiographes pour célébrer leurs actions : et combien de fois le ministère de ces écrivains ne serait-il pas redoutable à leur maître, si leur plume mercenaire n'était vendue depuis longtemps au mensonge et avilie par une infâme et basse adulation? Si la voix du sage pouvait se faire entendre auprès du trône, et se frayer le chemin du cœur du monarque, elle lui dirait, sans doute, avant tout : Roi, quelque riche, quelque puissant, quelque glorieux que tu puisses être, tu dois savoir qu'en augmentant le nombre de tes sujets tu augmenteras ta richesse, ta puissance, ta gloire. Que ton règne soit celui de la justice et de la douceur, que la bonté et la clémence dictent tes lois, président à tes conseils, maintiennent ton cœur dans la modération et dans la conscience de sa propre faiblesse, afin qu'il apprenne à être indulgent pour les autres; et alors le nombre de tes sujets sera immense, ta louange sera dans toutes les bouches, ta bénédiction sera l'objet du vœu public; tous les ordres de l'État seront heureux sous ton empire; les pères se féliciteront de leur nombreuse famille, ils diront dans les transports de leur cœur : Je suis plus heureux que mon voisin, car mes enfants sont en plus grand nombre. Et l'étranger viendra en foule chercher son asile et fixer son habitation parmi tes sujets; il dira : Voilà la demeure du juste, et ton peuple sera innombrable.

Si la voix de la vérité s'était toujours fait entendre en France, jamais la révocation de l'édit de Nantes n'aurait eu lieu, et l'État n'aurait été exposé à aucun des maux qu'elle a entraînés. Depuis quelque temps, les sages, les vrais hommes d'État, travaillent avec un nouveau courage à en prévenir les funestes effets. La lumière de la philosophie se répandant de plus en plus, l'étude du commerce devenant tous les jours un objet plus important, ils ont cru, sans doute, ce temps plus favorable qu'un autre pour faire parler la vérité et la justice, et pour réprimer les tyrannies de l'intolérance. Un magistrat célèbre, M. de Monclar, procureur général du roi au parlement de Provence, a donné, il y a six mois, un excellent *Mémoire politique et théologique sur la nécessité de constater les mariages des protestants devant les magistrats* [1]. On dit que le gouvernement aurait adopté ses idées, sans l'opposition de plusieurs évêques; comme s'il appartenait aux prêtres de décider du bien de l'État! On vient de publier une autre brochure qui a le même objet : elle est intitulée *Lettre d'un patriote sur la tolérance civile des protestants de France et sur les avantages qui en résulteraient pour le royaume*, avec l'épigraphe : *In multitudine populi gloria regis* [2]. A cette brochure j'en joins une autre qui a paru il n'y a pas longtemps : c'est un ouvrage à peu près sur la même matière, traduit de l'anglais, de Josias Tucker, recteur du collége de Saint-Étienne, à Bristol; il est intitulé *Questions importantes sur le commerce, à l'occasion des oppositions au dernier bill de naturalisation* [3]. On croirait d'abord que les Anglais, si versés dans les principes de politique et de commerce, sont trop éclairés pour ne point connaître les avantages de la population, et l'importance de l'accueil qu'il convient de faire à l'étranger pour le fixer dans l'État; cependant, au milieu de la lumière et de ses salutaires effets, cette ancienne barbarie

1. Le titre exact est *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants de France*. S. l. 1756, in-12.

La partie politique de ce mémoire est de Monclar, et la partie théologique de l'abbé Quesnel, précepteur du duc de Penthièvre. Il provoqua un grand nombre de réponses, presque toutes hostiles, dout Grimm nous a conservé les titres, mais dont nous n'avons pu trouver trace, même à la bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français.

2. (Par Antoine Court.) S. l. 1756, in-8.

3. (Traduit avec avertissement et notes par Turgot.) Londres, 1756, in-12.

plir de nouveau l'univers de ses ténèbres. Tout le monde sait que la naturalisation générale des étrangers a rencontré des obstacles insurmontables en Angleterre : cet événement devrait nous faire trembler, car il faut convenir que l'empire des préjugés, en fait de politique, est bien moins étendu dans ce pays-là que chez nous, et que, malgré l'esprit philosophique dont nous nous piquons depuis quelque temps, les Anglais ont sur nous, en ce genre, les avantages pour le moins d'un demi-siècle d'avance.

Il est inutile de renouveler la mémoire de nos horreurs passées : couvrons plutôt d'un voile épais tous les funestes monuments de la barbare férocité de nos ancêtres. Si, grâce à la philosophie, nous frémissons aujourd'hui du massacre de la Saint-Barthélemy, si nous gémissons sur les maux infinis que la révocation de l'édit de Nantes a causés au royaume, qu'avons-nous fait pour les réparer et pour en prévenir les suites? Rien. Philosophes bavards et frivoles, nous remplissons la capitale de nos vains raisonnements sur le bien public, pour tromper notre inutile oisiveté; mais, malgré nos beaux discours, les lois dictées par l'injustice et la violence ne sont pas moins exécutées dans les provinces; les ministres des protestants sont encore conduits aux supplices, et tant de milliers d'habitants auxquels le roi doit la justice et l'humanité comme au reste de cette nombreuse famille dont il est le père se trouvent exposés aux vexations perpétuelles de quelques hommes violents qui abusent de l'autorité royale, de quelques évêques fanatiques qui profanent le nom d'un Dieu saint, d'un être qu'ils disent souverainement bienfaisant, pour justifier les excès de leur barbare cruauté. Trois millions de citoyens ne peuvent jouir de la protection que le gouvernement leur doit qu'en se couvrant de l'odieux masque de l'hypocrisie. Que nous sert la sagesse dont nous nous vantons, et cette lumière par laquelle nous nous félicitons tant d'être éclairés, si elles ne contribuent point à rendre les jours de nos frères, sereins, heureux et tranquilles! Jusqu'à présent on a prêché à nos souverains la tolérance, comme une convenance de politique, et ses avantages sont sans doute immenses sous ce point de vue; mais le ministre de la vérité n'élèvera-t-il jamais sa voix, et ne rappellera-t-il jamais au cœur du monarque dont la religion est surprise depuis long-

temps, ses devoirs, avec les regrets de les avoir méconnus. Il n'y a point de lois, il ne saurait jamais y en avoir aucune qui puisse donner aucun droit, aucune autorité au souverain, ou à celui qui en usurpe le pouvoir, sur la conscience du moindre de ses sujets. Puisque je ne suis pas moi-même le maître de mes opinions, et qu'il ne m'est pas libre de penser de telle et telle façon, d'adopter telle ou telle croyance, de quel droit mon semblable, quel que soit d'ailleurs dans l'ordre de la société son pouvoir légitime sur moi, de quel droit pourrait-il se rendre arbitre de mes sentiments, et tyranniser ma conscience? La religion est donc une chose absolument indifférente pour le gouvernement, et il n'y a qu'un clergé injuste, cruel et barbare, qui, animé par un vil intérêt particulier et par l'envie de dominer, puisse travailler sans cesse à confondre les intérêts de l'État et de l'Église, pour rendre ses vaines excommunications redoutables par la force du bras séculier. Quelle que soit la croyance d'un citoyen, du moment qu'il remplit les devoirs de la société, et qu'il obéit aux lois, il est digne de jouir de la protection du gouvernement et des priviléges de ses compatriotes. Bien plus, il en a le droit incontestable, qu'on ne saurait lui enlever sans injustice : car puisque vous naissez mon roi, et que votre naissance seule vous acquiert le droit sacré et inviolable de me gouverner, il faut bien que je naisse votre sujet, et que par ma naissance seule j'obtienne cet autre droit, tout aussi sacré et inviolable que le premier, de jouir de tous les soins que vous devez à votre peuple, et de tous les priviléges qui appartiennent à vos sujets. Ce double lien ne saurait être relâché dans l'un ou l'autre sens, sans renverser totalement tout ce qu'il a de sacré parmi les hommes. Il est naturel, il n'est pas injuste du moins, que le souverain favorise dans ses États le culte qu'il professe, que ceux de sa croyance parviennent, préférablement aux autres, aux dignités et aux charges de l'État, jouissent des grâces et des priviléges de sa bienveillance. La faiblesse de la nature humaine ne comporte pas une plus grande justice : l'impartialité parfaite est la justice des anges, et exiger des hommes ce qui est au-dessus de leurs forces, c'est n'en vouloir rien obtenir. Mais, souverains de la terre, si le sentiment intime de votre faiblesse vous avertit tous les jours que vous n'êtes pas assez parfaits pour atteindre à la sublimité de la justice et pour

faire tout le bien nécessaire au bonheur de vos peuples, si cette réflexion remplit votre cœur de regrets, vous savez du moins, et vous devez vous en féliciter à tous les instants, que vous êtes en état de ne point faire le mal, et d'empêcher ceux qui exercent sous votre autorité de le faire. Or, c'est un crime envers le peuple que de persécuter le dernier de vos sujets, quel qu'en soit le prétexte. Vous devez à tous vos sujets, sans en excepter un seul, sinon des grâces et des bienfaits, du moins la protection commune, la sûreté de leurs personnes et de leurs possessions. Celui qui trouble le repos de leur cœur et la tranquillité de leurs familles, celui qui attaque le droit incontestable des pères d'élever leurs enfants dans la fidélité due au roi et aux lois dans leur croyance, est réellement le perturbateur du repos public, et coupable du crime de lèse-majesté. Cet ouvrier simple et honnête, ce commerçant actif dont le travail et l'industrie enrichissent continuellement l'État, deviendrait-il coupable parce qu'il ne croit pas à la façon de Rome? N'est-il pas aussi ton enfant, ô monarque, notre père à tous? N'est-il pas meilleur citoyen que ce prêtre farouche et arbitraire qui reconnaît une autorité qui n'est pas la tienne et dont la pieuse rage enfoncerait volontiers le poignard dans le cœur de ses frères et de tes sujets?

Voilà le cri de la vérité et de la justice; s'il était écouté et rempli, les hommes seraient trop heureux, le bonheur et la bénédiction habiteraient sur la terre. Les vœux de tous les bons Français se réunissent en faveur de la tolérance. Que la persécution cesse, que la vie et la fortune des protestants ne soient plus en danger, que leur état et celui de leurs enfants ne soient plus vague et incertain ; il n'y a point de moyen plus efficace de rendre la France pour jamais florissante, et redoutable à ses ennemis. M. l'abbé Coyer n'aura plus besoin d'inviter la noblesse à faire un métier qu'elle ne doit point faire ; le commerce et l'industrie deviendront, sous les auspices du gouvernement, comme ils le sont déjà dans les provinces méridionales du royaume, malgré la rigueur des ordonnances, la profession des protestants; leur croyance les rendant, suivant les lois, inhabiles à posséder des charges publiques, ils n'auront pas occasion de quitter une profession si avantageuse pour l'État, si nécessaire au bien public; et leur travail, suivi de père en fils, de-

viendra la source inépuisable de la prospérité et des richesses de la nation.

AVRIL

1er avril 1756.

Trois ouvrages de M. de Voltaire ont occupé le public depuis six mois. Ils ont été élevés successivement jusqu'aux nues, puis condamnés, puis défendus, puis oubliés. Je parle du poëme de *la Pucelle,* de celui de la Religion naturelle, et de celui de la destruction de Lisbonne[1]. Il est temps de revenir un peu sur le jugement du public, et de dire le nôtre, afin de savoir quelle place il convient d'assigner à ces productions, dans le temple du goût. Le poëme de *la Pucelle,* connu ici de beaucoup de monde par les lectures qu'on en faisait dans les sociétés de M. de Voltaire et de ses amis, avait la plus grande réputation avant que d'être entre les mains du public. On décidait hardiment que c'était de tous les ouvrages de M. de Voltaire le plus original et celui où il y avait le plus de génie. Annoncé de la sorte, il ne pouvait manquer, lorsqu'il parut, d'être condamné universellement : c'est le sort de tous les ouvrages prônés d'avance. Comme ils ne sauraient être si parfaits, que l'imagination du public, échauffée par des éloges exagérés, n'enchérisse encore sur toutes leurs perfections, ils ne peuvent manquer de tomber dès qu'ils paraissent. Il nous arrive alors ce qui arrive aux enfants qu'on a trop flattés de l'attente d'un plaisir qu'il fallait préparer sans bruit; rien ne remplit plus leurs idées, au lieu qu'un plaisir inattendu s'embellit par la jouissance.

Pour juger donc le chantre de *la Pucelle* avec équité, commençons par oublier tout ce qu'on en a dit en bien et en mal. Restant ainsi avec son ouvrage seul, et sans aucune espèce de commentaire, il ne nous sera pas difficile d'apprécier son vrai mérite. Il faut d'abord regarder *la Pucelle* comme une

1. *Poëme sur la Loi naturelle; poëme sur le Désastre de Lisbonne.*

plaisanterie à laquelle l'auteur de tant de chefs-d'œuvre s'est amusé dans des moments perdus; il faut se souvenir que la réputation chrétienne du chantre de Jeanne n'est pas trop bien établie; enfin il faut croire qu'il n'a pas prétendu faire le catéchisme de la décence et de la pudeur. Le public, n'ayant fait aucune de ces réflexions, a prononcé l'arrêt le plus sévère et le plus opposé à ses propres principes. Je ne suis pas étonné que les dévots et les gens austères aient été scandalisés du poëme de *la Pucelle*, c'est dans la règle; mais les autres doivent être conséquents, et ne point blâmer en M. de Voltaire ce qu'ils applaudissent en tant d'autres. En regardant *la Pucelle* comme ouvrage de plaisanterie et de délassement, nous pardonnerons à M. de Voltaire toutes les négligences qui s'y trouvent, et qui sont sans nombre. En effet, on rencontre bien par-ci par-là six ou dix vers de suite bien faits, mais le ton général de l'ouvrage est si négligé qu'on voit de reste que ces vers se sont trouvés au bout d'une plume qui courait sans gêne. Cependant, comme la négligence de M. de Voltaire vaut souvent mieux que le travail des autres, il faut convenir qu'il lui échappe à tous moments des détails charmants, et remplis de ces grâces négligées qui prennent un caractère d'agrément particulier sous son pinceau. On a voulu comparer deux poëmes qui n'ont aucune ressemblance, *le Lutrin* et *la Pucelle*. Le premier de ces poëmes est soigné et achevé; le second n'est qu'une esquisse rapide et légère; tout est ébauché, et rien n'est fini : l'un a prodigieusement occupé son auteur; l'autre n'a fait qu'amuser le sien. Je n'ai rien à dire sur le second point. On peut reprocher à M. de Voltaire de n'être pas chrétien, on peut même lui en faire un crime; cela est conforme à la logique de certaines gens. Mais il me semble qu'il n'est pas juste de faire des reproches à un homme de ce qu'il se moque des choses qu'il ne croit pas. Il peut manquer en cela de prudence; mais cela ne fait pas un homme abominable, il n'est qu'étourdi. Il était plaisant de voir prendre, à l'aspect de *la Pucelle*, un visage grave à des gens qui n'ont aucune croyance, et qui n'observent aucune pratique chrétienne. De toutes les maximes politiques, la plus pernicieuse est celle qui dit que quand la religion serait fausse il faudrait la respecter comme le frein du peuple. La vérité n'a jamais rien à craindre de la liberté de penser, et la tyrannie

engendre le pire de tous les vices qui puisse infecter les hommes, l'hypocrisie; il faut que le frein du peuple soit conduit par la vérité, sans quoi il ne saurait durer. L'erreur est tout ce qu'il y a de plus pernicieux pour l'homme. Quels que soient les dogmes de la vérité, n'en craignons jamais rien pour le bonheur des hommes; il ne saurait être fondé que sur la vertu, et je les défie, quelque corrompus qu'ils soient, de vanter jamais sérieusement la beauté du vice et des horreurs qui en résultent. Je n'ai non plus rien à dire à ceux qui ont reproché à M. de Voltaire le ton d'indécence qui règne dans sa *Pucelle*, et les sottises dont elle est remplie. La pudeur et la décence ont raison d'en rougir et de s'en plaindre; mais ceux qui ont sans cesse l'inimitable La Fontaine entre leurs mains, et qui ne se lassent point de l'admirer, de quel droit font-ils des reproches à M. de Voltaire? Mais, dit-on, La Fontaine, tout libertin qu'il est, est toujours délicat, et ne blesse jamais l'imagination par des peintures trop choquantes. Soit. Mais, si l'auteur de *la Pucelle* n'a pas manié son pinceau avec la même délicatesse, c'est le défaut du goût qu'il lui faut reprocher et non pas les outrages faits à la pudeur; car, dans ce dernier point, il n'est pas plus coupable que l'autre.

En général, j'ai de la peine à croire que *la Pucelle* devienne jamais un bon poëme, et c'est d'autant plus dommage que le sujet prête à la plaisanterie merveilleusement; mais M. de Voltaire n'a pas assez de flegme poétique, si je puis m'exprimer ainsi, pour combiner et diriger un plan. *La Pucelle* n'en a point du tout. La machine en est absolument mauvaise; elle pouvait cependant être charmante. M. de Voltaire, du moins dans la poésie épique, manque totalement de la partie de l'invention. *La Henriade*, poëme unique et national, est, en ce point, une imitation servile de *l'Énéide* et des autres épopées; tout ce qui est purement de l'invention du poëte dans *la Pucelle* est presque toujours sans génie et de mauvais goût. Malgré ces défauts, je crois que ce poëme restera comme les autres productions de M. de Voltaire; qu'il sera lu alternativement avec La Fontaine et les autres ouvrages gais et plaisants que nous avons. Les détails en sont charmants, les épisodes tout à fait agréables. Le grand mérite de ce poëme consiste à offrir à tout moment à l'imagination les tableaux les

plus plaisants et les plus variés. Tout se colore sous le récit du poëte; le mouvement et le tintamarre qu'il sait exciter quand il lui plaît et qui bouleverse tout ce qu'il paraît avoir arrangé avec grand soin, prouvent que l'auteur s'est bien diverti en composant, et ne manquent jamais de produire leur effet. Une personne qui est au fait de l'histoire de *la Pucelle* m'a assuré que c'était l'ouvrage de trois femmes, auquel M. de Voltaire avait présidé. L'une de ces femmes était Mme la marquise du Châtelet, qui avait plus d'un talent; les deux autres sont vivantes. On m'a assuré encore que le fameux discours de l'âne était de l'une de ces deux-là, que le chant de Dorothée était presque tout entier de Mme du Châtelet, etc. Si cette anecdote est vraie, elle vous expliquera la raison des disparates et de la diversité du ton qui règnent dans ce poëme [1]. Mais il faut convenir qu'on y retrouve M. de Voltaire à tout moment.

Le poëme de la Religion naturelle a eu à Paris le plus grand succès. On ne résiste point à la beauté touchante de cette poésie, ni à l'amour de la vertu et de l'humanité qui brille dans chaque vers. On est cependant convenu assez généralement que l'auteur aurait mieux fait de le donner sous le titre de *Quatre Épîtres* adressées au roi de Prusse que de le publier comme poëme; en effet, il n'y a point dans cet ouvrage de plan général qui réunisse les quatre parties sous un point de vue; et l'on serait en droit d'exiger dans un poëme une marche plus suivie, un raisonnement plus exact et plus profond, un plan mieux combiné et mieux exécuté; au lieu que la seule beauté de la versification suffit pour en faire quatre épîtres ou discours en vers admirables. En comparant le poëme de la Religion naturelle à l'*Essai sur l'Homme* qu'il nous rappelle nécessairement, on trouverait qu'il y a aussi loin de M. de Voltaire au poëte anglais que de la muse négligée de Chaulieu à la beauté mâle et régulière de Racine ou de Despréaux. Pope, dans son *Essai sur l'Homme*, réunit la plus belle poésie au raisonnement le plus sévère, à la métaphysique la plus profonde. M. de Voltaire, dans son poëme, ne se pique pas d'un raisonnement bien

1. Nous n'avons pas besoin de dire que cette quadruple collaboration n'est qu'une des nombreuses fables auxquelles la publication du poëme de *la Pucelle* donna lieu. Il ne faut chercher que dans la précipitation de l'auteur l'explication des disparates de ton qu'il n'a pas pris le temps de fondre et d'uniformiser. (T.)

engendre le pire de tous les vices qui puisse infecter les hommes, l'hypocrisie; il faut que le frein du peuple soit conduit par la vérité, sans quoi il ne saurait durer. L'erreur est tout ce qu'il y a de plus pernicieux pour l'homme. Quels que soient les dogmes de la vérité, n'en craignons jamais rien pour le bonheur des hommes; il ne saurait être fondé que sur la vertu, et je les défie, quelque corrompus qu'ils soient, de vanter jamais sérieusement la beauté du vice et des horreurs qui en résultent. Je n'ai non plus rien à dire à ceux qui ont reproché à M. de Voltaire le ton d'indécence qui règne dans sa *Pucelle*, et les sottises dont elle est remplie. La pudeur et la décence ont raison d'en rougir et de s'en plaindre; mais ceux qui ont sans cesse l'inimitable La Fontaine entre leurs mains, et qui ne se lassent point de l'admirer, de quel droit font-ils des reproches à M. de Voltaire? Mais, dit-on, La Fontaine, tout libertin qu'il est, est toujours délicat, et ne blesse jamais l'imagination par des peintures trop choquantes. Soit. Mais, si l'auteur de *la Pucelle* n'a pas manié son pinceau avec la même délicatesse, c'est le défaut du goût qu'il lui faut reprocher et non pas les outrages faits à la pudeur; car, dans ce dernier point, il n'est pas plus coupable que l'autre.

En général, j'ai de la peine à croire que *la Pucelle* devienne jamais un bon poëme, et c'est d'autant plus dommage que le sujet prête à la plaisanterie merveilleusement; mais M. de Voltaire n'a pas assez de flegme poétique, si je puis m'exprimer ainsi, pour combiner et diriger un plan. *La Pucelle* n'en a point du tout. La machine en est absolument mauvaise; elle pouvait cependant être charmante. M. de Voltaire, du moins dans la poésie épique, manque totalement de la partie de l'invention. *La Henriade*, poëme unique et national, est, en ce point, une imitation servile de *l'Énéide* et des autres épopées; tout ce qui est purement de l'invention du poëte dans *la Pucelle* est presque toujours sans génie et de mauvais goût. Malgré ces défauts, je crois que ce poëme restera comme les autres productions de M. de Voltaire; qu'il sera lu alternativement avec La Fontaine et les autres ouvrages gais et plaisants que nous avons. Les détails en sont charmants, les épisodes tout à fait agréables. Le grand mérite de ce poëme consiste à offrir à tout moment à l'imagination les tableaux les

plus plaisants et les plus variés. Tout se colore sous le récit du poëte; le mouvement et le tintamarre qu'il sait exciter quand il lui plaît et qui bouleverse tout ce qu'il paraît avoir arrangé avec grand soin, prouvent que l'auteur s'est bien diverti en composant, et ne manquent jamais de produire leur effet. Une personne qui est au fait de l'histoire de *la Pucelle* m'a assuré que c'était l'ouvrage de trois femmes, auquel M. de Voltaire avait présidé. L'une de ces femmes était Mme la marquise du Châtelet, qui avait plus d'un talent; les deux autres sont vivantes. On m'a assuré encore que le fameux discours de l'âne était de l'une de ces deux-là, que le chant de Dorothée était presque tout entier de Mme du Châtelet, etc. Si cette anecdote est vraie, elle vous expliquera la raison des disparates et de la diversité du ton qui règnent dans ce poëme[1]. Mais il faut convenir qu'on y retrouve M. de Voltaire à tout moment.

Le poëme de la Religion naturelle a eu à Paris le plus grand succès. On ne résiste point à la beauté touchante de cette poésie, ni à l'amour de la vertu et de l'humanité qui brille dans chaque vers. On est cependant convenu assez généralement que l'auteur aurait mieux fait de le donner sous le titre de *Quatre Épîtres* adressées au roi de Prusse que de le publier comme poëme; en effet, il n'y a point dans cet ouvrage de plan général qui réunisse les quatre parties sous un point de vue; et l'on serait en droit d'exiger dans un poëme une marche plus suivie, un raisonnement plus exact et plus profond, un plan mieux combiné et mieux exécuté; au lieu que la seule beauté de la versification suffit pour en faire quatre épîtres ou discours en vers admirables. En comparant le poëme de la Religion naturelle à l'*Essai sur l'Homme* qu'il nous rappelle nécessairement, on trouverait qu'il y a aussi loin de M. de Voltaire au poëte anglais que de la muse négligée de Chaulieu à la beauté mâle et régulière de Racine ou de Despréaux. Pope, dans son *Essai sur l'Homme*, réunit la plus belle poésie au raisonnement le plus sévère, à la métaphysique la plus profonde. M. de Voltaire, dans son poëme, ne se pique pas d'un raisonnement bien

1. Nous n'avons pas besoin de dire que cette quadruple collaboration n'est qu'une des nombreuses fables auxquelles la publication du poëme de *la Pucelle* donna lieu. Il ne faut chercher que dans la précipitation de l'auteur l'explication des disparates de ton qu'il n'a pas pris le temps de fondre et d'uniformiser. (T.)

engendre le pire de tous les vices qui puisse infecter les hommes, l'hypocrisie; il faut que le frein du peuple soit conduit par la vérité, sans quoi il ne saurait durer. L'erreur est tout ce qu'il y a de plus pernicieux pour l'homme. Quels que soient les dogmes de la vérité, n'en craignons jamais rien pour le bonheur des hommes; il ne saurait être fondé que sur la vertu, et je les défie, quelque corrompus qu'ils soient, de vanter jamais sérieusement la beauté du vice et des horreurs qui en résultent. Je n'ai non plus rien à dire à ceux qui ont reproché à M. de Voltaire le ton d'indécence qui règne dans sa *Pucelle*, et les sottises dont elle est remplie. La pudeur et la décence ont raison d'en rougir et de s'en plaindre; mais ceux qui ont sans cesse l'inimitable La Fontaine entre leurs mains, et qui ne se lassent point de l'admirer, de quel droit font-ils des reproches à M. de Voltaire? Mais, dit-on, La Fontaine, tout libertin qu'il est, est toujours délicat, et ne blesse jamais l'imagination par des peintures trop choquantes. Soit. Mais, si l'auteur de *la Pucelle* n'a pas manié son pinceau avec la même délicatesse, c'est le défaut du goût qu'il lui faut reprocher et non pas les outrages faits à la pudeur; car, dans ce dernier point, il n'est pas plus coupable que l'autre.

En général, j'ai de la peine à croire que *la Pucelle* devienne jamais un bon poëme, et c'est d'autant plus dommage que le sujet prête à la plaisanterie merveilleusement; mais M. de Voltaire n'a pas assez de flegme poétique, si je puis m'exprimer ainsi, pour combiner et diriger un plan. *La Pucelle* n'en a point du tout. La machine en est absolument mauvaise; elle pouvait cependant être charmante. M. de Voltaire, du moins dans la poésie épique, manque totalement de la partie de l'invention. *La Henriade*, poëme unique et national, est, en ce point, une imitation servile de *l'Énéide* et des autres épopées; tout ce qui est purement de l'invention du poëte dans *la Pucelle* est presque toujours sans génie et de mauvais goût. Malgré ces défauts, je crois que ce poëme restera comme les autres productions de M. de Voltaire; qu'il sera lu alternativement avec La Fontaine et les autres ouvrages gais et plaisants que nous avons. Les détails en sont charmants, les épisodes tout à fait agréables. Le grand mérite de ce poëme consiste à offrir à tout moment à l'imagination les tableaux les

plus plaisants et les plus variés. Tout se colore sous le récit du poëte; le mouvement et le tintamarre qu'il sait exciter quand il lui plaît et qui bouleverse tout ce qu'il paraît avoir arrangé avec grand soin, prouvent que l'auteur s'est bien diverti en composant, et ne manquent jamais de produire leur effet. Une personne qui est au fait de l'histoire de *la Pucelle* m'a assuré que c'était l'ouvrage de trois femmes, auquel M. de Voltaire avait présidé. L'une de ces femmes était Mme la marquise du Châtelet, qui avait plus d'un talent; les deux autres sont vivantes. On m'a assuré encore que le fameux discours de l'âne était de l'une de ces deux-là, que le chant de Dorothée était presque tout entier de Mme du Châtelet, etc. Si cette anecdote est vraie, elle vous expliquera la raison des disparates et de la diversité du ton qui règnent dans ce poëme[1]. Mais il faut convenir qu'on y retrouve M. de Voltaire à tout moment.

Le poëme de la Religion naturelle a eu à Paris le plus grand succès. On ne résiste point à la beauté touchante de cette poésie, ni à l'amour de la vertu et de l'humanité qui brille dans chaque vers. On est cependant convenu assez généralement que l'auteur aurait mieux fait de le donner sous le titre de *Quatre Épîtres* adressées au roi de Prusse que de le publier comme poëme; en effet, il n'y a point dans cet ouvrage de plan général qui réunisse les quatre parties sous un point de vue; et l'on serait en droit d'exiger dans un poëme une marche plus suivie, un raisonnement plus exact et plus profond, un plan mieux combiné et mieux exécuté; au lieu que la seule beauté de la versification suffit pour en faire quatre épîtres ou discours en vers admirables. En comparant le poëme de la Religion naturelle à l'*Essai sur l'Homme* qu'il nous rappelle nécessairement, on trouverait qu'il y a aussi loin de M. de Voltaire au poëte anglais que de la muse négligée de Chaulieu à la beauté mâle et régulière de Racine ou de Despréaux. Pope, dans son *Essai sur l'Homme*, réunit la plus belle poésie au raisonnement le plus sévère, à la métaphysique la plus profonde. M. de Voltaire, dans son poëme, ne se pique pas d'un raisonnement bien

1. Nous n'avons pas besoin de dire que cette quadruple collaboration n'est qu'une des nombreuses fables auxquelles la publication du poëme de *la Pucelle* donna lieu. Il ne faut chercher que dans la précipitation de l'auteur l'explication des disparates de ton qu'il n'a pas pris le temps de fondre et d'uniformiser. (T.)

engendre le pire de tous les vices qui puisse infecter les hommes, l'hypocrisie; il faut que le frein du peuple soit conduit par la vérité, sans quoi il ne saurait durer. L'erreur est tout ce qu'il y a de plus pernicieux pour l'homme. Quels que soient les dogmes de la vérité, n'en craignons jamais rien pour le bonheur des hommes; il ne saurait être fondé que sur la vertu, et je les défie, quelque corrompus qu'ils soient, de vanter jamais sérieusement la beauté du vice et des horreurs qui en résultent. Je n'ai non plus rien à dire à ceux qui ont reproché à M. de Voltaire le ton d'indécence qui règne dans sa *Pucelle*, et les sottises dont elle est remplie. La pudeur et la décence ont raison d'en rougir et de s'en plaindre; mais ceux qui ont sans cesse l'inimitable La Fontaine entre leurs mains, et qui ne se lassent point de l'admirer, de quel droit font-ils des reproches à M. de Voltaire? Mais, dit-on, La Fontaine, tout libertin qu'il est, est toujours délicat, et ne blesse jamais l'imagination par des peintures trop choquantes. Soit. Mais, si l'auteur de *la Pucelle* n'a pas manié son pinceau avec la même délicatesse, c'est le défaut du goût qu'il lui faut reprocher et non pas les outrages faits à la pudeur; car, dans ce dernier point, il n'est pas plus coupable que l'autre.

En général, j'ai de la peine à croire que *la Pucelle* devienne jamais un bon poëme, et c'est d'autant plus dommage que le sujet prête à la plaisanterie merveilleusement; mais M. de Voltaire n'a pas assez de flegme poétique, si je puis m'exprimer ainsi, pour combiner et diriger un plan. *La Pucelle* n'en a point du tout. La machine en est absolument mauvaise; elle pouvait cependant être charmante. M. de Voltaire, du moins dans la poésie épique, manque totalement de la partie de l'invention. *La Henriade*, poëme unique et national, est, en ce point, une imitation servile de *l'Énéide* et des autres épopées; tout ce qui est purement de l'invention du poëte dans *la Pucelle* est presque toujours sans génie et de mauvais goût. Malgré ces défauts, je crois que ce poëme restera comme les autres productions de M. de Voltaire; qu'il sera lu alternativement avec La Fontaine et les autres ouvrages gais et plaisants que nous avons. Les détails en sont charmants, les épisodes tout à fait agréables. Le grand mérite de ce poëme consiste à offrir à tout moment à l'imagination les tableaux les

plus plaisants et les plus variés. Tout se colore sous le récit du poëte; le mouvement et le tintamarre qu'il sait exciter quand il lui plaît et qui bouleverse tout ce qu'il paraît avoir arrangé avec grand soin, prouvent que l'auteur s'est bien diverti en composant, et ne manquent jamais de produire leur effet. Une personne qui est au fait de l'histoire de *la Pucelle* m'a assuré que c'était l'ouvrage de trois femmes, auquel M. de Voltaire avait présidé. L'une de ces femmes était Mme la marquise du Châtelet, qui avait plus d'un talent; les deux autres sont vivantes. On m'a assuré encore que le fameux discours de l'âne était de l'une de ces deux-là, que le chant de Dorothée était presque tout entier de Mme du Châtelet, etc. Si cette anecdote est vraie, elle vous expliquera la raison des disparates et de la diversité du ton qui règnent dans ce poëme[1]. Mais il faut convenir qu'on y retrouve M. de Voltaire à tout moment.

Le poëme de la Religion naturelle a eu à Paris le plus grand succès. On ne résiste point à la beauté touchante de cette poésie, ni à l'amour de la vertu et de l'humanité qui brille dans chaque vers. On est cependant convenu assez généralement que l'auteur aurait mieux fait de le donner sous le titre de *Quatre Épîtres* adressées au roi de Prusse que de le publier comme poëme; en effet, il n'y a point dans cet ouvrage de plan général qui réunisse les quatre parties sous un point de vue; et l'on serait en droit d'exiger dans un poëme une marche plus suivie, un raisonnement plus exact et plus profond, un plan mieux combiné et mieux exécuté; au lieu que la seule beauté de la versification suffit pour en faire quatre épîtres ou discours en vers admirables. En comparant le poëme de la Religion naturelle à l'*Essai sur l'Homme* qu'il nous rappelle nécessairement, on trouverait qu'il y a aussi loin de M. de Voltaire au poëte anglais que de la muse négligée de Chaulieu à la beauté mâle et régulière de Racine ou de Despréaux. Pope, dans son *Essai sur l'Homme*, réunit la plus belle poésie au raisonnement le plus sévère, à la métaphysique la plus profonde. M. de Voltaire, dans son poëme, ne se pique pas d'un raisonnement bien

1. Nous n'avons pas besoin de dire que cette quadruple collaboration n'est qu'une des nombreuses fables auxquelles la publication du poëme de *la Pucelle* donna lieu. Il ne faut chercher que dans la précipitation de l'auteur l'explication des disparates de ton qu'il n'a pas pris le temps de fondre et d'uniformiser. (T.)

engendre le pire de tous les vices qui puisse infecter les hommes, l'hypocrisie; il faut que le frein du peuple soit conduit par la vérité, sans quoi il ne saurait durer. L'erreur est tout ce qu'il y a de plus pernicieux pour l'homme. Quels que soient les dogmes de la vérité, n'en craignons jamais rien pour le bonheur des hommes; il ne saurait être fondé que sur la vertu, et je les défie, quelque corrompus qu'ils soient, de vanter jamais sérieusement la beauté du vice et des horreurs qui en résultent. Je n'ai non plus rien à dire à ceux qui ont reproché à M. de Voltaire le ton d'indécence qui règne dans sa *Pucelle*, et les sottises dont elle est remplie. La pudeur et la décence ont raison d'en rougir et de s'en plaindre; mais ceux qui ont sans cesse l'inimitable La Fontaine entre leurs mains, et qui ne se lassent point de l'admirer, de quel droit font-ils des reproches à M. de Voltaire? Mais, dit-on, La Fontaine, tout libertin qu'il est, est toujours délicat, et ne blesse jamais l'imagination par des peintures trop choquantes. Soit. Mais, si l'auteur de *la Pucelle* n'a pas manié son pinceau avec la même délicatesse, c'est le défaut du goût qu'il lui faut reprocher et non pas les outrages faits à la pudeur; car, dans ce dernier point, il n'est pas plus coupable que l'autre.

En général, j'ai de la peine à croire que *la Pucelle* devienne jamais un bon poëme, et c'est d'autant plus dommage que le sujet prête à la plaisanterie merveilleusement; mais M. de Voltaire n'a pas assez de flegme poétique, si je puis m'exprimer ainsi, pour combiner et diriger un plan. *La Pucelle* n'en a point du tout. La machine en est absolument mauvaise; elle pouvait cependant être charmante. M. de Voltaire, du moins dans la poésie épique, manque totalement de la partie de l'invention. *La Henriade*, poëme unique et national, est, en ce point, une imitation servile de *l'Énéide* et des autres épopées; tout ce qui est purement de l'invention du poëte dans *la Pucelle* est presque toujours sans génie et de mauvais goût. Malgré ces défauts, je crois que ce poëme restera comme les autres productions de M. de Voltaire; qu'il sera lu alternativement avec La Fontaine et les autres ouvrages gais et plaisants que nous avons. Les détails en sont charmants, les épisodes tout à fait agréables. Le grand mérite de ce poëme consiste à offrir à tout moment à l'imagination les tableaux les

plus plaisants et les plus variés. Tout se colore sous le récit du poëte ; le mouvement et le tintamarre qu'il sait exciter quand il lui plaît et qui bouleverse tout ce qu'il paraît avoir arrangé avec grand soin, prouvent que l'auteur s'est bien diverti en composant, et ne manquent jamais de produire leur effet. Une personne qui est au fait de l'histoire de *la Pucelle* m'a assuré que c'était l'ouvrage de trois femmes, auquel M. de Voltaire avait présidé. L'une de ces femmes était Mme la marquise du Châtelet, qui avait plus d'un talent; les deux autres sont vivantes. On m'a assuré encore que le fameux discours de l'âne était de l'une de ces deux-là, que le chant de Dorothée était presque tout entier de Mme du Châtelet, etc. Si cette anecdote est vraie, elle vous expliquera la raison des disparates et de la diversité du ton qui règnent dans ce poëme [1]. Mais il faut convenir qu'on y retrouve M. de Voltaire à tout moment.

Le poëme de la Religion naturelle a eu à Paris le plus grand succès. On ne résiste point à la beauté touchante de cette poésie, ni à l'amour de la vertu et de l'humanité qui brille dans chaque vers. On est cependant convenu assez généralement que l'auteur aurait mieux fait de le donner sous le titre de *Quatre Épîtres* adressées au roi de Prusse que de le publier comme poëme; en effet, il n'y a point dans cet ouvrage de plan général qui réunisse les quatre parties sous un point de vue; et l'on serait en droit d'exiger dans un poëme une marche plus suivie, un raisonnement plus exact et plus profond, un plan mieux combiné et mieux exécuté; au lieu que la seule beauté de la versification suffit pour en faire quatre épîtres ou discours en vers admirables. En comparant le poëme de la Religion naturelle à l'*Essai sur l'Homme* qu'il nous rappelle nécessairement, on trouverait qu'il y a aussi loin de M. de Voltaire au poëte anglais que de la muse négligée de Chaulieu à la beauté mâle et régulière de Racine ou de Despréaux. Pope, dans son *Essai sur l'Homme*, réunit la plus belle poésie au raisonnement le plus sévère, à la métaphysique la plus profonde. M. de Voltaire, dans son poëme, ne se pique pas d'un raisonnement bien

1. Nous n'avons pas besoin de dire que cette quadruple collaboration n'est qu'une des nombreuses fables auxquelles la publication du poëme de *la Pucelle* donna lieu. Il ne faut chercher que dans la précipitation de l'auteur l'explication des disparates de ton qu'il n'a pas pris le temps de fondre et d'uniformiser. (T.)

exact, d'une métaphysique bien rigoureuse; mais ses vers sont si beaux, sa poésie est si touchante, que s'il ne satisfait pas toujours l'esprit, il est sûr du moins d'entraîner tous les cœurs. La philosophie du poëme de Lisbonne n'est pas meilleure que celle du poëme de la Religion naturelle, et la poésie en est peut-être moins belle. Cependant, quant à la première, l'auteur y suit du moins son raisonnement avec quelque exactitude; et par rapport à la seconde, vous y trouverez fréquemment des vers admirables.

En un mot, celui qui dit : Tout est bien, a tort; et celui qui dit : Tout n'est pas bien, n'a pas raison. Pour décider cette question, il faudrait connaître la machine; et qui osera se vanter d'y entendre quelque chose?

— M. l'abbé de Marsy vient de donner deux nouveaux volumes de son *Histoire moderne des Chinois, Japonais, etc., pour servir de suite à l'histoire ancienne de M. Rollin.* J'ai eu l'honneur de vous parler de cette entreprise lorsque les deux premiers volumes parurent. Je vois que c'est proprement un extrait ou un abrégé que M. l'abbé de Marsy fait de la compilation de l'*Histoire générale des voyages*, publiée par M. l'abbé Prévost.

— Depuis que les affaires de politique et de commerce sont devenues un objet d'attention pour le public, on a vu éclore en ce genre un assez grand nombre d'ouvrages médiocres; mais ce n'est pas là un grand inconvénient. Comme la matière en elle-même est populaire et sujette à la discussion publique, l'erreur, la chimère, le sophisme, le paradoxe, ne sont pas bien dangereux; ils tombent d'eux-mêmes, et il n'est point à craindre qu'ils s'accréditent dans le public. Tout considéré, il vaut bien mieux que nos écrivains s'occupent aux affaires du commerce qu'à ces productions frivoles, à ces détestables romans qui corrompent également les mœurs, le goût et le style, si ce n'est dans la capitale, du moins dans la province et dans les pays éloignés où tout ce qui vient de Paris est adopté sans examen.

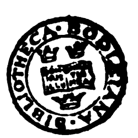
Il paraît depuis deux mois un ouvrage politique intitulé *le Réformateur*,[1] en deux volumes. On m'a assuré que les anec-

1. Amsterdam, 1756, 2 vol. in-8. Attribué sans preuves à Clicquot de Blervache.

dotes que vous trouverez sur l'auteur, dans la préface, sont exactement vraies. On ne peut dire que ce soit la production d'un homme de génie, ni même d'un homme d'esprit. Malgré cela, son livre se fait lire, et avec plaisir. L'auteur est un bon homme, et s'il n'a pas lui-même des idées bien lumineuses, du moins il vous en fait naître. J'espère que pour exécuter la réforme qu'il exige dans les différentes parties de l'administration publique, le gouvernement ne consultera ni le clergé ni les financiers.

— A l'occasion du lit de justice tenu dernièrement à Versailles, on a imprimé une lettre sur le lit de justice qui n'est pas précisément bien faite, mais qui contient beaucoup de faits intéressants et curieux [1]. Au reste comme l'occasion de faire des pointes ne nous échappe jamais, on a fait courir sur le même sujet le mauvais quatrain que voici. Il n'est pas nouveau.

Savez-vous bien ce que l'on dit?
La justice en est offensée,
Le roi l'a mise dans son lit;
Paris dit qu'il l'a violée.



— La question de la tolérance des protestants dont j'ai eu l'honneur de vous parler a donné lieu à beaucoup de brochures, la plupart marquées au coin de la mauvaise foi, de la stupidité, et d'une violence odieuse. En voici la liste : *La Voix du vrai patriote catholique, opposée à celles des faux patriotes protestants*; *Mémoires politico-critiques où l'on examine s'il est de l'intérêt de l'Église et de l'État d'établir, pour les calvinistes du royaume, une nouvelle forme de se marier, et où l'on réfute le Mémoire théologique et politique sur les mariages clandestins des protestants de France*; *Dissertation sur la tolérance des protestants de France*; *Lettre à l'auteur de la dissertation sur la tolérance des protestants, dans laquelle on revendique les preuves de la distinction du mariage et du sacrement de mariage*; enfin *la Vérité vengée, ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, par l'auteur de l'*Accord parfait*.

— M. de Puisieux, procureur ou avocat, et mari d'une femme

1. Nous ignorons de quelle brochure il s'agit.

auteur dont nous avons les *Caractères* et beaucoup de mauvais romans, vient de traduire de l'anglais de M. Benjamin Martin trois gros volumes d'*Éléments des Sciences et des Arts littéraires*. Le traducteur prétend que c'est un excellent livre pour les enfants. C'est perdre son temps que de l'employer à ces sortes d'occupations. Nous avons en France beaucoup de bons livres en ce genre. Ce ne sont pas les instructions qu'il faut multiplier pour rendre notre éducation meilleure; c'est la raison qu'il faudrait rendre familière aux enfants.

— On a aussi traduit de l'anglais *le Monde, ouvrage critique*. Ce sont des feuilles hebdomadaires dans le goût du *Spectateur*[1]. L'auteur de ces feuilles n'est ni grand philosophe ni grand moraliste ; mais il a une gaieté qui amuse ! Il plaît parce qu'il est sans prétention.

— L'Académie française vient de nommer M. l'évêque d'Autun pour remplir la place vacante par la mort de M. le cardinal de Soubise.

— M. de La Beaumelle est à la Bastille, et y sera probablement longtemps pour toutes les impertinences répandues dans les *Mémoires* de Mme de Maintenon.

— On nous promet un poëme de M. Gresset en plusieurs chants, intitulé *la Cloche*. Ce morceau est depuis longtemps dans le portefeuille de ce poëte célèbre; on dit que les raisons qui en suspendaient l'impression ne subsistent plus. Le talent de M. Gresset est trop connu pour que le public n'attende pas ce nouveau poëme avec une impatience extrême.

— L'Académie française tient tous les ans une séance publique, le jour de la Saint-Louis. Dans cette séance, elle doit non-seulement adjuger le prix aux pièces couronnées, mais aussi rendre compte de ses travaux littéraires. Autrefois, quelques académiciens célèbres lisaient des mémoires, des morceaux en vers ou en prose. Depuis quelque temps les portefeuilles de messieurs les Quarante paraissent épuisés. On ne lit plus rien, ou on lit des choses si médiocres que le public meurt d'ennui à ces assemblées. Enfin, cette année, il n'y a eu ni pièce à cou-

1. D'après Barbier, la traduction faite par G. J. Monod de cette feuille périodique, due à la collaboration de Chesterfield, d'H. Walpole, etc., n'aurait paru qu'en 1757, 2 vol. in-12, et moyennant l'introduction d'un certain nombre de cartons.

ronner, ni pièce à lire, et l'Académie est restée fermée. Cette époque lui fait peu d'honneur, et a donné lieu à l'épigramme suivante qui n'est pas trop bonne :

Coquette sans prudence, fière de mille amants,
Femme à quarante époux presque tous impuissants,
Mère de quelques morts, régente d'orthographe,
En ce jour solennel tes temples sont déserts,
On ne t'adresse plus de prose ni de vers,
On ne s'occupe plus que de ton épitaphe.

15 avril 1756.

LETTRE D'UNE INCONNUE A M. DIDEROT.

« Vous serez surpris, monsieur, qu'une femme qui n'a pas l'avantage de vous connaître, qui n'a aucune prétention à l'esprit, encore moins à la science, vous envoie un article pour votre *Encyclopédie*. Mais il ne faut que du bon esprit pour aimer cet ouvrage, et une femme, sans savoir lire, peut traiter mieux l'article *fontange* que le plus habile médecin. Je sais combien celui qui s'en est chargé a de connaissance en tous genres; mais il n'a, je vous assure, jamais vu de *fontanges* d'assez près pour les bien définir; et je ne crois pas qu'Aristote, Hippocrate ou Galien, lui aient donné des lumières sur cet important sujet. Si ma *fontange* a le bonheur de vous plaire, je pourrai vous fournir des articles du même genre; si vous la trouvez mal nouée, dénouez-la, et renouez-la; si vous préférez celle du docteur, je croirai que l'on peut bien parler des choses que l'on n'entend pas ; et je vous enverrai un article de médecine qui ne serait peut-être pas mauvais. J'ai l'honneur d'être, monsieur, très-parfaitement votre très-humble et très-obéissante servante... »

« *Fontange*, nœud de rubans qui sert d'ornement à la coiffure des femmes. Il porte le nom de celle qui l'a imaginé [1], comme *palatine*, parure du col, celui de la princesse qui en a introduit l'usage en France [2].

1. Mlle de Fontanges, maîtresse de Louis XIV, qui l'éleva au rang de duchesse; morte à vingt ans.

2. La princesse Charlotte-Élisabeth, duchesse d'Orléans, mère du Régent, fille de l'électeur palatin Charles-Louis, et connue sous le nom de princesse Palatine.

culation. Il n'y a point de sot raisonnement qu'on n'ait employé contre cette méthode. Ses adversaires partaient toujours d'un point sûr pour avoir raison; ils regardaient l'inoculation comme une pratique nouvelle : on avait beau leur citer l'expérience des Anglais depuis trente ou quarante ans, jamais ils n'ont pu se résoudre à la regarder comme quelque chose. Dans toutes les disputes un peu vives, on n'a qu'à examiner les deux parties pour savoir à quoi s'en tenir. Je ne sais par quelle force attractive les sots sont inséparables et font toujours cause commune; ils avaient mis à leur tête un médecin de la Faculté de Paris, nommé M. Cantwel, Irlandais, je crois, d'origine. Cet homme obscur a combattu l'inoculation avec toute la sottise et toute la mauvaise foi imaginables; pour comble de malheur, il y eut, sur la fin de l'été passé, une expérience malheureuse à Paris. Une femme d'esprit ayant fait inoculer ses deux filles, on avait si mal préparé la cadette, on avait surtout si mal choisi le temps pour lui faire cette opération, qu'elle en mourut le troisième jour. Quelle victoire pour les adversaires de l'inoculation ! Cette joie n'a pas duré, quoique les dévots se fussent rangés de leur côté et nous eussent démontré que l'inoculation est une pratique hérétique. Il était réservé à M. le duc d'Orléans, premier prince du sang, de donner l'exemple au public et d'établir une méthode qui tend à la conservation des citoyens, et qui est d'autant plus essentielle à ce pays-ci que la petite vérole y est plus mortelle. Ce prince a pris le parti, avec le consentement du roi [1], de faire inoculer M. le duc de Chartres, son fils unique, et M[lle] de Montpensier, sa fille unique. Ceux qui connaissent l'esprit de la cour et du public, et par conséquent les dangers et les suites d'une expérience malheureuse, indépendamment de la faiblesse qu'on a naturellement pour ses enfants, conviendront que M. le duc d'Orléans a fait l'action la plus courageuse qu'on ait vue depuis longtemps. En effet, il n'est pas difficile à un philosophe de braver les sots : la retraite et l'obscurité le garantissent de leurs traits. Mais comment peut faire un prince

1. Collé (*Journal historique*, t. II, p. 47), dit que le roi « n'avait ni approuvé ni désapprouvé le duc d'Orléans; il lui avait seulement dit qu'il était le maître de ses enfants ». Il y a de l'humeur dans cette réponse, qui prouve que Louis XV n'était pas partisan de l'inoculation. Était-ce aussi par dévotion? (T.)

exposé par son état à la vue et à la censure du public dans ses moindres actions? Cette position est d'autant plus délicate que les sages approuvent avec tranquillité, au lieu que le caquet des sots est toujours bruyant. Quoi qu'il en soit, M. le duc d'Orléans a fait venir de Genève M. Tronchin, célèbre élève de Boerhaave; l'opération est faite, et les deux enfants se portent à merveille. Le jour de l'inoculation même, on a envoyé au Palais-Royal des *Doutes sur l'inoculation*, imprimés et publiés avec affectation : on les a attribués successivement à M. Cantwel, à M. Astruc, à M. Malouin[1]. Quel qu'en soit l'auteur, il n'a rien de mieux à faire que d'en garder le secret; la mauvaise foi et la platitude y sont trop visibles : cependant il faut pardonner à nos médecins un peu de mauvaise humeur. L'arrivée de M. Tronchin à Paris a fait tant de bruit, sa grande réputation lui a attiré tant de monde que, depuis quinze jours, nous avons oublié et les Anglais et le Port-Mahon, et le Parlement et le Grand-Conseil, et tout ce qui faisait le sujet de nos conversations, pour ne parler que de cet illustre médecin[2].

— M. le chevalier d'Arcq a trouvé le secret d'opposer au mauvais livre de M. l'abbé Coyer, intitulé *la Noblesse commerçante*, une plus mauvaise réponse, intitulée *la Noblesse militaire, ou le Patriote français*[3]. On ne peut rien lire de plus mince, de plus puéril et de plus mal écrit. Heureusement, M. l'abbé Coyer n'a pas besoin d'être réfuté; M. de Montesquieu en a dit assez, sur ce sujet, pour ceux qui pensent et qui sont en état de juger ces sortes de questions. Il ne faut pas s'embarrasser des opinions du peuple politique.

— On a dit beaucoup de mal d'un livre intitulé *les Intérêts de la France mal entendus dans les branches de l'agriculture et de la population*. Cependant l'auteur de cet ouvrage, que je ne connais point, est certainement un homme de beaucoup d'esprit[4]; il n'a qu'un défaut, il ne sait point garder la mesure. Il

1. *Les Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12, sont du docteur Astruc.

2. Collé parle aussi de la vogue qu'eut Tronchin. Le duc d'Orléans lui donna 10,000 écus, outre des boîtes et d'autres bijoux. (T.)

3. Voir la lettre du 15 février précédent, et notes, et ci-après la lettre du 1er août, même année. (T.)

4. L'auteur est Ange Goudar (de Montpellier). On lui doit quelques ouvrages relatifs à l'économie politique. Ses *Intérêts de France mal entendus* ont été réimprimés à Amsterdam en 1757, et resserrés en 2 vol. Ils forment les tomes III et IV

ne faut pas s'étonner de trouver dans son livre les règlements les plus fous à côté des conseils les plus sages. Dans un autre sens, on peut dire que l'auteur connaît à merveille les maux de la France, mais qu'il indique contre eux presque toujours des remèdes trop violents. Malgré cela, les gens d'esprit ne feront pas mal de le lire; ils en retrancheront ce qui est mauvais, et feront leur profit de ce qui est bon. Ce volume doit être suivi de deux autres, où l'on examinera, suivant la même méthode, les finances, le commerce, la marine et l'industrie de la France. On ne reprochera pas à l'auteur de manquer de hardiesse.

— La montagne de Montmartre s'appelle *la Cité des Anes*, à cause du grand nombre de moulins à vent qui s'y trouvent. Je ne sais quel auteur obscur et misérable a publié les *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre*[1]; mais il faut convenir qu'il s'est rendu justice en se rangeant dans cette confrérie. Il a choisi le ton de plaisanterie contre les prétendus incrédules, il les plaisante avec tant de finesse et de légèreté qu'on n'est point étonné de le voir tout couvert de la poussière des écoles de Montmartre. M. de Buffon, M. de Maupertuis, M. d'Alembert, M. l'abbé de Condillac, M. Rousseau, mais surtout M. Diderot, sont les adversaires de ce redoutable athlète à longues oreilles.

— Dans le temps de la querelle du *Testament politique du cardinal de Richelieu*, excitée par M. de Voltaire, M. Piron fit contre lui les vers suivants :

Quand on s'inscrit en faux, sans craindre l'anathème,
Contre le testament de Dieu,
On peut bien s'inscrire de même
Contre celui de Richelieu[2].

ÉPITRE A M. ABRAHAM HIRSCHEL, JUIF DE BERLIN.

Tous mes torts sont devant mes yeux.
J'ai lu votre tendre semonce,

d'une collection de *Discours politiques*, qui commence par ceux de Hume, de la traduction de Mauvillon. (B.) Voir les lettres des 1er et 15 octobre suivants. (T.)

1. Ces *Pensées* (1756, in-12) sont d'un jésuite limousin, nommé le P. Sennemaud, écrivain peu connu alors, et tout à fait oublié aujourd'hui. (B.)

2. Ce quatrain avait déjà été cité par Raynal, avec deux légères variantes. Voir t. I, p. 425.

O le plus pressant des Hébreux.
Vous devoir argent et réponse,
Ce serait trop de l'un des deux :
En payant moitié, l'on s'arrange;
C'est votre loi, soit; marché fait :
Oubliez la lettre de change,
Et je vais répondre au billet.
Je me flattais que la musique,
Dont les accords harmonieux
Souvent des transports furieux
Suspendent l'accès frénétique,
Calmerait un cœur généreux;
Attente, hélas! trop chimérique!
Votre oreille mélancolique
S'oppose au plus doux de mes vœux.
Quand David jouait de la harpe,
Saül, ce roi, méchant garçon,
Saül ne perdait pas un son,
Et vous bâillez comme une carpe
Sitôt que je prends mon basson.
Abandonnons-le pour la lyre.
Essayons encor si mes vers
Calmeront mieux votre délire
Que ne l'ont pu faire mes airs.
Avec l'esprit et la figure
Que vous avez, monsieur Hirschel,
Auriez-vous bien l'âme plus dure
Que ne l'eut l'oint de Samuel?
Par Apollon, par Israël,
Remise, je vous en conjure,
Au moins jusqu'à la Saint-Michel;
Pour le coup, ma parole est sûre,
Croyez-m'en, et plus de soupçon.
Ce bon patriarche exemplaire,
Qui jamais ne sut dire non,
Cet Abraham, votre patron,
Des vrais croyants était le père.
Le terme est court, soyez content,
Et plus d'humeur, je vous supplie.
Vivons toujours en attendant,
L'espoir est l'âme de la vie;
Des cieux c'est le plus beau présent.
Voyez depuis combien de temps
Vous attendez votre Messie!

ment ceux dont la religion est fondée sur la paix et sur la charité ont-ils pu se souiller de tous les crimes que la violence la plus odieuse et la cruauté la plus féroce ont à peine inspirés aux peuples les plus barbares? Je voudrais voir deux Mémoires qu'avec de l'esprit et de la sagacité on rendrait très-intéressants. Dans l'un, oubliant l'histoire des faits, on examinerait les dogmes et la morale de Jésus-Christ, et on tâcherait de trouver quelle a dû être la conduite du peuple qui a adopté cette doctrine, et on ferait l'histoire vraisemblable de ce peuple dans toutes les différentes situations où il a dû se trouver par la suite des siècles. Dans l'autre Mémoire, on oublierait la doctrine de Jésus-Christ, et, n'examinant que l'histoire du peuple chrétien et de l'Église depuis dix-huit siècles, on chercherait à deviner quelle doit être la doctrine fondamentale et primitive d'un peuple qui a tenu une conduite semblable à celle des chrétiens. Je ne doute pas qu'on ne trouvât dans ces recherches métaphysiques que la loi d'un peuple aussi intolérant, aussi vain, aussi implacable dans ses haines, aussi cruel dans ses vengeances, doit être fondée sur le despotisme le plus violent; et que l'auteur de cette religion a dû nécessairement avoir le pernicieux dessein de renverser tout ordre politique, et d'élever sur ses débris le pouvoir illégitime et imaginaire des prêtres. Qu'on doit être surpris que la morale de Jésus-Christ, n'enseignant que l'humilité et la charité, exige de ses sectateurs une abnégation totale d'eux-mêmes, et un détachement universel de tous les biens de ce monde ! Le moyen, en effet, de croire que les disciples de celui dont le royaume n'est pas de ce monde aient envahi le tiers de tous les royaumes, et aient témérairement usurpé l'autorité des rois de la terre? Ce n'est donc pas la religion chrétienne qu'il faut accuser de toutes les horreurs dont ses enfants ont rempli l'univers. Son esprit est si éloigné de tout ce qui est terrestre, qu'on a douté avec raison qu'un peuple vraiment chrétien ait jamais pu exister; je dis un peuple chrétien, car quel serait le lien civil d'un peuple qui (et c'est là l'esprit de l'Évangile) regarderait toutes les affaires de ce monde, sinon comme contraires à son salut, du moins comme indifférentes et peu dignes de fixer l'attention d'une âme qui doit vivre et être absorbée en Dieu, pour parler le langage des mystiques, et n'avoir d'autres occupations que de

contempler ses miséricordes? Le vrai chrétien s'isole continuellement au milieu de la société, et, ne prenant aucune part réelle aux affaires qui occupent les hommes dans cette vie passagère, il ne s'intéresse à son frère qu'en priant pour son salut, et en le prêchant.

On peut remarquer, en général, que de toutes les religions qui ont partagé l'univers il n'y en pas une seule dont les lois fondamentales conviennent à un grand peuple vivant sous un gouvernement paisible. C'est que les fondateurs de tous les cultes n'ont eu ni le génie, ni peut-être le projet de donner leur doctrine à tout un peuple. Ils n'ont pas vu au delà de leur secte, et ils n'ont surtout point deviné ce qu'elle pourrait devenir par la suite des temps. D'après cette réflexion, il n'est pas difficile de faire l'histoire générale de toutes les religions; car elle doit être à peu près la même. A mesure qu'une religion s'étend et prend faveur parmi les hommes, ses lois et pratiques étroites ne pouvant convenir à tout un peuple qui adopte son culte, on est obligé d'avoir recours aux interprétations, qui deviennent forcées à proportion qu'elles se multiplient; car toute religion prétendant à une origine divine, ses ministres n'ont point la commodité de rien ajouter à la loi primitive, ni de perfectionner, à l'exemple des législateurs politiques, le code de leur peuple, à mesure que les occasions s'en présentent. Ils n'ont donc d'autre ressource que la subtilité des sophismes, et une finesse scolastique qui leur apprend à distinguer l'esprit de la lettre de la loi, et à comprendre sous la loi primitive des choses auxquelles son auteur n'a jamais pu songer. De cette nécessité d'interpréter naît bientôt, et par la succession du temps qui corrompt tout, un relâchement total dans la doctrine et dans les mœurs d'un tel peuple. Comment pourrait-on, en effet, fixer exactement les bornes des explications, et empêcher les hommes d'en abuser, eux qui abusent de tout? Alors la corruption enseigne aux pasteurs et aux brebis à interpréter en faveur de leurs désirs les lois qui leur sont les plus opposées. Lorsque la corruption a été poussée à un certain point, et qu'on a abusé avec scandale de la commodité d'expliquer la loi dans le dogme et dans la morale, les gens de bien, ceux qui sont naturellement austères, les esprits remuants et ambitieux se réunissent, deviennent rigoristes, prêchent et in-

troduisent la réforme; en quoi ils ont d'autant plus beau jeu que, se rapprochant de la lettre de la loi primitive, ils professent une doctrine moins falsifiée et une morale beaucoup plus épurée, ce qui les rend en quelque sorte vénérables même aux hommes les plus corrompus. De là les divisions, les sectes, les différentes écoles, qui partagent le peuple d'une même religion et dans sa croyance et dans ses pratiques, si bien qu'au bout de quelque temps il devient presque impossible de discerner le tronc dans cette infinité de branches qui l'ont, pour ainsi dire, détruit. C'est là l'abrégé de l'histoire de toutes les religions du monde.

Mais quelle peut être la cause de cet amas d'horreurs et de crimes commis en tous les temps par le peuple chrétien, et qui marquent son histoire par les époques les plus fatales et les plus scandaleuses? Ce n'est certainement pas dans l'esprit de l'Évangile qu'il en faut chercher la raison. Rien de plus opposé à la cruauté et à la violence, rien de plus conforme au maintien de la paix, à l'amour de l'humanité, aux maximes de la tolérance. C'est, je crois, dans l'ordre et le gouvernement extérieur de l'Église chrétienne que nous trouverons la source de la honte du nom chrétien, et de l'exécration qu'il s'est attirée. Toute religion qui établit par ses principes une hiérarchie, et qui fait de son clergé un corps séparé, et non soumis au gouvernement politique et légitime, expose nécessairement ses sectateurs à tous les malheurs que l'injustice, l'ambition, l'envie et la haine peuvent causer sur la terre; car les hommes ne connaissent plus ni les principes de l'humanité, ni les lois de la justice et de l'équité, dès qu'ils se sentent gênés dans leurs passions, et que leur envie démesurée de dominer est contrariée par quelque obstacle. Leur ambition s'aigrit et s'endurcit au crime à proportion que la résistance qu'on lui oppose est légitime. Or, dans l'ordre extérieur de l'Église, le clergé faisant un corps à part, soumis à un chef particulier qui réside à Rome, se trouve naturellement l'ennemi du gouvernement politique et du souverain sous les lois duquel il vit. Voilà en deux mots, si vous voulez vous donner la peine d'étudier l'histoire ecclésiastique, la source de toutes les horreurs répandues sur la terre par le peuple juif et chrétien, c'est-à-dire par le peuple de Dieu, tandis que les gentils, et tous ceux que les chrétiens ap-

pellent enfants du diable, n'ayant point de clergé séparé du corps politique de l'État, ni de pouvoir ecclésiastique luttant contre le pouvoir légitime, n'ont jamais eu parmi eux que des querelles d'école. L'orgueil et l'ambition des prêtres ont engendré l'intolérance, le fanatisme, la cruauté, et la rage d'exterminer par force ou par adresse tout ce qui s'oppose à leurs coupables desseins; voilà aussi pourquoi, sans compter les autres avantages remarqués par l'auteur des *Lettres persanes*, les protestants en auront toujours un très-grand sur les pays où la religion catholique domine. Ne connaissant point de clergé, et leurs ministres étant sujets du roi comme les autrescitoyens, ils sont à l'abri de tous les troubles qui agiteront éternellement l'Église romaine. Un ministre séditieux est interdit par son souverain, et perd, avec sa place et ses appointements, le pouvoir de faire du mal. S'il avait un bénéfice, si ce bénéfice ne pourrait lui être ôté par le souverain qui l'en a gratifié, il remplirait bientôt l'État de trouble et de désordre. Osons le dire, la France deviendrait la maîtresse du monde si, secouant le joug de la tyrannie ecclésiastique, elle voulait laisser jouir ses sujets de la liberté de penser.

MAI

1er mai 1756.

Il est difficile de quitter le chapitre de la tolérance. L'amour de l'humanité, la douceur, l'indulgence réciproque pour nos défauts, la commisération mutuelle de nos maux et de nos peines, ce sont là, sans doute, les sentiments les plus convenables pour des êtres aussi faibles que nous; et c'est la tolérance qui en développe le germe dans notre cœur de la manière la plus efficace. Ne sommes-nous pas bien misérables d'employer des jours aussi fugitifs que les nôtres à tourmenter nos semblables, sans qu'il nous en revienne le moindre avantage réel, et sans autres motifs que ceux que l'orgueil et la cruauté suggèrent aux cœurs corrompus? Malheureusement pour nous,

le méchant sera toujours assez puissant pour faire le mal, et le juste, toujours trop faible pour l'empêcher, n'aura d'autre ressource que de prêcher l'amour de la paix, et de gémir sur les malheurs de la condition humaine. Les prétendus *Sentiments des catholiques de France* ne sont pas restés sans réponse; un catholique sage et équitable leur a opposé une feuille de seize pages, et a démontré à leur auteur, sans fiel et sans aigreur, combien les sentiments des vrais chrétiens doivent être éloignés des siens [1]. Je crois avoir indiqué en dernier lieu la vraie source de tous les maux et de toutes les horreurs dont les chrétiens ont rempli les fastes de leur histoire. L'opposition de la puissance spirituelle à la puissance temporelle ne permettra à un État chrétien d'être tranquille, qu'autant que l'une sera totalement subjuguée par l'autre, et les troubles recommenceront du moment que l'équilibre voudra se rétablir entre les deux puissances. Voilà pourquoi le peuple juif et le peuple chrétien ont toujours été agités et tourmentés par les prêtres; et c'est moins la faute de leur croyance et de leur culte que celle de la corruption de la nature humaine. La même cause qui divisa jadis à Rome le peuple et le sénat, et qui occasionna cette lutte continuelle dont il résulta à la fin la perte de la chose publique, cette même cause engendra les malheurs et les crimes de ceux qui ont osé porter le nom de peuple de Dieu; avec la différence que les premiers, ayant pour prétexte de leur lutte des objets réels, comme la liberté et l'amour de la patrie, pouvaient opérer, par les maux d'une discorde passagère, des biens constants et durables; au lieu que les derniers, ne s'entre-choquant que pour des objets chimériques et pour la cause imaginaire d'un Dieu qui serait bien méprisable s'il fallait en juger par ses avocats, n'ont jamais produit que des fermentations dangereuses. Dénué de tout motif raisonnable, et combattant pour un despotisme d'autant plus odieux qu'il est fondé sur une puissance idéale, l'orgueil fanatique des prêtres a rendu leur rôle horrible et leur cause impardonnable.

Toute l'Europe, il le faut avouer, a en cela de grandes obligations aux réformateurs, ou si vous aimez mieux aux hérésiarques du seizième siècle. Si l'on peut leur reprocher, en

1. Nous n'avons pu retrouver cette brochure.

beaucoup d'occasions, un zèle trop indiscret, il faut convenir aussi qu'en combattant la chimère de la puissance spirituelle des prêtres, cause constante du malheur temporel de tant de peuples, ils ont rétabli les principes de la saine philosophie. Ces principes sont devenus ceux des sages de toutes les nations, car la lumière est venue et a dissipé les ténèbres : elle nous a enseigné qu'aucun mortel, ni roi ni prêtre, n'est en droit de dominer sur les consciences; que personne ne saurait être coupable par ses opinions, et que puisque ma croyance ne dépend pas de ma volonté, elle peut encore moins dépendre de celle d'autrui; elle nous a enseigné encore qu'il ne saurait y avoir qu'une seule puissance légitime dans un État, soit qu'elle appartienne au peuple, soit qu'elle réside dans la personne du prince; que tous les citoyens, soit ecclésiastiques, soit laïques, lui sont entièrement subordonnés, et que toute la police extérieure de l'Église et de son culte est uniquement du ressort de cette puissance souveraine, sans que les prêtres aient d'autre droit que celui d'exécuter ce qui est ordonné, avec le respect qu'ils doivent à leurs princes. Avec de tels principes, les protestants ne sauraient manquer d'être bons citoyens, et de jouir de toutes les douceurs de la tolérance et de la bienveillance communes. Si leurs prêtres ne sont pas plus tolérants que ceux de l'Église romaine, ils sont du moins moins puissants, et par conséquent moins dangereux; et leurs querelles de religion, leurs divisions et disputes entre eux, bien loin d'ébranler le gouvernement politique jusque dans ses fondements, ne pourront jamais s'élever au-dessus de l'épaisse poussière de leurs écoles.

Ces réflexions nous conduisent insensiblement à une autre bien affligeante. Quand on pense que la première jeunesse de nos princes est entièrement abandonnée aux prêtres, on ne peut que gémir sur le sort des peuples. C'est dans cette école, osons le dire, où, sous le spécieux prétexte de religion et de piété, on fait germer dans le cœur des princes des principes contraires au salut de l'État et au bonheur des hommes; c'est là qu'on leur enseigne de sacrifier la cause du peuple à la cause chimérique de la Divinité, qu'il faudrait abjurer si elle était telle qu'on ose la dépeindre. C'est là qu'on leur parle toujours de crainte et de vengeance, comme si Dieu pouvait être honoré

par nos frayeurs, ou qu'il eût besoin de nos faibles bras pour venger ses querelles. C'est là que nos princes puisent le funeste secret de tyranniser les consciences, dans l'espérance de plaire à un Dieu que ses ministres font jaloux et vindicatif; qu'on leur dit de haïr et de craindre ceux dont les opinions sont différentes de leur croyance, et qu'on leur apprend à rétrécir cette bienveillance générale qui peut seule les rendre dignes du trône, et qui est de tous les devoirs le plus sacré et le plus inviolable. Quel spectacle déplorable pour le sage que l'éducation de l'enfant dont les vertus sont essentielles au bonheur des nations, et dont les moindres préjugés ne peuvent manquer d'avoir des suites funestes! Ne verrons-nous jamais la sagesse et la vérité auprès du trône? et après avoir tiré l'enfant public de tous les dangers de la jeunesse, et avoir formé son cœur à la droiture, à la sensibilité et à la générosité, ne les verrons-nous pas marquer par son règne l'époque du bonheur et de la gloire des peuples? Voilà ce qui invite le sage au repos, et ce qui le retient dans l'obscurité de sa retraite, c'est la triste conviction que les hommes travaillent sans relâche à leur malheur, et que celui qui voudrait les en empêcher ne ferait que les irriter.

J'ai fait autrefois l'ébauche d'un catéchisme moral pour les enfants; de tous les livres c'est le plus nécessaire. Le catéchisme des princes ne le serait pas moins : ouvrage des plus sages, un tel livre, entre les mains de l'enfant royal, étoufferait sans doute dans son cœur le germe de toutes les leçons contraires à la justice, à la bonté et à l'humanité. Essayons d'y fournir quelques phrases.

ESSAI D'UN CATÉCHISME POUR LES PRINCES.

Je suis l'enfant du peuple; sa bénédiction fait ma joie, ma confiance, et la sûreté de mon héritage.

La joie du peuple fait ma gloire; sa tristesse me couvre de confusion et de honte.

La multitude du peuple fait ma puissance; je serai bon et juste, et ils seront sans nombre, car ils diront : Il est doux d'habiter sous ses lois.

O vous, mes sujets moins que mes enfants, soyez tous bons, afin que je puisse vous aimer tous, et que nous puissions être tous heureux !

Je laisserai aux lois qui ont été avant moi le soin de punir le méchant, et de le retrancher de la société qu'il corrompt; pour moi, j'exercerai mon cœur dans l'heureuse habitude de faire le bien, de pardonner et de pratiquer la clémence.

Si je suis au-dessus de mes semblables, c'est pour les rendre heureux.

Le plus heureux de tous les hommes est celui qui réjouit le cœur de son semblable. Que je serai malheureux de tout le bien que je ne pourrai faire !

Que je suis effrayé de ma vocation ! Je ne suis qu'un faible mortel, et j'ai à remplir les devoirs d'un Dieu. Mon peuple attend de moi son bonheur; le juste son repos et sa sûreté; et moi, borné et fragile, je suis sujet à l'erreur, à la surprise, aux préjugés.

O vérité ! que ta lumière vive et pure pénètre jusque dans le fond de mon cœur ! qu'elle dissipe les ténèbres qui voudraient te dérober à ma faible vue ! La voix du peuple est la tienne; apprends-moi à l'écouter et à la discerner des cris importuns des sots et des vaines clameurs de la populace, afin que je t'obéisse.

Éloigne de moi le méchant et le flatteur; que leur funeste poison ne corrompe jamais mon âme !

Je haïrai ceux qui m'enseigneront de haïr; j'écouterai avec plaisir la voix douce de ceux qui m'apprendront à aimer tout ce qui m'environne, tout ce qui respire sous mes lois.

Le prêtre cruel et atrabilaire dont le Dieu demande le sang de mon peuple ne sera point mon sujet; je le chasserai loin de ma vue, car il n'est pas digne de vivre parmi ceux qui sont heureux.

Celui qui est juste et bon est l'enfant de ce Dieu digne de l'encens et des hommages d'un cœur droit et sensible.

Ce Dieu, puisqu'il est le maître de l'univers, saura soutenir sa cause, je ne suis point fait pour venger ses querelles; je suis venu pour fixer le bonheur parmi le peuple que je gouverne.

La persécution et la violence sont les odieuses marques de

la bassesse d'un cœur corrompu. Que je ne sois jamais redoutable à personne par ces exécrables moyens!

J'appellerai mon ennemi celui qui me conseillera une chose injuste; qu'il soit l'objet de la malédiction publique, afin que le juste se sache toujours en sûreté sous mes lois.

J'appellerai mes amis ceux qui mettront ma gloire dans les bienfaits que j'aurai répandus sur mes sujets.

J'étudierai mes goûts et mes penchants, et je les dirigerai sur ce qui est bon et honnête, afin qu'il n'y en ait point qui ne soit salutaire à mon peuple.

Que je serai heureux d'arracher à la vertu le voile sous lequel la modestie voudrait la dérober à la louange publique!

Je modérerai tous mes désirs, afin que je fasse le moins de fautes qu'il soit possible de faire.

Je serai doux et bon, pour donner envie au sage de m'aider de ses lumières, et pour qu'il ne se repente jamais de m'avoir conseillé.

Je ne mourrai tranquille qu'en laissant mon nom en bénédiction parmi mon peuple, et mon fils l'objet du vœu public et le modèle des princes.

— *Lettre d'un ecclésiastique de Paris à un curé de province, sur le dernier tremblement de terre* [1]. Brochure fort ennuyeuse, dont l'auteur paraît un fort bonhomme.

— *Histoire véritable, curieuse et intéressante du Prétendant* [2]. Cette détestable brochure ne mérite pas même une place dans la bibliothèque des laquais.

— *Histoire de Laïs, courtisane grecque* [3]. En deux parties. Cette histoire est fort mal écrite et fort ennuyeuse.

— *Sentiments d'un harmoniphile sur différents ouvrages de musique* [4]. L'auteur anonyme de cette insipide brochure nous menace d'en faire un ouvrage périodique.

— *Projet utile pour le progrès de la littérature, par lequel on propose de l'ériger en maîtrise et communauté* [5]. Mauvaise plaisanterie sans sel.

1. Inconnue aux bibliographes.
2. Même remarque.
3. (Par Legouz de Gerland.) La Haye et Paris, 1756, 2 parties in-12.
4. (Par Morambert.) 1756, in-12.
5. (Par Duport-Dutertre.) Paris, 1756, in-12, 22 p.

— Il faut nous attendre à avoir des commerces de toutes sortes de façons après *la Noblesse commerçante* et *la Noblesse militaire*. Un auteur, aussi mauvais que les deux premiers, vient de donner une brochure intitulée *le Commerce anobli*[1], qui ne mérite nulle attention.

— On a imprimé une lettre de M. Le Franc, premier président de la Cour des aides de Montauban, auteur de la tragédie de *Didon*, à M. le chancelier. Cette lettre fait beaucoup de bruit. Le courage et la fermeté du magistrat estimable qui en est l'auteur ne sont pas moins remarquables que la conduite du chancelier et celle de l'intendant de la généralité de Montauban.

— Le Français chansonne tout. On a fait, à l'occasion de la lettre de M. Le Franc, le couplet suivant sur M. Lescalopier, intendant de Montauban :

Ce monsieur Lescalopier
N'a point les cornes aux pieds,
Mais bien à la tête
Comme les autres bêtes.

Si les vers et la rime ne sont point exacts, ce n'est pas de quoi s'embarrassent nos chansonniers.

— *Lettre de H. G. G. sur le voyage du jeune Prétendant en Allemagne*[2]. C'est un froid et plat panégyrique du prince Édouard, qui mérite une place distinguée dans la bibliothèque des antichambres; on ne peut rien lire de plus insipide.

— On a traduit de l'espagnol, en quatre volumes in-12, des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Espagne sous le règne de Philippe V*. L'auteur de ces mémoires est le marquis de Saint-Philippe. Le traducteur n'écrit pas bien en français. Cet ouvrage contient beaucoup plus de détails militaires que d'affaires de cabinet. Il est diffus; ce n'est proprement qu'une collection de matériaux pour quelqu'un qui aurait envie d'écrire la vie du dernier roi d'Espagne, vie peu intéressante en elle-même. L'auteur de la traduction s'appelle M. de Mandave.

— On a imprimé le *Journal historique de l'expédition de*

1. (Par Séras.) Bruxelles, 1756, in-12.
2. Inconnue aux bibliographes.

Minorque par mer et par terre[1]; je ne sais s'il est avoué par le gouvernement.

— La querelle de la noblesse commerçante paraissait finie depuis quelques mois. Mais voici une nouvelle brochure sur un sujet que nos petits auteurs ont traité comme un thème de collège. Elle est intitulée *L'une et l'autre, ou la Noblesse commerçante et militaire*[2]. Vous y trouverez quelques réflexions communes, mais utiles sur le commerce.

— Un acteur qui avait de la réputation en province, en Allemagne et même à Paris, connu d'ailleurs comme homme d'esprit, M. Desormes, vient de débuter sans succès dans les rôles à manteau sur le théâtre de la Comédie-Française. On lui a trouvé de l'intelligence, mais on l'a jugé sans talent. Ce n'est pas tout de sentir, il faut encore savoir rendre. Il a de l'accent, il joue tantôt froidement, tantôt en chargeant outre mesure, deux défauts également opposés au vrai talent.

— On a recueilli, en deux volumes in-12, les discours et autres ouvrages de M. Daguesseau, chancelier de France, mort il y a quatre ou cinq ans. C'est un recueil très-imparfait en comparaison de ce qu'il resterait à imprimer si l'on voulait le rendre complet. Vous y trouverez la vie de cet illustre magistrat à la tête du premier volume. M. Daguesseau jouissait d'une grande réputation. Il était savant, profond dans sa partie, je dirai même éloquent, si vous me promettez de ne vous souvenir ni de Démosthène ni de Cicéron.

— Le sixième volume de l'*Encyclopédie* vient de paraître. J'en indiquerai de temps en temps, selon ma coutume, quelques articles remarquables : *Femmes*, article de M. Desmahis; *Fat*, du même: *Fanatisme*, de M. Deleyre; *Éthiopien*, de M. Diderot; *Expérience*, de M. Dumarsais; *Extrait*, de M. Marmontel; *Étude*, de M. le chevalier de Jaucourt et de M. Faiguet; *Fard*, de M. le chevalier de Jaucourt; *Feu* (littérature), de M. de Voltaire; *Faveur*, du même; *Favori*, du même; *Fantaisie*, de M. de Saint-Lambert; *Flatterie*, du même; *Fermeté*, du même; *Faste*, du même; *Finesse*, de M. de Voltaire et M. de Saint-Lambert;

1. Inconnu aux bibliographes.
2. Même remarque.

Fierté, de M. de Voltaire; *Familiarité*, de M. de Saint-Lambert.

— Les *Mémoires de M. de La Porte*, premier valet de chambre de Louis XIV, qu'on a publiés depuis quinze jours, ont fait fortune à Paris. Quoiqu'ils soient assez mal écrits, l'air de vérité et un certain naturel qui plaît toujours les ont fait réussir. M. de La Porte était une espèce de confident de la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, qui oublia ensuite les services qu'il lui avait rendus et le sacrifia à la jalousie du cardinal Mazarin. Outre l'attentat manuel du cardinal sur la personne du jeune roi, dont il est parlé à la fin de ces Mémoires [1], on n'y trouve point de particularités inconnues, mais ils confirment celles qu'on sait d'ailleurs de ces temps-là. On y voit surtout clairement le pernicieux et infâme dessein du cardinal Mazarin de donner au roi une très-mauvaise éducation, afin de conserver d'autant plus sûrement l'ascendant qu'il avait pris sur la personne du roi, à la cour et dans les affaires, par la faiblesse de la reine, mère de Louis XIV. On voit aussi le cardinal de Richelieu dans ces Mémoires, non pas par le côté le plus avantageux. Quand on voit ces grands hommes d'État si prônés, si fort recommandés à la postérité par nos discours académiques; quand on les voit de près et dans leur cabinet, l'un (le cardinal de Richelieu), toujours intrigué de cent mille petites tracasseries de la cour, l'autre (M. Colbert), occupé à perdre son rival (M. Fouquet) de la façon la plus noire et la plus odieuse, on est bien tenté de changer en mépris ces sentiments d'admiration qu'on voudrait nous arracher pour leurs cendres.

— On a traduit de l'anglais (on le prétend du moins) la

1. Nous laissons parler La Porte: « Le roi ayant dîné chez Son Éminence, et étant demeuré avec lui jusque vers les sept heures du soir, il m'envoya dire qu'il se voulait baigner. Son bain étant prêt, il arriva tout triste, et j'en connus le sujet avant qu'il me le dît. La chose était si terrible qu'elle me mit dans la plus grande peine où j'aie jamais été, et je demeurai cinq jours à balancer si je le dirais à la reine; mais considérant qu'il y allait de mon honneur et de ma conscience de ne pas prévenir par un avertissement de semblables accidents, je le lui dis enfin, dont elle fut d'abord satisfaite. » Et dans un autre endroit: « Un jour, comme Mme d'Hautefort lui disait (à la reine régente) que M. le cardinal était encore bien jeune pour qu'il ne se fît point de mauvais discours d'elle et de lui, Sa Majesté lui répondit *qu'il n'aimait pas les femmes, qu'il était d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature.* » (*Mémoires* de La Porte, 1756, in-12, p. 227-28, 289 et suiv.) (T.)

Lettre d'un négociant à un milord, dans laquelle on considère sans partialité l'importance de l'île de Minorque et de Port-Mahon, avec l'histoire et une description abrégée de l'une et de l'autre[1]. Cette brochure est peu de chose; elle a été vendue vu la circonstance. Vous n'y trouverez ni esprit, ni vues. Au reste, vous croyez bien que les chansons ne manquent pas dans l'occasion présente. On en a imprimé plusieurs.

— *Les Loisirs philosophiques de M. de B.*[2] sont encore un recueil de maximes insipides et triviales en un volume in-12. Dans un gouvernement bien policé, on ferait labourer la terre à MM. de B. et Cie, pour empêcher que leurs loisirs, nuisibles à la patrie, ne devinssent encore ennuyeux pour les honnêtes gens.

— L'édition du poëme de Lisbonne et de celui de la religion naturelle se trouve dans la collection complète des *Œuvres de M. de Voltaire* qu'on vient de publier à Genève en dix volumes grand in-8, qui seront suivis incessamment de six autres. Ces derniers contiendront les œuvres historiques. Cette édition n'est pas merveilleuse pour la beauté du papier et de l'impression, mais elle a l'avantage d'être mieux rangée que les autres, et augmentée de plusieurs morceaux nouveaux.

— On a imprimé les *Lettres de Mme de Sévigné à M. de Pomponne au sujet de la disgrâce de M. Fouquet.* Je les avais manuscrites. Il y a apparence que c'est par l'infidélité de quelque copiste qu'elles voient le jour. C'est toujours bien fait que d'enrichir le public de pareils morceaux.

— *La Raison triomphante des nouveautés, ou Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, par M. l'abbé P***[3]. Voici le titre d'un assez gros volume in-8 que personne n'a été tenté de lire. C'est une chose bien malheureuse pour la religion d'avoir de pareils défenseurs.

— *Lettre à une jeune dame sur l'inoculation de la petite vérole*[4], mauvaise plaisanterie, d'un ton exécrable, qui n'a été lue de personne.

— *Lettre d'un citoyen sur la permission de commercer dans*

1. (Par G. Mazéas.) Paris, 1756, in-12.
2. (Par Blondel.) Londres et Paris, 1756, in-12.
3. L'abbé Pichon.
4. (Par J. Soret.) 1756, in-12.

les colonies annoncée par les puissances neutres[1]. Ces lettres doivent apparemment avoir une suite à l'imitation de *l'Observateur hollandais;* il en paraît déjà un second cahier. Elles sont trop peu intéressantes et trop mal écrites pour faire fortune; mais surtout je n'aime point le ton de dureté qui y règne. Je serais bien embarrassé de dire mon avis sur le projet de la cour de faire faire pendant la guerre le commerce des colonies sur des vaisseaux neutres. On dit que ce projet n'est pas entièrement abandonné. Le grand argument dont on se sert en sa faveur, c'est que la marine du roi n'est pas encore assez forte pour protéger efficacement la marine commerçante de la nation, et qu'il vaut mieux suspendre pour quelque temps le commerce que de laisser détruire cette dernière par les ennemis, faute de protection. Tout ce que je sais, c'est que ce projet des neutres est fort important, fort délicat, et mérite de longues réflexions à cause des suites qu'il peut entraîner.

— *Le Patriote anglais, ou Réflexions sur les hostilités que la France reproche à l'Angleterre, et sur la réponse de nos ministres au dernier mémoire de S. M. T. C.* Ouvrage traduit de l'anglais de John Tell Truth, par un avocat au parlement de Paris[2]. Voilà le titre d'une brochure qui vient de paraître. Il ne faut pas être bien fort pour voir que cet ouvrage n'a jamais existé en anglais. C'est un plat et froid panégyrique des Français, de la modération de leur roi, de leur progrès en matière de politique et de commerce, et de leur amour pour la justice, etc. Ce prétendu M. Truth a fait sa brochure exprès pour donner occasion à son traducteur de faire sa cour ici à tous ses Mécènes.

— *Le Citoyen philosophe, ou Examen critique de la noblesse militaire, dédié à M. l'abbé Coyer*[3]. Mauvaise brochure sur l'insipide querelle de la noblesse commerçante. A l'enflure et à la pompe du style, on dirait qu'elle est de M. de Cahusac.

— Il y a déjà du temps qu'on a publié ici la traduction d'un livre utile et fort estimé en Angleterre sous le titre de *Nouvelles Observations pratiques et physiques sur le jardinage*

1. (Par Saintard.) 2 parties in-8.
2. L'abbé Le Blanc, auteur des *Lettres d'un Français*. Traduction supposée, Genève (Paris), 1756, in-12.
3. Inconnu aux bibliographes.

et sur l'art de planter, avec le calendrier des jardiniers. Ouvrage traduit de l'anglais de M. Bradley, en trois volumes in-12.

Quand Iris prend plaisir à boire,
Bacchus croit que c'est pour sa gloire;
Mais l'Amour en a tout l'honneur.
Car, en buvant, le vin la rend si belle
Que le plus altéré buveur
S'enivre moins de la liqueur
Que de l'amour qu'il prend pour elle.

15 mai 1756.

On dit que les Chinois se piquent dans leurs usages, dans leurs productions, dans leurs arts et dans leurs ouvrages, d'une certaine originalité bizarre qui non-seulement les empêche de copier aucun autre peuple, mais leur défend d'imiter la nature. « Si tu la veux voir, disent-ils, tu n'as qu'à la regarder et en jouir à ton aise, sans en chercher l'image dans les ouvrages de l'art. — Comptes-tu, disent-ils encore à leurs peintres et à leurs poëtes, faire mieux qu'elle? » A en juger par une infinité de nos ouvrages modernes, on dirait que nos poëtes et nos artistes ont adopté cette maxime chinoise dans toute son étendue. Vous trouverez tout dans leurs productions, excepté la nature et son auguste caractère; ils ont surtout un secret merveilleux de blesser la vérité à chaque pas qu'ils font, et d'éluder ses lois avec un soin infini. Les Comédiens français viennent de remettre sur leur théâtre la tragédie de *Catilina*, ouvrage de M. de Crébillon, auquel une cabale puissante a procuré un succès passager il y a sept ou huit ans. Tout ce qu'on fait pour soutenir une mauvaise pièce devient inutile et sans effet au bout de quelque temps. La reprise de cette tragédie, prônée autrefois avec tant d'affectation, a donc été fort malheureuse. Les illustres Romains qu'on a la hardiesse d'y faire parler disent des choses si puériles, si extravagantes, si opposées au bon sens, qu'il est incroyable qu'une nation éclairée et instruite, dont la jeunesse se consume dans l'étude de l'histoire et des mœurs de l'ancienne Rome, ait pu supporter un instant l'absurdité de pareils personnages.

Il est un autre genre de spectacle bien plus digne de censure, puisqu'il est fondé sur un merveilleux si plat, si ennuyeux et si ridicule qu'il n'y a pas de quoi amuser les enfants. Quinault savait masquer la difformité de ce genre par des vers doux et coulants, par des idées quelquefois sublimes, presque toujours heureuses. Un de ses successeurs, M. de Cahusac, à qui un génie, ennemi de nos oreilles, a octroyé à forfait le rare et effroyable talent d'amasser dans des vers raboteux, du non sens, en dépit d'Apollon et de Minerve, a bien su le secret de rétablir l'insipidité et l'extravagance du genre dans toute sa force. L'Académie royale de musique nous a ennuyés, pendant tout l'hiver, par un certain *Zoroastre* de ce poëte, dont la moindre des vertus magiques est de faire dormir debout. M. de Cahusac a été indubitablement dans les secrets de l'illustre curé du Mont-Chauvet, dont j'ai eu l'honneur de vous parler quelquefois: son opéra de *Zoroastre* est exactement bâti sur le patron, le système et le plan général du curé : le roi soupera ou ne soupera pas[1]. Dans *Zoroastre*, il fait jour et nuit alternativement; mais comme le poëte lyrique n'a pas encore la dextérité du poëte-curé, et qu'il ne sait pas compter jusqu'à cinq, il s'est si fort embrouillé dans ses calculs que, dans chaque acte, il a été obligé de faire faire nuit et jour deux ou trois fois pour qu'il fît jour à la fin de la pièce. C'est là, en effet, un fort petit mal; et qu'est-ce que cela fait, pourvu que tout se retrouve au dénoûment! Il faut donc croire que les Chinois seraient bien contents de l'extravagance de nos spectacles et de nos poëtes modernes, s'il est vrai qu'ils jugent de la beauté d'un ouvrage par leurs maximes, et que ce qui est contraire à la nature ait en effet des droits à leurs suffrages. Mais si, au lieu de leurs sentences, il est permis de s'en rapporter à un de leurs ouvrages dont on a beaucoup parlé à Paris depuis quelque temps, il faut convenir qu'en Chine, comme en France, il n'y a qu'un moyen sûr de plaire dans les productions de l'art, savoir : l'imitation de la nature.

A l'occasion de la tragédie de *l'Orphelin de la Chine,* ouvrage de M. de Voltaire, qui a eu le succès le plus brillant et le plus soutenu, on a réimprimé la tragédie chinoise de *l'Orphelin de*

1. Voir la fin de la lettre du 1er mai 1755.

la maison Tchao, traduite autrefois par le P. de Prémare, jésuite missionnaire[1]. Cette pièce est remplie de ce génie qui, imitant la nature, sait créer comme elle ce qui touche et ravit les cœurs sensibles; elle est surtout remarquable par sa naïveté et la vérité du dialogue, deux choses inestimables et totalement inconnues à nos faiseurs modernes. Si l'ordonnance de cette tragédie répondait à plusieurs traits sublimes et aux beautés de détail qu'on y trouve en grand nombre, elle pourrait aller de pair avec tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre. Une des singularités de cette pièce est que les acteurs commencent à chanter lorsqu'il s'agit d'exprimer des passions violentes, comme la joie, la tristesse, le désespoir, etc. C'est un usage que la tragédie chinoise a de commun avec l'opéra italien; car l'*aria* des Italiens n'a été dans son origine que l'expression de la passion et de ses différents mouvements. Lorsqu'elle est bien placée, elle commence toujours avec la passion; et l'abus qu'en ont fait les poëtes médiocres n'empêche pas de sentir le merveilleux effet qu'elle produit dans les ouvrages des maîtres de l'art. C'est ainsi que *Mérope*, dans la situation la plus pressante, au moment qu'on vient de lui arracher son fils, sortant de cette douleur muette dont elle était opprimée, arrive par degrés à cette douleur violente, insensée et furieuse, qui nous fait tressaillir d'effroi et de pitié; et l'*aria*, ou le chant, commence précisément au moment où la passion est la plus vive. C'est ainsi qu'une amante éplorée, après avoir tout perdu, se rappelant successivement tout ce que sa position a de funeste, arrive à un moment où elle n'est plus maîtresse de sa douleur, et c'est là où l'*aria* commence. Cette admirable ordonnance est l'ouvrage de la nature, qui donne au génie de l'homme les mêmes préceptes et en Italie et à la Chine. C'est donc en vain que les Chinois défendent à leurs artistes de l'imiter. Il n'y a point de beauté dont elle ne donne le modèle, et tous les efforts que les hommes pourraient faire pour s'en éloigner et pour trouver d'autres moyens de toucher et de plaire ne seront jamais qu'autant de trophées érigés à la gloire de la nature, et autant de monuments de la bizarrerie et de la futilité de leurs démarches. En effet, pour que la maxime

1. Voir la lettre du 1er septembre 1755.

des Chinois eût du sens, il faudrait qu'il fût possible aux hommes d'avoir des connaissances d'un autre genre que celles qu'ils puisent dans la nature, et surtout d'avoir des idées d'un ordre différent, et d'autres lois que celles qui font la *norme* de la nature et de ses opérations. Non-seulement notre faculté de connaître, de réfléchir, d'approfondir, mais toute notre imagination tirent leurs forces de nos sensations, et nos sens ne peuvent être frappés que par ce qui existe. L'imagination est la faculté de trouver et de rassembler des images; mais cette faculté tient immédiatement à nos sens; toutes les images qu'elle se forme, elle doit en avoir reçu le modèle de la nature par le moyen des sensations. De plusieurs sensations éprouvées en différents temps, elle en peut faire un seul tableau; mais toutes les parties de ce tableau sont nécessairement un résultat de ce que nous avons vu et senti dans la réalité. Ainsi, en voyant dans ma tête le tableau de *Mérope* au désespoir, je compose mon image de ce que j'ai vu dans la nature de plus touchant, de plus beau, de plus intéressant, de plus profondément affligé, de plus cruellement agité, etc. Et si je suis peintre, animé par l'enthousiasme de cette imagination, je trouve l'air de tête, l'attitude, l'instant et la pensée qu'il faut donner à cette mère infortunée, et je fais un tableau sublime; ou, si je suis poëte, plein de ce même feu et de cet enthousiasme, je trouve les discours, les sanglots, les mouvements, les agitations, les accents et les cris qui sont les terribles marques d'un cœur déchiré par tout ce que l'humanité a de plus touchant et de plus fort. Tous les efforts qu'une imagination déréglée pourra faire s'épuiseront en arrangements vains et bizarres; elle pourra allier des choses qui n'ont aucune liaison dans la nature, et, par ce moyen, se faire une réputation d'extravagance; mais il est impossible qu'elle trouve jamais une circonstance, une nuance, un trait, quelque chose, en un mot, dont elle n'ait reçu le modèle de la nature. C'est en l'imitant, en la copiant éternellement que le génie de l'homme s'ouvrira toujours de nouvelles sources de beauté, et qu'il sera le maître de donner, à son choix, des impressions de plaisir ou de tristesse au cœur de ses semblables.

S'il est vrai que plus on est près de la nature, plus on est sûr de plaire, il faut convenir que les Anglais, dans leurs pièces de théâtre, ont une grande supériorité sur nous. Il y règne un

certain naturel inestimable que la décence et la timidité de notre goût ont banni de nos pièces. M. Patu vient de publier un *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, traduites en deux volumes in-12 [1], qui prouvent de reste ce que je viens de dire. La plus considérable de ces comédies est le fameux opéra du *Gueux*, de M. Gay, qui a eu un succès si étonnant en Angleterre. Vous vous y trouvez dans la plus mauvaise compagnie du monde : les acteurs sont des voleurs, des fripons, des geôliers, des filles publiques, etc.; malgré tout cela on s'y plaît, et l'on a de la peine à les quitter; c'est qu'il n'y a rien de plus original et de plus vrai dans le monde. On n'a pas besoin de comparer nos opéras-comiques les plus vantés à ces pièces anglaises pour sentir combien nous sommes éloignés du naturel et du vrai; et voilà pourquoi, avec tout notre esprit, nous sommes presque toujours insipides et plats. Rien de plus ennuyeux et de plus insupportable que les *Racoleurs* de M. Vadé. Nos misérables faiseurs, dans la pauvreté de leur génie, font nécessairement deux fautes qu'ils ne sauraient éviter; ils croient avoir fait des merveilles, lorsqu'ils sont parvenus à copier le dictionnaire des personnages qu'ils mettent sur la scène. Ce sont les moments de caractère et de passion qu'il faut avoir le talent de choisir, quelque classe d'hommes qu'on veuille faire parler; ces moments les rendent toujours intéressants. Faute de ce choix, on tombe nécessairement dans l'insipidité et dans la monotonie. Voilà pourquoi les harangères de M. Vadé vous fatiguent et vous ennuient à la mort; elles parlent toutes le même langage, elles se ressemblent toutes; au lieu que de huit ou dix filles publiques qu'il y a dans l'opéra du *Gueux*, il n'y en a pas une qui n'ait son caractère, ses traits, ses intérêts, qui lui ôtent toute ressemblance avec ses camarades.

1. Ces deux volumes contiennent *la Boutique du Bijoutier; le Roi et le Meunier de Mansfeld; l'Aveugle de Bethnal-Green; le Diable à Quatre, ou les Femmes métamorphosées;* l'opéra du *Gueux*, et *Comment l'appelez-vous?* Patu est un des auteurs des *Adieux du Goût*, comédie donnée au Théâtre-Français. Voir précédemment la lettre du 1er mars 1754. (T.)

JUIN

1er juin 1756.

On a donné à la Comédie-Française, il y a quelques jours, une petite pièce nouvelle en prose et en un acte, intitulée *la Gageure de village*[1]. Cette pièce, dans le goût de celles de Dancourt, n'a servi qu'à renouveler nos regrets d'avoir vu la gaieté se retirer de notre scène et faire place à l'esprit toujours si froid et si triste. Nos auteurs modernes ne savent faire que des portraits et des pointes; leurs pièces petillent d'esprit et gèlent de froid; elles sont d'un ennui d'autant plus insupportable qu'il a l'air léger et sémillant, et que c'est un travail que de les écouter. Dancourt avait un grand fonds de gaieté et de naturel, l'imagination vive et comique; son dialogue est surtout très-animé, très-plaisant et rempli de saillies. L'auteur de *la Gageure de village* est si loin de son modèle qu'il lui sera difficile, je crois, d'en jamais approcher. Le fond de sa pièce est commun et plat, l'exécution en est froide, embarrassée et maussade; malgré cela, le jeu de l'acteur Préville, qui était chargé du principal rôle, l'a fait en quelque façon réussir.

— On a, en général, des idées bien vagues du talent d'un négociateur. En quoi consiste-t-il? J'ai connu un homme, dont les talents pour la guerre n'étaient contestés de personne, qui avait l'esprit profond, pénétrant, délié et juste, qui parlait avec beaucoup de facilité, de noblesse et d'agrément. Je lui disais un jour que, la paix devant durer vraisemblablement longtemps, j'étais étonné qu'il n'eût jamais songé à faire le métier de négociateur et à se faire envoyer en ambassade. « Je me trouve, dit-il, bien inepte pour ce métier-là. J'ignore très-parfaitement le secret de persuader aux gens des choses qu'il n'est point de leur intérêt de faire. » Cet homme, joignant à beaucoup d'esprit beaucoup de vérité et de candeur, croyait que ces dernières qualités étaient contraires au métier que je lui conseillais de faire. Il s'en faut bien que je sois de son

1. *La Gageure de village*, mêlée de chants et de danses, et représentée le 26 mai 1756, était de Seillans. Elle n'eut que cinq représentations. (T.)

sentiment. L'art des sophismes, les détours d'un esprit souple et intrigant sèment, partout où il paraît, les soupçons et la défiance; et il n'y a point de succès pour un négociateur sans la confiance de ceux à qui il a affaire. Rien n'est surtout si maladroit que d'avoir l'air adroit et fin. Les gens les plus bornés s'en défient; et comme la finesse vous donne une apparence de supériorité sur l'esprit des autres, leur amour-propre en est révolté. En montrant beaucoup de défiance, ils croient montrer à leur tour beaucoup d'esprit; et, craignant d'être dupes, ils se rendent ordinairement inaccessibles aux insinuations les plus simples et les moins équivoques. Un homme simple et franc fait, avec sa réputation de probité et de droiture, plus d'affaires dans un jour qu'un homme adroit n'en fera dans un an. Le génie des affaires consiste dans un esprit vaste, profond, facile, pénétrant, fertile en moyens, saisissant avec promptitude les avantages et les inconvénients et tous les aboutissants d'une chose, et sachant la présenter aux autres suivant leur convenance, et non suivant la sienne. Ses succès, pour être solides, doivent être fondés sur la vérité et la bonne foi. Si les Italiens, dans ce genre comme dans tous les autres, se sont acquis une grande réputation, ce n'est certainement pas au moyen de ce manége de petites finesses et de cette souplesse fourbe et voltigeante dont on les accuse. C'est que cette nation spirituelle, et dont l'heureux génie sait se plier à tout, sent, en général, plus vivement qu'aucun de ses voisins. Les impressions les plus simples étant plus fortes chez ce peuple que chez aucune nation de l'Europe, ils saisissent vivement, rendent avec force ce qui les a affectés, et entraînent par la fougue et la rapidité de leur génie. Le sentiment est un million de fois plus sûr et plus prompt que l'esprit : il éclaire les idées; toute la lumière de l'esprit vient de lui; et l'éloquence, le don céleste de persuader, ne connaît d'autre père que lui. Voilà les vrais et seuls moyens de réussir dans les affaires. Si ces esprits petillants sont sujets à changer de batterie et à détruire le lendemain ce qu'ils ont élevé avec grand soin la veille, ce n'est point par un système fondé sur la fourbe, et qu'un souffle de vérité renverserait; c'est parce qu'une impression plus forte, succédant à celle de la veille, efface jusqu'au souvenir de la première. Aussi ces sortes d'esprits, lorsqu'ils sont tempérés

par un grain de sens et de jugement, deviennent des génies supérieurs.

— On vient de publier ici, en trois volumes in-douze, les ***Mémoires*** de M. le marquis de Torcy, ***pour servir à l'histoire des négociations depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht.*** Ces Mémoires, connus de beaucoup de monde avant que d'être imprimés, étaient attendus avec impatience, et ont eu beaucoup de succès. M[me] la duchesse de Saint-Pierre, sœur de M. de Torcy, en ayant donné un manuscrit au pape, le cardinal Passionei les a donnés à un Français qui les a fait imprimer à Paris. M. de Torcy était secrétaire d'État pour les affaires étrangères, pendant la malheureuse guerre de la Succession d'Espagne[1]. Il a été lui-même en Hollande demander inutilement la paix aux vainqueurs. Après avoir fini ces Mémoires dans sa retraite, il y a mis la dernière main et les a rédigés en présence du cardinal de Polignac et de milord Bolingbroke, tous deux célèbres par leurs talents, et tous deux employés dans la même négociation. Cet ouvrage est écrit simplement et avec assez de noblesse; il est diffus; en le serrant, on le réduirait aisément dans un volume; mais ce défaut cesse d'en être un dans ces Mémoires. La difficulté que l'auteur a de se serrer, et de se tirer d'un amas d'affaires aussi compliquées, vous représente une fidèle image de la marche pénible et tortueuse d'une négociation hérissée d'épines et de pierres d'achoppement. On pense, pour ainsi dire, avec les ministres employés dans cette occurrence; et M. de Torcy, tenant ses lecteurs dans le cercle étroit où les ennemis de la France le tenaient lui-même, nous met par ce moyen dans ses intérêts, et nous oblige de prendre fait et cause pour lui. Je crois cet ouvrage très-utile pour ceux qui se destinent aux affaires. Ils y trouveront un modèle de négociation dans la pacification la plus importante qu'il y ait eu en Europe depuis le traité de Westphalie. Au reste, quoique les misères et les calamités de la France, ainsi que la dureté et l'orgueil de ses ennemis, fussent parvenus à leur comble dans le cours de cette malheureuse guerre, on est médiocrement touché; tant on a de peine à pardonner à la France l'injustice des guerres précédentes.

1. Colbert, marquis de Torcy, né en 1665, mort en 1746.

Est-il croyable que les Hollandais aient exigé du roi le libre retour des Français réfugiés dans leur patrie? Cela est cependant. Quelle sottise! C'est la libre sortie des protestants du royaume qu'ils auraient dû stipuler pour les intérêts des ennemis de la France.

ANCIENNE CHANSON DE M. DE VOLTAIRE

POUR Mlle GAUSSIN, LE JOUR DE SA FÊTE [1].

Le plus puissant de tous les dieux,
Le plus aimable, le plus sage,
Louison, c'est l'Amour dans vos yeux;
De tous les dieux le moins volage,
Le plus tendre et le plus trompeur,
Louison, c'est l'Amour dans mon cœur.

— Je ne sais si j'ai jamais eu l'honneur de vous parler de deux pastels qui se conservent dans le cabinet de M. le baron d'Holbach à Paris. Leur auteur s'appelle M. Mengs, jeune Saxon, actuellement à Rome, dont j'ai entendu dire à quelques Italiens qu'il était né avec le génie de Raphaël. Ces deux pastels représentent *le Plaisir* et *l'Innocence*, et ne laissent rien à désirer pour l'élégance, les grâces, la finesse du dessin et de la touche. M. le marquis de Croismare, homme d'un goût très-délicat, vivement touché par ces deux tableaux, écrivit à M. Mengs une lettre pleine d'enthousiasme pour l'engager à lui faire deux pastels dans ce goût. Il lui envoya l'idée suivante qu'il voulait faire exécuter.

PREMIER TABLEAU.

Une femme d'une figure très-aimable, noblement coquette, l'air séduisant, vêtue légèrement, avec peu d'ornements, mais dont l'effet serait piquant; elle ferait voir une partie de sa gorge et entrevoir une forme de corps très-intéressante. Elle laisserait tomber tendrement ses regards sur un philosophe qui serait son pendant; et, tenant d'une main un chalumeau dont

1. Ce couplet a été compris pour la première fois dans les *Œuvres* de l'auteur, édition de Delangle, t. XVIII, p. 245. (T.)

elle aurait fait une boule de savon, elle lui indiquerait de l'autre main que ses méditations philosophiques ont une sorte d'analogie avec ces bulles aériennes. S'il y avait place dans le fond, on pourrait faire voir un cadran dont l'heure serait marquée par un bouton de rose, pour désigner que les jours de la belle Grecque coulent sur les fleurs et ne sont remplis que par les plaisirs. La coiffure serait relative au sujet, on oserait y faire entrer des ailes de papillons, etc.; car je désire du noble animé par les grâces.

DEUXIÈME TABLEAU.

Un homme d'un âge où les grâces ont pris de la consistance. Il serait vêtu à l'antique avec les attributs de la philosophie. Son vêtement laisserait voir quelque belle partie nue. Il paraîtrait tendrement distrait à la vue de la belle importune. Il pourrait avoir le bras appuyé sur un globe céleste qui présenterait le signe de la Balance ou du Sagittaire; et sa main, tombant négligemment, semblerait se détacher d'un livre d'Épictète, dont le titre serait entrevu. De l'autre main, le philosophe toucherait son cœur, comme y soupçonnant une fermentation qui lui est étrangère; il regarderait la femme frivole avec embarras et une sorte de honte, désirant de la voir et craignant d'en être vu.

Il est inutile de remarquer combien il était difficile d'exécuter ce que demandait M. le marquis de Croismare : lui-même ne croyait pas que cela fût possible. M. Mengs a trouvé le secret non-seulement de faire tout ce qui est indiqué dans l'esquisse de M. de Croismare, mais de la surpasser infiniment. Ces deux tableaux sont arrivés à Paris depuis quatre jours, avec une lettre de M. Mengs dont voici l'extrait :

« ... Si je n'ai pas suivi en tout directement vos pensées, ce n'a été que par la crainte de diminuer quelque chose de la grâce qui paraissait un objet qui vous intéressait singulièrement; je les ai tenues dans le goût antique. Puisque vous me demandiez un philosophe, j'ai figuré pour cela à peu près Épictète lui-même. Puisque le goût moderne ne pouvait faire si bien en peinture, je l'ai fait nu, avec une draperie seule-

ment, comme nous voyons les statues des philosophes antiques. Au lieu d'un livre, je lui ai fait un volume à l'antique, avec l'inscription d'Épictète, en grec, avec ces mots :

Prends garde qu'elle ne t'enchante avec ses charmes, etc.

qui alludent au sujet. Pour les signes célestes, j'ai pensé bien faire d'imiter un globe céleste de marbre antique qui se conserve à Rome. J'ai fait tout de même de la femme ; je l'ai habillée à la façon des danseuses, bacchantes ou nymphes ; excepté la couronne de fleurs que j'ai supposée une chose accidentelle. L'horloge est copiée d'après une horloge solaire antique, qui se voit pareillement à Rome. Le philosophe est peint sur bois, sans papier ni vélin ; mais la femme est peinte sur le vélin, etc. »

Je n'ai jamais rien vu de si parfait dans son genre que ces deux tableaux ; il n'y a point d'expression pour rendre le genre d'admiration qu'ils méritent. Le génie du peintre, la beauté et la grâce inestimable de son dessin et de sa couleur, la finesse de ses pensées, le grand goût qu'on voit jusque dans les moindres détails, tout a concouru à lui faire faire deux chefs-d'œuvre. La noblesse surtout, qu'il a su allier avec la coquetterie de la courtisane, est une chose inconcevable. M. Mengs a fait mille fois plus que M. de Croismare n'avait exigé. Les connaisseurs admirent dans ces tableaux une beauté de coloris et une force de couleur jusqu'à présent inconnues au pastel. Les ouvrages de la Rosalba, et ceux de nos peintres les plus vantés, sont à mille lieues de là. On voit avec surprise deux ou trois blancs détachés l'un de l'autre avec un art infini : une chemise légère, qui couvre une peau d'albâtre, et la boule de savon, qu'on voit par-dessus la chemise, ont frappé tout le monde. L'intelligence avec laquelle M. Mengs a distribué la lumière et la projection des ombres n'est pas moins admirable. Le goût antique, noble et grand, qui l'a guidé en tout est encore embelli par des pensées fines et ingénieuses. M. de Croismare avait demandé un bouton de rose pour marquer l'heure du cadran ; cela pouvait devenir mesquin. M. Mengs a laissé à son horloge solaire antique son style ; mais il détache, des fleurs

dont la belle courtisane est couronnée, un bouton de rose si négligemment en apparence et si heureusement que son ombre se rencontre sur le cadran avec celle du style ; pensée extrêmement délicate pour exprimer l'idée de M. de Croismare. En un mot, ces deux tableaux peuvent être mis à côté de tout ce que l'Italie nous a laissé de beau et d'admirable dans ce genre de peinture. M. Mengs ne travaille cependant au pastel que par complaisance; son vrai talent est la peinture d'histoire, à l'huile.

— La cour vient de faire imprimer un *Mémoire contenant le précis des faits, avec leurs pièces justificatives, pour servir de réponse aux observations envoyées par les ministres d'Angleterre dans les cours de l'Europe*; volume in-quarto. Ce Mémoire, fait avec beaucoup de sagesse, de simplicité et de noblesse, vient de la plume de M. l'abbé de La Ville [1]; vous n'y trouverez pas une ligne de déclamation; et, si les Anglais réussissent jamais à y faire une réponse supportable, je ne croirai plus rien impossible. Les instructions données au général Braddock, confrontées avec les réponses qu'on faisait à Londres à l'ambassadeur de France, sont un monument de bassesse et de duplicité qui couvre de honte le nom anglais; monument que cette nation paraît avoir voulu éterniser en Europe par une conduite indigne d'un peuple qui n'a pas oublié tout sentiment d'honneur et de probité. Les philosophes verront avec plaisir le rôle que jouent, dans ce Mémoire, les sauvages de l'Amérique : leur simplicité et leur candeur enchantent. Ces Iroquois ont de l'esprit et de la finesse; je leur croirais volontiers l'imagination poétique. On remarque l'image de l'arbre détruit et replanté par les Anglais, qui doit couvrir tout leur pays et toute leur nation de son ombre rafraîchissante; que, moyennant cet arbre promis, ils consentent à être amis des Anglais. Tout le morceau qui regarde les sauvages est rempli de traits singuliers.

1. Ce Mémoire n'est pas de l'abbé de La Ville. Ce qui a pu donner lieu à ce bruit, c'est que l'abbé de La Ville, ex-jésuite très-habile, était alors premier commis des affaires étrangères. Il est de M. Moreau, historiographe de France. (B.)

15 juin 1756.

C'est la mode de dire du mal des femmes. Il semble que les hommes aient voulu, dans tous les temps, se venger par la médisance de l'empire qu'elles exercent sur eux par les attraits vainqueurs de la beauté, et par les prestiges de ces charmes auxquels rien ne résiste. Du temps de Louis XIV, les beaux esprits lâchaient des épigrammes contre ce sexe aimable : aujourd'hui que tout est philosophie, et que, jusqu'aux gens du monde, tout en a pris l'attache et le masque, nous médisons des femmes méthodiquement et avec une pédanterie bien ridicule aux yeux du vrai philosophe. Mais s'il est permis aux gens ordinaires d'avoir une mauvaise logique, et de décider, par de plats raisonnements, ce qui est du ressort du sentiment seul, on ne saurait le passer à ceux dont les écrits sont faits pour répandre la lumière et pour honorer la vérité en tout point. Suivant les principes de M. de Buffon, l'acte de la copulation est le seul que la nature avoue; et tout autre commerce entre l'homme et la femme, cette préférence d'un seul objet à tous les autres, cet attachement pour l'objet choisi, au mépris de tous les obstacles, ces délices du sentiment dont les gens épris parlent tant, toute cette tendre philosophie des âmes passionnées n'est que chimère et un bonheur idéal et factice, dont il ne résulte réellement que malheur et désordre. Et suivant M. Rousseau, la femme, par sa nature et par son tempérament plus faible que l'homme, lui est par là même inférieure, et lui doit obéir et céder tous ses droits. Par le même principe, la mère ne peut avoir sur les enfants la même autorité que le père, parce que la faiblesse de sa constitution et ses infirmités fréquentes ne lui permettent pas d'aspirer à cette santé vigoureuse dont jouit l'homme. Quels raisonnements! Comme si l'on avait des droits dans la nature jusqu'à proportion de ses forces; ou, pour revenir aux opinions de M. de Buffon, qu'il fût bien étrange que des êtres doués d'une imagination dont ils ne sauraient ni prévenir ni détruire les effets, fissent consister leur bonheur dans des choses idéales. Cette manière de philosopher ne peut convenir qu'à des êtres imbéciles, inférieurs même aux bêtes, dépourvus également de sentiment et de réflexion, et bornés uniquement aux lois d'une sensation stupide. Et la philosophie

de M. Rousseau peut être bonne pour les lions et les tigres, dont les droits sont en proportion de leur force ; mais elle est contraire à la raison, et indigne du partisan de l'égalité de toutes les conditions.

Posons donc deux principes incontestables : l'un que la femme, dans l'ordre physique et moral des choses, est ce qu'elle doit être, et qu'elle a tous les avantages et tous les inconvénients dont un être ainsi constitué doit se ressentir ; l'autre, que les effets de la beauté et de l'amour, pour être imaginaires, ne sont pas moins réels, et feront le bonheur ou le malheur de l'homme aussi longtemps que ses sens seront subordonnés à l'imagination. Tout ce qu'on peut dire d'ailleurs contre les femmes est destitué de raison et de philosophie. Tous les défauts qu'on peut leur reprocher sont l'ouvrage des hommes, de la société, et surtout d'une éducation mal entendue. Doit-on s'étonner, en effet, de les voir artificieuses, hypocrites et rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer et à nourrir en elles des sentiments que les injustes lois d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher ? Sans cesse partagées entre ces sentiments autorisés par la nature et les usages qu'une coutume bizarre a érigés en devoir, comment se tireraient-elles d'un labyrinthe où ce qui est réel et naturel est sacrifié à ce qui est imaginaire et factice ? On peut dire, sans nous faire tort, que notre éducation en général est bien mauvaise, et dans ses principes souvent contraire au bon sens et à la raison : celle des femmes est bien plus déplorable encore. Si nous perdons notre première jeunesse à apprendre dans les colléges des futilités qu'il est bon d'oublier au plus vite, du moins, dès que nous sommes entrés dans le monde, on nous inspire les vrais sentiments de l'honneur, les devoirs de notre état ne nous sont plus cachés ; les exemples, autant que les maximes, concourent à régler notre conduite, à nous apprendre à mériter l'estime du public, et à nous donner, si ce n'est des vertus, du moins ce qui en serait l'équivalent si quelque chose pouvait l'être de l'honneur et des mœurs.

Le sort des femmes est bien différent du nôtre. Exilées comme nous de la maison paternelle dès leur naissance, elles sont élevées dans les maisons religieuses, où (ce qu'on peut dire de moins désavantageux) elles ne reçoivent pas une

idée juste ni de leur état, ni de leurs devoirs, ni de la vertu, ni de l'honneur, ni de la décence, ni du monde, ni d'aucune des situations dans lesquelles elles doivent se trouver par la suite, et auxquelles il faut être préparé pour en éviter les dangers. La morale des femmes est toute fondée sur des principes arbitraires, leur honneur n'est pas le vrai honneur; leur décence est une fausse décence, et tout leur mérite, toute la bienséance de leur état, consistent dans la dissimulation et le travestissement des sentiments naturels qu'un devoir chimérique leur prescrit de vaincre, et qu'avec tous leurs efforts elles ne sauraient anéantir. Imbues de ces principes, elles se trouvent, au sortir du couvent, dans les bras d'un inconnu auquel elles apprennent que leur destinée est unie par des liens éternels et indissolubles. Les doux et sacrés devoirs de l'hymen deviennent ainsi, par la tyrannie de nos usages, des outrages faits à la pudeur; et la victime est immolée aux désirs de l'homme, qui, par les droits du mariage, déchire le voile que la décence et la délicatesse d'un amour respectueux et tendre ordonnaient d'écarter imperceptiblement et avec une timide défiance. Alors le tumulte des désirs et l'incertitude des principes deviennent également grands. Jetée dans un monde dont elle ignore les dangers, à qui obéira une femme abandonnée à elle-même, ou livrée à un homme qui exige comme devoir ce que le cœur peut seul accorder à l'amant soumis qui sait toucher? Comment s'y prendra-t-elle pour démêler ce qui est de l'essence de la vertu et de l'honneur d'avec les préceptes de ces devoirs imaginaires dont on a bercé son enfance? Reconnaissant bientôt la futilité de ces derniers, ne risquera-t-elle pas d'étendre le mépris qui leur est dû jusqu'aux vertus les plus indispensables? A force d'avoir senti des entraves, elle ne connaîtra plus de bornes; et confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, ou substituant ces dernières aux premiers, elle se trouvera perdue avant que d'avoir pu faire la première réflexion sensée. Comment au milieu de ce trouble échappera-t-elle à la séduction des hommes? Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu; on dirait que toute la société est intéresssée à sa perte, et ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux piéges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence. Ordinaire-

ment elle hâte sa perte à proportion que son cœur est bien né, droit et sensible, et sa ruine devient inévitable si elle n'est pas initiée de bonne heure dans toutes les ruses de la méchanceté des hommes, et dans les mystères du vice qu'elle n'aurait jamais dû connaître.

Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont en général beaucoup mieux nées que les hommes. On ne saurait disconvenir qu'il n'y en ait un grand nombre qui, en dépit de tous les obstacles, en dépit de nos épigrammes et de notre morgue philosophique, jouissent de l'estime publique, du prix et des honneurs dus à la vertu. Si c'est par un miracle que ce sexe aimable est préservé du naufrage, ce miracle fait honneur aux femmes. Deux choses empêchent leur ruine, tandis que tout y conspire. Uniquement occupé de passions douces et tendres, leur cœur ignore le jeu violent de l'ambition et de l'intérêt, deux ressorts du malheur du monde qui occasionnent continuellement les grands crimes et ces vices obscurs et odieux dont les hommes ont la bassesse de se souiller. Les femmes ont en général le sentiment plus sûr, plus prompt, plus délicat que les hommes, et c'est par là qu'elles préviennent le plus souvent les plus grands malheurs. La lueur obscure et tremblante du sentiment est mille fois plus sûre et plus rapide que le flambeau brillant de l'esprit et de la raison. Voilà pourquoi, en général, les hommes font tant de fautes énormes et des chutes si marquées, lorsque les femmes s'arrêtent presque toujours sur le bord du précipice.

— On vient de traduire de l'anglais les *Avis d'un père à sa fille*, par milord Halifax[1]. Cet ouvrage n'a fait aucune sensation ; ce n'est pas la faute du sujet. Voici le jugement qu'en a porté une femme d'esprit : « De tout le livre, je ne trouve que l'avertissement et les deux premières pages de supportables. En général, il n'y a point d'idées dans cet ouvrage. Le style en est méthodique et sec, si vous en retranchez quelques comparaisons ingénieuses ; mais elles ne tirent point à conséquence pour le reste de l'ouvrage, qui est celui d'un esprit juste, froid

1. 1756, in-12 ; traduit par la présidente d'Arconville.

et borné. Il peint ce qu'il a vu sur le théâtre du monde; mais il n'a vu les acteurs qu'habillés et dans des positions communes. »

CONSOLATION D'UN JEUNE ECCLÉSIASTIQUE.

Passer dans la tristesse
Les plus beaux de ses jours,
Consumer sans tendresse
La saison des amours:
Oui, la chose est cruelle;
Mais l'on gagne à souffrir
Une gloire éternelle:
Ça fait toujours plaisir.

— Depuis le mois de novembre de l'année dernière, on a publié ici un nouvel ouvrage périodique intitulé *le Conservateur* [1]. L'objet de ce journal est utile; on se propose d'y conserver tous les petits morceaux détachés, toutes ces feuilles qui paraissent de temps en temps, qu'on lit encore avec grand plaisir et qu'on perd ensuite. Il y a souvent plus d'esprit, plus de sens et de philosophie, dans ces petites brochures que dans une infinité de gros volumes. Un tel recueil fait avec esprit et avec goût pourrait donc être fort précieux, mais je doute que les auteurs obscurs de ce nouveau journal méritent absolument la confiance du public sur ce point. Ce qu'il y a de plus répréhensible dans leur projet, c'est la loi qu'ils se sont faite de donner un volume tous les mois. Par là même ils se mettent dans le cas d'entasser sans choix beaucoup de morceaux qui se trouvent très-bien de l'oubli dans lequel ils sont tombés. Ils se sont engagés aussi de tronquer des ouvrages anciens et nouveaux et de n'en conserver que ce qui est réellement précieux; quelle entreprise! Il me semble que ce conservateur périodique ne doit empêcher personne de rendre au public un pareil service avec plus de choix et plus de succès. On l'avait tenté il y a quelques années; le premier volume, intitulé *Recueil A*, a réussi beaucoup; le recueil dont il fut suivi était fait sans goût et sans jugement.

— Voici le titre d'un livre qui tient son coin dans une bi-

1. Cette publication, qui dura jusqu'en 1761, forme 38 vol. in-12.

bliothèque française. Les cuisiniers de ce pays-ci se sont acquis dans toute l'Europe une grande célébrité. Ils ont porté de nos jours leur art au plus haut degré de perfection. *La Cuisinière bourgeoise suivie de l'office, à l'usage de tous ceux qui se mêlent de dépenses de maisons, contenant la manière de connaître, disséquer et servir toutes sortes de viandes, des avis intéressants sur leur bonté et sur le choix qu'on en doit faire. Nouvelle édition augmentée de plusieurs menus pour les quatre saisons et des ragoûts les plus nouveaux, d'une explication des termes propres à l'usage de la cuisine et de l'office, et d'une liste alphabétique des ustensiles qui sont nécessaires*, en deux volumes in-12.

— M. le chevalier d'Arcq vient de concevoir un projet fort vaste, celui d'écrire l'*Histoire militaire de tous les peuples de la terre* [1]. Le premier volume de cet ouvrage paraît; je doute qu'il ait du succès. Vous savez combien cet écrivain est froid et lourd.

— Le P. Castel, jésuite, vient de mourir au collége des jésuites de la rue Saint-Jacques. Il avait beaucoup d'imagination et fort peu d'idées saines, c'est-à-dire une disposition prochaine à la folie. Toute sa vie il s'est bercé de la chimère d'un clavecin oculaire qui, par le mélange des couleurs et de leurs nuances, conformément aux principes du prisme de Newton, devait produire le même effet sur les yeux que les sons et leur harmonie font sur l'oreille. C'était sa marotte, il y revenait toujours. Il parlait sans cesse de couleur consonnante et dissonante.

— M. le marquis d'Argenson, ci-devant ministre des affaires étrangères, frère du ministre de la guerre, vient aussi de mourir. Il laisse quelques manuscrits; j'ai eu l'occasion d'en voir un qui porte ce titre : *Idée d'un gouvernement pour la France.* Cet ouvrage m'a paru contenir des vues simples, mais bonnes. Son idée était de réduire tout au gouvernement municipal, en supprimant ce qui restait en France du gouvernement féodal. Son système était fondé sur deux principes : le premier, *Divide et impera :* pour affermir l'autorité royale, partagez sans cesse les autorités subalternes ; le second était *Ne pas trop gouverner :* le roi ne doit jamais entrer dans de certains détails; il ne doit

1. Il n'en a paru que 2 vol. in-4°. Imprimerie royale, 1576-1758.

pas envoyer ses intendants pour lever, dans les provinces, les impôts dont il a besoin. C'est à la province, c'est aux différentes communautés dont elle est composée, à lever, dans l'étendue de leur district, les impôts que le roi demande. Chaque communauté a bien mieux les moyens de se taxer de la façon la moins onéreuse pour le peuple. Le style de M. d'Argenson n'était pas brillant, il aimait trop les expressions triviales, et sa diction était ordinairement plate. Ce défaut nuirait certainement au succès de ses ouvrages à l'impression. Le public est trop difficile sur cet article.

— Nos théâtres n'ont donné, cet hiver, aucune pièce nouvelle. Mme de Graffigny vient de retirer *la Fille d'Aristide*, que les comédiens s'étaient proposé de jouer pendant le mois de janvier. A sa place on a mis la tragédie de *Sémiramis*, par M. de Voltaire. On a donné à la Comédie-Italienne une pièce intitulée *la Jeune Grecque* [1], qui a eu du succès. Le ton de cette pièce était un peu plus élevé que celui qu'on est accoutumé d'entendre sur ce théâtre. Il est même sentencieux.

— *Origine, Progrès et Décadence de l'idolâtrie* [2]. Nouvel ouvrage d'un écrivain aussi insipide qu'infatigable, M. l'abbé de Méhégan. On n'a qu'à relire l'*Histoire des oracles*, par M. de Fontenelle, quand on veut s'instruire agréablement sur cette matière.

— On a fait un *Supplément à la France littéraire* qui contient les noms de tous les auteurs et de tous leurs écrits. On doit s'attendre à trouver beaucoup de fautes dans une pareille rapsodie. On donne, par exemple, à M. Diderot le *Code de la nature*, fort mauvais ouvrage dont il n'a certainement pas fait une phrase.

JUILLET

1er juillet 1756.

Après une demi-douzaine d'éditions, rapidement enlevées, des poëmes sur *le Désastre de Lisbonne* et sur *la Religion natu-*

1. Par l'abbé de Voisenon.
2. Paris, 1756, in-12.

relle, on vient de nous en donner une qui paraît devoir être la dernière et permanente. M. de Voltaire l'a enrichie de notes, dans lesquelles il s'efforce de justifier la philosophie qu'il a établie dans ces deux morceaux. Celle du poëme de *la Religion naturelle* n'a pas besoin d'apologie; elle est si vraie et si sensible qu'elle ne peut choquer que les sots, espèce d'hommes qu'il ne faut jamais entreprendre d'éclairer et de convaincre : aussi l'auteur s'arrête-t-il peu à cette partie de son ouvrage. Il n'en est pas de même du poëme sur le renversement de Lisbonne, dans lequel M. de Voltaire a combattu l'axiome *Tout est bien*. J'ai déjà remarqué, dans une de ces feuilles, que sa philosophie est petite, étroite et fausse. Les notes qu'il a ajoutées à cette édition, pour soutenir sa manière de raisonner, n'ont fait que me confirmer dans cette opinion; nous allons les examiner : il n'y a que les erreurs des grands hommes qui méritent d'être relevées. Tout le monde voit celles des esprits vulgaires; et les combattre, c'est offenser l'amour-propre des lecteurs même les moins éclairés. Au contraire, le nom d'un homme célèbre devient pour nous une raison d'adopter ses sentiments; nous n'osons les examiner trop sévèrement, son autorité nous en impose. D'ailleurs, les erreurs des esprits supérieurs ne sont pas aisées à développer; elles ressemblent, surtout lorsqu'elles sont exemptes de passion, si fort à la vérité qu'on ne saurait les réfuter avec trop de soin. Examinons celles de M. de Voltaire.

Quand Leibnitz et milord Shaftesbury, et leur interprète auprès du peuple, le célèbre Pope, me disent : « Tout est bien », je leur demande : « Qu'en savez-vous? » Il n'y a pas apparence qu'ils me répondent jamais à cette petite question. Mais lorsque M. de Voltaire leur nie ce principe, parce que Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il est beaucoup moins philosophe qu'eux, en ce qu'il regarde le malheur et la destruction d'un certain nombre d'individus comme un mal dans l'univers. Que savez-vous si c'en est un? lui dirai-je. Quel est votre orgueil de vous compter pour quelque chose dans l'immensité et d'attaquer l'ordre général sur l'anéantissement de quelques êtres auxquels vous vous intéressez par un retour involontaire sur vous et sur votre faiblesse, parce que vous êtes de leur espèce, ou parce qu'ayant une vie

et le sentiment de votre existence comme eux, vous vous sentez exposé aux mêmes dangers? Je ne suis point orgueilleux, dites-vous, je suis sensible : soit; il vous est donc permis de dire qu'il y a dans ce monde un bonheur et un malheur relatifs à chaque individu; mais ne dites point que ce bonheur ou ce malheur soit un bien ou un mal dans l'univers; puisque vous n'en savez rien, et qu'il paraît même absolument indifférent pour chaque espèce d'êtres. Pour peu qu'on réfléchisse, on trouvera ici la source de tous les paralogismes sur la fameuse question de l'origine du mal. Vous remarquez que Bayle a laissé cette dispute indécise, après avoir exposé toutes les opinions qui partagent les écoles; c'est que Bayle était philosophe. Il y a du bonheur et du malheur dans le monde : personne n'en peut douter. Le bien et le mal sont deux mots vides de sens pour le vrai philosophe. On a confondu toutes ces idées, on a disputé, et l'on ne s'est plus entendu.

Le bonheur n'est pas un bien, le malheur n'est pas un mal dans l'ordre des choses, du moins nous n'en savons rien; il n'est tel que par rapport à la situation particulière d'un tel individu. Or cette situation est bien nécessaire, mais elle est en même temps indifférente à l'ordre de l'univers. Le bonheur et le malheur tiennent à l'enchaînement des événements physiques et des circonstances morales, à leur fatalité, à leur concours inévitable. Le bien et le mal, au contraire, tiennent aux lois générales qui modifient et gouvernent cet univers, et qui en assurent la durée dans la conservation de l'ordre et de l'harmonie établis. Avant que de décider s'il y a un bien et un mal moral, ne faudrait-il pas savoir quelles sont ces lois générales, quelle est la puissance qui les a établies, et qui les dirige? Et de bonne foi, croyez-vous que nous sachions jamais rien de tout cela? Ce qui nous a induits en erreur sur ce point est ce désir inconcevable que nous avons en nous d'être heureux. Rien ne pouvant nous détacher de notre bonheur, nous croyons que tout univers doit y concourir, et nous crions au mal physique et moral dès que les circonstances s'opposent à notre bien-être particulier, ou que les événements y sont contraires. Cependant, si nous voulons voir les choses telles qu'elles sont, nous trouverons que la nature fait tout pour elle-même, et ne fait rien pour nous. Elle songe uniquement au bien-être et à la

conservation des espèces, et néglige absolument la conservation des individus. Elle s'inquiète peu de notre bonheur ; elle compte pour rien nos douleurs, nos souffrances, et immole sans cesse l'individu au bien de l'espèce. Voilà pourquoi nous sommes si invinciblement attachés à nous-mêmes que nous ne saurions jamais renoncer sincèrement au soin de notre conservation, lors même que la non-existence serait un plus grand bien pour nous que l'existence. C'est que, si cet attachement de l'animal à la vie connaissait des bornes, ou qu'il fût subordonné à la raison, l'espèce entière courrait bientôt risque de périr. Voilà aussi, ce me semble, la source de nos passions, de l'empire de l'imagination et des illusions. Ce sont elles qui gouvernent le monde, on l'a dit avec raison. Avec quelle force nous sommes poussés à des choses peu nécessaires à notre bonheur! avec quelle ardeur nous songeons à satisfaire nos passions! Nous nous remuons sans cesse; rien n'étonne notre courage; la longueur et la difficulté de nos entreprises, la grandeur de nos travaux, rien n'épuise en nous cette soif de la gloire, cette hardiesse de génie. Est-ce pour notre bonheur individuel que nous agissons ainsi? Combien il nous faut peu de toutes ces choses-là pour le procurer! Placés entre deux instants, la raison et la philosophie ne nous disent-elles pas sans cesse que le repos et la jouissance paisible de notre existence sont les seuls biens pour des êtres qui doivent disparaître le lendemain, et qui ne jouiront ni de leurs travaux ni de la gloire qui en doit résulter : voilà la voix de la sagesse. Tous nos désirs, toutes nos actions sont autant d'extravagances dans ses principes. Nous ambitionnons le titre de sages; mais nous obéissons malgré nous-mêmes à la nature qui dirige cette effervescence de génie au but général de ses vues; qui opère, dans cette fermentation continuelle des individus, le bien-être constant de l'espèce, et qui prépare, par les travaux de la génération présente, les avantages de la génération future; et, pendant que l'homme sacrifie à ses desseins son repos, sa santé, sa vie, tous les biens réels de son existence individuelle, elle le dédommage de tous ses sacrifices par un peu de fumée de gloire, ou par cette ivresse même qui le rend si remuant et si audacieux. Nous avons beau philosopher et appeler la sagesse à notre secours, il faut subir notre sort. Notre faible raison pourrait-elle

résister aux immuables lois de notre destinée ? Il faut nous détacher de notre bonheur ou ne le voir possible qu'autant que nous obéissons à la nature, et que nous remplissons ses vues. Notre bonheur lui est indifférent, mais elle fait tout pour le bien de notre espèce; tâchons d'y trouver celui qui nous est personnel, et nous aurons rempli notre vocation.

Voilà ce qu'il y a, en général, à dire sur le système adopté par M. de Voltaire. Il n'est pas heureux en combattant quelques conséquences du système du grand Leibnitz et de l'illustre Pope. Il convient que tous les corps et tous les événements dépendent d'autres corps et d'autres événements; mais il ne croit pas que tous les corps soient nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, ni que tous les événements soient essentiels à la série des événements. Cependant sans cette nécessité absolue on ne conçoit point comment l'univers pourrait subsister un moment. Tout ce qui ne tient pas à la chaîne des corps et des événements ne peut exister; et la preuve qu'un corps ou un événement y tient, c'est qu'il existe. Est-ce à nous à prononcer sur l'importance des êtres, et à décider que ceux dont nous ignorons le but n'en ont point? « La nature, dit M. de Voltaire, n'est asservie à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. » Quelle assertion! « Nulle planète, continue-t-il, ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique. » Cela prouve seulement que les mathématiques sont un pur jeu de l'esprit, et qu'elles ne sont pas plus utiles à la connaissance de l'univers, et pour la vraie philosophie, que la science du jeu des échecs pour la conduite d'une armée. Enfin notre auteur conclut : « Nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération. La nature n'agit jamais rigoureusement : ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. » Si cette façon de raisonner était bonne, il n'y a rien qu'on ne pût alternativement établir comme vérité ou détruire comme erreur. C'est le contraire de ces propositions qu'il faut soutenir, pour parler vrai. Si la nature nous paraît quelquefois ne point agir rigoureusement, c'est que nous ne connaissons point l'ensemble de ses vues si prodigieusement variées, et nous osons regarder comme inutilité dans ses actions ce qui n'est qu'un effet de notre ignorance. Il n'y a qu'un

raisonnement bon et sûr dans toutes ces matières, c'est de conclure du fait à la nécessité. Cet atome existe; donc il est nécessaire à l'univers. Mais, dit M. de Voltaire, je n'en vois pas la nécessité; donc, conclut-il, elle n'existe pas; donc, fallait-il conclure : Je ne suis qu'un ignorant. Mais cet atome n'est pas moins nécessaire à la terre; puisque, sans lui, l'ordre et l'enchaînement des choses ne seraient pas les mêmes : il en est de même des événements. Il y en a, dit M. de Voltaire, qui ont des effets, et d'autres qui n'en ont point. Premièrement, qu'en savons-nous? Parce que nous ne connaissons point de certains effets, est-ce une raison pour dire qu'ils n'existent point? En second lieu, quand cela serait, ce défaut d'effets est lui-même un nouvel événement dans l'univers, qui en produit d'autres dans cette fermentation générale et dans le mouvement perpétuel des causes. Tout ce qui est doit être, par cela même que cela est. Voilà la seule bonne philosophie. Aussi longtemps que nous ne connaîtrons pas cet univers, comme on dit dans l'école, *a priori* tout est nécessité. La liberté est un mot vide de sens, comme vous allez voir dans la lettre de M. Diderot. L'arbitraire produirait le chaos, et le chaos est aussi un mot vide de sens; car rien ne peut exister sans une certaine loi constante, quelle qu'elle soit; et cette loi ne finit pas sitôt que ce qui existait par elle périt avec elle, et disparaît de la chaîne des êtres.

LETTRE DE M. DIDEROT A M. LANDOIS[1].

« Il y a, mon cher, tant de griefs dans votre lettre qu'un gros volume, tel que je suis condamné d'en faire, m'acquitterait à peine, si je donnais à chaque chose plus de quatre mots de réponse que vous me demandez. Si vous êtes toujours aussi pressé de secours que vous le dites, pourquoi attendez-vous à la dernière extrémité pour les appeler? Vos amis ont assez d'honnêteté et de délicatesse pour vous prévenir; mais, errant comme vous êtes, ils ne savent jamais où vous prendre. On

1. Paul Landois, auteur d'une tragédie bourgeoise en un acte et en prose intitulée *Sylvie*, a également collaboré à l'*Encyclopédie* pour quelques articles sur la peinture. Dans cette lettre, du 29 juin 1756, D... désigne Damilaville, et V... Voltaire.

n'obtint pas la première rescription qui vous fut envoyée aussi promptement qu'on l'aurait désiré, parce qu'on n'en accorde point pour des sommes aussi modiques : elle était datée du 17, elle ne fut remise à D... que le 18, et à moi que le 19; le 20, les lettres ne partaient pas : ajoutez à ces délais sept à huit jours de poste, et vous retrouverez ces douze jours de retard que vous me reprochez... *Que je me suppose le patient, si je peux...* Et depuis trois ou quatre ans que je ne reçois que des injures en retour de mon attachement pour vous, ne le suis-je pas? Et ne faut-il pas que je me mette à tout moment à votre place pour les oublier, ou n'y voir que les effets naturels d'un tempérament aigri par les disgrâces, et devenu féroce?... *Je ne vous répondis point, je n'envoyai point le mot de recommandation pour M. de V...;* c'est que j'avais résolu de vous servir et de ne plus vous écrire. Je ne connais point V...; je l'aurais connu, que je ne vous aurais point adressé à lui. Cet homme est dangereux, et vous eussiez fait, à frais communs, des imprudences dont vous eussiez porté toute la peine. Voilà les raisons de mon silence. *Je me soucie peu*, dites-vous, *de la manière dont vous voyez mes procédés*; il est vrai que je me soucie beaucoup plus qu'ils soient bons. Tant que je n'aurai point de reproches à me faire, je serai peu touché des vôtres. Le point important, mon ami, c'est que l'injustice ne soit pas de mon côté. Je passe par-dessus les cinq ou six lignes qui suivent, parce qu'elles n'ont point le sens commun. Si un homme a cent bonnes raisons, il peut en avoir une mauvaise; c'est toujours à celle-ci que vous vous en tenez.

« Mais venons à l'affaire de votre manuscrit : c'est un ouvrage capable de me perdre; c'est après m'avoir chargé, à deux reprises, des outrages les plus atroces et les plus réfléchis que vous m'en proposez la révision et l'impression. Vous n'ignoriez pas que j'avais femme et enfant, que j'étais noté, que vous me mettiez dans le cas des récidives : n'importe, vous ne faites aucune de ces considérations, ou vous les négligez; vous me prenez pour un imbécile, ou vous en êtes un; mais vous n'êtes point un imbécile. L'on doit n'exiger jamais d'un autre ce que vous ne feriez pas pour lui, ou soumettez-vous à des soupçons de finesse ou d'injustice. Je vois les projets des hommes, et je m'y prête souvent sans daigner les désabuser sur la stupidité

qu'ils me supposent. Il suffit que j'aperçoive dans leur objet une grande utilité pour eux, assez peu d'inconvénient pour moi. Ce n'est pas moi qui suis une bête, toutes les fois qu'on me prend pour tel.

« Aux yeux du peuple, votre morale est détestable ; c'est de la petite morale, moitié vraie, moitié fausse, moitié étroite aux yeux du philosophe. Si j'étais un homme à sermons et à messes, je vous dirais : Ma vertu ne détruit point mes passions ; elle les tempère seulement, et les empêche de franchir les lois de la droite raison. Je connais tous les avantages prétendus d'un sophisme et d'un mauvais procédé, d'un sophisme bien délicat, d'un procédé bien obscur, bien ténébreux; mais je trouve en moi une égale répugnance à mal raisonner et à mal faire : je suis entre deux puissances, dont l'une me montre le bien, et l'autre m'incline vers le mal. Il faut prendre parti. Dans les commencements, le moment du combat est cruel, mais la peine s'affaiblit avec le temps ; il en vient un où le sacrifice de la passion ne coûte plus rien; je puis même assurer par expérience qu'il est doux : on en prend à ses propres yeux tant de grandeur et de dignité! La vertu est une maîtresse à laquelle on s'attache autant par ce qu'on fait pour elle que par les charmes qu'on lui croit. Malheur à vous si la pratique du bien ne vous est pas assez familière; et si vous n'êtes pas assez en fonds de bonnes actions pour en être vain, pour vous en complimenter sans cesse, pour vous enivrer de cette vapeur, et pour en être fanatique.

« *Nous recevons*, dites-vous, *la vertu comme le malade reçoit un remède*, auquel il préférerait, s'il en était cru, toute autre chose qui flatterait son appétit. Cela est vrai d'un malade insensé : malgré cela, si ce malade avait eu le mérite de découvrir lui-même sa maladie, celui d'en avoir trouvé, préparé le remède, croyez-vous qu'il balançât à le prendre, quelque amer qu'il fût, et qu'il ne se fît pas un honneur de sa pénétration et de son courage? Qu'est-ce qu'un homme vertueux? C'est un homme vain de cette espèce de vanité, et rien de plus. Tout ce que nous faisons, c'est pour nous; nous avons l'air de nous sacrifier, lorsque nous ne faisons que nous satisfaire. Reste à savoir si nous donnerons le nom de sages ou d'insensés à ceux qui se sont fait une manière d'être heureux, aussi bizarre en

sortes d'infortunes pour les verser sur votre tête? Où diable avez-vous pris cet orgueil-là? Mon cher, vous vous estimez trop, vous vous accordez trop d'importance dans l'univers. Excepté une ou deux personnes qui vous aiment, qui vous plaignent, qui vous excusent, tout est tranquille autour de vous, et dormez. Avec vos cinq cents livres, où vous êtes et ce que vous êtes, vous êtes mieux que moi avec mes deux mille cinq cents livres où je suis et ce que je suis. Vos criailleries impatientent D.... Et n'est-il pas vrai que si tous ceux qui sont plus malheureux que vous faisaient autant de vacarme, on ne tiendrait pas dans ce monde? ce serait un sabbat interminable. Qu'est-ce que vous voulez dire avec tout ce galimatias de *pitié qu'on n'a point de vous*, *de mauvais offices qu'on vous rend*, *de votre perte qu'on veut*, *d'abîmes qu'on vous creuse*, *de précipice qui vous entraîne?* Et f....! une bonne fois pour toutes, laissez là vos accusations, ces jérémiades, et rapprochez-vous des hommes dont vous vous plaignez, pour les voir tels qu'ils sont, et arrêtez ce torrent d'invectives et de fiel qui coule depuis quatre ans. Vous avez dit : *Je n'ai pas assez*, et D.... a fait davantage. J'y ajoute peu de chose; mais vous pouvez y compter tant que je vivrai. Vous avez dit encore : *Mais tout peut m'échapper*, et D.... a assuré votre sort. De quoi s'agit-il à présent? on est exact. Pourquoi faites-vous des demandes qui sont au moins déplacées? A juger de la position de D.... par la mienne, je puis me priver en trois mois de vingt-cinq francs, mais non de cinquante; chacun a son arrangement.

« Vous vous indignez du ton de D....; mais ne connaissez-vous pas son caractère et sa dialecte? Tel mot ne signifie rien dans la bouche d'un homme honnête mais violent, qui outrage dans la bouche d'un autre qui pèse toutes les syllabes. Vous vous piquez de connaître les hommes, et vous en êtes encore à ignorer que chacun a sa langue qu'il faut interpréter par le caractère.

« Si le hasard vous jetait dans quelque embarras, notre conduite vous permet-elle de penser qu'on vous y laisserait? Vous demandez donc à D.... ce qu'on ne refuse à personne, et vous marquez toujours à vos amis de la défiance; et mordieu! allez droit votre chemin, et soyez sûr de ceux que vous n'avez point encore vus broncher.

« J'avais envie de vous suivre jusqu'au bout; mais je n'en ai pas le temps, et grâce à votre lettre qui ne finit point, voici un bavardage éternel. Cependant, combien d'injures, de soupçons, de mots aussi ridiculement que malignement jetés que j'aurais à reprendre encore! Mais je vous ferai bien rougir de toutes ces sottises, si vous revenez jamais de votre délire..... *Vous voudriez ne me rien devoir.... J'ai occasionné en partie votre mauvaise situation.... je veux vous perdre....* Qu'est-ce que cela signifie? et pour Dieu! laissez-là toutes ces f.... phrases, et surtout considérez qu'à la fin on se rassasie d'invectives. En vérité, je ne conçois pas comment vous osez vous plaindre du ton de D...., et en prendre avec moi un aussi déplacé.

« Je ferai ce que vous me demandez dans votre lettre. Adieu, portez-vous bien; et tenez-vous-en sur le compte de vos amis au témoignage de votre conscience. Ce n'est pas elle, c'est votre mauvais jugement qui ne cesse de les accuser. Adieu, encore une fois. *Du jour de la Saint-Pierre.* »

LETTRE DE M. GRIMM A M. DIDEROT.

Du 30 juin.

« Je vous renvoie le petit chef-d'œuvre, mon cher Diderot. Je l'ai gardé un jour de plus que je ne le devais. J'en demande pardon à cet impitoyable Landois, qui ne pardonne rien; mais je ne voulais pas le faire copier par un autre, et il m'a fallu tout ce temps pour le faire moi-même. Les princes seront enchantés du présent que vous me permettez de leur faire. Pour l'univers, je n'aurais pas voulu ôter ces interjections énergiques que vous me conseillez de supprimer. De la façon dont elles sont placées, elles ajoutent à la grâce et à la force de la diction, deux chose, auxquelles il ne faut jamais toucher. Je serai dans le faubourg un de ces jours pour voir partir M. de Castries, et je n'en reviendrai pas ici sans vous avoir vu face à face. Je n'ai jamais eu d'autre philosophie que la vôtre, et c'est là ma gloire. Vous êtes mon ami, vous êtes mon maître, vous me rendez compte

de ce que je pense, et vous m'y confirmez. Il faut donc aimer les hommes, ne fût-ce que parce qu'ils se tiennent sur deux pieds comme vous. »

15 juillet 1756.

On ferait un beau traité de l'obéissance que nous devons à la nature. Ce traité contiendrait nos vrais devoirs, et l'unique moyen de parvenir à la jouissance du bonheur dont l'homme est susceptible. Plus on médite ce sujet, plus on est frappé de sa beauté. C'est pour avoir méconnu notre vocation que nous nous sommes rendus malheureux. Tantôt attachant à l'idée de notre espèce une importance extravagante, nous avons vu toute la nature asservie à nos fantaisies et créée pour nos besoins chimériques. Tantôt, oubliant notre manière d'être qui consiste dans le sentiment et dans la pensée, nous n'avons pas voulu distinguer l'homme d'un bloc de marbre, ni accorder à la créature animée d'autres lois que celles qui règlent l'existence des êtres inanimés. Cette philosophie, si différente en apparence des autres, est comme elles l'ouvrage de l'orgueil et de la vanité. Nous voyons toujours de la subordination là où la nature n'a mis que de l'ordre. Chaque classe d'êtres est circonscrite dans ses bornes. Elles sont toutes assujetties à des lois générales; mais aucune n'est dépendante de l'autre. Tout se trouve dans cet univers à côté l'un de l'autre. Rien n'est au-dessus, ni au-dessous. Chaque espèce d'êtres, ou chaque portion de matière modifiée d'une façon quelconque qui la distingue, subsiste dans la nature par la vertu de sa manière d'être, et périt par ce qui lui est contraire. Si les espèces sont en sûreté, les individus courent continuellement les plus grands risques; et après avoir conservé leur modification, ils subissent l'inévitable arrêt de leur destruction. Cependant, quoiqu'il n'y ait point de subordination parmi les êtres, leur enchaînement est si merveilleux que tout ce qui est à côté d'un être contribue nécessairement ou à sa conservation ou à sa destruction. Chacun peut dire avec Jésus-Christ : « Tout ce qui n'est pas pour moi est contre moi. » Et voilà où commencent les lois de la fatalité et du hasard, qui est une nécessité inévitable. Suivant ces lois, tel individu se trouve placé dans la nature à côté de ce qui peut le conserver, ou bien de ce qui doit opérer son dépérissement. L'homme infecté

par l'air mortel de la peste et l'arbre qui pourrit dans l'eau finissent par le même hasard.

Il serait temps de nous ranger enfin à côté de tous les autres êtres, de ne nous plus voir au-dessus ni au-dessous de rien dans la nature. Le seul moyen de nous préserver de systèmes également contraires à la vérité et à notre bonheur est de voir les faits tels qu'ils sont. C'est le seul moyen de deviner notre vocation. Si le génie que l'homme a reçu le met à portée d'entrevoir les vérités les plus sublimes, il faut convenir qu'il lui en coûte cher pour jouir de ces avantages. Il est le seul de tous les êtres qui puisse résister à la volonté de la nature à son égard, qui puisse la méconnaître, et devenir ainsi l'instrument de son propre malheur. L'animal qui sent ne se trompe jamais, et est toujours en sûreté. L'animal qui raisonne court risque de s'égarer sans cesse. La vérité n'est qu'une. Il n'y a qu'un seul moyen de la connaître. Tout ce qui n'est pas elle est erreur et mensonge, et il y a cent manières de se tromper. Voilà l'inconvénient attaché à la faculté de connaître, et de généraliser ses idées. L'animal qui en est privé ne s'occupe ni du mécanisme de l'univers, ni des lois qui règlent sa destinée; mais aussi il ne craint pas de contrarier les décrets éternels de la nature par des actions raisonnées. Il obéit sans le savoir. Toutes ses actions sont autant de jouissances de son existence. Tout ce qu'il fait assure son bien-être, soit en lui procurant un bien, soit en l'éloignant d'un mal. Uniquement borné à la sensation présente, sans s'inquiéter de l'avenir, dont il n'a point d'idée, ni du passé, qu'il a oublié, à moins qu'il ne lui soit retracé par la même situation, si tous les hasards des circonstances extérieures conspirent à sa perte, il périt sans redouter sa ruine, ou il se tire du danger sans le connaître, sans en conserver l'effrayant et funeste souvenir. En pesant bien tous les avantages et tous les inconvénients attachés à la nature humaine, on trouverait sans doute que l'homme est de tous les êtres qui existent le plus imparfait. On dirait qu'il existe en dépit de la nature et de ses lois. Elle exerce son empire paisiblement sur tous les êtres animés et inanimés. L'homme seul veut être tyrannisé par elle, sans quoi son esprit, enclin à la révolte, porterait le désordre jusque dans l'économie générale, et, peu content de se nuire, désolerait encore tout ce qui est autour de lui. Quels sont surtout les

avantages de la réflexion qui puissent contre-balancer tous les malheurs compagnons de ce présent terrible? La gloire qu'elle nous procure de concevoir des vérités peu certaines, et encore moins intéressantes pour nous, pourrait-elle nous tenir lieu de quelque chose, en comparaison des obstacles qu'elle met à notre tranquillité? Le sentiment, qui devrait seul décider du bonheur et du malheur d'une créature sensible, est sans cesse altéré par elle. Elle ne peut rien contre nos chagrins. Elle empoisonne presque toujours nos plaisirs. Elle nous distrait continuellement de l'existence actuelle, le seul bien qui soit réellement à nous, pour nous partager entre le passé et l'avenir, et croit nous guérir des maux passés par de longs et inutiles regrets, et prévenir les maux futurs par les agitations d'une vaine inquiétude. C'est elle enfin qui nous a fait connaître la mort, de toutes les connaissances la plus contraire à la créature, dont chaque individu assure la conservation de l'espèce par son amour immodéré pour la vie, et par une aversion si excessive pour la destruction que la frayeur qu'elle inspire en devient souvent la cause. Cette connaissance de la mort si heureusement dérobée à tous les animaux périssables, et que la réflexion procure à l'homme seul, est si terrible qu'elle opérerait sans doute, par ses funestes impressions, l'anéantissement total de l'espèce humaine si la nature, par un instinct aussi irrésistible que déraisonnable, n'en écartait sans cesse l'idée de notre faible cerveau. A mesure que nous approchons du terme fatal, notre imagination nous en éloigne. Ceux qui ont le plus médité sur la mort ne peuvent en fixer l'idée, et je ne sais par quel sentiment intime et aveugle, également opposé à l'expérience et à la raison, il n'y a point d'homme qui ne se croie immortel, et qui ne s'excepte, sans se l'avouer, de la loi générale.

Vous voyez qu'avec un peu de noir dans l'esprit il ne serait pas difficile de se persuader que l'homme est de toutes les créatures la plus misérable, toujours en opposition avec lui-même, toujours en proie à des désirs immodérés, toujours tourmenté par la raison et ses ennuis. Mais il ne s'agit pas de consumer nos jours en vains gémissements sur notre sort, il s'agit de le voir tel qu'il est, de nous soumettre à la volonté de la nature, et de trouver dans notre soumission la portion de bonheur dont nous sommes susceptibles. Voilà les vrais principes de la sa-

gesse. Tout le reste n'est que vaine et fausse philosophie. Les stoïciens, qui voulaient rendre l'homme totalement insensible; les épicuriens, qui lui apprenaient à satisfaire tous ses désirs, ont fait également des efforts inutiles pour notre bonheur. Il faut nous voir tels que nous sommes : voilà la première opération de la sagesse. La seconde est de tirer de notre manière d'être le meilleur parti possible. Si nous avions toujours suivi cette méthode, nous ne jouirions pas d'un bonheur parfait, parce que la perfection en tout genre est une chimère, et qu'il est de l'essence d'un être perfectible de n'être jamais parfait. Mais notre vie n'en serait pas moins remplie de jouissances, d'agréments, et de cette douce tranquillité qui nous resterait malgré la portion de maux dont nous sommes menacés. Ce qui fait le malheur des hommes n'est pas la loi de la nature. Ce sont nos opinions et nos préjugés que nous avons osé lui opposer. Il fallait n'écouter que le sentiment, et nous le sacrifions sans cesse à l'opinion. Victimes de nos préjugés, nous nous immolons sous leurs barbares lois, et nous nous rendons réciproquement malheureux, sans qu'il en résulte aucun bien ni pour les uns ni pour les autres. C'est la nature, c'est notre vocation qu'il fallait consulter dans l'établissement de la société. Toutes nos opinions, tous nos règlements, tous nos usages, il fallait les adapter à la loi naturelle. Le code de la république doit être l'interprète du code de la nature. L'amour est une source féconde de bonheur et de plaisir. La première et la principale vocation de l'homme est d'aimer. L'objet de sa passion devient pour lui l'univers entier : mais cette passion a des limites, un commencement et une fin comme tout ce qui est en nous. L'homme, dans sa sottise, a fait de l'amour un engagement éternel qui doit durer au delà de la volonté d'aimer, et l'Église, pour nous achever, a fait du mariage un sacrement et un lien indissoluble, c'est-à-dire que nous avons fait du sentiment le plus délicieux de l'homme l'instrument de son malheur. Bien plus, la société a soumis l'amour à l'intérêt et à l'ambition, ces deux puissants ressorts. Elle ordonne à un enfant d'aimer, parce que cela convient à l'arrangement de sa famille. Quel désordre! Il ne fallait pas tant que cela pour nous rendre malheureux sans ressource.

LETTRE DE M. DE MARGENCY

A M. DESMAHIS

De Soissons, le 7 mai 1756.

Enfin, grâce à je ne sais quoi,
J'ai touché ce lointain rivage;
J'y suis : je ne vois pas pourquoi.
Ce que je sais, c'est que j'enrage
De n'être plus entre elle, vous et moi,
Remplis tous trois d'intelligence.
L'amitié nous unit de ses nœuds les plus doux;
Je crois pourtant qu'Églé, dans la balance,
L'emporterait un peu sur vous.
Ne vous en fâchez point, c'est le droit d'une belle,
Elle exige de nous un plus tendre retour.
D'ailleurs, vous savez bien, la loi n'est pas nouvelle,
Que l'amitié même la plus fidèle
Ne doit marcher qu'après l'amour.

« Vous jugez bien que je n'ai quitté Paris qu'avec un extrême regret. Je sentis pourtant quelque douceur en lisant Pétrarque, qui m'a accompagné dans ma route. Il aima comme moi; il souffrit des inquiétudes de l'absence comme moi. D'ailleurs, ce poëte a dans son style une certaine tristesse pleine de chaleur et d'intérêt qui convient assez à la trempe de mon esprit et à la situation de mon cœur. Je suis arrivé ici en assez bonne santé. L'idée de revenir m'a donné la force de m'éloigner. Je suis ici dans une ville jolie et agréablement située, mais où il y a fort peu de monde et beaucoup d'ennui. On n'y parle qu'en bâillant; ce qui fait un effet d'autant plus marqué que les hommes y ont la bouche grande; il est vrai que les femmes y ont les yeux petits.

Jamais l'amour ne vola sur ces rives;
On ne le connaît point ici,
Et l'on voudrait en vain dans cette ville-ci
Fixer les grâces fugitives.
Les hommes trop grossiers, les belles trop craintives
Ont l'esprit froid avec le cœur transi.

« Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup d'honnêteté et de franchise. Les hommes s'y ressentent encore de l'ancienne pureté

de l'espèce humaine. Si j'avais à demeurer ici, je sens avec plaisir que je m'y repaîtrais avec cette antique vertu, car en vérité, à Paris, la forme emporte le fond. Si vous la voyez, dites-lui tout ce que peut inspirer de tendre et de touchant le sentiment le plus honnête, le plus durable. S'il est vrai que la constance soit perdue dans le monde, il faut qu'elle se retrouve pour elle; je ne connais point d'existence aussi parfaite que la sienne. Ah ! mon ami, que je voudrais bien être à portée de vous entendre et de la revoir !

> Trop loin de vos belles retraites,
> Je souffre, je me plains dans ce triste séjour;
> J'ai laissé les plaisirs, les grâces et l'amour
> Dans les lieux où vous êtes. »

— Un poëte ennuyeux vient de faire imprimer l'*Art de plaire, poëme en trois chants, dédié aux dames, et autres poésies intéressantes*[1]. S'il est vrai que, pour bien chanter ou enseigner cet art il faut le posséder, l'auteur a eu tort de choisir pour texte de tous les arts le plus difficile, car il lui paraît bien étranger. Cette rapsodie est restée absolument inconnue.

— En voici une autre, et en vers aussi. Elle est intitulée *la Double Folie*[2]. L'auteur prétend que c'est une folie que de rimer, et que c'en est une autre que de faire imprimer ses vers. Des gens, un peu plus difficiles que lui, pourraient appeler ses folies des sottises.

— Les Anglais, au commencement de leurs différends avec la France, ont fait imprimer un écrit rempli d'invectives, intitulé *Conduite des Français à l'égard de la Nouvelle-Écosse*. Un auteur, M. de Lagrange, vient de la justifier dans une brochure de deux cent cinquante pages[3]. Ce qui justifiera mieux encore la France dans les querelles d'aujourd'hui, ce sont les instructions du général Braddock que le gouvernement va publier incessamment, et qui prouvent de reste le projet formel des Anglais de

1. S. l. 1756, in-8. Mauger avait fait déjà imprimer ce poëme en 1746 sous le titre d'*Essai sur l'art de plaire*.
2. (Par Magny.) 1756, in-8.
3. *La Conduite des Français justifiée, ou Observations sur un écrit intitulé*, etc., par M. D. L. G. D. Ch. (Lagrange de Checieux). Utrecht et Paris, 1756, in-12.

bientôt à la lumière de la vérité, qui efface tout éclat emprunté, et rend à chaque objet la couleur qui lui est propre.

Ranger l'histoire de Mme de Maintenon dans la classe des anecdotes, c'est prononcer son arrêt. C'est dire que, quelque singulier qu'ait été le rôle de cette femme, sa mémoire ne mérite point d'être conservée parmi les hommes, et c'est dire la vérité. Que son histoire, qui vient d'être publiée par le dernier des écrivains, soit traitée par le premier écrivain du siècle, par M. de Voltaire lui-même, il en fera un morceau agréable, parce que tout le devient sous sa plume; mais, à moins d'offenser la vérité à chaque instant, il ne rendra jamais la personne de son héroïne intéressante. Aussi un homme d'un grand talent se garde bien de choisir de pareils sujets. Qu'au contraire la première maîtresse de Louis XIV, la tendre La Vallière, trouve un historien médiocrement habile, et son nom deviendra aussi cher à la postérité que celui de Mme de Maintenon lui sera indifférent. Louis XIV lui-même, de tous les rois le plus encensé, le plus enivré d'éloges, s'il avait pu prévoir ce que nous penserions de lui, ne serait pas mort sans se connaître. L'époque de son règne est sans doute merveilleuse; mais quel mérite d'être le contemporain de Turenne, de Colbert, de Corneille, de Molière et de La Fontaine, si l'on ne partage leur gloire par quelques qualités supérieures, ou du moins solides! La postérité ne verra en Louis XIV qu'un homme sans esprit, assez porté aux grandes choses, mais pédant; assez honnête homme, mais rendu sot et injuste à force d'adulation; abîmé dans un tas de préjugés plus plats les uns que les autres, croyant pouvoir créer à volonté les gens de génie dans toutes les classes, et ne pouvant jamais se dépêtrer de l'empire des femmes et des prêtres. Les politiques, qui trouvent toujours la raison des événements dans le caractère des princes, ont beau jeu, il est vrai, mais ils oublient que chaque homme est né avec un fonds bon ou mauvais, et qu'à cela près ce sont les événements qui décident de son caractère, et non son caractère des événements. M. le président Hénault dit de Louis XIII « qu'il était né dans le moment qui lui était propre; que plus tôt il eût été trop faible, plus tard trop circonspect; que, fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis XIV ». Il

faut convenir que l'amour des antithèses fait trouver de belles choses. Heureusement pour nous, si l'homme qu'on appelle Louis XIII dans l'histoire était venu plus tôt ou plus tard, l'auteur de l'*Abrégé chronologique* trouverait une autre antithèse pour prouver qu'il a encore bien fait d'être venu au temps où il est venu; mais il ne considère pas que cet homme, né avec le fonds de Louis XIII, s'il était venu dans un autre temps, et dans d'autres circonstances, aurait reçu d'autres modifications, aurait eu d'autres opinions; en un mot, aurait été un autre homme. Louis XIII ne prépara pas plus les merveilles du règne de Louis XIV que M. le président Hénault et moi. Louis XIV, ayant Colbert et l'habile Louvois pour ministres, et Turenne pour général, était un peu différent de ce Louis XIV ayant Villeroy pour général, et pour ministre Chamillard. C'était pourtant le même homme, et qui s'était bien promis de faire d'aussi grands hommes de ce Villeroy et de ce Chamillard que l'avaient été leurs prédécesseurs. Voilà quelques-unes des réflexions qui vous viendront en lisant les *Mémoires de Mme de Maintenon*.

Il est consolant pour l'humanité de voir un roi, après avoir épuisé son royaume par des guerres qui ont rendu si longtemps le nom français odieux en Europe, si occupé de jansénisme, de quiétisme, de mandements, d'instructions pastorales, du moyen court, et de la constitution *Unigenitus* qu'il ne lui reste point de temps pour songer au soulagement des peuples. La postérité sera bien touchée de toutes les insomnies que les tracasseries des évêques ont causées à Louis XIV. Pour Mme de Maintenon qui, sans être reine, eut l'honneur d'être sa femme, ses ennemis disaient qu'elle était fausse, intrigante, hypocrite. Les amis de la vérité diront qu'elle était dévote de très-bonne foi, qu'elle avait ce qu'on appelle dans le monde, de l'esprit, et, ce qui n'en est pas, que son esprit était petit, commun, rétréci, sans aucune sorte d'élévation, bonne femme au demeurant, sans talents, si ce n'est pour l'intrigue et pour les petites choses, sans mérite et sans vices, excellente pour être supérieure d'un couvent de religieuses, ridiculement déplacée à la place où elle avait eu l'adresse de s'élever. Quoiqu'elle n'ait pas fait de mal, sa conduite n'est pas sans reproche, si vous l'examinez conformément aux principes de l'honneur et d'un cœur droit et généreux. On lui voit faire

les plus saintes cabales pour perdre Mme de Montespan et pour l'éloigner de la cour. C'était sa bienfaitrice, à qui elle devait toute son existence. Il est vrai que c'est par reconnaissance pour Mme de Montespan qu'elle en agit ainsi. C'est un vif amour pour son salut et pour celui du roi qui engagea Mme de Maintenon dans toutes les intrigues possibles pour rompre un commerce scandaleux; mais du moins, disent les honnêtes gens, Mme de Maintenon ne pouvait-elle rester à la cour de bonne grâce, après la retraite d'une femme à qui elle devait tout. C'est ainsi que raisonnent l'honneur et la probité; mais la dévotion est bien plus adroite. Quoiqu'il eût été bien fait de suivre son amie et sa bienfaitrice pour prendre soin de son âme, et pour achever l'œuvre de sa conversion, Mme de Maintenon jugea à propos de préférer le salut du roi à celui de Mme de Montespan; car vous voyez de reste que le roi ne pouvait se convertir sans les avis d'une bégueule artificieuse, et quand il est question du salut d'un roi, on peut abandonner ses amis à leur désespoir sans craindre le reproche de trahison et de lâcheté. Il faut convenir que les dévots sont des gens singulièrement heureux. Les actions les plus équivoques deviennent admirables chez eux à cause des motifs, et ce que les hommes les moins délicats en fait de probité et de vertu regarderaient comme atroce, ils l'osent avec une sainte audace, par principe de conscience, pour l'amour de Dieu et du prochain. Toute la façon de penser et d'agir de Mme de Maintenon se ressent de l'élévation de sa morale. M. de Fénelon et M. le cardinal de Noailles sont ses amis; mais, du moment qu'ils deviennent suspects de nouveauté, c'est-à-dire que les jésuites ont trouvé le moyen de les noircir dans l'esprit du roi, Mme de Maintenon les abandonne religieusement, et en fait le sacrifice à l'Église et à la sûreté de la doctrine. Si cette morale n'est pas belle, elle est du moins commode. Il est plaisant, au reste, d'entendre crier Mme de Maintenon que la France est perdue parce qu'un couvent de religieuses manque de subsistance et court risque d'être dispersé, dans un temps où tout ce royaume était affligé d'une terrible famine.

Je ne dois pas finir cet article sans dire un mot de M. de La Beaumelle. Ses amis ont dit que ses Mémoires étaient l'ouvrage d'un homme d'esprit, sans goût et sans jugement. Les honnêtes gens ont dit que son livre était une mauvaise

rapsodie qu'on lisait avec plaisir, parce que les personnages en étaient intéressants pour nous. Ils ont été également scandalisés et de la licence qui y règne, de la bassesse du style, qui dénote moins le défaut d'usage du monde qu'un cœur bas et corrompu, et des contradictions perpétuelles qui sont moins souvent l'ouvrage d'une cervelle extravagante et sans assiette que celui d'une vile adresse avec laquelle l'auteur encense les personnes qu'il outrage ailleurs avec une impertinence incroyable.

15 août 1756.

REVUE DE BROCHURES.

Il y a en France une loi qui défend toute nouvelle plantation de vignes. Cette loi fut renouvelée et rendue générale pour toutes les provinces du royaume, en 1731 : on a cru prévenir par là la disette des grains. Le colon, a-t-on dit, qui met en vignobles des terres labourables, diminue la quantité des blés ; défendons-lui d'en planter de nouveaux ; il sera obligé de semer des grains, et le royaume sera à l'abri de la famine. On n'était pas, en ce pays-ci, plus fin que cela il y a vingt ans, en matière d'économie politique. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette loi fut donnée sur l'avis de tous les intendants des provinces ; c'est dire que dans le grand nombre de ces magistrats qui, par leur état, devaient être consommés dans la science de l'administration intérieure, il ne s'en trouva pas un seul qui en connût les vrais principes. L'ouvrage de *l'Esprit des lois* a paru depuis et, s'il n'a pas éclairé les intendants, il a fait mieux, il a opéré une révolution entière dans l'esprit de la nation. Les meilleures têtes de ce pays-ci se sont tournées, depuis sept ou huit ans, vers ces objets importants et utiles. Les affaires de gouvernement deviennent de plus en plus une matière de philosophie et de discussion. Nos progrès ont été rapides, et pour peu que notre zèle se soutienne, nous serons bientôt, du moins dans la spéculation, aussi habiles en fait d'économie, de commerce et de finance que nos rivaux les Anglais.

On peut dire en général qu'une loi qui gêne la volonté et les fantaisies des hommes, et qui ne connaît d'expédients que la

violence, est une marque non moins sûre de l'ignorance et de la stupidité de ceux qui gouvernent que de leur pouvoir injuste. Le despotisme n'est pas à craindre pour un peuple éclairé; il ne se soutient que par la superstition et par la barbarie. Ne gênez point le commerce des grains par des ordonnances extravagantes, qui sont l'ouvrage des siècles gothiques; brûlez ces ordonnances, et vous aurez des blés en abondance. Le cultivateur qui n'est pas écrasé par les impôts et qui est sûr de tirer sa subsistance de la terre qu'il laboure ne s'avisera pas d'y planter des vignes : vous aurez beau le lui défendre, s'il meurt de faim en suivant la charrue, si la culture du vin lui est plus profitable que celle des grains, toutes vos ordonnances seront vaines; vos lois ne seront pour vos sujets que l'instrument d'un tourment inutile. Voilà ce que M. Herbert vient de prouver dans une petite brochure, intitulée *Discours sur les vignes*. Cet estimable écrivain nous a donné, l'année dernière, un *Essai sur la police générale des grains*, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte[1]. Tout le monde est d'accord sur le mérite de cet ouvrage, et le gouvernement n'a rien de mieux à faire que d'en suivre les principes de point en point. Il est doux pour tous les hommes, mais surtout pour les princes, de s'occuper des moyens de procurer le bien-être général et le bonheur du peuple.

— La question de *la noblesse commerçante* ou *non commerçante* a occupé jusqu'à présent tous nos petits beaux esprits; à l'exception de M. de Forbonnais, aucun homme de mérite n'a daigné s'en mêler. Ce dernier a attaqué quelques conclusions mal dirigées du parlement de Grenoble sur cette matière. J'ai eu l'honneur de vous parler de sa brochure; elle n'est pas restée sans réponse. On lui en a opposé une, intitulée *le Commerce remis à sa place, ou Réponse d'un pédant de collège aux novateurs politiques, adressée à l'auteur de la Lettre à M. F.*[2]. Toute cette querelle est devenue insipide pour les gens d'esprit.

1. Herbert, né en 1700, et dont Grimm rapportera le suicide dans sa lettre du 1er mars 1758, est auteur de plusieurs ouvrages d'économie rurale. Son *Essai sur la police générale des grains*, dont il a déjà été parlé dans la lettre du 1er avril 1754, fut complété par un supplément en 1757 (lettre du 15 septembre 1757); son *Discours sur les vignes* est de 1756, in-12. (T.)

2. (Par J.-J. Garnier.) 1756, in-12.

Avant que d'écrire, si l'on voulait se souvenir de trois vérités, on épargnerait le papier et ses lecteurs : la première est que la noblesse, par son état, doit servir le roi; voilà une constitution fondamentale du royaume, voilà la vocation et le devoir indispensable de la noblesse. Tout ce qui peut la distraire de la profession des armes doit être regardé comme nuisible et contraire à l'esprit du gouvernement. La seconde vérité est que le roi ne saurait trop encourager le commerce; et ce n'est point en accordant des honneurs ou des priviléges à des commerçants ou à des ports et villes de commerce qu'on encourage; c'est en ne gênant personne, c'est en laissant chacun le maître de faire le métier qui lui rit, et de la façon qui lui paraît la plus agréable et la plus lucrative, pourvu que l'un et l'autre ne soient point opposés au bien de l'État : les priviléges et les exemptions en sont la ruine. Tous les citoyens, jouissant de la protection du gouvernement, doivent tous également, c'est-à-dire chacun en proportion de ses facultés, concourir à le soutenir et aux secours dont il a besoin. Les honneurs de la noblesse et des personnes de distinction doivent consister, non en exemptions des charges publiques, mais en démonstrations de l'estime et de la considération publiques. La troisième vérité est qu'il est inutile de songer à rendre un pays comme la France florissant par le commerce, aussi longtemps que son agriculture est opprimée et négligée. Nos écrivains politiques, et M. de Forbonnais tout le premier, n'insistent pas assez sur ce point; c'est pourtant le principe dont il faut toujours partir en fait de commerce. Il faut crier en France : N'écrasez point le laboureur, soulagez-le du fardeau des impôts; oui, il faut crier jusqu'à ce que le ministère nous exauce. La Hollande, sans avoir de terrain à cultiver, est devenue maîtresse du commerce de l'Europe : mais son existence n'a pu durer parce qu'elle ne portait pas sur des fondements solides. Les Hollandais ont été pendant un certain temps nos courtiers; nous avons jugé à propos de faire nos affaires nous-mêmes (je parle de toute l'Europe), nous les avons cassés aux gages, et ils périront nécessairement. Il faut d'autres maximes pour assurer la durée et le bonheur de la France. Il faut espérer qu'on nous laissera, à la fin, en repos avec cette noblesse commerçante ou non commerçante. Du moins, un M. l'abbé de ***, que je ne connais

point, s'est fait médiateur entre M. l'abbé Coyer et M. le chevalier d'Arcq. Sa brochure est intitulée *la Noblesse militaire et commerçante*, et ne vous amusera pas plus que tout ce qui a été dit sur cette matière depuis deux ou trois mois[1].

— M. de Forbonnais a aussi fait imprimer un *Essai sur l'admission des navires neutres dans nos colonies*[2]. C'est sans contredit ce qu'on a fait de mieux sur cette matière délicate.

— J'ai toujours pensé que la meilleure façon de présenter un mémoire au ministère était de le faire imprimer; car s'il est mauvais et inutile, il tombera bien vite dans l'oubli, et s'il est bon, ce sera le public lui-même qui le présentera au ministère. On peut dire que si, dans toutes les grandes opérations entreprises pour le bien général, le gouvernement voulait consulter la voix publique, il ne manquerait presque jamais de prendre le meilleur parti. Un auteur citoyen, dont j'ignore le nom, a pensé de même; il a cru que, pour éclairer le ministre de la marine sur les abus énormes qui se commettent continuellement dans son département, la meilleure voie était celle de l'impression. Il comptait donner au public des *Considérations sur la constitution de la marine militaire de France*. Cet ouvrage, qui s'imprimait à Nîmes, a été arrêté et supprimé par ordre de la cour, avant qu'il ait pu être achevé[3]. J'ai eu occasion de le voir, quoiqu'il n'y ait que très-peu d'exemplaires échappés aux poursuites de la police, et qui sont même restés imparfaits. La marine militaire de France est partagée en deux corps, le corps de l'épée et celui de la plume. Le premier comprend tous les officiers qui servent le roi par mer, et l'autre comprend tous les intendants, commis, commissaires, etc. Or il se trouve que c'est le corps de la plume qui a toute autorité, et l'auteur des *Considérations* détaille avec beaucoup de force et d'autorité tous les inconvénients et les énormes abus qui en résultent. Ils sont tels qu'il ne faut pas se flatter d'établir la marine de France sur un pied solide, si le gouvernement ne songe sérieusement à prévenir les maux d'une administration infidèle où l'intérêt public se trouve toujours sacrifié à l'intérêt

1. Voir, pour cette question, les lettres des 15 février et 15 avril précédents. (T.)
2. Paris, 1756, in-12.
3. Quoi qu'en dise Grimm, cet ouvrage a paru sous la rubrique de Londres, 1756, in-12. L'auteur est le baron J.-B. de Secondat, fils de Montesquieu.

particulier. L'auteur, dans la deuxième partie de son ouvrage, a donné le projet d'une autre administration, dans lequel le corps de la plume serait entièrement supprimé. Ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans son ouvrage. En général, le devoir du citoyen est d'indiquer les maux, et celui du gouvernement d'apporter le remède. On blesse l'amour-propre des ministres en leur prescrivant les règlements qu'ils doivent faire. Il faut se contenter de leur en démontrer le besoin et les laisser faire après. Quand on est bien éclairé sur le mal, le remède n'est pas difficile à trouver.

— *Nouvelle Méthode pour les personnes attaquées de la rage*, par le F. Claude du Choisel, de la Compagnie de Jésus, apothicaire de la mission de Pondichéry, petite brochure in-12. Cette méthode est le mercure employé en grande quantité et en friction. J'ai ouï dire à M. Tronchin qu'il ne connaissait pas d'autre remède efficace pour la rage que celui de couper le morceau mordu sur-le-champ, avant que le venin puisse s'étendre. On sait aujourd'hui que les bains dans les eaux de la mer ne garantissent pas des suites de cette maladie cruelle. M. Tronchin a vu un matelot hollandais qui, après avoir été mordu d'une bête enragée, fit le voyage d'Angleterre sans connaître son mal. A son retour en Hollande, il fit naufrage, pendant lequel il fut si fort baigné de la mer qu'on l'en retira à demi-mort. Après s'être remis de cette maladie, il fut attaqué de tous les symptômes de la rage à la fois, et mourut enragé.

— On a imaginé une ronde sur la prise de Port-Mahon, qui devait être chantée à la Comédie-Française et qui a été supprimée par la police, à cause de son indécence. On a voulu faire passer M. Piron pour auteur de cette mauvaise chanson. On sait aujourd'hui qu'elle est d'un certain M. Bertin. On a aussi une *Lettre à Mme de *** sur les affaires du jour, ou Réflexions politiques sur l'usage de l'île de Minorque, suivies d'un état des îles de Jersey et de Guernesey*[1]. Vous voyez bien que ce ne sera pas la dernière brochure que nous aurons sur ce chapitre. Il y a aussi un discours en vers sur la guerre présente.

— *Lettre à M. de Laveaux sur son discours contre la latinité*

1. Inconnue aux bibliographes.

des modernes[1]. L'auteur de cette lettre n'aime pas à être détrompé. Tant pis pour lui.

— M. l'abbé Velly vient de publier le troisième et le quatrième volume de son *Histoire de France*.

ANCIENS VERS DE M. VALLIER

QUI NE SONT PAS IMPRIMÉS.

Vous faites des soldats au roi ;
Iris, est-ce là votre emploi ?
Pour vous en épargner la peine,
Qu'Amour rassemble seulement
Tous ceux qu'il a mis dans vos chaînes,
Il va vous faire un régiment.
J'y vais entrer; mais que l'argent
Ne soit pas mon engagement.
Je n'ai point l'âme mercenaire ;
D'un seul baiser faites les frais ;
Engagé par ce doux salaire,
Je ne déserterai jamais.
Mais n'allez pas pour m'accepter
A la taille vous arrêter;
Petit ou grand, cet avantage
A la valeur n'ajoute rien;
C'est du cœur que part le courage;
Quand on aime on sert toujours bien.

VERS DE M. DESMAHIS

POUR Mme X*** QUI BLASPHÉMAIT CONTRE L'AMOUR.

Vous le fuyez vainement.
Cet enfant, sur ma parole,
Vous obtiendra promptement :
Vous courez bien ; mais il vole.

VERS DU MÊME

SUR LE RATAFIA DE NEUILLY.

Du verre à peine a-t-on touché le bord
Que l'amour naît, la jalousie expire,
La prude rit, la coquette soupire,
L'amant s'éveille et le mari s'endort.

1. Inconnue aux bibliographes.

— Le P. de Charlevoix, jésuite, vient de nous donner l'*Histoire du Paraguay* en trois volumes in-4°, fort considérables. Cet écrivain est lourd et diffus. Son ouvrage ne peut avoir que le mérite de la vérité et d'être instructif; et il est difficile de prononcer sur ce point.

— On a fait à Lyon une nouvelle édition des œuvres de M. de Maupertuis, en quatre volumes in-8. Elle paraît faite avec beaucoup de soin et est augmentée de plusieurs morceaux qui voient le jour pour la première fois.

— *Le Frère quêteur, histoire galante écrite par lui-même*[1]. Ce nouveau roman de cent vingt-six pages est exécrable.

— A l'occasion d'un procès qu'on a plaidé contre le curé et les marguilliers de la paroisse de Saint-Roch pour le pain bénit, on a réimprimé le poëme qu'un certain abbé de Marigny a fait en 1673.

— *La Noblesse commerçable ou ubiquiste*[2], autre brochure sur la querelle que M. l'abbé Coyer a suscitée et qui occupe tant les beaux esprits sans nom et sans pain. On appelle dans le pays latin *ubiquiste* un docteur qui n'est ni de la maison de Sorbonne, ni de celle de Navarre. C'est de là que vient l'ingénieuse application que l'auteur en fait à la noblesse.

— M. l'abbé d'Artigny vient de donner un septième volume de *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature* pour servir de supplément aux six premiers volumes.

— *Relation historique du tremblement de terre survenu à Lisbonne, précédée d'un discours sur les avantages que le Portugal pourrait retirer de son malheur; dans lequel l'auteur développe les moyens que l'Angleterre avait mis jusque-là en usage pour ruiner cette monarchie*[3]. On dit que cette brochure est de l'auteur des *Intérêts de la France mal entendus*. C'est un négociant qui demeure à Montpellier. Cet homme a de l'esprit et des vues; il n'a ni jugement, ni style; il ne connaît pas la mesure. Aussi, sans ces défauts, ne serait-ce pas un homme ordinaire.

1. Selon la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour*, ce roman serait le même que *le Diable d'argent, histoire galante d'un frère quêteur et d'une sœur quêteuse*. 1707, in-8.

2. (Par J.-H. Marchand.) Amsterdam, 1756, in-12.

3. (Par Ange Goudar.) La Haye, Philanthrope, 1756, in-12.

— *Relation de la peste de Toulon en 1721, avec des observations instructives pour la postérité*, par M. d'Antrechaux, consul de Toulon pendant ladite année[1]. Ce livre me paraît utile et l'ouvrage d'un citoyen.

SEPTEMBRE

1er septembre 1756.

Le dogme du destin ou de la fatalité est sans contredit le plus ancien et le plus généralement répandu parmi les hommes. Après la vérité, dont rien ne peut affaiblir la clarté, et qui seule, sans secours étranger, conserve ses augustes droits de siècle en siècle, je ne connais rien qui se soit accrédité parmi nous avec autant de force que cette effrayante doctrine. En portant nos yeux dans les siècles les plus reculés dont nous ayons conservé quelque souvenir, nous trouvons cette doctrine également établie partout. Elle s'est glissée dans toutes les religions, dans tous les cultes, dans toutes les sectes; et la philosophie même, cette ennemie si redoutable de l'opinion et de toute sorte de croyance, ne s'est pas toujours garantie de celle qui abandonne à des lois inconnues et arbitraires le sort et la destinée de l'homme. On sait quelle était sur ce sujet la doctrine du paganisme. La nature tout entière était soumise à la fatalité, l'auteur de la nature, le père des dieux lui-même, était asservi au destin et ne pouvait rien contre ses inviolables décrets. L'homme n'était donc pas plus libre. Il était souvent criminel contre sa volonté, et puni des forfaits qu'il avait commis sans le savoir, et que son cœur n'eût jamais avoués. Telle était la croyance du peuple, tel était le sentiment de la plupart des philosophes anciens. La doctrine des Juifs, contenue dans les livres de Moïse, est en cela tout à fait semblable à celle des païens. Leur dogme fondamental, la source de leur vanité et de cet insupportable orgueil qu'ils ont toujours conservé au milieu de l'avi-

1. Paris, 1756, in-12.

lissement le plus honteux, tire son origine de ce choix aveugle que Dieu a fait du peuple juif au mépris et à l'exclusion de toutes les nations de la terre. En effet, rien ne prouverait plus le pouvoir d'une inévitable fatalité, et combien Dieu lui-même est peu libre, que cette prédilection pour un peuple grossier, superstitieux, vil, barbare et stupide. Vous savez que les mahométans croient à une prédestination aveugle, et qu'ils regardent leur sort si indépendant de leurs actions, qu'ils négligent, comme inutiles, jusqu'aux soins mêmes de leur conservation. La doctrine de Jésus-Christ et de ses apôtres n'est pas moins fondée sur ces principes. Si le Dieu des chrétiens n'est pas sujet à cette fatalité, il y asservit en revanche tout le genre humain. La providence, la grâce, la prédestination, sont le résultat de ses fantaisies. Il éclaire qui lui plaît, et condamne à des tourments éternels ceux qu'il n'a pas jugé à propos d'éclairer. Il envoie son fils pour sauver les hommes et établir une doctrine qui, de l'aveu de ses apôtres, est la folie et le scandale des nations. Tout est fondé dans ces principes sur une élection incompréhensible, et le nombre des élus se réduit presque à quelques individus. A cette étonnante doctrine si vous osez vous récrier, saint Paul vous dit : « Qui êtes-vous pour oser interroger Dieu? le potier n'est-il pas le maître de faire de l'argile ce qu'il lui plaît ? »

En réfléchissant sur les causes qui ont pu établir si universellement le dogme de la fatalité, et conserver ses racines si profondément dans l'esprit de l'homme, malgré les révolutions du temps, qui change et détruit tout ce qu'il a produit, j'en entrevois trois de principales que je vais indiquer ici.

La première est l'antiquité du monde, à laquelle il faut attribuer tout ce qui s'est pour ainsi dire enraciné dans notre tête par une tradition dont nous avons perdu la trace, circonstance qui n'a pas peu contribué à la rendre plus respectable. Je suis bien convaincu, du moins, que celui qui connaîtrait l'histoire de toutes les révolutions qui ont précédé l'histoire de Moïse, et qui sont arrivées dans le monde depuis son commencement, s'il est vrai qu'on puisse dire qu'il a commencé, trouverait dans ses connaissances la clef de toutes les opinions qui sont établies et perpétuées parmi les hommes, et les éléments de la vraie science dont nous tenterons toujours vainement et sans succès de percer l'impénétrable mystère.

En second lieu, le dogme de la fatalité, envisagé philosophiquement et dégagé de toute erreur populaire, est le même que celui de la nécessité, qui exclut la liberté de l'homme et tout ce qui est arbitraire, et assujettit l'univers, dans son immensité et dans sa durée, à des lois invariables sans lesquelles il ne saurait subsister. Or, on fera si l'on veut les plus beaux raisonnements, les sophismes les plus spécieux pour prouver la liberté de l'homme; mais, indépendamment des arguments graves qu'une philosophie éclairée leur oppose, si l'on veut être de bonne foi, je crois que chacun peut se convaincre, par le sentiment intime qui est en lui et par le souvenir qu'il conserve de ses actions, que sa conduite a toujours été le résultat nécessaire des différentes modifications occasionnées par le concours des circonstances, et qu'il n'a jamais véritablement disposé de lui un instant. Cette certitude de sentiment auquel j'en appelle se lie merveilleusement avec l'opinion de la fatalité. De la nécessité à la prédestination, il n'y a qu'un pas à faire, et notre amour-propre est trop ingénieux pour ne point trouver le fil des décrets du destin, soit dans les succès, soit dans les catastrophes.

La troisième cause, et la plus connue, est notre goût pour le merveilleux. Il n'en n'est point de plus grand, de plus élevé, de plus terrible, que celui de la fatalité. Tout ce qui met en jeu les grands ressorts du cœur humain aura toujours une grande vogue parmi nous, et s'accréditera chez toutes les nations. Or, rien n'est plus propre à exciter l'étonnement, la terreur, la commisération, et tous les grands mouvements de l'âme, que le système dont nous parlons. Qu'y a-t-il en effet de plus effrayant que le dogme qui nous apprend qu'un être sensible, né pour le bonheur et la vertu, peut être entraîné dans le crime contre sa volonté, et se souiller, par ignorance, des forfaits les plus horribles? Qu'une divinité barbare vous choisisse pour victime de sa vengeance, sans que vous ayez mérité sa colère, l'idée seule en fait frémir. Les tragiques anciens savaient cela si bien que l'effet de presque toutes leurs pièces est fondé sur ce merveilleux. OEdipe, qui, pour accomplir un oracle injuste, est forcé malgré lui au parricide et à l'inceste; Phèdre, qui brûle, malgré elle et pour satisfaire la haine de Vénus, d'un amour incestueux; Hippolyte, qui périt innocent à la fleur de son âge

à cause de l'imprécation inconsidérée de son père ; l'histoire de Clytemnestre, d'Oreste, et de toutes les familles tragiques, sont autant de monuments d'une destinée terrible et inévitable. S'il y a quelque chose capable de nous rendre misérables, et de nous faire détester le jour de notre naissance, ce serait la certitude d'une fatalité aveugle. Il faudrait sans doute préférer l'anéantissement à l'existence, plutôt que de vivre sous l'empire d'un dieu barbare qui, selon sa fantaisie, se déciderait pour ou contre nous, qui nous rendrait innocents ou criminels par des actions extérieures, et sans consulter nos penchants et notre conscience; qui, après nous avoir entraînés dans l'horreur du crime, à notre insu et contre notre volonté, nous imputerait des forfaits qui seraient son ouvrage, et nous les ferait expier par les remords les plus affreux, et par tout ce que le crime traîne à sa suite d'effrayant et d'horrible. Ceux qui travaillent pour le théâtre feront bien de ne point quitter cette source de vrai pathétique. C'est par là qu'ils seront sûrs de nous émouvoir violemment.

La tragédie des Grecs est devenue celle de toutes les nations et de tous les siècles. Lorsque M. de Voltaire donna, il y a sept ou huit ans, sa tragédie de *Sémiramis* [1], les sots se récrièrent sur la machine de cette pièce, et son succès fut pendant quelque temps douteux. Aujourd'hui qu'elle vient d'être remise sur le théâtre de la Comédie-Française, elle a réuni et enlevé tous les suffrages. On la compte avec raison parmi les plus beaux ouvrages de ce génie supérieur. En effet, si l'exécution théâtrale, la décoration de la scène, la majesté, l'appareil et la pompe du spectacle, secondaient le génie du poëte, cette pièce renouvellerait de nos jours tous les terribles effets de la tragédie grecque. Son système, quoique moins effrayant que celui de Sophocle et d'Euripide, ne laisse point de porter l'épouvante dans tous les cœurs. L'ombre de Ninus remplit toute la scène d'effroi et d'horreur. Sémiramis est coupable d'un crime, volontaire à la vérité; mais quel est le caprice des dieux ! ils la laissent jouir pendant quinze ans des fruits de son crime, ils la comblent de gloire et de prospérité, et au bout de ce temps ils arment contre elle le bras d'un fils ten-

1. Jouée pour la première fois le 28 août 1748. Voir t. I, p. 206 et 211.

dre et respectueux. Ninias devient parricide involontaire, pour punir sa mère d'un parricide médité. Si le crime de Sémiramis ne pouvait rester sans expiation, les dieux ne pouvaient-ils la punir sans épargner à Ninias l'horreur d'un crime ? Rien n'est plus théâtral. Le rôle de Sémiramis et celui de Ninias ont été remplis parfaitement par Mlle Dumesnil et M. Le Kain.

— Projet des tableaux gravés qui doivent accompagner la belle édition du *Pastor fido* que prépare M. Gerbault, éditeur du beau *Lucrèce* italien. Ce projet est de M. de Margency [1].

PREMIER CHANT.

On prendra pour sujet du premier chant la chasse que Sylvio prépare contre le monstre affreux qui désole l'Arcadie. Le peintre offrira dans le fond du tableau l'aspect sombre de la forêt d'Érimanthe. Il fera voir l'entrée de quelques routes qui la traversent. Sur la lisière du bois se trouvera un vaste espace découvert, représentant un rendez-vous de chasse, mais simple, sans art et orné seulement des agréments que la nature peut offrir dans un beau lieu. Sylvio y paraîtra animer tout. C'est un chasseur fameux qui est ici le premier de la fête. Quelques autres bergers, armés d'épieux, accoupleront des chiens. Dans un des coins du tableau, on verra une vieille fontaine en rocaille, au bord de laquelle sera placé un joli groupe de trois jeunes bergères qui assembleront les toiles propres à la chasse que l'on va faire.

Le poëte dit en parlant du sanglier que l'on doit chasser :

Quel terribil cinghiale
Quel mostro di natura.....
... abitator dell' Erimanto.

1. Cette édition est sans doute restée en projet, car nous n'avons pu la retrouver dans les répertoires bibliographiques ni dans les bibliothèques publiques. La troisième édition du *Guide* de MM. Cohen et Mehl signale une édition in-12 (Prault, 1768), avec titre gravé par Moreau le jeune, et vignettes à mi-marge, dessinées par Cochin en 1745, gravées par Prévost. (La première porte la date de 1765 après le nom du graveur.) Le frontispice de Moreau avait seul servi à une édition de 1750 qui devait renfermer les dessins de Cochin dont Margency ne put être l'inspirateur.

SECOND CHANT.

Le second tableau représentera les plaisirs champêtres de l'Arcadie, qui sont les baisers donnés et rendus par les bergères Amaryllis, Aglaure, Chloris, Lycoris, Lysette. Myrtil y paraîtra vêtu comme elles. L'air timide, que doit lui donner devant Amaryllis son déguisement, et son amour le feront distinguer. Amaryllis, comme souveraine et juge du jeu, sera représentée assise sur un trône de mousse et de fougère, donnant à Myrtil, qui est vainqueur, la guirlande promise et un baiser de plus.

Quando la leggiadrissima Amarilli
. . . .
Di propria man con quella
Ghirlandetta gentil che fu serbata
Premio alla vincitrice, il crin mi cinse.

TROISIÈME CHANT.

Le tableau représentera le lieu le plus sauvage de la forêt. On verra l'entrée de l'antre d'Érycine. Elle sera ombragée et couverte de myrtes et de lierre, car celui-ci est consacré aux mystères de l'amour. On en verra sortir Amaryllis et Myrtil, étonnés de s'y voir et de s'y trouver surpris. Le grand prêtre Montano, suivi de Nicandre et des autres prêtres de Diane, y arrivera conduit par le satyre infâme qui a tout découvert.

Vedi tu là quell' antro?
Quello è fido custode
Della fe, dell' onor della tua donna.

QUATRIÈME CHANT.

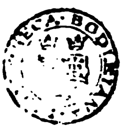
On prendra encore un autre lieu de la forêt pour y représenter Dorinde mourant entre les bras de Linco, qui la soutient. La peau de loup qui a servi à ce déguisement funeste sera jetée près d'elle, et Sylvio, qui l'a chassée, sera à ses pieds, les yeux remplis de désespoir et de tendresse. Dorinde, le regardant, paraîtra lui pardonner.

O dolce uscir di vita,
Se Sylvio m' ha ferita!

CINQUIÈME CHANT.

Il représentera un beau feuillage sous lequel on verra un petit temple de Diane. A l'autel, paré de nouvelles fleurs, seront amenés Amaryllis et Myrtil, pour s'y donner la foi du mariage entre les mains du grand ministre Montano. Les bergers et les bergères nommés assisteront, si l'on veut, à la fête. Le prophète aveugle Tyrenio, à qui on la doit, y sera. On aura soin de placer sur les marches de l'autel des guirlandes déchirées, le couteau fatal et les autres instruments qui allaient servir au sacrifice funéraire, dont Amaryllis et Myrtil devaient être les victimes.

Vieni, santo Imeneo,
Seconda i nostri voti e i nostri canti.



— Le parlement d'Angleterre a sommé tous ceux qui sont originaires des îles Britanniques et qui se trouvent au service de France, ou de quelque autre puissance étrangère, de la quitter dans l'espace d'un an, sous peine de mort s'ils sont pris, etc. Cette loi violente fait le sujet des *Lettres d'un officier irlandais à un officier français*, qu'on vient d'imprimer.

— *Le Politique danois, ou l'Ambition des Anglais démasquée par leurs pirates*[1], est un nouvel ouvrage sur la guerre présente, que personne n'est tenté de lire.

— Un certain M. Gautier, grand barbouilleur de papier, ne tentera non plus personne avec la souscription qu'il propose pour ses *Observations périodiques sur la physique, l'histoire naturelle et les beaux-arts*, etc.[2].

— *Les Aventures portugaises*, deux volumes in-12[3]. Nouveau roman détestable et horriblement mal écrit. C'est l'histoire de M. de Voltaire et d'un libraire de Rouen. Tout le monde sait

1. (Par Hubner.) Copenhague, 1756, in-12. Voir la note de Barbier sur ce livre.

2. Grimm commet ici à la fois une erreur et une injustice. Gautier-Dagoty avait publié dès 1752 ses *Observations sur la physique* qui, reprises successivement par Toussaint et par Rozier et devenues le *Journal de physique*, ne cessèrent de paraître qu'en 1823. Les premières années de ce recueil, qui a joui, comme on voit, d'une faveur assez rare, renferment de précieux comptes rendus des salons et l'ébauche de leur bibliographie.

3. (Par François Jore.) Bragance (Paris, Duchesne), 1756, 2 vol. in-12.

que ce libraire, qui se trouve encore aujourd'hui sur le pavé de Paris, est un misérable avec qui M. de Voltaire n'a aucun tort. Malgré cela, notre malignité trouve toujours son compte à répéter de pareilles platitudes.

— Je ne sais quel est le bonhomme qui a imprimé les *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*[1]. Il est un tantinet intolérant, mais comme il n'a pas inventé la poudre, ses coups ne feront mal à personne.

— On a traduit du latin *la République*[2], traité de Jean Bodin, premier publiciste que la France a eu.

— *Les Amusements des gens d'esprit*[3]. Encore un recueil de maximes dont aucun homme d'esprit n'a voulu ni s'amuser ni s'ennuyer.

— *L'Étoile heureuse, histoire secrète*[4], autre mauvais roman tout aussi mal écrit que tout ce qui paraît aujourd'hui en ce genre.

— Un de nos médecins, M. Cantwel, a été sifflé à Paris et à Londres. Son zèle contre l'inoculation est infatigable. Il écrit toujours. Ses *Lettres adressées à un avocat au Parlement*[5] sont un tissu de faits faux et de raisonnements stupides.

— On a imprimé trois volumes de parades, dont la plupart sont depuis longtemps très-connues à Paris[6]. *La Lettre de M. Gilles, le Doigt mouillé, Léandre hongre, l'Amant cauchemar, l'Amant poussif, Isabelle grosse par vertu, Léandre grosse, le Bonhomme Cassandre aux Indes*, sont de M. Collé; *le Remède à la mode* est de M. Sallé. Ce mauvais goût est également opposé au bon sens, au bon comique, aux mœurs et à la décence.

15 septembre 1756.

Depuis le rétablissement des lettres, le monde littéraire a toujours été divisé par des factions et des querelles. On s'est

1. (Par l'abbé Yves Valois.) 1756, in-12.
2. (Traduit par Lescalopier de Nourar.) Londres et Paris, 1756, 2 vol. in-12.
3. (Par P.-L. de Marsac.) Paris, 1756, in-12.
4. Inconnue aux bibliographes.
5. Inconnues aux bibliographes.
6. *Théâtre des boulevards, ou Recueil de parades*. A Mahon, de l'imprimerie de Gilles Langlois, à l'enseigne de l'Étrille, 1756, 3 vol. in-12. Au tome Ier, frontispice à l'eau-forte, non signé, intitulé *les Parades*.

occupé successivement de toutes sortes de questions futiles. L'agitation des esprits a été presque continuelle et extrême, et le dernier parmi les gens de lettres se serait cru déshonoré s'il n'eût pris parti pour ou contre. Les hommes supérieurs seuls sont restés tranquilles au milieu de ces troubles, et, jetant quelquefois à la populace une de ces vérités dont les sots ne conçoivent ni la profondeur ni l'étendue, on aurait dit qu'ils le faisaient pour occuper une troupe importune et frivole, afin de n'en être point inquiétés dans leurs méditations et dans leurs travaux. Les anciens qui, — je crois, — nous valaient bien, ne connaissaient point ces querelles littéraires. Leurs philosophes étaient cependant partagés en plusieurs sectes, leur logique était, pour le moins, aussi subtile que la nôtre; et l'art d'un sophisme délié et captieux leur était très-familier. Cette différence vient sans doute de ce que tout ce qu'il y avait de citoyens pouvant s'occuper du gouvernement de la chose publique, un sujet si noble et si élevé donnait aux esprits du dégoût pour tout ce qui est petit et une trempe de vigueur et de gravité bien opposée à notre pédanterie et à notre goût pour les misères. On n'a qu'à voir avec quelle futilité ignoble nous avons traité, depuis cinq ou six mois, la question de la noblesse commerçante, et imaginer de quelle manière cette cause aurait été agitée à Athènes ou à Rome.

Notre oisiveté nous rend minutieux et chicaneurs. Les anciens, toujours occupés de grands objets, ignoraient la manie de traiter des questions frivoles et inutiles. Si *la République* de Platon eût paru de nos jours, elle aurait occasionné une guerre de plume qui aurait duré plus longtemps que la guerre de Troie. Avec quel sérieux et quelle pesanteur on a examiné, de nos jours, quel était le meilleur gouvernement possible! et ce qu'on a dit à ce sujet a-t-il jamais été de la moindre utilité pour aucun peuple de la terre? On se serait épargné bien des travaux et bien de l'ennui en réfléchissant qu'il ne saurait y avoir un gouvernement parfait, parce que tout ce qui vient de l'homme est imparfait; qu'il est ridicule de chercher un gouvernement qui puisse convenir à tous les peuples, leur génie étant si différent que ce qui convient à l'un est précisément ce qui répugne à l'autre; que le génie de chaque peuple ayant nécessairement produit la forme de son gouvernement, et en

ayant été modifié à son tour, il est absurde d'agiter avec emphase quel est le meilleur gouvernement possible; puisque, quelle qu'en soit la différence dans les formes extérieures, chacun l'est pour le peuple qui l'a adopté. A mesure qu'une nation devient policée et éclairée, elle a non à changer son gouvernement contre un autre, mais à corriger les défauts du sien. Et cette maxime est si générale, que celui qui conseillerait aux Turcs de changer leur manière de se gouverner contre un gouvernement républicain ou même monarchique proposerait une chose absurde. On ne conduit le génie des hommes que par des nuances imperceptibles; il faut bien des siècles et bien des révolutions pour opérer quelque changement sensible.

Il est bien étonnant qu'un esprit aussi lumineux et aussi profond que l'était le président de Montesquieu ait toujours cherché les causes de la puissance ou de la décadence d'un peuple dans la forme de son gouvernement, tandis qu'elles ne peuvent jamais venir que du génie du peuple et du changement qui arrive, soit par des révolutions, soit par le temps seul, dans l'esprit national. Il en coûte peu à cet illustre écrivain de nous indiquer la liaison de tout ce qui se fait de bien en Angleterre avec la forme du gouvernement anglais qu'il s'est choisi pour modèle; mais il aurait été embarrassé sans doute de sauver avec la même adresse tout ce qu'on peut découvrir de mal et de défectueux dans les Iles Britanniques. M. de Montesquieu ne raisonne pas dans ce cas avec plus de justesse que celui qui regarderait, comme un défaut essentiel du gouvernement anglais, un fait que personne ne saurait contester : c'est que le roi corrompt la nation en achetant les suffrages dans le Parlement avec l'argent du peuple. Ce blâme serait aussi déplacé que les éloges de Montesquieu sont peu fondés. Lorsqu'il s'agit d'examiner une loi ou un usage, c'est peine perdue que de discuter si l'un ou l'autre sont en eux-mêmes bons ou avantageux. S'ils peuvent convenir à la nation qui doit les adopter, voilà ce qu'il faut savoir. Les lois d'un peuple libre ne sauraient convenir à des esclaves, et jamais le joug de la servitude ne pourra s'appesantir sur une nation fière et généreuse.

Dans ce que j'ai à dire en faveur du gouvernement de Suède, je vous prie de considérer que c'est moins l'éloge

de sa forme que je prétends faire que celui de la nation à qui un tel gouvernement convient. Ce peuple respectable, assemblé en diète, vient de signaler son courage et sa sagesse, deux qualités si incompatibles en apparence et que les Anglais n'ont jamais su allier. Ces derniers ont toujours marqué dans leurs révolutions une férocité qui paraît leur être naturelle. Ils connaissent si peu la modération que, en punissant le crime, ils ont toujours trouvé le secret de se rendre odieux par les excès horribles auxquels ils se sont portés. Nous venons de voir la Suède réprimer avec courage les attentats de la tyrannie, et, sans se livrer à une vengeance immodérée, se contenter de laisser les ennemis de sa liberté sans force et dans la honte. Cette sagesse, qui arrête le glaive de la justice, et qui ne se permet de sévérité qu'autant qu'il en faut pour l'exemple, est digne des plus grands éloges. On vient de traduire en français les actes de la présente diète du royaume de Suède. On dit que cette traduction s'est faite par les soins du ministre chargé des affaires de cette cour auprès du roi. La Suède a eu beaucoup d'époques brillantes, elle n'en a pas eu de plus glorieuses[1]. Vous trouverez dans la brochure dont nous parlons tout ce qui s'est passé entre le roi et le sénat et les sages décisions des États sur tous ces différends. Vous remarquerez avec quelle prudence ils respectent la sainteté des lois fondamentales; puisque, en effet, tout est perdu lorsqu'on se permet de les expliquer, et qu'il n'y a rien qu'on ne puisse faire passer à l'abri de quelque interprétation sophistique. Vous lirez avec un extrême plaisir l'instruction que les États ont donnée au gouverneur du prince héréditaire. Ce morceau ne demanderait que quelques changements dans la forme pour devenir admirable. Cette forme est plaisante dans les actes. C'est toujours le très-humble avis du sénat qui fait la loi, malgré la gracieuse volonté de Sa Majesté. S'il fallait faire l'éloge de quelque gouvernement, c'est donc celui de Suède qu'il faudrait prôner. C'est le seul où les paysans, c'est-à-dire les trois quarts d'une nation et cette partie précieuse qui nourrit et défend la patrie, soient comptés pour quelque chose; ils font le quatrième ordre du royaume, et l'on ne décide pas du

1. C'est des discussions qui marquèrent le commencement du règne d'Adolphe-Frédéric que Grimm veut parler ici. Ce prince, la diète, et le sénat, ne justifièrent pas ses espérances, et la Suède se trouva plus que jamais livrée aux factions. (T.)

bien public sans les avoir consultés. Indépendamment des règles de justice qui rendent cet arrangement nécessaire chez un peuple libre, on peut dire qu'il n'y a rien qui élève tant le courage d'une nation que cette considération attachée à tous les états, et surtout à cette profession, la première et la seule indispensable de toutes. Ce qui rend la constitution de Suède si sage et si supérieure à celle des autres peuples de l'Europe, c'est qu'elle est non, comme il arrive ordinairement, l'ouvrage de la passion et de l'emportement, ni celui d'une fermentation générale et passagère, mais le résultat d'une délibération tranquille après une suite de malheurs et de désastres. Les lois fondamentales de tous les autres gouvernements sont presque autant de monuments de leur origine et d'une barbarie gothique. Celles de Suède, rédigées dans des temps plus éclairés, en tirent un avantage considérable. Vous n'y trouverez guère de trace gothique, si ce n'est la loi qui fait du clergé un des principaux ordres du royaume. C'est par un reste de barbarie que nous souffrons un clergé assemblé en corps. Chaque ecclésiastique n'étant responsable de sa conscience qu'à Dieu et de sa conduite qu'au magistrat, il est aussi inutile d'assembler le clergé d'un royaume que d'en convoquer les cordonniers; mais il est bien plus absurde encore que ce clergé participe aux affaires de l'État et à l'administration publique : c'est une chose également incompatible avec les fonctions de son ministère, avec les intérêts de la chose publique et avec l'esprit de l'Évangile. Heureusement le clergé protestant ne sera jamais redoutable à la puissance séculière. Quoique peut-être aussi dangereux dans ses principes que celui de l'Église romaine, par le mariage ses membres contractent tous les liens des autres citoyens et tiennent à l'État par ce que les hommes ont de plus cher : leurs enfants et une famille; d'ailleurs, ne possédant point de bénéfice dont le souverain légitime puisse les priver en cas de délit, leur sort ne peut jamais être différent de celui des autres : ils obéissent tous à la même loi. L'opinion commune de nos politiques est que la Suède se trouve aujourd'hui dans un état de dépérissement dont elle ne pourra jamais se relever; mais si les Suédois, avec leurs autres qualités, ont le courage de rester pauvres au milieu du luxe, des superfluités et des besoins imaginaires qui énervent et détruisent les autres peuples

de l'Europe, cette nation leur donnera tôt ou tard la loi, et d'une manière plus solide qu'elle n'a jamais fait. Elle se perdra si elle travaille à s'enrichir. On a publié une *Relation des guerres du Nord et de Hongrie,* en deux petits volumes [1]. Celle de la révolution du prince Rakoczi est peu de chose ; mais vous lirez avec plaisir le morceau qui regarde Charles XII.

— M. Pigalle, un de nos premiers sculpteurs, et dont le *Mercure,* qui se trouve aujourd'hui à Berlin, a fait tant de bruit, il y a quelques années, vient d'exposer au Louvre le modèle du mausolée que le roi a ordonné d'ériger au maréchal de Saxe, dans l'église luthérienne de Saint-Thomas, à Strasbourg. L'idée de ce morceau est, à la fois, noble, simple et touchante. Le héros y est représenté debout, en haut ; il a derrière lui une pyramide avec plusieurs trophées. Sur le devant, en bas, se trouve un cercueil que la Mort entr'ouvre ; elle montre au héros l'heure fatale, et lui fait signe de descendre. La France, assise sur un des degrés qui y conduisent, et tout éplorée, s'efforce de retenir, de la main droite, le maréchal, et elle repousse, de la gauche, la Mort, dont l'artiste a enveloppé le squelette dans une espèce de suaire pour en sauver le hideux. A la droite du maréchal, on aperçoit les symboles des nations que le héros a vaincues ; un aigle renversé sur le dos et les ailes déployées, un lion effrayé, un léopard terrassé, etc. Du même côté, en bas, auprès du cercueil, vous voyez Hercule debout, le coude sur sa massue et la tête appuyée sur sa main ; il est dans une tristesse d'autant plus profonde qu'il paraît méditer sur l'événement qui fait le sujet de ce monument. Tout le monde a admiré la beauté de cette figure, dont le goût antique et noble est relevé par la plus forte expression. La figure de la France a, pareillement, réuni tous les suffrages : elle est d'une grande beauté. Il n'y a eu qu'une voix sur le Génie qui se trouve derrière, et qui a l'air d'un Amour en pleurs qui laisse échapper son flambeau. On espère qu'il sera ôté. Cette idée, trop mesquine pour le sujet, en affaiblirait sans doute l'effet. Il y a des gens qui voudraient que la tête de la Mort fût couverte par la draperie qui nous cache le reste du squelette ; cela serait peut-être d'un

1. *Histoire intéressante, ou Relation des guerres du Nord et de Hongrie au commencement de ce siècle,* Paris, 1756, 2 vol. in-12.

plus grand goût. On nous fait espérer que la figure du maréchal sera plus ressemblante qu'elle ne l'est. Cela est essentiel, et d'autant plus aisé que nous avons de ce héros des bustes fort ressemblants. C'est là, ce me semble, le morceau le plus susceptible de critique. Il ne doit pas regarder en l'air, comme il fait. Il doit envisager la Mort d'un œil ferme et intrépide. Cette expression est difficile, mais rien n'est impossible à un homme de génie; elle est d'ailleurs absolument nécessaire. On ne regarde pas en l'air, lorsqu'on descend. Ce monument admirable va être exécuté en marbre. Il honorera également et le grand homme qui en est l'objet, et le roi qui l'a ordonné, et l'homme de génie qui l'a exécuté. Il sera regardé avec raison comme un des plus beaux morceaux du XVIIIe siècle.

OCTOBRE

1er octobre 1756.

La Revue des feuilles de M. Fréron est un gros volume qu'on vient d'imprimer contre cet impertinent journaliste. Je soupçonne l'auteur de l'*Analyse du chancelier Bacon*, M. Deleyre, d'être le commissaire de cette revue[1]. C'est prendre une peine bien inutile que de relever toutes les bévues, toutes les platitudes et toutes les grossièretés de M. Fréron, et c'est se moquer du public que de l'en gratifier. Quand un critique n'a pas plus d'esprit, de finesse et de légèreté que M. Fréron, on n'a qu'à l'abandonner à son mauvais génie. Il ne trompera que

1. Grimm soupçonne avec raison Deleyre d'être l'auteur de la *Revue des feuilles de Fréron*, volume in-12 publié en 1756, et il ajoute avec beaucoup de justesse que c'est par ressentiment personnel qu'il a pris la plume. On voit en effet que l'auteur de la *Revue des feuilles de Fréron* a voulu se venger du compte rendu dans l'*Année littéraire* de l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, tandis qu'il cite avec complaisance les extraits du même ouvrage qui se lisent dans le *Journal des savants*. le *Journal encyclopédique* et les *Mémoires de Trévoux*. L'opinion de Grimm me paraît devoir être préférée à celle de *la France littéraire* de 1769, qui attribue la *Revue des feuilles* à Prévost de Saint-Lucien, très-jeune alors, et même à celle de La Harpe, qui donne le même ouvrage à l'abbé de La Porte. (B.)

ou une loi dont le mauvais effet est démontré. C'est là à peu près l'histoire de la France. Des siècles se sont écoulés avant qu'on n'ait eu aucun vrai principe de gouvernement en ce pays-ci. Il n'y a pas vingt ans qu'on regardait le système de la ferme générale comme une machine merveilleuse. M. le cardinal de Fleury appelait les fermiers généraux les colonnes de l'État. Il avait raison à sa manière; quand on ne connaît que les besoins du roi et qu'on ne soupçonne seulement pas ceux du royaume, on doit penser qu'une compagnie qui, dans un cas pressant, peut prêter au roi cinquante millions et plus, est la plus utile de la monarchie. Enfin, depuis huit ans, nous avons commencé à connaître les vrais principes, et avec eux nos besoins réels. Mais le gouvernement a-t-il profité de nos progrès? A-t-il remédié aux maux que le cri public lui dénonce depuis si longtemps? Nous savons presque tous maintenant que nos maximes sur les finances, sur le commerce et sur l'agriculture, sont fausses et pernicieuses à l'État; cependant les anciennes lois subsistent toujours, et, quoique nous connaissions nos maux et qu'ils soient urgents, nos ministres n'ont encore rien fait pour les soulager ni pour nous faire voir qu'ils savent mettre à profit nos lumières.

Il est de certains chapitres sur lesquels le public lui-même n'a point encore des idées saines. La vérité est comme en dépôt chez un petit nombre de sages qui n'ont pas toujours envie de s'exposer à être lapidés pour l'avoir montrée au peuple. Le brillant, surtout, nous séduit aisément; il éblouit nos yeux de façon que nous n'en voyons jamais les inconvénients. L'auteur des *Intérêts de la France mal entendus* nous montre un exemple frappant que je suis d'autant plus aise de citer ici qu'il y a longtemps que je pense comme lui sur ce sujet. M. Colbert est un des hommes les plus célèbres; sa mémoire est en vénération; nous n'en parlons qu'avec admiration et respect. Avant lui, la France ne connaissait d'autre puissance, d'autre gloire que celle que procurent les talents de la gloire et de la victoire. C'est lui, dit-on, qui le premier fit rechercher à la nation une autre source de puissance, celle des talents paisibles, des richesses de l'industrie, du commerce. Ces éloges ne sont pas trop éclairés. C'est Colbert qui donna à la nation le goût de ces choses : cela est vrai; mais il en ignorait lui-même

les vrais principes, et pour s'y être trompé, il nous a jetés dans une foule de maux dont nous n'avons pas l'air de sortir sitôt. Cela est vrai aussi, et prouvé par notre auteur jusqu'à l'évidence. Si Colbert pouvait reparaître sur la scène avec les lumières que nous avons acquises, il opérerait le salut de la France, et réparerait sans doute tous les torts qu'il nous a faits par un faux système. C'est un commerce d'économie qu'il fallait donner au royaume, et non un commerce de luxe et d'industrie. Celui-ci ne peut être désirable qu'autant que le premier est dans l'état le plus florissant. Et quel pays pouvait espérer de tirer d'un commerce d'économie autant d'avantages que la France? La nature de son sol, la douceur de son climat, le génie de ses habitants, tout lui assurait par ce moyen une supériorité décidée sur tous les peuples de l'Europe. Malgré les entraves que le gouvernement mal éclairé a toujours mises à la culture, c'est elle qui a conservé la France dans son rang en Europe, et qui l'aurait portée au comble du bonheur et des richesses si elle n'était continuellement gênée par nos ministres. Tout se fait ici aux dépens des cultivateurs, et on dirait que ceux qui nous gouvernent ont pris à tâche de les écraser comme la classe d'hommes la plus pernicieuse pour l'État. Jusqu'à ce jour nous n'avons regardé la culture que comme une affaire de police, et nous n'avons pas encore appris des Anglais à l'envisager comme l'objet de commerce le plus important pour une nation, et sur lequel doivent se fonder tous les différents commerces de l'État. Colbert, en encourageant les manufactures et les fabriques de choses inutiles et superflues, a diminué le nombre des cultivateurs, qui ne demandent pas mieux que de faire un autre métier dans un pays où eux seuls sont accablés par les impôts. Il a donné à la nation un goût pour le luxe, qui, grâce aux opérations de ce ministre, est poussé de nos jours à un excès sans bornes. Il a fondé la richesse de la France sur la fantaisie et le goût passager et variable des autres peuples, même sur leur folie; car le premier sage qui se trouvera législateur dans quelque coin de l'Europe défendra à son peuple l'usage de nos étoffes, et il est bien aisé aux autres nations de se passer de nos étoffes; mais il ne l'est pas tant pour elles de se passer de nos vins, de nos grains et de toutes les matières premières qu'une culture entendue et favorisée par le gouver-

nement aurait portées à un degré de perfection peut-être impossible dans tout autre climat. Malgré l'évidence de ces principes, nos ministres suivent encore constamment le système de Colbert. Qu'on leur parle d'un manufacturier, les récompenses se multiplient de tous côtés pour enrichir un homme qu'on regarde comme un citoyen d'une utilité merveilleuse. Personne n'a encore pu arracher la moindre récompense pour l'encouragement du cultivateur. Cependant, après l'ouvrage sur *la Police générale des grains* [1], il n'est pas permis à nos ministres de méconnaître les vrais intérêts de la France.

— M. Marmontel vient de faire imprimer une *Épître à M. l'abbé C. de Bernis, sur la conduite respective de la France et de l'Angleterre* [2]. Vous y trouverez de beaux vers; mais le tout me paraît plat et ennuyeux. C'est une gazette rimée. Vous croyez bien que les éloges du traité qu'on vient de faire avec la cour de Vienne n'y sont pas épargnés. Il est vrai que M. l'abbé de Bernis a fait là un beau chef-d'œuvre; d'un trait de plume il a culbuté le système de l'Europe, et tout mis en combustion pour plusieurs siècles. Si les dieux ont quelque soin du repos de l'Europe et de celui de la France, ils casseront ce traité, et empêcheront que la maison d'Autriche ne devienne plus puissante qu'elle n'est.

VERS DE M. DE BUSSY

JEUNE HOMME DE DIX-HUIT ANS, QUI ARRIVE DE PROVINCE, ET QUI VOIT Mlle CLAIRON DANS LE ROLE DE DIDON.

Si cette reine de Carthage,
Belle Clairon, avait vos yeux,
Et qu'elle pût en faire usage,
Comme vous, pour faire un heureux;
Si j'eusse été le fils d'Anchise;
Si, dans un antre ténébreux,
J'eusse saisi d'une surprise
L'instant aux amants précieux,
Sur ma fuite et votre faiblesse
Vous n'eussiez point versé de pleurs,

1. Voir la lettre du 15 août précédent et celle du 1er avril 1754.
2. Tome VII, p. 771 et suiv des *OEuvres de Marmontel,* Belin, 1820.

Et, digne fils de la déesse
Qui m'eût ménagé ces faveurs,
Sur votre bouche séduisante,
Sur votre gorge palpitante,
Dans vos bras, unis par l'amour,
J'eusse laissé mon âme errante,
Et c'eût été mon dernier jour.

— Voici de quoi compléter le recueil des chansons sur la conquête de Minorque.

SUR L'AIR : *La som, la sombre dondaine.*

La bilieuse Angleterre
Avait besoin de plus d'un clystère,
Quand La Galissonnière
Lui fit tourner le dos
Sur les flots (*bis*),
Lui fit tourner le dos.
Puis serrant à propos :
« Ah! brutal, tu me blesses,
Crie Albion en serrant les fesses;
Veux-tu me mettre en pièces?
Ton peste de canon
Est trop long » (*4 fois*).

De ses vapeurs de guerre
Pour soulager plus tôt l'Angleterre,
Richelieu, sur la terre,
Lui sert un purgatif
Un peu vif (*bis*).
« Ami, ton purgatif
Est aussi sûr qu'actif.
Beau médecin de France,
J'avais douté de votre science;
Pour votre récompense,
Montez et prenez mon
Port-Mahon » (*4 fois*).

AUTRE CHANSON

SUR L'AIR : *Lœtamini.*

Tout Français saute d'aise;
Nous les avons vaincus

Sur des lieux à l'anglaise.
Chantons cet impromptu :
Ils en ont dans le cu (3 *fois*).

15 octobre 1756.

Je reprends mon auteur des *Intérêts de la France mal entendus*. Passons-lui les moyens violents, outrés, impraticables; du reste nous serons enchantés de causer avec lui. Parmi ses moyens, il en est cependant plusieurs qu'il serait fort à désirer de voir mis en usage; mais comme il n'y a pas apparence qu'ils soient jamais employés, c'est un regret de plus qu'on a de penser que le bien général sera toujours sacrifié à des vues particulières, et que la prospérité publique, si aisée à procurer, ne sera jamais qu'une chimère. Je vais placer ici quelques observations particulières sur l'ouvrage qui nous occupe. Il est étonnant que l'auteur se soit si peu soucié de lier ses idées : son système des finances paraît isolé au milieu de ses pensées sur l'agriculture, sur la population et sur le commerce. Dans le fond, cependant, rien n'y tient de si près : il est bien aisé de démontrer qu'un gouvernement qui ne sait pas favoriser la culture, encourager la population, tirer parti de son commerce, ne peut manquer de mettre le désordre dans ses finances. Par la même raison, faites fleurir l'agriculture; soyez riches en hommes, ayez un commerce vraiment utile, et vos finances ne seront jamais dérangées, vos ressources seront toujours sûres. Notre auteur dit que le système des finances est le plus important pour l'État; que, s'il n'est pas en bon ordre, toutes les autres parties souffrent, et l'État entier périt à la fin. Je pense, au contraire, que dans un gouvernement éclairé sur ses vrais intérêts, le système des finances est aisé à établir, et qu'il est difficile d'en choisir un mauvais; au lieu que dans un État mal gouverné, quelque génie qu'on mette dans la partie des finances, il est impossible d'établir un système solide. L'auteur dit que quand on n'a point un plan tout à fait nouveau à proposer, il ne vaut pas la peine de toucher au chapitre des finances. Cependant son plan n'a de nouveau que la tournure : il faut le pousser beaucoup plus loin que l'auteur ne fait pour qu'il devienne solide. Notre citoyen établit pour base de son système la masse générale des richesses monnayées d'un État : plus

cette masse est considérable, plus l'État sera riche et puissant, plus ses finances seront en ordre. Ce principe est trop vague pour être vrai. L'auteur dit que la masse générale des espèces monnayées n'est pas assez considérable en France; que la quantité numéraire de l'argent n'y est pas en proportion suffisante avec l'étendue du royaume, et que c'est de là que viennent tous ses malheurs et le désordre de ses finances. Cela peut être vrai; mais cet inconvénient lui-même, d'où vient-il ? Il ne tient qu'à l'Espagne et au Portugal d'avoir une plus grande quantité de numéraire qu'aucun autre peuple de l'Europe : toutes les richesses du nouveau monde sont à leur disposition. Mais croyez-vous qu'en faisant monnayer le double ou le triple d'espèces qui circulent dans ces États, ils augmenteraient leur puissance du double ou du triple ? C'est un conte que cela. La richesse d'un État consiste dans le grand nombre d'hommes qui s'y trouvent et dans leur travail. Ne voyez-vous pas que le peuple le plus nombreux et le plus industrieux attire les richesses de celui qui est en plus petit nombre, et qui travaille moins? S'il est vrai que la quantité numéraire de l'argent n'est pas assez grande en France, eu égard à l'étendue du royaume, c'est une marque infaillible qu'il se dépeuple. Ainsi, il ne faut pas se tourmenter, comme fait notre auteur, pour chercher des moyens d'augmenter les espèces monnayées : il y en a un, et c'est le seul; je ne sais pourquoi notre auteur n'a pas voulu le voir. Empêchez la dépopulation, encouragez la population par tous les moyens imaginables, et la masse de votre argent monnayé sera suffisante et exactement proportionnée à l'étendue du royaume; cela est forcé. C'est sans doute un grand malheur qu'il y ait dans ce royaume plus de douze millions d'or et d'argent en meubles, en vaisselle, etc.; mais le malheur ne consiste pas en ce que ces douze millions ne circulent point, comme le prétend l'auteur. Ces douze millions en vaisselle supposent dans l'État un million de citoyens oisifs, paresseux, énervés par le luxe, et plusieurs millions d'autres opprimés par la misère, mourant de faim au milieu des superfluités de leurs semblables, de leurs concitoyens; et voilà ce qu'il y a de déplorable. Lorsqu'un État est parvenu à ce point de corruption, il y a longtemps qu'il se dépeuple, et il faut nécessairement qu'il périsse. La force et la puissance d'un État dépendent du

nombre de ses habitants; et le nombre des habitants, dit l'auteur des *Réflexions politiques sur les finances*[1], est toujours proportionné au nombre des espèces qui sont dans cet État : cette proposition a besoin d'être retournée pour être vraie; et le nombre des espèces, faut-il dire, est toujours proportionné au nombre des habitants d'un État et à leur industrie.

Notre auteur plaint beaucoup les nations pauvres : il croit qu'elles ne peuvent manquer d'être subjuguées par les nations riches. C'est mal connaître la nature des choses. Il y a longtemps que le citoyen de Genève, M. Rousseau, a remarqué que le pauvre est nécessairement libre, et que c'est le riche qui court le danger de devenir esclave : cela est exactement vrai de nation à nation. Quel moyen de réduire un peuple auquel il ne faut, pour être content, que de l'air, de l'eau et la subsistance la plus étroite? et comment le peuple qui se crée tous les jours de nouveaux besoins imaginaires ne périrait-il pas à la fin? Ce n'est pas la pauvreté, c'est l'envie de s'enrichir qui empêche les pauvres d'être les maîtres : l'histoire de tous les temps confirme cette réflexion. Ce sont les nations pauvres et barbares qui ont toujours dompté les peuples policés et riches; mais, en les domptant, elles ont subi leur sort : elles se sont enrichies à leur tour, et ont perdu les avantages de la pauvreté. Si les Suédois s'avisent jamais de mettre dans la pauvreté leur point d'honneur, ils deviendront, comme je l'ai déjà dit, plus puissants qu'ils n'ont jamais été : il faut pour cela qu'ils renoncent à tout commerce de luxe, qu'ils n'en souffrent d'autre que celui de leurs denrées, et qu'ils sachent se passer de tout ce qu'ils n'ont point chez eux : c'est là la marche des révolutions. C'est par la pauvreté qu'un peuple acquiert des richesses et de la puissance, et c'est par les inconvénients des richesses et de la puissance qu'il rentre dans le néant d'où il était sorti. Mais ce n'est pas une petite affaire que de savoir être pauvre.

Notre auteur désirerait fort en France un établissement pareil à celui de la Banque d'Angleterre, dont il est grand partisan. Je crois que c'est ce qui pourrait arriver de plus

1. *Réflexions politiques sur les finances et le commerce* (par du Tot); 1738, 2 vol. in-12.

malheureux à la France. Je n'ignore pas les avantages d'une banque, mais j'en connais aussi les dangers : il n'y a point de moyen plus sûr ni plus court pour renverser un État. Nous en avons vu les effets en petit dans le dérangement des affaires de la Saxe. Les Anglais ne périront jamais que par là. S'il y avait un État en Europe qui n'eût aucune liaison de commerce ou d'affaires avec aucun peuple étranger, ce moyen de doubler ses richesses serait excellent. Qu'importe que ce soit le papier ou un métal qui serve pour désigner le prix de la denrée; mais ce moyen serait en même temps inutile, car il serait indifférent pour un peuple borné à son seul commerce intérieur d'avoir une grande ou petite masse d'argent. Le danger de la banque est que le papier n'est bon que pour la nation, et que dans toutes les affaires avec l'étranger il faut de l'argent comptant. L'Angleterre, qui a tant de troupes étrangères à sa solde, ne peut pas envoyer des billets de la Banque de Londres pour payer les subsides : c'est en argent effectif qu'elle est obligée de satisfaire à ces marchés. Il en résulte ce léger inconvénient qu'il sort tous les ans des sommes immenses de la Grande-Bretagne; ses richesses réelles s'éparpillent en Europe, sa richesse fictive lui reste ; elle ne sera bientôt riche qu'en papier, et alors la banqueroute sera forcée. Elle devra donc sa ruine à sa banque : sans elle la nation aurait-elle jamais trouvé la malheureuse facilité de contracter deux fois plus de dettes qu'elle n'a d'argent comptant ? J'avoue que la banque serait un grand moyen entre les mains d'un sage éclairé; mais l'abus en est trop dangereux; et comme les hommes ne sauraient espérer d'être gouvernés par la sagesse, du moins longtemps de suite, ce qu'il y a de plus sûr pour eux c'est de s'interdire tous les moyens dont l'abus leur serait funeste; car il faut s'attendre à voir les hommes abuser de tout. Je laisse à nos politiques habiles à fixer par le calcul la proportion qu'il faut conserver entre l'argent effectif et les papiers publics. Je suis sûr qu'il y a un point géométrique où il faut s'arrêter, et que tout est perdu si l'on multiplie le papier à l'infini. Il y a longtemps, ce me semble, que l'Angleterre a passé les bornes de ce calcul.

J'aurais encore bien des observations à faire sur les différents objets que notre auteur a traités dans ce volume; si

l'abondance des matières le permet, nous y reviendrons. Avec de bons principes, il n'est pas difficile d'examiner sagement cet ouvrage, et d'en tirer un grand parti. L'auteur me paraît beaucoup plus éclairé sur le commerce que sur ce qui regarde la finance. Le chapitre des assurances et des foires contient des idées absolument neuves; il en est de même d'une quantité d'autres; mais celui de la finance ne me paraît traité ni profondément, ni sagement. L'auteur prétend que refondre pour établir est la meilleure de toutes les maximes politiques. Oui, mais elle est rarement praticable. Plus un corps est malade, plus il a besoin de ménagement; on ne saurait le traiter avec trop de douceur; toute secousse, tout remède violent, deviennent mortels.

LETTRE DE M. DIDEROT A M. PIGALLE SUR LE MAUSOLÉE DU MARÉCHAL DE SAXE.

Cette lettre fait voir que nous n'avons été que des sots en jugeant qu'il fallait supprimer dans ce monument la figure de l'Amour. M. Pigalle, pour satisfaire les critiques, a mis depuis peu un casque sur la tête de cet enfant, et a fait une sottise.

« Comme je suis très-sensible aux belles choses, depuis, monsieur, que j'ai vu votre Mort, votre Hercule, votre France, et vos animaux, j'en suis obsédé. J'ai beaucoup pensé aux critiques qu'on vous a faites, et je me crois obligé en conscience de vous avertir que celles qui tombent sur votre Amour ne marquent pas une véritable idée du sublime dans les personnes à qui elles se sont présentées; que ces critiques passeront, et que ce casque, dont vous aurez couvert la tête de votre enfant, restera et détruira en partie ce contraste du doux et du terrible que quelques artistes anciens ont si bien connu, et qui produit toujours le frémissement dans ceux qui sont faits pour admirer leurs ouvrages... Celui qui saura voir sera frappé dans le vôtre d'un enfant et d'une femme en pleurs, mis en opposition ici avec votre Hercule, là avec un spectre effrayant; d'un autre côté, avec ces animaux que vous avez si bien renversés les

uns sur les autres. Supprimez cette figure, plus d'harmonie dans la composition; les autres figures seront désunies : la France, adossée à de grands drapeaux nus, n'aura plus d'effet, et l'œil sera choqué de rencontrer presque dans une ligne droite, dont rien ne rompra la direction, trois têtes de suite : celles du Maréchal, de la France, et de la Mort. Transformez cet Amour en un Génie de la guerre, et vous n'aurez plus qu'une seule figure douce et pathétique contre un grand nombre de natures fortes et de figures terribles. J'en appelle à vos yeux et à ceux du premier homme de goût que vous placerez devant votre ouvrage, et qui voudra bien se transporter au delà du moment présent. J'ajouterai que le symbole de la guerre sera double, et que ce second symbole, déjà superflu par lui-même, sera encore équivoque; car pourquoi ne prendrait-on pas sous un casque un enfant avec son flambeau, pour ce qu'il est en effet, pour un Amour déguisé? Pour Dieu! monsieur, laissez cet enfant tel que votre génie l'a fait. Je suis sûr que ce que je vous dis, la postérité le verra, le sentira, le dira; et n'allez pas croire qu'elle examine jamais avec nos caillettes de Paris et nos aristarques modernes, si décents et si petits, en quel lieu votre Maréchal allait prendre les femmes qu'il destinait à ses plaisirs. L'Amour entre dans les compositions les plus nobles, antiques et modernes : il n'eût point été déplacé sur le tombeau d'Hercule; cet Hercule fut sa plus grande victime. L'Amour eût marqué dans un pareil monument, comme dans le vôtre, que ce héros, de même que votre Maréchal, avait eu la passion des femmes, et que cette passion lui avait ôté la vie au milieu de ses triomphes.

« Adieu, monsieur. Quand on sait produire de belles choses, il ne faut pas les abandonner avec faiblesse. Un grand artiste comme vous doit s'en rapporter à lui-même plus qu'à personne. Et croyez-vous, monsieur, que s'il s'agissait d'avoir son avis et de le préférer à celui du maître dont on juge la composition, je n'aurais pas eu le mien comme un autre? Selon mon goût à moi, par exemple, la Mort, courbée sur le tombeau, la main gauche appuyée sur le devant, et relevant la pierre de la main droite, aurait été tout entière à cette action; elle n'eût regardé ni le héros, ni entendu la France : la Mort est aveugle et sourde. Son moment vient, et la tombe se trouve ouverte.

J'aurais laissé tomber mollement les bras du Maréchal, et il serait descendu en tournant la tête avec quelque regret sur les symboles d'une gloire qu'il laissait après lui : il en eût été plus pathétique et plus vrai; car quelque héros qu'on soit, on a toujours du regret à mourir. Le reste du monument serait demeuré comme il est, excepté peut-être que j'aurais couvert les os du squelette d'une peau sèche qui en aurait laissé voir les nodus, et qu'on n'en aurait aperçu que les pieds, les mains et le bas du visage. C'eût été un être vivant; cet être en fût devenu plus terrible encore; et l'on eût sauvé l'absurdité de faire voir, entendre et parler un fantôme qui n'a ni langue, ni yeux, ni oreilles. Voilà, monsieur, ce que j'aurais voulu; mais j'ai pensé que quand un ouvrage était porté à un haut point de perfection et que l'effet en était grand, il valait mieux se taire que de jeter de l'incertitude dans les idées de l'artiste et que de l'exposer à gâter un chef-d'œuvre. Je vous conseille donc de ne faire aucune attention à ce que je viens d'avoir la témérité de vous dire, et de laisser votre monument tel qu'il est. Ce sera toujours un des plus beaux morceaux de sculpture qu'il y ait en Europe. Je suis, etc. »

— Le roi a accordé six cents livres de pension à M. Collé, auteur d'une chanson sur la conquête de Minorque, qui a eu un si grand succès[1].

1. Nous croyons devoir donner cette chanson historique :

I.

Ces braves insulaires,
Qui sont, qui font sur mer les corsaires,
Ailleurs ne tiennent guères;
Le Port-Mahon est pris,
Il est pris, il est pris, il est pris :
Ils en sont tout surpris,
Il est pris, il est pris.
Ces forbans d'Angleterre,
Ces fous, ces fous, ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre,
Dès qu'ils sont combattus, sont battus,
Sont battus, sont battus, sont battus.

II

Anglais, vos railleries,
Ces traits, ces mots, ces plaisanteries,

NOVEMBRE

1er novembre 1756.

MM. de Buffon et Daubenton viennent de donner le sixième volume de l'*Histoire naturelle*. Il contient l'histoire et la des-

Seraient-elles taries?
Seriez-vous moins plaisants
A présent, à présent, à présent?
Raillant ou combattant
L'Anglais vaut tout autant:
Avec les mêmes grâces,
Il rit, il rend, il défend ses places.
Ses bons mots, ses menaces
Ont les mêmes succès,
A peu près, à peu près, à peu près.

III

Beaux railleurs d'Angleterre,
Nogent, Melun, le coche d'Auxerre
A vos vaisseaux de guerre
Ont, pendant cet été,
Résisté, résisté, résisté.
Ils les ont maltraités,
Ils les ont écartés;
Notre flotte d'eau douce
Vous voit, vous joint, combat, vous repousse
Et jusqu'au moindre mousse,
Tout est sur nos bateaux,
Des héros, des héros, des héros.

IV

Plein d'une noble audace
Richelieu presse, attaque une place;
Et d'abord il terrasse
Ses ennemis jaloux,
Sous ses coups, sous ses coups, sous ses coups
Ni portes, ni verrous,
Ne parent à ses coups;
Sans se servir d'échelles,
L'honneur, l'amour, lui prêtent des ailes.
Bastions et ruelles
Il emporte d'assaut
De plein saut, de plein saut, de plein saut.

Collé, au *Journal* duquel nous empruntons cette chanson, et qui dit même, tout en le rapportant, que le quatrième couplet n'est pas de lui, ajoute: « Voici la première fois que j'ai l'honneur d'être chanté par les chantres des rues; honneur que je préfère à celui que ma chanson a eu d'être chantée par le roi, qui a, dit-on, la voix fausse. » (T. II, p. 525.)

cription du *Chat*, des animaux sauvages en général, du *Cerf*, du *Daim*, du *Chevreuil*, du *Lièvre* et du *Lapin*. Vous savez que M. de Buffon est chargé de l'histoire naturelle, et M. Daubenton de la description et de la partie anatomique. On ne parle point à Paris du travail de ce dernier. Comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de M. de Buffon, dont les sujets sont plus de notre goût, et qui les traite avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. En effet, c'est une chose fort singulière que le cas qu'on fait à Paris du style; il n'y a rien qu'on ne soit sûr de faire réussir par ce moyen. Nous avons vu courir et applaudir des pièces de théâtre qui étaient absurdes et froides du côté de l'action et de l'intrigue, qui choquaient le sens commun à tous les instants, mais qui se soutenaient par le mérite d'être bien écrites. Sans aller plus loin, *le Méchant*, comédie de M. Gresset, en est un exemple frappant. Avec un goût sûr et sévère, on ne peut s'empêcher de voir que ce n'est pas là une pièce, les détails les plus séduisants n'y tiennent point au fond du sujet; on y peut tout attaquer, excepté le style. Mais à Paris, on ne sait point résister à ces tableaux, à ces portraits, à mille détails charmants, et cette pièce a eu le plus brillant succès, quoique ce n'en soit pas une.

Pour revenir à l'*Histoire naturelle*, je suis bien éloigné de déprimer le mérite d'un écrivain aussi élevé que M. de Buffon; je suis persuadé, au contraire, que c'est à M. de Voltaire, à M. Diderot et à lui que nous avons l'obligation d'avoir conservé la force, l'énergie, la vérité et la vraie beauté du style au milieu des attentats que des copistes serviles de M. de Fontenelle, philosophes aussi superficiels que mauvais beaux esprits, ont commis pour le corrompre. Mais je crois que le mérite de M. de Buffon perdra de son éclat chez la postérité autant que chez les étrangers. La beauté de l'harmonie tient à une si grande finesse d'organes, à une manière si déliée d'affecter l'oreille, qu'elle ne se fait sentir qu'à un petit nombre de gens de goût résidant dans la capitale, et formés par un long exercice. Elle est presque perdue pour la province et pour les étrangers; elle le sera totalement pour la postérité qui, négli-

geant la forme, ne pourra juger que les idées et le fond. Au contraire, la réputation de M. Daubenton ne pourra que gagner auprès d'elle. Son mérite est durable et solide; seulement il n'appartient pas aux oisifs de Paris de l'apprécier. Tenons-nous-en donc aux morceaux de M. de Buffon, et, pour le juger avec sévérité, soyons perpétuellement en garde contre la majesté et la poésie séduisantes de son style. S'il lui arrivait d'abuser de cet instrument dangereux contre les intérêts de la vérité, il serait plus coupable qu'un autre, à proportion que ses talents sont plus grands de ce côté. C'est donc un reproche grave que j'ai à lui faire sur l'éloge pompeux de la chasse qu'il a mis à la tête de l'histoire naturelle du *Cerf*. Je ne veux pas le soupçonner d'avoir voulu faire sa cour aux grands, et flatter leur goût dominant au mépris de la vérité et de ses droits sacrés, ce serait une bassesse impardonnable. De vils courtisans pourront se faire l'odieuse habitude de louer tout ce qu'ils voient faire à ceux dont ils font dépendre leur existence inutile; mais le philosophe ne doit aux princes que le silence ou la vérité. Sans croire M. de Buffon capable de l'avoir trahie, il faut convenir qu'il n'y a rien de moins philosophique que ce qu'il dit sur la chasse. Si son nom ne m'en imposait, je dirais volontiers qu'il a fait là une déclamation de rhétorique enflée de mots, dépourvue d'idées, et surtout de ce sens qui ne doit jamais quitter le vrai philosophe. On n'a qu'à comparer son morceau avec un autre sur le même sujet qui se trouve dans l'*Encyclopédie* à l'article *Chasse* ou *Cerf* (je ne sais auquel des deux), et qui est de M. Diderot[1], on verra combien le langage de la vraie philosophie est différent de celui de M. de Buffon.

En effet, sans vouloir étayer la vérité par l'art futile des déclamations qui la déshonore, il n'y a point de plaisir moins digne d'un être qui pense que celui de la chasse. Avec des principes moins étroits, on pourrait peut-être tolérer celle qui pourvoit à la nourriture de l'homme et même au plaisir de la table; mais il fallait que l'homme fût bien dégradé, et un animal dépravé en tout sens, pour avoir réduit en principe l'art de forcer le cerf, et de faire expirer dans de longs tourments l'animal innocent et tranquille qui habite les forêts sans incommoder aucune

1. C'est à l'article *Chasse*.

cription du *Chat*, des animaux sauvages en général, du *Cerf*, du *Daim*, du *Chevreuil*, du *Lièvre* et du *Lapin*. Vous savez que M. de Buffon est chargé de l'histoire naturelle, et M. Daubenton de la description et de la partie anatomique. On ne parle point à Paris du travail de ce dernier. Comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de M. de Buffon, dont les sujets sont plus de notre goût, et qui les traite avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. En effet, c'est une chose fort singulière que le cas qu'on fait à Paris du style; il n'y a rien qu'on ne soit sûr de faire réussir par ce moyen. Nous avons v[illegible] courir et applaudir des pièces de théâtre qui étaient absurd[illegible] et froides du côté de l'action et de l'intrigue, qui choquaient [illegible] sens commun à tous les instants, mais qui se soutenaient [illegible] le mérite d'être bien écrites. Sans aller plus loin, *le Méch[illegible]* comédie de M. Gresset, en est un exemple frappant. Ave[illegible] goût sûr et sévère, on ne peut s'empêcher de voir que ce [illegible] pas là une pièce, les détails les plus séduisants n'y tie[illegible] point au fond du sujet; on y peut tout attaquer, excepté le [illegible] Mais à Paris, on ne sait point résister à ces tableaux, [illegible] portraits, à mille détails charmants, et cette pièce a eu [illegible] brillant succès, quoique ce n'en soit pas une.

Pour revenir à l'*Histoire naturelle*, je suis bien éloi[illegible] déprimer le mérite d'un écrivain aussi élevé que M. de [illegible] je suis persuadé, au contraire, que c'est à M. de Vol[illegible] M. Diderot et à lui que nous avons l'obligation d'avoir [illegible] la force, l'énergie, la vérité et la vraie beauté du style [illegible] des attentats que des copistes serviles de M. de F[illegible] philosophes aussi superficiels que mauvais beaux [illegible] commis pour le corrompre. Mais je crois que l[illegible] M. de Buffon perdra de son éclat chez la postérit[illegible] chez les étrangers. La beauté de l'harmonie ti[illegible] grande finesse d'organes, à une manière si dél[illegible] l'oreille, qu'elle ne se fait sentir qu'à un petit n[illegible] de goût résidant dans la capitale, et formés pa[illegible] cice. Elle est [illegible] perdue pour la provin[illegible] étrangers; e[illegible] totalement pour la post[illegible]

305

's
.is
ıte
ırs
En
qui
nt-ils
umble
bien à
a aper-
ait qu'il
qu'à elle,
si la vraie
nes, il y a
qu'il y eût
se persécu-
ait un grand
our pour les
en laisser sé-
nees; qu'ils les
outes les grâces,

créature vivante, et qui n'emploie la force, la légèreté, la ruse, tous les talents qu'il a reçus de la nature, qu'à éviter la cruauté et l'acharnement d'un ennemi qu'il n'a jamais offensé. Cette espèce de chasse n'est donc aux yeux du sage que l'occupation honteuse et coupable d'un insensé, cent fois plus farouche que la bête qu'il poursuit, et qui, méprisant les lois de la nature, en trouble sans cesse l'ordre et l'harmonie. Je sais que la plupart de ceux qui en font leur amusement journalier ne sont pas coupables à ce point-là; ils se livrent à un exercice qu'ils croient noble et honnête; ils sont bien éloignés de s'en faire un crime; mais la réflexion aurait dû les éclairer et les convaincre qu'il n'y a rien de plus barbare et de plus opposé à la générosité dont ils se piquent que de chercher son amusement dans les tourments et dans le long supplice d'un être vivant; et si l'habitude, l'éducation et l'usage les détournent de ces réflexions, du moins ceux qui pensent et qui passent leur vie dans la recherche de la vérité ne doivent jamais la trahir ni négliger ses augustes droits. Je ne suis nullement de l'opinion du citoyen Rousseau qui, dans ses accès de bile, dit volontiers qu'il faut laisser chasser les princes, de peur qu'ils ne fassent pis.

Un autre reproche qu'on peut faire à M. de Buffon, et que ses ennemis ont répété avec trop d'amertume, est qu'il est trop engoué de ses systèmes. Il s'était un peu corrigé de ce défaut; du moins il m'a paru que le *Discours sur la nature des animaux*, qui se trouve dans le quatrième volume, en était absolument exempt; mais l'engouement a repris le dessus, et les systèmes reparaissent partout où il y a quelque lueur favorable, avec une confiance qui ne convient qu'à la vérité. C'est une chose fort singulière que cette ivresse des esprits systématiques; ils élèvent dans leur tête un échafaud artistement arrangé, compliqué avec une science merveilleuse, et ne portant sur rien. Au premier aspect la hardiesse de leurs idées leur plaît, la nouveauté les séduit; ils s'en imposent bientôt à eux-mêmes, et, oubliant que leur édifice manque de fondement et de solidité, ils lui accordent toutes les prérogatives de la vérité, et haïssent volontiers ceux qui, souvent sans y toucher, renversent tous ces châteaux de cartes par un souffle de la vraie philosophie. Ils parviennent enfin à ne plus voir que leurs systèmes, à ne s'occuper qu'à sauver les défauts qu'ils leur connaissent mieux que personne,

à négliger, même à corrompre, en leur faveur, les vérités qui leur seraient fatales. M. de Buffon m'a toujours étonné par l'intime conviction qu'il paraît avoir de la certitude de sa théorie de la terre. Si elle était du petit nombre de ces vérités évidentes sur lesquelles il ne saurait y avoir deux opinions, il ne pourrait en parler avec plus de confiance. M. Rousseau est dans le même cas. Comme, selon son système, l'état des sauvages est à peu près le plus conforme à la nature, il n'y a point de douceur, de vertu et de félicité qu'il n'y trouve; surtout il en exclut jusqu'à la possibilité du crime. En vain l'histoire impartiale et vraie lui représente-t-elle que l'homme sauvage est naturellement porté au ressentiment et à la vengeance; que ses soupçons sont prompts, ses haines cruelles et ineffaçables, le citoyen de Genève oppose à un fait si connu l'assurance intrépide que le sauvage ne connaît point le ressentiment, et qu'aussitôt que le mal cesse, il en perd le souvenir et l'envie de se venger qu'il n'a jamais conçue.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les esprits systématiques aperçoivent à merveille l'engouement de leurs camarades pour des chimères, et qu'ils ne se doutent jamais d'être dans le même cas. J'ai pensé quelquefois que cette prévention leur était peut-être nécessaire pour donner à leurs idées cette chaleur et cette force qu'on leur remarque. En effet, s'ils pouvaient prévoir l'écroulement d'un édifice qui leur coûte tant de soins et de peines, comment pourraient-ils songer à l'élever avec une certaine fierté? Le modeste et humble sceptique est presque toujours en silence; il arrache bien à l'erreur et au mensonge le masque de la vérité; il en aperçoit des lueurs, mais ce ne sont que des lueurs. Il sait qu'il n'est pas permis aux faibles mortels de pénétrer jusqu'à elle, et qu'ils doivent se borner à l'entrevoir avec respect. Si la vraie philosophie pouvait jamais s'établir parmi les hommes, il y a apparence qu'on n'écrirait guère, et je ne vois pas qu'il y eût grand mal à cela; mais on ne se haïrait, ni l'on ne se persécuterait pour de vaines opinions, et je vois que ce serait un grand bien. Laissons cependant aux philosophes leur amour pour les systèmes : c'est le sort de l'esprit humain de s'en laisser séduire. Il ne faut pas ôter aux enfants leurs poupées; qu'ils les embellissent à leur fantaisie, qu'ils leur prêtent toutes les grâces,

tous les attraits dont ils pourront les orner, il n'y a point de mal à tout cela; mais qu'ils ne s'avisent jamais d'en faire des idoles, ni de vouloir nous forcer à les encenser et à nous prosterner devant elles.

15 novembre 1756.

M. de Voltaire a mis dans ses œuvres un petit chapitre intitulé *Sottises des deux parts*[1], qu'il ne serait pas difficile d'augmenter tous les ans de quelques volumes in-folio. Ceux qui se persuadent que c'est la sagesse qui gouverne le monde prouvent par leur croyance qu'ils ne le connaissent guère. Un peu d'expérience suffit pour voir que la sottise se mêle de tout, qu'elle fait les grandes et les petites affaires, et c'est un grand problème à résoudre que de savoir si l'on réussit à force de bévues, ou si ce sont celles des autres qui contribuent au succès de nos affaires à raison du contre-poids qu'elles opposent à nos propres sottises. A parler sincèrement, je suis bien convaincu que ce n'est pas la sagesse qui conduit les affaires, que les plus grands événements politiques tiennent à des riens, et qu'à la fin d'une opération, c'est celui qui a fait le moins de sottises qui l'emporte sur ses concurrents. L'Angleterre a fait bien des sottises depuis deux ans; comme elles ont compromis son honneur et sa gloire, on peut dire qu'elles passent la raillerie. Perdre son honneur pour surprendre deux vaisseaux de guerre français et quelques centaines de bâtiments marchands, c'est jouer à un fort mauvais jeu, en sot et en fripon. Il me semble que les Anglais commencent à s'en apercevoir euxmêmes; car, lorsque le fanatisme a jeté toute cette épaisse fumée dont il couvre quelquefois les nations, la lumière revient dissiper les nuages, et la vérité reparaît. Si le peuple britannique se ravise un peu tard de calmer ses emportements, heureusement pour lui nous ne manquerons pas de notre côté de faire quelques sottises qui gâteront le plus beau rôle qu'il y ait jamais eu. On vient de traduire de l'anglais une brochure qui a eu beaucoup de succès ici. L'original est intitulé *Quatrième lettre au peuple anglais*. Le traducteur français a cru devoir y

1. *Dictionnaire philosophique*.

suostituer pour titre *le Peuple instruit*[1], et ce titre est très-convenable : car l'auteur de cette lettre n'est occupé qu'à faire au peuple anglais un tableau fidèle de la conduite du ministère britannique dans la querelle qu'il a suscitée à la France. Vous lirez cette brochure avec grand plaisir. Vous y trouverez de la chaleur, de la véhémence, et une déclamation qui plaît; vous n'y verrez point d'ordre ni de méthode, et cela ne me déplaît point. La seule faute que j'y trouve, c'est que l'auteur est quelquefois un peu diffus. Le morceau, par exemple, qui expose l'absurdité du ministère anglais d'avoir fait deux traités contradictoires, l'un avec la Russie, l'autre avec le roi de Prusse, tout ce morceau est trop long, et en perd son effet; il était aisé de le rendre concis et vigoureux. L'ironie qui règne dans cet ouvrage est bonne. L'auteur lance quelquefois des traits de sarcasme qui me semblent tout à fait dans le goût de Démosthène. On dit dans la préface que cet auteur est un médecin dont le nom n'est pas inconnu à Paris; il y est venu il y a quelques années. D'autres m'ont assuré que ce morceau était de M. Pitt, qui, à ce qu'on dit encore, vient de remplacer M. Fox dans le poste de secrétaire d'État que ce dernier a quitté. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il ne sera pas aisé au ministère anglais d'y répondre d'une manière plausible. La conduite de la cour de Londres, au jugement de toute l'Europe, a été si déshonnête, si mal concertée, si extravagante, qu'il ne lui restait qu'un moyen de se sauver de la honte : c'était celui de réussir dans l'injuste projet qu'elle avait conçu d'anéantir la marine française. Mais après la malheureuse campagne que les Anglais viennent de faire, ayant perdu l'île de Minorque, leurs affaires en Amérique étant totalement ruinées, et n'ayant à se consoler de leurs pertes que par le succès de leurs pirateries, quelle doit être leur confusion, et que seraient-ils devenus si, connaissant ses avantages, la France eût su se tenir tranquille sur terre, suivant le plan qu'elle avait adopté ?

L'auteur du *Peuple instruit* prouve évidemment, et tous les gens éclairés ne sauraient s'empêcher de voir que le roi

1. *Le Peuple instruit, ou les Alliances dans lesquelles les ministres de la Grande-Bretagne ont engagé la nation*, traduit de l'anglais (de Shabbear, médecin, par Genet), 1756, in-12. L'auteur anglais est mort en 1788, âgé de soixante-dix-neuf ans. (T.)

de Prusse, en se liant avec l'Angleterre pour le maintien du repos en Allemagne, ne faisait que seconder les vues du ministère de France, dont l'objet principal était d'éviter la guerre de terre pour donner toute son attention à sa marine. Il n'y a qu'un roi inquiet de son électorat, et sacrifiant les intérêts de son peuple à la sûreté de son patrimoine, qui pût faire de pareils traités. Toute la politique de la cour de Londres aboutit à ce but unique et favori : la conservation et la prospérité des États de Hanovre. Quel est donc le funeste aveuglement qui empêche la France de profiter de cette conduite si contraire à l'intérêt national des Anglais, et de fonder sur la mauvaise politique de ses ennemis le plan de ses mesures pour contenir dans de justes bornes la puissance de ses rivaux ! Au lieu de voir le traité du roi de Prusse avec les Anglais tel qu'il est, c'est-à-dire avantageux à la France, nous avons cru, par je ne sais quel goût pour les antithèses, qu'il fallait nous lier en revanche avec la cour de Vienne, quoiqu'il ne fût difficile de prévoir que ce traité mettrait nécessairement le feu aux quatre coins de l'Europe, et préparerait à la France même des guerres pour plusieurs siècles. Il ne fallait pas être bien fin pour soupçonner l'envie qu'a la maison d'Autriche de reprendre la Silésie et d'écraser, s'il était possible, la puissance du roi de Prusse, de façon qu'elle ne pût jamais lui être redoutable. Quel malheur pour la France si les desseins de la cour de Vienne pouvaient s'effectuer, et quelle folie de la seconder dans ses projets ! La puissance du roi de Prusse ne peut jamais devenir nuisible à la France; au contraire, malgré ses liaisons passagères avec les Anglais, c'est un allié nécessaire et utile du roi, et le seul redoutable à notre ennemie naturelle, la maison d'Autriche. Croit-on que cette maison, secondée par la France, bornera son ambition à abattre la puissance du roi de Prusse et à donner au corps germanique des lois d'une manière despotique ? Oubliera-t-elle dans la suite qu'elle posséda jadis le royaume de Naples et la Lombardie (pour ne point pousser ces conjectures plus loin), et l'envie de chasser les Bourbons de l'Italie ne pourra-t-elle jamais revenir ? Serait-on assez absurde pour dire qu'alors nous saurons bien l'arrêter, et ne serait-ce pas le comble de la sottise que de se préparer des maux et des guerres pour plus d'une génération ? Toute la politique de la cour de France de ce côté aurait dû

avoir pour objet de soutenir le roi de Prusse et de lui donner, s'il était possible, une plus grande consistance. C'était peu connaître le génie autrichien que de s'attendre de sa part à une modération qu'il n'a jamais connue dans la prospérité et dans l'apparence du succès; les procédés injurieux du conseil aulique contre le roi de Prusse sont une preuve que ce génie anime toujours la maison d'Autriche. La politique actuelle est un attentat contre la liberté du corps germanique, et une violation manifeste de la dernière capitulation impériale.

Voilà bien des embarras qu'on a attirés à la France par un trait de plume;. il n'y a que les Anglais qui y aient gagné. Le roi de Prusse, forcé de prévenir les desseins de la cour de Vienne, a absorbé toute notre attention. La mauvaise contenance des Anglais nous échappe, et, la guerre devenant générale, la France perdra peut-être un moment unique et inestimable, celui de rétablir sa marine et de la rendre à jamais respectable à ses rivaux. On ferait donc une fort bonne brochure, à l'imitation de l'anglaise, qu'on intitulerait non *le Peuple français instruit*, car il n'est point aveugle sur ses vrais intérêts, seulement ce n'est pas lui qui décide et conduit les affaires; mais il faudrait dire : *le Ministère français instruit.* Or, comme le ministère de France n'aime pas toujours à être remontré, surtout par des particuliers, l'honnête homme qui s'en aviserait pourrait fort bien être confondu avec des La Beaumelle et aller coucher à la Bastille. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour culbuter, comme j'ai dit, par un trait de plume, le système de l'Europe entière, système établi depuis plusieurs siècles, combiné par le génie élevé et profond de Henri IV et de Richelieu, il faut être ou un homme de génie ou un imbécile. C'est là pourtant l'effet nécessaire de notre traité avec la maison d'Autriche. Les suites qui en résulteront nous apprendront si ç'a été l'ouvrage du génie ou de la sottise. En attendant que nous soyons mieux éclairés, je me permettrai quelques petites questions, comme par exemple celle-ci : Que deviendra le corps germanique si la maison d'Autriche réussit à écraser la Prusse? Dans le même cas, que fera l'Espagne apercevant le danger imminent de ses infants établis en Italie et sollicités par les Anglais et par le roi de Sardaigne dont les intérêts deviennent les siens? Que feront la Suède, notre alliée

depuis tant de siècles, et le Danemark, si les Russes pénètrent par la force dans l'empire? Comment fera-t-on au milieu de ces troubles et dans une situation d'affaires si extraordinaire, pour procurer à l'Europe une paix solide et durable?

— Les associés au privilége du *Journal étranger* viennent de remercier M. Fréron. M. Deleyre, auteur de l'*Analyse du chancelier Bacon*, est chargé de la direction de cet ouvrage, sous les auspices de M. le chevalier d'Arcq, qui est un des associés.

— L'Académie royale de musique a donné à Paris, pendant le voyage de Fontainebleau, un petit acte que les auteurs ont fait prôner dans toutes les gazettes, quoiqu'il n'eût eu aucun succès ici. Il était intitulé *Célime, ou le Temple de l'Indifférence détruit par l'Amour*[1]. Les paroles sont de M. de Chennevières, conseillé, à ce qu'on dit, par M. de Cahusac, et la musique de M. le chevalier d'Herbain, fort bon militaire sans doute, mais musicien des plus médiocres. C'est une divinité bien piquante que l'Indifférence. Soutenue par le chant de Mlle Fel et par quelques applaudissements d'amis répandus dans le parterre, elle n'a pas su le secret d'échauffer le public en sa faveur. Je ne parle point de toutes les mauvaises pièces qu'on donne successivement au Théâtre-Italien et qui retombent dans l'oubli le jour même de leur représentation. Les succès et les chutes sur ce théâtre sont également indifférents aux gens de goût. Les acteurs de la Comédie-Française, de retour de Fontainebleau, préparent *la Fille d'Aristide*, pièce nouvelle, de Mme de Graffigny.

— *Lettre de M. D*** à M. L***, au sujet de la noblesse commerçante*[2]. Nouvelle dissertation sur cette matière. L'auteur se déclare contre cette idée. Il traite en passant la question de la tolérance des protestants et celle de nos colonies, surtout de la Louisiane.

— A propos de la tolérance des protestants, il a paru une brochure assez plaisante sur ce sujet, intitulée *Petit Écrit sur une matière intéressante*[3]. C'est une assez bonne plaisanterie

1. Représenté pour la première fois le 28 septembre 1756.
2. (Par l'abbé de La Coste.) S. l., 1756, in-8.
3. *Petit Ecrit sur une matière intéressante : la Tolérance*. Toulouse, chez Pierre l'Agneau, rue de l'Inquisition, à l'image de Saint-Dominique, 1756, in-8. L'auteur, Morellet, était docteur de la maison de Sorbonne.

des intolérants. L'auteur suppose que le roi va faire, en Amérique, la conquête des colonies anglaises, et comme elles sont habitées par des hérétiques, il propose les moyens les plus doux, à ce qu'il dit (comme la prison, la violence, le feu, etc.), pour obliger tous ces peuples de rentrer dans le giron de l'Église. Vous trouverez à la tête de la brochure une épigraphe fort heureuse tirée des livres de Moïse, car vous savez que le Dieu des Juifs inspirait à son peuple de grands sentiments de douceur et d'humanité pour les nations vaincues. On m'a assuré que l'auteur du *Petit Écrit* était docteur en Sorbonne. Il faut tout espérer si la bannière de la philosophie peut jamais percer dans les réduits obscurs de la théologie et de ses docteurs.

— M. de Saint-Foix vient de donner la troisième partie de ses *Essais historiques sur Paris.* Celle-ci vous amusera beaucoup moins que les deux précédentes. C'est une chose bien ridicule que les prétentions de l'auteur, et le respect et l'admiration qu'il exige pour son ouvrage, assez amusant, mais médiocre et par son objet et par son exécution.

— M. de Chamousset, connu par le projet d'une maison d'association de malades qui n'a eu aucun succès, vient de donner *Deux Mémoires, l'un sur la conservation et la destination des enfants trouvés; l'autre sur les biens de l'hôpital Saint-Jacques, à Paris*[1]. L'auteur a de bonnes intentions, mais peu d'esprit; il ne réussira jamais.

DÉCEMBRE

1er décembre 1756.

M. Pierre, premier peintre de M. le duc d'Orléans, un des plus célèbres professeurs de l'Académie royale de peinture, était occupé depuis plusieurs années à peindre la grande coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Roch, église parois-

1. Publiés en un volume in-12, ces deux Mémoires ont été réimprimés dans les *OEuvres* de l'auteur, Paris, 1783, in-8.

siale de Paris. Ce plafond vient d'être fini, découvert et exposé aux regards et au jugement du public. Je n'entrerai point dans le détail de cet ouvrage immense; la lettre que je joins ici, et qu'on a insérée dans les feuilles de Fréron, vous en donnera une idée suffisante[1]. C'est dommage que l'auteur n'ait pas été plus sobre dans ses louanges. Il est des amis trop zélés et indiscrets qui nous font plus de tort par la chaleur et par les exagérations de leurs éloges, que nos ennemis par l'amertume de leurs critiques. Il n'y a que les sots qui soient les dupes de ces prôneurs; encore ne le sont-ils pas longtemps. Le jugement éclairé et équitable des gens d'esprit prend le dessus tôt ou tard, et fixe celui du public. M. Pierre doit donc savoir fort mauvais gré à ses amis du peu de discernement qu'ils ont mis dans l'enthousiasme. Le public sans eux l'aurait jugé avec plus d'indulgence, et, à moins d'être Raphaël ou Michel-Ange, quel est l'artiste qui n'en ait pas besoin? Pour moi, je parlerai de ce plafond avec la liberté que mon devoir et l'amour de la vérité me prescrivent, et je n'oublierai point que le jugement d'un ignorant tel que moi ne saurait tirer à conséquence.

Le grand, et peut-être le seul mérite de cet ouvrage, me paraît consister dans la composition pittoresque. On peut dire que l'ensemble fait un assez grand effet, et qu'il ne faut pas peu de talent pour aligner, grouper et lier un nombre prodigieux de figures, sans confusion et sans fatigue pour le spectateur. C'est là la partie que les amis de M. Pierre auraient pu vanter sans craindre un désaveu de la part du public; c'est là, ce me semble, où il fallait s'arrêter, et nous demander de l'indulgence pour tout le reste, surtout en nous faisant remarquer que c'est le coup d'essai de M. Pierre en ce genre, et qu'il faut juger favorablement tous ceux qui s'essayent. Point du tout. A s'en rapporter à ces messieurs, peu s'en faut que M. Pierre ne nous fasse oublier les Raphaël et les Carrache, et qu'on ne doive proscrire tous les chefs-d'œuvre de l'Italie moderne, pour mieux admirer le plafond de la coupole de Saint-Roch. Quelle sottise! Mais après avoir accordé à ce morceau un ensemble qui, malgré une certaine monotonie, fait assez d'effet, voyons ce qu'on peut

1. Cette lettre manque dans le manuscrit. Dans *l'Année littéraire* 1756, t. VI, p. 264, elle suit la lettre même de Fréron sur la coupole; elle est signée : Sireuil.

dire sur le reste. On sait ce que c'est que le coloris de l'école française; il est presque toujours faible et faux : c'est la partie honteuse de nos peintres. Celui de M. Pierre ne rétablira pas leur réputation de ce côté-là; il est gris, faible et déplaisant. Les nuages dont il a garni son ciel sont si lourds, si noirs, si orageux qu'ils ressemblent plutôt à des rochers, et qu'on s'attend à des coups de tonnerre qui ne conviennent guère au moment doux et paisible de l'Assomption de la Vierge. Quoique M. Pierre dessine en général correctement, la plupart de ses figures sont estropiées, et ont par cette raison un air misérable. Il est vrai qu'on ne saurait être trop indulgent pour un peintre qui plafonne pour la première fois de sa vie, et que M. Pierre a rencontré plus de difficultés qu'un autre de ce côté. N'ayant jamais pu découvrir sa coupole tout entière, il ne lui a presque pas été possible de juger d'en bas avec quelque sûreté de l'effet de ses figures et des corrections dont elles avaient besoin. Le grand défaut de ce peintre consiste dans le défaut de beauté et de caractère de ses têtes; c'est un défaut d'autant plus capital qu'il est irréparable, et qu'il dépose pour ainsi dire contre le génie de l'artiste. Dans tout ce que je connais de M. Pierre, et nommément dans cette coupole, il ne se trouve pas une tête remarquable. La figure de la Vierge est ignoble, quoi qu'en dise le panégyriste : les libertins disent qu'elle a l'air d'une fille. Cette draperie blanche qu'on vante tant me paraît si mal plissée, et avoir quelque chose de si raide, qu'elle donne à la Vierge un air de statue et de marbre. Toutes les autres figures sont dans le même cas; malgré leur grand nombre vous n'y trouverez pas une tête de distinction; elles sont toutes si mesquines et si misérables qu'elles font pitié. Il y a entre autres un certain Josué plus sec, plus hâve, plus décharné qu'aucun des matamores échappés du camp de Pirna. Le saint Jean, qu'on vante encore, n'a pas trouvé grâce aux yeux des connaisseurs; ils prétendent que bien loin qu'il paraisse porté sur l'aile des vents, et qu'il semble percer la voûte, il a au contraire l'air de tomber en bas, quoiqu'il soit appuyé sur une nuée qui paraît avoir été taillée dans du roc vif. Il ne serait pas difficile d'entrer dans des détails plus longs et plus exacts, sur toutes les parties de cette machine pittoresque; mais ceci doit suffire. A l'égard de la composition poétique, vous en pourrez juger par

la lettre imprimée; je la crois très-vicieuse. L'assomption de la Vierge est peut-être un fort mauvais sujet à traiter : c'est mon opinion du moins; mais l'homme de génie sait tirer parti même d'un sujet ingrat. Il n'y a rien dans le monde qui puisse empêcher le génie de se montrer; et tous les grands hommes d'Italie ont bien prouvé ce que j'avance par la manière dont ils ont traité ce même sujet dont il est question ici. La composition de M. Pierre pèche par le défaut d'unité et de liaison, et marque en cela je ne sais quelle stérilité de génie. Tous ces êtres dont il a jugé à propos de meubler son ciel ne tiennent point du tout à son sujet. Quand on lui passerait la présence des apôtres et des martyrs de la loi chrétienne, on demanderait encore par quel hasard les patriarches, les prophètes, les femmes et les guerriers de l'Ancien Testament se trouvent ici; quelle liaison Adam, Noé, Josué, Judith, Esther, Mardochée, ont-ils avec l'assomption de la Vierge? Ils sont là, dit-on, pour admirer les merveilles dont ils ont été les symboles, etc. Si cette raison était bonne, tout ce qu'on a dit sur l'unité de l'action, sur le rapport des détails à l'objet principal, serait faux, et on ne pourrait, par exemple, traiter aucun sujet du Nouveau Testament sans y rappeler ceux qui dans l'Ancien en ont été les symboles. A la faveur de cette règle, les poëtes et les peintres auraient un secret sûr de remplir la scène où l'action se passe de quantité de figures; mais comme les figures ne tiendraient pas directement au sujet, ce secret serait aussi infaillible pour rendre l'action principale et l'ensemble froids et sans effet. Je ne parle point de l'absurdité des habits et des symboles par lesquels on a songé à caractériser les différents témoins de l'assomption; depuis quelques milliers d'années que le capitaine Josué habite les cieux, il a eu le temps, ce me semble, de s'ennuyer de son casque et de son sabre, dans un pays où il n'y a ni coup à porter, ni coup à éviter.

— M. de Forbonnais vient de faire imprimer par le sieur Le Clerc deux mémoires concernant le privilége exclusif de la nufacture des glaces[1]. C'est une compagnie de particuliers jouit de ce privilége. L'auteur prouve combien il sera avan-

[1] 56, in-12. Quérard donne ce nom de Le Clerc comme un pseudonyme pris nnais.

tageux de rendre la permission de faire des glaces générale, et de la donner à tous ceux qui auraient envie de la tenter. Il faut que le gouvernement soit bien peu avancé dans les vrais principes du commerce et de l'économie intérieure, puisqu'on est obligé de le convaincre par de longs raisonnements, d'une vérité aussi évidente que celle-ci, que les monopoles sont la ruine du commerce et de la prospérité d'un État.

— On débite depuis quelques jours une brochure assez forte, intitulée *le Roman politique sur l'état présent des affaires de l'Amérique, ou Lettres de M... à M... sur les moyens d'établir une paix solide et durable dans les colonies, et la liberté générale du commerce extérieur*[1]. L'auteur de cet ouvrage, que je ne connais point, a peu d'esprit, et les idées et le style fort diffus. Toute la dernière partie de son livre est consacrée à l'examen du système d'une paix universelle en Europe, système qu'il croit très-possible. Il faut n'avoir jamais vu des hommes méconnaître leur constitution physique et morale pour donner sérieusement dans de pareilles visions. L'auteur disserte de la meilleure foi du monde sur toutes ces chimères. Peu s'en faut qu'il ne calcule l'année où cette paix se conclura à perpétuité. Il prend mal son temps, ce me semble, dans un moment où une seule fausse démarche menace de causer un embrasement universel en Europe. On passe tout à l'abbé de Saint-Pierre à cause de l'esprit et de cet amour naïf du bien public qu'il mettait jusque dans ses idées les plus extravagantes. L'auteur de l'ouvrage dont je parle n'a pas les mêmes titres à notre indulgence. En général, les sots et les gens d'esprits traitent les chimères d'une manière bien différente. Les premiers dissertent pesamment, et discutent des futilités avec un soin qui vous fait mourir d'ennui; les autres s'en font un jeu; leur imagination sait tirer de l'extravagance même des choses utiles à l'homme des vues philosophiques et des traits de morale. Quel bonheur si les sots s'avisaient tous à la fois de ne plus écrire!

— M. le comte de Caylus vient de publier un gros volume, *Tableaux tirés de l'Iliade et de l'Énéide*[2]. L'idée de cet ouvrage est excellente. L'auteur indique aux artistes de nouveaux sujets

1. Cet ouvrage est de Saintard, fils d'un colon de Saint-Domingue. 1756, in-12, réimprimé en 1779. (B.)

2. Paris, 1756, in-8.

de tableaux. J'aurai l'honneur de vous parler, en son temps, du mérite et de l'exécution de cet ouvrage.

— L'*État présent de la Pensylvanie*, petite brochure publiée par les soins de M. l'abbé de La Ville, un des premiers commis au bureau des affaires étrangères[1]. C'est un morceau également intéressant pour les philosophes et pour les politiques. On y trouve le détail de ce qui s'y est passé depuis la défaite du général Braddock jusqu'à la prise d'Oswego. Vous y verrez avec plaisir les mœurs singulières de ces peuples, qui refusent de porter les armes par principe de religion. Les cruautés exercées par les sauvages ne sont guère favorables au système de M. Rousseau, ni honorables pour l'humanité.

— Si nos poëtes pouvaient se résigner à oublier à la fin la prise de Port-Mahon, ils feraient grand plaisir à tous les honnêtes gens. Ils nous ont appris que si l'on n'était pas ici aussi grossier qu'à Londres, on savait, du moins, le secret d'être aussi plat que les Anglais l'ont été dans leurs injures. Les platitudes et les louanges outrées qu'on a chantées à l'Opéra-Comique ont rebuté et fait rougir tous les gens sensés.

QUATRAIN DE CHLOÉ POUR SON AMANT.

Non, ce n'est point le jour de ta naissance;
Si tu calcules comme moi,
Je ne date mon existence
Que de l'instant où je reçus ta foi.

— *Traité des voitures pour servir de supplément au Nouveau Parfait Maréchal, avec la construction d'une berline nouvelle nommée l'*inversable[2]. Cet ouvrage a été approuvé par l'Académie royale des sciences.

— *L'Inoculation de la petite vérole déférée à l'Église et aux magistrats*[3]. On a oublié d'ajouter au titre : par un sot. Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

1. Barbier et Quérard ne mentionnent pas cette brochure, rédigée sans doute, comme le *Mémoire* dont il a été question p. 237, non par l'abbé de La Ville, mais sous son inspiration.
2. (Par Garsault.) Paris, 1756, in-4°.
3. (Par le comte de Bury.) S. l., 1756, in-12.

— On vient de donner une nouvelle traduction des partitions oratoires de Cicéron avec sa harangue de la Divination contre L. Cœcilius [1]. Voilà un travail bien inutile. Ceux qui veulent et qui peuvent profiter des ouvrages rhétoriques de Cicéron doivent être en état de lire l'original. Il faut être très-versé dans la jurisprudence ancienne, dans la dialectique des écoles de ces temps pour entendre les livres de Cicéron, et ceux qui ont ces connaissances savent le latin mieux que le traducteur, et ne regarderont sûrement pas son travail. Il est inutile pour les autres.

15 décembre 1756.

Les grandes machines en peinture et en poésie m'ont toujours déplu. S'il est vrai que les arts en imitant la nature n'ont pour but que de toucher et de plaire, il faut convenir que l'artiste s'en écarte aussi souvent qu'il entreprend des poëmes épiques, des plafonds, des galeries immenses, en un mot, ces ouvrages compliqués auxquels on a prodigué dans tous les temps des éloges si peu sensés. La simplicité du sujet, l'unité de l'action, sont non-seulement ce qu'il y a de plus difficile en fait de génie et d'invention, mais encore ce qu'il y a de plus indispensable pour l'effet. Notre esprit ne peut embrasser beaucoup d'objets, ni beaucoup de situations à la fois. Il se perd dans cette infinité de détails dont vous croyez enrichir votre ouvrage. Il veut être saisi au premier coup d'œil par un certain ensemble, sans embarras et une manière forte. Si vous manquez ce premier instant, vous n'en obtiendrez que de ces éloges raisonnés et tranquilles qui sont la satire et le désespoir du génie. On croit faire l'apologie de ces grandes machines en disant qu'elles sont moins faites pour toucher que pour exciter l'admiration. Mais l'admiration est un sentiment rapide, un saisissement subit qui n'a point de durée et qui devient fatigant et froid dès qu'on veut le prolonger. Il est toujours produit par la simplicité et la sublimité d'une pensée ou poésie, en peinture et en musique; au lieu que ces ouvrages compliqués ne sauraient que causer une espèce d'étonnement froid. L'éclatant le plus artistement arrangé lasse et rebute bientôt. Je ne parle point de cette foule

1. (Par Charbuy.) Paris, Debure, 1756, in-12.

d'ornements postiches, et d'accessoires toujours déplacés, qu'un ouvrage composé et d'une certaine étendue entraîne nécessairement. Le moins de mal qu'on en puisse dire, c'est qu'ils jettent dans l'esprit je ne sais quelle distraction de l'objet principal, et qu'ils achèvent de détruire l'effet de l'ensemble. On a beau vanter l'unité de l'action, la subordination des détails et leur rapport au sujet principal, dans tous les grands ouvrages de poésie et de peinture, il n'y en a point dont on ne retranchât les deux tiers s'il était question de n'y conserver que ce qui tient essentiellement au sujet. Combien d'épisodes qui nous font perdre de vue les personnages véritables de l'action et nous mettent dans une compagnie de gens que nous n'avions pas lieu d'attendre et qui ne devaient pas nous occuper ! Pour moi, j'avoue franchement que jamais je n'ai vu une galerie ou un plafond, ni lu un poëme épique sans une certaine fatigue et sans sentir diminuer cette vivacité avec laquelle nous recevons les impressions de la beauté.

Ces réflexions en amènent nécessairement une autre. Il est incroyable combien dans tous les arts l'imitation a amené de ravages et de maux. C'est à elle seule qu'il faut imputer l'audace et les succès des gens médiocres, la timidité des hommes d'un vrai génie, et les dégoûts qu'ils éprouvent. Homère, obéissant à ce feu divin dont il se sentait échauffé, composa cette histoire de la fameuse querelle des Grecs et des Troyens. La sublimité de son imagination, la simplicité de son âme et de son temps, donnent à tous les détails de son poëme, quelque diffus qu'ils soient, un charme inexprimable. Mais en écoutant cette muse qui l'inspirait en chantant la colère d'Achille, il ne comptait certainement pas de laisser à ses successeurs le modèle d'un poëme épique. Raphaël et les grands peintres de son temps, obligés de remplir toute l'étendue d'un plafond, d'une vaste galerie, se livraient à l'abondance d'idées, à la fécondité de leur imagination, et, répandant sur toutes leurs figures ce souffle divin dont ils étaient eux-mêmes animés, ils nous ont laissé des monuments de leur génie et de leur gloire ; mais ils ne comptaient point donner par leurs ouvrages les règles et la théorie des grandes machines en peinture. Peut-être n'y fallait-il admirer que la difficulté vaincue par le génie de l'artiste. Que leur exemple a été contagieux, et que nous avons payé cher leurs succès !

Leur exemple est devenu d'une si grande autorité que le génie le plus hardi et le plus décidé n'oserait s'en écarter à un certain point, et que l'homme le plus médiocre, en les imitant servilement, se persuade sans peine d'être leur égal et de participer à leur gloire. Le goût et la critique ont achevé de rendre les ouvrages des plus grands hommes dangereux pour leurs successeurs en prononçant sur ce qui était en droit de plaire et en dictant les moyens d'y réussir. Au moyen des règles, le génie, devenu timide et craintif, n'ose plus prendre son essor. On lui en impose par l'autorité et par les exemples. Les gens sans talent, au contraire, sont devenus hardis. Ils ne doutent point que pour égaler le mérite d'un grand architecte, pour faire des édifices semblables à ceux qui excitent l'admiration, on n'a qu'à étudier l'échafaud qui a servi à les élever. On a fait de mauvaises copies et, malgré toutes les répétitions sans nombre, les premiers modèles sont restés seuls. En ce sens on peut dire qu'il n'y a jamais eu qu'un seul poëme épique, celui d'Homère. Le plus beau génie poétique, Virgile lui-même, n'a fait que le copier, et les modernes l'ont imité encore bien plus servilement. La machine d'Homère a servi à tous ses successeurs. Tous les poëmes épiques se ressemblent si fort qu'on ne peut les regarder que comme une reproduction de *l'Iliade* et de *l'Odyssée.* C'est cette uniformité puérile qui a donné lieu à l'idée plaisante du docteur Swift de faire des recettes de poëmes épiques comme l'on prescrit une ordonnance de médecine. Il est certain qu'un poëme épique aurait mauvaise grâce de paraître sans combat, sans récit d'un voyage dangereux et de périls effrayants, sans descente aux enfers, sans prédictions et prophéties, etc. La meilleure satire qu'on puisse faire de toutes ces puérilités, c'est le poëme épique sur un sujet comique. Pourquoi *le Lutrin, la Boucle de cheveux enlevée,* nous font-ils tant de plaisir? Ce n'est pas par leur fond, qui n'est rien ; c'est qu'outre les détails qui prêtent à la plaisanterie, le poëte paraît se moquer sans cesse de la machine et de l'échafaudage de l'épopée que les successeurs d'Homère ont trouvé moyen de rendre ridicules. On ne fait pas de bonnes plaisanteries sur un sujet qui n'en comporte point. En vain voudrait-on ridiculiser la tragédie par des parodies et par des tragédies burlesques, on ne fera jamais que des farces et de plates bouffonneries; au lieu que l'idée des

poëmes épi-comiques est devenue une source de bonnes plaisanteries. On en est là à l'égard des plafonds et des galeries, on peut les rédiger en recettes, et leur machine est aussi puérile et plus mauvaise que celle des poëmes épiques. Une critique sage et éclairée aurait examiné ces ouvrages bien différemment que n'ont fait nos Aristarques de profession. Au lieu de confondre le mérite de l'auteur avec celui de son genre, de mettre sur le compte de l'un ce qui n'est dû qu'à l'autre, elle aurait distingué soigneusement ce que *l'Iliade* doit au génie d'Homère et ce qu'elle doit au mérite du plan général d'une épopée, ce qu'une galerie devient sans le pinceau de Raphaël ou d'Annibal Carrache d'avec la beauté du genre. On sait du reste qu'un homme de génie se retrouve partout, qu'il reste grand, lors même qu'il s'égare ou qu'on lui met des entraves; mais le genre ne devient pas bon pour avoir été traité par un grand homme, et pour l'apprécier avec une certaine justesse il faut voir comment un homme médiocre s'en tire. Si l'on eût suivi cette méthode pour examiner le genre des galeries et des plafonds en peinture, on y aurait trouvé peut-être assez d'inconvénients pour le faire abandonner.

Outre les réflexions générales que nous venons de faire, je finirai cette feuille par deux ou trois observations particulières sur les inconvénients de ce genre. En fait de galeries, le peintre est presque toujours obligé de prendre un sujet soit de l'histoire, soit de la fable, et de le traiter dans une certaine suite de tableaux. Or il y a peu de sujets qui aient plus d'un instant pittoresque; rarement ils en ont deux; presque jamais trois ou quatre. Pour un tableau excellent, vous exposez le peintre à en faire plusieurs mauvais. Souvent tout le sujet est mal choisi, comme dans la galerie de Rubens au Luxembourg. C'est l'insipide histoire de Marie de Médicis à laquelle ce grand homme a été obligé de consacrer la poésie et la magie de son coloris. Un autre inconvénient de ces grandes machines c'est qu'il a fallu avoir recours à l'allégorie, si froide en poésie, si obscure et si insupportable en peinture. Les sots l'appellent volontiers la poésie des peintres; pour moi, je trouve que rien ne dépose tant contre le génie de l'artiste que la ressource de l'allégorie. Ils en ont cherché une autre dans le merveilleux, qui n'est pas moins absurde. Le merveilleux doit toujours être insensible.

L'exposer aux yeux, c'est le rendre ridicule. L'assomption de la Vierge est donc un fort mauvais sujet, parce qu'on ne saurait le traiter sans y mettre beaucoup de ces sujets d'imagination que les peintres n'auraient jamais dû représenter.

— On a traduit de l'espagnol les *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo*[1], ouvrage moral et allégorique. Nous en avions déjà une vieille traduction; celle-ci est, à ce qu'on prétend, plus libre et plus exacte. Je doute qu'elle fasse fortune; le public n'aimera ni les moralités ni les plaisanteries du chevalier de Quévédo.

— On vient d'imprimer une *Lettre sur le mécanisme de l'opéra italien*[2]. L'auteur de cette brochure a, ce me semble, peu d'esprit, le goût petit, et des vues rétrécies.

— Vous lirez avec plaisir les dernières remontrances du Parlement et le procès-verbal de ce qui s'est passé au lit de justice. Le discours de M. le premier président, que vous y trouverez, a eu le plus grand succès; il a été prononcé avec la dignité et les grâces qui sont naturelles à cet illustre magistrat.

— J'ai eu l'honneur de vous parler du *Glossaire français* que nous prépare M. de Sainte-Palaye. Il vient d'en publier le projet[3].

— Il y a déjà du temps qu'on nous a donné quatre nouveaux volumes de *Lettres à un Américain*[4]. Cet ouvrage, connu sous le titre de *Lettres jaunes*, est une réfutation de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon. La célébrité de l'adversaire n'a point servi cette fois-ci à donner de la vogue.au combattant.

— *Réflexions sur le désastre de Lisbonne*[5]. C'est une capucinade que vous ne serez pas tenté de lire.

— *Lettre à M. l'abbé Velly au sujet du troisième et du quatrième volume de son* Histoire de France[6]. L'auteur de cette

1. (Traduits par l'abbé Béraud-Bercastel.) Paris, 1756, in-12.

2. (Par De Villeneuve.) Florence et Paris, 1756, in-12.

3. Ce projet et un demi-volume imprimé en 1789 sont tout ce qui avait paru du gigantesque travail de cet ami du président de Brosses. MM. L. Favre et Pajot ont entrepris la publication totale de ce glossaire dont les manuscrits, déposés à la Bibliothèque nationale, ont été maintes fois compulsés par M. Littré, ainsi qu'il l'a volontiers reconnu lui-même.

4. Voir t. II, p. 73.

5. (Par L. E. Rondet.) *En Europe*, 1756, in-12.

6. (Par Roland de Traville.) S. l. 1756, in-12.

lettre est un parlementaire. Il attaque M. l'abbé Velly sur deux endroits qui ne sont pas trop favorables au Parlement, ni conformes aux articles de foi de ce corps respectable.

— J'ai eu l'honneur de vous parler du *Réformateur;* ce n'est pas un grand clerc; son adversaire, qui vient de publier le *Réformateur réformé* [1], est un sot.

— On a fait courir une petite feuille intitulée *Petit Catéchisme politique des Anglais, en demandes et en réponses* [2]; voici ce que c'est : D. Comment définissons-nous la politique? — R. C'est la science pratique de tout ce qui est injuste et déshonnête. — D. Avons-nous les dispositions nécessaires pour cette science? — R. Nous passons pour y exceller, etc., etc. L'idée de cette feuille est assez heureuse et pouvait faire une excellente plaisanterie; l'exécution en est on ne peut pas plus médiocre.

— On a publié une nouvelle traduction de l'*Histoire des Juifs* de Josèphe; elle est du P. Gillet, de Sainte-Geneviève, qui vient de mourir. Comme celle que nous avions de cet historien est assez estimée, nous pouvions fort bien nous passer de la nouvelle.

— On vient de délivrer aux souscripteurs le reste des volumes de la nouvelle édition du P. Daniel, avec la vie de Louis XIII par le P. Griffet.

— Un nommé M. Berland vient de publier, en deux volumes, la traduction du poëme latin si connu du P. Vanière, intitulé *Prædium rusticum,* ou *l'Économie rurale.*

— On a réimprimé les deux dernières campagnes de M. de Turenne, ouvrage très-intéressant pour les militaires et qui était devenu très-rare.

— *Dictionnaire portatif, ou Pensées libres d'un jeune militaire qui s'amuse, les matins, à réfléchir, n'ayant rien de mieux à faire* [3]. Vous ne trouverez dans ce recueil rien de nouveau ni de piquant. Il a été inséré dans le *Mercure.*

1. D'après la *France littéraire* de 1769 cette critique, dont elle ne fait pas connaître l'auteur, aurait été jointe à une nouvelle édition du *Réformateur*, 1766, 2 vol. in-12.

2. (Par L.-J. Genet.) S. l. n. d. (Compiègne, 1756), in-8, 4 p.

3. Ce recueil de définitions satiriques ou philosophiques, dont l'auteur nous est inconnu, a été réimprimé dans *le Portefeuille français* (1765, in-12), publié par Guillard de Beaurieu.

— Il paraît deux feuilles sur le modèle du mausolée du maréchal de Saxe, exposé par M. Pigalle; l'une contient des critiques fort mauvaises, l'autre est une réponse à ces critiques. Toutes les deux ne sont pas grand'chose[1].

— *L'Impromptu du cœur* est un opéra-comique qu'on a joué à Lyon, en l'honneur de M. le maréchal de Richelieu, lorsqu'il passa par cette ville en revenant de Minorque.

1757

JANVIER

1er janvier 1757.

On vient de publier un *Recueil de différentes choses*, par M. le marquis de Lassay, en quatre volumes in-8, très-bien imprimés[2]. M. de Lassay, connu par ses mariages, ses procès, ses intrigues galantes, était ce qui s'appelle dans le monde un homme de beaucoup d'esprit. Vous en auriez pensé ainsi si vous eussiez trouvé dans ses papiers les différents morceaux qui composent ce Recueil; mais lorsqu'on voit cet homme d'esprit ramasser avec soin toutes les bagatelles qui lui sont échappées dans le cours d'une longue vie, et faire imprimer pour ses amis des choses qu'il n'aurait jamais dû croire bonnes à relire pour lui-même, on est bien tenté de le prendre pour un sot, tant la prétention gâte tout. Je ne trouve de plus sot que celui qui a pris la peine de faire pour le public ce que M. de Lassay n'avait fait que pour ses amis. Non-seulement il est fastidieux pour ceux qui lisent, mais il est indécent qu'on publie les détails et

1. M. Tarbé, dans son livre sur la *Vie et les OEuvres de J.-B. Pigalle*, ne mentionne pas ces deux brochures.

2. Ce n'était qu'une réimpression faite, en 1756, par les soins de l'abbé Pérau. Ce *Recueil* avait déjà été imprimé, vers 1727, sous le même titre, en 2 volumes in-4e, tirés à très-petit nombre pour être donnés à des amis. M. de Lassay était, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, mort en 1738. (T.)

les factums des procès que M. de Lassay a eu à soutenir contre son père, des lettres d'affaires qui ne doivent jamais sortir du sein des familles, des lettres galantes qui sont ordinairement insipides pour tout autre que pour la personne qui en est l'objet; enfin jusqu'aux lettres de bonjour et de bonsoir. Ce Recueil ne pourrait être précieux qu'en supposant l'auteur un de ces grands hommes dont la vie eût été illustrée par de grands exploits et des actions mémorables. Tout devient alors digne de l'attention du public, et l'homme supérieur est grand jusque dans ses faiblesses. Mais que penser d'un particulier qui n'a pour lui d'autre illustration que le nom qu'il porte, qui conserve avec un soin infini tous les enfants d'une oisiveté indifférente au public; qui ne peut écrire à ses maîtresses sans faire de brouillons, et qui compte nous amuser par toutes ces misères?

Ce qui m'a surtout singulièrement brouillé avec M. de Lassay, est un certain morceau du troisième volume, intitulé *Fragments*. C'est un amas de différentes tournures, de façons de parler, de compliments, etc., qu'on trouve répandus dans les quatre volumes. En voici un modèle : « J'ai tant d'intérêt que votre santé soit bonne, que j'ai peur, en vous demandant des nouvelles, que vous ne croyiez encore que c'est de mes affaires dont je vous parle. » M. de Lassay aurait dû remarquer que les *que*, *que*, *que*, *que* font une fort mauvaise tournure. Autre modèle : « Voilà ce que je sais de nouvelles; car l'assurance de mon profond respect et de mon parfait attachement n'en est pas une pour vous, etc. » Il paraît, par ces fragments, que M. de Lassay tenait registre de compliments et de tournures à mesure qu'il lui en venait, et qu'il songeait ensuite à les placer à propos dans les différentes lettres qu'il avait à écrire. Quelle pauvreté! En général on peut dire qu'il n'y a point d'homme du monde qui, avec un peu d'éducation et d'usage, n'écrive aussi couramment des lettres d'affaires et aussi agréablement des lettres galantes, et si tous ceux qui sont supérieurs à M. de Lassay en ce genre faisaient imprimer leurs productions, il faudrait renoncer à la lecture. Cependant, comme il faut être juste, j'avoue que j'aurais volontiers conservé une centaine de pages à peu près dans les quatre gros volumes de ces différentes misères. Vous trouverez, par exemple, à la tête du premier l'*Histoire de mademoiselle Marianne*, qui devait épouser M. le duc de Lor-

raine, et qui finit par être la femme de M. de Lassay[1]. Ce morceau, fort intéressant en lui-même, est écrit noblement et simplement. Ce sont de pareils faits qu'il convient de conserver au public et à la postérité. S'il est vrai que nous avons intérêt de connaître au juste le caractère des gens célèbres par leurs talents, leurs travaux et leurs ouvrages, il faut conserver dans le même volume une lettre de M. de Lassay à Mme de Maintenon, qui regarde Mme de La Fayette, auteur de tant de romans et d'ouvrages d'esprit. Cette lettre est un monument horrible de la perfidie, de la noirceur, et même de la bassesse de cette femme célèbre : c'est la satire de l'esprit; elle nous prouve combien il est malheureux d'en avoir lorsque le cœur se trouve fermé aux sentiments de l'honneur et de la vertu; elle doit nous désabuser surtout de la haute idée que nous avons, dans ce siècle, de l'esprit et de ses talents. Quelle humiliation! Si les gens qui en ont réellement ne sont pas garantis de la honte et de l'ignominie des actions basses, rien n'est, ce me semble, plus propre à nous guérir de cette manie d'avoir de l'esprit dont nous sommes possédés.

Il y a encore dans ce Recueil d'autres portraits de quelques personnes illustres du siècle précédent; mais en général on peut passer le second et le troisième volume sans beaucoup de regrets. Dans le quatrième, il se trouve quelques morceaux que je voudrais conserver; ce sont des réflexions que M. de Lassay a faites sur lui-même, en différents temps et en diverses positions où il s'est trouvé. Il serait à désirer que chaque homme en fît autant avec le degré de sincérité dont notre amour-propre est susceptible; ce serait un moyen sûr et peut-être le seul de perfectionner la morale; car j'avoue que je ne fais nul cas des caractères, des maximes et de toutes les généralités dont nous croyons enrichir la science des mœurs, et qui, en effet, ne servent qu'à la rendre plus vague et plus stérile. On appellerait ces sortes de réflexions le testament moral d'un

1. Marianne Pajot était femme de chambre de Mlle de Conti. Cette jeune et belle personne avait été recherchée en mariage par le duc de Lorraine; mais le roi ne donna son consentement à l'union projetée qu'à condition que le duc ferait une renonciation de ses États. Marianne préféra à tous les avantages que semblait lui promettre un tel mariage les intérêts de son illustre amant. Le marquis de Lassay l'épousa malgré son père; mais enfin ce dernier, touché des vertus de sa belle-fille, lui pardonna. La mort enleva peu après Mme de Lassay. (T.)

homme ; on dirait : Un tel voyait ainsi, pensait ainsi, était ainsi affecté ; et de la comparaison et de l'assemblage des différentes façons de penser, de sentir, d'agir, on se formerait l'idée de la perfection morale. Pourquoi ne ferions-nous pas, à l'égard de l'âme, ce que les peintres font à l'égard du corps ? L'une n'a-t-elle pas comme l'autre ses proportions qui forment ce qu'on appelle la belle nature ? Et qu'est-ce que la beauté et la perfection ? Elles n'existent point dans la nature ; c'est une abstraction, c'est le résultat de nos comparaisons, c'est la réunion imaginaire d'un tout admirable, composé de différentes belles parties que nous avons eu occasion d'observer. De même donc qu'un peintre étudie longtemps la nature, qu'il ne perd jamais de vue et qu'il dessine d'après des modèles, un moraliste ne doit espérer de faire des progrès dans sa science qu'après une longue étude de l'homme et de ses mœurs ; et nos livres de morale hâteraient bien autrement ces progrès si, au lieu de maximes et de généralités, ils contenaient, pour ainsi dire, la confession de différentes personnes, tracée par chacun suivant le degré de ses lumières, suivant ses idées de vertu et de vice, suivant ses opinions et ses préjugés, en un mot suivant ce qui fait qu'un tel homme est lui et non pas un autre. M. de Lassay fait quelque part dans ce Recueil sa profession de foi sur son esprit : elle est singulièrement sincère. Il convient d'avoir trouvé beaucoup de gens qui avaient en différents genres des talents au-dessus des siens, d'en avoir trouvé beaucoup qui avaient autant d'esprit que lui ; mais il ne se souvient pas d'en avoir rencontré aucun qui lui ait fait sentir qu'il en avait davantage[1]. Si cet aveu venait de M. de Voltaire ou de M. Diderot, on n'en serait guère surpris, parce que tous ceux qui ont vu l'un et l'autre s'accordent, malgré la diversité d'opinions et de jugements, à les regarder comme les deux hommes connus qui ont le plus de ce qu'on appelle de l'esprit ; encore en auraient-ils trop, je crois, pour se faire un pareil aveu. J'ai souvent remarqué que

1. M. de Lassay dit également dans ce même morceau (*Réflexions que j'ai faites sur moi*, t. IV, p. 294) : « Pour l'esprit de connaissance et de discernement, je crois que peu de personnes l'ont au-dessus de moi : cela m'a fait penser bien des fois, *fort extravagamment*, que de toutes les charges qui sont dans un royaume, celle de roi serait celle dont je serais le plus capable. » Voltaire, qui s'égaye à bon droit de ce ridicule passage, a supprimé malicieusement le *fort extravagamment*. C'est un tort : le ridicule est encore bien assez complet, malgré le correctif. (T.)

plus on a d'esprit, plus on est tenté d'en croire aux autres. A force d'esprit et de finesse, on en trouve quelquefois jusque dans les bêtises qu'on entend débiter. Qu'un homme s'avoue qu'il n'a trouvé personne qui possédât tel ou tel talent dans un degré plus éminent que lui, cela se conçoit parce que cela peut être très-vrai. Mais il n'y a qu'un sot qui puisse s'imaginer de n'avoir jamais rencontré son supérieur. Si M. de Lassay a voulu faire entendre qu'il n'a jamais trouvé d'homme avec qui il eût voulu troquer sans réserve, il a dit une chose commune. Nous sommes tous si attachés à notre être par l'enchaînement des événements, qu'un homme qui désire d'être à la place d'un autre dit une chose qui n'a point de sens, et que, dans le fond, il ne voudrait point; car il ne voudrait pas cesser d'être lui, et il ne voit pas que ce serait cesser de l'être que de subir une autre destinée que la sienne.

Ce que M. de Lassay a dit de plus philosophique, à mon gré, est une réflexion sur la religion et les différentes révélations qui partagent les croyances des hommes. Il prétend que si un homme s'avisait de croire, lui tout seul, ce qu'on a persuadé à des nations entières, on ne manquerait pas de le faire enfermer comme fou. O misère de la condition humaine!

Paris, 15 janvier 1757.

Nous vantons sans cesse notre siècle, et nous ne faisons en cela rien de nouveau. Dans tous les temps les hommes ont préféré l'instant pendant lequel ils vivaient à cette immense durée qui avait précédé leur existence. Par je ne sais quel prestige, dont l'illusion se perpétue de génération en génération, nous regardons le temps de notre vie comme une époque favorable au genre humain, et distinguée dans les annales du monde; soit qu'un amour-propre trop séduisant nous en impose sur ce point, soit que le présent ait, en effet, malgré le peu de cas que nous paraissons en faire, plus de pouvoir sur nous que ce que l'imagination la plus vive peut nous retracer du passé. Il me semble que le XVIII[e] siècle a surpassé tous les autres dans les éloges qu'il s'est prodigués à lui-même. Quelques pas que la raison humaine a faits vers une philosophie plus épurée nous ont donné le change à cet égard. Nous avons regardé la sagesse et

les travaux de quelques hommes privilégiés comme l'apanage des nations auxquelles ils appartenaient, et peu s'en faut que même les meilleurs esprits ne se persuadent que l'empire doux et paisible de la philosophie va succéder aux longs orages de la déraison et fixer pour jamais le repos, la tranquillité et le bonheur du genre humain. Cette erreur est douce ; il ne faut point s'étonner qu'elle séduise jusqu'aux sages élevés au-dessus des préjugés du vulgaire. Mais le vrai philosophe a malheureusement des notions moins consolantes et plus justes. Quelques avantages que nous attribuions à notre siècle, on voit qu'ils ne sont que pour un petit nombre d'élus, et que le peuple n'y participe jamais. L'esprit des nations se modifie à l'infini, mais le fond reste toujours le même dans l'homme ; et telle est la misère de sa condition que plus la vérité et le bonheur semblent essentiels à son existence, plus il est entraîné dans tous les âges vers l'infortune et vers le mensonge. Qu'on ne nous vante donc plus cette confédération politique des nations qui a formé le système de l'Europe, et que notre prévention nous fait envisager quelquefois comme une ligue philosophique formée pour la perfection de la raison. Plus cette perfection paraît aisée et prochaine, plus il faut la voir telle qu'elle est, illusion et chimère. Que peuvent les efforts de quelques sages contre l'imagination déréglée de la multitude qui, d'une main hardie et profane, établit sans cesse le préjugé et le désordre à côté de la justice et de la vérité? Il est singulier que l'histoire ne nous ait pas désabusés depuis longtemps de la chimère d'une perfection et d'une sagesse idéales auxquelles les hommes n'atteindront malheureusement jamais. On n'a qu'à lire les annales de tous les peuples pour se convaincre de cette triste vérité. Il n'y a point de nation illustrée dans l'histoire qui n'ait vécu pendant des siècles dans l'ignorance et dans la barbarie. Trois ou quatre d'entre elles, dont on a conservé la mémoire après mille révolutions, sont parvenues à un âge plus heureux, où la douceur, la politesse, les arts et l'abondance, semblaient fixer le bonheur et la gloire. Mais, à peine arrivées à cette époque, elles ont vu naître d'autres révolutions qui les ont bientôt ensevelies sous les débris de leur gloire vaine et passagère. C'est que jamais les hommes n'ont pu être conduits et gouvernés par la modération; leur imagination va toujours plus loin que leur vrai in-

térêt et que la réalité des objets ne le permettent : l'enthousiasme les emporte sans cesse. Ce qui est extraordinaire et faux a plus de pouvoir sur la multitude que ce qui est simple et vrai. Avec des dispositions aussi malheureuses, comment leur serait-il possible de tenir une conduite sage, et d'établir leur bonheur sur un pied solide ? Je suis donc bien éloigné d'imaginer que nous touchons au siècle de la raison, et peu s'en faut que je ne croie l'Europe menacée de quelque révolution sinistre.

Voilà des réflexions amusantes qui m'obsédaient depuis quelque temps. Différentes occupations, la dissipation de Paris, la difficulté de se joindre et de se retrouver dans une ville immense, mille distractions enfin, dans lesquelles la vie se consume, m'avaient empêché de voir le Socrate du siècle, et de chercher, dans ses entretiens, du remède contre une philosophie trop sombre. Nous nous étions rencontrés quelquefois dans ces cercles de Paris que l'oisiveté et l'ennui multiplient et renouvellent sans cesse, où la sottise prononce communément ses oracles, et où le sage se tait. La vérité et la confiance, compagnes inséparables de l'amitié, ne présidèrent jamais à ces assemblées frivoles. On n'y voit qu'une multitude d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, qui se recherchent sans goût et sans besoin, et qui se quittent ensuite sans regret. L'allure de l'amitié est un peu différente. Fondée sur la magie d'une sympathie secrète et inexplicable, elle jouit d'elle-même dans la solitude, et c'est dans la retraite surtout qu'elle se livre sans contrainte à ces épanchements délicieux que la légèreté et la prétention ont rendus étrangers parmi les hommes. Je trouvai enfin mon philosophe le 5 de ce mois sur le soir ; il était seul et dans un de ces moments de calme, de sérénité et de lumière, qui suivent ordinairement la recherche de la vérité, la contemplation de la nature et la méditation sur ses beautés. A ses traits animés par l'imagination la plus séduisante, je reconnus l'apôtre de la vérité ; elle inspire de siècle en siècle un petit nombre d'hommes supérieurs, mais sans fruit pour le genre humain, qui n'a jamais admis et honoré que les missionnaires du mensonge et de l'imposture. Il parla longtemps, et avec cette éloquence vive qui lui est naturelle, de l'amour du bien, du pouvoir de la vertu, de l'empire de la raison, des progrès de l'esprit philosophique. A l'élévation de ses idées, au prestige de ses images,

je sentis plus vivement combien les hommes étaient insensés de se tromper sans cesse sur les objets les plus importants.

« O douce illusion! m'écriai-je, si les hommes pouvaient être tels que vous les peignez, qu'ils seraient heureux, quel bonheur de vivre avec eux! Mais, il est triste de le dire, le commerce de Socrate et de Platon, de Cicéron et de Plutarque vous ont abusé; les hommes ne vous ressemblent point, une barrière invincible s'oppose aux progrès de la raison, et en sépare pour toujours la grande moitié du genre humain. Il est une sorte d'hommes, et c'est le grand nombre, pour qui la vérité luit sans profit. Un nuage épais les couvre et leur dérobe son influence bienfaisante. Nous croyons notre siècle plus éclairé, pour avoir produit quelques philosophes dont le génie et les vertus ont honoré l'humanité. Le vulgaire n'en est pas moins livré aux préjugés et à la déraison. Sur huit cent mille habitants que contient la ville de Paris, à peine en trouverez-vous quelques centaines qui s'occupent des lettres, des arts et de la saine philosophie; tout le reste est absorbé dans l'erreur, et dans le fanatisme qu'elle engendre, ou dégradé par l'oisiveté, la paresse et la satiété des plaisirs. Les travaux de nos philosophes, qui en apparence ont tant honoré la nation, ont-ils pu un instant ralentir cette ferveur imbécile avec laquelle on dispute en France, dequis quarante ans, sur une bulle qui n'intéresse aucun mortel de la terre? Cette ridicule et malheureuse querelle n'a-t-elle pas opéré le malheur et la perte d'un grand nombre de citoyens, et ne trouble-t-elle pas encore sans cesse le gouvernement et la chose publique? Quand la raison humaine serait aussi avancée qu'on voudrait nous le faire croire, qu'il faut peu de chose pour la replonger dans les ténèbres! Nous sommes peut-être plus près de cette malheureuse époque que nous ne croyons. Il n'y a qu'un instant que toute l'Europe était tranquille, la paix semblait devoir durer pour toujours; un esprit de vertige s'empare des Anglais; un peuple généreux et sensé se couvre d'infamie; les compatriotes de Pope et de Locke se déshonorent à la face de l'univers; ils n'ont pas mis moins de déraison et d'extravagance que d'injustice dans leurs entreprises. Nos troubles intérieurs, au lieu de s'apaiser à la vue des vrais ennemis du nom français, n'ont fait qu'augmenter. La multitude des mauvais esprits bouleverserait volontiers le royaume. Toute l'Allemagne est en armes,

cinq cent mille Allemands vont s'assembler pour s'entre-tuer sans sujet. L'ambition et le despotisme de la maison d'Autriche, la jalousie du roi de Prusse, changeront peut-être la face de l'Europe et tourneront de nouveau les esprits vers ce métier destructeur du genre humain et si contraire à la raison. Si c'est là le siècle de la philosophie, que nous sommes à plaindre! »

J'achevais de parler, lorsqu'un valet à l'air effaré entre dans la chambre où nous étions, et nous crie d'une voix tremblante et étouffée : *Le roi est assassiné* [1] ! Bientôt un bruit général confirme de toutes parts cette horrible nouvelle. Le philosophe et moi, nous restâmes confondus d'horreur. Immobiles et stupides d'étonnement, la pâleur qui nous saisit et le silence qui suivit étaient plus éloquents que tout ce que nous avions dit de toute la soirée.

— M. de La Condamine, célèbre par ses voyages, ses connaissances, et par toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui constituent l'honnête homme, vient d'épouser sa nièce. Il en a obtenu la dispense du pape dans un voyage qu'il a fait à Rome. Voici les vers qui courent à ce sujet, et qui vous apprendront que M. de La Condamine n'est plus dans la première jeunesse :

MADRIGAL DE M. DE LA CONDAMINE A SA FEMME

PENDANT LA PREMIÈRE NUIT DE SES NOCES.

D'Aurore et de Titon vous connaissez l'histoire,
Notre hymen en retrace aujourd'hui la mémoire;
Mais Titon de mon sort pourrait être jaloux.
Que ses liens sont différents des nôtres!
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

1. Grimm veut parler ici de l'attentat commis, le 5 janvier 1757, par Damiens, contre la vie de Louis XV. Nous croyons inutile d'entrer dans des détails sur un procès bien connu. Damiens fut mis à mort le 28 mars, et une foule de femmes garnissaient les fenêtres de la place où il fut supplicié. Une d'elles, fort jolie et fort à la mode, Mme Préaudeau, nièce du fameux financier Bouret, qui avait loué un balcon, voyant la peine qu'on avait à écarteler ce malheureux, s'écria avec sensibilité : *Ah! les pauvres chevaux, que je les plains!* (T.)

VERS A M. DE LA CONDAMINE

PAR M. DE LUXEMONT

SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS DE S. A. S. M. LE COMTE DE CHAROLAIS.

D'Aurore et de Titon nous connaissons l'histoire;
L'infortuné vieillit où vous rajeunissez.
Vous le dites du moins, et pour nous c'est assez:
Véridique et modeste, il faut bien vous en croire;
Mais lorsque de l'amour dans le lit nuptial
Vous empruntez la voix pour peindre sa puissance,
Ne peut-on soupçonner, sans vous faire une offense,
Qu'il n'y fit rien de mieux que votre madrigal?

RÉPONSE DE M. DE LA CONDAMINE.

Mon madrigal fut donc, à ce que vous pensez,
La nuit de mon hymen, ma plus grande prouesse?
Monsieur, sont-ce mes vers que vous applaudissez?
Ou pensez-vous déplorer ma faiblesse?
Hélas! dans mon printemps, pour tribut conjugal,
J'eusse achevé ma neuvaine à Cythère.
Aujourd'hui, moins fervent, pour me tirer d'affaire
J'en remplis les deux tiers avec un madrigal.

RÉPLIQUE DE M. DE LUXEMONT.

Ce sont vos vers que j'applaudis,
Sans déplorer votre faiblesse;
L'Amour n'en est pas moins surpris
Que l'objet de votre tendresse
(Dont lui-même serait épris)
Ne vous ait pas rendu tel qu'en votre jeunesse.
Toutefois, n'en déplaise au dieu de l'Hélicon,
Seul garant de cette neuvaine
Que commencent souvent, que finissent à peine
Les vrais élus de Cupidon,
Tout homme sur ce point, dit le bon La Fontaine,
Est d'ordinaire un peu gascon;
Et l'on croit qu'il avait raison.
Mais pour n'être jamais contredit de personne,
Rimez toujours, rimez; vos vers, vainqueurs du temps,
Prouvent qu'en vos pareils les fruits de leur automne
Conservent la saveur de ceux de leur printemps.

— Bernard Le Bouvier de Fontenelle, doyen des Académies française, des sciences, des inscriptions, mourut dimanche 9 janvier au soir. Il était prêt à atteindre la centième année de son âge, étant né le 11 février 1657. Si, dans la destinée des hommes, le bruit de la réputation doit être compté pour quelque chose, on peut dire que M. de Fontenelle a vécu huit jours de trop pour la sienne. Sa mort aurait fait, dans d'autres temps, quelque sensation à Paris; mais l'événement de Versailles a trop consterné tous les honnêtes gens et occupe trop l'attention des gens frivoles pour laisser à qui que ce soit le loisir de penser à autre chose.

— M. Bouchardon, le premier de nos sculpteurs, homme d'un génie rare et d'un grand goût, élevé, profond dans le dessin, savant dans l'antique, simple, noble et quelquefois sublime dans ses compositions, vient d'exposer au jugement des connaisseurs le modèle de la statue équestre de Louis XV, qui doit être érigée dans la nouvelle place que l'on construit actuellement entre le Cours et le Pont-Tournant des Tuileries. On ne peut rien voir de plus beau, de plus noble, de plus simple, de plus savant que l'homme et le cheval dont cette statue est composée. Le roi est en habit romain, ceint d'une couronne de laurier, ayant dans la main droite le bâton de l'empire. Il y a, dans sa figure et même dans celle du cheval, un calme qui enchante. Les détails sont infinis, mais toujours sages. L'artiste a conservé la vérité du portrait, sans nuire au feu de son génie. Cette statue est, à mon gré, le plus beau monument que la France ait en ce genre. Elle va être exécutée en bronze.

— On vient de recevoir, de Genève, sept volumes d'*Histoire universelle*, de M. de Voltaire, ce qui achève l'édition complète de ses œuvres en dix-sept volumes. Je suis à lire cette histoire, qui fait beaucoup de bruit[1].

— Les beaux esprits se sont un peu décriés par leurs pro-

1. Malgré ses désaveux répétés des deux premiers volumes de l'*Abrégé de l'Histoire universelle,* Voltaire en avait fait paraître la suite. En 1756, fixé aux environs de Genève, il y fit imprimer, chez Cramer, cet ouvrage sous le titre d'*Essai sur l'Histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours,* 7 vol. in-8, y compris le *Siècle de Louis XIV*. *La Henriade,* les *Mélanges de poésie,* les *Lettres philosophiques,* les *Éléments de Newton,* l'*Histoire de Charles XII,* et le *Théâtre,* formaient les dix premiers volumes de cette édition des *Œuvres de Voltaire* de 1756. (T.)

ductions et par leur conduite. Ce mot est tombé dans l'avilissement avec ceux qui y prétendaient. Aujourd'hui, c'est le titre de philosophe qu'on ambitionne; bientôt il sera usurpé par tous les fainéants de nos cafés. En attendant, quelqu'un de ces messieurs s'est avisé de prendre le titre de *semi-philosophe*, et de faire imprimer trois volumes de *Lettres semi-philosophiques*[1]. Ceux qui connaissent le prix du temps ne seront pas tentés de perdre le leur avec l'auteur de ce mauvais ouvrage.

— Les *Lettres d'Aspasie*[2], imprimées en un volume in-octavo, prétendue traduction du grec, ne valent guère mieux. On s'est avisé de prendre le nom de cette illustre Grecque pour faire la critique de Paris sous le nom d'Athènes. Tout cela est un tissu de platitudes, de lieux communs et de choses mille fois rebattues.

— *L'Amant salamandre, ou les Aventures de l'infortunée Julie*[3]; en deux parties, nouveau roman détestable.

— Il faut lire les *Remontrances du Parlement de Toulouse au sujet des nouvelles impositions*. Outre qu'elles sont bien écrites, ces petites pièces ne servent pas peu à faire connaître l'administration intérieure du royaume, ses défauts et ses abus.

— Il faut lire aussi *le Péché imaginaire*[4]. Ce sont des lettres sur les excommunications dont M. l'archevêque nous a menacés. Il s'en faut bien que l'auteur de ces lettres soit un homme d'esprit; mais l'histoire des cheveux longs et de la querelle sur la propriété du pain des Cordeliers est trop bonne pour ne pas être lue et relue.

— M. André, perruquier de son métier, vient de faire imprimer une tragédie, *le Tremblement de terre de Lisbonne*[5].

1. (Par J.-B. Pascal.) Amsterdam et Paris, 1757, 3 parties, in-12.
2. (Par Méhégan.) Amsterdam, 1756, in-8.
3. (Par Cointreau.) Londres (Paris), 1756, 2 parties, in-12.
4. Inconnu aux bibliographes.
5. Cette facétie, attribuée par l'abbé de La Porte à Paris de Meyzieu et à Ducoin, est de J.-H. Marchand, selon Barbier, qui possédait un recueil d'opuscules de cet avocat goguenard, où figurait la tragédie dont un perruquier naïf, Charles André, rue de la Vannerie, passait pour être l'auteur et qui finit par se le persuader à lui-même. Dans la 1re livraison du *Dictionnaire historique*, publiée par Gosselin en 1826, et revue par Barbier pour la partie bibliographique, on l'attribue pourtant à un sieur de La Salle de Dampierre, l'un des régisseurs de l'impôt sur les cartes.

Elle vous amusera par son extrême platitude. Enfin mon curé du Mont-Chauvet a trouvé un rival digne de lui.

— On a voulu donner un pendant au *Peuple instruit*, qui a eu beaucoup de succès en France; *le Peuple juge*[1], qu'on vient de publier, n'a pas eu le même sort. L'idée en est cependant fort bonne. Vous savez qu'on a trouvé, dans les papiers du général Braddock, une instruction dressée par ordre de M. le duc de Cumberland, que la cour de France a rendue publique. L'auteur anglais du *Peuple juge* prétend que cette lettre a été forgée par le ministère de France pour rendre M. le duc de Cumberland ridicule à la nation anglaise; et, pour prouver ce qu'il avance, il fait une analyse laborieuse de cette instruction et démontre très-bien qu'elle n'a pas le sens commun. Vous voyez que cette supposition est assez heureuse pour faire une satire sanglante contre ce prince. Aussi ce n'est pas le fiel ni le sel qui manquent à notre auteur; c'est le gai, c'est la légèreté. Il a mis dans sa satire une méthode, une pédanterie, une pesanteur qui la rendent insupportable. Il n'est pas donné à tout le monde de plaisanter avec grâce; il faut pour cela beaucoup d'esprit et un tact bien fin. Malgré tous ses défauts, il faut lire cette satire telle qu'elle est, pour connaître l'esprit qui anime le peuple anglais dans la position critique de ses affaires. La traduction de cette brochure nous vient encore par les soins de M. l'abbé de La Ville.

— J'ai eu l'honneur de vous entretenir, dans une de mes feuilles, d'une question qu'on agite en France depuis longtemps, savoir : si l'on doit permettre dans le royaume la fabrication et même l'introduction des toiles peintes, ou s'il faut maintenir à leur égard les lois prohibitives qui subsistent, et dont on s'est relâché depuis quelque temps. Tous les bons esprits conviennent qu'il ne faut jamais gêner l'industrie. Qu'importe au gouvernement que la nation se plaise à fabriquer et à consommer telle sorte d'étoffe de préférence à telle autre, pourvu que la culture des terres ne soit point négligée, que le peuple s'occupe, et que l'industrie soit encouragée? Si les toiles sont d'un usage plus agréable que nos étoffes de coton, comme on n'en peut douter, tout est dit sur cet article. En fait de com-

1. (Par L.-J. Genet.) S. l., 1756, in-12.

merce, l'oracle que le gouvernement doit consulter sans cesse, c'est le goût et la fantaisie du public. Il est maladroit et ridicule d'empêcher le trafic des choses qui sont de son goût. Si cela était possible, le luxe ne ferait jamais de ravages, et ce serait l'affaire de deux ou trois lois prohibitives que de nous garantir de son poison en nous conservant ses avantages. Mais quel est le législateur, quel est le dieu qui puisse arrêter ses funestes effets, lorsqu'il s'est glissé une fois parmi un peuple? On n'en est pas en France à cette crainte à l'égard des toiles; mais on redoute le tort qu'elles pourraient faire aux autres manufactures du royaume, comme si ceux qui en fabriqueront n'étaient pas Français, et qu'il y eût de l'inconvénient à laisser gagner celui qui satisfait le mieux le public. Quelques fabricants de nos manufactures de coton en Normandie, guidés par leur intérêt personnel, ont pris un moyen assez ingénieux pour crier contre ces toiles. Ils ont fait imprimer une correspondance suivie entre deux négociants étrangers. L'un, Hollandais, trouve, dans sa spéculation, un avantage extrême à envoyer en France des toiles en contrebande, parce que les Français sont trop sots pour s'apercevoir que les toiles ruinent leurs manufactures et leur commerce. L'autre, Anglais, fait l'homme prudent; il n'ose entrer dans cette entreprise. Il avertit son correspondant que le ministre de France est trop éclairé pour permettre jamais l'usage des toiles. Il sait même, de bonne part, que, si on les a tolérées jusqu'à présent par négligence, la sagesse du gouvernement ne tardera pas à rétablir les anciennes lois dans toute leur rigueur. On ferait un fort bon supplément à ces lettres, par lequel on ferait connaître au manufacturier de cotonnade qu'il fait son métier en criant contre les toiles; mais que le ministre serait un homme fort sot s'il s'avisait de suivre les principes du fabricant de Normandie dans ses projets et dans ses vues sur le commerce.

— M. Richelet vient de donner la suite de la traduction des œuvres de Metastasio.

— M. l'abbé Yart a aussi donné la suite de ses traductions, sous le titre d'*Idée de la poésie anglaise.*

— On vend ici, sous le manteau, deux morceaux qui ne se ressemblent guère : le bref du pape, supprimé par arrêt du Parlement, et *la Pucelle,* de M. de Voltaire, petite édition en

forme d'étrennes mignonnes et en caractères fort menus. Cette édition vient des ennemis de M. de Voltaire. On y trouve des choses horribles contre les rois du ciel et de la terre, leurs maîtresses et toutes sortes de personnes connues. Tout y est nommé par son nom.

FÉVRIER

1er février 1757.

M. de Fontenelle, qui vient de finir sa carrière, est un de ces hommes rares, qui, témoin pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a lui-même opéré quelques-unes, et préparé les causes de plusieurs autres. Né sans génie, il doit tous ses succès à la clarté, à la netteté et à la précision de son esprit; à un certain style brillant, ingénieux et fleuri, dont il a été le créateur et dont il y a eu depuis de si mauvais copistes. En attendant que le successeur de cet homme célèbre à l'Académie française nous donne dans son Éloge une idée de son mérite et de ses travaux littéraires[1], je vais rassembler ici quelques traits et hasarder quelques réflexions qui serviront à vous faire connaître sa personne. Les discours académiques ne contiennent ordinairement que des louanges fades, entassées sans discernement et sans goût; la vérité exige plus de justice.

Ce serait en effet un morceau digne d'un philosophe que la vie de M. de Fontenelle, avec les différents objets qui y ont rapport. On ferait dans un pareil ouvrage l'histoire de la philosophie et des révolutions qu'elles a éprouvées en France, depuis Descartes jusqu'à nos jours. Quel beau sujet! M. de Fontenelle était un des plus célèbres sectateurs de ce destructeur de la philosophie scolastique. Aujourd'hui que le newtonianisme a triomphé, en France comme dans le reste de l'Europe éclairée, de toutes les autres formules de foi en philosophie, il n'y a

1. Ce fut l'avocat général Séguier qui lui succéda et remplit ce devoir. L'*Éloge de Fontenelle* ayant été mis plus tard au concours par l'Académie, le prix fut décerné à Garat. (T.)

guère plus ici de partisans de Descartes que M. de Mairan, qui nous a donné un *Traité de l'Aurore boréale,* et un autre sur *la Glace*[1], et quelques autres vieux académiciens peu connus. Un temps viendra où les disciples de Newton n'auront pas plus de vogue que les sectateurs du cartésianisme. Tout est révolution dans l'esprit humain, ainsi que dans l'ordre physique et moral de l'univers. Les écoles se détruisent les unes les autres; le nom des grands hommes seul restera, comme ces immenses pyramides d'Égypte durent, s'il est permis de parler ainsi, malgré l'effort des siècles et les ravages du temps. Toute cette foule de philosophes subalternes, sectateurs de l'opinion des autres, disparaîtra et sera effacée du souvenir des hommes. Les noms de Newton, Leibnitz, Descartes, Bacon, ainsi que ceux d'Aristote et de Platon, seront en vénération aussi longtemps qu'il y aura de la philosophie et des lettres.

Ce qui pourra sauver M. de Fontenelle de l'oubli où les apôtres d'une religion passagère ne peuvent manquer de tomber, c'est le mérite réel d'avoir rendu le premier la philosophie populaire en France. *Les Mondes, l'Histoire des Oracles,* et plusieurs autres ouvrages de M. de Fontenelle, sont devenus des livres classiques. Les gens du monde, alors si ignorants et si bornés, les femmes même dont les goûts et les occupations ont une si grande influence dans ce qui concerne l'esprit et les mœurs des Français, ont puisé dans ses ouvrages les principes d'une philosophie saine et éclairée. L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit donc ses premiers progrès à M. de Fontenelle. Tout, jusqu'aux agréments de son style, qu'un goût sévère condamnerait sans doute, a contribué à étendre les limites de la lumière, l'amour de la vérité et l'empire de la raison. Il est vrai que M. de Fontenelle, en nous éclairant ainsi, a pensé porter un coup funeste au goût de la nation. Son style, son coloris, et sa manière d'écrire, offrent une vaste carrière au faux bel esprit, et si ses opinions et celles de M. de Lamotte eussent prévalu dans le public sur le cri plus fort de la nature, et sur l'effet tranquille mais constant de ses beautés, c'en était fait de notre goût; nous aurions vu renaître le siècle des Voi-

1. *Traité physique et historique de l'aurore boréale*, 1731, puis 1754, in-4°. — *Dissertation sur la glace;* la meilleure édition est de 1749, in-12.

ture et d'autres écrivains plus minces encore. Nous aurions bientôt ressemblé à ces enfants qui troqueraient volontiers l'Hercule-Farnèse ou la Vénus de Médicis contre une poupée de nos boutiques de la rue Saint-Honoré. Pour juger de la grandeur du péril que nous avons couru, pour sentir combien cette manière qu'on voulait établir était détestable, on n'a qu'à lire les copistes de M. de Fontenelle : rien n'est plus déplaisant ni plus insupportable que les ouvrages dont ils ont accablé le public. Heureusement, et je ne sais par quel miracle, il est arrivé cette fois ce qu'on n'a peut-être jamais vu arriver. Le bien que M. de Fontenelle nous a fait par l'esprit philosophique qui règne dans ses ouvrages a eu son effet. Le mal qu'il aurait pu nous faire par son style n'a eu aucune suite fâcheuse; c'est une obligation éternelle que la nation aura à M. de Voltaire, et dont, ce me semble, elle ne sent pas assez l'étendue. Ce grand homme est venu à point nommé pour arrêter les progrès du faux bel esprit. Grâce à lui, il n'y a guère plus aujourd'hui que M. l'abbé Trublet ou quelques autres écrivains de cette force qui passent leur vie à contourner des phrases et à entortiller laborieusement une diction puérile, ou qui emploient leur temps, comme disait M. de Voltaire de M. de Marivaux, à peser des riens dans des balances de toile d'araignée. La philosophie facile et populaire de M. de Voltaire, son style simple, naturel et original à la fois, le charme inexprimable de son coloris, nous ont bientôt fait mépriser tous ces tours épigrammatiques, cette précision louche et ces beautés mesquines, auxquels des copistes sans goût avaient procuré une vogue passagère. M. de Voltaire a été secondé depuis par tout ce que nous avons eu de bons esprits parmi nous. M. de Buffon, philosophe peut-être peu profond, s'est fait admirer comme l'écrivain le plus élevé et le plus magnifique. M. Diderot, en pénétrant les profondeurs les plus cachées de la vérité avec une force de génie peu commune, a su allier les vues philosophiques les plus étendues avec l'imagination la plus brillante, et avec le sentiment le plus exquis du beau et de ses attributs. Le citoyen J.-J. Rousseau, même en établissant dans ses livres des paradoxes insoutenables, les a défendus avec un style si simple et si mâle qu'il mérite de participer à la gloire des hommes célèbres que je viens de nommer. Sans eux nous parlerions aujourd'hui un jargon inintelli-

gible. Ces sortes de beautés étaient perdues pour M. de Fontenelle. Le simple, le naturel, le vrai sublime, ne le touchaient point : c'était une langue qu'il n'entendait point. J'ai eu souvent occasion de remarquer que, dans tout ce qu'on lui contait ou disait, il attendait toujours l'épigramme. Insensible à tout autre genre de beauté, tout ce qui ne finissait pas par un tour d'esprit était nul pour lui. Il avait vu tous les grands hommes du siècle de Louis XIV; il avait été leur contemporain et même leur rival. Il en parlait peu. Je présume qu'il ne faisait pas grand cas de Molière et de Racine. Pour La Fontaine, il n'en parlait jamais sans en dire du mal. Il est cependant tels vers de La Fontaine que j'aimerais mieux avoir faits que tous les ouvrages de Fontenelle ensemble. Le grand Corneille était son homme; il l'élevait au-dessus de tout. Mais ce grand homme était de sa province, son oncle, et puis quel raisonneur! Ce genre de beauté était fait pour toucher M. de Fontenelle.

Il a conservé la justesse et la finesse de son esprit jusqu'à sa mort. Sans sa surdité, qui l'empêchait de prendre part à la conversation, il eût été aussi agréable dans la société qu'il l'avait été à l'âge de trente ans. Il disait, il n'y a pas longtemps, à une jeune femme, pour lui faire sentir l'impression que sa beauté faisait sur lui : « Ah! si je n'avais que quatre-vingts ans! » Dans le cours de la maladie qui a terminé sa vie, il disait à quelqu'un qui lui demandait quel mal il sentait : « Aucun, si ce n'est celui d'exister. Je sens une grande difficulté d'être. » C'était mieux parler qu'il ne lui appartenait. Une femme connue (Mme Grimaud), âgée de cent trois ans, ayant été le voir il y a six mois, lui dit : « Il semble, monsieur, que la Providence nous ait oubliés sur la terre. » M. de Fontenelle porta finement son doigt sur sa bouche et lui dit : « Chut! » C'était par une infinité de pareils mots et de tours ingénieux que son commerce était devenu très-agréable dans la société à laquelle ses talents l'avaient rendu recommandable d'ailleurs. Sa vie privée a été uniforme et tranquille. On le citait comme le modèle d'un homme sage. Combien de fois on a opposé sa conduite à celle de M. de Voltaire! Mais les grands hommes ne sont pas toujours les meilleures têtes. On peut pardonner bien des sottises à l'imagination rapide et brillante de l'auteur de *Zaïre*; il les a rachetées par trop de beautés; et il est vrai, en ce sens, que

la sagesse d'un esprit froid ne vaut pas les sottises d'un génie bouillant.

— Les entrepreneurs du spectacle du chevalier Servandoni ont choisi cette année pour sujet la conquête du Mogol par Thamas Kouli-Khan, roi de Perse, et son triomphe. Quoique ce spectacle ait été représenté avec grand succès pendant la première quinzaine de Pâques, on peut dire que tous ceux qui se connaissent en décorations et qui ont quelque idée du talent du décorateur ne sauraient qu'en être très-mécontents; aussi longtemps qu'un décorateur me montrera un carré régulier composé d'un rang de coulisses de chaque côté, et d'une toile dans le fond, et dont le milieu restera vide, je le jugerai sans aucun talent pour son métier. Que me fait de voir les coulisses et toiles, tantôt peintes en tentes, tantôt en arbres, tantôt en colonnes? Tout cela est bon pour amuser les enfants. L'homme d'esprit exige du décorateur du génie, des idées et du savoir. Il ne faut pas avoir vu les théâtres d'Italie et des différentes cours de l'Europe pour sentir combien le spectacle de Servandoni est puéril. Le bon sens seul suffit pour cela. Il serait assez singulier que le chevalier Servandoni dût la grande réputation dont il jouit au peu de connaissances qu'on a en ce genre dans ce pays-ci. Cependant tous nos artistes ont été en Italie, et c'est à eux, préférablement aux autres, à prononcer sur le mérite d'un tel spectacle. J'ai vu, il y a quelque temps, les dessins des décorations de l'opéra de l'*Ezio* de Metastasio, exécutés à la cour de Dresde. Ces dessins étaient parfaits, pleins de goût et d'esprit. Je ne pouvais concevoir que M. Servandoni gardât tout son génie pour la cour de Saxe, et qu'il fît à Paris des choses si minces. On m'apprit que les dessins, quoique exécutés par lui, étaient d'un jeune homme de Suisse nommé M. Springle, qui travaillait sous les ordres du chevalier Servandoni, et qui avait fait son apprentissage à la cour de Turin. Si cela est, il ne faut pas douter que l'élève ne soit supérieur au maître, et que la réputation que Servandoni s'est acquise à la cour de Dresde ne soit principalement l'ouvrage de M. Springle.

— J'ai eu l'honneur de vous parler des *Considérations sur la constitution de la marine militaire de France*[1]. C'est l'ou-

1. Voir p. 270.

vrage d'un homme de sens et de probité, qui n'est pas doué d'un génie bien vaste, mais qui a l'esprit des détails, qui voit juste et qui indique le mal sans ménagement. Voilà comment il en faut agir avec les malades qu'on compte guérir. Ce n'est qu'à ceux qui sont sans ressource qu'il est permis de pallier par pitié leur véritable état. Cette brochure, longtemps supprimée, paraît aujourd'hui accompagnée d'une lettre par laquelle on prétend la réfuter, en disant à l'auteur une infinité d'injures et en lui supposant des desseins odieux pour le rendre suspect au gouvernement. J'ai pensé d'abord que c'était l'auteur des *Considérations* lui-même qui s'était réfuté ainsi, et qui n'avait trouvé que cet expédient détestable pour faire paraître son ouvrage. La lettre en réponse est si mauvaise qu'on n'imagine pas aisément qu'il y ait aujourd'hui un homme assez vil et assez stupide pour faire imprimer de pareilles platitudes, quel que soit son intérêt particulier. Cependant, il y a tant de bonne foi dans cette réponse qu'on ne saurait douter qu'elle ne soit la production de quelque suppôt du corps de la plume. Ces messieurs connaissent mal leurs intérêts. Il vaut mieux se taire que de répondre à des faits par des injures. On suppose finement dans la lettre que l'auteur des *Considérations* est un Anglais déguisé, et qui, sous le titre de patriote français, donne des conseils pernicieux pour détruire la marine de France de fond en comble. Partant, il est traité de libelliste et de séditieux, et cela pour avoir osé douter de la probité et de la délicatesse des commis de la marine. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en adoptant les principes du faiseur de la lettre, on prouverait que M. de Montesquieu n'a été qu'un faiseur de libelles, parce que, selon ces messieurs de la plume, tout homme qui attaque quelque partie de l'administration publique et qui en démontre les défauts, doit être réputé tel. Mais c'est trop s'arrêter à cette misérable réponse. N'oublions pas de remarquer que l'auteur des *Considérations*, en supprimant le corps de la plume entièrement, simplifie extrêmement l'administration de la marine, et que plus on simplifie une machine, plus on lui ôte de moyen d'aller mal. On a ajouté à ce volume un essai sur la nécessité et sur les moyens d'indemniser les propriétaires et les intéressés dans les navires français, piratés en temps de paix par les Anglais et retenus dans les ports de la Grande-Bretagne; comme

aussi de procurer à la France un grand nombre de frégates propres à la course et pour protéger la navigation de nos vaisseaux marchands.

— Les *Cinq Cents Matinées et une demie, contes syriens*[1], nouveau roman, mauvais et insipide, dans le goût des *Mille et une Nuits*. Malheureusement, on nous en donnera encore plusieurs volumes. L'auteur est un jeune homme qui s'appelle M. Duclos.

— *Mélanges littéraires*[2]. C'est un recueil de platitudes en prose et en vers, dont je ne connais point l'auteur.

— *Nouveaux Amusements poétiques*, de M. V.[3]. Autre mauvaise rapsodie qui n'aurait jamais dû voir le jour.

— On a traduit de l'italien une *Dissertation sur le commerce*[4], par le marquis Belloni, banquier de Rome, qui n'a fait aucune fortune.

— Un poëte que je ne connais point a trouvé le secret de faire quatre chants fort ennuyeux sur l'art de faire un couplet. C'est *le Vaudeville*[5], poëme didactique dont nous n'avions que faire.

— M. de Sainte-Palaye, qui nous prépare un glossaire sur 'ancienne langue française, nous a donné en attendant trois volumes de fabliaux et contes des poëtes français, des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, tirés des meilleurs auteurs, la plupart d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi[6]. Ce recueil est curieux. Les poëtes de ces siècles obscurs et barbares ne manquaient ni de feu, ni de génie, ni de naïveté; ils aimaient beaucoup les sottises, car il y en a beaucoup dans leurs vers.

— On vient de publier un gros volume, grand in-8, intitulé *Dictionnaire portatif historique, théologique, géographique, critique et moral, de la Bible, pour servir d'introduction à la lecture de l'Écriture sainte*[7]. Il faut que ces compilations se

1. Amsterdam et Paris, 1756, 2 vol. in-12.
2. (Par G.-H. Gaillard.) Amsterdam (Paris), 1756. Petit in-12.
3. (Par Ignace Vanière.) Paris, 1756, in-12.
4. (Traduit par A***.) La Haye, 1755, in-12.
5. S. l., 1756, in-12.
6. Le vrai titre de cette publication est *Mémoires sur l'ancienne chevalerie considérés comme un établissement politique et militaire*. Quérard lui assigne la date de 1759-1781, et dit que ce fut Ameilhon qui publia, en 1781, ce dernier volume.
7. (Par l'abbé F. Barral.) Paris, 1756, in-8. Plusieurs fois réimprimé.

débitent bien, puisqu'on en imprime tous les jours de nouvelles.

— Vous trouverez quelques bonnes idées et plusieurs mauvaises dans le livre intitulé *Projet des embellissements de la ville et faubourgs de Paris*, par M. Poncet de La Grave, avocat au Parlement, en trois volumes. C'est du moins écrire sur des matières utiles, et l'auteur, sans avoir un génie sublime, mérite des éloges comme citoyen zélé.

— Il y a bien trois ou quatre ans que M. de La Font fit imprimer un dialogue intitulé *l'Ombre du grand Colbert*, dans lequel ce ministre se plaignait amèrement des outrages qu'on faisait au plus beau monument d'architecture qui nous fût resté de son siècle. Le roi, sur les avis de M. le marquis de Marigny, ayant ordonné de découvrir cette fameuse colonnade et d'achever le nouveau Louvre, cet événement très-agréable au public a donné occasion à M. de La Font de faire un autre dialogue pour célébrer cette époque. Ce nouveau dialogue, assez froid, s'appelle *le Génie du Louvre aux Champs élysées*[1]. On y a ajouté deux lettres relatives à ce sujet.

15 février 1757.

Un reproche qu'on a souvent fait à M. de Fontenelle, c'est celui d'avoir le cœur peu sensible. On disait de lui, et il était vrai, qu'il n'avait jamais ni ri ni pleuré. Ce trait caractérise assez un homme. Il ne connaissait point le tumulte des passions, les émotions violentes, ni tous ces mouvements impétueux dont les plus grands hommes sont souvent maîtrisés[2]; mais aussi son cœur froid et stérile n'avait jamais senti le pouvoir enchanteur de la beauté, les impressions vives et délicieuses de la vertu, ni le charme et la douceur de l'amitié[3]. Quand, avec ces

1. Paris, Lambert, 1756, in-12.

2. Mme du Bocage ayant témoigné un jour à Fontenelle même son étonnement de ce qu'on avait pu soupçonner l'homme et l'auteur le plus aimable de manquer de sensibilité: « C'est, répondit-il tranquillement, parce que je n'en suis pas encore mort. » (T.)

3. Cette dernière assertion est particulièrement inexacte. Fontenelle resta constamment attaché à un de ses camarades de collége, nommé Brunel, avocat ou procureur à Rouen. L'abbé Trublet (*Mercure*, avril 1757, p. 62) cite de ces deux amis une correspondance qui leur fait honneur à tous deux. Brunel, de Rouen,

dispositions, on observe religieusement les lois de la société, de l'honneur et de la bienséance publique, on est exempt de reproche, mais on n'en est pas moins digne de pitié. Milord Hyde, homme de beaucoup de mérite, qui, de son cabinet de Paris, a dirigé quelque temps la chambre basse de Londres, et qui est mort ici d'une chute de cheval à un âge peu avancé, disait, à propos de la longue carrière de M. de Fontenelle, que pour lui il vivait ses cent ans dans un quart d'heure. Beau mot qui prouve si bien les avantages d'une âme sensible sur un cœur qui ne sent rien. Il est difficile de vivre beaucoup de temps dans un quart d'heure quand on n'aime que l'épigramme; elle faisait toujours impression à M. de Fontenelle; mais on ne dit point qu'il ait jamais été affecté par la peinture, par la musique, par les prestiges de l'art et de l'imitation[1]. M. Diderot l'ayant vu, il y a deux ou trois ans, pour la première fois de sa vie, ne put s'empêcher de verser quelques larmes sur la vanité de la gloire littéraire et des choses humaines. M. de Fontenelle s'en aperçut, et lui demanda compte de ces pleurs. « J'éprouve, lui répondit M. Diderot, un sentiment singulier. » Au mot de sentiment, M. de Fontenelle l'arrêta et lui dit en souriant : « Monsieur, il y a quatre-vingts ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue. » Réponse très-propre à sécher les larmes que l'amour de l'humanité et la tendresse d'un cœur sensible faisaient couler. M. de Fontenelle se vantait volontiers de n'avoir jamais demandé service à personne. Il pouvait ajouter : ni rendu[2].

écrit à Fontenelle ces seuls mots : « Vous avez mille écus ; envoyez-les-moi... » Fontenelle répond par ceux-ci : « Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'allais placer mes mille écus, et je ne trouverai pas aisément une aussi belle occasion ; voyez donc. » Toute la réplique de Brunel fut : « Envoyez-moi vos mille écus. » Fontenelle sut à son ami un gré infini de son laconisme, et lui envoya la somme. Pour les femmes, il est bien vrai qu'on n'en a jamais cité qui aient su lui inspirer de l'amour. On lui demandait s'il n'avait jamais eu envie de se marier : *Quelquefois, le matin.*

Le ton général de cet article et de celui de la lettre précédente sur Fontenelle est peu bienveillant. Grimm même s'y montre souvent sévère jusqu'à l'injustice. (T.)

1. « Il y a trois choses, disait-il, que j'ai toujours beaucoup aimées, et auxquelles je n'ai jamais rien compris : la musique, la peinture et les femmes. » (T.)

2. Ce reproche est sans fondement, on l'a déjà vu par l'avant-dernière note. S'il était besoin de lui opposer quelque autre preuve, nous citerions une lettre insérée au *Journal de Paris*, du 24 mars 1778, et dans laquelle Beauzée révèle au public les bienfaits que Fontenelle exerça envers lui et envers Prémonval. Barbier a rapporté cette lettre à l'article *Esprit de Fontenelle*, de son *Dictionnaire des anonymes*. (T.)

Une femme de beaucoup d'esprit et de mérite (Mme Geoffrin) en laquelle il avait beaucoup de confiance et qu'il a nommée pour l'exécution de son testament, dit que, pour le porter à obliger ou à rendre service, il n'y avait qu'un moyen, c'était de lui ordonner ce qu'il devait faire. Il n'avait point de réplique aux *il faut*. Il n'aurait jamais senti ce qui n'eût été que convenable ou à propos[1]. Mais ce qu'on cite de plus horrible en ce genre, c'est l'histoire des asperges. M. de Fontenelle les aimait singulièrement, surtout accommodées à l'huile. Un de ses amis qui aimait à les manger au beurre (je ne sais si ce n'est pas l'abbé Terrasson) étant venu un jour lui demander à dîner, il lui dit qu'il lui faisait un grand sacrifice en lui cédant la moitié de son plat d'asperges, et ordonna qu'on mît cette moitié au beurre. Peu de temps avant de se mettre à table, l'abbé se trouve mal et tombe un instant après en apoplexie. M. de Fontenelle se lève avec précipitation, court à la cuisine, et crie: *Tout à l'huile! tout à l'huile!* Ce qu'il y a peut-être de plus odieux dans cette aventure, c'est que, peu de temps après, étant à dîner chez ce même milord Hyde dont j'ai parlé, et voyant servir des asperges, il dit qu'il remarquait que son mot les avait mises à la mode[2]; et avec cette façon de penser, il aurait eu vraisemblablement peu d'amis si la vanité d'être lié avec un homme célèbre ne lui en eût conservé quelques-uns. C'est cette grande indifférence qui faisait le fond de son caractère; il la portait sur tout, et elle nuisait souvent à la justesse de son esprit, principalement dans toutes les choses qui étaient du ressort du sentiment. Il disait que, s'il eût tenu la vérité dans ses mains comme un oiseau, il l'aurait étouffée[3], tant il regardait le plus beau présent du ciel comme inutile et dangereux pour le genre humain. Il n'avait nulle opinion en fait de religion, et cette indifférence qu'il a conservée toute sa vie est bien plus simple dans un esprit vraiment philosophique que sa tiédeur à l'égard de la vérité. Il disait encore que, s'il avait dans son coffre un papier horrible et capable de le déshonorer aux yeux de la

1. On prétend qu'il disait au sujet d'un bienfait : *Cela se doit.* (T.)

2. Toute cette anecdote a été rejetée par les biographes de Fontenelle. Nous la regardons également comme une noire calomnie contre sa mémoire. (T.)

3. Le mot de Fontenelle est : « Si j'avais la main remplie de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. »

postérité, il ne se donnerait pas la peine de l'en tirer et de le brûler, pourvu qu'il fût sûr de le dérober à la connaissance du public durant sa vie. Ce sentiment n'est pas naturel. « La honte est un des premiers sentiments de l'homme en société, et la honte nous fait redouter le mépris même au delà du trépas, » nous dit M. Diderot dans un de ses ouvrages qui va paraître. C'était un mot d'autant plus extraordinaire dans la bouche de M. de Fontenelle, qu'il avait un goût excessif pour la louange [1]. Il n'était rien moins que difficile sur ce chapitre, et l'esprit le plus ingénieux, le plus épigrammatique, le plus délicat en galanterie, ne s'offensait point des éloges les plus plats et les plus lourds que de certaines gens lui prodiguaient. Un homme lui ayant dit un jour : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit. — N'importe, lui répondit M. de Fontenelle, louez toujours. » Je l'ai entendu se plaindre de ce que les étrangers et surtout les Anglais faisaient plus de cas de lui que ses compatriotes. Mme Geoffrin lui répondit à cela fort plaisamment : « C'est que nous vous voyons de trop près. Vous savez, ajouta-t-elle, que nul héros n'est un grand homme pour son valet de chambre. »

Ces traits peuvent suffire pour vous donner une idée du caractère de cet homme célèbre, à qui il ne manquait pour être grand qu'une imagination plus vive, échauffée par un cœur sensible. Il est vrai que ce n'est pas peu de chose. Avec tant de lumière dans l'esprit, il n'a pu entrer dans la carrière du génie, et le défaut de sensibilité l'a laissé sans goût; il l'a exposé, comme nous avons remarqué, à servir de modèle à toute une classe de mauvais écrivains; il a rendu ses jugements, en fait de goût, téméraires, faux et de nulle conséquence. On sait avec combien d'efforts M. de Fontenelle et M. de La Motte ont combattu le mérite des anciens. Deux athlètes de cette force n'ont cependant fait que pitié, malgré la pénétration et la logique dont ils se piquaient et dont ils se sont parés inutilement dans cette ridicule et vaine dispute. Il serait difficile d'amasser sur

1. La Place, dans ses *Pièces intéressantes et peu connues*, t. II, p. 305, dit que Fontenelle lui montra dans son antichambre un grand coffre où il avait entassé, sans les lire, toutes les satires et critiques dont sa personne et ses ouvrages avaient été l'objet depuis son début dans les lettres. Si ce fait est vrai, il prouve qu'il avait du moins pour l'envie un dédain assez philosophique. (T.)

un sujet plus de platitudes que celles qu'on a fait imprimer pour prouver la supériorité des modernes sur les anciens. On eût dit que M. de Fontenelle, M. de La Motte, et l'abbé Terrasson, n'avaient fait tous ces efforts que pour prouver la misère et la pauvreté de l'esprit lorsqu'il n'est pas guidé par le sentiment. C'est un aveugle qui marche avec confiance dans les ténèbres, qui s'égare méthodiquement, et dont chaque pas conduit à une nouvelle erreur. Malheur à un peuple si jamais ses Fontenelle et ses La Motte réussissent à abattre la statue d'Homère et de Sophocle, de Cicéron et de Virgile! Sous quels noms le génie sera-t-il révéré sur la terre, si ce n'est sous les noms immortels de ces grands hommes?

— Je suis plus porté que personne à passer sur les petites taches qu'on pourrait trouver dans les ouvrages de M. de Voltaire. L'*Essai sur l'histoire universelle* qu'il vient de donner, et qui a encore réuni tous les suffrages, suffirait pour immortaliser son auteur, s'il avait besoin de nouveaux titres. Mais comment est-il possible que cet illustre écrivain ait si mal parlé d'Homère au commencement du troisième volume où il traite de la renaissance des lettres en Italie? Il donne presque en tout la préférence aux modernes. Il ne se fait nulle peine à mettre l'*Orlando furioso* de l'Arioste au-dessus de l'*Odyssée*, et, ce qui est incroyable, la *Jérusalem* du Tasse au-dessus de l'*Iliade*. Si cet arrêt eût été prononcé par M. de Fontenelle, on n'en parlerait point; il aurait été sans conséquence. Mais que ce soit M. de Voltaire qui porte ce jugement, c'est une chose réellement inconcevable. Je crois avoir eu l'honneur de vous observer quelque part que les modernes n'avaient pas seulement encore trouvé la machine de leur poëme épique, et que dans la misère où ils sont à cet égard, ils ne se font pas faute d'emprunter celle d'Homère, qui cependant ne saurait leur convenir. Quand ils auraient son génie, il leur sera toujours supérieur par le sublime et la simplicité des mœurs qui donnent à ses poëmes des charmes si touchants. Hélas! si ce père de la poésie voulait reprendre sur ses descendants tout ce qu'ils lui ont emprunté, que nous resterait-il de l'*Énéide*, de la *Jérusalem*, du *Roland*, de la *Lusiade*, de la *Henriade*, et de tout ce qu'on ose nommer en ce genre?

— Les jésuites ont commencé avec cette année un nouveau

journal, intitulé *la Religion vengée* [1]. Leur projet est de combattre un peuple paisible et tranquille qui ne combat jamais pour des opinions; qui, à la vérité, n'admet point de révélation, mais dont la morale est fondée sur la justice et la bienfaisance générales : voilà les gens que des moines hypocrites et implacables poursuivent sans relâche, et qu'ils extermineraient par le feu s'ils étaient les maîtres. Il est naturel que les enfants des ténèbres redoutent la lumière, et qu'ils haïssent ceux qui la répandent parmi les hommes. A en juger par le début de ces vénérables pères, ce journal deviendra bientôt un libelle d'autant plus infâme que ceux qui seront calomniés ne pourront opposer à leurs ennemis que le silence et le mépris. Déjà on y attaque M. de Voltaire d'une manière atroce, et il faut croire qu'on n'y oubliera aucun de ceux qui par leurs écrits ont bien mérité de l'humanité. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les auteurs ténébreux de ce journal ont osé le faire paraître sous les auspices de M. le Dauphin.

— Un imbécile échappé de leur école vient d'attaquer le poëme de la *Religion naturelle*, que vous avez lu avec tant de fruit et tant de satisfaction. Il a fait imprimer près de trois cents pages de *Réflexions philosophiques et littéraires* sur ce poëme [2]. Vous verriez ce que c'est que ce philosophe, si son délire pouvait mériter un seul de vos regards : il n'a été lu de personne.

— Il n'y a point de folie qui ne passe par la tête de quelques hommes. Un certain M. de Caux de Cappeval, qui combattit jadis la musique italienne en fort mauvais vers [3], vous propose aujourd'hui par souscription cinq volumes in-octavo. On donnerait à deviner en mille ce qu'il compte mettre dans ces volumes : premièrement, la *Pucelle* de Chapelain, revue et corrigée. La réforme ne tombera que sur le style; car l'ordonnance

1. *La Religion vengée* ne sortait point de chez les jésuites, comme le veut Grimm. Les rédacteurs de cet ouvrage périodique étaient l'avocat Soret et le P. Hayer, récollet. (B.)

2. Ce n'est pas non plus un imbécile échappé de l'école des jésuites, qui a attaqué le poëme de la *Religion naturelle*, de Voltaire, dans l'ouvrage intitulé *Réflexions philosophiques et littéraires* sur ce poëme; c'est Thomas, qui était alors professeur de l'Université. (B.)

3. L'œuvre de Caux de Cappeval était intitulée *Apologie du goût français relativement à l'opéra*, poëme, avec un *Discours apologétique* et des *Adieux aux Bouffons*, en vers, 1754, in-8. (T.)

de ce célèbre et malheureux poëme est, suivant M. de Caux, un chef-d'œuvre. Chapelain était un versificateur dur et rude, M. de Caux de Cappeval est un versificateur froid et plat; mêlez ensemble tout cela, et vous aurez une *Pucelle* de Chapelain, corrigée par M. de Caux. Il semble que le correcteur ait craint de faire tort à la *Henriade* par son travail. Pour prévenir la chute de ce poëme, il l'a traduit en vers latins et le fera imprimer, dans ce travestissement, à la suite de la *Pucelle*. Il observe lui-même modestement que c'est là un sûr moyen de transmettre la *Henriade* à la postérité; c'est-à-dire qu'elle n'y serait point allée sans M. de Caux. Cette postérité sera bien étonnée de trouver quelque chose de commun entre M. de Voltaire et M. de Cappeval. Ces deux poëmes épiques, ainsi préservés de leur ruine par M. de Caux, seront accompagnés de plusieurs poésies de sa façon, que vous serez fort aise de ne jamais lire[1].

— M. l'abbé Aubert a recueilli les fables qu'il avait fait imprimer successivement dans le *Mercure*, où vous pouvez en avoir vu. Il s'en faut bien que ce jeune fabuliste soit animé du génie du divin La Fontaine; ses fables peuvent convenir tout au plus à des enfants qui n'ont pas droit d'être difficiles[2].

— M. de La Cour Dumonville a publié, à l'usage des enfants, des *Fables moralisées en quatrains*[3]. Cela fait un petit volume de mauvais vers. Dédicace, préface, épilogue, envoi, supplication aux critiques, tout est en quatrains.

— Il y avait un *Dictionnaire généalogique, héraldique, chronologique et historique, des premières maisons de France et des maisons souveraines et principales de l'Europe*, en trois gros volumes in-octavo[4].

— Mme Husson vient de commettre un plagiat insigne. Elle a fait imprimer sous son nom un conte intitulé *Boca, ou la*

1. Il ne parut que le prospectus de cette ridicule entreprise. Toutefois Caux de Cappeval publia en 1772 *Voltarii Henriados libri X*, Deux-Ponts, in-12. Caux se croyait supérieur à Voltaire, qu'il appelait le *Lucain des Français*. Grimm fait mention de cette dernière publication vers la fin de la lettre de juillet 1772. (T.)

2. L'abbé Aubert, envers lequel Voltaire, qui avait le droit d'être difficile, s'est, de beaucoup, montré moins sévère que Grimm, n'est mort qu'en 1814. (T.)

3. Paris, 1756, in-12.

4. Ce sont les trois premiers volumes du grand ouvrage de La Chesnaye-des-Bois, dont la première édition forme sept volumes in-8° et la seconde dix-huit, in-4°.

Vertu récompensée[1]. Cette dernière moitié du titre est la seule chose, dans son conte, qui lui appartienne. Il avait été imprimé tout au long dans un recueil de contes, il y a quelques années, dont il n'y eut alors que très-peu d'exemplaires répandus dans le public. Mme Husson n'a pas seulement cru nécessaire de changer les noms des personnages.

— On a tiré d'un ancien mauvais recueil, intitulé *Lectures sérieuses et amusantes*, un ouvrage qu'on vient d'imprimer séparément, et qui a eu une sorte de succès. Il a pour titre *Lettres de Mme du Montier à la marquise de ***, sa fille, avec les réponses*[2]. Le moindre reproche qu'on puisse faire à l'auteur de ces lettres, c'est de n'avoir ni le ton, ni l'usage du monde. J'avoue qu'en général je fais un cas très-médiocre de ces lettres. On y trouve de fort bonnes choses, dit-on. Quel est le livre de morale où l'on n'en trouve? Il faut, pour obtenir mon suffrage, présenter ses idées d'une manière forte et élevée; Mme du Montier et sa pauvre fille sont bien loin de cette manière, et ne sauraient, par conséquent, m'intéresser. Cet ouvrage est singulièrement mal écrit.

— M. l'abbé Séran de La Tour, auteur de quelques mauvais ouvrages et qui a conçu autrefois le noble projet de corriger Plutarque et de rendre ses *Hommes illustres* plus intéressants, vient de publier un *Parallèle entre les Carthaginois et les Anglais*[3], dans lequel il compare la seconde guerre punique à la querelle que les Anglais ont suscitée à la France et qui a occasionné la guerre présente. Personne n'a été tenté de lire cet insipide ouvrage.

— Si la conquête de Minorque procure à la France autant d'avantages qu'elle lui a valu de mauvaises productions en vers et en prose, les politiques seront aussi contents que les gens de goût sont excédés. On a imprimé depuis peu un poëme héroïque en quatre chants, intitulé *Minorque conquise*[4]; *item*, un roman historique intitulé *le Siége de Mahon*; *item*, un *Essai politique*

1. Les bibliographes sont muets sur ce plagiat et sur l'auteur qui s'en est rendu coupable.

2. (Par Mme Le Prince de Beaumont.) Plusieurs fois réimprimées. Les bibliographes assignent à tort à cette première édition la date de 1758.

3. Paris, 1756, in-12.

4. Le poëme est de P.-N. Brunet; l'auteur du roman nous est inconnu; celui de l'*Essai politique* est Hugary de La Marche-Courmont.

MARS

1er mars 1757.

Les ouvrages de génie ont une marque caractéristique à laquelle il est difficile de les méconnaître; ils portent dans l'esprit et dans le cœur une chaleur inconnue, des commotions vives, des sentiments non éprouvés. Bientôt la fermentation se communique de proche en proche; tout un peuple en est saisi, et les impressions qui lui en restent sont quelquefois éternelles. On retrouve leur influence dans l'esprit, dans les mœurs, dans le caractère, et jusque dans les préjugés d'une nation. C'est par ce moyen qu'un seul homme qui paraît au milieu des ténèbres les dissipe souvent par son seul génie, éclaire et échauffe tout son siècle, et porte sa nation à un degré de lumière et de perfection auquel elle n'aurait jamais atteint sans lui, ou qu'elle n'aurait, du moins, pu atteindre qu'après des siècles de travaux et de recherches. Aussi jamais ouvrage de génie n'a paru sans causer quelque révolution; et malheur au peuple qui produit un homme de génie sans qu'il en résulte pour lui des avantages pour plus d'une génération. M. Diderot vient de donner un ouvrage qui a produit dans le public tous les effets dont je viens de parler et qui caractérisent un grand succès. Quelque étranger que soit le genre de la comédie du *Fils naturel, ou les Épreuves de la vertu;* quelque neuve que soit la poétique répandue dans les trois *Entretiens* dont cette pièce est accompagnée, l'enthousiasme des premiers jours a été général. Tous les gens d'esprit ont admiré cet ouvrage, tous les cœurs délicats et sensibles l'ont honoré de leurs pleurs. L'envie et la sottise n'ont osé élever la voix : le public est sorti de cette lecture meilleur et plus éclairé qu'il n'était.

Je n'entreprendrai point de vous donner une idée de ce beau et sublime ouvrage : vous y remarquerez avec transport l'élévation des pensées, l'énergie et la beauté du discours, la noble simplicité des personnages et de l'action, et tout ce qu'elle a de touchant et de pathétique. Vous observerez, et dans la pièce et dans les *Entretiens*, l'abondance des idées,

la quantité prodigieuse de vues neuves, de tableaux vrais, simples, touchants et souvent sublimes, la chaleur et la fécondité d'une imagination toujours également admirable. Aucun des traits dont ce livre est rempli ne vous échappera. Avec quelle émotion délicieuse vous trouverez la vertu et l'humanité jusque dans le cœur et dans la bouche des valets! « C'est un malheureux, et il y a longtemps qu'il attend... Qu'il entre. » Les larmes couleront de vos yeux à la fin du second acte, où vous trouverez Dorval dans l'abattement et dans l'agonie, après qu'il a lutté si longtemps contre sa passion. « Dans quelles ténèbres suis-je tombé! O Rosalie! ô vertu! ô tourment! » Vous serez touché à chaque instant par des traits pareils à celui-ci : « Nul de nous ne connaît son sort. Tout ce que nous savons, c'est que, à mesure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté qui nous suit. » Vous verrez avec enthousiasme la poésie touchante et pathétique de la scène d'André du troisième acte. « Ces bras nus qui cherchent dans l'obscurité la plainte, ils m'ont arraché le pain, ils m'ont ôté ma paille. » Aucune de ces beautés ne vous aura échappé. La seconde scène du quatrième acte n'aura pas non plus échappé à la finesse de votre goût; vous y trouverez une simplicité si pathétique, et je ne sais quoi de vague et de délié dans le discours de Rosalie, qui répond toujours plus à sa pensée qu'au discours de Constance, et pour laquelle les caresses de Constance deviennent en ce moment un supplice. Vous serez saisi dans la grande scène qui suit, entre Dorval et Constance, de la morale élevée et pathétique qui règne dans ce long entretien; enfin vous regarderez la scène troisième du cinquième acte, entre Dorval et Rosalie, comme un chef-d'œuvre d'éloquence auquel il serait peut-être difficile de rien trouver de comparable dans toutes les productions modernes. En général, on aurait regardé jusqu'à présent comme une entreprise folle de faire faire, dans la même pièce, deux déclarations d'amour à deux femmes, et de les rendre plus intéressantes et plus estimables aux yeux des spectateurs. Autre singularité plus grande encore, c'est de faire renoncer deux personnes à leur passion par la seule force du discours. Il n'y a que M. Diderot qui puisse entreprendre de pareilles choses, et qui puisse se flatter d'y réussir. Son exemple prouve plus que jamais que le génie peut tout oser, et

que, quelle que soit la force, quels que soient les emportements de la passion, la vérité et la vertu sont plus fortes qu'elle. M. Diderot n'a pas eu besoin de la faible ressource des contrastes pour intriguer et soutenir sa pièce; et une des choses qui n'est pas la moins singulière, c'est que tous les personnages de sa comédie sont également honnêtes, qu'ils sont tous intéressants, sans que l'intérêt que chacun mérite en particulier nuise à l'unité de l'intérêt général.

Je ne connais rien qui soit plus voisin et plus digne de l'antiquité que les dialogues qui se trouvent à la suite de cette comédie; vous croiriez être avec Platon ou Cicéron; et le philosophe Diderot, du XVIII[e] siècle, n'a pas moins de lumière dans l'esprit, moins de chaleur dans l'imagination, ni moins de vertus dans le cœur que ces deux grands hommes de l'antiquité. Le plaisir que vous fera la lecture de ces *Entretiens* ne sera pas exempt de regrets. On voit avec chagrin de combien de beautés nous nous privons par une nonchalance et par je ne ne sais quoi de mou que nous portons non-seulement dans nos affaires, mais jusque dans nos amusements. C'est cette négligence et quelquefois de vaines prétentions qui nous tiennent, dans les beaux-arts mêmes, éloignés de cette perfection à laquelle tout paraît devoir les porter. Quand on a lu les *Entretiens* de Dorval, on ne peut que plaindre un peuple qui néglige ses théâtres à ce point, qui se croit arrivé au suprême degré de beauté, quoique la bienséance et un goût étroit, compassé et timide, l'en aient toujours écarté, et qui croit tous les genres épuisés lorsque les vraiment sublimes ne sont pas seulement entamés. Vous verrez combien M. Diderot ouvre de nouvelles carrières au génie, et vous en conclurez combien M. de Voltaire a tort de répéter, dans plusieurs endroits de son *Histoire universelle,* que les hommes de génie du siècle précédent nous ont prévenus en tout, et qu'il ne nous reste plus que la stérile gloire de les imiter. Qu'il me soit permis, en finissant cet article, de remarquer deux endroits admirables dans ces dialogues : le premier est le morceau sur l'enthousiasme, et se trouve au commencement du second *Entretien.* Quelle touche! Le second est l'esquisse de tragédie que Dorval prétend avoir faite sur le même sujet que celui de la pièce. Ce canevas se trouve dans le troisième *Entretien.* Jamais je n'ai éprouvé d'impression pareille au

frémissement sourd et terrible que m'a causé cette lecture. Charles, qui se jette aux pieds de son maître et se colle le visage contre terre, ne vous aura pas moins frappé que moi. Ceux qui sont en état de pressentir les révolutions et les événements qu'elles amènent prétendent que cette pièce fera une révolution sur notre théâtre, et que M. Diderot n'a qu'à conti nuer à travailler en ce genre pour être le maître absolu d théâtre. Ma prédiction va plus loin : il ne tient qu'à M. Diderot de faire une révolution salutaire dans les mœurs en ramenant *les conditions* sur la scène, et son *Père de famille* accomplira cette prédiction[1].

— M. Dumarsais, qui avait une grande célébrité à Paris pour sa profonde connaissance de la langue française, vient de mourir dans un âge fort avancé. Il n'était pas en odeur de sainteté parmi les dévots, qui lui reprochaient d'avoir pris Dieu en grippe. C'est lui qui faisait les articles de grammaire pour l'*Encyclopédie*. Ces articles sont fort estimés. Il ne sera pas aisé à remplacer.

— M. Carlet de La Rosière vient de donner au public les *Stratagèmes de guerre dont se sont servis les plus grands capitaines du monde jusqu'à la paix dernière*[2]. C'est une mauvaise rapsodie. Tout devient stratagème aux yeux de cet innocent auteur.

— *La France sauvée* est un poëme de M. d'Arnaud sur l'assassinat du roi. Ce poëme n'a pas fait fortune.

— On a imprimé clandestinement des observations sur le même événement, dans lesquelles on remarque que, de tous les corps du royaume, il n'y a que les jésuites qui puissent être soupçonnés d'avoir pris part à un pareil forfait. Il est fâcheux pour ces Pères d'avoir toujours laissé quelques nuages sur leurs principes à cet égard.

— *Le Citoyen zélé, ou la Résolution d'un problème intéressant sur la multiplicité des Académies. Sujet proposé par l'Académie française*[3], petite brochure que vous ne serez pas tenté de lire.

1. *Le Fils naturel* fut représenté le 26 septembre 1771 ; voir la lettre du 1er novembre 1771.

2. Paris, 1756, in-12.

3. (Par l'abbé C.-J. Boncerf.) 1757, in-8.

15 mars 1757.

— La Comédie-Française a donné, le 28 du mois dernier, la première représentation de la mort d'*Hercule*, tragédie nouvelle par M. Renout, auteur d'une mauvaise féerie, intitulée *Zélide*, qui eut quelques représentations il y a dix-huit mois[1]. *Hercule* a eu un sort moins heureux : on pouvait le siffler dès le premier acte, on n'a cependant commencé qu'au troisième. Il est vrai que les ris et les huées du parterre n'ont plus cessé pendant le quatrième et le cinquième jusqu'à la mort de cet infortuné Hercule. Il ne me sera pas trop aisé de vous donner une idée de cette pièce. Quoiqu'elle soit d'un tiers plus longue qu'une tragédie ordinaire, on n'y trouve aucun fond; et, si c'est un mérite de faire de longues scènes sans idées, il faut convenir que M. Renout le possède bien supérieurement. J'admire toujours le courage et la confiance des auteurs sans talent. Un homme de génie, à moins d'être entraîné par la fougue de son imagination, n'oserait jamais se charger de faire parler ces grands hommes de l'antiquité, dont il est si difficile de deviner les accents. Rien ne coûte moins à nos petits auteurs; ils osent faire parler Hercule, Philoctète, Achille, après Homère, Sophocle et Euripide, et souiller avec intrépidité les cendres des grands hommes. C'est en quoi seulement ils agissent bien mal pour leur intérêt même; car le public passe bien des sottises dans la bouche d'un héros imaginaire, et il est impossible qu'il en souffre lorsque c'est Hercule qui parle : un héros imaginé et inconnu ne reçoit d'élévation que celle que son auteur lui donne; les personnages illustres de l'antiquité en ont tant dans notre imagination qu'il ne faut pas être médiocrement habile pour nous satisfaire. M. Renout a cru remédier au défaut de chaleur et de génie par un nombre prodigieux de sentences et de maximes; il en a mis dans sa pièce plus que vous n'en trouverez dans toutes celles qu'on a jouées depuis trente ans ensemble, et ce n'est pas peu dire; avec cela j'aurais de la peine à vous en citer une seule qui ne fût triviale, maussadement dite, ou fausse. Si vous en voulez de neuves, en voici un modèle :

1 Voir la lettre du 15 juin 1755.

Qui ne craint point l'écueil peut bien faire naufrage.

J'en ai remarqué une autre à qui le parterre a trouvé un vernis de la morale des jésuites. La voici :

Mais trahir un tyran ne fut jamais un crime.

Pour la rendre supportable, il eût fallu mettre *punir* au lieu de *trahir ;* car les honnêtes gens sont d'avis qu'il ne faut trahir personne. Si M. Renout faisait imprimer sa pièce[1], il serait curieux de compter le nombre des maximes qui y sont; elles font sûrement les trois quarts de ses vers, mais on trouverait difficilement quelque chose de plus platement et de plus froidement écrit que cette tragédie. On nous répète sans cesse que nous devons à Quinault l'invention du genre merveilleux. Si cela est, nous lui avons obligation d'une mauvaise chose; mais il ne tiendrait qu'aux Italiens de réclamer cette invention : ils n'ont pas fait d'autres pièces au commencement et vers le milieu du XVII[e] siècle. L'*Ercole amante*, que le cardinal Mazarin fit jouer en France, et qui ne réussit point, en fait foi. C'est par cet opéra que Quinault et Lulli ont appris à en faire. Les Italiens ont abandonné depuis le genre merveilleux, qu'ils ont jugé mauvais, et ils ont créé de nos jours la vraie musique. Cette *Ercole amante* finit d'une manière bien sublime dans ce genre. Quinault n'a rien qu'on puisse comparer à cette fin. On voit Hercule sur le bûcher; les flammes vont consumer le héros; il adresse une prière fort pathétique à Jupiter son père; il lui dit qu'il consent à périr : « Mais, ô mon père, épargne-moi la honte de périr aux yeux de mes ennemis, et de les voir jouir de mes tourments ! » Aussitôt un nuage descend, et dérobe le héros et le bûcher aux yeux de tous ceux qui assistent à cet effrayant spectacle, et la pièce finit.

— L'Académie française vient de nommer M. Séguier, avocat général du roi au Parlement, pour remplir la place vacante par la mort de M. de Fontenelle. M. Séguier avait pour titre son nom. Il a la réputation d'un homme fort éloquent, talent rare que les magistrats ont occasion d'exercer quelquefois.

1. Cet *Hercule* ne fut pas imprimé, et n'eut que cette représentation.

— M. l'évêque d'Autun[1] ayant été nommé par la même Académie, il y a plus de six mois, pour remplacer M. le cardinal de Soubise, ce prélat vient de faire son discours de réception. On l'a trouvé bien, quoique long; comme il a été débité avec beaucoup de grâce, on craint qu'il ne fasse pas le même plaisir à la lecture. M. Dupré de Saint-Maur a répondu à M. l'évêque d'Autun fort froidement et fort maussadement[2]. Après quoi M. d'Alembert a lu des *Réflexions sur l'usage et sur l'abus de la philosophie dans les matières de goût*[3]. Cette lecture n'a pas trop réussi. Il faut cependant convenir que l'auteur avait choisi là un beau sujet.

— Louis XIII fit retrancher de la tragédie du *Cid* quatre vers qu'il croyait dangereux, et qui étaient bien dans la bouche du vieillard qui les disait. La tragédie ne doit pas être un recueil de maximes absolues. Chacun fait les siennes suivant ses préjugés. Voici comment parlait le père du Cid[4] :

Les satisfactions n'apaisent point une âme;
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffame;
Et de pareils accords l'effet le plus commun
Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.

— Mlle de Lussan, dont vous connaissez les romans et les ouvrages historiques, vient de donner en dernier lieu l'*Histoire de la révolution du royaume de Naples dans les années 1647 et 1648*, en quatre volumes in-12[5]. C'est parler improprement que d'appeler révolution une émeute populaire qui n'a pas changé la constitution de l'État. C'est l'entreprise hardie du duc de Guise et l'aventure singulière de Mazaniello qui font l'objet de cette histoire. J'ai eu l'honneur de vous parler autrefois des

1. De Montazet, depuis archevêque de Lyon. Il fut reçu le 14 mars.

2. Collé, qui ne juge pas le discours de Dupré de Saint-Maur plus favorablement, ajoute : « Bien des gens doutent encore malgré cela, vu la bêtise et l'ineptie de cet homme d'esprit-là, que ce soit lui-même qui l'ait composé. On croit que sa femme y a eu une très-grande part. » (*Journal historique*, t. II, p. 169.)

3. Pages 326 et suivantes du tome IV de l'édition de ses *Œuvres*, Belin, 1822.

4. C'est une erreur : ces vers étaient dits par le comte de Gormas dans la première scène du second acte.

5. Cet ouvrage, attribué à Mlle de Lussan, paraît, d'après Barbier et Quérard, devoir l'être bien plutôt à Baudot de Juilly. (T.)

talents de l'auteur en ce genre. Une femme qui a vieilli dans le métier de romancier laisse toujours au public un peu de défiance sur la foi que mérite son pinceau historique.

— Mme du Bocage, connue par une imitation de Milton et par la tragédie des *Amazones*, qui eut quelques représentations en 1749, a publié, au commencement de cette année, un poëme épique dont, heureusement pour la gloire de l'auteur, le public ne s'est point occupé. Ce poëme est intitulé *la Colombiade, ou la Foi portée au nouveau monde*. On a fait beaucoup de mauvaises plaisanteries sur ce titre; on en aurait pu faire de plus cruelles sur l'exécution et les détails de ce poëme. Christophe Colomb, car c'est lui qui donne son nom à l'ouvrage, y devient apôtre et missionnaire. Rien ne prouve mieux combien la carcasse du poëme épique moderne est ridicule que les gens sans génie qui s'essayent en ce genre : les puérilités que vous trouverez dans *la Colombiade* en font foi ; mais le sexe de l'auteur ne permet pas qu'on juge son poëme avec sévérité. Si Mme du Bocage n'a pas reçu en partage le génie de la poésie, elle a en revanche des vertus et tous les agréments d'une société douce. Ses amis le disent ainsi. Ils devraient l'engager à jeter les pinceaux et la palette, et à se contenter de la justice que le public rend toujours au mérite quand il n'est pas défiguré par des prétentions ridicules. On n'a pas pardonné à Mme du Bocage d'avoir mis à la tête de *la Colombiade* son portrait avec l'inscription : *Forma Venus, arte Minerva*. Cette modestie est inouïe.

ÉPITAPHE DE M. L'ABBÉ DE VOISENON

QUI PROMIT HIER D'ÊTRE MORT AUJOURD'HUI,
S'IL NE VENAIT PAS DINER DANS LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ

PAR M. FAUVEAU.

Ci-gît, brillant par la saillie,
A côté de deux yeux charmants,
Le plus aimable des enfants
De la séduisante Thalie.
Son esprit et son enjouement
Ont fait le charme et l'ornement
De la meilleure compagnie.
Si les Muses en paradis,

Des auteurs et des beaux esprits
Ont le droit de marquer les places,
Il sera fêté tous les jours
Par le cortége des Amours,
Et canonisé par les Grâces.

AVRIL

1er avril 1751.

Ce que j'ai dit en dernier lieu sur les révolutions que tous les grands ouvrages, et surtout les ouvrages de génie, produisent dans une nation, peut s'appliquer dans toute son étendue à l'*Essai sur l'histoire universelle* que M. de Voltaire a donné cet hiver en sept gros volumes[1]. Indépendamment du génie qui anime tout ce qui sort de sa plume, j'ai eu occasion de remarquer plus d'une fois qu'un des grands services que cet écrivain illustre a rendus à la France et à tous les peuples de l'Europe, c'est d'avoir étendu l'empire de la raison et d'avoir rendu la philosophie populaire. Tous ses écrits respirent l'amour de la vertu et une passion généreuse pour le bien de l'humanité; mais il n'y en a aucun où cette passion soit portée plus loin que dans cette histoire universelle. On ne pourrait avoir trop mauvaise opinion d'un peuple qui aurait continuellement de pareils ouvrages entre ses mains sans en devenir plus doux, plus éclairé et plus juste. Le bien inestimable que cette histoire ne manquera pas de produire sera donc principalement de faire germer dans nos cœurs, de génération en génération, les principes de justice, d'équité, de compassion et de bienfaisance; de nous éloigner de toute violence, de cette fureur de persécuter et d'opprimer nos semblables pour avoir d'autres opinions que les nôtres; d'affaiblir enfin, et, s'il est possible, d'anéantir, cet esprit intolérant qui a si longtemps ravagé la terre, et dont les horribles excès auraient dû, ce me semble, exterminer la race humaine. Le livre de M. de Voltaire n'em-

1. Voir la fin de la lettre du 15 janvier précédent.

pêchera point sans doute qu'il n'y ait des guerres, que les grands corps politiques ne s'entre-choquent, que les nations n'éprouvent des révolutions fréquentes. Tel est le sort de cette immense machine, de cette vaste matière toujours en fermentation, qu'elle a besoin pour subsister d'être agitée par des vicissitudes perpétuelles. Mais s'il est permis au genre humain d'espérer quelques jours sereins après des siècles entiers d'orages, ne pourrons-nous pas nous flatter de voir enfin succéder à tant d'horreurs et de cruautés une sorte d'indulgence et de douceur, dont des êtres aussi faibles et aussi imparfaits que nous ont tant de besoin, et qui ferait éclore parmi les peuples un esprit d'humanité universel et un droit des gens plus exact et moins rigoureux? Voilà, ce me semble, le but de l'histoire de M. de Voltaire. Mais si cet ouvrage ne peut obtenir ce succès qu'à force de temps et lentement, du moins son auteur peut jouir de cette grande et solide consolation d'avoir édifié tous les gens de bien, réuni les suffrages de tous les philosophes, non pas de ceux qui osent en prendre le nom sans droit, mais de ces cœurs sensibles, de ces esprits droits et justes qui jugent dans le silence et qui jouissent sans orgueil de tout le bien qu'on fait à l'humanité. M. de Voltaire vous fera venir les larmes aux yeux dans mille endroits de son livre. Quel plus digne éloge pourrait-on faire d'un historien et d'un philosophe qui sait intéresser ainsi! Mais il ne s'agit pas ici de faire le panégyrique de M. de Voltaire; son éloge doit être gravé dans tous les cœurs, et il se présentera à vous presque à chaque page pendant le cours de cette lecture. Voyons plutôt quelques objections importantes qu'on pourrait faire contre le plan et l'exécution de cet ouvrage, et qu'il faut soumettre à votre jugement.

On a très-bien remarqué que, pour rendre cette lecture plus intéressante, on pourrait la commencer par le *Discours* de M. Bossuet *sur l'Histoire universelle*, et se former ainsi un tableau général de notre histoire depuis celle de Moïse jusqu'à nos jours. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Voltaire ne sera pas déparé par son prédécesseur, et qu'il l'emportera peut-être sur l'éloquence de celui-ci, à force de philosophie. Mais on s'est plaint qu'en général M. de Voltaire n'instruisait pas assez, et que, se bornant aux grands traits, il négligeait trop les détails. On a dit que quand on avait lu cette histoire, on ne savait guère

mieux les faits qu'auparavant : objection de peu de poids, et qui tombe moins sur l'historien que sur les peuples dont il a traité l'histoire. Il faut convenir que depuis le temps de Charlemagne, où commence l'ouvrage de M. de Voltaire, jusqu'à notre siècle, le genre humain n'a guère eu plus de deux moments brillants et quelques hasards heureux. Le siècle de Léon X en Italie, celui de Louis XIV, les grandes découvertes en mathématiques, en mécanique, en navigation, l'invention de l'imprimerie, la découverte du nouveau monde, voilà à peu près toutes nos grandes époques depuis huit cents ans : tout le reste est un tissu de barbarie et d'horreurs qui humilient, et dont les détails ne méritent nullement d'être conservés dans la mémoire des hommes. Sans doute que pendant ces longs siècles d'ignorance et de barbarie, il y a eu des hommes de génie dans tous les genres; mais les arts et les lettres étant totalement négligés, ces grands hommes n'ont pu survivre à leur destinée : leur nom a disparu avec eux. Dans ces siècles grossiers, les vertus des Scipions et des Catons auraient été inutiles à la terre, et faute d'un Plutarque la postérité n'aurait point joui d'un spectacle aussi consolant et aussi auguste. M. de Voltaire a donc très-bien fait de ne point entrer dans tous ces détails froids et ennuyeux dont les historiens ordinaires sont si prodigues. Il faut laisser ce travail aussi ingrat qu'inutile au P. Daniel, au P. Griffet, qui vient de donner l'*Histoire de Louis XIII* dans le goût de l'autre, à tous ces auteurs sans génie enfin, destinés à pourrir sous la poussière dans le fond d'un cabinet. C'est aux grands maîtres à tracer des tableaux pareils à celui que vous trouverez dans le septième volume de notre histoire, intitulé *Résumé de toute cette histoire*. On trouve dans cet ouvrage un grand nombre de tableaux semblables, et c'est là qu'on voit le grand écrivain.

Venons à une objection plus sérieuse. Je ne doute point que cet *Essai* n'eût fini tout différemment et n'eût été un modèle parfait si l'auteur n'eût jamais fait le *Siècle de Louis XIV*. Je crois avoir eu l'honneur autrefois de vous parler de cet ouvrage; malgré le succès qu'il a eu, je n'ai jamais pu me résoudre à le mettre au nombre de ces grands monuments que M. de Voltaire a élevés à sa gloire. Il m'a déplu au point de croire à l'auteur des talents médiocres pour l'histoire en général, erreur dont je me repens bien sincèrement. C'est que M. de Voltaire y a moins

fait l'historien que le panégyriste, et que ce dernier ne saurait intéresser; la vérité disparaît sous son pinceau ou en reçoit un vernis faux, incompatible avec la sévérité qu'elle exige. Soit qu'un panégyriste ne puisse jamais soutenir longtemps le ton de vérité, de philosophie et de gravité que l'histoire demande, soit qu'en général nous soyons encore trop près du siècle de Louis XIV pour en écrire les événements avec un esprit aussi dégagé de préjugés que ceux des siècles plus reculés, il est certain qu'il y a une dissonance remarquable entre le siècle de Louis XIV et le reste de cette histoire. On dirait que l'auteur change de mœurs, d'esprit et de philosophie; on dirait que ce n'est plus le même homme, si son coloris, toujours également vrai et brillant, pouvait laisser du doute sur la main qui a manié le pinceau, tant le ton devient différent, et ce changement n'est pas à la gloire du *Siècle de Louis XIV*. On regrette dans les cinquième et sixième volumes cette critique sévère et éclairée, cette philosophie toujours juste et élevée à laquelle on s'est accoutumé dans les volumes précédents. L'esprit et la finesse prennent la place de la vérité, et n'en dédommagent point.

— Vous lirez avec plaisir les *Lettres de mistress Fanny Butler à milord Charles Alfred, comte de Caitombridge*, écrites *en 1735, et traduites de l'anglais en 1756*, par Adélaïde de Varançay, un volume in-8[1]. Ce sont des lettres d'une femme à son amant, qui n'ont jamais existé en anglais. Elles ont été écrites très-réellement, non pour le public, mais pour un amant chéri, et on le voit bien par la chaleur, le désordre, la folie, le naturel, et le tour original, qui y règnent[2]. Tout n'est cependant pas égal. Le commencement surtout n'est pas de la force du reste. Et je soupçonne que ces lettres ont été altérées en plus d'un endroit, peut-être parce que l'auteur a craint de se faire reconnaître. Cela leur donne je ne sais quoi de vague qui ôte beaucoup de leur prix; avec un peu plus de franchise, on aurait rendu ce recueil charmant. Malgré cet effort de dégui-

1. Mme Riccoboni s'est cachée sous le masque d'Adélaïde de Varançay sur le frontispice de la première édition des *Lettres de mistress Fanny Butler*, et il existe cinq ou six réimpressions de ce roman sous ce même nom. C'est à tort aussi qu'on a mis sur le titre ces mots : *traduit de l'anglais*. (B.)

2. Grimm ne pouvait faire un éloge plus flatteur des *Lettres* de Mme Riccoboni que de prendre pour la réalité ce qui n'était véritablement qu'un roman. (T.)

ser et d'ôter la touche de la vérité, vous y trouverez des lettres qui vous feront le plus grand plaisir du monde.

15 avril 1757.

C'est un mauvais métier que celui d'un panégyriste ; il est incompatible avec les devoirs d'un philosophe, qui doit toujours exposer la vérité dans toute sa pureté et dans toute sa force, et qui ne peut la dérober au public sans se déshonorer. Le reproche que j'ai fait à M. de Voltaire sur son *Siècle de Louis XIV* est donc bien grave, et mérite d'être appuyé par des preuves. Je serais cependant assez porté à croire que cette dégradation dans le ton et ce relâchement de critique viennent en partie de ce que nous sommes placés trop près du siècle de Louis XIV, et qu'il n'est pas temps de le peindre encore. Dans cent ans d'ici il sera beaucoup mieux apprécié qu'il ne l'a été de nos jours, chacun sera à sa place, et le tout en sera mieux. Il en est de l'histoire comme des grands tableaux à figures colossales, ils veulent être vus à une certaine distance. Si vous les approchez de trop près, vous ne voyez plus que des masses, et l'exactitude des proportions vous échappe. Ce qu'on vient de dire n'excuse cependant pas entièrement l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. On pourrait aisément lui pardonner ce défaut de justesse dans l'étendue des détails ; mais on le voit avec chagrin louer des choses qu'il aurait blâmées si elles s'étaient passées du temps de François Ier, ou s'il avait pu renoncer au métier de panégyriste. Cette manie jette je ne sais quoi de faux et de déplaisant sur cette histoire, où l'on ne trouve plus l'homme supérieur qui a écrit le chapitre de Henri IV et celui de Louis XIII. Convient-il à M. de Voltaire de se faire le prôneur du faste de Louis XIV, d'en être ébloui comme le serait un écolier, d'applaudir à cette hauteur si déplacée à l'égard des nations étrangères et des faibles, qui a longtemps rendu le nom français odieux en Europe, d'excuser enfin tant de choses blâmables aux yeux du sage, et que l'histoire ne doit jamais passer aux souverains afin que ceux qui existent apprennent à trembler pour leur mémoire ? Louis XIV n'était pas assez éclairé pour jouer un rôle digne de son siècle. L'élévation et l'amour des grandes choses qui étaient en lui, n'étant pas secondés par l'es-

prit, substituaient sans cesse un vain faste à la grandeur réelle. Avec quelle complaisance M. de Voltaire cite ces pensions qu'il fit donner à des savants étrangers d'un bout de l'Europe à l'autre! Il y a dans cette munificence un air de grandeur qui n'éblouit pas le philosophe. Quand on pense que Louis XIV n'avait nulle idée du mérite de ceux qu'il récompensait ainsi, cette action n'est plus que fastueuse, et se réduit à rien[1]. Il eût été bien plus beau de diminuer les impôts des peuples que d'envoyer des présents à des étrangers dont on a déjà oublié les noms; et c'est ainsi que Henri IV aurait agi. Un roi éclairé et véritablement grand aurait du moins tâché d'attirer dans son royaume les étrangers d'un certain mérite, par ses bienfaits et surtout par la liberté et la tolérance. On cite encore avec plaisir le jour où Louis XIV vint au parlement en bottes fortes, le fouet à la main, pour faire enregistrer ses édits. Il était du devoir de M. de Voltaire de relever l'indécence de cette action, au lieu de l'approuver. Je n'y vois rien de grand. Les bottes ne vont aux rois qu'à la tête de leurs armées. J'aime mieux voir Henri IV venir au parlement pour porter des édits bursaux, et observant, au sortir du Palais, que le peuple ne criait pas *Vive le roi!* revenir chez lui triste, et dire à ses courtisans : « Ils ne sont pas contents de moi, ils ne m'ont rien dit; » et puis retourner tout d'un coup au Palais pour retirer ses édits, disant : « Il vaut mieux que je n'aie point d'argent, et qu'ils soient contents. » Voilà des traits que l'historien doit consacrer dans ses fastes, et que la postérité doit honorer de ses larmes.

La vengeance que Louis XIV tira sans raison de la république de Gênes ne devait pas non plus échapper à la censure de l'historien. C'est vraiment un beau triomphe que d'opprimer le faible, et de le forcer à des démarches dont la honte ne peut rejaillir que sur celui qui abuse ainsi de son pouvoir! L'arrivée du doge de Gênes à Versailles ne me paraît humiliante que pour Louis XIV. Vous connaissez le fameux *moi* de ce doge[2]. Si on lui eût demandé ce qu'il y avait de plus petit en France, il pouvait montrer le roi, et dire *lui*. En effet, Louis XIV ne soutint pas l'éclat et la gloire de son siècle, et il est malheureux

1. *A quoi bon tant lire?* disait Louis XIV à Dangeau. (T.)

2. Le marquis de Seignelay lui demandait ce qu'il trouvait de plus singulier Versailles : *Moi*, répondit-il. (T.)

pour lui d'avoir vu la décadence de la France dont il était le principal instrument, après l'avoir vue à ce haut degré de gloire sans y avoir contribué par son génie. Mais il était juste qu'un roi trop superbe ne mourût point sans être humilié. L'époque, à jamais fatale à la France, de la révocation de l'édit de Nantes, fut celle de la décadence du royaume et le tombeau de la prospérité publique. Les grands hommes dans tous les genres disparaissent, ou, s'il en reste encore, ils sont rares et isolés, comme dans un terrain longtemps cultivé et puis tout à coup négligé; il reste encore par ci par là quelques plantes qui déposent de la prospérité précédente sans pouvoir en retracer l'image. M. de Voltaire aurait élevé un monument digne de lui s'il avait osé envisager le siècle de Louis XIV sous ce point de vue, et il y aurait trouvé encore assez de sujets d'admiration. Le siècle des Corneille, des Racine, des Molière, des La Fontaine, des Turenne, des Condé, des Colbert, sera toujours mémorable. Mais notre historien porte sa fatale indulgence depuis les affaires les plus importantes jusque dans les détails les plus minces. Dans son chapitre des finances il s'élève contre ceux qui plaident la cause des cultivateurs, et qui gémissent sur la misère des peuples. Quel rôle indigne pour un philosophe! M. de Voltaire prétend que le laboureur est misérable partout, et il cite particulièrement l'Allemagne. L'intérêt de la vérité ne permet pas le silence. Il n'y a point de pays où le paysan soit plus misérable qu'en France: voilà la vérité et le grand vice de notre gouvernement. On connaît l'état du laboureur anglais. Si M. de Voltaire avait causé avec un paysan du pays d'Altenbourg, il aurait une idée plus juste du cultivateur allemand; ils ne sont misérables que dans les principautés ecclésiastiques, parce que le gouvernement des prêtres et des moines est le pire de tous. Dans le chapitre du calvinisme, notre historien fait le tableau de toutes les atrocités et de toutes les persécutions exercées contre les protestants. Il observe que c'était là l'ouvrage du clergé: « C'était après tout, ose-t-il ajouter, les enfants de la maison qui ne voulaient point de partage avec des étrangers introduits par force. » Quelle réflexion! On dirait que les calvinistes du royaume n'étaient pas Français, que leur état de citoyen était précaire, et que le droit est toujours du côté du plus fort. Aux yeux du philosophe, s'il fallait disputer le droit de citoyen à

quelqu'un, ce serait à ce même clergé catholique, dont les principes d'indépendance sont si contraires à la puissance souveraine et légitime, et qui ne tiennent à l'État par aucun de ces doux liens de paternité et de famille par lesquels la nature a voulu unir les hommes et adoucir leurs mœurs. Il n'y a pas jusqu'à la faute que Louis XIV fit au commencement de la guerre de la Succession, contre l'avis de tout son conseil, de reconnaître le Prétendant d'aujourd'hui en qualité de roi d'Angleterre, qui ne trouve son apologie dans M. de Voltaire. Comme politique, il devait remarquer que c'était la plus grande sottise que Louis XIV pouvait faire alors. Comme philosophe, il devait sentir le ridicule et vain outrage qu'on fait à une nation libre de lui donner un roi qu'elle a légitimement rejeté d'un vœu presque unanime.

MAI

1er mai 1757.

Vous verrez dans le programme du chevalier Servandoni quel a été le projet du spectacle qu'il a donné, selon la coutume, sur le théâtre des Tuileries pendant la quinzaine de Pâques. Cet artiste ayant été dispensé, cet hiver, de faire le voyage de Dresde pour la décoration de l'Opéra du roi de Pologne, a pu donner tous ses soins à l'exécution de son spectacle de Paris; et si vous vous en rapportez à nos journaux et à nos papiers publics, il nous a fait voir les plus belles choses du monde. Il faut le dire ici en passant, quelqu'un qui se formerait des connaissances de l'état des lettres et des arts en France sur la foi de nos journalistes, de leurs décisions, de leurs critiques et des louanges qu'ils prodiguent, aurait bientôt un recueil d'idées fort étranges, et serait sans doute bien étonné, à son arrivée à Paris, de trouver qu'on n'y connaît ni estime aucun de ces grands hommes, de ces illustres, prônés sans cesse dans nos feuilles périodiques. C'est un grand abus dans la littérature que

nos papiers publics soient abandonnés à des mercenaires sans goût, sans connaissances et sans principes, et que, de tous les droits, ceux de la vérité et de la sagesse y soient les plus négligés. Ce ne sont pas les critiques injustes, plates ou violentes, qui font beaucoup de mal : les éloges prodigués sans discernement sont bien plus nuisibles. Rien ne décourage tant le vrai mérite que l'encens donné à la médiocrité et aux mauvaises productions. Les honneurs les plus flatteurs pour le génie cessent de l'être s'il faut les partager avec le vulgaire. Un autre tic de nos journalistes est d'étendre leurs décisions sur toute l'Europe; cela est plus tôt fait, et ne coûte rien de plus. Ainsi ils ne parlent jamais de Servandoni sans dire que c'est le plus grand décorateur de l'Europe. Ils ne savent pas qu'il y a en Italie vingt décorateurs sans nom, qui mettent plus de génie dans une toile que M. Servandoni n'en mettra de sa vie dans tous ses tristes spectacles. Rameau, selon eux, est le premier musicien de l'Europe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Europe ne connaît de son musicien que quelques menuets et quelques gavottes qui, à la faveur de quelques danseurs français, ont été portés sur les théâtres étrangers, et jamais aucun morceau de chant de ce premier musicien du monde n'a pu franchir les barrières de la France, tandis qu'on exécute d'un bout de l'Europe à l'autre les ouvrages des Hasse, des Buranello, des Jomelli, de cent autres musiciens fort inférieurs aux grands hommes que je viens de nommer. C'est avec la même confiance qu'ils appellent le théâtre des Tuileries le plus grand et le plus beau de l'Europe, tandis que ceux de Madrid, de Dresde, de Naples, vingt théâtres d'Italie, sont deux fois plus spacieux, et qu'il n'y a point de salle plus contraire aux effets de la musique et de la déclamation par son arrangement et par sa décoration intérieure que celle dont ils parlent sous des titres si pompeux. Il est singulier et digne de remarque que cette manie de louer ne s'étend pas jusqu'aux vraiment grands hommes qui sont en ce pays-ci. M. de Montesquieu était un homme de génie reconnu dans toute l'Europe avant que nos journalistes s'en doutassent. Les noms des Voltaire et des Diderot sont avoués de toute l'Europe, et nos auteurs périodiques, bien loin de les placer à leur rang, les dénigrent souvent. Il est donc essentiel pour les étrangers de ne s'en point rapporter aux décisions de nos journalistes; le

moyen le plus sûr de se tromper serait de les croire sur leur parole, et c'est ce qui, je crois, arrive souvent dans les pays étrangers et en province; au lieu que le public éclairé de Paris juge lui-même, et ne se décide pas d'après de pareils arrêts.

Le faiseur de feuilles Fréron s'est épuisé en admiration du spectacle que le chevalier Servandoni nous a donné cette année, quoiqu'il n'ait pas plus réussi que les années précédentes, et que les connaisseurs n'en fassent aucun cas. On ne parle pas ici du sujet, qui est froid, plat et maussade; on ne fait attention qu'aux décorations qui font l'objet de l'ambition de l'artiste. La première, qui est une forêt, a été trouvée détestable par tout le monde; ainsi il ne vaut pas la peine d'en parler. La seconde, qui est un temple, a trouvé quelques partisans; cependant la couleur en est bien terne. A quoi on répond que le coloris de M. Servandoni est en général mauvais, et qu'il ne faut pas l'attaquer de ce côté-là. Mais les colonnes sont vilaines, sans proportion et sans grâce. D'ailleurs, il y a dans ce temple une confusion d'architecture et d'ornements qui ne fait pas honneur au goût de l'artiste. Il est vrai que les sujets merveilleux et de féerie ont cela de commode qu'on ne peut jamais faire de reproche, sur le costume et sur la convenance, ni au poëte, ni au musicien, ni au décorateur. Il n'y a point d'extravagances contradictoires qu'on ne puisse allier dans ces sortes de sujets. Il est bien nécessaire que le temple d'un génie bienfaisant soit blanc, que celui d'un génie malfaisant soit noir : cela est trop ingénieux pour n'être pas essentiel. Mais, d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi ces génies auraient du goût, et pourquoi les temples de ces êtres bizarres auraient une composition raisonnable. La décoration de la prison a été la plus vantée. Fréron dit qu'elle a quelque chose de moelleux et de suave qui enchante. Je ne crois pas qu'on ait jamais employé ces termes pour peindre la beauté horrible d'un cachot. Il faut que ceux qui l'aident dans la compilation de ses feuilles se moquent de lui pour lui faire écrire de pareilles bêtises. Le fait est que la toile du fond de cette décoration est assez bien, en ce que du moins elle n'est pas symétrique; mais le devant et les coulisses représentent une caverne dans un rocher qui ne convient nullement à un cachot ni au genre d'architecture qui règne dans le fond. Je passe sous silence les trois autres décorations, une mer agitée par la tempête et un enfer,

qui paraîtraient pitoyables sur un théâtre de marionnettes, et la dernière, qui représente une Gloire et un séjour céleste où le génie bienfaisant couronne la constance et la foi de ce couple si longtemps persécuté sur la terre. Il y a dans cette décoration un soleil et des nuages où sont assis les fidèles, et cet ouvrage ne serait point indigne d'un peintre d'éventails. Le génie bienfaisant arrive par en haut dans un char brillant; et nos enfants ont remarqué l'absurdité de faire descendre dans le ciel ce génie qui sort de la terre, et même de l'enfer, comme vous verrez par le programme. On a, je crois, corrigé cette absurdité depuis.

— Un avocat au parlement, M. Gaillard, qui travaille au *Journal des Savants*, vient de donner, en un petit volume in-12, l'*Histoire de Marie de Bourgogne*, qui porta les droits de sa maison dans celle d'Autriche par son mariage avec Maximilien Ier, depuis empereur. Cette Histoire a réussi. Il y a même des gens qui vous disent hardiment que l'auteur écrit comme M. de Voltaire, et que c'est à s'y tromper. Tout ce que je sais, c'est que ces gens-là ne sont pas difficiles en style. Grand Dieu, quelle différence! Il s'en faut bien que je croie M. Gaillard sans talent; mais je doute fort qu'il puisse jamais être comparé à M. de Voltaire. Son style d'ailleurs n'est pas fait; il se formera sûrement, mais je ne sais s'il deviendra jamais intéressant. Sa narration me paraît manquer de chaleur et de rapidité; deux qualités essentielles à un historien, que la nature donne et qui ne s'acquièrent pas par l'étude.

— Le jour que M. Séguier fut reçu à l'Académie française à la place de M. de Fontenelle[1], M. le président Hénault fit lire une dissertation sur la question : *Pourquoi la langue française est plus chaste que la langue latine*. Ce morceau a paru fort ridicule, et par son objet et par la manière dont il est traité. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur ne décide pas le pourquoi de cette importante question.

— Vous lirez, dans le second volume de l'*Histoire* de M. de Voltaire[2], que le vénérable concile de Constance eut beaucoup de répugnance à condamner la pieuse doctrine du cordelier Jean Petit sur l'assassinat. Ce moine soutenait que l'assassinat

1. Le 31 mars.

2. *Essai sur les mœurs*, édition annoncée à la fin de la lettre du 15 janvier précédent.

était une œuvre méritoire, plus dans un chevalier que dans un écuyer, plus dans un prince que dans un chevalier. Suivant ces principes, celui qui assassine un roi est un élu du premier mérite. Le jésuite Guignard fut pendu pour de pareils principes. Mais le supplice d'un misérable peut-il dédommager d'une perte comme celle de Henri IV? Le parlement aurait dû faire rouer le cordelier Jean Petit avec sa thèse. Le gouvernement devrait exterminer tous ceux dont la doctrine est suspecte à cet égard. Un prélat respecté par la pureté de ses mœurs, M. l'évêque de Soissons, vient de s'élever avec force contre cette abominable doctrine dans un mandement dont j'ai eu l'honneur de vous parler[1]. Jamais mandement n'a eu un succès comme celui-là. On l'a crié dans les rues: « Le beau mandement de monseigneur l'évêque de Soissons! » On dit que les jésuites en sont singulièrement blessés. Vous y remarquerez une ligne bien précieuse. « Amis et ennemis, chrétiens ou infidèles, catholiques ou schismatiques, hérétiques, païens, tous sont nos frères. Nous devons les chérir et ne leur vouloir que du bien. » Si le clergé catholique pouvait jamais professer cette doctrine d'esprit et de cœur, il y aurait moins de crimes et d'horreurs sur la terre. Il faut faire des vœux pour que le cœur de tous les prélats de France devienne aussi pur que celui de M. l'évêque de Soissons.

— Comme il y a beaucoup de brochures contre les jésuites, à l'occasion de l'horrible événement du 5 janvier[2], on disait que le Parlement, c'est-à-dire ce qui en reste, demandait une loi pour punir de mort les faiseurs de pareilles brochures. Ce serait une loi bien violente, bien vague, et par conséquent bien mauvaise; elle serait aussi propre à perdre un innocent sous la forme d'une exacte justice qu'à punir un coupable. Les gens sensés n'ont pas lu sans surprise, dans le réquisitoire de M. Joly de Fleury, avocat général, que le public doit attendre dans un respectueux silence ce qu'il plaira aux magistrats de manifester de leur procédure. On a dit que le public ne doit du respect à personne, et que tout le monde lui en doit.

— M. Deslandes, ancien commissaire de la marine, vient

1. Il n'en a pas été question plus haut.
2. L'attentat de Damiens contre Louis XV.

de mourir dans un âge avancé. Il est l'auteur de l'*Histoire critique de la philosophie*; c'est la meilleure que nous ayons, parce que c'est la seule. M. Diderot fait cette même histoire avec un peu plus de génie dans l'*Encyclopédie*.

15 mai 1757.

— Les Comédiens français, qui n'ont eu aucune pièce nouvelle pendant l'hiver qui vient de finir, en préparent plusieurs qu'ils se proposent de jouer successivement. On parle d'une nouvelle tragédie de M. de Voltaire, sous le titre de *Saladin*[1]. Ce sultan est un des grands hommes qu'il y ait eu, et son rôle, traité par M. de Voltaire, ne perdra rien de sa grandeur et de son éclat. On parle d'une *Iphigénie en Tauride*, sujet grec, dont le plan, tracé autrefois par le grand Racine, vient d'être rempli avec beaucoup de génie, dit-on, par un jeune homme qui arrive de province[2]. Il faut voir, et désirer pour l'intérêt de l'auteur que sa pièce ne soit pas trop prônée d'avance. En attendant, les acteurs de la Comédie-Française ont donné une tragédie nouvelle de M. de La Place. Cet auteur s'est fait connaître par un très-grand nombre de traductions, principalement de l'anglais. Il n'est guère possible d'écrire plus mal que lui, et sa réputation est bien établie de ce côté-là; mais comme il a toujours choisi des ouvrages assez intéressants pour les rendre en français, il a eu beaucoup de succès sans gagner beaucoup dans l'estime du public. Vous connaissez son *Théâtre anglais* en plusieurs volumes; c'est une traduction des plus célèbres pièces de cette nation. Il est vrai que ceux qui ne connaîtraient Shakespeare que par M. de La Place ne seraient pas absolument en état de le juger. Vous connaissez encore plusieurs romans anglais imités ou traduits par M. de La Place, parmi lesquels *l'Enfant trouvé*[3] et *l'Orpheline*[4] ont eu beaucoup de succès. Son premier essai sur notre théâtre était *Venise sauvée*[5], tragé-

1. Ce bruit était sans doute sans fondement; car on ne voit nulle part dans la *Correspondance* de Voltaire qu'il se soit occupé d'une tragédie de ce titre. (T.)
2. Voir la lettre du 1er août suivant.
3. *Tom Jones*, 1750, 4 vol. in-12.
4. *L'Orpheline anglaise*, 1751, 4 vol. in-12.
5. 5 décembre 1746.

die imitée de l'anglais de M. Otway. Quoique cette pièce, horriblement mal écrite, ait beaucoup de ressemblance avec la tragédie de La Fosse, intitulée *Manlius*, qui est restée au théâtre, elle eut dans sa nouveauté assez de succès. Aujourd'hui, M. de La Place a cru devoir faire un essai de ses propres forces, et donner une pièce tout entière de lui. Cette tragédie, intitulée *Adèle de Ponthieu*, a été assez bien accueillie du public, beaucoup trop, si j'en crois mon jugement [1]. Je ne puis me départir de mon principe qui condamne sans retour tous les ouvrages de ce genre auxquels le génie n'a point présidé, et certainement celui de M. de La Place est dans ce cas; comme il sera imprimé, vous pourrez en juger par vous-même. La poésie a, ce me semble, entre tous les arts de génie, cela de particulier qu'elle ne souffre point la médiocrité. Un tableau médiocre peut plaire encore sans être sublime; un morceau de musique, sans être de la force de ces inspirations des Buranello et des Jomelli, peut encore paraître agréable. Mais, en fait de poésie, il n'y a point, ce me semble, de milieu; il faut être ou excellent ou détestable. C'est que les arts qui parlent immédiatement à nos sens, à nos yeux, à notre oreille, entraînent plus facilement; leur magie est plus sûre; rien ne résiste à leurs prestiges. Il n'en est pas ainsi des arts qui n'ont de coloris que pour notre entendement; ils ont moins de pouvoir sur nous, leurs impressions sont moins rapides, parce que notre entendement est plus difficile à captiver que nos sens. Je n'ai cependant pas besoin de principes bien rigides pour condamner la tragédie de M. de La Place; si je la range parmi les ouvrages médiocres, ce n'est que parce que le public l'a reçue avec une extrême indulgence. Il ne serait pas difficile de prouver qu'elle ne mérite point de tolérance. Eh! qu'appelle-t-on une mauvaise pièce, si ce n'est celle où il n'y a ni fonds, ni caractère, ni style, où vous ne trouvez ni scène, ni passion, ni raisonnement bien traités?

1. La première représentation est du 28 avril 1757.

JUIN

1er juin 1757.

Il faut revenir à l'*Histoire universelle* de M. de Voltaire. Il nous reste quelques observations à faire sur des jugements hasardés qu'on y rencontre de temps en temps, et qu'il faut relever avec soin. L'autorité de notre historien et de son nom est trop grande pour qu'on lui permette la moindre témérité; on est tenté de le croire sur sa parole; il mérite donc beaucoup de reproches quand il s'avise de risquer des décisions arbitraires et précipitées. Le plus grand grief que j'aie contre lui porte sur l'envie qu'on lui remarque fréquemment de déprimer les anciens; c'est de tous les rôles celui qui va le moins à M. de Voltaire. Un aussi excellent esprit que lui paraît fait plus que personne pour sentir le prix des ouvrages des Grecs et des Romains. Je ne saurais me persuader que cette envie de reprendre les anciens et de louer les modernes à leurs dépens, vienne d'une basse jalousie. Est-il possible qu'on croie gagner à la chute d'Homère et de Sophocle? Si ces grands hommes pouvaient être jamais mésestimés et succomber sous les efforts d'une vaine critique, qui est-ce qui voudrait aspirer à plaire à un peuple aussi extravagant et aussi bizarre que celui pour qui l'*Iliade* n'aurait point de charmes? L'auteur de *la Henriade* et de *Zaïre* voudrait-il d'un laurier dont le père de la poésie n'aurait pas été jugé digne? J'ai pensé quelquefois que c'était l'ignorance qui faisait porter à M. de Voltaire des jugements si téméraires. Il n'avait jugé autrefois le chancelier Bacon avec tant de légèreté que parce qu'il n'avait pas lu ses ouvrages; peut-être qu'il a quitté la lecture des anciens en sortant du collége, et qu'il ne les juge que sur une mémoire trop infidèle, ou sur les impressions trop faibles que leurs beautés mâles et sublimes ont faites sur lui dans un temps où son goût n'était point encore formé. Je croirai tout plutôt, excepté qu'il a raison; et il faut bien qu'il se doute lui-même de sa mauvaise cause, puisqu'il n'ose la plaider ouvertement, et qu'il se contente de jeter des mots par intervalles. J'en ai relevé un qu'il a

hasardé en crayonnant faiblement la gloire du beau siècle d'Italie. Dans le dernier volume ces mots deviennent plus fréquents; à l'article Perrault il s'écrie : « Que d'Italiens qui lisent le Tasse et l'Arioste sans cesse, et appellent Homère incomparable! » A l'article Brumoy, il reproche à ce jésuite de n'avoir pas assez senti la supériorité du théâtre français sur celui des Grecs, et combien *le Misanthrope* est au-dessus des *Grenouilles*. A l'article Saint-Aulaire, il dit : « Si les Grecs avaient eu des écrivains tels que nos bons auteurs, ils auraient été encore plus vains, et nous les applaudirions encore davantage. Anacréon moins vieux fit de moins jolies choses. » Remarquons un peu la solidité de ces jugements; je n'ai qu'un mot à dire sur le dernier. S'il faut absolument juger le procès entre Saint-Aulaire, Chaulieu, La Fare d'un côté, et Anacréon de l'autre, quoique je ne voie pas que ceux-là fussent meilleurs quand celui-ci serait mauvais, c'est au sentiment seul à prononcer l'arrêt. Tous les bons juges, tous les gens d'un grand goût et d'un sentiment exquis, vous diront que les Français modernes que nous venons de nommer ont peut-être dans leurs productions autant de gaieté, de gentillesse, de pensées fines et délicates, et peut-être de philosophie qu'Anacréon, mais qu'ils sont loin de cette simplicité si touchante et souvent si sublime qui n'a été connue que des anciens, et qui jetait sur leurs ouvrages un charme inexprimable.

On ne peut rien dire à un homme qui n'a pas le goût assez délicat pour s'apercevoir de ces différences; mais l'arrêt contre le théâtre des Grecs est moins pardonnable. Y a-t-il une nation qui ait une pièce à mettre à côté de *Philoctète?* et peut-on faire une critique plus amère et plus cruelle de notre goût qu'en observant que ce chef-d'œuvre de l'esprit humain serait représenté sans succès sur nos théâtres? Il nous sied bien de comparer notre tragédie à celle de Sophocle et d'Euripide! On sait les terribles effets que produisirent souvent les représentations tragiques sur tout le peuple d'Athènes. L'agitation, le trouble, les cris de la douleur et de la passion, étaient ordinairement communiqués par le poëte et par les acteurs à toute cette foule immense de spectateurs. On n'assistait pas sans danger à ces représentations terribles, tandis que nos pièces nous arrachent à peine quelques larmes stériles,

et que nos impressions les plus fortes consistent dans une approbation tranquille qui nous fait dire froidement en sortant de nos spectacles : Voilà qui est fort beau. Il est vrai que M. de Voltaire, dans l'endroit que j'ai cité, glisse habilement sur la tragédie grecque pour opposer *le Misanthrope* aux *Grenouilles*. Mais est-ce à nous à apprécier le mérite d'Aristophane? Avec la connaissance la plus profonde de la langue grecque, est-on en état de juger du mérite d'une comédie après plus de deux mille ans? Je ne crois pas que le sort du divin Molière soit différent de celui d'Aristophane. Lorsque la révolution des temps aura détruit l'empire français, et que la langue aura été rangée parmi les langues mortes, alors Molière sera estimé sans être entendu, et voilà où nous en sommes à l'égard du comique d'Athènes. Mais pour connaître le prix de la comédie d'un peuple aussi fin et aussi railleur que les Grecs, on n'a qu'à lire Térence; c'est lire le théâtre de la comédie grecque. Ses pièces sont tirées de Ménandre; le sujet, les plans, les mœurs, les caractères, tout y est grec; et les modernes ont-ils quelque chose qui soit au-dessus de ces pièces? J'ai eu souvent occasion de faire ma profession de foi sur Homère; ainsi je n'y reviendrai point. Les Italiens ont raison de lire le Tasse et l'Arioste et d'admirer Homère. On peut dire avec vérité, et sans vouloir déprimer les modernes, que rien ne fait tant admirer ce chantre sublime que les ouvrages de ses successeurs, à compter depuis Virgile jusqu'à M. de Voltaire. J'avoue franchement que j'aurais la plus mauvaise opinion du monde de quelqu'un qui ne serait pas enchanté de l'*Iliade*, quand il ne l'aurait lue que dans la froide traduction de M[me] Dacier. Il serait assurément bien malheureux pour les lettres que M. de Voltaire, dont les ouvrages sont si séduisants pour nos jeunes gens, parvînt à diminuer en eux cette vénération qu'ils doivent conserver toute leur vie pour les anciens, s'ils veulent se flatter d'obtenir quelque laurier durable dans quelque genre que ce soit. Ses ouvrages ne produiront jamais autant de bien qu'il ferait de mal par cette funeste opération. Si jamais les grands génies qui ont autrefois illustré la Grèce et l'Italie perdent leur crédit parmi nous, nous pouvons être sûrs de toucher à la barbarie et à la ruine totale du goût et des lettres.

Il est humiliant pour notre historien que la passion ait dicté

plusieurs de ses jugements sur quelques modernes célèbres. Je passe sous silence l'attention qu'il a, dans ses derniers volumes, de relever les bévues de La Beaumelle. Convient-il à la dignité d'un grand homme et d'un ouvrage aussi grave que cette histoire d'y trouver à chaque moment des sorties contre un aussi méchant écrivain ? Ce qui est encore moins pardonnable, ce sont ces vains et laborieux efforts que M. de Voltaire fait pour charger le grand Rousseau des fameux couplets qui firent tant de bruit il y a près de cinquante ans, et qui firent bannir ce poëte du royaume. Il est d'autant moins généreux à M. de Voltaire d'attaquer Rousseau que tout le monde sait leurs inimitiés réciproques, et qu'on se doit à soi-même ce respect devant le public de ne jamais accuser, du moins vaguement, ceux dont on croit avoir à se plaindre. Personne n'est la dupe de ce zèle qui anime M. de Voltaire pour les cendres de La Motte, dont d'ailleurs la réputation est assez équivoque du côté de la franchise et de la droiture. Boindin, dans le Mémoire qu'il nous a laissé sur ces malheureux couplets, n'a fait que défendre son ami Rousseau ; M. de Voltaire charge son ennemi ; il aurait dû sentir d'ailleurs combien cette discussion était déplacée dans son histoire, et que toute cette vilaine querelle des couplets et tous ces vains débats des gens de lettres sont la chose du monde la moins intéressante pour la postérité.

15 juin 1757.

En consultant l'histoire de tous les siècles, on voit aisément que les deux métiers auxquels l'homme est, en général, le plus propre sont celui de la guerre et celui des affaires; on pourrait les appeler autrement : l'art de se tromper et de se détruire. Mais, en donnant à la politique l'étendue et la dignité qu'elle mérite par son objet, qui est le bonheur et la prospérité des peuples, il faut convenir que cette science est bien peu avancée, et qu'un gouvernement sage, juste et éclairé, ne sera jamais qu'une douce et brillante chimère. J'ai comparé quelquefois la politique à la médecine. Ces deux sciences paraissent être les plus nécessaires au soutien de la société, et sont précisément les moins sûres, les moins perfectionnées. Cette réflexion serait triste sans l'expérience, qui nous rassure. Elle nous

apprend que les peuples qui n'ont aucun art de se conserver et de se guérir ne laissent pas que de vivre autant que les nations les mieux soignées, ou, si vous voulez, les plus abandonnées aux médecins, et que la chose publique, quoique fort mal administrée dans tous les coins de l'Europe, subsiste encore par sa faiblesse même. Il n'y a que les individus qui soient de temps en temps les victimes du défaut de l'art et de la mauvaise administration. Le gros va toujours, quand ces vices ne sont pas poussés à l'excès. Il faut même, je crois, se détacher de l'espérance de voir jamais la médecine et la politique poussées parmi nous bien loin. Puisque ces sciences n'ont fait aucun progrès depuis les beaux jours de la Grèce, ne peut-on pas à peu près en conclure qu'elles ont été portées aux termes que les efforts et le génie de l'homme peuvent atteindre de ce côté-là? En effet, peut-on se flatter de voir exceller un grand nombre d'hommes dans des sciences qui ne portent presque que sur des conjectures, qui exigent par conséquent l'esprit le plus juste et le plus pénétrant, de grands talents, une grande sagacité, et autant de profondeur dans les connaissances que dans l'application des principes aux cas particuliers? Les abus et les erreurs se glissent partout et corrompent la source de la vie et du bonheur des hommes. L'homme supérieur les aperçoit et les détruit : le vulgaire ne les voit point, ou bien n'en connaît point le remède. On naît médecin ou homme d'État comme on naît poëte ou peintre ; c'est-à-dire qu'on vient au monde avec cette sagacité qui fait deviner la nature, pénétrer les esprits, entrevoir les analogies et les ressemblances, tirer des résultats des faits et des crises, percer jusqu'aux replis les plus cachés de la nature et de l'homme, et qu'à cette aptitude naturelle il se joint ordinairement l'ardeur qu'il faut aux uns pour acquérir des notions précises de la force, des besoins, des ressources des corps politiques. Il est vrai que, pour le malheur de l'humanité, les grands hommes sont trop rares. A peine un siècle en produit-il un seul dans ces parties, et voilà précisément pourquoi elles resteront toujours imparfaites. Combien peu de médecins depuis Hippocrate jusqu'à Boerhaave! Et qui ose-t-on nommer après Solon et Lycurgue? Si ces principes sont justes, il faut convenir que nos faiseurs de livres perdent bien leur temps à vouloir nous apprendre, par leur raisonnement, un art qui

exige du talent et qui n'admet ni méthode ni principe général.

Oublions la médecine, et ne nous occupons que de la politique. On peut sans doute faire d'excellents ouvrages sur chaque partie de la chose publique et de l'administration intérieure d'un peuple; mais donner des leçons générales, c'est ignorer que le secret d'être homme d'État ne s'enseigne point. C'est dans l'histoire, dans les négociations, dans les affaires de l'Europe, qu'un homme public doit puiser les connaissances nécessaires à son métier. Il ferait de belle besogne s'il voulait avoir recours aux livres élémentaires de certains esprits froids, qui ne sauraient servir qu'à donner beaucoup d'idées fausses et à faire faire beaucoup d'expériences malheureuses : car tous les principes généraux en ce genre ne peuvent être qu'extrêmement vagues, et ordinairement la règle n'a pas plus souvent lieu que l'exception. Et celui qui peut faire une application juste au cas où il se trouve n'a certainement pas besoin de chercher sa leçon dans les livres dont il s'agit ici. J'ai eu l'honneur de vous parler des principes des négociations que M. l'abbé de Mably a publiés il n'y a pas longtemps[1]. Le gouvernement a sans doute eu tort de s'offenser de la noble franchise avec laquelle l'auteur dit son sentiment sur quelques affaires du jour. C'est un principe bien funeste dans un homme d'État que celui de gêner la liberté de penser : voilà une de ces règles générales qu'on peut hasarder, parce qu'elle ne doit jamais souffrir d'exception. Mais, à cela près, je ne crois pas que M. l'abbé de Mably ait fait un ouvrage qui mérite de grands éloges. Indépendamment de la pesanteur d'un style embarrassé et difficile dont son livre est écrit, il faut convenir qu'il est peu de ses principes qu'on ne puisse contester et invalider en partie par les exemples con-

1. Cet ouvrage de Mably est intitulé *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*. Il se composait d'extraits faits pour l'instruction particulière du cardinal de Tencin. Comme plusieurs morceaux étaient rédigés d'après des vues philosophiques, on lui refusa la permission de le publier. L'homme en place auquel il s'adressa lui dit : « Qui êtes-vous, monsieur l'abbé, pour écrire sur l'intérêt des nations? Êtes-vous ministre ou ambassadeur? » C'est probablement pour répondre à cette question que J.-J. Rousseau s'exprime de la manière suivante au commencement du *Contrat social*. « Si j'étais prince ou législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire; je le ferais ou je me tairais. » Quoi qu'il en soit, Mably fit imprimer son ouvrage à l'étranger, 2 vol. in-12. Une seconde édition fut donnée en 1754, augmentée d'un troisième volume; la plus complète est de 1764. (T.)

traires qu'on rencontre à chaque pas dans l'histoire. Quel service prétend-on donc rendre aux négociateurs avec ces principes? Puisqu'il faut sans cesse revenir à cette grande maxime, « que les négociations doivent être fondées sur les intérêts et les besoins réciproques », n'est-il pas bien plus simple, au lieu de discourir vainement, de se porter à l'étude des intérêts des différents peuples de l'Europe? Ce serait le sujet d'un grand et bel ouvrage qui exposerait, le plus clairement qu'il serait possible, l'état, les intérêts, les ressources, les besoins de chaque corps politique de l'Europe, relativement aux autres. Cet ouvrage serait, en grande partie, l'histoire de l'Europe depuis deux siècles; et c'est là où le négociateur puiserait plus d'idées et de vraies connaissances que dans tous les livres qui ont été écrits sur son art. Ce qui arrive le plus communément aux esprits médiocres, c'est de chercher des motifs raisonnés aux événements qui n'ont été qu'une suite du hasard et le résultat d'un concours de circonstances fortuites. Ils s'applaudissent volontiers de cette heureuse pénétration, qui, à ce qu'ils disent, les fait percer jusqu'aux ressorts les plus cachés de la politique. Ce que je sais, c'est que ce n'est pas là la finesse des gens d'esprit. M. l'abbé de Mably est souvent dans ce cas; ses réflexions, lorsqu'elles ne sont pas communes, manquent souvent de justesse et toujours de lumière : une lecture un peu réfléchie de son livre vous en offrira de fréquents exemples. Il cite le système de l'empereur Léopold et de la maison d'Autriche, qui consiste à chercher toujours à s'étendre, à former de grands projets, à laisser à sa postérité des pierres d'attente pour l'édifice qu'elle doit achever. Je ne m'appliquerai pas à prouver que ce système est fort bon pour une puissance ambitieuse; je me contente de remarquer que la réflexion qu'il suggère à M. l'abbé de Mably est bien fausse. Il dit que c'est en suivant de pareilles maximes que la maison d'Autriche a vu disparaître ses forces et sa grandeur. La maison d'Autriche n'a jamais tiré de ses propres forces sa puissance prépondérante en Europe; elle ne la devait qu'à la longue faiblesse de la France. Cet État, après tous les maux qui l'ont ravagé, devait ou périr ou bien guérir. Il a guéri, et la supériorité de la maison d'Autriche a disparu. Le cardinal de Richelieu a fait moins de mal aux Autrichiens, en établissant en Europe ce fameux système

d'inimitié entre eux et la maison de Bourbon, qu'en abaissant l'orgueil des grands du royaume et en affermissant l'autorité chancelante du roi sur tous les ordres de l'État. Dès ce moment, la France, n'employant plus ses forces à se déchirer elle-même, a dû nécessairement devenir la puissance dominante en Europe, sans que la maison d'Autriche ait commis la moindre faute, ni dans ses raisonnements ni dans sa conduite. Et voilà le fait. Vous trouverez, page 94, un raisonnement encore plus faux sur la conduite de Charles II, d'Angleterre. Ce serait un singulier moyen de dominer sur ses alliés que de se lier avec ses ennemis naturels pour les opprimer. Une idée neuve, et peut-être juste, que j'ai trouvée dans cet ouvrage, est qu'il n'est pas dans l'intérêt de l'Espagne d'être l'alliée de la France ; mais, comme elle est contraire au système actuel et à l'opinion reçue, il fallait la développer davantage et l'établir sur des preuves solides.

JUILLET

1er juillet 1757.

Le troisième volume des *Intérêts de la France mal entendus* contient, comme les deux autres, beaucoup de bonnes choses, mais il me paraît, ainsi que le second, inférieur au premier. Je n'ai jamais pu savoir le nom de l'auteur de cet ouvrage[1], qui est trop mal écrit pour avoir de la vogue dans le public, mais dont les vues méritent l'attention de tous les citoyens, lors même qu'elles sont fausses. Vous vous rappelez que l'auteur a traité dans le premier volume, à sa manière, supérieurement de l'agriculture et de la population ; dans le second, médiocrement la matière des finances, beaucoup mieux celle du commerce. Il est question, dans le troisième, de la marine et de l'industrie, et cette dernière partie est encore beaucoup mieux traitée que la première. Le principal défaut de cet auteur est de ne point s'apercevoir de la liaison qui existe réellement entre les différentes branches qui l'occupent, et qui est telle qu'aucune de ces

1. Ange Goudar. Voir les lettres des 15 avril, 1er et 15 octobre 1756.

branches ne peut prospérer sans l'autre, et qu'elles se rapportent nécessairement à une tige commune, la culture et la population. Notre auteur, convaincu du besoin que la France a d'une marine, se tue à lui trouver des moyens d'en établir une puissante, et il n'en connaît point d'autre que celui de réformer cinquante mille hommes de ses troupes de terre et de porter dans nos ports de mer les sommes employées à leur entretien. Je dirais volontiers à l'auteur : Pourquoi vous creuser la tête pour nous trouver des moyens d'avoir une marine ? Si jamais le gouvernement s'avise de suivre les vrais principes de la culture et de la population, d'où découlent les sources du bonheur et de la prospérité des peuples, ne croyez-vous pas que la France ait des moyens de reste pour avoir une marine suffisante? L'accord et l'équilibre nécessaires entre toutes les parties du gouvernement ne s'établiront-ils pas d'eux-mêmes? La comparaison du corps politique au corps physique est bien usée et bien frappante. Ne gênez jamais un corps sain et vigoureux dans aucune de ses fonctions; redoutez pour lui jusqu'aux remèdes : tout tend en lui à la conservation et à la vie; il ne négligera aucune de ces parties. La santé et la liberté marchent toujours ensemble. Tous les moyens violents sont non-seulement odieux, mais nuisibles : en bonne politique on peut les rejeter sans autre examen. On ne doit les passer à personne, encore moins à un écrivain qui prétend au nom de citoyen. Les ministres de tous les États du monde sont naturellement trop portés au despotisme pour qu'il soit permis de leur en aiguiser l'arme funeste. Et on peut dire que l'opération la plus indispensable et la mieux dirigée d'un gouvernement, dès qu'elle s'exécute par des moyens violents, devient nécessairement contraire au bien de l'État. Ainsi, pour le dire en passant, un moyen tel que celui de défendre les raffineries de sucre dans nos colonies afin d'augmenter le nombre de nos vaisseaux marchands par le transport du sucre brut qui demande plus de volume, ce moyen, dis-je, est non-seulement odieux en lui-même, mais il tend à la destruction de notre commerce, et, par conséquent, de notre marine. Car si nos colonies établissent des raffineries de sucre, il faut croire qu'elles y trouvent leur compte. Et pourquoi faire tort aux colons, puisqu'ils sont vos sujets comme les autres? D'ailleurs, on se trompe bien en

sujets comme les autres? D'ailleurs on se trompe bien en s'imaginant qu'on n'a qu'à défendre. Les lois prohibitives, dans les affaires de droit légitime ou de pure fantaisie, sont sans contredit ce qu'un gouvernement peut mettre en usage de plus mauvais. Outre que c'est un moyen sûr d'aliéner le cœur des sujets, quel est le prince qui puisse se flatter de faire observer une loi injuste? En dépit de sa puissance, tout concourt à l'éluder.

L'auteur fait avec raison de grands éloges de l'acte de navigation des Anglais de 1660. Quand on pense que ces insulaires ont sur nous l'avance d'un siècle, et qu'ils jouissent depuis cent ans des fruits d'une bonne administration, on n'est plus étonné des efforts qu'ils se sont trouvés capables de faire contre la France depuis quatre-vingts ans. Je ne voudrais cependant pas adopter cet acte dans tous ses articles. Je ne sais si celui qui oblige le maître et les trois quarts de l'équipage de chaque vaisseau à être nationaux, est vraiment salutaire à l'Angleterre; j'ai de la peine à le croire. Mais je suis bien sûr qu'une pareille loi serait nuisible en France. Il faut toujours favoriser les étrangers qui viennent s'établir chez vous; ils apportent avec eux leur industrie et leur savoir-faire. Et lorsqu'ils viennent faire chez vous un métier qui peut s'exercer sans nuire à la population, vous ne devez rien épargner pour vous les attacher, parce qu'il y aura moins de vos sujets dans le cas d'en courir les risques, et votre population s'en trouvera nécessairement mieux. Mais, dit-on, ces étrangers peuvent nous quitter au moment où nous ne pourrions nous passer d'eux sans un préjudice considérable. A quoi je réponds qu'une telle désertion n'est jamais à craindre dans un pays où l'on est bien. L'étranger qui est venu pour être mieux chez nous qu'il n'était chez lui, n'est pas le plus mauvais citoyen. Que sa conscience ne soit point intéressée, qu'il soit garanti de l'oppression, qu'il jouisse de tous nos droits, et il sera aussi zélé pour la patrie que nous qui sommes ses enfants naturels. Ce qui prouve que l'administration anglaise est défectueuse en ce point, c'est qu'il faut si souvent forcer le matelot en Angleterre; et toute profession où il n'y a point d'abondance d'hommes dans un État bien policé, manifeste par là même que sa constitution est mauvaise, et que ses lois sont mal entendues. Il faut lire toute cette moitié du volume qui regarde la marine

avec beaucoup de précaution; elle est remplie de vues fausses. Vous y trouverez des calculs dont l'erreur saute aux yeux d'un enfant; par exemple celui-ci : « L'Angleterre n'a que huit millions d'habitants, et elle est en état d'avoir cent mille mariniers. La France a dix-sept à dix-huit millions d'habitants, elle peut donc mettre en mer deux cent vingt-cinq mille mariniers. » Il ne manque à ce calcul pour être juste que de faire du royaume une île de la même grandeur, du même climat et de la même religion que l'Angleterre. Il est bien aisé de sentir qu'un royaume une fois plus grand que la Grande-Bretagne, et qui aurait le double d'habitants, n'aurait pas pour cela un marinier de plus qu'elle.

Vous serez en général plus satisfait de la partie qui concerne l'industrie. Le début en est beau. Un homme éloquent en ferait un chef-d'œuvre, surtout en approfondissant cette différence des gouvernements anciens d'avec les modernes. Un philosophe examinerait quels seraient aujourd'hui, parmi tant d'États fondés sur les arts et sur le commerce, les avantages et les inconvénients d'un gouvernement fondé sur les principes des anciens, et où l'industrie et les arts mécaniques seraient en quelque façon en déshonneur. Cette dernière moitié du volume est remplie d'excellentes observations; mais il faut toujours les lire avec précaution. Il n'y a, par exemple, rien de si faux que ce que l'auteur dit sur notre goût pour les machines. Nous avons vraiment bien raison de cultiver ce goût avec tout le soin imaginable. Il faut dire exactement le contraire de ce que dit notre auteur. Plus on diminue le nombre de bras employés aux arts, et mieux on fait. Ce que notre auteur observe au sujet de l'impôt sur les cartes est bien juste. Cet impôt ne subsiste que depuis quatre ou cinq ans en faveur de l'École militaire dont l'établissement est si peu utile à proportion de ce qu'il coûte à l'État. Cet impôt a privé le royaume de trois millions par an que nous tirions d'Allemagne et d'Italie. Est-il possible que le gouvernement fasse de si mauvaises opérations dans un temps où la nation est si éclairée et si instruite !

— On a mis l'esprit de M. l'abbé Desfontaines en quatre gros volumes[1]. C'est encore un des grands abus de la littérature

1. (Par l'abbé de La Porte et Cl.-M. Giraud.) Londres (Paris), 1757, 4 volumes in-12.

que ces extraits faits par des gens sans goût et sans esprit, et qui n'ont d'autre vocation pour cela que la faim. On nous a donné ainsi successivement l'*Esprit de Montaigne*, l'*Esprit de Bayle*, etc. Aujourd'hui on éveille jusqu'à l'abbé Desfontaines. Ce journaliste a pu avoir du succès de son vivant, parce que sa méchanceté contribuait à l'amusement de la malignité publique; mais aujourd'hui que l'à-propos de ses épigrammes ne subsiste plus, qui est-ce qui voudrait perdre son temps à lire ses feuilles? M. d'Argenson, lieutenant de police, et père de M. d'Argenson que nous avons vu si longtemps dans le ministère, ayant fait venir un jour l'abbé Desfontaines pour le tancer de quelques impertinences qu'il avait mises dans ses feuilles, celui-ci fit entendre qu'il n'y avait que ce moyen de leur procurer du débit. « Et il faut bien, ajouta-t-il, que je vive. — Je n'en vois pas la nécessité », lui répondit le magistrat.

— *La Spiritualité, et l'Immortalité de l'âme*, rapsodie en trois gros volumes, par le R. P. Hubert Hayer, récollet. Bonne lecture pour ennuyer les moines.

— *Le Deuil anglais*, par M. Rochon, mauvaise imitation d'une pièce anglaise qui n'est pas peut-être trop bonne et qui a été jouée le 12 mars par les comédiens italiens, vient d'être imprimée [1].

15 juillet 1757.

Il vient de paraître un ouvrage qui fait beaucoup de bruit, et qui mérite, par l'importance de son objet, qu'on s'y arrête; il est intitulé *l'Ami des Hommes, ou Traité de la population*. C'est une apologie de l'agriculture contre le luxe et contre les oppressions d'un gouvernement mal éclairé, en trois volumes in-4°, assez considérables [2]. L'auteur, M. le marquis de Mirabeau, est Provençal; quoique jeune, il a quitté le service depuis longtemps, sans doute pour quelque mécontentement particulier; il est petit-fils d'un homme qui avait pris Louis XIV en grippe. Lorsqu'il fut question de faire la dédicace de la

1. Paris, 1757, in-8. *Le Deuil anglais* avait eu quatre représentations.

2. *L'Ami des hommes* fut imprimé en 3 vol. in-4° et en 8 vol. in-12. Les cinq premiers volumes de cette dernière édition avaient été publiés dès 1755. Grimm revient sur cet ouvrage dans ses lettres des 15 août, 15 septembre, 1er novembre, et 1er décembre suivants.

place des Victoires et de cette statue pédestre que M. le duc de La Feuillade y avait élevée au roi, monument peu décent, et par des éloges ridicules également contraires à la vraie grandeur d'un héros et à la noble liberté d'un citoyen, le régiment des gardes fut commandé pour assister à la cérémonie. M. de Mirabeau, qui avait une compagnie dans ce régiment, s'y rendit à la tête de sa troupe. En passant sur le Pont-Neuf, il la fit arrêter devant la statue de Henri IV, et s'adressant à ses soldats : « Messieurs, leur dit-il, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre. » C'était mal prendre son temps pour faire l'éloge du grand et bon Henri; il déplut si fort à Louis XIV qu'il fut ordonné à M. de Mirabeau de se défaire de sa compagnie. Celui-ci, en se conformant aux ordres du roi, demanda de donner sa démission entre les mains du roi même, et lui dit en la présentant : « Sire, j'ai l'honneur de remercier Votre Majesté de ce qu'après l'avoir servie pendant quarante ans, elle me dispense de la reconnaissance. » Voilà ce que l'on conte du grand-père. Revenons à l'ouvrage du petit-fils : la hardiesse qui y règne lui a donné une grande vogue. On a eu la maladresse de le supprimer, ce qui a ajouté à sa réputation. Pour juger ce Traité en général et en deux mots, on peut dire que l'auteur en aurait fait un grand et bel ouvrage, s'il y avait de la noblesse et de l'élévation dans son style. Ce n'est pas un médiocre défaut que de manquer de ce côté-là; il ne peut venir que d'un défaut d'âme, d'imagination ou de génie, et l'on n'est pas digne de plaider la cause de l'humanité devant les sages de toutes les nations quand on ne sait pas s'exprimer avec la gravité qu'exigent une telle cause et un tel aréopage. Le style de M. de Mirabeau ne manque pas de feu ni de rapidité, mais il est commun, bas, trivial, et partout contraire à cette bienséance que les anciens connaissaient si bien, et qui lie le lecteur d'amitié et d'intérêt avec l'auteur. Voilà pourquoi la gloire de l'*Ami des Hommes* ne sera, je crois, que passagère; et les mêmes raisons qui garantissent l'immortalité à Tacite et à Montesquieu doivent nécessairement détruire la réputation de M. de Mirabeau. Un autre défaut de cet auteur, et qui tient à ceux que j'ai reprochés à son style, est d'être trop bavard; c'est le moyen le plus sûr de gâter les meilleures choses, et c'est ce qui arrive à M. de Mirabeau à tout moment.

Quoique ses principes généraux soient très-beaux, très-vrais, et les seuls qu'un gouvernement sage doit suivre, il les emploie souvent pour soutenir des paradoxes. Nous aurons occasion d'en relever quelques-uns; après cela il faut convenir qu'on trouve dans ce Traité de fort belles choses, et qu'il ne peut que faire beaucoup d'honneur au cœur et à l'esprit de l'auteur. Ce qu'il voit en grand est presque toujours très-beau; il le gâte ensuite par des détails minutieux et quelquefois faux. Voilà à peu près les réflexions générales qui résultent de la lecture de cet ouvrage, et qui peuvent aussi servir à en guider la lecture. Faisons maintenant quelques observations particulières sur quelques endroits de l'*Ami des Hommes*. La remarque la plus triste qu'on puisse faire porte sur l'inutilité de ces sortes d'ouvrages. Il faudrait supposer une chimère, savoir, que les plus sages fussent toujours les chefs de la nation, pour espérer de les voir profiter des conseils et des lumières d'un philosophe. Or cela n'arrive presque jamais; de dix rois il n'y en a pas un d'assez éclairé pour cela, et, dans tous les États du monde, ceux qui ont du crédit et du pouvoir sont si éloignés de déférer aux sentiments des philosophes que le moyen le plus sûr de se tromper serait de juger de l'administration de la chose publique par les principes contenus dans les ouvrages d'une nation. L'histoire nous apprend d'ailleurs que malheureusement les plus grands maux sont presque toujours sans remède, parce qu'ils ont leur source dans l'esprit du siècle; et quel est le Dieu qui puisse changer cet esprit ? Tout est révolution parmi les hommes : les plus beaux siècles sont précisément le germe des siècles de décadence; et lorsque ces derniers sont arrivés, les plus éclairés, les plus sages, les plus graves personnages d'une nation crient inutilement pour en arrêter les progrès. Laissons-les crier cependant; ils disent de si belles choses ! Brutus, Cassius, Cicéron, Caton, quels noms ! Ils ne peuvent cependant retarder d'un instant la chute de la république; et ces temps de Rome, dont ils vantent les mœurs et les vertus, sont ceux qui ont préparé les siècles dont ils se plaignent. Tout n'a qu'un temps dans le monde. Lorsque les vertus ont porté un peuple à la grandeur et à la véritable gloire, il ne lui reste que le sort cruel de tomber et de dégénérer, et le luxe qui s'y glisse ne manque jamais de produire ces tristes effets. Ainsi tout ce

ordinaire à Amiens; il a cru cette occasion propre à signaler son zèle. Ces vers ont été jugés d'une voix unanime plats et mauvais; heureusement pour sa réputation, l'auteur a fait tant de choses agréables qu'une platitude ne saurait tirer à conséquence pour lui.



AOUT

1er août 1757.

Iphigénie en Tauride est une suite de l'*Iphigénie en Aulide.* Au moment du cruel sacrifice, on suppose que Diane substitua une biche à la place de la princesse, qu'Iphigénie fut enlevée et transportée en Tauride, dans la Scythie, pour y être prêtresse de Diane. Nul des Grecs ne savait son sort, et Oreste, son frère, la croyait morte en Aulide par le glaive de Calchas. Tourmenté par les Euménides, après avoir tué Clytemnestre sa mère pour venger sur elle la mort d'Agamemnon, il va dans la Tauride, par ordre d'Apollon, pour enlever la statue de Diane et la porter dans l'Attique. Il est pris; on veut l'immoler suivant la barbare coutume du pays, et il se trouve que la prêtresse qui doit consommer cet horrible sacrifice est sa sœur. Voilà le sujet de la fameuse tragédie d'*Iphigénie en Tauride.* Aristote, dans son *Art poétique,* en a fait l'analyse de la manière suivante : « Une jeune princesse est mise sur un autel pour y être sacrifiée. Elle disparaît tout d'un coup aux yeux des sacrificateurs et est portée dans un autre pays où la coutume est de sacrifier les étrangers à la déesse qui y préside. On l'établit prêtresse du temple. Quelques années après, le frère de cette princesse arrive

les évêques non résidants. Cette sortie fut regardée comme par trop hardie, et la dernière phrase retranchée du recueil de l'Académie. Lorsque Gresset alla à Versailles présenter son discours, le roi lui tourna le dos comme à un esprit fort. Gresset, consterné de cette disgrâce et désespéré de l'idée qu'on avait pu prendre de lui, se jeta dans les bras de l'évêque d'Amiens, et ne consulta que lui sur les moyens de se sauver du danger de passer pour un philosophe. Son prélat lui conseilla sans doute de ne pas laisser échapper cette occasion de rentrer en grâce. Du reste nous ignorons si cette pièce, qui n'est pas comprise dans les *OEuvres* de son auteur, a jamais été imprimée. (T).

dans ce même lieu. Pourquoi y vient-il? pour obéir à un oracle. Il n'est pas plutôt arrivé qu'il est pris : le voilà sur le point d'être sacrifié; mais la reconnaissance se fait en ce moment, ou de la manière qu'Euripide l'a imaginée, ou selon la vraisemblance que Polyïdes a très-bien gardée en faisant dire par ce prince : « Ce n'est donc pas assez que ma sœur ait été sacri-« fiée, il faut que je le sois aussi », et c'est ce qui le sauve, etc. » Cette tragédie vient d'être mise sur notre théâtre dans toute la simplicité grecque, par M. Guymond de La Touche. C'est le premier coup d'essai de cet auteur, né en Touraine[1], âgé d'environ trente ans, et qui vient de quitter la robe de jésuite. Le succès de sa pièce a été prodigieux, et s'est soutenu jusqu'au moment où elle a été retirée pour être reprise l'hiver prochain. Depuis la *Zaïre* et la *Mérope* de M. de Voltaire, on n'a point vu d'exemple d'une pareille réussite : l'auteur a été obligé de paraître sur la scène; il s'est trouvé mal au milieu des acclamations du public; il est tombé sans connaissance entre les coulisses, et vous jugez bien que cet accident n'a pas diminué l'intérêt que le parterre lui témoignait. Pour être au fait de cette tragédie, il faut bien savoir l'histoire terrible de la famille des Atrides, histoire qui a fourni aux anciens tant de sujets tragiques. Il faut surtout se rappeler la tragédie d'*Iphigénie en Aulide* et celle d'*Électre*, dont celle-ci n'est qu'une suite. Nous trouvons dans un fragment du grand Racine, publié il y a quelques années par son fils, dans un fatras de remarques, le plan d'une *Iphigénie en Tauride*. Je ne sais si M. Guymond de La Touche en a profité; mais il faut lui savoir un gré infini d'avoir été assez courageux pour supprimer un amour épisodique, dont Racine, selon sa coutume, avait défiguré son plan. C'est un grand mérite d'avoir suivi en cela le grand goût des anciens, et il faut beaucoup de talent pour intéresser, intriguer, et faire de fortes impressions, avec trois personnages. Toute la tragédie se passe, comme dans Euripide, entre Iphigénie, Oreste et Pylade. En

1. Guymond de La Touche n'était pas né en Touraine, mais dans le Berry, à Châteauroux, en 1723. La première représentation de la pièce était annoncée pour le 4 juin 1757. Ce jour-là même les comédiens crurent apercevoir tant de défauts dans le cinquième acte qu'ils prièrent l'auteur de le refondre et de changer la catastrophe. « Il était près d'une heure, dit Mlle Clairon dans ses *Mémoires;* cet acte fut refait en entier, appris, répété : on leva la toile à cinq heures et demie. » Ce tour de force est extraordinaire jusqu'à l'invraisemblance. (T.)

attendant que la reprise de cette pièce me mette en état de vous faire part de mes idées[1], je mettrai ici les observations d'un homme dont le génie et la tournure sont très-propres à dégoûter de mon barbouillage.

OBSERVATIONS DE M. DIDEROT SUR L'*Iphigénie en Tauride*, DE M. GUYMOND DE LA TOUCHE.

« Il y a deux choses entre beaucoup d'autres, auxquelles on rend un bien mauvais service en les surfaisant, les hommes et les ouvrages. On les compare avec l'opinion excessive qu'on en a prise, et ils y perdent. Il me semble qu'il vaudrait beaucoup mieux laisser au temps et aux circonstances le soin de faire commencer et celui de faire accroître l'estime. J'ai vu la pièce nouvelle, elle ne m'a presque pas touché, parce que j'y portais l'enthousiasme des autres, et qu'il n'y avait plus de place pour celui que j'y aurais pu prendre. En général, quand elle est bien écrite, elle m'a paru l'être très-bien. Les vers de sentiment surtout sont de main de maître, et il y en a plusieurs : on en remarque tout à travers une infinité d'autres qui sont guindés, tortillés, boursouflés, et ce sont ceux-là qu'on applaudit. Si j'étais l'auteur de cette pièce, je serais content du succès, mais mécontent des applaudissements. On bat des pieds, on se récrie sur des choses déclamatoires et communes, et l'on ne sent pas une infinité de choses sublimes telles que celles-ci :

Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.....
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes.....

le mot d'Iphigénie à son frère : *Eh bien, mourez!*, beaucoup d'autres choses simples. Avec cela, je trouve que la pièce se soutient infiniment plus par la force des situations que par l'art du poëte; je trouve aussi qu'il n'a pas tiré parti de ces situations. Il est long et verbeux dans la première entrevue d'Iphigénie et des captifs; même défaut, avec un peu d'entortillage, dans la scène des amis. Une grande faute, c'est de n'avoir pas

1. Voir le premier article de la lettre du 15 décembre 1757.

senti à la fin du premier ou du second acte, après l'entrevue d'Iphigénie et des captifs, que la situation était si forte que tout ce qui suivrait serait traînant. Il y a aussi de la maladresse à avoir de temps en temps réveillé dans l'esprit du spectateur des morceaux de Racine et de différents poëtes, mais de Racine surtout.

« Le dernier acte m'a paru froid. Cela vient, je crois, et de ce que je ne crains pas assez de la part de Thoas, et de ce que le péril d'Oreste et le secours de Pylade ne sont pas montrés assez pressants. Le secours de Pylade surtout n'est ni assez connu, ni assez annoncé, ni assez étendu, et puis il fallait aller plus vite; cela était d'autant plus important que toutes les grandes situations étaient passées. Cela commence par un rêve où Iphigénie voit tout ce qui est arrivé dans Argos, et tout ce qui doit arriver dans la pièce. J'aime les rêves où l'on revoit les choses passées, et point ceux où l'on voit les choses à venir, à moins que ce rêve ne soit de l'histoire. D'ailleurs les songes sont usés. Rotrou a fait un songe dans *Venceslas;* Corneille, à son imitation, un songe dans *Polyeucte;* Racine, à l'imitation de Corneille, un songe dans *Athalie;* Crébillon, à l'imitation de Racine, un songe dans *Électre.* Au diable la race de ces songeurs! c'est une chose si peu naturelle qu'un songe! Que ce soit un épisode dans une pièce, à la bonne heure; mais qu'un auteur n'en fasse jamais l'exposition de son sujet. S'il l'expose par un songe, par une chose qui est presque absurde, comment croirai-je le reste de ce qu'il a à me dire! L'autre chose qui n'a nulle vérité, c'est le pressentiment d'Iphigénie; c'est une folie que ce pressentiment, d'autant plus folie qu'Oreste ne l'a point eu. Est-il moins son frère qu'elle n'est sa sœur? et ce pressentiment fait malheureusement tout le fond de la pièce. Thoas est en général un froid personnage; il fallait y substituer le peuple: et avoir le courage de faire paraître sur la scène ce peuple, l'effet aurait été bien autre. Il y a au moins douze ans qu'Iphigénie égorge des hommes; c'est une prêtresse dont les mains sont acoutumées au sang. Pourquoi lui a-t-on donné le caractère et les discours pusillanimes d'une femme qui en serait au premier sacrifice? Il me semble qu'en lui donnant moins de sensibilité on en eût fait sortir davantage la tendresse fraternelle. Reste à savoir après cela si les événements sont bien dis-

tribués. Il m'a semblé, par exemple, que quand Iphigénie les a reconnus pour Grecs, et qu'elle leur a demandé des nouvelles d'Agamemnon, etc., toute la reconnaissance devrait s'ensuivre. On sépare ces deux événements contre toute vraisemblance; ils s'entraînent si nécessairement qu'il n'est aucun spectateur qui ne s'y soit attendu. C'est donc la vérité. Comment peut-on se tromper et aller là contre? »

Cette dernière remarque de M. Diderot tombe également sur Euripide qui, si je m'en souviens bien, a aussi séparé ces deux événements. Celle sur Thoas regarde aussi le tragique grec qui, même au moyen des chœurs, avait plus de facilité que le poëte français de faire parler le peuple. Iphigénie raconte aussi un songe dans Euripide, mais ce songe ne lui révèle ni les aventures d'Argos, ni ce qui doit arriver en Tauride, il lui fait seulement craindre que son frère Oreste ne soit mort.

— Quoique les bouts-rimés, par leur institution, soient une assez mauvaise chose, et qu'il soit aussi ridicule que puéril d'ajouter à la contrainte de la rime celle des rimes données, j'ai l'honneur de vous en envoyer qui me paraissent assez jolis; c'est M. l'abbé de Piolène qui les a remplis.

Quelle enfance! quel air *fantasque!*
Vous vous cachez. Un perfide *éventail*
Vous voile à moi. Laissez tomber le *masque,*
Vous ne pourrez que gagner au *détail.*
Quels traits! quels yeux! mon cœur en *cabriole.*
Que de fraîcheur! Dieux! le souris *mignon!*
Vous rougissez! hé, mais vous êtes *folle.*
Je louerai tout du pied jusqu'au *chignon.*
Jouir de tant d'appas vaut mieux que la *tiare.*
Quoi, rien que voir! ce serait un *tourment.*
Le temps est précieux; le sage en est *avare;*
L'amant aussi. Délicieux *moment!*
Ah! Grécourt ne trouva si gentille *tonsure.*
Allons, tout dort, chambrière et *roquet;*
Tout laisse à nos désirs une bien libre *allure;*
Le jaloux ronfle; entends-tu son *hoquet?*
Qu'il est doux de tromper aussi lourde *mâchoire!*
Morphée entre ses bras retient notre *grondeur;*
Viens dans les miens. Vaquons à l'amoureux *grimoire;*
Tandis que, tourmenté d'une noire *vapeur,*

Il rêve qu'il est cerf, que je croque sa *biche;*
Coiffons son chef hideux du burlesque *chapeau.*
L'amour veut des transports; la vengeance une *niche.*
Nuit! couvre nos plaisirs, jette-nous ton *manteau.*

— Il paraît une feuille intitulée *Lettre à M. de La Grange-Chancel sur la nouvelle pièce d'Iphigénie en Tauride*[1]. Ce n'est rien. M. de La Grange, homme médiocre, connu par beaucoup de pièces qui ne sont pas restées au théâtre et par les *Philippiques* contre M. le Régent, vit je ne sais dans quel coin de la France, dans un âge fort avancé. Il a traité autrefois le sujet d'Iphigénie en Tauride sous le titre d'*Oreste et Pylade*, et voilà ce qui lui a fait adresser la lettre dont je vous parle.

— J'ai eu l'honneur de vous parler de la *Collection académique*, dont le but est de réunir dans un recueil tout ce que les journaux, les mémoires, les actes académiques de toute l'Europe littéraire contiennent de plus précieux. Il en paraît déjà quatre gros volumes[2]. Cette compilation a mieux réussi que celle de M. de Boissy, qui s'est avisé de faire imprimer un choix des anciens *Mercures*. C'est bien tout ce que l'on peut faire que de lire le *Mercure* du mois qui court. Il faudrait avoir une étrange fureur de *Mercure* pour relire les anciens, même dans le choix et la quintessence que M. de Boissy en a tirés.

— On vient d'imprimer une nouvelle traduction de l'*Histoire des guerres civiles de France* de Davila[3].

— M. Cochin, dont les talents dans le dessin ont la plus grande célébrité, a donné successivement dans le *Mercure* plusieurs morceaux critiques et satiriques sur les arts. L'idée de ces satires est presque toujours ingénieuse, et si l'exécution laisse quelque chose à désirer, elle n'empêche pas le plaisir qu'on peut prendre à cette lecture. On vient de ramasser ces différents morceaux dans un volume in-12 intitulé *Recueil de quelques pièces concernant les arts, extraites de plusieurs Mercures de France*[4].

1. Inconnue aux bibliographes.

2. Cette collection, commencée en 1755, forme 33 vol. in-4° sous la rubrique de Dijon et de Paris. Elle a été rédigée par Buffon, Daubenton, Savary, etc., et l'abbé Rozier en a dressé la table.

3. Traduit par Mallet et Grosley. Amsterdam (Paris), 1757, 3 vol. in-4°.

4. Il en parut deux autres la même année chez Jombert.

— *Vénus vengée, ou le Triomphe du plaisir*[1], est un nouveau poëme allégorique en six chants, en vers de dix syllabes, dont la platitude divertirait beaucoup le lecteur s'il n'était pas si long.

— On a fait ici une édition des poésies italiennes et latines de Cornelio Castaldi da Felbra, qui sont estimées en Italie[2].

— *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes et sur quelques autres sujets relatifs à l'histoire de la végétation*[3]. Cet ouvrage est divisé en cinq mémoires qui peuvent intéresser ceux qui s'occupent de ces petites choses de l'histoire naturelle.

— On m'a assuré qu'il existait un livre fort rare et fort singulier intitulé *l'Anti-Damiens*. C'est tout ce que j'en sais. Il n'y a pas apparence que j'en sache jamais davantage.

— M. d'Arnaud a fait faire ici une édition de ses *Jérémiades*, imprimées autrefois en Saxe, et dédiées à la reine de Pologne[4]. Comme tout ce qui a un coin plaisant n'est jamais perdu en ce pays-ci, on n'a pas manqué de faire des plaisanteries sur cette dédicace dans les circonstances présentes[5]. On ne peut disputer à ce poëte la facture des vers. C'est dommage qu'il soit si dépourvu d'idées.

15 août 1757.

Une des punitions les plus pernicieuses dont nos législateurs ont imaginé un grand nombre est sans contredit la peine du carcan. Il vaudrait mieux punir de mort le plus léger délit que d'accoutumer le crime à soutenir le spectacle de la honte publique, et à être exposé comme un objet d'ignominie pour le peuple. Ceux qui en ont ordonné ainsi ne savaient point quel redoutable lien de la société était celui de la honte, et combien il fallait se garder de le déchirer. Les magistrats qui ont le malheur de passer leur vie à juger et à condamner des coupables

1. (Par Morandet.) Paris, 1757, in-8.

2. *Poesie volgari e latine*. Londra (Paris), 1757, in-8 et in-4°. Quelques exemplaires sur papier bleu.

3. (Par Ch. Bonnet.) Gœttingue et Leyde, 1754, in-4°.

4. Les *Lamentations de Jérémie*, de d'Arnaud, avaient été imprimées pour la première fois en 1752. (T.)

5. Grimm entend peut-être parler de l'état où se trouvait la Pologne, que menaçait un démembrement prochain. (T.)

doivent avoir remarqué que celui qui est attaché au carcan n'en devient que plus digne de la potence, à laquelle il n'échappe jamais. Mais puisque les hommes ont imaginé de donner en spectacle l'ignominie d'un criminel sans le bannir de la surface de la terre par le supplice, ils auraient dû, ce me semble, en faire autant pour la vertu, et, en faisant violence à la modestie dont elle est inséparable, l'exposer sur un carcan aux hommages du peuple et à la vénération publique. Le bonhomme Assuérus qui, pour l'amour d'une femme ou d'un courtisan, tantôt ordonnait le massacre de toute une nation établie chez lui, et tantôt la comblait d'honneurs et de biens, ne laissait pas, au milieu de ses vertiges, de faire quelquefois des actions de bon sens. Il profitait de ses insomnies pour apprendre ce qui se passait sous son règne, et ayant su, à cette occasion, une bonne action du juif Mardochée, il le fit promener en spectacle par toutes les rues, et lui décerna ainsi les honneurs que Rome triomphante n'accordait qu'à des vertus plus brillantes et aux succès de ses héros. Ce serait donc une grande et belle loi que celle qui ferait exposer à la vue publique l'homme de bien comme on y contraint aujourd'hui le méchant : ou, puisqu'il est peut-être aussi dangereux de déchirer le voile de la modestie dont la vertu se plaît à se couvrir que de ne point respecter la honte qui suit le crime, il conviendrait du moins de publier avec solennité les bonnes actions avec les noms de ceux qui honorent la république par l'exercice des vertus publiques et domestiques. Il est étonnant que M. de Mirabeau ait vu la nécessité d'honorer les petits sans plus insister sur ce point, lui qui est si prolixe en tout. Il est plus étonnant encore qu'ayant si bien senti l'importance des mœurs domestiques pour garantir un peuple de la corruption, il n'ait pas songé à établir les vertus civiles, par une sanction solennelle, sur des fondements solides. Il a recours pour cela à la religion, et il répète à ce sujet tous les lieux communs qu'on a si souvent allégués en faveur de sa nécessité et de son importance. L'auteur se fait même un devoir dans tout le cours de son ouvrage d'être extrêmement religieux; il soutient avec beaucoup d'emphase que c'est manquer à la société que d'attaquer la religion dans ses écrits. Ayons le courage d'examiner cette question, elle en vaut la peine, et voyons surtout si la religion est aussi nécessaire à la conservation de la

société que notre auteur et beaucoup d'autres, moins éclairés que bien intentionnés, voudraient nous faire entendre.

La morale de toutes les religions est à peu près la même; l'histoire de tous les cultes est la même aussi. Les hommes, dans tous les temps, ont fait de la religion un instrument d'ambition et d'injustice. Si la morale de la religion chrétienne est plus épurée, il faut convenir aussi que son histoire est plus scandaleuse, et qu'il n'y a point de crime ni d'horreur dont la fureur barbare des chrétiens ne se soit rendue coupable pendant de longs siècles. Mais puisque, de l'aveu de M. de Mirabeau lui-même, les chrétiens ont fait de leur religion un instrument de cruauté et de fureur, de cette religion dont la morale est si douce, si charitable, si contraire à toute violence, comment peut-il la regarder comme un lien nécessaire à la société? Il dit que, sans la religion, les assemblées d'hommes n'eussent jamais pris forme de société; il est vrai qu'on ne trouve guère de société sans une espèce de culte; mais je ne vois nulle liaison entre l'abolition du culte et la dissolution de la société. Ceux qui pensent comme M. de Mirabeau confondent sans cesse la religion d'un peuple avec ses mœurs. Lorsque la corruption se met dans les mœurs, un peuple s'avance à grands pas vers sa ruine, et la religion ne la saurait retarder parce qu'elle n'a réellement nulle influence dans la révolution des mœurs. Le culte des chrétiens, adopté par Constantin, ne put rien pour le soutien de l'empire romain; il fut l'époque de sa décadence. Quel est donc le véritable lien de la société? Il faut aux hommes de grands objets, il leur faut des cérémonies et des actes de solennité; il leur faut même de l'enthousiasme et peut-être de la superstition : mais il s'agit de poser tout cela sur des fondements plus solides, plus dignes de leur nature. Les premiers législateurs étaient justes, doux, bienfaisants, mais simples, bornés, sans lumières. Les hommes sont d'ailleurs naturellement faibles, ils cherchent des objets d'attachement et d'appui; ils aiment le merveilleux; ils s'échauffent la tête facilement, ils se pénètrent aisément l'âme de mouvements de terreur ou de tendresse. Voilà l'origine de tous les cultes. Mais si Socrate eût formé une société d'hommes, ou qu'il eût présidé à la législation d'un peuple, il lui eût donné des objets plus vrais pour lui faire éprouver tous ces différents sentiments. J'ose croire qu'il aurait fondé le bonheur et la durée

de la société sur le respect de soi-même. Voilà le sentiment dont il faut qu'un peuple, et chaque citoyen en particulier, soit pénétré. Voilà la source d'où découlent toutes les vertus sociales et domestiques, et qui donne à un peuple de la noblesse et de l'élévation, sans quoi il ne fera jamais rien de grand ni de mémorable. Le respect de soi-même tournerait l'orgueil qui nous est propre vers le bien, vers la vertu, vers la grandeur véritable. Un peuple enivré de ce sentiment regarderait un forfait avec l'horreur qu'on a pour un monstre, et l'homme qui l'aurait commis comme un être dégradé. Il se trouverait à lui, et à chaque homme en particulier, je ne sais quel caractère sacré qui ne pourrait être effacé que par le crime et par le vice. En un mot, le respect qu'on portait dans tout l'univers à un citoyen romain dans les siècles brillants de la république, un tel peuple l'aurait pour l'homme en général, et son objet d'enthousiasme serait la nature humaine, comme celui des Romains était la patrie. Parmi un tel peuple, la moindre bassesse, le plus petit vice, deviendraient un tel opprobre que celui qui aurait le malheur de s'en souiller, ne pouvant plus participer à la vénération publique, serait contraint de déserter la société; la vertu seule mènerait à la véritable gloire, et chaque homme de bien aurait droit aux honneurs publics, à proportion de sa considération personnelle. Je ne vois pas quelle pourrait être la fin de cette société, s'il n'était dit que toute institution humaine doit finir. Tous les actes publics, toutes les cérémonies, toutes les solennités, car il en faut au peuple, et rien n'est plus essentiel pour la conservation des mœurs, consisteraient dans les hommages rendus à la vertu, dans la démonstration de respect pour l'homme de bien, dans la joie pure et auguste sur la sainteté des mœurs publiques. La représentation d'une tragédie deviendrait un acte religieux : la musique, la peinture, la magie de tous les arts et de tous les spectacles, seraient employées à retracer à un tel peuple la noblesse de sa nature, la grandeur et l'élévation de ses idées. Je vous laisse imaginer le tableau des vertus civiles et des mœurs domestiques d'un tel peuple. Quelle vénération pour la paternité, pour la magistrature, pour les services rendus à la patrie! quels liens de tendresse et de douceur entre les familles, entre les proches, entre les différents ordres de la république, entre tous les concitoyens! Je ne vois pas de quelle

nécessité serait à un tel peuple la religion, quelle qu'elle fût. Elle ne pourrait que distraire son attention des objets qui méritent réellement l'admiration et l'attachement des hommes, pour la porter sur des objets frivoles, nuisibles et chimériques.

— Dans les troubles de la Rose blanche et de la Rose rouge en Angleterre, l'histoire de la malheureuse reine Marguerite d'Anjou tient une des principales places. Il y a peu d'événements plus terribles et plus touchants que ceux qui ont agité la vie de cette princesse infortunée. Vous en pourrez lire le précis dans le second volume de l'*Histoire universelle* de M. de Voltaire. Je ne sais quel est l'auteur qui a choisi ce sujet pour un essai tragique en prose et en cinq actes[1]; cet essai n'a point réussi, et n'était point propre à réussir; il est froid, sans génie et sans force. Quand on lit dans la préface ce que dit l'auteur sur les virgules et sur la ponctuation, on est tenté de prendre tout cela pour un persiflage. Il est cependant de très-bonne foi[2]. C'est à M. Diderot que nous avons obligation de cet essai tragique; car lorsqu'un homme de génie ouvre une nouvelle carrière, tous les gens médiocres s'y jettent à corps perdu, et imaginent qu'on n'a qu'à y entrer pour y cueillir des lauriers. Cette *Marguerite d'Anjou* est bien loin de l'enthousiasme qu'exige l'auteur de la poétique du *Fils naturel*.

— M. l'abbé Trublet nous a affublés, depuis la mort de M. de Fontenelle, de mille inepties sur le compte de cet écrivain célèbre. Vous avez pu les lire dans *le Mercure de France*[3]. Voici une lettre qui m'est tombée entre les mains, et dont l'insipide auteur du *Fontenelliana* ne paraît pas avoir connaissance.

1. *Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, essai tragique en cinq actes. Paris, Prault, 1757, in-12. Non représenté. (T.)

2. Voici un exemple, pris au hasard, du système de ponctuation que veut faire adopter l'auteur : « Son char; s'est brisé dans la plaine; on vient de l'arrêter, et on l'amène au camp; c'est au plus, si elle est à un mille, de ce lieu. » (Acte IV, sc. IV, p. 119.) (T.)

3. *Mercure* de juillet 1756, page 129; d'avril 1757, page 54; de juin, page 41, etc. Ces divers articles ont été réunis avec d'autres sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*. (T.)

COPIE D'UNE LETTRE ÉCRITE AU GROS MARQUIS[1].

(C'est M. de Fontenelle qui écrit cette lettre à M. le marquis de La Fare.)

« Vous, qui imaginez toujours mieux que personne, vous doutez aussi avec plus d'esprit que les autres gens. Je suis charmé de votre embarras sur l'espace immense qu'il faudra un jour pour contenir ensemble tous les hommes qui, n'ayant existé que successivement depuis la création, n'ont pas laissé d'occuper une grande partie de l'univers. De la taille dont vous êtes, comment ne craindre pas cette presse? Si chacun devait y tenir autant de volume que vous, je craindrais à mon tour de n'avoir pas mes coudées franches. En attendant, j'ai cru que, après vous, il siérait bien d'avoir aussi un embarras. Voici le mien.

« Lorsqu'il plaira à l'Être suprême de rendre à chaque esprit le corps qu'il aura autrefois animé, ainsi qu'il nous le promet dans ses Écritures, comment faudra-t-il qu'il s'y prenne? Nos corps ne sont composés aujourd'hui que des débris de ceux de nos pères; les mêmes matériaux qui ont servi à former ceux qui ne sont plus seront un jour employés à la composition de ceux qui ne sont pas encore. Le Seigneur a créé pour toujours une certaine quantité de matière qui n'est ni augmentée ni diminuée, à laquelle il ne sera rien ajouté et sur laquelle le néant n'a plus aucun droit. Cette matière a été divisée en éléments; ces éléments circulent pour ainsi dire, et vont de la composition d'un cheval à celle d'un homme, et de celle d'un homme à celle d'un arbre, et ainsi des autres. C'est précisément la jonction de ces éléments qui fait un corps : la manière dont ils sont joints fait la différence d'un corps avec un autre, et les proportions ou l'équilibre, plus ou moins observés dans chaque composition, décident uniquement de sa durée.

1. Cette lettre de Fontenelle n'est comprise dans aucune édition de ses *Œuvres;* mais, publiée d'abord par l'abbé Coupé, au tome Ier, page 23?, de ses *Variétés littéraires* (1786-1787), elle avait été imprimée à soixante exemplaires, par les soins de Gabriel Peignot, chez Thomassin, à Besançon, et jointe à quelques exemplaires de la *Relation de l'île de Bornéo,* éditée en 1807 par le bibliophile dijonnais, sous la rubrique de *En Europe* (Paris, Didot), in-18. Il en existe, selon Brunet, un autre tirage à cinquante exemplaires sous la même rubrique, 1819, petit in-8 de cinq feuillets.

« Ces éléments, quoiqu'ils soient faits pour concourir ensemble en tout et partout, vont pourtant à s'entre-détruire. Celui d'entre eux qui domine dans un corps sème bientôt la division parmi les autres, et les force enfin à une séparation dont il n'y a que ce qu'on appelle la forme qui est la victime; car la matière, c'est-à-dire les éléments, sont bientôt déterminés à se rejoindre, quoique différemment de ce qu'ils étaient; comme ils s'entre-détruisent, ils s'entre-déterminent aussi. Voilà l'économie des destructions et productions qui se font à chaque instant, que le vulgaire ignorant prend pour anéantissement et création.

« Or comment fera le Seigneur pour rendre contemporains tant d'hommes qui n'ont eu chacun un corps que parce qu'ils semblent avoir pris leur temps et leurs mesures pour se le céder les uns aux autres? certainement il n'en créera pas de nouveaux. Cela établi, je n'y sais qu'un expédient, et cet expédient, monsieur, va nous tirer d'embarras, vous et moi.

« Si nous ressuscitons tous un jour, il est constant que nos corps ne seront plus sujets aux nécessités de cette vie et ne se ressentiront plus de l'intempérance des climats et des saisons; insensibles donc au froid et au chaud, nous n'aurons plus besoin ni des eaux pour nous rafraîchir et nous humecter, ni du soleil pour nous échauffer et purifier; exempts que nous serons de la nécessité de manger, la terre, cette mère libérale et commune, va nous devenir inutile; les collines, retraites de la plupart des animaux faits pour l'usage de l'homme mortel; les montagnes, ces dépositaires avares des trésors que la cupidité nous rend nécessaires, tout cela va aussi être de trop parmi des immortels désintéressés; les cieux et leurs luminaires n'auront plus d'heures à nous marquer et n'auront plus que faire de leur lumière inégale dans un temps où l'auteur du jour daignera lui-même nous éclairer; en sorte que, vu l'inutilité de toutes ces choses et autres contenues dans l'espace, il faudra qu'elles cessent d'être ce qu'elles sont; l'ordre et l'harmonie de l'univers seront renversés et confondus; tout généralement deviendra un tas de matière, une masse informe, un chaos et une confusion, ainsi que le tout était au premier jour de la création.

« Ne croyez-vous pas, monsieur, que le Créateur trouvera dans tous ces matériaux de quoi faire autant d'hommes qu'il

lui en faudra; et l'espace, dont vous étiez en peine, s'y trouvera aussi de reste; puisque, alors même, il n'y aura dans le monde que ce qui y est contenu à l'heure que nous parlons; le nombre des hommes y sera infiniment plus grand à la vérité, mais aussi plus de forêts, plus de bâtiments, plus de montagnes, plus de rochers, etc.; comme la matière ne composera plus que des hommes, l'espace n'aura plus aussi que des hommes à contenir; que si, malgré toutes ces sages précautions, la matière venait alors à manquer, l'habile ouvrier en sera quitte pour faire les corps plus à l'épargne que le nôtre. En cas de besoin, vous avez de quoi fournir à quatre. A vous parler même confidemment, je ne désespère pas de vous voir là une taille aussi fine que celle que vous aviez autrefois : là, M. le duc de Roquelaure aura un nez, et M. le duc d'Estrées n'en aura qu'un; et si les esprits d'un certain ordre sont alors aussi rares qu'ils le sont de nos jours, et qu'il en faille pourtant, je vous en connais pour vos voisins, — cela soit dit sans vous alarmer. Je ne sais encore si les dames conserveront leur sexe dans ce bouleversement universel, ou s'il n'y aura que celles qui ont bien vécu auxquelles sera accordée la forme d'un homme; je m'informerai de leur sort au premier long entretien que j'aurai avec mon génie; mais si ce qu'il m'en apprendra n'est pas à leur avantage, ne vous attendez pas, monsieur, qu'il m'arrive jamais de vous en faire part. »

SEPTEMBRE

1er septembre 1757.

La direction de l'Opéra vient de passer entre les mains de MM. Rebel et Francœur. Après avoir été longtemps les directeurs de ce spectacle sous les auspices du prévôt des marchands et de la ville de Paris, ils en sont devenus les entrepreneurs pour leur compte. Sous ce nouvel établissement, l'Académie royale de musique a donné, cet été, un opéra nouveau dont la

musique est de M. Rameau, et les paroles sont de M. Bernard[1], non moins connu, à Paris, par ses ouvrages que par ce joli quatrain que M. de Voltaire lui adressa autrefois :

Gentil Bernard est averti,
De par l'amour et par Cythère,
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire[2].

C'était feu Mme la duchesse de Luxembourg qui priait M. Bernard de venir souper chez elle, et lire le poëme de *l'Art d'aimer*. C'est un poëme que M. Bernard n'a pas mis au jour, non plus qu'un autre intitulé *Phrosine et Mélidor*, mais qu'il récite de temps en temps à ses amis et dans ses sociétés. Tout ce qui a été publié jusqu'à présent de ce poëte est un opéra tragique, intitulé *Castor et Pollux*[3]. Celui qu'on vient de représenter a eu un succès médiocre et contesté. Je ne parlerai point de la musique; ceux qui sont le plus enthousiasmés du talent de M. Rameau conviennent, — ce me semble, — que ce n'est pas là un de ses meilleurs ouvrages. D'ailleurs, en jugeant la musique française, il faut tant d'indulgence pour le genre et pour son caractère que le plus court est de n'en point parler. M. Bernard a intitulé son poëme *les Surprises de l'Amour*, ballet; il consiste en trois actes séparés, tirés de la fable. Les poëtes lyriques et les peintres de cette nation ont un tort commun dont ils ne paraissent pas prêts à se corriger; c'est de traiter de préférence la fable. Les *Métamorphoses* d'Ovide sont le grand réservoir où ils puisent leurs sujets; les poëtes dramatiques, et même les peintres d'Italie, n'ont eu garde de tomber dans ce défaut. Les derniers ont traité les sujets des *Métamorphoses* rarement; c'est encore trop. Les premiers ont fait quelquefois de la fable des sujets de cantate; mais jamais ils ne l'ont crue propre à être traitée sur la scène, et c'est en quoi ils ont montré un grand goût; le nôtre me semble tout à fait faux en ce point. Il a rendu notre Opéra le spectacle le plus

1. *Les Surprises de l'Amour*, représentées pour la première fois le 31 mai 1757.
2. Dans la plupart des éditions des poésies de Voltaire, l'ordre des deux premiers vers de ce quatrain est interverti, ce qui lui donne plus de grâce. (T.)
3. Il en a été rendu compte à la fin de la lettre du 15 février 1754.

froid, le plus puéril et le plus gothique qu'il y ait actuellement sur la terre. Il n'y a peut-être pas deux sujets, dans les *Métamorphoses*, qui puissent être traités avec succès en drame ou en tableau; je ne connais guère que l'histoire d'Orphée et celle de Pyrame et Thisbé propres à cela; et je ne conçois pas comment une nation éclairée, et si difficile en d'autres points, a jamais pu s'accoutumer au froid mortel qui règne dans ces sortes d'ouvrages. Lorsque Horace défend à Médée de massacrer ses enfants devant le parterre[1], — pour parler à notre façon, — ce n'est point à cause de l'atrocité de l'action, comme l'ont cru presque tous nos critiques. L'exemple de tous les grands tragiques grecs, qui seront éternellement nos maîtres, montre assez qu'ils ne craignaient pas de représenter les actions les plus effrayantes; un fils qui venge la mort de son père sur sa propre mère, et qui la traîne mourante sur la scène, est-il moins atroce qu'une mère qui massacre ses enfants? Mais Horace voyait qu'une pareille action ne pouvait se représenter avec assez de vérité pour produire les terribles impressions qui en doivent résulter. « Tout ce que vous me montrez ainsi, je le hais, parce que je ne puis le croire », dit-il dans un autre endroit de son *Art poétique*[2]. Combien les représentations de la fable, et surtout des *Métamorphoses*, sont plus incroyables, plus froides et plus puériles! Mais tout concourt, — ce me semble, — à bannir de notre Opéra le goût et le feu du génie, sans lesquels tout spectacle devient insipide et plat. La réunion, ou, pour mieux dire, la confusion de deux imitations contraires à tous les principes du bon goût, est devenue un point essentiel de notre Opéra; le chant y est sans cesse interrompu par la danse, la danse par le chant. Si le poëte avait craint de faire des impressions trop vives, il n'aurait pu imaginer rien de plus propre pour tout gâter. L'art qui imite la nature par la danse ne doit avoir rien de commun avec celui qui imite par le chant; c'est un reste de barbarie gothique que de les confondre. Quoi, d'ailleurs, de plus puéril que de voir un amant témoigner sa passion à sa maîtresse en faisant venir des cabrioleurs et des danseuses qui les poussent l'un et l'autre

1. Nec pueros coram populo Medæa trucidet.
2. Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

dans un coin du théâtre? On a vraiment bien autre chose à faire, quand on aime, que de regarder danser autour de soi: voilà pourtant à quoi se réduisent toutes les fêtes, si multipliées et si vantées, de notre Opéra. La lenteur lourde et monotone du chant français met le poëte dans l'impossibilité de faire des scènes; ainsi, sans excepter les poëmes de Quinault, jamais les personnages de l'Opéra ne disent ce qu'ils devraient dire; je doute qu'on puisse me montrer, dans tout le répertoire de l'Académie de musique, une scène tant bien que mal dialoguée. Les deux acteurs parlent ordinairement en maximes et en sentences, opposent madrigal à madrigal; et, quand ils ont dit chacun deux ou trois couplets, il faut que la scène finisse et que la danse commence : sans quoi nous péririons d'ennui. Je ne parle point du défaut de naturel et de la déclamation fausse et arbitraire du récitatif français; tandis que celui des Italiens, en se prêtant à tous les caractères, en donnant du génie et du feu à tous les genres de déclamation, permet au poëte de mettre sur le théâtre lyrique les scènes de tragédie et de comédie les plus sûres pour l'effet. Lorsqu'il y a tant de mal à dire d'un genre, il reste peu de critique à faire de ceux qui s'y exercent; mais les défauts que je viens de reprocher au genre, vous les trouverez aisément dans le poëme de M. Bernard, et vous en découvrirez les traces à chaque pas. Ce n'est cependant pas là encore ce qu'il y a de plus puéril dans nos opéras. Ce qui est véritablement insupportable aux gens d'esprit et de goût est cette négligence totale de la déclamation, et de voir le musicien jouer sans cesse sur le mot. On dirait que le poëte n'a en vue que de faire la satire de son musicien et de lui tendre des piéges; tout ce que nos fins connaisseurs appellent « mots lyriques » sont autant de bêtises que le musicien ne manque jamais. Je n'ai point encore entendu déclamer quatre vers de suite dans leur véritable sens. La musique papillote sans cesse, quoique lourdement, autour d'un *vole*, *lance*, *ramage*, *ravage*, *gloire*, *victoire*, et d'autres mots vides de sens, que le poëte a soin de répéter à tout moment.

On serait, comme vous voyez, bien habile de ne point faire une fort mauvaise chose en faisant un opéra; on prend toutes les précautions du monde pour cela; et si vous voulez vous donner la peine d'examiner *les Surprises de l'Amour* de M. Ber-

nard, vous n'y trouverez non-seulement ni fond, ni feu, ni génie, mais, à chaque pas, vous serez arrêté par un dialogue qui n'a nulle vérité, nulle idée, nulle conduite. Le premier acte a pour sujet *l'Enlèvement d'Adonis;* il me paraît très-froid, et le dénoûment en est plat. Le troisième acte, intitulé *Anacréon,* a pour sujet ce conte charmant d'Anacréon, qui retire chez lui par pitié un enfant accablé par la rigueur de la saison; cet enfant est un ingrat qui reconnaît mal ses bienfaits : c'était l'Amour. Ce sujet, qui me paraît tout à fait défiguré dans le poëme dont j'ai l'honneur de vous parler, serait charmant, non pour un acte d'opéra mais pour un ballet-pantomime. Le second acte, qui a plus réussi que les autres, est intitulé *la Lyre enchantée.* Parthénope, une sirène, initie le fils d'Apollon, Linus, dans les mystères de l'amour; elle en est adorée; la muse Uranie voudrait conserver le cœur de Linus à la sagesse; la sirène a une lyre enchantée qui donne de l'amour à ceux qui la touchent : Uranie la prend imprudemmeut; cela fait faire à cette Muse si auguste une déclaration d'amour à son élève, qui serait fort ridicule si elle n'était pas si plate. Apollon est obligé de paraître pour faire cesser l'enchantement; c'est mettre les dieux en chemin pour peu de chose; il approuve en bon père les amours de son fils et de la sirène. Au reste, tout le poëme, et en particulier ce second acte, m'ont paru fort mal écrits.

— M. l'abbé de Voisenon, connu par quelques comédies, par quelques romans, et plus encore par la légèreté et l'agrément de son esprit, a envoyé à M. le duc d'Orléans, à l'armée de Westphalie, un placet en vers pour lui demander une permission de chasse dans sa capitainerie. Ce placet fait allusion à d'autres vers que l'auteur adressa au même prince, dans une autre occasion, il y a trois ou quatre ans. M. l'abbé de Voisenon demeurait alors sur le jardin du Palais-Royal, et ayant voulu pratiquer un trou dans la muraille pour faire passer un tuyau de poêle, il en fut empêché par M. de Montamy, gouverneur du Palais-Royal, qui trouva le trou contraire à la police de la maison. C'est ce qui donna occasion à la requête suivante :

Heureux qui peut avoir un petit trou chez soi
Pour corriger du froid la maligne influence!
Possesseur d'un tuyau, j'avais quelque espérance
D'avoir tout comme un autre un petit trou chez moi;

Mais certain Montamy s'oppose à mes projets,
En assurant qu'il est assez de trous en France
Sans en demander un donnant sur le palais.
Par cet arrêt fatal, l'hiver et sa froidure
De mes jours grelottants vont raccourcir le fil,
Et c'est, en vérité, geler sur le persil
    Que de grêler sur ma figure.
O prince bienfaisant, agréez et souffrez
Qu'un pauvre petit trou me fasse enfin renaître.
J'invoquerai l'amour pour qu'il vous rende maître
    De tous ceux que vous désirez!

Le trou fut accordé. Voici maintenant le placet pour la permission de chasse.

Prince à qui tous les cœurs sont offerts en hommage,
Jadis à vos bontés je dus un petit trou;
Ma santé m'empêcha d'en faire un long usage.
Les trous me donnent l'asthme; aujourd'hui, vrai hibou,
J'habite sur un mont qu'on nomme Belleville.
On voit quelques lapins au bois de Romainville;
Je suis trop maladroit pour en tirer beaucoup.
Heureux si je pouvais, loin du bruit de la ville,
Tirer de temps en temps un pauvre petit coup,
J'élèverai pour vous mes mains sur la montagne
Et je prierai si bien que mes vœux obtiendront
Qu'un bonheur soutenu partout vous accompagne,
Et quand vous tirerez tous vos coups porteront.

— Dom Pernetty, bénédictin, a publié un *Dictionnaire portatif de peinture*; on en prépare une seconde édition qui est sous presse.

— Un jeune poëte, M. Poinsinet[1], vient de donner sur le théâtre de la Comédie-Française une petite pièce intitulée *l'Impatient,* en un acte et en vers. Cette pièce est tombée après avoir impatienté le public deux ou trois fois. Elle est trop mauvaise pour mériter quelque attention.

— On a parodié à la Comédie-Italienne la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, par M. Guymond de la Touche. La parodie est intitulée *la Petite Iphigénie*[2].

1. Poinsinet de Sivry, qu'il ne faut pas confondre avec Poinsinet *le Mystifié*, dont les naïvetés amusaient tant ses contemporains.

2. Par Favart. Elle eut quatorze représentations.

— *Le Géographe manuel*, par M. l'abbé Expilly, est une nouvelle compilation de géographie qui ne vaut pas les anciennes que nous avons[1].

— J'ai oublié de vous parler du *Financier citoyen*, ouvrage en deux volumes in-douze qui a paru ce printemps. L'auteur[2], dont j'ignore le nom, a travaillé pendant vingt ans, je crois, dans les fermes. Cependant les calculs de spéculation dont il a rempli son livre portent la plupart sur des suppositions gratuites, et n'ont point cet air de vérité qui frappe même les gens les moins instruits. Au reste, il aurait pu dire en cinq ou six pages tout ce qu'il a délayé dans deux volumes, qui doivent être suivis d'un troisième. Tout se réduit à faire adopter au ministre le système du duc de Sully, surintendant des finances sous le grand et bon Henri. Ce système consiste dans l'économie des revenus du roi, et il ne faut pas être fort pénétrant pour comprendre qu'il ne saurait y en avoir de meilleure. Tout est perdu quand la dissipation se met dans les affaires. Le sort du roi en cela n'est pas différent de celui d'un particulier : a-t-on jamais vu arranger une maison sans un ordre extrême? Voilà une vérité dont nos contrôleurs généraux des finances devraient se pénétrer. Ils verraient que depuis le grand Sully on n'a pas fait une opération de finance en France qui ne tendît à la ruine du roi et de ses sujets.

— M. de Chamousset a fatigué le public depuis trois ou quatre ans de différents projets dont aucun n'a pu se réaliser. Il y a plusieurs genres de folie; le sien est d'être citoyen[3]. Cette folie serait louable s'il ne fallait pas être éclairé pour proposer à la société de nouveaux établissements et pour les rendre véritablement utiles. Jamais M. de Chamousset ne fera goûter aucun de ses projets malgré toute l'inquiétude qu'il a dans l'esprit, malgré tous les mouvements qu'il se donne. Le peu de succès qu'il a eus ne l'a point empêché de ramasser les mémoires qu'il a publiés successivement et que personne n'a voulu lire, et de

1. Elle a eu, au siècle dernier, une dizaine d'éditions.

2. J.-B. Naveau, directeur de correspondance et fermier des devoirs de Bretagne.

3. Chamousset est loin de mériter un jugement aussi sévère. Tous ses projets, sans doute, n'étaient point pratiques; mais quelques-uns ont été repris de nos jours sans que la postérité ait été plus reconnaissante pour lui que ses contemporains.

les faire réimprimer en deux petits volumes sous le titre de *Vues d'un citoyen*. Quand on a aussi peu d'esprit et de lumières que lui, il faut être citoyen pour soi-même, mais il ne faut pas se mêler du bien public. C'est un soin qui appartient à des gens plus éclairés que lui.

— Il paraît un gros volume de près de cinq cents pages, intitulé *Dissertation sur l'honoraire des messes*. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce soit une nouvelle édition. Comment en a-t-on jamais pu épuiser une? Je ne crois pas que vous soyez tenté de lire ni l'ancienne ni la nouvelle [1].

— M. Vadé, qu'on a nommé par plaisanterie le Corneille des halles, vient de mourir dans un âge peu avancé. Sa mort a été la suite d'une vie déréglée [2]. Il travaillait pour le théâtre de l'Opéra-Comique. Il est une sorte de talent qui se montre et se fait estimer jusque dans les genres les plus abjects. Je n'ai jamais pu trouver celui de M. Vadé. Il connaissait bien le langage des halles, et l'employait souvent sans esprit, toujours sans goût. Il y a une grande différence entre copier la nature, belle ou laide, et savoir l'imiter.

15 septembre 1757.

J'ai dit qu'il fallait être en garde contre les paradoxes de M. le marquis de Mirabeau, répandus dans le livre *l'Ami des hommes* [3]. Nous allons en relever quelques-uns d'autant plus spécieux qu'ils partent en apparence d'un principe simple, et qu'ils ont tous pour objet la félicité des peuples. Les causes les plus évidentes de la dépopulation sont le luxe et la décadence de l'agriculture. Rien n'est plus certain. Pour encourager

1. La *Dissertation sur l'honoraire des messes* est d'un bénédictin nommé Guyard. Il traite, dans ce volume, de l'origine de l'honoraire des messes; il examine depuis quel temps il est en usage, quelles en ont été et quelles en sont encore les suites. On lit dans l'approbation d'un célèbre docteur que cette *Dissertation* est curieuse, solide, instructive et très-nécessaire..., que les deux puissances doivent concourir par des lois très-sévères à la suppression de l'honoraire des messes et des droits curiaux. Cet ouvrage, qui déplut beaucoup aux jésuites, rédacteurs du journal de Trévoux, eût dû plaire à l'auteur d'une *Correspondance philosophique;* mais il est probable que Grimm n'en connaissait que le titre. (B.)

2. Vadé mourut, le 4 juillet 1757, des suites d'une opération à la vessie, à peine âgé de trente-sept ans. (T.)

3. Dans la lettre du 15 juillet précédent.

la dernière, je ne connais aucun moyen plus efficace que celui que les Anglais ont mis en usage, de rendre non-seulement le commerce des grains libre, mais d'en encourager l'exportation par des récompenses. On peut remarquer ici en passant que toutes les bonnes opérations d'un gouvernement sont toujours fondées sur la justice, et toutes les mauvaises ne sont dans le fond qu'une espèce d'oppression et de violence faite aux peuples contre le droit naturel. Il est en effet d'une injustice criante, et contraire à la liberté naturelle de l'homme, d'empêcher celui qui cultive son champ de faire de ses denrées ce que bon lui semble. Son intérêt l'empêche assez d'en faire un mauvais usage, et cette certitude doit suffir à un gouvernement sage et éclairé. Voilà une théorie qui a été prouvée avec beaucoup de clarté par l'auteur de l'*Essai sur la police générale des grains*[1], qui vient d'en publier le supplément. M. de Mirabeau a d'autres principes. Non-seulement il voudrait défendre toute sortie de grains, mais encore il voudrait attirer tout celui des étrangers, et en favoriser l'entrée par des récompenses publiques. Et cela parce que plus vous avez de blé, plus vous pouvez nourrir d'hommes. « L'Italie, dit-il, était peuplée autrefois de vingt-six millions d'hommes nourris par les blés d'Égypte, et plus un pays est peuplé, plus il est puissant et riche. » Cela est vrai ; mais il y a une proportion nécessaire entre le nombre d'habitants et la nature du climat et du sol, et cette proportion peut se calculer comme l'espace de terrain qu'il faut à un corps d'armée composé de tant de bataillons et d'escadrons. La position d'un peuple heureux par la sagesse de sa constitution et de ses lois ne doit jamais être précaire. Or un pays qui contient trop d'habitants, à proportion de son étendue et de son produit, peut être exposé à toutes les extrémités de la famine et arrêté par là au milieu de ses opérations les plus importantes, soit en guerre, soit en paix. En général un écrivain politique perd son temps à conseiller à un peuple ce qui ne peut être qu'au désavantage de ses voisins. Il doit supposer tous les peuples également jaloux de leurs droits et de leurs intérêts. Et c'est une bien mauvaise politique que d'établir la prospérité

1. Grimm a déjà rendu compte de cet ouvrage d'Herbert dans ses lettres des 1er avril 1754 et 15 août 1756.

d'une nation sur la servitude et sur la destruction de l'autre, au lieu de la fonder sur ses avantages, sur son génie, sur son industrie. Désirons seulement à la France autant d'habitants qu'elle en pourrait nourrir si les terres étaient mises en valeur par une culture plus favorisée. Ce sera alors le plus beau royaume de l'Europe, aussi longtemps du moins que l'Italie restera partagée entre tant de puissances. Par une suite de ces idées M. de Mirabeau parle contre les forêts et les prés; il voudrait faire de la France un vaste champ de blé. Toute exagération mène à l'erreur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le gouvernement n'a qu'à soulager le cultivateur, qui gémit écrasé sous le fardeau d'un impôt destructeur, et toute la culture se mettra de niveau d'elle-même : les terrains les plus ingrats seront en valeur, il y aura des champs de blé partout où il en faut, et il n'y aura de prés, de forêts, de vignes, qu'autant qu'il faudra pour la balance de toutes denrées. C'est donc une idée creuse, pour parler comme M. de Mirabeau, que celle qu'il voudrait nous faire adopter, de donner tout à l'étranger, surtout tout l'or et l'argent du monde, pour l'engager à nous envoyer ses denrées. La loi générale, au contraire, fondée sur les auteurs les plus éclairés et sur l'exemple des Anglais, est de rendre le commerce et la sortie des grains libre, d'encourager même cette dernière par des récompenses, parce qu'il ne sortira jamais que le superflu, et que l'industrie d'un peuple qui cultive plus de denrées qu'il n'en peut consommer est au point où elle doit être.

Un autre paradoxe plus impardonnable est l'apologie des moines. Il n'y a que l'amour de la singularité qui puisse faire prendre la défense d'une aussi mauvaise cause. M. de Mirabeau a affecté je ne sais quoi de religieux dans tout le cours de son ouvrage. Cela vient, je crois, du cas qu'il fait avec raison des mœurs, de la simplicité, des vertus civiles et domestiques[1]. Il a remarqué chez toutes les nations que la pureté des mœurs et

1. Il est assez bon de ne pas oublier que, si l'on en croit le fameux Mirabeau son fils et la plupart des écrits de ce temps, l'*ami des hommes* aurait plusieurs fois compromis par ses débauches la santé d'une épouse à laquelle il devait sa fortune et onze enfants, l'aurait ensuite persécutée, puis, après avoir provoqué sa reclusion pendant douze ans, aurait entretenu des maîtresses, obtenu de la faveur des ministres cinquante-quatre lettres de cachet contre sa famille, et fatigué les tribunaux de ses scandaleux procès avec elle. (T.)

l'amour de son culte marchaient ensemble, et a cru ce dernier nécessaire à la conservation des premières. Quoi qu'il en soit, l'amour qu'il a pour le culte de son pays n'aurait pas dû s'étendre jusque sur les moines. Il les défend singulièrement. Il dit que ce n'est ni le célibat, ni la guerre, ni la navigation, qui dépeuplent un État, mais le luxe; c'est-à-dire que le célibat, la guerre, la navigation, etc., ne sont pas les seules sources de dépopulation; mais qui oserait nier que ce n'en soit, et de très-grandes? Peut-être le luxe est-il plus destructeur; mais cela empêche-t-il le célibat de l'être autant qu'il est possible? M. de Mirabeau ne voit dans un moine qu'un homme qui vit de cinq sous par jour, et voilà ce qui concilie son estime au froc. Sans doute que la mesure de la subsistance est celle de la population, et plus un peuple est frugal, plus il doit se multiplier. Mais les moines sont des fainéants. L'auteur a oublié une autre vertu aussi essentielle que la frugalité; c'est l'industrie : sans elle, la première n'est pas une vertu, c'est un état forcé. Il n'y a point de peuple plus frugal que les Caraïbes de l'Amérique; c'est cependant de tous les peuples le moins nombreux. Notre auteur comprend dans son apologie, même les ordres mendiants; l'éloge qu'il en fait est plaisant. « Ce sont eux, dit-il, qui ont bâti les maisons du faubourg Saint-Germain. » C'est comme si l'on voulait prouver la nécessité d'une ferme générale dans le royaume, parce que les fermiers généraux possèdent les plus belles maisons de Paris. Ce n'est qu'un désordre de plus dans l'État qu'une communauté de mendiants puisse faire contribuer assez le public pour élever par ses aumônes des édifices somptueux. Il serait bien plus à désirer que ce fût le citoyen industrieux qui élevât de pareils édifices; et c'est précisément parce que les moines mendiants et autres chenilles semblables sont tolérés que le citoyen laborieux et utile prospère si peu. J'ai ouï dire quelquefois à des gens sensés que les grandes possessions du clergé étaient avantageuses à l'État, du moins en ce que les terres des abbayes, etc., étaient mieux cultivées que les autres, et qu'on distinguait au premier coup d'œil un champ ecclésiastique d'un champ laïque. Ils devaient ajouter que ce qui donne à telle abbaye le moyen de cultiver si bien ses vastes champs est précisément ce qui met l'honnête laboureur, son voisin, hors d'état de donner à son arpent de terre

la culture nécessaire. M. de Mirabeau dit encore en faveur des moines que les États protestants sont dépeuplés en comparaison de ce qu'ils étaient anciennement. Quand cela serait, il n'en est pas moins vrai que le clergé protestant fait une branche de population de plus dans l'État. M. de Mirabeau avance donc un principe bien faux, en disant que les célibataires, loin de nuire à la population, l'accroissent s'ils vivent de peu, comme si le mariage et le luxe étaient inséparables, et qu'on ne pût prendre une femme sans renoncer à la frugalité. C'est au contraire le luxe et le célibat qui marchent toujours ensemble.

— Le curé et les marguilliers de Saint-Sulpice ont fait élever un mausolée à M. Languet de Gergy, fameux curé de cette paroisse. C'est lui qui a entrepris de rebâtir cette église, et qui a établi cette loterie qui subsiste encore. Inépuisable en ressources, on regrettait quelquefois de ne le pas voir dans une place plus éminente. Il n'était pas peut-être sans talent pour celle de contrôleur général des finances [1]. Le monument qu'on a consacré à sa mémoire se voit dans l'église de Saint-Sulpice depuis trois mois; c'est l'ouvrage de M. Michel-Ange Slodtz, un de nos sculpteurs célèbres. L'Immortalité veut garantir le curé de la nuit du trépas, elle lève le voile funèbre dont M. Languet était couvert; à cette action, la Mort étonnée s'éloigne et s'échappe. Voilà l'idée de ce monument, exécuté en marbres de différentes couleurs et partie en bronze. Le sarcophage, sur lequel on voit ces trois figures, est posé sur un piédestal, au-dessus duquel se trouve l'écusson des armes de M. Languet, placé entre le génie de la religion et celui de la charité. L'ensemble de ce morceau ne fait point d'effet; il n'y règne point cet accord, ce silence, ce repos, qu'il faut à ces sortes de monuments. On pourrait faire beaucoup de critiques sur les figures, sur les draperies, sur le goût, etc. La tête du curé a été trouvée de la plus grande beauté; tout le reste ne répond pas à l'idée qu'on

1. Ce curé de Saint-Sulpice, qui du reste passait pour susceptible de sacrifices en faveur des pauvres, portait très-loin le désir de voir s'embellir l'église qu'il avait fait construire, presque sans rien débourser, mais en spéculant sur l'amour-propre des gens riches auxquels il faisait l'honneur, bien payé, de laisser poser des premières pierres. Pour faire exécuter en argent, et de grandeur surnaturelle, la sainte Vierge qu'on voyait dans Saint-Sulpice avant la révolution, il n'allait jamais dîner nulle part sans emporter son couvert. Aussi la statue reçut-elle le nom de *Notre-Dame de vieille vaisselle*. (T.)

se forme d'un homme de génie, et d'un artiste qui ose porter le nom de Michel-Ange.

— *Les Loisirs de Mme de Maintenon*[1]. On a intitulé ainsi une brochure de trois cent cinquante pages qui contient de plates et mauvaises conversations sur la société, la raison, la contrainte, l'amour-propre, etc. Mme de Maintenon n'a pas plus de part à cette rapsodie que moi.

— C'est un avocat, M. Marchand, auteur de plusieurs mauvaises plaisanteries, qui a fait en dernier lieu l'*Encyclopédie perruquière*.

— M. de Méhégan, auteur de plusieurs mauvais discours, vient d'en réclamer un que M. de la Beaumelle a prononcé anciennement à Copenhague avec quelque succès. M. de Méhégan se dit auteur de ce discours, et vient de le faire imprimer sous son nom[2]. Le sujet était : *Combien un empire se rend respectable par l'adoption d'un art étranger?*

— *Exposition de la doctrine de l'église gallicane, par rapport aux prétentions de la cour de Rome*, trois petits volumes. Voilà le titre d'un ouvrage posthume de M. Dumarsais, bon métaphysicien, profond grammairien, et d'ailleurs célèbre par son incrédulité. Vous voyez que son peu de foi ne l'empêchait pas de traiter des matières ecclésiastiques. M. de Voltaire a fait l'éloge de M. Dumarsais dans le dernier volume de son *Histoire universelle*. Il y a très-bien peint une sorte de philosophes dont Paris est rempli. J'ai ouï dire un jour à Dumarsais que la résurrection de Lazare n'était pas une chose possible par quinze raisons auxquelles il n'y a point de réponse. La première, c'est que les morts ne ressuscitaient point. On lui dit qu'après celle-là il pouvait se dispenser d'alléguer les quatorze qui restaient.

— On vient de publier, en deux petites parties, un nouveau roman intitulé *l'École de l'Amitié*[3]. On peut dire qu'il n'y a dans tout cela que le titre de beau. Ce roman est honnête, mais froid. Il est de M. de Thibouville.

1. La Haye, 1757, in-8. L'auteur est inconnu.

2. Paris, 1757, in-8. La Beaumelle avait, en effet, prononcé ce discours à l'ouverture de son cours de langue française devant le roi de Danemark, et l'avait fait imprimer à Copenhague, 1751, in-4°.

3. Amsterdam, 1757, deux parties in-12. Thibouville a été l'un des plus fidèles amis de Voltaire. Collé a fait de lui un portrait peu flatteur. Voir la lettre du 15 novembre 1759.

— *Commentaires sur la défense des places, d'Ænéas, le tacticien, le plus ancien des auteurs militaires, avec quelques notes, le tableau militaire des Grecs du même temps, les écoles militaires de l'antiquité, et quelques autres pièces*, par M. de Beausobre, maréchal des camps et armées du roi [1]. Voilà le titre d'un ouvrage qui vient de paraître, et qu'il ne m'appartient pas de juger.

— Vous lirez avec plaisir une petite feuille intitulée *Tactique et Manœuvres des Prussiens* [2], qui paraît depuis quelque temps et qu'on attribue à M. le comte de Gisors, fils de M. le maréchal de Belle-Isle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne peut venir que d'un homme de beaucoup d'esprit, et qu'il en résulte, ce que nous savions déjà, que le roi de Prusse est un homme très-supérieur dans cette partie comme dans beaucoup d'autres. Il ne faut à ce prince que de grands succès pour que la multitude voie en lui un homme aussi extraordinaire qu'il l'est en effet. C'est dommage que la brochure dont je parle soit défigurée par un grand nombre de fautes d'impression.

— Un de nos plus impitoyables versificateurs, nommé M. de Morand, vient de se faire éditeur d'un recueil général de pièces, chansons et fêtes données à l'occasion de la prise de Port-Mahon, précédé du journal historique de la conquête de Minorque. Si vous avez le courage d'ouvrir ce gros volume, vous trouverez à chaque page de tristes monuments de la platitude de nos auteurs.

— Il paraît un projet de souscription pour les *Rêveries* de M. le maréchal de Saxe. L'édition de cet ouvrage de génie, qu'on a publiée en Hollande, a été faite sur un manuscrit tronqué; il y manque surtout une infinité de planches. La librairie de Paris va en faire une édition sur l'original que M. le maréchal de Saxe avait laissé à son neveu, le comte de Friesen, que nous avons vu mourir ici à la fleur de son âge, au milieu d'une carrière qui lui promettait autant de gloire qu'au grand homme

1. Paris, 1757, 2 vol. in-4°.

2. S. l. n. d. Petit in-8, 56 p. L'attribution de Grimm est fort douteuse, et l'historien du comte de Gisors, M. C. Rousset, que nous avions consulté, nous fait observer que Gisors est mort à vingt-six ans sans laisser d'autres écrits que des lettres et le journal d'un voyage en Angleterre. Faut-il, comme serait tenté de le faire le savant académicien, regarder le chevalier de Kéralio comme l'auteur de cette brochure?

sous lequel il avait fait son apprentissage dans la dernière guerre.

— Le *Tableau de l'empire ottoman*[1] est une mauvaise rapsodie faite par M. l'abbé de La Porte sur le gouvernement et la religion des Turcs. Une compilation faite sans goût et sans jugement comme celle-ci ne peut jamais être d'aucun usage. La vérité même devient suspecte sous la plume de tels écrivains.

— On a traduit de l'allemand, de M. le baron de Strahlenberg, une *Description historique de l'empire russe*, en deux volumes in-12[2]. On a trouvé cet ouvrage peu curieux et peu intéressant. C'est que cette matière a plus besoin de philosophie que toute autre. Que me font, dirai-je, toutes ces froides descriptions d'un pays si je n'y découvre pas la trace des hommes? La traduction paraît être faite par un homme peu éclairé.

— Un jeune homme, M. Barletti de Saint-Paul, vient de publier l'*Essai d'une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues, et particulièrement de la française et de l'italienne*[3]. Il faut savoir bon gré à l'auteur de s'occuper de choses utiles. Cette grammaire est destinée pour les Enfants de France, et dédiée à M. le Dauphin.

— Un autre jeune homme, qui se destine aux affaires étrangères, et qui est actuellement en Allemagne avec M. le chevalier de Folard, a donné, avant son départ, quatre volumes sous ce titre : *les Origines ou l'Ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, ouvrage historique*[4]. On a reproché à l'auteur, M. le chevalier de Buat, d'être diffus et obscur, et d'avoir donné un ouvrage peu digéré. Il faut avoir un sens exquis pour démêler dans le chaos des coutumes féodales ce qui a influé sur les événements, sur la destinée et les mœurs d'un peuple, et ce qui, par conséquent, mérite d'être remarqué. Rien n'est si aisé que de faire une compilation, rien de si difficile que d'établir des principes au milieu de cette législation barbare.

1. Paris, 1757, in-12. Il y en a eu deux autres éditions.
2. Traduction de Barbeau de La Bruyère.
3. Paris, 1757, in-12.
4. La Haye (Paris, Didot), 1757, 4 vol. in-12.

L'ÉCOLIER DE***

A MADAME DE***

VISION

CHAPITRE PREMIER.

La Récréation.

Et c'était en hiver, un mercredi, la veille du jeudi que l'on appelle vulgairement le jeudi gras.

Et j'étais dans ma chambre, et encore que je n'eusse point de feu dans mon poêle, je n'avais pas froid, car je pensais à vous.

Et j'y pensai comme cela pendant deux heures, et elles ne me parurent qu'un instant.

CHAPITRE II.

L'Étude.

Et j'y penserais encore, mais l'heure de l'étude sonna, et je dis : « Ma récréation est finie. Lisons. »

Et je maudissais la lecture, car elle m'ennuie depuis que je vous ai vue.

Et je disais : « Pourquoi suis-je contraint de lire ? j'ai tant de plaisir à penser ! »

Et je lus un livre qu'on dit bon, attendu qu'il est nouveau, et je m'endormis, car je ne suis pas connaisseur.

CHAPITRE III.

La Voix.

Et pendant mon sommeil une voix me parla. Elle me dit : « Il est un temple habité par les plaisirs. Voici l'heure où l'on doit s'y rendre. Je veux t'y conduire.

« C'est là que tu apprendras plus en une heure qu'avec tous les livres en dix ans.

« Tu y verras les femmes telles qu'elles sont, encore qu'elles n'y viennent que déguisées; et bien que les états y semblent confondus, tu sauras en faire la différence, car j'ouvrirai ton discernement.

« Et je te ferai voir que telle se déguise sans se masquer, et que telle autre se masque sans se déguiser; et tu distingueras le vrai d'avec le faux, l'art d'avec la nature, le vice d'avec la vertu, encore qu'ils y paraissent sous le même visage.

« Et dans une seule nuit, tu verras un tableau raccourci d'un siècle de société.

« Et je te conduirai moi-même, et je tiendrai ta langue, car je t'ai choisi pour être mon serviteur.

« Et je te ferai connaître celles que j'aime; et je t'inspirerai ce que tu dois leur dire, et l'on te croira, car je suis la Vérité! »

CHAPITRE IV.

L'Extase.

Et tout à coup une main invisible dessilla mes yeux, et un trait de lumière m'éclaira; et je vis la Vérité.

Et sa beauté me frappa; et ma vue soutenait à peine l'éclat qui l'environnait.

Et je n'osai lui répondre, car son air était imposant.

Et elle s'approcha de moi, et sa bouche me souffla l'esprit de prophétie.

Et je me sentis ravir en extase, et je m'écriai dans le transport de mon âme : « Ah! qu'il est doux d'être prophète! »

CHAPITRE V.

Le Bal.

Et je me levai, et je pris mon manteau, et je marchai longtemps.

Et j'aperçus une foule de gens de tout âge et de tout sexe, bizarrement vêtus, qui se précipitaient dans un passage étroit et obscur.

Et j'allais continuer de marcher, car je ne pouvais imaginer que ce fût là l'entrée du temple que je cherchais.

Et la voix me dit : « C'est là ! »

Et l'on me demanda de l'argent pour entrer, car on paye pour avoir du plaisir.

Et mes yeux furent éblouis de ce que je voyais, et mes oreilles étonnées de ce que j'entendais.

Et je vis que j'étais au bal.

Et un esprit de vertige s'empara de moi, et je m'écriai : « Ah ! que je vais danser ! »

Et la voix me dit : « Et point du tout, car on ne vient plus au bal pour danser.

« Je t'ai conduit ici pour voir, pour entendre et pour annoncer mes volontés; et tu ne danseras point, car c'est moi qui te le dis; » et encore que j'aime la danse, je lui obéis.

CHAPITRE VI.

La Vue.

Et je vis une femme qui était belle[1]; et mon cœur tressaillit de joie, car j'aime les belles femmes.

Et j'aperçus une bergère[2], et je voulus lui donner la pomme.

Et je vis sa sœur, et je ne savais plus à qui la donner[3].

Et je remarquai une femme; et en voyant ses grâces on l'aimait, et en connaissant sa vertu on la respectait, et ses yeux peignaient l'amour encore qu'elle ne le connût pas[4].

Et je vis une femme masquée que je pris pour la Folie; et point du tout, elle n'en avait que l'habit, car c'était la Sagesse[5].

Et j'aperçus une femme, et je l'admirai. Je m'approchai, et je l'admirai davantage. Elle sourit, et je l'aimai[6].

1. Mme Caze.
2. Mme de Pouligné.
3. Mme d'Alençon.
4. Mme de Courtille.
5. Mme de Saint-Félix.
6. Mme la marquise de Coaslin.

CHAPITRE VII.

L'Ouïe.

Et j'entendis une femme qui jouait de la guitare si tendrement que les sens en étaient suspendus; et je ne savais si j'avais plus de plaisir à la voir qu'à l'entendre [1].

Et j'entendis une femme qui parlait, et elle était aimable. Et elle se tut, et elle était encore aimable [2].

Et des sons flatteurs me ravirent; et ils étaient si doux que je n'osais respirer; et ils affectaient mon cœur, et je dis: « C'est Apollon. » Et point du tout, c'était La Messelière [3].

Et j'entendis une femme qui chantait le plaisir de ne point aimer, et je dis : « Ah, la trompeuse! Sa bouche chante l'indifférence et ses yeux inspirent l'amour [4]. »

Et une voix douce frappa mon oreille; et je dis : « Bienheureux ceux qui t'entendent, plus heureux ceux que tu écoutes [5]. »

CHAPITRE VIII.

L'Envoyé.

Et la voix me dit : « Ce n'est pas assez de voir et d'entendre, il faut parler.

« Et tu parleras en mon nom, car je suis avec toi, et je délierai ta langue, car tu es mon envoyé. »

Et j'abordai une divinité que j'avais crue imaginaire jusqu'à ce jour. Les Amours la suivaient, car c'était leur mère. Les Plaisirs lui obéissaient, car c'était leur reine; et tous les cœurs l'adoraient, car c'était la beauté même [6].

Et je lui dis qu'elle plairait à tout le monde; car je prédis les choses quand elles sont arrivées.

Et parce qu'elle était la première à qui j'eusse parlé, elle me sut gré de la préférence.

1. Mme de Prémenville.
2. Mme de La Marck.
3. Le chevalier de La Messelière.
4. Mme de Revel.
5. Mme de Marcheval.
6. Mme de Ségur.

CHAPITRE IX.

Le Petit Prophète.

Et je vis une beauté comme je n'en avais pas encore vu; et je voulus lui parler; mais le respect me retint. Et la voix me dit : « J'ai formé cette mortelle pour donner à la terre une idée de la divinité[1]. »

Et je vis une femme vêtue de blanc; et la voix me dit : « Ses vêtements sont le symbole de son âme[2]. »

Et je m'approchai d'une femme dont l'air était modeste, encore que sa beauté fût séduisante[3]; et je vis que sa retenue fâchait l'Amour, et je lui dis : « Je t'avais choisie pour annoncer mes lois, et tu ne l'as pas voulu; et je te punirai de ta résistance, et voici comment : tu n'auras d'amour pour personne, et tout le monde en aura pour toi. »

Et je cherchai la vertu, et la voix me dit : « C'est la compagne de la bravoure[4]. »

Et je fus abordé par une femme, et je lui dis : « Tu as beau te masquer, on te reconnaît, car tu es trop naturelle pour te déguiser[5]. »

Et plus je parlais, et plus l'on m'interrogeait; et je me vis entouré par toutes celles qui ne craignaient point qu'on leur dît la vérité.

Et un bruit de voix confuses s'éleva, et j'entendis qu'on disait de tous côtés : « Voilà le petit prophète, le voilà! » et le nom m'en est resté jusqu'à ce jour.

CHAPITRR X.

La Loge.

Et je fus entraîné par la foule; et j'errai longtemps; et j'aperçus une loge ouverte, et j'y entrai.

1. Mme la duchesse d'Orléans.
2. Mme de Foncemagne.
3. Mme de La Guiche.
4. Mme de Biron.
5. Mme de Villegagnon.

Et mes yeux se fixèrent sur une femme, et la voix me dit : « C'est une jeune beauté[1] à qui j'ai donné le talent de plaire, comme à toi de prophétiser. »

Et je remarquai une nymphe[2] qui me parut aimable, et son esprit était encore plus aimable que sa figure.

Et auprès d'elle était une jeune personne; et la voix me dit : « Cette femme ne sera jamais seule, car tous les cœurs la suivent[3]. »

Et je vis une Grâce; et je cherchai les deux autres; et la voix me dit : « De trois, je n'en ai fait qu'une[4]. »

CHAPITRE XI.

Le Menuet et la Contredanse.

Et il me parut que la foule était diminuée, car il était la cinquième heure de la nuit.

Et j'entendis accorder des instruments; et je dis : « Sans doute que l'on va danser. »

Et je vis un homme qui conduisait une femme par la main[5]; et leur danse était lente, mais gracieuse; et ils dansèrent longtemps, et je ne m'ennuyais point à les voir danser, car ils dansaient bien.

Et tout à coup leur danse s'anima, et d'autres se joignirent à eux, et leurs pas inspiraient la gaieté.

Et je ne remarquai que les femmes, car j'aime les femmes.

Et celle dont la danse m'avait paru d'abord si douce ne perdit rien de ses grâces, en les rendant plus vives.

Et une des danseuses était masquée, et elle plaisait; car elle n'avait pas besoin de son visage pour plaire[6].

Et une autre me parut si belle[7] que je m'écriai : « Si toutes les femmes lui ressemblaient, les dieux habiteraient la terre. »

1. Mme de Valentinois.
2. Mme de Ménidot.
3. Mme de Clermont d'Amboise.
4. Mme de Salm.
5. Mme de Beuvron.
6. Mme de Voyer.
7. Mme de Préodaux.

génies que le peintre a placés dans les airs, et qui tiennent des couronnes au-dessus de la tête de Bacchus triomphant. Quoique le merveilleux visible et ses êtres soient tout à fait absurdes et ridicules dans un tableau historique, quand je vois des anges au-dessus de la tête de la sainte Vierge, je sais du moins qu'en faire, et d'où ils viennent; pour Bacchus, je ne puis m'accoutumer à le voir traiter comme un saint apôtre ou comme un père de l'Église. Au reste, si l'on veut être content de M. Restout, il ne faut se souvenir ni de Rubens ni des Italiens qui ont traité de pareils sujets. Si la composition de M. Restout mérite des louanges, ses figures n'en sont guère susceptibles; elles ont je ne sais quoi de fluet et de mesquin qui ne va point à la dignité du sujet. Quand on a à peindre des dieux, il ne suffit point de leur donner des attributs pour les faire reconnaître; il faut que je puisse reconnaître le maître du monde à son air majestueux et grave, lors même que son aigle n'y est point et qu'il n'a point le foudre à la main. Il en faut dire autant des autres divinités.

Le sujet le plus difficile a été réservé au peintre dont le talent a actuellement le plus de réputation en France, à M. Carle Van Loo. Le sacrifice d'Iphigénie en Aulide est un des plus grands sujets qu'on puisse proposer en peinture. Tout le monde connaît la manière dont il a été traité par le fameux peintre de l'antiquité, Timante. M. Van Loo n'a pas voulu le copier; il a pensé son tableau différemment. Dès l'ouverture du salon, les faiseurs de brochures étaient en campagne. Je crois que M. Van Loo a à se plaindre également et de ses panégyristes et de ses censeurs. Les uns, par des éloges outrés, ont dégoûté le public de l'indulgence dont le peintre pouvait avoir besoin; les autres, moins empressés de faire des critiques pour l'avantage des arts que pour nuire à ceux qui s'y distinguent, méritent l'indignation de tous les honnêtes gens; la première brochure qui parut était intitulée *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie*, peint par M. Carle Van Loo. On l'attribua à M. le comte de Caylus, et il faut la lire pour avoir une idée de la manière dont le peintre a composé et exécuté son tableau : cette brochure indisposa le public, qui n'a pas besoin d'être endoctriné de la sorte pour trouver les beautés réelles. Toutes les parties du tableau y sont portées aux nues, et l'auteur a eu l'indiscrétion de blâmer la pensée sublime de Timante, qui,

désespérant de trouver une expression assez forte pour rendre la douleur d'Agamemnon, prit le parti de lui voiler le visage. Bientôt on vit paraître dans un journal obscur, intitulé *Observations sur la physique et les arts*, dont M. Toussaint est l'auteur, une lettre dans laquelle le tableau et en général le talent de M. Van Loo étaient cruellement maltraités. Cette lettre, qu'on a imprimée séparément[1], vient d'un élève de M. Vien, un de nos peintres célèbres. J'ignore le nom du jeune homme; sa critique contient quelques observations assez fines, surtout sur la partie de l'art; mais l'acharnement injuste et violent qu'on lui remarque partout contre M. Van Loo a ôté tout crédit à son ouvrage. Un partisan de Van Loo ne tarda pas à répondre à cette lettre critique, et à observer modestement en passant que le dessin de Rubens ne peut entrer en comparaison avec celui de Carle Van Loo, et que la plupart de ses grands ouvrages ont l'air de plusieurs petits tableaux qu'on aurait cousus ensemble pour en former un grand; au lieu que dans les ouvrages de l'artiste français on ne peut supprimer une seule figure sans détruire la belle conduite de l'ensemble. Voilà donc M. Van Loo au-dessus de Rubens, dans le dessin et dans la composition. Il faut être bien bête pour avancer de pareilles impertinences, et mettre Carle Van Loo, sans aucune nécessité, en parallèle avec le plus beau génie que la peinture ait produit, et dont surtout les compositions sublimes ont fait l'admiration de toute l'Europe. M. Cochin, secrétaire de l'Académie de peinture, regardé par nos artistes comme le premier dessinateur de l'école française, a répondu de son côté à la critique du tableau d'*Iphigénie* par des *Réflexions* insérées dans le *Mercure*, et qu'on a depuis imprimées séparément[2]. Cette réponse est sage et mesurée, elle fait honneur à M. Cochin, comme tout ce qui est sorti jusqu'à présent de sa plume. J'y relèverai cependant un principe qui ne me paraît pas exact. M. Cochin dit qu'on ne peut pas réunir toutes les parties de l'art, que l'une exclut souvent l'autre; et il croit que la supériorité dans le dessin et celle du coloris ne sau-

1. Sous le titre de *Extrait des Observations sur la physique et les arts.*

2. Cette réponse de Cochin se trouve dans le *Mercure* d'octobre 1757, p. 170 et suiv. Elle est intitulée *Réflexions sur la critique des ouvrages exposés au Salon du Louvre, qui a paru sous le titre d'*EXTRAIT DES OBSERVATIONS SUR LA PHYSIQUE ET LES ARTS. (T.)

raient s'allier ensemble. Cette assertion me paraît être contraire à l'exemple de plusieurs grands hommes d'Italie. « La supériorité dans le dessin, dit M. Cochin, est l'effet d'un génie plein de feu, et celle du coloris d'un génie attentif et exact. » L'exemple de Rubens est contraire à cette remarque; son dessin n'est pas de la dernière correction; mais c'est tout ensemble et le plus grand coloriste et le génie le plus poétique, le plus fougueux, le plus rempli de feu qu'il y ait jamais eu en peinture.

Quand vous aurez parcouru les différentes brochures dont je viens de parler, je vous demanderai la permission de dire mon sentiment sur le tableau d'*Iphigénie.* Ce tableau mérite sans doute des éloges à plusieurs égards; mais il y a aussi de grands défauts à relever. Je ne parle pas des petits détails, comme de ce soldat placé derrière le petit sacrificateur dont M. de Caylus fait un éloge si pompeux, et qui est la figure la plus maussade qu'on puisse trouver; j'irai à des reproches plus graves. Plusieurs connaisseurs ont remarqué que les draperies de ce tableau avaient l'air d'être collées sur la chair des personnages; ce n'est pas ainsi qu'il faut flatter le nu; la figure d'Iphigénie est froide, elle a l'air d'une personne qui dort; la douleur d'Agamemnon est commune, c'est un homme qui lève les yeux et les bras au ciel; il n'y a point de génie dans tout cela; même la figure de Clytemnestre ne me touche pas; celle de Calchas m'a paru fort noble et fort belle. Le censeur de M. Van Loo lui reproche durement cette Clytemnestre froidement évanouie pour perpétuer la triste monotonie de son tableau. Il aurait voulu voir cette mère infortunée en fureur courir à l'autel pour arracher sa fille au glaive qui la menace, et les chefs des Grecs occupés à la retenir. On a relevé l'injustice de cette critique. Peut-on reprocher à un peintre d'avoir suivi sa pensée plutôt que celle d'un autre, surtout quand on ne peut prouver que la sienne est fausse et mauvaise? Ce n'est pas tout. Dans le cas dont il s'agit, c'est la pensée du censeur qui me paraît fausse. Clytemnestre doit être livrée à tous les excès du désespoir aussi longtemps qu'Iphigénie n'est point sur l'autel; dès ce moment redoutable où elle ne peut plus être sauvée par aucune puissance humaine, sa mère doit succomber sous le poids de la douleur, et tomber sans vie : voilà la gradation de la nature. Le désespoir le plus profond suppose une étincelle d'espoir; quand cette étincelle a disparu,

on n'est plus furieux, mais on meurt. Un reproche juste qu'on peut faire à M. Van Loo, c'est de n'avoir pas mis les personnages les plus célèbres à la place de ces simples soldats; j'aurais volontiers supprimé Clytemnestre; mais est-il permis d'avoir oublié Ulysse, qui a joué un si grand rôle dans cette affaire? Quel personnage à peindre! M. Diderot aurait voulu le voir embrasser Agamemnon dans ce moment terrible, pour lui dérober, par ce mouvement de pitié feinte, l'horreur du spectacle; cela aurait été admirablement dans le caractère d'Ulysse. Je ne sais si l'effet d'une pensée aussi déliée aurait été assez frappant en peinture.

— Un historien obscur, M. Richer, vient de donner un ouvrage dont le sujet est très-bien choisi. Voici son titre : *Essai sur les grands événements par les petites causes, tiré de l'histoire*[1]. C'est dommage que l'exécution ne réponde pas à un sujet aussi intéressant. Il n'y a que M. de Voltaire qui puisse traiter de pareils sujets : il sait mieux que personne le secret de faire sortir le contraste entre nos principes et notre conduite, et de montrer nos absurdités et nos petitesses. Ce serait un pendant à donner à un chapitre qui se trouve dans ses pièces fugitives, et qui a pour titre *Sottises des deux parts*[2]. Si l'on voulait rechercher les motifs et les causes de la guerre présente qui met toute l'Europe en combustion, on verrait que de si grands et de si tristes événements ont été occasionnés par les choses du monde les plus futiles et les plus frivoles.

15 octobre 1757.

Après nous être arrêtés au tableau qui, par l'importance du sujet et à cause du nom de l'auteur, mérite la première attention, il nous reste un mot à dire sur les autres tableaux du Salon. Nous passerons sous silence toutes les mauvaises choses. Si la critique en général n'est pas bonne à grand'chose, il faut avouer qu'elle est surtout inutile lorsqu'elle s'exerce sur les

1. Richer a fait paraître, en 1759, un autre volume intitulé *Nouvel Essai sur les grands événements par les petites causes*. (B.) Mort en 1798, à soixante-dix-huit ans. (T.)

2. Cet article a depuis été compris par l'auteur dans son *Dictionnaire philosophique*. (T.)

ouvrages médiocres. Les quatre grands tableaux de M. Vernet appartenant au roi ont fait beaucoup de bruit : l'un représente le port d'Antibes; l'autre, le port vieux de Toulon; le troisième, la ville et la rade de Toulon; le quatrième, la vue du port de Cette en Languedoc. Tous les quatre sont d'un détail immense, et ne peuvent que gagner à l'examen. Vous vous rappelez sans doute que M. Vernet, si célèbre de nos jours par ses paysages et surtout par ses marines, a été chargé par le roi de faire les tableaux de tous les ports de mer de France, et que ce recueil doit être placé dans un des châteaux de Sa Majesté. Nous avons vu les premiers de ces tableaux à la dernière exposition. En voici la suite. J'avoue que je ne vois pas sans peine M. Vernet engagé dans ce travail, qui durera encore quelque temps. D'imitateur de la nature qu'il était il est devenu copiste, et après avoir été peintre d'histoire, il s'est fait peintre de portraits; car il y a une grande différence entre suivre son génie, obéir à son imagination, arranger, créer, et s'assujettir à copier exactement ce qu'on voit. Ce dernier travail doit dominer l'imagination, et lui ôter peu à peu la force et le feu dont elle a besoin : ce qui peut donc arriver de plus heureux à M. Vernet, c'est de la retrouver à la fin de son travail telle qu'elle avait été auparavant; alors il n'aura à regretter que le temps perdu.

Le neveu de M. Carle Van Loo a trouvé le secret de faire d'un recueil de portraits un tableau d'histoire qui a réuni tous les suffrages; c'est toute la famille de son oncle qu'il a peinte dans le même tableau. On y voit Carle Van Loo occupé à peindre sa fille; à côté de lui, un de ses fils avec un portefeuille sous son bras, attentif aux opérations de son père, comme un jeune homme qui veut apprendre; à côté de Mlle Van Loo, un de ses frères cadets qui lui fait une niche pour l'empêcher de se tenir comme il faut; derrière elle, Mme Van Loo sa mère, avec un papier de musique à la main. On ne peut présenter au public les traits de cette femme célèbre sans lui rappeler ses talents pour le chant et pour la musique : elle a beaucoup contribué, par son savoir et par les agréments de sa voix, à répandre en France le goût de la musique italienne. Ce tableau est charmant.

M. Boucher a exposé le portrait de Mme la marquise de Pompadour. Le même portrait fait par M. de La Tour, et exposé il y a deux ans, fut beaucoup critiqué. Celui-ci me paraît bien

autrement mauvais; détestable pour la couleur, il est si surchargé d'ornements, de pompons et de toutes sortes de fanfreluches, qu'il doit faire mal aux yeux à tous les gens de goût.

Un tableau de M. Hallé a été fort loué ; il représente *la nymphe Io changée en vache*. La fable dit que Io, fille d'Inachus, fut changée en génisse par Jupiter, afin de la dérober à la colère de Junon, qui, ayant ensuite appris ce changement, la rendit furieuse. M. Hallé a cru ce sujet propre à être traité. On voit dans son tableau Io changée en vache, versant des larmes, caressant son père qui lui présente des herbes à manger : il ne sait que faire de cette vache. Vous savez qu'à la fin Io prit le parti d'écrire son nom dans le sable : c'est ainsi qu'elle se fit reconnaître. Autour d'elle vous voyez ses sœurs; derrière elle Argus, à qui elle est donnée à garder. On s'est beaucoup récrié sur l'intérêt et le pathétique qui règnent dans ce tableau. Pour moi, j'avoue ingénument qu'il me paraît tout à fait mauvais, non du côté du talent du peintre, que je ne crois pourtant pas sublime, mais par le choix du sujet, qui me paraît détestable. Une vache ne peut être représentée que comme une vache, figure par conséquent fort ignoble et fort ridicule dès qu'elle doit jouer un rôle intéressant. Les larmes d'une vache, voilà vraiment des larmes bien touchantes! Et comment a-t-on pu se flatter de jeter du pathétique sur un sujet aussi baroque? J'ai parlé en dernier lieu de l'abus que les peintres font de la fable; rien ne justifie mieux mes idées que le tableau de *Io*. Nos artistes confondent souvent ce qui est poétique avec ce qui est pittoresque. L'abbé Dubos, dans son excellent *Traité de la peinture et de la poésie*, a bien marqué la différence de l'un et de l'autre; il en donne un exemple frappant. Tout le monde connaît le *Quos ego* de Virgile. Éole, par ordre de Junon, avait suscité à Énée une tempête affreuse; Neptune, à la prière de Vénus, en impose aux vents déchaînés. Le poëte lui fit mettre la tête hors des flots, et menacer les aquilons impétueux. Rien n'est si beau ni si poétique que ce morceau de Virgile; rien de si noble et si majestueux que la menace : *Quos ego*... Cependant si Rubens, qui a traité ce sujet dans un tableau admirable, conservé dans la galerie de Dresde, avait suivi le poëte, il aurait fait du tableau, du monde le plus noble, une chose tout à fait ignoble. On ne voit chez le poëte que la tête du dieu, le peintre a été obligé de nous montrer la figure de Neptune. La

tête seule dans le tableau eût été ignoble et d'un effet tout à fait mesquin. Voilà des choses sur lesquelles nos peintres ne réfléchissent pas assez. Si M. Hallé y avait pensé, jamais il ne lui serait venu dans la tête de peindre la vache Io et de nous toucher par ses larmes. Mais le goût de la fable domine singulièrement dans notre école, et nos artistes ne veulent pas voir que ces sujets ne fournissent que des tableaux froids.

M. Pierre a encore traité l'*Enlèvement d'Europe*, pour être exécuté en tapisserie aux Gobelins, sujet bien froid, et moins mauvais que celui de M. Hallé seulement en ce qu'un taureau est plus noble qu'une vache. M. Vien n'a pas diminué cette année sa réputation; on trouve dans tous ses tableaux un grand goût. M. Bachelier a exposé deux tableaux étonnants : un *Lion d'Afrique* combattu par deux dogues, et un *Ours de Pologne* arrêté par des chiens. On a été surpris de voir un simple peintre de fleurs parvenir si rapidement à un si haut degré de vigueur et de force. Les pastels de M. de La Tour sont, comme de coutume, très-beaux; le portrait du fameux médecin M. Tronchin, et celui de Mlle Fel, célèbre actrice de l'Opéra, ont réuni tous les suffrages. Le portrait de M. le duc d'Orléans à cheval, saluant de son chapeau, peint par M. Roslin, n'est pas sans mérite. On a cependant remarqué de la raideur et un faux mouvement dans le bras qui tient le chapeau. J'observe que cette idée de faire saluer le prince de son chapeau est petite et ignoble.

Je passe sur plusieurs tableaux qui ont été loués, comme une *Judith*, de M. de La Grenée; une *Charité romaine*, de M. de Baldrighi, Italien agrégé à notre Académie; plusieurs morceaux enfin de M. Greuze, jeune artiste qui donne de grandes espérances. Je ne citerai de plusieurs beaux morceaux de sculpture dont ce Salon a été décoré qu'une *Vénus couchée et endormie*, par un homme jusqu'à présent tout à fait inconnu, nommé M. Mignot. Cette figure doit servir de pendant à l'*Hermaphrodite antique*; elle est de la même proportion. C'est une grande entreprise de donner un pendant à un morceau antique. Je ne sais si la *Vénus* de M. Mignot pourra soutenir la présence de son pendant, mais, séparée de lui, elle m'a paru bien belle. Elle est couchée sur un matelas; elle était toute nue. On a fait la sottise d'exiger de l'artiste de couvrir de feuilles certaines

parties du plus beau corps du monde; c'était le moyen de la rendre indécente.

— *La Paix de l'Europe ne peut s'établir qu'à la suite d'une longue trêve, ou Projet de pacification générale, combiné par une suspension d'armes de vingt ans entre toutes les puissances politiques*, par M. le chevalier G.[1] Voilà le titre d'un ouvrage fort inutile, dont le projet est ridicule parce qu'il suppose le consentement libre d'un grand nombre de peuples à un même arrangement, ce qui s'appelle supposer une impossibilité.

NOVEMBRE

1er novembre 1757.

Il nous reste un mot à dire sur la politique de l'auteur du livre l'*Ami des hommes*. Cette partie est sans contredit la plus faible de l'ouvrage, et M. de Mirabeau ne paraît point avoir approfondi les principes qu'il avance. Il veut que la politique et la conduite d'une puissance à l'égard de ses voisins et des autres puissances soient droites, franches, publiques et ostensoires, comme il dit. Voilà la seule vérité qu'il ait peut-être dite dans cette partie : tout le reste me paraît presque faux. Sans doute que tout le machiavélisme, toutes les ruses et les détours d'un esprit adroit et subtil sont autant de moyens de se rendre suspect et d'ôter aux autres toute confiance. La générosité, la bonne foi, la candeur et la justice, voilà les vertus qu'il faut porter dans les affaires, sans quoi votre réputation et votre existence ne seront jamais solides. Quand on s'est pénétré de cette vérité, on est étonné de lire dans l'*Ami des hommes* ce qui suit : « J'avoue, dit l'auteur quelque part au second volume, que j'aurais grande confiance dans l'assemblée générale d'une nation pour conseiller le gouvernement sur le régime intérieur; mais que pour les affaires du dehors il n'est gouvernement si faible et si inappliqué qui ne les entende mieux

1. Ange Goudar. Amsterdam, 1757, in-12.

que le peuple. » Et dans les affaires du dehors, l'auteur comprend la guerre, surtout maritime, la paix, les traités, etc. Je ne conçois pas la raison d'une assertion aussi hardie et si peu soutenue. Pour moi, je ne connais pas de meilleurs conseillers que le peuple et la voix publique dans les affaires extérieures comme dans l'intérieur, et s'il fallait absolument opter entre les deux départements, je croirais le peuple beaucoup plus propre à la conduite des affaires étrangères qu'à celle des affaires domestiques. Dans celle-ci, l'intérêt particulier de plusieurs classes de citoyens, les plus puissantes, peut quelquefois l'emporter réellement sur le bien public; dans les autres, les particuliers n'ont presque jamais d'intérêt personnel, et leur jugement en doit être plus sain et plus conforme au bien général. Il est certain que la lenteur des délibérations populaires est très-contraire à la promptitude qu'exigent les affaires de guerre et de politique, et que le salut d'une puissance dépend souvent de la célérité de ses mesures. Mais il ne faut pas confondre l'exécution des projets avec les résolutions générales prises par la nation. Ce n'est point le peuple qui exécute ce qu'il a arrêté. Pour les opérations de la campagne, il envoie ses généraux; pour les négociations, il envoie ses plénipotentiaires. En un mot, il n'y a que l'esprit de conquête qui ne puisse pas s'accommoder d'un gouvernement populaire. Comme il est fondé sur l'injustice, il lui faut du secret et de l'obscurité, et sa politique ne peut être publique parce qu'elle est odieuse. Cependant Rome est devenue la maîtresse de la terre, et son gouvernement, tout à fait démocratique, est celui qui a le mieux connu la conduite de ses affaires du dehors. Je pense donc que, non-seulement dans les républiques, le peuple conduit ses affaires extérieures à merveille, et que personne ne connaît mieux ses intérêts que lui; mais encore que, dans les monarchies, si le gouvernement voulait écouter la voix publique et régler ses opérations sur ses décisions, il manquerait rarement de prendre le meilleur parti de faire la guerre et la paix à propos et avec avantage, et de choisir enfin les sujets les plus capables pour l'exécution de toute entreprise importante. On vient de faire un livre sur les grands événements produits par de petites causes. Cette production, si je puis parler ainsi, ne peut guère avoir lieu que dans les monarchies, où l'humeur, le caprice, la vanité, la

aine, l'imbécillité même, peuvent occasionner les plus grandes évolutions.

Ce que M. de Mirabeau avance sur le système actuel de 'Europe est encore plus faux et plus erroné. Il dit que l'équilibre entre les puissances n'a jamais été qu'une idée creuse. S'il arle d'un équilibre exact et géométrique, il a raison ; mais les nfants savent cela. Quand on parle de système de l'équilibre n Europe, et qu'on dit qu'il faut le soutenir, il n'est pas quesion de partager toutes les puissances de l'Europe en autant de arties également fortes ; mais il s'agit de croiser et de consoider les intérêts des uns et des autres, de manière que la baance ne penche d'aucun côté d'une façon trop marquée. Sans loute que la monarchie universelle n'est qu'une chimère, comme e dit notre auteur, si celui qui y prétend compte gouverner oute l'Europe immédiatement par lui et par ses ministres. Mais elui qui parviendrait en Europe à un degré de puissance si aut que la crainte de lui déplaire devînt pour les autres souerains un motif d'entrer dans ses vues et d'épouser ses intérêts, elui-là, dis-je, serait dans le fait le monarque universel. Pour peu u'on connaisse les avantages et les ressources de la France, on loit se convaincre que celui de ses rois qui saurait en tirer parti, ncourager la culture et la population, ranimer le génie de la ation, ne pourrait manquer d'avoir la domination universelle n Europe, surtout s'il était juste et qu'il s'appliquât à ne jamais e mêler des querelles injustes et ambitieuses des autres que our les faire cesser par son autorité. La justice est la prenière vertu des rois, et celui qui en est doué ne peut manquer d'être respectable non-seulement à ses sujets, mais à tous les peuples de la terre. Mais elle ne s'accorde pas avec l'esprit de conquête, et la monarchie universelle ne peut se réaliser qu'en renonçant à toute ambition d'intérêt et en gagnant la confiance des autres puissances par son désintéressement et par l'équité de ses principes.

Aussi longtemps que le chef d'une grande nation a recours aux prétextes et aux sophismes pour masquer ses projets et pour tromper sur ses véritables desseins, il tourne le dos à ses vrais intérêts, et il oublie le rôle qu'il doit jouer. Ces ressources ne sont pardonnables qu'à des puissances du second ordre, que leur sûreté et le soin de leur conservation obligent

quelquefois à se servir de prétextes pour prévenir la méchanceté de leurs ennemis et les dangers dont ils sont menacés. Au reste, M. de Mirabeau n'a qu'à se souvenir de la crise violente où se trouve l'Europe dans le moment présent, pour voir si l'équilibre est une chimère; un simple trait de plume ayant donné atteinte au système de l'Europe, il peut voir ce qui en résulte. Toutes les puissances étrangères sont en mouvement, ou dans l'incertitude et les alarmes. Il en a coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes cette année, et cette funeste querelle, sans être prête à finir, est au point qu'on ne sait même pas quelle espèce de vœux il convient à un bon citoyen de former à l'égard de l'Europe. J'aime bien que M. de Mirabeau, pour faire voir l'inutilité des forces militaires, cite le corps germanique comme singulièrement respecté par les puissances étrangères. Il prend bien son moment pour cela. Aujourd'hui que la plus grande partie de l'Allemagne est ravagée par une querelle qui ne la regarde pas, on sent plus que jamais que cet empire n'a trouvé sa sûreté jusqu'à présent que dans l'équilibre de la puissance et des intérêts de la France et de la maison d'Autriche. Il serait peut-être difficile de prévoir ce que deviendra l'Allemagne; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que rien n'est moins respecté dans ce moment-ci que ses lois et sa constitution.

15 novembre 1757.

Les nations commerçantes se sont occupées dans tous les temps du taux de l'intérêt de l'argent, comme de la source la plus prochaine de la prospérité ou bien de la calamité publique. Un auteur anonyme vient de publier un *Essai sur les causes de la diversité des taux de l'intérêt de l'argent chez les peuples*[1]. Comme cette question est importante, et que la moindre erreur dans cette matière est dangereuse et contraire au bien public, nous allons examiner cette brochure. Il faut convenir d'abord que les Anglais ont une grande supériorité sur nous dans toute cette partie. Nous disputons aujourd'hui encore sur des questions qui sont décidées chez eux depuis cent ans, d'une façon à leur faire recueillir tous les jours le fruit des principes qu'ils ont suivis. En général, la fureur de l'esprit dogmatique

1. 1756, in-12. L'auteur est Buché de Pavillon, de Bourges. (B.)

dont la nation française paraît possédée plus qu'aucune autre nous a fait, en différents temps, des blessures profondes et dont les plaies ne sont pas prêtes à se refermer. A l'abri d'une tournure méthodique et d'un tissu de sophismes spécieux, nous trouvons le secret d'avoir toujours raison sur le papier, lors même que nous ne faisons que des sottises, et je ne crois pas qu'il y ait en Europe aucun autre peuple aussi ingénieux à s'en imposer à lui-même. Il y a, comme nous venons d'observer, cent ans que les Anglais jouissent de l'effet des sages règlements qui leur ont donné la balance générale du commerce; et il n'y a pas dix ans que nous étions encore extasiés des opérations de M. Colbert, qui cependant pour la plupart ressemblent à celles d'un architecte qui élèverait les étages supérieurs et le toit avant le rez-de-chaussée. Si dans ces derniers temps nous avons fait quelques progrès dans les vrais principes de cette science, il faut convenir que les lumières de la nation n'ont produit encore aucun effet salutaire, attendu que le gouvernement n'a fait aucune opération en conséquence, et que les entraves mises au commerce par nos anciennes lois gothiques et barbares subsistent toujours. L'auteur de l'*Essai* dont nous parlons en remarque quelques-unes : le prêt sur gages est regardé parmi nous comme une chose diffamante; nos lois ont sur ce point réglé nos mœurs, et l'on aurait beau aujourd'hui changer les premières à cet égard, que le préjugé contre le prêt sur gages subsisterait encore longtemps. Ces préjugés et ces lois sont cependant très-opposés à l'esprit du commerce. Emprunter sur gages facilite au négociant, en mille occasions, les moyens d'avoir de l'argent à bon compte, parce que le créancier, nanti d'un gage, court peu de risques; au lieu que chez nous, rien n'est plus ruineux que cette espèce d'emprunt à cause de l'infamie qui y est attachée pour le prêteur; et il faut bien que celui qui veut bien en courir les risques se fasse payer pour cela. En Hollande, un négociant qui cherche de l'argent remet, à celui qui en a à prêter, la clef de son magasin; il s'y trouve des marchandises pour telle somme; cela est vérifié dans le moment, l'argent est compté, le créancier a ses sûretés; il se contente par conséquent d'un intérêt modique, et le négociant, avec la facilité de trouver de l'argent, a celle de n'être jamais gêné dans ses spéculations et dans ses entreprises.

Une autre entrave funeste au commerce est dans les formalités sans nombre que nous avons portées dans toutes nos affaires. Grâce à la confusion de nos lois et de nos coutumes, il n'y a presque aucune sûreté à espérer dans nos acquisitions, dans nos constitutions à hypothèque, etc. Il faut du moins beaucoup de temps et encore plus de mesures et de cautèles pour se garantir, dans de pareils actes, contre les douaires, contre les substitutions, contre les minorités, contre les priviléges, contre la chicane des gens de loi, contre mille moyens d'éluder, tous contraires à la bonne foi qui est une qualité essentielle à un peuple commerçant. En Hollande, les hypothèques sur le bien des particuliers sont inscrites dans le registre public : le créancier ne peut être trompé; et le bon sens nous dit que partout où le commerce doit fleurir, il faut une circulation aisée et prompte, et pour cet effet il faut que les acquisitions soient sûres et faciles. Il est évident que le peuple chez qui l'intérêt de l'argent se conserve à un taux fort haut a un désavantage marqué sur celui chez qui le taux en est plus bas ; mais nous n'aurons que de vaines espérances de voir baisser le nôtre aussi longtemps que nous resterons en proie aux formalités et aux mauvaises lois, et que le gouvernement ne profitera pas des lumières du public à cet égard. Tout ce que l'auteur de l'*Essai* dit sur le danger de la réduction de l'intérêt est absolument faux et contraire aux principes d'une bonne administration. Toute la question doit se réduire à ceci : premièrement, toute réduction de la part du gouvernement est une opération inutile lorsque l'intérêt naturel de l'argent est à un haut prix. Quand les Anglais ont travaillé à réduire l'intérêt des dettes nationales, c'est que l'intérêt de particulier à particulier était devenu plus bas par l'augmentation du commerce qui avait enrichi la nation. Il était juste alors que l'État ne payât pas plus aux particuliers qu'ils ne se payaient entre eux, le tout en proportion de son crédit et de la confiance du public. Ainsi si nous voulons que le roi ne paye pas cinq ou six pour cent dans ses emprunts pour les besoins de l'État il faut éloigner les causes qui tiennent l'intérêt naturel de l'argent à un taux si haut parmi nous. Car aussi longtemps que de particulier à particulier on se payera cinq ou six pour cent, il ne faut pas se flatter que le roi trouve à emprunter à trois ou quatre : voilà la véritable et la seule

théorie du taux de l'argent. La France a cent fois plus de ressource qu'il ne faut pour être la première puissance de l'Europe, même en fait de commerce, et si nous eussions mis dans nos arrangements et dans nos règlements autant de sagesse et d'attention que les Anglais, non-seulement l'intérêt de l'argent ne serait pas plus haut chez nous que chez eux, mais nous aurions sur eux des avantages de toute espèce. M. l'abbé de Gua nous a traduit, cet été, trois discours sur cette matière, prononcés jadis dans la chambre des communes à Londres, du temps du ministère de M. Walpole [1]. Ce ministre s'opposait à cette opération. Vous trouverez toutes ses raisons absolument détruites dans le dernier discours de ce recueil, qui est le plus fort et le plus convaincant. Au reste, le traducteur a mis à la tête de ces discours un cruel barbouillage en forme d'avant-propos.

Pour revenir à l'auteur de l'*Essai*, il s'en faut bien que ses raisons soient aussi spécieuses que celles de M. Walpole. Il commence par faire une apologie absurde du luxe; ensuite il dit que toute réduction d'intérêt change la condition du peuple, puisque chaque homme n'y peut plus, par le même travail, ni dans le même espace de temps, se procurer le même revenu qu'auparavant, et que ce changement produit nécessairement une augmentation de prix sur les choses. Ce raisonnement n'a contre lui que l'expérience et la réflexion; la première nous apprend que dans tout pays où l'intérêt de l'argent est bas, les denrées et la main-d'œuvre sont à fort bon marché; la seconde nous démontre que cela doit être ainsi. Plus l'intérêt de l'argent est modique, plus les emprunts sont faciles. Lorsqu'on trouve à emprunter facilement, tout le monde travaille, tente, s'essaye, et de là la grande concurrence et le bas prix, deux choses essentielles pour un peuple commerçant, et qui lui répondent de la solidité de ses spéculations et de ses fortunes. Avec ces principes, il sera aisé à tout lecteur de détruire les faux raisonnements de l'auteur de l'*Essai*. Il dit qu'il n'y a point d'État dont, à force d'économie, on ne puisse acquitter les dettes en peu de temps, quelque considérables qu'elles puissent être;

1. Grimm veut parler ici de l'ouvrage intitulé *Discours pour et contre la réduction de l'intérêt de l'argent*, traduit de l'anglais du chevalier Barnard, de Robert Walpole et d'un anonyme, par l'abbé de Gua de Malves. (B.)

Chez moi c'est même mal,
L'amour cause la mienne.

Ce qui fait nos douleurs,
Ce n'est pas l'inconstance;
Mais l'on verse des pleurs
De même pour l'absence.

Un cœur qui n'aime rien
N'a point de ces alarmes,
C'est pourtant un grand bien
De répandre des larmes.

— *Observations sur la musique, les musiciens, les instruments, etc.*, brochure in-douze, de quarante pages[1]. L'objet de cet écrit est de faire connaître notre musique instrumentale. L'auteur finit ses *Observations* ainsi : « Je crois avoir parlé à peu près de tous les instruments qui nous sont connus. Je n'en exclus dans ce grand nombre que le sifflet. Chacun a ses raisons. »

— Voici des vers de M. Collé. La préface qu'il y a mise vous mettra au fait de tout ce qu'il faut savoir pour les entendre.

« Petits vers envoyés, le jour de sa fête, à une jeune veuve assez jolie et très-spirituelle[2]. Cette dame, qui vit au milieu d'une famille très-pieuse, menace continuellement ses parentes de se jeter dans la plus haute dévotion, et n'en fait rien : ce qui a fait naître l'idée à ces mêmes parentes de lui envoyer, la veille de sa fête, un bouquet de houx, de chardons, d'épines, avec une rose au milieu, accompagné d'une boîte remplie de petits paquets séparés et étiquetés ainsi qu'il suit : *une haire, et un pot à rouge; deux disciplines, l'une de corde l'autre de fer, et une brosse à rouge; deux brasselets et deux jarretières à fers piquants, et quatre paires de gants pour conserver la peau unie et fraîche; un cilice, et du lait virginal; un petit bonnet à pointes de fer, et un petit bonnet piqué au cabriolet; un cœur armé de pointes de fer, et de l'eau de beauté; une ceinture de fer, et du noir pour les sourcils, etc.* Cette jeune veuve est d'ailleurs d'une conduite très-régulière et très-vertueuse (ce

1. Par Ancelet, major des mousquetaires noirs. Amsterdam (Paris), 1757, in-12.
2. Mme de La Milière, veuve d'un intendant de Limoges. (*Journal historique* de Collé, t. II, p. 119.)

ui, suivant une note critique de l'auteur de ces vers, n'est pas ıtrement commun en France). On observe encore que les ıoses étiquetées sont réellement en nature dans chacun dests paquets, sur lesquels était posée une grande feuille de ıpier blanc avec cette inscription en grosses lettres :

Babet, recevez ce bouquet
Moitié saint et moitié coquet.

Au fond de tous ces paquets étaient les vers suivants :

BOUQUET.

Sainte et mondaine Élisabeth,
Qui n'en êtes qu'à l'alphabet
D'une dévotion profonde
Et des voluptés de ce monde,
De votre savoir imparfait
Et de votre inexpérience
Dans l'une et dans l'autre sciencc,
Dieu ni diable n'est satisfait.
Décidez-vous donc tout à fait :
Devenez tout à fait pieuse,
Ou tout à fait voluptueuse ;
Qui voulez-vous décidément,
D'un confesseur ou d'un amant ?
Est-ce l'amour et ses délices
Que vous préférez aux cilices ?
Pour les cilices penchez-vous ?
Voyez qui peut le plus vous plaire,
Des traits d'amour ou de la haire,
D'un cœur armé de petits clous,
Ou d'un cœur et sensible et tendre,
Qui se prend et qui sait nous prendre,
Et fait naître en nous le désir,
Le sentiment et le plaisir.
Aimez-vous mieux des disciplines ?
En voici de corde et de fer,
Et qui, selon maintes béguines,
Vous garantiront de l'enfer.

Mais je vous vois déterminée :
Avec des appas si touchants,

Et tant d'esprit, vous êtes née
Pour être joliment damnée,
Et pour damner beaucoup de gens.

Vous en rappellerez peut-être,
Et peut-être dans quarante ans
Ferez-vous revenir le prêtre;
Mais vous avez encor du temps;
Et sur la fin de votre course,
Quand vous verrez la mort de près,
Vous aurez encor la ressource
De vous sauver par les marais.

La dame à qui on porta ce bouquet prit son parti, et fit son choix sûr-le-champ : elle prit la brosse et le pot à rouge, et s'en mit en présence des personnes qui avaient donné le bouquet.

— M. l'abbé Expilly, qui nous a donné, il n'y a pas longtemps, un manuel géographique, vient de publier la *Topographie de l'univers*. Il n'en paraît jusqu'à présent qu'un volume, mais si l'auteur suit dans toute son étendue le plan qu'il a adopté, il en fera cent et ne sera pas à la moitié de sa besogne.

— Nous avons perdu depuis peu deux auteurs peu connus : M. de Morand, dont il nous reste plusieurs volumes de tragédies qui n'ont jamais été jouées, ou du moins qui n'ont pas eu de succès, et un jeune homme, M. Patu, qui a traduit quelques comédies anglaises, et qui, à ce que j'ai ouï dire, promettait mieux que ce qu'il a fait jusqu'à présent.

— *L'Observateur hollandais* est devenu une des plus impertinentes productions de ce siècle. On dit que l'avocat Moreau, qui en est l'auteur, jouit d'une pension de deux mille livres, à cause de ce travail. J'ai de la peine à croire que le ministère tienne à ses gages un écrivain aussi plat et aussi indécent. Cette feuille périodique parut dans le temps que les Anglais nous pirataient nos vaisseaux sans déclaration de guerre. C'est une tache que cette nation généreuse aura toujours à reprocher à ses ministres, et qui l'aurait couverte de honte et laissée sans alliés si nous n'avions pas eu l'esprit de rendre la guerre générale. Dans ses commencements, *l'Observateur hollandais* eut quelque succès. Aidé d'instructions par le gouvernement, corrigé, à ce qu'on dit, par M. de Silhouette, il fit quelques

feuilles passables. Depuis que la guerre d'Allemagne est survenue, il est devenu ridicule et impertinent. On ne saurait tromper sa vocation. L'avocat Moreau peut être fort bon pour plaider les causes des halles et des harengères ; mais il ne doit point se mêler des querelles des souverains. Quel que soit le système actuel de nos ministres, l'indécence avec laquelle cet auteur obscur attaque depuis longtemps la personne du roi de Prusse mériterait d'être réprimée. Elle fait perdre à la nation française un avantage qu'elle a eu jusqu'à présent, c'est d'avoir toujours traité ses ennemis, même les plus acharnés, avec des égards extrêmes. Les injures ne déshonorent que celui qui a la bassesse de s'en servir. Cet *Observateur hollandais* vient de publier, en dehors de ses feuilles, un gros volume de *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre temps*[1]. C'est un ramassis de platitudes et d'impertinences.

— M. le marquis de Thibouville nous a donné, au commencement de l'année, un roman fort mince et très-froid, intitulé *l'École de l'amitié*. En voilà un autre de sa façon qui me paraît plus mauvais que le premier. Il a pour titre *le Danger des passions, ou Anecdotes syriennes et égyptiennes*, en deux petits volumes. « Mais non, disent les gens du monde, cela n'est pas si mauvais; il y a de bonnes choses. » Pour moi, je ne connais rien de si mauvais que cette médiocrité, qui vous tue d'ennui et de fadeur. Si M. de Thibouville nous donne, tous les ans, deux romans, je plaindrai bien ceux qui seront obligés de les lire.

— *Supplément aux Rêveries de Maurice, comte de Saxe,* par M. le baron d'Espagnac[2]. Ce supplément m'a paru peu de chose.

— Je ne puis en conscience vous rendre compte d'une brochure de M. Palissot, intitulée *Petites lettres sur de grands philosophes*[3]. Il y a, dans ses critiques, plusieurs allusions qui me regardent. Je dirais sans cela que l'auteur est un bon diable, malgré tout ce qu'il fait pour être méchant. Il nous fait espérer une suite de ces lettres. Si cela se vend, il fera très-bien, parce qu'il y trouvera son compte.

1. Cette nouvelle publication périodique dura quatre ans, et comporte 30 vol. in-8. Voir la note de Barbier (3e édition).
2. La Haye, 1757, in-8.
3. Paris, 1757, in-12.

— *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, par l'auteur des *Mémoires sur la langue celtique*[1]. Ce livre nous vient de Lyon. Il doit paraître intéressant aux gens érudits et à ceux qui veulent le devenir.

— *L'Aixiade, ou l'Ile d'Aix conquise par les Anglais*, poëme héroïque en vingt chants, c'est-à-dire en vingt vers[2]. C'est une plaisanterie sur la dernière tentative infructueuse des Anglais, dans laquelle ils ont pris et ensuite abandonné la petite île d'Aix. Je n'aime pas ces sortes de plaisanteries. Les événements dépendent si peu de nous que, lorsqu'on y pense le moins, on peut s'exposer à une récrimination fâcheuse.

— On vient de réimprimer l'excellent ouvrage de feu M. Dumarsais, intitulé *les Tropes, ou les Différents Sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*. Ce livre était devenu fort rare[3].

DÉCEMBRE

1er décembre 1757.

Nous avons vu, dans une des feuilles précédentes, que la religion n'était pas un lien nécessaire à la conservation de la société, et que s'il y a eu des États fondés sur elle, ce n'a été que l'effet du fanatisme et de la fourberie, ou bien de la simplicité peu éclairée, mêlée d'enthousiasme, de droiture et de bienfaisance, des premiers instituteurs. Encore une fois, il ne faut point confondre la morale d'une religion avec les mœurs d'un peuple. Celle-là n'a aucune influence réelle sur celles-ci, et tout ce qu'elle peut, c'est de donner des modifications légères aux vertus et aux vices d'un siècle, mais sans en arrêter le cours et les révolutions. M. de Mirabeau dit que la foi du

1. (Par Bullet), Lyon, 1757, in-12. Réimprimées au tome X de la collection des *Dissertations relatives à l'histoire de France*, publiées par Leber, Salgues et Cohen.
2. Inconnu aux bibliographes.
3. La première édition est de 1730.

serment n'est autre chose que le respect pour la religion; mais le serment fondé sur le respect que l'homme se doit à lui-même n'est-il pas plus pur, plus élevé, plus sacré encore? et le serment de Socrate condamné pour impiété, c'est-à-dire pour n'avoir pas respecté la superstition de ses concitoyens, ne vaudrait-il pas celui d'un vil mortel qui n'a d'autre sanction que la crainte d'un Dieu vengeur? M. de Mirabeau dit qu'il n'y a que les indépendants et les ennemis de l'ordre public et de toute subordination qui écrivent contre la religion. S'il en est qui écrivent dans cet esprit-là, il faut convenir aussi que ce ne sont pas là ceux qui portent des coups bien terribles à la religion d'un pays; leurs armes sont trop odieuses pour frapper avec succès. Les ennemis vraiment redoutables d'un culte sont les hommes les plus respectables par leurs principes et par leurs mœurs, les personnages les plus graves de l'État, par l'énergie de leur âme, par la sagesse de leur conduite.

Les écrits, dit M. de Mirabeau, peignent les mœurs; plus encore, ils les font: et de là il tire des raisons pour veiller particulièrement sur les écrivains. Sans doute qu'il faut que les mœurs soient respectées; mais craindrions-nous la corruption parmi les écrivains d'une nation lorsqu'elle n'est point corrompue? Ne voyez-vous pas que tous les hommes travaillent dans la vue de plaire, et qu'un écrit licencieux, avec quelque art qu'il fût fait, ne serait, pour son auteur, qu'un opprobre, dans un pays où les mœurs auraient conservé leur pudeur et leur ancienne simplicité? Le pinceau de Crébillon ne peut se trouver que dans un siècle où le goût de la vertu et celui du vrai beau sont également sur le penchant pour tomber, et alors il est trop tard de veiller sur les écrivains; tous les remèdes violents qu'on y apporte ne font ordinairement que hâter le progrès du mal. Ce n'est pas l'affaire d'une feuille que de tracer le tableau des avantages d'une société d'hommes, fondée sur le respect de soi-même, et, s'il est permis de parler ainsi, sur le culte superstitieux de la nature humaine; ce serait le sujet d'un grand et bel ouvrage : mais s'il y avait quelque chose dans ce monde à qui un effort de sagesse pût garantir une durée perpétuelle, ce serait une telle société. M. de Mirabeau répète souvent qu'il ne faut pas vouloir guérir l'homme de sa cupidité, parce que c'est une chose impossible; mais qu'il faut travailler à la tour-

ner sur des objets nobles et louables. Voilà ce qui serait précisément effectué dans la société que nous imaginons. L'homme pénétré ainsi, dès sa tendre enfance, de respect pour son être et pour celui de ses semblables, porterait en lui le germe d'une élévation qui ennoblirait jusqu'aux moindres de ses actions. Cette ivresse qui s'emparerait des tempéraments les plus paresseux, les porterait tous à la véritable gloire avec la même force que nous avons vu les cœurs les plus faibles poussés au crime par le fanatisme. Les vertus héroïques d'un tel peuple seraient encore relevées par l'éclat de la justice qui en serait inséparable, et on n'aurait pas le chagrin de refuser si souvent aux actions les plus brillantes l'éloge d'une bonne action, d'une action juste et sensée. Les différentes classes des citoyens ne servant qu'à maintenir l'ordre, et non à établir une inégalité qui tend à rendre les uns méprisables aux autres, la distinction d'une classe ne serait point préjudiciable à l'autre : l'honneur serait leur partage commun, et la considération s'accorderait non au rang que tient un homme dans la société, mais au mérite personnel. Il est difficile d'imaginer que jamais cette douce et consolante chimère puisse se réaliser sur la terre; cela n'arrivera du moins jamais dans un grand État, dans une vaste monarchie; tout y tend à la corruption, tout doit y être rempli d'abus. Les premiers ordres de l'État parviennent à tyranniser les autres, surtout celui du peuple. Alors le véritable honneur disparaît; l'orgueil, la vanité, l'envie, la cupidité, l'ambition, prennent sa place, et la religion devient un instrument dangereux et terrible entre les mains de l'ambition sourde qui ose prendre le masque de l'hypocrisie. Cet honneur donc, que M. de Montesquieu a tant prisé et qui doit nous tenir lieu de vertu, n'est pas celui qui peut donner de l'élévation à un peuple; il fait qu'une seule profession parmi nous s'arroge la considération qui appartient à tous les ordres de citoyens, et en particulier aux gens de mérite. Par un reste de barbarie gothique, le militaire seul croit suivre ces prétendues lois de l'honneur, et il refuse la considération à toutes les autres professions. Si dans ces derniers temps les lettres et les arts ont été en honneur, si ceux qui s'y sont distingués ont acquis une véritable gloire, c'est que nous sommes devenus plus polis; mais les professions utiles sont restées parmi nous sans aucune considération. Je ne

parle point du cultivateur, qui vit dans l'oppression et dans la misère, je parle de cet ordre nombreux et utile de commerçants, de fabricants, de manufacturiers, d'artisans, etc., qui, quoique favorisés du gouvernement, n'ont encore pu s'approprier une parcelle de cette considération qui tire les hommes de l'obscurité, et, les exposant aux regards de la nation, les oblige pour ainsi dire à une grande droiture et à une probité intacte dans leur conduite. Ceux qui savent observer, doivent remarquer une grande différence entre les mœurs des commerçants et des artisans d'une république, d'un État libre, ou bien d'une monarchie, et surtout de la capitale. Indépendamment de l'honnêteté, de la décence, de la pudeur publiques, qui se conservent beaucoup mieux dans les petites villes que dans les grandes, on remarque dans les habitants des premières une certaine fierté que n'ont point les autres. Un marchand vous recevra très-bien chez lui, il vous montrera avec politesse ses marchandises, il tâchera de vous satisfaire; mais il n'oubliera pas que s'il est bien aise de vendre, vous êtes bien aise d'acheter, et qu'à cet égard la partie est égale. A Paris, les mœurs sont un peu différentes; les plus gros commerçants, les artisans les plus aisés, ont pour vous des prévenances si basses, que vous avez de la peine à les distinguer de vos valets; ils souffrent vos hauteurs, vos dédains, votre mauvaise humeur; ils flattent vos goûts, votre amour-propre, de la manière la plus grossière; il est vrai qu'ils mettent tout cela en compte, et qu'ils sont fripons à proportion qu'ils sont bas. A Lyon, où l'esprit de commerce rend les habitants un peu républicains et fiers, j'ai souvent eu occasion de remarquer la différence énorme entre un marchand lyonnais et un parisien. Celui-ci vous porterait chez vous tout son fonds, dans l'espérance du profit le plus modique, celui-là vous attend dans son magasin; il croit que vous ne regretterez point les pas que vous ferez pour vous procurer ce qui vous convient. Voilà des remarques qui, au premier abord, paraissent futiles; quand on les approfondit, on sent toute leur importance. Les révolutions des mœurs dépendent de ces petites choses, et elles produisent insensiblement celles des empires. On vante sans cesse, parmi les avantages des grandes villes, celui de n'être point éclairé, examiné, suivi dans sa conduite par son voisin, et l'on ne voit point que quand

un peuple est parvenu à ce point d'incurie et d'indifférence de citoyen à citoyen, il faut qu'il soit déjà bien corrompu.

15 décembre 1757.

— Les Comédiens français viennent de reprendre avec applaudissements *Iphigénie en Tauride,* tragédie nouvelle de M. Guymond de La Touche. N'ayant pas été à portée cet été de vous en rendre compte par moi-même, j'ai eu l'honneur de vous communiquer quelques observations de M. Diderot sur cette pièce. Il me reste à vous donner une idée de sa conduite et des caractères de ses personnages. Iphigénie ouvre la scène au pied des autels de Diane. Effrayée par un songe, elle croit son frère Oreste, son unique espérance, dans la nuit du trépas. Elle déplore sa cruelle destinée d'être obligée d'immoler à la déesse toutes les victimes qu'on lui présente. Voilà sa vocation depuis que Diane l'a soustraite, en Aulide, au glaive de Calchas pour en faire sa prêtresse en Tauride. Thoas arrive. C'est le roi qui règne en ces lieux. Il apprend à la princesse qu'on s'est saisi d'un étranger qui vient de faire naufrage, et lui ordonne de préparer le sacrifice qui doit offrir à la déesse cette nouvelle victime. Iphigénie parle au roi de l'horreur de cet emploi terrible. Elle tâche de lui prouver l'inhumanité et la barbarie de ces homicides multipliés. Elle ne peut croire qu'ils puissent être agréables aux dieux. Thoas, rempli de férocité et de terreur, ne se rend point; il réitère ses ordres, et l'acte finit.

Au second acte, Oreste paraît dans le temple, enchaîné, seul, poursuivi par les remords et les furies. Séparé de Pylade par la tempête qui l'a jeté sur les rives de Tauride, il croit que son ami a péri dans ce naufrage. Cela redouble ses remords. Il est né pour le malheur de tout ce qui lui est cher. Au plus fort de sa douleur, Pylade arrive enchaîné comme lui, et destiné aux mêmes autels qui doivent être arrosés du sang d'Oreste. Pylade se félicite de périr avec son ami, et Oreste se désespère de l'avoir entraîné dans ses malheurs. Iphigénie arrive. Touchée de compassion, elle veut savoir la patrie de ces deux infortunés. Elle leur fait ôter leurs chaînes. Les victimes livrées aux prêtresses ne doivent plus être liées. Elle apprend qu'ils sont Grecs. Elle leur demande des nouvelles d'Argos, de Mycène, d'Aga-

memnon, de Clytemnestre. Elle apprend tous les malheurs de sa famille. Elle apprend aussi le forfait d'Oreste, et quand elle demande ce qu'il est devenu, Oreste lui répond, assez adroitement et naturellement, qu'après bien des malheurs il a trouvé sa fin. Ce mot confirme à Iphigénie le malheur qu'elle s'était cru annoncé par le songe dont je vous ai parlé. La reconnaissance en reste là.

Au troisième acte, Iphigénie forme e généreux projet de délivrer les captifs, de les renvoyer en Grèce et de les charger d'une lettre pour sa famille. Elle peut compter pour l'exécution de son dessein sur la fidélité du père d'une de ses confidentes. Cet homme, tout dévoué qu'il est à la princesse, n'ose risquer de délivrer les deux intimes. Il fait dire à Iphigénie qu'il se charge de faire partir celui des deux captifs qu'elle lui enverra, mais qu'il serait trop dangereux pour lui de se charger d'un double crime et de dérober à la déesse deux victimes à la fois. Iphigénie choisit à regret; elle ordonne à Oreste de partir, et garde Pylade pour être immolé. Elle sort pour donner ses ordres en conséquence. Voici la scène du combat des deux amis. Oreste arrache à Pylade par des serments terribles le consentement de mourir seul en Tauride. Il annonce cet arrangement à Iphigénie, qui revient et qui est obligée d'y consentir ainsi que Pylade. Ce dernier pour toute grâce ne demande à la princesse que de différer le plus qu'elle pourra cet horrible sacrifice. On voit qu'il forme le projet de délivrer Oreste. Ses espérances se fondent sur les Grecs qui, après le naufrage, sont restés cachés dans les rochers voisins de la mer. Il compte les retrouver, les animer à une action si généreuse et si juste. Il part après avoir embrassé son ami.

Au quatrième acte on vient annoncer à Iphigénie que cet étranger, Pylade, après avoir été conduit sur les bords de la mer et caché dans un antre en attendant qu'il pût s'embarquer, avait disparu tout d'un coup et qu'il était vraisemblable qu'il avait été englouti par la mer. Nouveau sujet de chagrin pour la princesse qui, malgré ses maximes sur l'humanité et la bienfaisance, n'est pas absolument sûre de ne point offenser les dieux en leur dérobant leurs victimes. Elle fait venir le captif qui reste. Voilà sa lettre engloutie avec le malheureux Pylade. Elle veut s'éclaircir avec son ami. C'est la scène de la reconnaissance. Elle demande

si l'on n'a point en Grèce des nouvelles d'Iphigénie. Oreste est surpris à cette question, et la reconnaissance s'ensuit.

Au cinquième acte Thoas, instruit de l'évasion d'un des captifs, arrive au temple, plus furieux, plus effrayé que jamais. Il veut que celui qui reste soit immolé à ses yeux. Il ordonne à Iphigénie de consommer ce cruel sacrifice. Elle lui apprend que la victime est son frère. Rien ne touche le tyran qui, à la fin, veut percer lui-même Oreste. Dans ce moment arrive Pylade à la tête de ses Grecs. Il poignarde le tyran, il délivre son ami. Il apprend que la prêtresse de Diane est Iphigénie, qu'il croyait sacrifiée en Aulide. Tous les trois se livrent au sentiment de joie qui succède à l'horreur de leur situation passée. Ils vont enlever la statue de Diane et la porter en Grèce. C'était là l'objet du voyage d'Oreste en Tauride. C'était dans cette entreprise qu'il devait trouver la fin de son tourment. Déjà il se sent un tout autre être. Le calme renaît dans son cœur si longtemps en proie aux remords, déchiré par les Euménides, et la pièce finit.

Je voudrais pouvoir penser et dire beaucoup de bien de ce coup d'essai d'un jeune auteur. Ce serait une chose fort agréable de voir arriver un homme qui s'emparât de notre théâtre et qui pût succéder à M. de Voltaire. Mais *Iphigénie* m'a paru une pièce fort médiocre. D'abord vous voyez que toute cette tragédie n'est composée que de cinq scènes. Il y en a une dans chaque acte. Les autres sont presque toutes de remplissage. Cela fait que la pièce languit et ne marche point. Il n'était cependant pas difficile de rendre la situation du monde la plus tragique très-pressante par les dangers auxquels les trois acteurs se trouvent exposés. Je n'ai trouvé aucune scène qui remplît mon attention. Le combat des deux amis, prodigieusement applaudi, m'a paru fort mal fagotté. La reconnaissance du frère et de la sœur m'a paru mieux traitée. Mais, en général, ces gens-là ne dialoguent point et ne disent jamais ce qu'ils doivent dire. Quelle foule de choses simples, nobles, ingénues, touchantes, pathétiques, sublimes, dans la tragédie d'Euripide! Il ne faut pas y penser, quand on veut trouver celle de M. de La Touche supportable. Les mœurs et les caractères de ses personnages ne valent pas mieux que ses scènes. Ce n'est pas là Iphigénie, c'est une femme qui a nos maximes, nos préjugés,

nos opinions, qui répète à tout propos nos lieux communs sur la bienfaisance, sur la superstition, sur les prêtres. Quand on ne sait pas peindre les Grecs et les Romains, pourquoi emprunter leurs noms? pourquoi défigurer leurs sujets? Je ne me ferai jamais à cette absurdité-là. Les caractères d'Oreste et de Pylade ne valent pas mieux. On n'y voit nulle trace de ces mœurs simples et antiques qui sont si précieuses aux gens de goût nourris de la lecture des anciens. Un autre défaut de cette pièce, c'est qu'on s'y lamente toujours. Dès le commencement, le souvenir du songe fait pousser à Iphigénie autant de cris douloureux que lorsqu'elle doit immoler son frère. Quelle différence, cependant, dans sa situation! Il n'y a pas jusqu'à Thoas qui ne soit toujours dans les mêmes lamentations.

— M. Pecquet, ci-devant premier commis au bureau des Affaires étrangères, et enveloppé ensuite dans la disgrâce de M. de Chauvelin, garde des sceaux, vient de publier l'*Esprit des maximes politiques, pour servir de suite à l'Esprit des lois du président de Montesquieu*, deux volumes in-douze. Il est hardi de faire un livre pour servir de suite à *l'Esprit des lois*, mais quand on l'a osé, il faut en garder le secret et laisser au public le soin de le mettre à côté de *l'Esprit des lois*. Il est vrai que le titre a donné un peu de vogue au livre de M. Pecquet, que vraisemblablement il n'aurait point eu sans cela; mais je doute que jamais vous lui accordiez le titre de continuateur de M. de Montesquieu.

— *Adèle, comtesse de Ponthieu*, tragédie de M. de La Place, *Iphigénie en Tauride*, tragédie de M. Guymond de La Touche, viennent de paraître[1]. La dernière est dédiée à Mme la duchesse d'Orléans.

— *Le Bal de l'Arche-Marion*[2], divertissement à l'occasion de la naissance de M. le comte d'Artois, par M. Coppier, mauvaise et insipide flatterie.

— M. de Réaumur, connu par différents ouvrages d'histoire naturelle, particulièrement sur les insectes, est mort à Paris, il y a quelque temps, dans un âge fort avancé. C'était un homme

1. *Adèle, comtesse de Ponthieu* (Paris, S. Jorry, 1758, in-12), est ornée d'un frontispice de Gravelot, gravé par Ryland. *Iphigénie* a paru chez Duchesne, 1758, in-12.

2. Paris, 1757, in-8.

à petites vues qui ne manquait pas de mérite, mais dont le regard faible et mal assuré n'osait envisager la nature. Les hommes minutieux ne sont pas cependant sans utilité dans ce genre, et pourvu qu'ils ne veuillent pas passer pour les premiers génies de leur nation, on ne peut leur refuser la justice qui est due à l'exactitude et à la patience de leurs observations.

— *État abrégé des lois, revenus, usages et productions de la Grande-Bretagne*, brochure grand in-8[1]. Rien n'est plus abrégé ni plus succinct que cet état. Il est cependant commode, à consulter et, pour se former une idée des différents royaumes de l'Europe, on ferait bien d'en publier aussi un état abrégé.

— *Collection historique, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*[2]. Assez gros volume dont la moitié regarde l'expédition du Prétendant en Écosse et en Angleterre, et l'autre, les affaires des Indes pendant la dernière guerre, entre autres celles de M. de La Bourdonnais et le siége de Pondichéry.

— Personne n'a regardé *l'Ane de Silène, conte phrygien* qui paraît depuis deux mois. Il est vrai que l'auteur de ce conte n'a ni philosophie, ni élévation, mais il a du naturel et il n'a nulle prétention. Avec cela on se fait ordinairement lire. L'inconnu qui a fait ce barbouillage fait entre autres la satire de l'inoculation et ensuite d'un des beaux morceaux des entretiens du *Fils naturel* sur l'enthousiasme, tout cela de si bonne foi qu'il n'y a pas moyen de se fâcher. Le tout est terminé par une farce en trois actes, intitulée *le Mari émancipé*[3].

— *Recueil des pièces concernant l'inoculation de la petite vérole, et propres à en prouver la sécurité et l'utilité*[4]. Voici encore un assez gros volume en faveur de cette méthode : tous les sages, tous les gens éclairés, tous ceux qui en ont essayé, tout parle en sa faveur ; cependant nous restons avec nos usages et avec nos préjugés. Il est triste de s'occuper du bien public

1. (Par Bonnel du Valguier et Maisonval.) Londres et Paris, 1757, in-8.
2. (Par le chevalier O'Hanlon et Meusnier de Querlon.) Londres et Paris, 1758, in-12.
3. Nous n'avons pu voir *l'Ane de Silène*, et Mouhy, qui mentionne *le Mari émancipé* comme imprimé et non représenté, n'en fait pas connaître l'auteur.
4. (Par J.-E. Montucla et P.-J. Morisot-Deslandes.) Paris, 1756, in-12.

quand on voit les obstacles que les hommes lui opposent de toutes parts.

— On a fait une nouvelle édition du *Voyage pittoresque de Paris*[1]. Ce livre est commode pour connaître les tableaux et autres curiosités que renferme la capitale.

— M. Rameau propose au public par souscription un *Code de musique* qui en doit apprendre la théorie et la pratique. Je ne crois pas que cet ouvrage fasse fortune, quoiqu'il soit prôné et annoncé avec emphase dans tous les journaux.

— M. Soufflot, un de nos premiers architectes, vient de publier le plan de l'église de Sainte-Geneviève, qu'il doit rebâtir incessamment. Les sentiments du public me paraissent fort partagés à cet égard. On trouve de fort belles choses dans les pensées de M. Soufflot; mais on en critique aussi plusieurs.

— J'ai eu occasion, il n'y a pas longtemps, de vous parler de M. Bernard. Voici des vers de M. de Voltaire qui l'ont fait connaître lors de son arrivée à Paris.

Dans ce pays trois Bernards sont connus :
L'un est ce saint ambitieux, reclus,
Prêcheur adroit et fabricant d'oracles;
L'autre Bernard est celui de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus de miracles,
Et le troisième est l'enfant de Phœbus,
Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde
Quand des deux saints on ne parlera plus.

— Le septième volume de l'*Encyclopédie* paraît depuis environ un mois; il contient la fin de la lettre *F* et toute la lettre *G*. Ce volume ne diminuera pas la réputation de l'ouvrage; peu de livres ont eu un pareil succès : le nombre des souscriptions s'est accru jusqu'à près de quatre mille; aussi l'acharnement des ennemis de l'*Encyclopédie* (et elle en a prodigieusement) a-t-il redoublé. On sème des bruits, on fait des brochures, toutes les imputations les plus odieuses et les plus ridicules sont reçues et répétées avec joie et avec avidité; mais

1. Le livre de Dézallier d'Argenville a été maintes fois réimprimé au siècle dernier.

les brochures qui amusent le plus la malignité publique meurent au bout de huit jours, et l'ouvrage reste. J'ai eu l'honneur de vous parler des *Petites Lettres* de M. Palissot; il n'en est déjà plus question. Mais il paraît une nouvelle brochure contre les encyclopédistes, intitulée *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs;* celle-ci est, à ce qu'on prétend, d'un jésuite[1]. C'est dommage que l'auteur n'ait pas autant d'imagination que de méchanceté et d'envie de nuire, ce serait un ennemi bien redoutable : son but est de prouver que M. de Montesquieu, M. de Voltaire, M. Diderot, M. de Buffon, M. d'Alembert et J.-J. Rousseau ont des principes pernicieux pour la société et la tranquillité publique. C'est la dernière ressource des lâches d'attaquer, par des inductions odieuses, les opinions des sages dont les écrits honorent le siècle et la nation : ce moyen est d'autant plus sûr, qu'aucun d'eux ne saurait y répondre sans danger. Ce qu'il y a surtout d'odieux dans ces imputations, c'est de vouloir faire envisager l'*Encyclopédie* comme un parti dans l'État, lié d'opinions et d'intérêt, tandis que de cinquante auteurs qui concourent à cet ouvrage, il n'y en a pas trois qui vivent ensemble, ou qui aient la moindre liaison entre eux; la plupart ne se connaissent pas même de figure. J'indiquerai, selon ma coutume, quelques articles remarquables de ce nouveau volume : *Philosophie des Grecs*, par M. Diderot; *Goût*, fragment de M. de Montesquieu, et un autre morceau de M. de Voltaire; *Génie*, par M. de Saint-Lambert; *Fragilité*, par le même; *Genève*, par M. d'Alembert. Ce dernier article fait beaucoup de bruit; l'auteur y avance fort inconsidérément que les théologiens de Genève sont sociniens, et même déistes; c'est une étourderie d'autant plus grande de la part de M. d'Alembert que certainement son intention n'était point de déplaire à la république de Genève.

1. Cet ouvrage n'est pas d'un jésuite, mais de l'historiographe Moreau. Amsterdam, 1757, in-12. (B.)

1758

JANVIER

1er janvier 1758.

Les *Rêveries du maréchal de Saxe* ont eu le sort de tous les ouvrages de génie; elles ont eu le suffrage du petit nombre de bons esprits qui connaissent le prix des choses et qui établissent solidement la réputation des hommes et des livres. Les sots n'ont su qu'en faire, et, à mesure qu'ils avaient des prétentions eux-mêmes, ils les ont jugées d'un mérite fort au-dessous de la célébrité de leur auteur. Cet ouvrage a cependant tous les caractères du génie; il est fait avec la plus grande simplicité; il est rempli de vues absolument neuves; il est, si l'on peut parler ainsi, si fort ami du bon sens qu'il n'est pas nécessaire d'être profond dans le métier des armes pour en sentir les finesses. Il est vrai que la pédanterie, plus commune parmi les militaires que dans aucune autre profession, a dû être choquée, à chaque page, des idées de l'illustre auteur des *Rêveries*. Le moyen pour ces esprits étroits et bornés, de goûter un ouvrage qui renverse à tout moment les usages reçus, et qui en démontre la futilité et les dangers? Nous sommes plus qu'aucun autre peuple de l'Europe attachés aux formes et à la méthode. Tout ce qui sort de la sphère ordinaire nous étonne, et nous ne savons plus qu'en penser, jusqu'à ce que le petit nombre de juges éclairés et fermes ait, par son arrêt, fixé l'incertitude de nos jugements; et cet attachement à la vieille routine forme un contraste assez singulier avec la légèreté et l'inconstance si souvent reprochées aux Français. On a donc commencé par regarder les *Rêveries* comme un ouvrage médiocre et peu digne de son auteur; mais on revient tous les jours de ce jugement, tous les jours on le rectifie, et bientôt ce livre sera rangé par tout le public au nombre de ceux qui doivent être conservés à la postérité. La superbe édition que les libraires de Paris en ont faite sur le manuscrit original[1] a été augmentée de plu-

1. 1757, 5 vol. in-4°, fig. Nous doutons fort que le manuscrit original fût de la

sieurs morceaux intéressants. Vous lirez avec plaisir le morceau sur la population, quoique l'éditeur vous dise qu'il n'est pas digne de son auteur. Il s'en faut bien que je le pense. Le peu de lettres du maréchal qu'on a ajoutées à cette édition font regretter toutes celles qu'il peut avoir écrites sur son métier, et qu'on devrait recueillir avec grand soin; ce serait un vrai présent à faire au public[1]. On est étonné de voir ce héros prédire tous les malheurs arrivés à l'empereur Charles VII de Bavière pour avoir préféré la conquête de la Bohême à celle de l'Autriche; et la lettre adressée en 1749 à M. le comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, sur les différents exercices qu'on voulait introduire dans l'infanterie, doit faire trembler tout bon Français. Le maréchal y démontre si clairement qu'on ne peut rien faire sans discipline qu'on est dispensé de chercher la source de nos malheurs ailleurs que dans la négligence d'une chose aussi essentielle. En effet, quand on nous parle des grandes choses que les Français ont faites dans le siècle dernier, sous les ordres du vicomte de Turenne et du grand Condé, on ne fait pas assez attention, ce me semble, à l'esprit de discipline dont nos troupes avaient pour ainsi dire hérité des armées de Gustave-Adolphe par l'entremise du fameux duc de Weimar, Bernard. L'exemple du roi de Prusse doit nous convaincre plus que jamais qu'on ne fait rien de grand ni de solide en fait d'opérations militaires qui n'ait sa source dans la discipline des troupes; tout le reste n'est qu'un brillant souvent faux, toujours passager.

On a mis à la tête de ces *Rêveries* un précis de la vie du maréchal de Saxe, qui contient non-seulement beaucoup de bévues, mais qui est écrit avec une platitude déplaisante. C'est un reproche que les libraires ont à se faire d'avoir défiguré une si belle édition d'un livre aussi singulier et aussi remarquable, par une histoire si peu digne du héros qu'elle regarde. Cela n'a point empêché M. l'abbé Pérau de mettre son nom courageusement sur le titre. Il doit être bien étonné de se

main du maréchal. C'est lui qui écrivait : « *Ils veule me fere de la Cademie; sela miret come une bage à un chas.* » (T.)

1. Le général Grimoard a publié des *Lettres et Mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal de Saxe, depuis 1733 jusqu'en 1750.* Paris, 1794, 5 vol. in-8. (T.)

trouver à côté de celui de M. le maréchal de Saxe. Ce guerrier illustre, qui, placé entre Charles XII de Suède et Frédéric de Prusse, a été dans cet intervalle l'homme de l'Europe, mériterait bien d'être crayonné à la postérité par un homme du talent de M. de Voltaire. Il était un des plus beaux hommes de son siècle; sa figure réunissait la majesté de la taille, la noblesse des traits, la douceur d'une physionomie simple et heureuse. Il faut compter parmi ses plus grandes qualités cette fermeté inébranlable, cette inaltérable tranquillité d'esprit qui ne l'abandonnèrent jamais. Pendant cette admirable campagne de Courtrai, en 1744, que les gens du métier ont regardée depuis comme le chef-d'œuvre de l'art et de l'habileté, tout le monde sait qu'avec une armée de quarante mille hommes il empêcha celle des alliés, qui lui était supérieure du double, de rien entreprendre. Mais on ne sait pas qu'il eut dans cette occasion plus à lutter contre les généraux qu'il avait avec lui que contre les ennemis. On disait tout haut dans son antichambre qu'il perdait la France, que cette inaction et cette audace lui seraient funestes; rien ne put l'ébranler. Il disait quelquefois à ceux à qui il pouvait parler librement : « Ils ont la mouche à l'oreille », en parlant de ces officiers inquiets de son armée. Ce n'est pas qu'il ne vît les dangers de sa position aussi bien qu'aucun autre; mais il savait juger ce qu'oseraient les ennemis. Il ne s'y trompait guère; et en s'y trompant, il aurait su faire usage des ressources qui ne lui manquaient jamais pour réparer un jugement faux. Cette tranquillité d'esprit est une des premières qualités dans un chef d'armée; la confiance du soldat et le succès des entreprises en dépendent également. Le maréchal de Saxe, au milieu des plaisirs à Paris, n'avait jamais perdu de vue son métier, il s'en occupait toujours. A l'armée, il n'avait presque jamais rien à faire; on eût dit que c'était là son temps de repos. Il se promenait la plupart du temps dans son cabinet en robe de chambre. Il combinait ainsi ses opérations en rêvant. La fécondité de son génie était si grande qu'il ne se donna jamais la peine de préparer les ressources d'avance; il était sûr de n'en point manquer, et c'est cette richesse qui lui donna une sécurité si entière : elle était au point qu'il ne se souvenait plus distinctement du détail de ses journées les plus brillantes. Il les traitait comme nous traitons nos jours ordinaires, dont les événements peu

mémorables ne laissent aucune trace dans l'esprit, et je sais qu'au voyage qu'il fit en 1749 à Berlin, pendant lequel le roi de Prusse le questionna beaucoup sur ses campagnes de Flandre, ce monarque parut mieux instruit sur plusieurs détails que le maréchal lui-même. Le cas que Frédéric faisait de Maurice devient aujourd'hui le plus bel éloge. Le maréchal aimait le plaisir à l'excès; il s'ennuyait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie; il n'y vécut point, et on lui en a fait un crime. Ceux qui ont connu ce héros ont pu remarquer que cela venait de la hauteur qu'il avait dans l'âme. Les projets de souveraineté et d'indépendance ne l'ont jamais quitté; et son âme altière, ne pouvant exiger dans le monde les égards dus aux princes et aux souverains, ne savait plus s'accommoder que de subalternes et de femmes de plaisir; d'ailleurs il était bon, doux, modeste et simple. Tant de belles qualités ont cependant été ternies par quelques vices. Le plus grand tort qu'il eut, à mon gré, c'était de ne point croire à la vertu ni aux honnêtes gens. Ce terrible préjugé est cause qu'il a été souvent entouré d'*espèces* qui ont terni sa gloire autant qu'il dépendait de la bassesse de leur conduite.

— *État militaire de la France pour l'année 1758.* On trouve dans ce recueil tout ce qui a rapport au département de la guerre, avec le détail des forces de terre et de mer. Ces sortes de compilations sont fort commodes.

— Vous lirez avec plaisir un nouveau roman intitulé *Mémoires de M. de Cressy.* Ce n'est assurément pas un ouvrage de génie, mais il est assez bien conduit. Il n'est pas bien chaud; mais il ne déplaît et n'ennuie point. Au reste, l'auteur anonyme est la même femme [1] qui nous donna l'été passé les *Lettres de miss Butler.* Elle prétendait les avoir traduites de l'anglais; mais elles n'ont jamais existé dans cette langue, et on sait que l'auteur les avait écrites anciennement très-réellement et très en original, ce qui n'ôte rien à leur mérite. Pour le roman, je ne vois pas pourquoi on a mis sur le titre qu'il était aussi traduit de l'anglais.

— Après M. de Voltaire, je ne connais aucun auteur vivant

1. Mme Riccoboni. Le titre exact est *Histoire de M. le marquis de Cressy*, Amsterdam (Paris), 1758, in-12.

qui écrive mieux l'histoire que le roi de Prusse. On vient de publier une continuation des *Mémoires de Brandebourg*[1], qui contient la vie du feu roi. C'est un vol qu'on a fait à l'auguste auteur de ces Mémoires. Ceux que leur intimité avec ce monarque a mis à portée de connaître ses productions assurent que cette suite est tronquée. Vous y trouverez beaucoup de rapidité; c'est un tableau très-beau de toutes les affaires de l'Europe. On y désirerait seulement ce qui est apparemment tronqué, savoir : plus d'étendue et plus de détail, principalement sur le gouvernement intérieur de cette puissance, dont l'accroissement tient du prodige. Cette brochure vous fera grand plaisir; vous y trouverez des traits plaisants et des traits touchants.

15 janvier 1758.

L'Académie royale de musique a donné, cet hiver, avec un grand succès, l'opéra d'*Alceste*, dont les paroles sont de Quinault et la musique de ce Lulli que nous avons regardé, pendant plus d'un demi-siècle, comme un homme de génie, quoique ses tristes et froides compositions n'aient jamais ressenti la chaleur d'une imagination inspirée. M. Hasse, qui avait entendu parler de la légèreté et de la pétulance françaises, ne se lassait point, lorsqu'il fut en ce pays-ci, d'admirer la patience avec laquelle on écoutait, à l'Opéra, une musique lourde et monotone. Rien, en effet, ne prouve plus la force de l'habitude, et c'est un de ces phénomènes les plus étonnants. L'opéra d'*Alceste* doit son succès principalement au spectacle; cependant ce spectacle n'est pas digne d'un peuple éclairé ; à peine devrait-il amuser des enfants. Le siége de Scyros, qui donne une si grande réputation à cet opéra, est une chose bien ridicule aux yeux d'un homme de goût. Comment peut-on se flatter de représenter un siége avec quelque vraisemblance, et sans que le spectacle en soit puéril? Mais mon dessein n'est point de m'étendre ici sur le spectacle ni sur la musique de cet opéra. On peut dire devant des juges non prévenus que, ni dans l'un

1. La publication de la première partie des *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg* (par Frédéric II) est de Berlin, 1751, in-4°. Voir tome II, p. 14.

ni dans l'autre, il n'existe nul vrai modèle en France. Parlons du poëme, dont l'auteur jouit d'une si grande réputation, et qui est compté parmi ses plus beaux ouvrages.

Ce qui y choque le plus, sans compter cette grande quantité de scènes épisodiques qui sont détestables, c'est le défaut d'unité dans l'action, dans le temps et le lieu de la scène. Quand on accorderait à l'opéra des exemptions de cette règle si sévère, mais si conforme au bon sens, il faudrait convenir du moins que ces exemptions doivent avoir leurs limites. Et si nos ancêtres, grossiers et barbares, ont eu tort de représenter la naissance de Jésus-Christ au premier acte et au dernier son crucifiement, en remplissant l'intervalle de tous les autres événements de sa vie, il est certain que le poëme d'*Alceste* mérite le même blâme. Il commence par les noces d'Admète et d'Alceste. Au milieu des fêtes, Alceste est enlevée par le roi de Scyros. On court après lui, on traverse les mers, on vient avec une armée mettre le siége devant Scyros, on l'emporte. Admète y est blessé. Apollon paraît pour dire qu'il guérira si quelqu'un de ses sujets veut se dévouer pour lui. On attend en vain une victime. Alceste prend à la fin le parti de mourir pour son époux. On voit son monument et la pompe funèbre. Admète se désespère. Alcide lui promet de chercher Alceste jusqu'aux enfers; il arrive au palais de Pluton; il obtient Alceste: il revient sur la terre avec elle, et en triomphant de sa passion; il rend à Admète la tendre Alceste. Que d'événements entassés les uns sur les autres! Ce qu'il y a de fâcheux dans ces plans d'opéras (car ils sont presque tous faits sur le même moule), c'est qu'il n'y a pas plus de raison de les partager en cinq actes que d'en faire cent. On peut à son gré supprimer tous les incidents qui fournissent les scènes et les actes, ou bien les multiplier à l'infini. Il n'y a pas plus de raison pour l'une que pour l'autre de ces opérations. Dans tout le poëme dont nous parlons, il n'y a que deux scènes qui soient essentielles au sujet : c'est la mort et le retour d'Alceste. Toutes les autres peuvent être changées, supprimées, remplacées, augmentées, diminuées, sans aucun inconvénient et sans aucun avantage pour la pièce. Il me semble qu'il n'y a rien qui soit plus propre à faire la satire d'un plan et d'un poëme que l'observation que je viens de faire. Je ne veux pas parler de ces divinités qui viennent à chaque

instant apporter ou révoquer des ordres, annoncer alternativement des malheurs et rétablir le calme. Le poëme d'*Alceste* est parfaitement ridicule dans tous ces points. Venons à des reproches plus graves.

Le sujet que Quinault a traité est un des plus beaux et des plus intéressants de l'antiquité, et il est d'autant plus impardonnable de l'avoir gâté. La tragédie d'Euripide, qui porte ce nom, est remplie de beautés sublimes, et il n'est point permis de dénaturer totalement un sujet dont on a un si beau modèle. D'abord, le reproche que j'ai fait à Quinault sur l'intervention de toutes sortes de divinités paraît tomber aussi sur le tragique grec. On voit, dans la pièce d'Euripide, Apollon en conversation avec la Mort. Mais le poëte grec n'a fait que suivre l'histoire de son sujet; au lieu que le poëte français, au mépris de la règle d'Horace, fait apparaître cinq ou six divinités sans aucune nécessité. Suivant l'histoire, Apollon, exilé de l'Olympe par Jupiter, reçut l'hospitalité dans la maison d'Admète. Ce prince tomba malade pendant le séjour du dieu. Son heure était venue. Apollon, en reconnaissance de ses bienfaits, obtint des Parques qu'il guérirait; mais comme elles ne voulaient pas perdre leur victime, elles mirent pour condition que quelque autre se dévouerait à sa place. La généreuse Alceste, seule, se sent le courage de sauver la vie de son époux par le sacrifice de la sienne. Dès que son vœu est fait, tout devient d'une nécessité irrévocable; il faut qu'Admète guérisse et qu'Alceste meure. Tout l'intérêt, tout le terrible consiste dans cette fatalité absolue, dont Apollon lui-même est si peu le maître qu'il s'efforce en vain de fléchir la Mort par ses prières pour reculer du moins le terme fatal d'Alceste. Or le poëte français n'a fait nulle attention à cette nécessité arrêtée par la destinée à laquelle, suivant la doctrine des anciens, tous les dieux étaient soumis ainsi que les mortels. Sans cette loi, le sujet d'*Alceste* devient absurde et impertinent. Aussi l'est-il dans le poëme de Quinault. Revenons à Euripide. La Mort, inexorable aux instances d'Apollon, tranche les jours d'Alceste. La scène où elle meurt, en présence de son époux, au milieu de ses enfants et de ses amis, est un chef-d'œuvre de sublimité. Quel mélange de tendresse, de regrets, de courage, d'affaiblissement, de je ne sais quel délire! Quel pathétique dans les tableaux, dans les mouvements, dans les

discours ! Pour l'honneur de Quinault, quand vous le lirez, qu'il ne vous arrive jamais de vous souvenir d'Euripide. Alceste expire ; et dans le temps que tout est en pleurs dans son palais, qu'on se prépare à la pompe funèbre, arrive Alcide, qui vient en passant demander l'hospitalité à Admète ; ce prince, pour ne point manquer à ces lois, si sacrées et si respectées dans l'antiquité, reçoit le fils d'Alcmène. Il lui cache même son malheur, de crainte qu'Hercule ne refuse d'entrer chez lui ; ce héros n'apprend que par un domestique la mort d'Alceste. Touché des procédés nobles de son hôte, il forme le généreux projet d'attendre la Mort dans une embuscade, de lui arracher sa proie ; et c'est ainsi qu'il rend Alceste aux vœux du plus tendre époux. Vous voyez que ce qui est merveilleux dans cette pièce, comme l'action d'Apollon et celle d'Alcide, n'est pas une invention du poëte ; ce sont des faits historiques qui tiennent au sujet essentiellement, et qui le constituent. Encore une fois, je n'ai garde de faire ici le parallèle de Quinault et d'Euripide. La pièce grecque est si sublime qu'elle n'a pas besoin d'ombre pour se faire admirer. La traduction faible du P. Brumoy peut suffire pour vous enchanter. Quinault a fait une fiction commune et absurde qui gâte encore plus son sujet. Il suppose Alcide amoureux d'Alceste. Au moment où cette princesse s'unit à Admète, Alcide prend le parti de s'éloigner d'eux pour ne point succomber à une passion dont il n'est pas le maître ; mais Admète a presque toujours besoin de son secours, et le départ d'Alcide se diffère. Après la mort d'Alceste, ce héros avoue à Admète sa passion et lui propose de ramener la princesse des enfers, mais à condition qu'elle soit à lui. Admète consent à tout, pourvu qu'Alceste revoie le jour. Hercule la ramène. C'est pour lui qu'Alceste doit vivre désormais. Mais bientôt, touché de sa douleur et du désespoir d'Admète, il triomphe de sa passion une seconde fois et remet Alceste à son époux. Tout cet échafaudage me paraît mesquin, puéril et absurde, dans un sujet aussi simple et aussi pathétique que celui-ci. Le rôle d'Admète, à force d'avoir gâté ce beau sujet, est devenu pitoyable ; or comment voulez-vous qu'Alceste nous touche en se sacrifiant pour un aussi plat personnage que cet Admète français ?

— M. Nicole, doyen de l'Académie royale des sciences,

vient de mourir dans un âge avancé[1] : il était bon géomètre et tenait, comme tel, avec M. de Mairan, le premier rang dans cette Académie. MM. Fontaine, Clairaut et d'Alembert ont tout éclipsé depuis. Le premier, qui vit à la campagne et ne vient à Paris que rarement, passe, auprès des connaisseurs, pour le premier géomètre du royaume : il met du génie dans ses ouvrages, et, quand on le connaît, on n'est pas difficile à persuader sur ce point. C'est un homme d'un tour d'esprit très-original et très-piquant ; il réunit une finesse extrême à je ne sais quoi de niais. M. l'abbé Nollet lisant un jour à l'Académie une espèce de tarif sur le prix de plusieurs denrées, M. Fontaine, excédé de la longueur du mémoire, dit : « Cet homme connaît le prix de tout, excepté du temps. » Si ce mot eût été dit à Athènes, Plutarque n'aurait pas manqué de nous le conserver. M. Clairaut encore enfant eut une grande réputation en géométrie, qu'il n'a pas démentie depuis. M. d'Alembert, sans avoir rien inventé, passe pour mettre une grande précision et beaucoup d'élégance et de clarté dans ses ouvrages géométriques. Ces trois jeunes géomètres ont fait oublier tous les autres, et même M. de Maupertuis qui, quoique un des premiers sectateurs de la philosophie de Newton en France, n'a jamais pu s'élever au-dessus d'une certaine médiocrité.

— J'ai eu l'honneur de vous parler en son temps de la *Vie du brave Crillon*, publiée par Mlle de Lussan. On a fait imprimer depuis des *Observations*, où l'auteur et son livre ne sont guère ménagés; mais cette querelle, comme bien d'autres, ne vaut pas la peine d'être approfondie.

— *Mémoires de Shah-Thamas Kouli-Khan, empereur de Perse, écrits par lui-même et adressés à son fils*, ouvrage en deux volumes assez gros. C'est un roman moral dont on ne donne que le commencement, mais qui, je crois, dégoûtera du reste. Il m'y paraît du moins très-propre, si toutefois le public se donne la peine de faire attention à ce livre obscur.

1. Le géomètre Nicole mourut le 8 janvier 1758. Il était né en 1683.

FÉVRIER

1er février 1758.

M. Bret, connu par quelques comédies qui ont eu peu de succès, vient d'en donner une nouvelle, en vers et en cinq actes, sur le théâtre de la Comédie-Française. Elle est intitulée *le Faux Généreux*. Mélite, jeune veuve fort riche, d'un caractère doux et sensible, uniquement occupée de l'éducation de son fils, qui vient d'entrer dans le monde, ouvre la scène avec Marton, sa suivante, en faisant de grands éloges de Derveine, homme de qualité, qui jouit d'un grand bien, d'une manière fort noble. Elle développe ainsi ses propres vertus, qui sont principalement la bienfaisance et la compassion aux malheurs de l'humanité. Elle a une grande idée de Derveine. C'est son ami. Il demeure dans sa maison. Elle voudrait que son fils pût se former sur un si beau modèle. On voit que Marton n'a pas la même idée de Derveine que sa maîtresse, et elle lui fait sentir que Damis (c'est le nom de son fils) n'a pas de plus bel exemple à suivre que celui de sa respectable mère. L'arrivée de Derveine est annoncée par un coureur magnifiquement habillé. Il paraît, il rend compte à Mélite d'un acte de bienfaisance auquel elle s'intéressait vivement. Elle comprend, par le récit, que ce n'est pas sans argent que Derveine est parvenu à sauver de l'oppression le malheureux dont il est question. Elle est fort touchée de cette bonne action. Elle trouve cependant que Derveine pousse ses générosités trop loin, et le prie d'y mettre des bornes. Cela donne à celui-ci l'occasion d'étaler de beaux lieux communs sur l'humanité et sur l'usage des richesses. Mélite lui dit, à la fin de cette scène, qu'elle aurait besoin de deux mille francs pour faire le sort de toute une famille indigente. Derveine est au désespoir d'avoir prêté, le matin même, pareille somme à un homme qui était dans le besoin. Il est inconsolable de se trouver sans argent comptant dans ce moment-ci. Il offre à Mélite le diamant qu'il a à son doigt, pour le secours de cette pauvre famille. Mélite n'a garde d'accepter; mais elle sort plus touchée que jamais du cœur généreux de son ami. Dans la scène suivante, Derveine est seul. Il change un peu de lan-

gage. Il est fort excédé de l'humeur bienfaisante de Mélite, qui fait de sa maison un asile pour les gueux. Il a grand intérêt de la ménager. Son projet est d'unir son bien aux richesses de Mélite, en l'amenant insensiblement à lui donner sa main. Il faut donc flatter ses goûts. Le faux généreux s'applaudit d'avoir sauvé ses deux mille écus. En proposant son diamant, il était bien sûr de n'être point accepté. Son homme d'affaires, M. Dubois, vient lui rendre compte des préparatifs de la fête que Derveine se propose de donner, le soir même, à Mélite. On voit, dans tous ces arrangements, un grand faste et beaucoup de mesquinerie. Derveine s'informe si le fermier qu'il a fait mettre en prison, dont il a fait vendre les meubles, s'est enfin acquitté. Dubois dit qu'il est hors d'état. Il tâche de fléchir son maître en faveur de ce malheureux pour lui rendre avec la liberté les moyens de gagner par son travail de quoi payer ce qui reste dû. Derveine, pour toute réponse, dit que c'est un insolent qu'il faut laisser où il est. Au milieu de ces discours, il reçoit une lettre d'un de ses amis qui lui demande deux mille écus, pour sa part dans une fête éclatante qui doit se donner. Derveine rentre pour répondre. Pendant ce temps, Dubois et le valet qui a apporté la lettre déchirent leurs maîtres. Ils n'en disent cependant que ce qui est vrai. Derveine revient avec la réponse. Il ordonne à Dubois de compter les deux mille écus, et l'acte finit. Comme l'auteur a principalement cherché à y développer le caractère de ses deux principaux personnages, Derveine et Mélite, j'ai cru devoir m'étendre sur cette exposition. Voyons le reste.

Le commencement du second acte se passe entre Mélite et son fils. Scène de morale. Cette tendre mère fait à Damis un éloge fort étendu des vertus de Derveine. Elle n'oublie pas le sacrifice qu'elle l'a vu sur le point de faire pour secourir une famille indigente. Damis, en fils respectueux, représente à Mélite qu'il n'a pas besoin d'exemples étrangers pour s'exciter à l'honneur et à la vertu, qu'il trouve un plus beau modèle dans la plus respectable des mères. Son oncle survient; Ariste, frère de Mélite, lui propose un mariage très-avantageux pour Damis. A cette nouvelle, le jeune homme pâlit. On voit qu'il est tout entier à une passion dont rien ne pourra le détacher. Julie, une jeune personne qu'il a vue dans un couvent, a reçu sa foi;

elle a de la naissance, de la beauté, tout, excepté de la fortune. Un frère injuste la persécute, et voudrait la forcer à prendre le voile. Le reste de l'acte se passe entre Derveine et son intendant. Celui-ci est seul sur la scène, lorqu'on voit entrer Lubin, fils du fermier emprisonné. Il vient, rempli de chagrin, redemander son père. Dubois lui dit qu'il n'y a point d'espérance. Lubin ne peut croire que Derveine soit si dur et inexorable. Il s'en prend à Dubois des malheurs de son père. Il veut parler à son maître. Il est sûr d'en obtenir une réponse favorable. Derveine entre; il reçoit la requête de Lubin avec sa hauteur et sa dureté naturelles. Ce jeune paysan reste seul sur le théâtre, pétrifié et indigné du traitement qu'il vient d'essuyer. Après avoir fait des réflexions fort touchantes sur l'insensibilité des grands et sur la misère des petits, il prend la résolution de servir le roi, pour éviter cette cruelle oppression qu'éprouve le villageois malheureux.

Dans l'acte suivant, Derveine, se trouvant seul avec Marton, lui donne sa bourse. Celle-ci, qui n'est nullement portée pour lui, et qui compte ne le jamais favoriser, fait beaucoup de difficulté. Le faux généreux est obligé de lui assurer qu'il lui fait ce présent sans nul projet, et, lorsqu'il veut un moment après glisser un mot sur ce qu'il serait convenable pour Mélite de se remarier, la soubrette est toute prête à lui rendre sa bourse. Derveine s'en va avec le dépit d'avoir placé cet argent sans nul profit. Il s'aperçoit dans cet acte du trouble de Damis. Il lui arrache son secret sous l'apparence de l'intérêt le plus tendre qu'il prend à ses peines. Dès qu'il sait que Damis aime à l'insu et contre la volonté de sa mère, il paraît respirer. Ses espérances augmentent. Il ne désespère point de rendre à Mélite la conduite de son fils suspecte et odieuse, et de l'engager à contracter par dépit de nouveaux liens. Cependant l'oncle de Damis, après avoir pris des informations plus particulières sur le mariage qu'il avait proposé, trouve qu'il n'est point favorable. Il vient en porter la nouvelle à son neveu, qui est au comble de la joie. Damis avoue à Ariste l'excès de sa passion pour Julie, et, aidé par Marton, il l'engage à s'intéresser auprès de sa mère en sa faveur. Cela presse. Julie, pour se dérober aux nouvelles persécutions de son frère, a été obligée de quitter le couvent avec une tante sous la tutelle de laquelle

s'est mise. Cette tante est tombée malade. Damis met son .e au fait de tout. Marton entrevoit que tout cela pourrait ırder Derveine plus qu'on ne pense. Damis, après avoir assez ıuffé Ariste, voyant venir sa mère, se dérobe à sa vue avec :ipitation. Cette fuite cause à Mélite les plus grandes alarmes. croit à son fils les desseins les plus pernicieux, la conduite lus déréglée. En vain son frère et Marton veulent-ils la ner, sa douleur va au point qu'elle ne veut plus assister à ìte que Derveine voulait lui donner le soir. Celui-ci en paraît ıé; cependant, comme il épargne la plus grande partie de la ense, il s'en console. Il profite de ce moment pour rendre à ite la conduite de son fils plus suspecte en feignant pour lui ɪour elle l'intérêt le plus vif. Il ose même lui parler d'un ınd mariage, mais sans se proposer. Cette ouverture est re- e avec étonnement. C'est la première fois que Derveine se hasardé; il ne devait pas être content de son succès. Tous ;ens qu'il avait mis en campagne pour découvrir l'objet de assion de Damis reviennent sans avoir réussi. En attendant, te avait été voir cette jeune Julie, et il avait su d'elle que reine était ce frère barbare dont elle éprouvait les persécu- s. Il revient au quatrième acte, après cette découverte, avec ton. Ils sont enchantés d'avoir une si belle occasion de dé- quer Derveine aux yeux de Mélite. Sans lui faire connaître :, ils lui proposent de recueillir cette jeune orpheline et de lonner un asile dans sa maison. Mélite est enchantée de cette bonne action. L'orpheline lui est présentée, elle im- : sa protection contre les injustices de son frère. Mélite est ıdrie, elle espère que son fils, touché des grâces et de la ıté de Julie, pourra oublier l'objet d'une passion peut-être euse et criminelle, car on ne peut parvenir à la rassurer son fils. Sur ces entrefaites, Lubin revient; il a l'épée et la rde. Il vient apporter à Derveine l'argent de son engage- t pour délivrer son père. Il ne trouve sur la scène que e avec sa suivante. Quel étonnement pour Mélite d'ap- dre la conduite de Derveine! quelle humiliation de l'avoir admiré! On charge Lubin de présents, on le retient et on che. Damis, n'ayant pas trouvé Julie dans la maison où était, revient désespéré; il se croit trahi par son oncle, par on même. Pour le calmer, ils sont obligés de lui dire que

Julie est auprès de Mélite. On lui ordonne de se tenir tranquille.

Le cinquième acte est employé au dénoûment de la pièce, qu'on prévoit longtemps d'avance. Mélite est instruite de tout, elle est trop heureuse d'apprendre l'amour de son fils pour Julie. Derveine, qui avait promis à Mélite d'obtenir des ordres pour s'assurer de l'objet de la passion de son fils, arrive pour être démasqué et confondu lui-même. Il trouve sa sœur qui a reçu de lui de si cruels traitements. Quelle surprise pour lui ! Il se retourne cependant assez habilement quand il voit de quoi il est question. Il dit que rien n'est plus heureux ni plus désirable pour lui que de voir sa sœur devenir la femme de Damis; mais Lubin, qu'on fait rentrer, achève de le confondre. Mélite lui fait sentir le contraste de la générosité de ce jeune paysan avec la bassesse de sa conduite. Derveine sort, et Mélite termine la pièce par des réflexions morales et convenables au sujet. J'ai oublié deux scènes qui sont à la fin du quatrième acte, et que l'auteur aurait bien fait d'oublier aussi. L'une se passe entre Marton et le coureur de Derveine, que son maître a chassé et qui vient en dire beaucoup de mal, entre autres qu'il fait mourir de faim ses gens. Dans l'autre, Julie, après avoir été dans l'appartement de Mélite, revient avec une agitation extrême. Elle a vu entre les mains de Mélite le portrait de Damis, et se croit trahie par son amant et obligée par les bienfaits d'une rivale. Marton la calme et la fait rentrer, non sans beaucoup de peine. Voilà une idée de la comédie du *Faux Généreux*.

Il est fort possible que la rapidité d'une première représentation m'ait empêché de retenir la marche exacte des scènes; il m'est arrivé d'en transposer quelques-unes, je crois que la pièce y aura plutôt gagné que perdu. En général elle n'a point de fond. Tous les caractères sont faibles, et le tissu de la pièce l'est aussi. Son auteur rappelle l'image d'un oiseau qui a perdu la vertu de ses ailes; malgré les efforts qu'il fait pour voler, il reste toujours à terre. Je ne parle pas des scènes de remplissage dont tous les actes sont farcis, ni du déplaisir de voir toujours le théâtre occupé par des valets et des soubrettes. Les principaux personnages ne sont pas plus intéressants. Outre les choses de mauvais ton, le caractère du faux généreux est faible et froid, celui de Mélite est insipide et pitoyable; il n'y a que

celui de Julie qui soit encore plus mauvais. Celui du jeune Damis est plat, ainsi que les autres, qui sont fort subalternes. Cette pièce, quoique assez applaudie, a eu peu de succès; elle est remplie de ce qu'on appelle tirades, qu'on applaudit presque toujours; mais cela ne fait pas marcher l'action. Il y en a une entre autres, contre les courtisanes entretenues, qui a fait une grande impression. Tel est le triomphe de la vertu qu'on est sûr de plaire, même aux hommes les plus corrompus, en attaquant l'indécence des mœurs publiques. Les nôtres ont malheureusement tellement dégénéré qu'on ne doit plus rien espérer des digues que le petit nombre d'hommes respectables voudrait apporter au progrès de cette contagion funeste. Cette pièce aura quatre ou cinq représentations. Elle n'aurait pas même fait cette fortune-là sans le rôle de Lubin, qui a prodigieusement réussi. Il est vrai qu'il a été joué par Préville avec un naturel et une finesse inexprimables. En général, M. Bret n'a pas à se plaindre des acteurs. M. Grandval a joué le rôle de Derveine, Mlle Gaussin celui de Mélite, Mlle Dangeville celui de Marton. Lubin fait en deux ou trois endroits la cour de l'auteur au roi. Il est juste d'aimer et de louer son souverain, mais c'est l'outrager que de lui faire la cour aux dépens de la vérité. Nos paysans ne sont pas écrasés par les seigneurs, mais par les impôts, ce qui fait que le fermier ne peut pas toujours satisfaire le propriétaire; c'est la taille, sous le poids de laquelle l'industrie gémit et succombe; les habitants de nos campagnes ne le savent que trop bien. Peu s'en faut donc que je ne regarde comme un crime d'oser les faire parler autrement et de les regarder comme enchantés de la douceur du gouvernement, tandis qu'ils luttent sans cesse contre la misère. Par où la vérité s'élèvera-t-elle jusqu'aux oreilles des rois si nos écrivains osent la trahir en vils mercenaires, et si le mensonge ose prendre sa place dans l'histoire et sur les théâtres?

— Une femme qui vient de mourir dans un âge fort avancé, Mme de Martel, a été fameuse autrefois par sa beauté. M. le président Hénault fit pour elle, dans ce temps-là, une chanson qui eut beaucoup de vogue, la voici :

Venge-moi d'une ingrate maîtresse,
Dieu du vin, j'implore ton ivresse;

Un amant se sauve entre tes bras:
Hâte-toi, j'aime encor, le temps presse;
C'en est fait si je vois ses appas.
Que d'attraits! ô Dieu, qu'elle était belle!
Vole, Amour, vole, vole après elle,
Et ramène avec toi l'infidèle.

— On dit que le roi, pour encourager les talents agréables, vient d'ordonner que ceux dont les pièces auraient un grand succès au théâtre, pour la première fois lui seraient présentés; la seconde, seraient gratifiés d'une médaille d'or, et la troisième fois obtiendraient une pension. Si cet arrangement ne nous donne pas des Corneilles et des Racines, il fait du moins beaucoup d'honneur au roi, au gouvernement et au siècle.

— Une femme d'esprit a dit, en sortant de la première représentation du *Faux Généreux :* « Cette pauvre pièce! elle fait tout ce qu'elle peut pour n'être pas mauvaise. » Je trouve que ce mot caractérise très-bien le talent de l'auteur.

15 février 1758.

— On a imprimé cet hiver, à Genève, les *Annales politiques* de M. l'abbé de Saint-Pierre[1], auteur connu par de nombreux écrits et plus encore par sa philosophie pratique, sa bienfaisance et sa bonhomie. Les systèmes de cet écrivain, quoique la plupart chimériques et impraticables, ont eu beaucoup de célébrité de leur temps. Le cardinal Dubois les appelait les rêves d'un homme de bien; et si l'abbé de Saint-Pierre n'eût pas affecté une orthographe qui rend ses livres presque indéchiffrables à des yeux non exercés, il serait, je crois, devenu auteur classique. J'ai vu, pendant quelque temps, le citoyen J.-J. Rousseau occupé à rédiger les ouvrages de cet auteur pour en donner ensuite la quintessence. Je ne sais s'il a suivi son projet[2]. Les *Annales*, qu'on nous a données cet hiver et qui

1. Londres (Paris), 1757, 2 vol. in-8.

2. L'extrait du *Projet de Paix perpétuelle* (c'est tout ce qui a paru du travail que Rousseau avait fait sur les écrits de l'abbé de Saint-Pierre) fut publié en 1761 par M. de Bastide, un vol in-12. (B.) Voir au commencement du livre XI des *Confessions* de Rousseau comment il céda son manuscrit. (T.) Voir aussi la lettre du 1er mai 1761 de cette *Correspondance.*

n'avaient pas encore été imprimées, ont eu un succès médiocre; elles sont écrites un peu longuement. On est aujourd'hui trop difficile pour s'accommoder de cette lenteur; mais cette lenteur même donne lieu à la bonhomie de l'auteur de paraître, et on aime toujours à la voir. Pour moi, j'avoue que j'aime jusqu'à son rabâchage éternel. Il renvoie partout à son scrutin perfectionné et à sa diète européenne avec une confiance qui m'amuse beaucoup. D'ailleurs on ne peut s'imaginer qu'un auteur si peu apprêté ne dise la vérité. Notre goût, devenu si difficile à cet égard, n'est pas, ce me semble, bien juste. Nous exigeons trop indistinctement je ne sais quoi de leste qui nous fait pardonner le fond et tout le reste. Je pense qu'on devrait commencer par admettre la tournure d'esprit d'un auteur et le juger d'après elle; on y gagnerait à tous égards, et cela ôterait de nos ouvrages cette uniformité triste et froide que la méthode et la pédanterie y ont introduite. On a dit encore que ces *Annales* ne contenaient que des réflexions communes : c'est assurément juger avec trop de sévérité; mais quand cela serait, il faudrait considérer qu'en philosophie et en politique beaucoup d'idées nous sont devenues très-familières, qui ne l'étaient point du tout il y a vingt ans, lorsque l'abbé de Saint-Pierre écrivait. D'ailleurs ces idées, quoique connues, sont de celles qui ne sauraient être trop répétées, du moins aussi longtemps que le gouvernement n'y fera point d'attention. A quoi sert, par exemple, que tous les gens éclairés regardent la taille comme la ruine de l'agriculture et de la population, si elle n'est pas enfin supprimée par ceux qui nous gouvernent? Je regarde donc les *Annales* de l'abbé de Saint-Pierre comme fort utiles, quoique ce ne soit pas un ouvrage de génie. Ses remarques sont presque toujours justes, d'un bon sens droit et exquis, tournées vers l'utilité générale; cela fait un vrai livre pour le peuple, qui deviendrait sans doute plus juste, plus doux, meilleur, en un mot, qu'il n'est, s'il lisait souvent de pareils ouvrages; et la bibliothèque du peuple vaut bien la peine qu'on s'en occupe pour le moins autant que de celle de nos petits-maîtres et de nos femmes à prétentions. Quoiqu'il n'y ait certainement nulle comparaison entre le bon sens lent et tranquille de l'abbé de Saint-Pierre et le génie de M. de Voltaire, je ne balancerais pas à donner la préférence à ces *Annales* sur le *Siècle de Louis XIV*. Dans celui-ci je ne

vois presque partout qu'un panégyriste d'autant plus dangereux qu'il est plus séduisant, et qui vante comme belles et comme grandes beaucoup d'actions qu'une philosophie épurée méprise et condamne. Voilà ce que j'appelle un livre vraiment dangereux; et je crois que M. de Voltaire sera obligé tôt ou tard de le refondre, d'y porter une critique plus sévère, une philosophie plus éclairée pour le rendre digne d'être à la suite de son *Histoire universelle.*

J'espère donc que vous lirez ces *Annales* non sans quelque plaisir, malgré le jugement sévère que nos gens du monde en ont porté. J'ai dit que l'auteur renvoyait partout à sa diète européenne. Il ne parle pas d'un traité qu'il ne démontre la nécessité de cette assemblée pour assurer la validité du traité. Or cette diète européenne est une belle chimère; notre bon abbé ne voit point que les brigues, les factions, les jalousies, les ligues, s'empareraient bien vite d'une telle assemblée, et que ses différends se décideraient alors également par le sort des armes. Tout cela ne prouve que l'inutilité des traités et l'éternité des guerres. Les hommes se parjureront et s'entre-tueront donc toujours? Cela est bien triste : passons vite là-dessus. Un défaut qu'on peut reprocher à notre auteur avec raison, c'est d'attacher souvent trop d'importance à de vraies minuties. Il s'étend beaucoup sur l'usage de porter l'épée, qu'il trouve très-incommode et fort ridicule : cela peut être, mais cela ne vaut guère la peine d'être écrit. Il n'y a rien de si simple que de voir cet usage devenir général parmi des peuples qui ont toujours fait la guerre, et rien de si commun que de voir un usage durer longtemps après que la raison qui l'a introduit ne subsiste plus. Dans les longues horreurs de nos guerres civiles, pendant la longue durée d'une mauvaise police qui faisait de nos villes un réceptacle de brigands et d'assassins, et de nos rues le théâtre de leurs crimes, rien n'était plus sensé que de sortir toujours armé. Il ne s'est pas écoulé cent ans depuis que notre police s'est un peu perfectionnée. « Mais l'épée ne fait plus distinguer le valet de chambre du gentilhomme », dit notre auteur; cela prouve que l'épée n'est plus une marque de noblesse; voilà tout. Sans doute que la confusion des états et des conditions marque la décadence des mœurs parmi un peuple; mais il y aurait parmi nous pour le

moins cent mille abus plus nuisibles à réformer avant que d'ôter aux valets de chambre leurs épées. Pour que la marque sur l'habit pour distinguer le noble du roturier pût avoir lieu, comme le voudrait notre auteur, il faudrait commencer par n'accorder la noblesse qu'au mérite et par en restreindre l'hérédité aux seuls descendants qui en seraient dignes ; projet absolument impraticable, même dans les États les mieux policés. A plus forte raison, dans un État où il ne faut qu'une certaine somme d'argent pour acheter une charge de secrétaire du roi, et avec elle la noblesse et toutes ses prérogatives, une marque de distinction sur l'habit du noble serait non-seulement ridicule, mais dangereuse et du plus mauvais exemple. Une raison plus épurée veut que la noblesse soit regardée par les citoyens comme un avantage et non comme un mérite. Or les marques de distinction ne doivent être accordées qu'à ce dernier. Peu s'en faut que je ne regarde la preuve des quartiers dans nos ordres comme un reste de barbarie gothique. Si nos colliers et nos cordons n'étaient accordés qu'au très-petit nombre de vraiment grands hommes qui auraient rendu des services signalés à la patrie, j'ose croire que ces marques d'honneur seraient mieux placées et plus ambitionnées. On peut remarquer comme une chose singulière que l'auteur, qui s'étend beaucoup sur Cromwell, qui lui reproche d'avoir sacrifié sa patrie à son ambition, ne lui fait nul reproche d'avoir fait mourir son roi. Ce silence ne vous paraîtra pas indifférent; il fait soupçonner que notre bon abbé ne regardait pas cette action comme bien mauvaise. Vous serez très-content du portrait que notre auteur fait du chancelier Le Tellier, et de la sévérité avec laquelle il traite Louvois, l'artisan de tant de maux dont la France ne se relèvera vraisemblablement jamais. Nous parlerons une autre fois du maréchal de Villars, que notre auteur, son cousin germain, prône et élève partout aux nues. Nous parlerons aussi du ministère du cardinal de Fleury, qui vaut bien la peine d'être apprécié.

— Le théâtre de l'Opéra-Comique a fait cet hiver une acquisition qui a attiré un monde infini à son spectacle. C'est une jeune actrice de seize ans, d'une très-jolie figure, nommée Mlle Arnould. La beauté de son organe, jointe au désir de plaire et de se former, tout fait concevoir d'elle les plus

grandes espérances à ceux qui aiment ce genre de spectacle[1].

— M. Marin vient de donner la *Vie de Saladin*, en deux volumes. Le public a paru assez content de cet ouvrage. Saladin était un grand homme; la conduite vile et méprisable des chrétiens n'a pas peu contribué à relever l'éclat de ses vertus.

— Il y a eu sur le théâtre de la Comédie-Française un début dont le public a paru content. C'est celui de M. Meslay, jeune acteur, dans les rôles de l'emploi de M. Grandval dans le haut comique. Sa figure n'est pas agréable, mais on lui trouve du talent.

— *Histoire de Zénobie, impératrice-reine de Palmyre*, par M. Jouve de Hauteville, un volume in-12. On dit le nom de l'auteur supposé. Cet ouvrage, sur un sujet peu intéressant, est d'ailleurs mal écrit, et ne mérite par conséquence aucune attention.

— La Comédie-Italienne a donné une parodie d'*Alceste*, sous le titre : *la Noce interrompue* [2]. Elle a eu beaucoup de succès, moins par le fonds que par les traits plaisants qu'on y a semés en passant sur plusieurs ouvrages nouveaux. Comme *Iphigénie en Tauride* est fort tombée à la lecture, on en parle dans la parodie : « Et cette Iphigénie, on dit que l'impression du jour lui fait mal; il lui faudrait de la quintessence de *Racine*. » On trouve aussi dans cette parodie un coureur qui cherche condition. On lui demande : « Qui avez-vous servi? » Réponse : « *Le Faux Généreux*. — Combien de temps? — Un jour. — Vous avez servi là, lui dit-on, un mauvais sujet..... » J'ai eu l'honneur de vous parler de la scène du coureur, qui a été retranchée après la première représentation. Ce *Faux Généreux* n'a pu aller au delà de cinq représentations fort faibles. Il y a d'autres traits de ce genre dans la parodie d'*Alceste*.

1. Voir la deuxième édition, très-augmentée, du livre de MM. E. et J. de Goncourt, *Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits*, Dentu, 1877, petit in-4°, avec eaux-fortes de François Flameng.

2. Cette parodie, représentée pour la première fois le 26 janvier 1758, était de Favart. *Alceste* avait déjà eu deux fois, en 1728 et en 1739, les honneurs de la parodie. (T.)

MARS

1er mars 1758.

Vous avez lu dans *Télémaque* les crimes et la fin tragique d'Astarbé, femme du tyran Pygmalion, roi des Tyriens. Ce prince, ou plutôt ce monstre faible, cruel, craintif et sombre, s'était livré à cette femme impie, l'instrument de ses forfaits, et ensuite de son supplice; Astarbé était d'une naissance obscure. La folle ardeur de Pygmalion l'avait placée sur le trône, où ses artifices l'avaient su maintenir. Pour satisfaire son ambition, elle avait rendu au tyran ses propres enfants odieux; il avait fait périr l'un pour avoir conspiré contre lui; l'autre fut envoyé à Samos sous prétexte de s'instruire; mais, par une suite des crimes d'Astarbé, le vaisseau devait faire naufrage la nuit, et le prince être jeté dans la mer. Cette trahison fut exécutée; mais le prince eut le bonheur de se sauver à la nage, et de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Cependant Astarbé, le croyant péri, n'était plus occupée que du projet de se défaire du tyran lui-même pour régner à sa place avec un jeune Tyrien qu'elle aimait passionnément; elle empoisonna le malheureux Pygmalion; mais au moment qu'elle comptait jouir du prix de ses crimes, le fils de Pygmalion revient à Tyr : le peuple se déclare pour lui; et cette femme cruelle, ne se voyant plus réservée que pour le supplice, prend du poison elle-même, et expire avec la férocité d'une âme atroce. L'auteur du *Télémaque* travaillait pour des enfants, mais pour des enfants qui devaient régner un jour. Son projet était de leur montrer le vice et la vertu sur le trône, de leur rendre l'une aimable et l'autre haïssable. Il employait pour cela les couleurs les plus générales et les plus fortes, sans se soucier d'y mettre ces nuances qui impriment aux caractères et aux actions qu'on veut représenter le sceau du génie et de la vérité. Aussi ne faut-il pas chercher dans *Télémaque* ces traits divins et sublimes dont brillent l'*Iliade* et l'*Odyssée* à chaque instant. Il suffit à la gloire de M. de Fénelon d'avoir fait un ouvrage fort agréable et fort utile pour les enfants, qui est devenu le catéchisme de la jeunesse de toute

l'Europe. Quoi qu'il en soit, un jeune poëte, M. Colardeau, a cru le sujet d'*Astarbé* propre à être mis sur notre théâtre. Cette tragédie, représentée il y a deux jours [1], pour la première fois, par les Comédiens français, a eu le malheur de tomber et de n'étonner personne par sa chute. Voici une idée de cette pièce avec quelques observations qu'elle m'a fait faire.

Quoique le sujet ne soit pas trop simple, l'auteur s'est cru obligé de le compliquer beaucoup plus qu'il ne l'est dans le roman; en conséquence de ce principe, il suppose que tandis qu'Astarbé est occupée à consommer son crime par la mort de Pygmalion, Didon, reine de Carthage, prépare une expédition contre les Tyriens pour venger la mort de son époux Sichée; il place dans sa pièce une princesse du sang royal des Tyriens qu'il nomme Leuxis; elle aime le fils de Pygmalion, qui devait périr dans le naufrage, et qu'elle croit effectivement mort. Ce prince s'appelle dans le roman Baléazar, et dans la pièce Bagazar. Pour le jeune Tyrien, dont Astarbé est éprise dans le roman, l'auteur de la tragédie le nomme Zopire; mais il n'est dans la pièce qu'un instrument de plus pour les crimes d'Astarbé; elle ne l'aime point, et compte bien le faire mourir aussitôt après que Pygmalion aura péri; Zopire, de son côté, ne peut souffrir Astarbé, mais il compte la servir pour la perdre elle-même après la mort du tyran, et pour élever sur le trône Leuxis, pour laquelle il brûle secrètement. Voilà bien des feux et bien des intérêts opposés. Nos jeunes gens croient qu'on n'a qu'à bien embrouiller un sujet pour qu'il soit bien intrigué. Narbal, l'ami de Télémaque dans le roman, est dans la pièce un vieillard respectable qui s'est retiré de la cour depuis vingt ans, et qui s'est exilé de Tyr volontairement pour n'être pas témoin des forfaits de Pygmalion et d'Astarbé; c'est chez lui que le jeune prince est caché. Narbal ouvre la scène; il revient à Tyr dans le dessein de parler à Pygmalion, de lui ouvrir les yeux sur le précipice qu'il s'est creusé, de peindre Astarbé telle qu'elle est; il dit tous ses projets à un confident qui l'en détourne de son mieux, en lui montrant dans leur exécution une perte certaine. Astarbé arrive; elle est fort étonnée de revoir Narbal à Tyr et sans sa permission; elle le congédie pour dire

1. Le 27 février.

à son tour tous ses projets passés et à venir, à son confident qui les écoute de son mieux. Leuxis survient, elle demande à Astarbé la permission de se retirer à Carthage; elle est fort mal reçue; son dessein, joint au bruit qui court sur l'expédition de Didon, paraît à Astarbé l'indice d'un complot; elle résout la perte de la princesse. Le second acte est ouvert par Zopire, qui vient faire part à son confident de ses projets, en l'assurant qu'il sert Astarbé sans l'aimer. Astarbé entre, elle prend des arrangements avec Zopire pour l'exécution de leurs desseins criminels; celui-ci veut lui parler de sa passion : elle l'arrête, et lui dit qu'elle n'est pas sa dupe, qu'il fait tout par ambition et rien pour elle. Il est congédié, et Pygmalion arrive, déchiré par la crainte et les remords; il voudrait changer de conduite, il dit même des choses assez édifiantes; mais Astarbé l'excite à de nouveaux forfaits en lui rendant Leuxis fort suspecte. La princesse est arrêtée en conséquence de ces soupçons. Narbal arrive à son tour pour parler à Pygmalion contre Astarbé. Il est fort mal reçu, et doit se trouver fort heureux de n'être pas traité comme Leuxis. Au troisième acte, arrive Bagazar, fils de Pygmalion : il ne vient pas pour régner; il n'a d'autre but que de voir Leuxis qu'il adore. Narbal tremble de voir ce prince à Tyr. Leuxis, survient: la reconnaissance se fait le plus maussadement qu'il soit possible; ils sont surpris par Astarbé, qui ne reconnaît pas Bagazar, mais qui, à tout événement, le fait toujours arrêter. Le quatrième acte commence par des plaintes de Leuxis. Zopire vient lui apprendre que Pygmalion expire au moment même par le poison de sa femme perfide. Il offre à la princesse le trône avec sa main; il est mal reçu. Narbal survient; on se met à prêcher ce pauvre Zopire; on lui découvre la naissance de ce jeune inconnu arrêté; on l'exhorte à le servir et à le mettre sur le trône de son père; mais Zopire veut y monter lui-même. Au cinquième acte, Leuxis occupe de nouveau la scène; on vient lui faire plusieurs récits successifs. Pygmalion vient de mourir par le poison. Zopire conte que, rendu à son devoir, il avait voulu montrer au peuple le prince; que le peuple s'était jeté sur eux, et avait tué le prince. Vous sentez bien que cela ne se trouve vrai qu'un moment. Astarbé paraît au milieu de ses succès et de ses crimes; elle envoie Leuxis, Narbal, Zopire, tout le monde au supplice. Dans le

moment, Bagazar entre victorieux, et Astarbé n'a plus d'autre ressource que de se poignarder pour se dérober à son supplice. Bagazar élève Leuxis sur le trône, et la pièce finit. On dit qu'il y a de beaux vers dans cette tragédie; ce que je sais, c'est qu'il n'y a ni intérêt, ni chaleur, ni sentiment, ni l'ombre du sens commun dans cette pièce. Si M. Colardeau fait jamais une tragédie passable, il me surprendra beaucoup. Il faut entendre la comédie et le dialogue de ces gens-là; quel déraisonnement continuel! Après tout cela vous pouvez juger de l'effet que peuvent faire ces prétendus beaux vers à maximes et à sentences, absolument insupportables pour un homme de goût.

— M. Herbert a donné, il y a quelques années, un ouvrage fort utile sur la *Police générale des grains* [1]. Cet homme, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était chargé de la direction des carrosses publics de Bordeaux; il était père de deux filles qu'il avait établies. Un de ses gendres, qui avait un emploi en province, étant venu le voir, fut volé pendant ce temps-là par un commis qu'il avait laissé pour vaquer à ses affaires. M. Herbert avait répondu pour son gendre; ce malheur dérangea absolument sa fortune et mit ses affaires dans le plus grand désordre. Il n'a pu supporter le poids de cette infortune; il s'est tué ces jours-ci. S'étant manqué d'un premier coup de pistolet, qui a donné dans l'épaule, il a eu la force de s'en tirer un second dont il est mort.

15 mars 1758.

Je ne comptais pas avoir l'honneur de vous parler davantage de la tragédie d'*Astarbé*; elle était absolument tombée à la première représentation, personne ne s'attendait à la voir reparaître; et le soir même de sa chute, les comédiens italiens, jouant de leur côté la parodie d'*Alceste*, où l'on fait la critique de plusieurs pièces nouvelles, n'oublièrent pas d'augmenter incontinent la liste du nom de cette pièce. On vint annoncer au médecin Glouton, représenté par Arlequin, Astarbé qui se trouvait fort incommodée. Elle ne parut point; car un moment après on vint dire qu'elle était morte. Ainsi le parterre de la Comédie-Italienne fut presque aussitôt instruit du sort d'As-

1. Voir précédemment, t. II. p. 339.

tarbé que ceux qui avaient assisté à sa chute ; cependant cette tragédie a reparu, et avec un succès qui a dû surprendre tout le monde. Elle a été jouée ainsi jusqu'à la clôture des spectacles, en tout cinq fois, et à la seconde et à la troisième représentation on a demandé l'auteur à toute force. Cette révolution me met dans le cas de justifier le jugement que j'ai porté de cet ouvrage, et j'y suis d'autant plus disposé que j'ai vu des gens de mérite en penser assez favorablement, malgré les défauts énormes qu'ils y trouvent eux-mêmes. Notre goût facile et corrompu passe aujourd'hui les plus grandes absurdités en faveur de ce qu'on appelle beaux vers. Pour moi, quand on me dit qu'il y a de beaux vers dans une pièce, peu s'en faut que je ne regarde ce propos comme une critique. En effet, que veulent dire les beaux vers dans un ouvrage dramatique ? Ce sont des sentences, des maximes, des sentiments aussi pleins d'emphase que vides de naturel. A-t-on jamais vu aucun être vivant s'exprimer de la sorte ? et surtout, est-ce là le langage de la passion ? Tous ces beaux vers sont autant d'ornements ambitieux, ou plutôt de ces découpures brillantes que, suivant Horace, les mauvais poëtes cousent par-ci par-là à leurs haillons, pour éblouir les sots. Mais si Horace rejette ces ornements dans les poëmes épiques mêmes, que dire des ouvrages dramatiques où le poëte ne doit jamais paraître, et où le génie consiste à faire parler chacun suivant ses mœurs, son caractère, ses usages, sa situation et ses bienséances ? Pour moi, je suis tenté de croire que ceux qui remplissent leurs scènes de beaux vers ne feront jamais une pièce passable. Au reste, il n'y a pas tant à se récrier sur les beaux vers d'*Astarbé*, quoique M. Colardeau fasse en général mieux les vers que l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, que M. de Voltaire appelle, pour la dureté de sa versification, *Iphigénie en Crimée* ; je crois cependant qu'à l'impression d'*Astarbé* on pourra aisément compter les beaux vers qui y sont. Je doute que vous y trouviez un seul vers de sentiment. Et pour les sentences et les maximes rimées, y a-t-il, encore une fois, rien de plus absurde et de plus insipide ? On a beaucoup cité les vers suivants :

> Aujourd'hui la terreur est aux portes des rois;
> L'amour, le seul amour les gardait autrefois.

Cela n'est ni bien neuf, ni bien merveilleux. Il n'y a d'ailleurs rien de plus déplacé dans la bouche du jeune Bagazar, proscrit et menacé des plus grands dangers, qui arrive en secret à la cour de son père. Il doit avoir d'autres affaires dans la tête que des lieux communs sur les gardes qu'il trouve aux portes du palais. Autre vers cité; c'est le vieux Narbal qui le dit :

Le sage ne meurt point sous les lambris des rois.

Voilà le meilleur de cette pièce. Je ne trouve pas qu'il faille beaucoup insister sur tout cela. En voici un qui me plaît davantage, quoiqu'il n'ait pas fait beaucoup de sensation. Astarbé dit de je ne sais qui : C'est un de ces malheureux,

De ces mortels obscurs qu'on nomme vertueux.

Cela est du moins placé dans la bouche d'une méchante femme; au reste, le terme de *mortel* se trouve dans cette pièce à chaque instant, et Astarbé, en parlant de son prétendu amant Zopire, dit : *Ce mortel politique...*

Après avoir loué la versification d'*Astarbé*, on est convenu que la pièce était absurde; mais on a dit que le rôle d'Astarbé était beau, et qu'une tragédie où il y avait un beau rôle n'était pas un ouvrage sans talent. Je vais vous faire l'exposition de la conduite de cette femme, pour que vous puissiez juger vous-même du mérite de son rôle. Au premier acte, elle conte toute sa vie à un confident dont elle n'a nul besoin, et dont elle ne tire aucun parti. « Je vais t'ouvrir mon âme », et dès que cela est dit, il n'y a plus de difficulté. Elle fait à son confident des aveux que personne ne s'est jamais faits à soi-même. Nous apprenons par ces récits que, née dans un état obscur, Astarbé avait été portée à mener une vie honnête; mais qu'arrachée par Pygmalion des bras de son époux, elle s'était livrée au crime. Elle veut régner, à quelque prix que ce soit; cependant elle en rejette de fait sans restriction tous les moyens : elle ne veut avoir ni de parti à la cour, ni de faction dans le peuple; elle ne se ménage aucun ami; elle veut perdre tout le monde. Jamais je n'ai vu prendre des moyens aussi

absurdes pour parvenir à ce qu'il y a de plus difficile dans le monde; mais elle ne met pas plus de suite dans la conduite que dans la conception de ses desseins pernicieux. Le retour du vieux Narbal lui donne les plus forts soupçons; elle ne doute pas du complot qu'il vient tramer contre elle, et elle ne songe pas seulement à le faire arrêter. En revanche, elle se propose de perdre Leuxis, princesse sans appui, sans crédit, sans projets, et qui par conséquent ne doit lui faire nul ombrage. Mais que cherche Astarbé? Elle veut régner, et c'est pour cela qu'elle prépare du poison à son époux; son pouvoir est cependant sans bornes. Elle gouverne Pygmalion despotiquement : elle est maîtresse absolue de l'empire. Que veut-elle de plus? et que peut-elle ajouter à son autorité par l'empoisonnement de son mari? Dans le roman, elle commet ce crime pour mettre son amant à la place du tyran; dans la tragédie, elle n'aime point Zopire; elle compte même s'en défaire immédiatement après la mort de Pygmalion. Elle commet et prépare une quantité de crimes gratuitement et même contre ses intérêts. Personne en effet n'est plus intéressé qu'elle à la conservation de celui qu'elle empoisonne. Je ne veux pas aller plus loin dans l'examen de ce caractère absurde. Si l'on appelle cela un beau rôle, je ne sais ce que c'est qu'un mauvais. Cette Astarbé de M. Colardeau est une femme frénétique qui n'a pas l'usage de sa raison, et il n'y a pas un personnage dans sa pièce qui ait le sens commun. Il est vrai que Mlle Clairon, qui a joué le rôle d'Astarbé, a un talent merveilleux pour faire valoir un mauvais rôle; je ne sais si ce talent est bien désirable dans un comédien. En général, je trouve le sujet d'*Astarbé* peu propre à la tragédie, et je ne crois pas qu'il faille chercher des sujets de tragédie dans *Télémaque*; d'ailleurs le rôle de femme méchante est usé. On a fait cent mauvaises copies de la Cléopâtre de Corneille dans *Rodogune*, et *Astarbé* en est la cent-unième. Si M. Colardeau eût voulu donner des espérances de son talent, il n'aurait pas, par exemple, fait paraître Pygmalion dans sa pièce. Sans le montrer sur la scène, où un homme faible et cruel ne peut jamais réussir, il nous en aurait toujours occupés, et le seul nom du tyran aurait pu devenir un fantôme redoutable et le ressort de tous les mouvements tragiques.

— M. Pecquet, après avoir osé donner une suite à l'*Esprit*

des lois, vient d'en publier une analyse raisonnée [1]. Il faut être bien courageux pour toucher à un ouvrage de génie comme celui du président de Montesquieu. Avec un peu de goût on sent aisément qu'il faut laisser de tels ouvrages comme ils sont, même avec leurs défauts; on n'en saurait ôter impunément. Pour moi qui, en général, ne fais nul cas des analyses ni des extraits, et qui les trouve pour le moins superflus, je suis dispensé de dire ce que je pense sur cette nouvelle production de M. Pecquet.

— Dans cette foule prodigieuse de nouveaux almanachs qui paraissent tous les ans, on peut en distinguer un intitulé *Étrennes pour les enfants, à l'usage des grandes personnes qui voudront bien s'en amuser* [2]. Cet almanach contient douze fables où vous trouverez de la facilité et de la gaieté sans apprêt. Il est très-bien imprimé.

— *Mademoiselle Javotte*, nouveau roman aussi insipide que rempli de corruption [3].

— *L'Alétophile, ou l'Ami de la vérité* [4], est une feuille où l'on entreprend de répondre aux *Petites Lettres* de M. Palissot et aux *Cacouacs*. Ces deux brochures n'ont eu de la célébrité que par les noms qui y étaient attaqués. Il y a longtemps qu'elles sont oubliées. *L'Ami de la vérité* a donc pris une peine fort inutile de défendre M. Diderot et d'autres écrivains célèbres contre les persécutions des dévots et contre les injures des polissons. Les uns et les autres n'ont fait que leur métier; mais l'Ami de la vérité n'a montré ni esprit ni sagesse en répondant à de tels adversaires.

— Un Américain, M. de Bologne, vient de donner un recueil de poésies sacrées [5], suivi de poésies diverses dont quelques-unes sont latines. Je ne crois pas que ce poëte se trouve jamais placé à côté du grand Rousseau dans les cabinets où il y aura du choix. Ce recueil a déjà été imprimé, il reparaît considérable-

1. Paris, Prault 1758, in-12.
2. (Par P. Ganeau.) Paris, 1759, in-12. Ganeau en était à la fois l'auteur et l'éditeur.
3. (Par Paul Barrett, auteur du *Grelot*.) Plusieurs fois réimprimé.
4. (Par La Harpe.) 1758, in-12. Barbier emprunte à Fréron fils une anecdote curieuse à propos de cette brochure.
5. *Odes sacrées*, 1758, in-12.

ment augmenté. Vous trouverez à la fin la traduction du premier livre de *Télémaque* en vers latins.

— Un Genevois attaché à M. le baron de Bernstorf, ministre d'État du roi de Danemark, vient de faire imprimer à Genève des lettres sur ce royaume[1]. Ces sortes d'ouvrages, s'ils ne sont pas toujours agréables, sont du moins instructifs. Les Danois ont fait, il y a cent ans, un acte dont je crois qu'il n'y a point d'exemple dans l'histoire. Ordinairement les peuples s'assemblent pour étendre leurs priviléges et leurs libertés. La nation danoise s'est assemblée en 1660 pour déférer à ses rois, à perpétuité, un pouvoir illimité. L'auteur s'efforce de prouver que cette loi, bien loin de produire de mauvais effets, n'a pas peu contribué à mettre le royaume de Danemark dans l'état florissant où il est actuellement. Il est vrai qu'il n'y a pas de gouvernement plus parfait que celui d'un despote juste, vigilant, éclairé, bienfaisant, aimant l'État et son peuple; mais comme de tels princes sont rares, et qu'il y en a, contre un bon, dix mauvais ou incapables, je vous laisse à juger si la loi danoise est un chef-d'œuvre de prudence.

— M. Baudoin, officier aux gardes, a dessiné d'après nature et gravé l'*Exercice de l'infanterie française dans toutes ses positions*[2]. Cela fait un recueil superbe de soixante-trois planches in-folio. Cet ouvrage ne se vend point, l'auteur le donne à ses amis et aux gens du métier.

— *Le Gouvernement admirable, ou la République des abeilles et les moyens d'en tirer une grande utilité*, par M. Simon, avocat au Parlement[3]. C'est depuis vingt ans la troisième édition d'un ouvrage utile à ceux qui aiment la vie et les travaux de la campagne.

— M. Piron vient de faire le recueil de ses œuvres en trois volumes in-12, ornés de figures en taille-douce[4]. Ce recueil ne

1. Genève, 1758, in-8, nouvelle édition; Genève 1764-1767, 2 vol. in-8. Le premier volume est de Roger; le second, qui ne fut publié qu'en 1767, est de Reverdil.

2. *Exercice de l'infanterie française ordonné par le roi, le 6 mai 1755, dessiné d'après nature dans toutes ses positions et gravé*, par S. R. Baudouin, colonel d'infanterie, lieutenant de grenadiers au régiment des gardes-françaises. Frontispice dessiné par Pierre; texte et planches gravés par l'auteur.

3. La première édition est de 1740.

4. Cette édition, qui ne renferme que le théâtre de Piron, est ornée d'un frontispice et de six planches de Cochin, gravées par Fessard et Sornique.

contient presque que ses ouvrages dramatiques, accompagnés de préfaces qui n'ont point encore paru. M. Piron est un auteur trop original pour ne pas trouver place dans un cabinet de livres choisis. Un recueil de ses épigrammes et de ses pièces fugitives serait très-intéressant.

— M. Bouchaud a traduit cet hiver, en deux petits volumes, plusieurs pièces dramatiques du célèbre poëte Apostolo Zéno.

— Vous lirez avec grand plaisir les *Mémoires* du maréchal de Vieilleville, composés par Vincent Carloix, son secrétaire. Cinq gros volumes in-8. Ces mémoires regardent les règnes de François Ier, Henri II, François II et Charles IX. On les a trouvés en manuscrit dans un château appartenant aujourd'hui à la maison de La Rochefoucauld. Le héros de ces mémoires était peu connu jusqu'à présent. Il sera désormais agrégé à tous ces braves et honnêtes gens dont le courage, l'élévation, le désintéressement, la candeur, et la bonne foi, attachent tant dans la lecture de notre histoire ancienne. Le style gaulois de ces mémoires ne contribue pas peu à les rendre intéressants et agréables.

— M. Goguet, conseiller au Parlement, vient de publier un grand ouvrage intitulé *de l'Origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs Progrès chez les anciens peuples*, trois volumes in-4°. Ce livre contient des recherches immenses. Il a occupé son auteur pendant quinze ans. Il est écrit d'un style peu brillant, mais correct et sensé. Il peut être rangé au nombre des livres utiles. L'auteur n'a commencé ses recherches qu'après le déluge, et ne les a poussées que jusqu'au règne de Cyrus. Il n'ira pas même plus loin. Tout ce qui est postérieur à cette époque est plus connu à proportion que les monuments historiques se multiplient.

— *De l'Origine du mal, ou Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière*, dédié à M. le Dauphin, par M. le vicomte d'Alès, deux volumes in-12. Si notre noblesse ne devient pas commerçante, elle devient en revanche très-philosophique et très-écriturière. M. le vicomte d'Alès prouve dans son livre bien des choses que, depuis que l'on réfléchit, les meilleurs esprits n'ont jamais pu se démontrer. Il ne sait pas quelle entreprise c'est de réfuter ce qu'il appelle les sophismes de Bayle. Le métier d'un chrétien est de croire, et non de questionner. Les Pères de l'Église, qui ont employé leur logique en

faveur du christianisme, lui ont rendu un mauvais office. Voilà ce que M. d'Alès aurait dû considérer. Ce que je trouve de louable dans son ouvrage, c'est la modération avec laquelle il traite ceux qui ne sont pas aussi bons croyants que lui.

LETTRE DU PATRIARCHE[1].

Vous devez revoir incessamment un chambellan de Son Altesse Royale, qui est presque aussi malade que moi, et qui est presque aussi aimable que vous. J'ai eu l'honneur de le posséder quelquefois dans mon ermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Mme Denis, compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours et vous fait les plus tendres compliments. Je vous fais les miens sur votre dignité de grand maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice. Ne m'oubliez jamais auprès de monseigneur et de Son Altesse Royale. Je voudrais bien leur pouvoir faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il arrive, et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé.

Comptez, monsieur, sur ma tendre amitié et sur tous les sentiments qui attacheront à vous, pour jamais,

Le Suisse VOLTAIRE.

— La *Relation* que la cour de Portugal a fait imprimer contre les jésuites du Paraguay a fait beaucoup de bruit ici[2] : on l'a fait imprimer avec le texte original à côté. Je ne crois pas que les révérends pères y répondent sitôt, à moins que ce ne soit au Paraguay, les armes à la main, en chassant Sa Majesté Catholique et Sa Majesté Très-Fidèle de toute cette partie de l'Amérique. Il est assez plaisant de voir des jésuites faire la guerre et escamoter l'empire du nouveau monde à deux souverains qui,

1. Ce n'est que le fragment d'une lettre de Voltaire (décembre 1756) à M. le marquis d'Adhémar, grand maître de la maison de Mme la margrave de Bareith (sœur de Frédéric II), imprimée dans plusieurs éditions des *OEuvres de Voltaire*. (T.)

2. Grimm indique ici d'une manière bien vague la *Relation abrégée concernant la république établie par les jésuites de Portugal et d'Espagne dans les domaines d'outre-mer de ces deux monarchies* (traduite de l'espagnol de D. Carvalho, depuis marquis de Pombal, par M. Pinault, avocat), 1758, in-8. (B.)

de leur côté, sont réduits à faire des manifestes contre eux. Il est à présumer que le Paraguay deviendra, sous la conduite des jésuites, un empire puissant qui subjuguera toute l'Amérique méridionale, et qui rendra l'autorité des rois de l'Europe absolument nulle dans ces climats : quoi qu'il en soit de la justice et de la régularité des procédés des révérends pères, on ne peut s'empêcher de croire le peuple du Paraguay un des plus heureux qui soit actuellement sur la terre. Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il se corrompra un jour comme les autres peuples de la terre, et que son tour viendra comme le nôtre. On a ajouté, depuis quelques jours, un Mémoire à cette brochure pour lui servir d'éclaircissement.

AVRIL

1er avril 1758.

Malgré le peu de cas que nos gens du monde ont fait des *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre, je ne doute pas que vous les ayez lues avec plaisir, et que vous ne les ayez trouvées aussi instructives qu'elles sont peu brillantes. Le bon sens est une qualité précieuse dans un écrivain, et lorsqu'on y joint un peu de philosophie, elle devient mille fois plus désirable que ces fumées d'esprit après lesquelles nous courons avec tant de fureur. Ce n'est pas que l'abbé de Saint-Pierre en manque absolument; il y a dans ses *Annales* plusieurs morceaux très-bien faits, et entre autres le portrait du chancelier Le Tellier pourrait être avoué par nos auteurs les plus brillants. Comme les jugements que notre auteur porte des hommes et des faits sont ordinairement fort justes, et qu'il sait se concilier la confiance de ses lecteurs, il convient d'en relever encore quelques-uns qui m'ont paru manquer de justesse. Les réflexions qu'il fait sur l'aventure du comte d'Estrades, ambassadeur de France à Londres, avec l'ambassadeur d'Espagne, sont d'un bonhomme; mais il ne faut pas que la bonhomie nous fasse oublier toute considération de dignité et de bienséance entre des têtes cou-

ronnées. Il rapporte le fait que tout le monde sait. Le cocher du comte d'Estrades fut battu, et les traits de ses chevaux furent coupés par les gens de Watteville, dans une entrée d'ambassadeur à Londres, en 1662. « Voilà, dit notre auteur, pour cent francs de dommages; car enfin le roi de France en était-il moins estimé, moins craint, moins considéré chez les étrangers pour la folie de Watteville et de son cocher? Si Watteville est un fou, si d'Estrades est piqué, faut-il qu'il en coûte à la France cent millions et la vie à trente mille hommes pour dépiquer le comte d'Estrades et pour raccommoder les traits de ses chevaux? Et si le roi d'Espagne eût été assez fou pour ne point faire de compliments, fallait-il que le roi de France fût assez injuste pour en tirer vengeance à ce prix-là, etc.? » Je dis que voilà un raisonnement bien faux. Sans doute que le roi de France eût été moins estimé, moins craint, moins considéré en Europe s'il avait passé sur ces cent francs de dommages. Il est de la plus grande importance pour un particulier de ne point souffrir la plus légère insulte. Ceux à qui elle réussit, et ceux qui en sont témoins, abusent bien vite de cette patience; et pour avoir manqué de fermeté au commencement, on s'expose aux plus grandes extrémités et aux partis les plus violents. Les rois sont à cet égard précisément dans le même cas que les particuliers : la longanimité ne sied bien qu'à Dieu. Si Louis XIV avait manqué de fermeté dans cette occasion, il eût été bientôt méprisé de ses ennemis et négligé de ses amis. On aurait cru pouvoir l'attaquer et l'insulter impunément, et on aurait eu raison, parce qu'on peut tout se permettre avec un homme faible, et qu'on n'ose rien risquer avec celui qui a de la fermeté. La ruine ou la conservation d'un État peut souvent dépendre du plus ou moins de négligence à cet égard. Je crois que notre ministère a fait, il n'y a pas longtemps, une grande faute dans l'affaire de Mandrin; s'il est vrai que le roi de Sardaigne ait été sollicité sans succès de faire arrêter ce brigand, qui jouissait dans ses États d'un asile si indécent, il fallait le faire chercher par cinquante ou cent mille hommes sans autre cérémonie. Au lieu de cela, un de nos partis a enlevé le brigand furtivement; nous avons violé le territoire d'un souverain, et nous avons été obligés de lui en faire des excuses par une ambassade extraordinaire. Mais, dirait notre abbé, faut-il qu'il en coûte à la France cent mil-

lions et la vie à trente mille hommes pour un misérable brigand? Oui, il le faut, puisque notre considération en dépend, et que de notre considération dépend notre existence. On aurait su en Europe qu'on ne peut refuser justice à la France impunément, et ces espèces de guerres sont les seules à soutenir avec autant de raison que de gloire. D'ailleurs, ne voit-on pas que les troupes n'eussent pas été sitôt en mouvement, qu'on n'eût pas sitôt fait une déclaration aussi sérieuse au roi de Sardaigne, que Mandrin aurait été livré? Toute l'Europe aurait applaudi à notre conduite; car on a beau dire, celui qui cherche à se faire respecter dans ses droits, et lorsqu'il n'excède pas les bornes de la justice, a tous les vœux pour lui. L'abbé de Saint-Pierre a donc tort de traiter l'aventure du comte d'Estrades comme une minutie. Si Louis XIV avait eu autant de bons principes et d'esprit que de fermeté, ç'aurait été un grand homme.

Notre auteur ne juge pas mieux de la loi du silence, qu'on a toujours regardée dans les disputes de religion comme une ressource admirable pour tout finir. Les gens sensés ont dit depuis longtemps qu'il fallait, au contraire, laisser disputer sans cesse et sans fin, ne s'en point mêler, et l'ignorer ou s'en moquer : la loi du silence est absurde et maladroite. « On se trompe lourdement, dit l'abbé de Saint-Pierre, quand on croit apaiser les disputes des théologiens par des décisions; on ne fait qu'aigrir les esprits de ceux qui sont condamnés, et autoriser l'esprit de persécution qui fait naître les révoltes. » Cela est très-judicieux; mais la loi du silence n'est pas plus sage que cette envie de décider : car on n'a pas sitôt ordonné le silence sur quelque chose que la démangeaison d'en parler en vient à tout le monde: cela est d'une expérience commune. Le mauvais essai que le père Éternel fit avec le premier homme aurait bien dû dégoûter nos souverains des lois prohibitives, surtout en fait d'intérêt et de fantaisie. Vraisemblablement celle de manger de la fameuse pomme ne serait jamais venue à notre père Adam sans cette défense qui était établie. Aussi longtemps qu'on se bornera à ne point décider dans les querelles de religion, on ne fera que la moitié de ce qu'il faut faire. Il faut encore liberté plénière de déraisonner tout à son aise, et il faut bien se garder de punir ceux qui auront désobéi à la loi du silence, comme le voudrait notre abbé. Ce serait aigrir les esprits pour le moins autant

qu'en leur donnant des décisions d'autorité : c'est l'ambition des prêtres qu'il faut contenir. Si le gouvernement n'avait jamais fait acception de personnes ou de sectes, qu'il eût donné des bénéfices indistinctement aux jansénistes et aux molinistes, jamais il n'aurait eu le moindre embarras de ces tristes et impertinentes querelles qui nous ont occupés si longtemps.

— Vous lirez avec un très-grand plaisir la lettre du roi de Pologne, Stanislas, où il raconte la manière dont il est sorti de Dantzick durant le siége de cette ville. On ne peut rien lire de plus intéressant; le roi Stanislas est d'ailleurs un si grand homme de bien que tout ce qui vient de lui mérite de l'attention. Ce que je trouve de répréhensible dans cette lettre, c'est le mal que Stanislas dit de ses conducteurs; il ne leur rend pas la justice qui leur est due, car, malgré tout ce qu'il a eu à en souffrir, si vous voulez prendre bien garde aux circonstances, c'étaient en vérité de très-honnêtes gens, auxquels il devait de l'estime et de la reconnaissance. Il n'y a que l'hôte qui reconnut le roi sur-le-champ, à qui ses guides soient obligés de céder le pas. Si vous regardez ce morceau comme pièce historique, vous reprocherez à l'auteur d'avoir oublié sur la fin le général Steinficht, dont il fallait nous apprendre le sort [1].

LETTRE A M. D'ARGENTAL

PAR FEU M. LE MARQUIS DE ROCHEMORE

DONT IL EXISTE PLUSIEURS POÉSIES QUI N'ONT JAMAIS ÉTÉ IMPRIMÉES [2].

Quand le sort capricieux,
Signalant son inconstance,

1. Cette lettre, adressée par Stanislas à la reine sa fille, épouse de Louis XV, retrace ce qu'il eut à souffrir à sa sortie furtive de Dantzick, assiégé par les Russes en 1734. Elle est intitulée *Relation d'un voyage de Dantzick à Marienwerder*, et a été réimprimée en 1823 (Paris, Raynal, in-8) à l'occasion d'une publication du même genre, la *Relation d'un voyage à Coblentz*, par le feu roi Louis XVIII, arrière-petit-fils de Stanislas. Celui de ses hôtes qui le reconnut, et à la discrétion duquel il se vit livré, le servit avec zèle, et un désintéressement tel que d'une forte somme que le roi le pressait de recevoir il n'accepta que deux ducats. (T.)

2. Rochemore, né en 1695, mourut en 1740. Voltaire, dont il fut l'ami, a loué la grâce de sa versification, et Gresset lui adressa une épître débutant par ces vers :

Élève et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton, etc.

Ses titres à ces éloges sont demeurés inédits. (T.)

De l'état le plus heureux
M'eut réduit à l'indigence,
J'affectai l'indifférence
Et la stoïque fierté
D'un grand cœur, d'un homme sage
Qui voit d'un même visage
Les biens et l'adversité.
Mais dépouillons l'artifice :
En secret désespéré,
Au fond du cœur déchiré,
Je gémissais du caprice
De l'aveugle déité;
Ton amitié, ta tendresse,
Cette constante bonté
Qui dans mes maux t'intéresse,
Rappela ma fermeté;
J'eus honte de ma faiblesse :
Quoi! dis-je, l'éclat pompeux,
Quoi! le bien que je regrette
Vaut-il l'amitié parfaite
D'un ami si généreux?

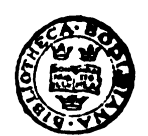
Oui, mon cher d'Argental, vous m'avez consolé, vous m'avez dédommagé de tout; mais qui peut me consoler de vous avoir perdu? C'est un malheur qui ne souffre aucun soulagement. Je ne crois pas avoir vécu un seul moment depuis que je vous ai quitté. Pour comble de malheur, je suis enfermé dans un triste château, et quelle société, grand Dieu!

Entre deux vieilles surannées
Dont les Parques ont, par oubli,
Laissé prolonger les années;
Dans la tristesse enseveli,
Je consume mes destinées.

Sentez-vous bien toute l'horreur de ma situation! je ne vois plus Thémire, et je vous ai perdu. Il faudrait du moins quelque dissipation pour m'arracher aux idées cruelles qui me suivent partout; mais le devoir et cette maudite bienséance me retiennent dans le lieu du monde le plus affreux. Je ne vois que des rides, des lunettes, et le bréviaire de mon curé, vieillard asthmatique et qui a encore des restes de grivois. Je ne saurais vous peindre assez vivement nos après-soupers et le lieu où ils se pas-

sent; c'est une grande salle que l'on assure être une preuve de noblesse; on s'y voit à la lueur d'une lampe qui ne laisse discerner que confusément la Nativité du Sauveur et le Jugement de Pâris, pièces de tapisserie que l'on a associées. La bizarrerie de cet assemblage me fait toujours rire, et ce rire, regardé comme une marque de mépris, fait vomir mille injures à mes deux vieilles. J'y réponds avec humilité, et compte m'endormir à la faveur des ténèbres, mais les questions *importantes* et la récapitulation de mes fautes incessament objectées me réveillent et m'aigrissent si fort que nous ne nous séparons qu'avec des yeux affreux. Voilà le pays et les gens avec qui j'habite. On m'assure cependant que je ne dois point sortir d'ici ni quitter ma famille. Les noms de patrie et de parenté sont des fantômes qu'on adore: mais convenez qu'il y a bien de la folie dans ce préjugé.

Eh quoi! si j'ai reçu le jour
Aux bords glacés de la Scythie,
Dois-je dans cet affreux séjour
Passer tout le temps de ma vie?
Faudra-t-il, malgré la furie
Des aquilons et des hivers,
Préférer ma triste patrie
Aux plus beaux lieux de l'univers?
Laissons cette illustre manie
Aux grands cœurs de l'antiquité;
Encore en a-t-elle vanté
Qui ne l'avaient guère suivie;
Car enfin ce sage héros
Que sans cesse le bon Homère
Nous fait voir à travers les flots
Cherchant son île solitaire,
Ne fut jamais ainsi pressé
De revoir cette île si chère :
Près de Calypso, de Circé
N'oublia-t-il pas sa chimère?
Le nom sacré, le beau lien
De patrie et de citoyen
Alors ne le touchait plus guère,
Malgré cet amour si vanté,
Malgré l'ardeur vive et constante
Qui lui rendait toujours son Ithaque présente.
Il eut pourtant l'habileté,
Après que le Troyen fut soumis à la Grèce,

De passer dans les bras de mainte déité
Les derniers ans de sa jeunesse
Sous le voile apparent de la nécessité.
Que d'esprit, de dextérité!
L'heureux guide que la sagesse!

Enfin quand ses charmes flétris
Lui ravirent l'espoir de plaire,
Il retourna dans son pays;
Qu'aurait-il eu de mieux à faire?

Pour moi je ne sens ni ne veux avoir de ma vie cet amour de la patrie. Je souhaiterais comme Camille la voir détruire et mourir de plaisir. Montrez peu cette lettre, et surtout qu'elle ne sorte pas de vos mains; vous ne sauriez m'affliger plus sensiblement que de la laisser échapper. Je vous parle très-sérieusement, j'en mourrais de douleur, et vous en voyez les raisons. Rassurez-moi promptement...

15 avril 1758.

On a fait cette année au Concert spirituel, pendant la quinzaine de Pâques, un essai d'un genre nouveau. Les Italiens ont une sorte de poëmes qu'ils appellent *oratorio;* c'est un drame tiré de l'Écriture sainte ou bien de l'Histoire ecclésiastique, ou du moins relatif à la religion et à ses mystères. On les partage en actes et en scènes, quoiqu'on ne soit pas en usage d'employer ces noms. Il ne manque à ces drames que d'être représentés comme d'autres pièces de théâtre. Vous en trouverez plusieurs dans les OEuvres de l'abbé Metastasio, et vous y découvrirez le naturel, la simplicité et le sentiment qui animent, avec un coloris heureux, tous les ouvrages de cet illustre poëte. Un de nos musiciens, M. Mondonville, directeur du Concert spirituel, a cru devoir tenter ce genre en français, et pour avoir des paroles, il s'est adressé à M. l'abbé de Voisenon, plus connu jusqu'à présent par les agréments et la légèreté de son esprit que par l'austérité de ses mœurs, saint fêté plutôt à la Comédie-Italienne que dans la paroisse. Ce poëte, dont nous avons un recueil de comédies à la tête duquel se trouve *la Coquette fixée*, a choisi, pour sujet de son *oratorio, les Israélites sur la montagne d'Oreb* [1] lorsque, périssant de soif, ce peuple murmura contre

1. Voltaire l'appelait le *mandement israélite* de Voisenon. (T.)

son Dieu, et que Moïse frappa le rocher pour leur donner de l'eau. Si un succès d'approbation tranquille peut suffire à un poëte et à un musicien, deux hommes qui ne doivent jamais travailler que par inspiration et agités par leur génie, M. l'abbé de Voisenon et M. Mondonville seront contents du succès de leur essai, et, en effet, auraient tort d'en demander un plus grand pour un ouvrage auquel le génie n'a point présidé. Il n'y a rien à dire de la musique, ni en bien ni en mal, à moins qu'on ne regarde comme un très-grand mal de traiter sans sublimité un sujet aussi admirable. Vous jugerez du poëme par vous-même; il est en vérité excellent pour ce que M. Mondonville en a fait. On lui a reproché quelques antithèses; mais son plus grand défaut à mon gré est de ne pouvoir être mis en musique. La faute n'en est pas à l'abbé de Voisenon personnellement; elle vient de l'ignorance totale où l'on est en France du genre lyrique; et aussi longtemps que le poëte et le musicien ne sauront pas marquer distinctement les limites du récitatif et de l'air, nous n'aurons ni poëme lyrique ni musique. Oublions donc le poëte et le musicien de l'*oratorio* français, puisqu'ils n'ont su nous captiver, et parlons du sujet en général.

J'ai lu, dans la vingt-quatrième feuille de l'*État politique actuel de l'Angleterre*[1], une lettre de M. Holwell, président de la compagnie des Indes anglaises au Bengale, qui contient les détails les plus tragiques et les plus effrayants. Il faut lire cette lettre pour sentir jusqu'à quel point la vie peut devenir un mal insupportable, et quel peut être l'excès de la misère humaine. De trois cent quarante-six Anglais enfermés par les Indiens dans un cachot de dix-huit pieds d'espace, il en sort vingt-trois au bout de dix heures de prison, tout le reste y périt par le défaut d'air et par la soif. Quoique la relation de cette funeste nuit soit écrite de sang-froid, et par un homme qui paraît avoir plus de sens que de feu dans l'imagination, il est impossible de la lire sans se sentir l'âme saisie par les tableaux effrayants qu'elle offre. Le tableau des Israélites mourant de soif au désert doit faire la même impression, et si le poëte et le musicien, en traitant ce sujet, n'excitent pas en moi toutes les horribles images dont la

1. L'*État politique actuel de l'Angleterre* est un ouvrage publié sous la forme de journal, par M. Genet, depuis 1757 jusqu'en 1759. Il se compose de 10 volumes in-12. (B.)

lettre de M. Holwel remplit mon âme, je les jugerai indignes de leurs noms, et je condamnerai l'un à chercher des rimes, et l'autre à ramasser des notes, toute leur vie.

Un sujet aussi fécond en traits sublimes n'a pas échappé à la peinture; il a été traité par les plus grands génies d'Italie, et nous en voyons ici, au Palais-Royal, un tableau du Poussin, qui représente les détails les plus touchants. Je me rappelle toujours avec admiration cette mère placée dans un coin du tableau avec deux de ses enfants. Cette seule pensée, rendue avec la vérité et le pathétique qu'elle demande, suffit pour placer son auteur parmi les génies sublimes. Voilà ce qui touche, ce qui arrache des pleurs, ce qui remue l'âme. C'est en regardant de pareils tableaux que je suis pressé de m'écrier : Voici le doigt de Dieu! voici le doigt de Dieu! Mais, dira-t-on, la magie de la poésie et de la musique ne peuvent avoir la même force que celle de la peinture. Un trait de pinceau rend ce que le poëte ne peut décrire qu'avec beaucoup de peine, et ce que le musicien ne peut exprimer que fort vaguement. Cette difficulté n'est qu'apparente; elle prouve simplement que tel sujet est plus propre à telle imitation qu'à telle autre, et que c'est au génie à découvrir dans un sujet le sublime dont les différentes imitations peuvent être susceptibles. Poëtes, musiciens, ne travaillez que lorsque, tourmentés par votre génie, vous êtes forcés de céder aux impulsions du dieu qui vous agite, et vous verrez bientôt vos noms au milieu de ces grands hommes qui ont étonné l'humanité par l'étendue de leur génie. Le génie fait tout dans les arts; il est également indispensable, quelque espèce d'imitation que vous choisissiez; et plus l'hypothèse sur laquelle porte l'imitation s'éloigne de la nature et devient vague, plus l'impression de l'art devient vive et forte. Ainsi celui qui imite la nature par les sons a plus de pouvoir sur nous que celui qui imite par la couleur; et celui qui imite par les gestes nous fait plus d'impression que celui qui imite par le discours; le poëte et le peintre paraissent cependant bien plus voisins de la nature que le musicien et le pantomime. L'imitation des premiers est bien moins vague, moins arbitraire, fondée sur une hypothèse ou convention moins forte que celle des autres. L'expérience de tous les temps prouve la supériorité de ceux-ci sur ceux-là ; le pantomime fit taire à Rome tous les

poëtes; s'il paraissait jamais en France, il chasserait de nos théâtres Corneille, Racine et Voltaire. Jamais les poëtes et les peintres n'exciteront ces sensations violentes que la musique sait faire naître à son gré, et qui l'ont rendue si redoutable chez les anciens : cette différence vient de ce que plus l'imitation est arbitraire et vague, plus elle laisse à faire à notre imagination. Dans un tableau, dans un poëme, je ne puis voir que ce que le peintre et le poëte y ont mis avec de la sensibilité et de la délicatesse; je saisis, en effet, toute la force, toute la finesse de leurs pensées; mais si je vais au delà, je deviens visionnaire. La pantomime, la musique, ouvrent à mon imagination une plus vaste carrière, et dès qu'elle est une fois en jeu, l'âme est bientôt hors d'elle-même.

Ces idées, jetées ici sans ordre et sans apprêt, contiennent peut-être une théorie assez neuve des arts et de toutes les espèces d'imitation. Jugez si je puis être content de M. l'abbé de Voisenon et surtout de son musicien, quand j'entends les Israélites répéter sans cesse, froidement et lourdement : *Nous périssons! nous périssons!* Est-ce là le cri passionné, varié, tumultueux, inarticulé, d'un peuple qui périt par la soif? Monsieur Mondonville, lisez la lettre de M. Holwel : si elle ne vous suggère pas d'autres pensées, ne faites plus jamais de musique. Diminuer sur la fin le cri *nous périssons!* et le faire chanter par le chœur à demi-voix, c'est une pensée fausse. Est-ce que tout un peuple expire à la fois; et pendant que l'un criait d'une voix mourante, l'autre ne redoublait-il pas ses efforts pour fléchir le ciel, tandis qu'un troisième s'abandonnait à son désespoir?

— *Lettres sur l'éducation des princes, dédiées à M. le Dauphin*, par M. le comte de Vareilles, enseigne des gardes-du-corps du roi, et brigadier de ses armées[1]. C'est une rapsodie de lieux communs qui ne vaut pas la peine d'être lue.

— Autre rapsodie d'un autre genre, c'est le *Spectacle des beaux-arts, ou Considérations touchant leur nature, leur objet, leurs effets et leurs règles principales*, etc., par M. La Combe, avocat[2]. L'auteur a voulu donner un pendant au *Spectacle de la nature*, par M. Pluche. Ce dernier n'est pas l'ouvrage d'un grand

1. Paris, 1757, in-8.
2. Paris, 1758, in-12.

génie, celui des beaux-arts ne l'est pas non plus. Vous n'y trouverez que des vues communes, le tout d'un grand froid. Or la nature et les arts sont deux objets dont il ne convient pas de parler froidement.

— *Le Petit Mentor philosophique, contenant cent quatre sentences fort agréables et instructives qu'on tire avec l'épingle*, par M. Ralet. Il faut envoyer ce *Petit Mentor philosophique* avec ses quatrains dans la rue Saint-Denis, ou dans le faubourg Saint-Marceau, supposé que les enfants du peuple doivent être élevés maussadement.

— L'Académie royale de musique a donné pendant le carême *Énée et Lavinie*, tragédie lyrique[1]. Les paroles de cet opéra sont de M. de Fontenelle. Vous les trouverez bien mauvaises. Ce poëme a deux défauts sans ressource : il est froid, et il est écrit d'un style ridiculement familier. Il avait été mis en musique anciennement par Colasse, le successeur de Lulli, et joué sans succès. M. Dauvergne a entrepris de le remettre de nouveau en musique, et M. de Moncrif a fait avec la permission de l'auteur des changements que le musicien a jugés nécessaires dans le poëme. Lorsque M. Dauvergne alla faire part à M. de Fontenelle du projet qu'il avait de faire une nouvelle musique pour *Énée et Lavinie*, cet homme célèbre l'en détourna et lui dit : « Cet opéra n'eut aucun succès dans sa nouveauté et je n'ai pas ouï dire que ç'avait été la faute du musicien. » L'opéra de M. Dauvergne a eu un succès médiocre. Cependant, et à tout prendre, il vaut bien autant que ce qu'on a coutume d'entendre sur ce théâtre.

— J'ai oublié de vous parler d'un joli spectacle donné à l'Opéra-Comique pendant la foire de Saint-Laurent, l'été dernier, et cet hiver pendant la foire de Saint-Germain. Une pièce intitulée *le Peintre amoureux de son modèle* a été mise en musique par un musicien italien, Duni, dont le nom n'est pas sans réputation[2]. Ce petit opéra a eu le plus grand succès. On peut dire que M. Duni a montré à nos compositeurs comment il faut s'y prendre pour mettre des paroles en musique, secret si

1. Représentée pour la première fois en novembre 1690.

2. *Le Peintre amoureux de son modèle*, dont les paroles sont d'Anseaume, fut représenté pour la première fois le 24 août 1757, et repris avec des changements le 3 février 1758. *Gilles garçon peintre* fut joué le 2 mars suivant.

commun en Italie et si absolument ignoré en France. Si M. Duni continue à travailler sur des paroles françaises, il nous dégoûtera insensiblement de tout le magasin de l'Académie royale de musique. La musique du *Peintre amoureux de son modèle* a été gravée, et se vend. On a fait, sur le même théâtre, une parodie de ce *Peintre amoureux* en style de parade sous ce titre *Gilles garçon peintre, amoureux et rival*; ce poëme, qui est détestable, est de M. Poinsinet. La musique, qui est de M. de La Borde, fermier général, n'est pas absolument sans mérite. Son plus grand défaut est de n'être point variée. Tous les airs sont presque dans le même genre et du même caractère.

MAI

1er mai 1758.

Enfin nous avons vu *la Fille d'Aristide*. Cette nouvelle comédie de Mme de Graffigny, annoncée depuis si longtemps, retirée l'année dernière d'entre les mains des acteurs au moment qu'elle devait être jouée, a paru le 29 avril pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Française. Faisons d'abord connaître les personnages de cette comédie avant que d'entrer dans le tissu de la fable, qui est toute de l'invention de l'auteur et qui n'a nul fondement dans l'histoire, si vous en exceptez l'existence de la fille d'Aristide. Ce grand homme, surnommé le Juste, fut proscrit par les Athéniens à cause de ses vertus. Ses ennemis disaient qu'elles ne pouvaient manquer de l'illustrer beaucoup plus que l'égalité nécessaire entre les citoyens de la même république ne le permettait. Ce fut la cause de sa condamnation. Et voilà tout ce que Mme de Graffigny emprunte à l'histoire pour sa pièce. Vous y trouvez la fille d'Aristide, Théonis, établie dans la maison de Cléomène, ami de son père. Ce Cléomène est philosophe, d'une humeur un peu chagrine, négligeant d'ailleurs absolument les affaires publiques et particulières, et les regardant comme au-dessous des soins du sage. Après avoir suivi

Aristide dans son exil et lui avoir fermé les yeux, il tourne toutes ses attentions sur la fille de son ami. Cléomène est veuf, il a un fils nommé Phérès. Un affranchi fort honnête homme, nommé Parmenon, est chargé de ses affaires domestiques. Thaïs, esclave naïve et innocente, est auprès de Théonis. Cratobule, beau-frère de Cléomène, est un homme bourru et brutal. Il a un fils nommé Thrasylle, qu'il n'aime point et qu'on croit mort depuis un an. Voilà, je crois, tous les personnages de la pièce, si vous y ajoutez un esclave de Phérès, nommé Dromon. Ces deux personnages ouvrent la scène pour faire l'exposition. Ils parlent d'une infinité de choses qu'on n'entend point, et qu'on n'a nulle curiosité de savoir. A travers leurs discours inutiles, on voit seulement que Phérès est assez mécontent de son père, de ses attentions pour Théonis, de sa confiance en Parmenon, et qu'il désire épouser la fille de son oncle Cratobule. Ils quittent la scène à l'arrivée de Thaïs, dont Dromon est l'amant, suivant la règle sensée de nos grands génies modernes, qui veut que nous sachions toujours les affaires de cœur des valets et des suivantes de leurs pièces. Thaïs précède la fille d'Aristide, qui arrive bientôt. Elles se mettent à causer ensemble à leur tour. Leur entretien roule sur Cléomène, sur la reconnaissance, etc., sur Thrasylle, qui a péri dans un combat naval et qui, en deux mots, est l'amant aimé de Théonis. Je vous dis là un secret qu'on a de la peine à deviner à la manière froide dont elle en parle. Seulement elle défend à Thaïs de jamais prononcer le nom de Thrasylle devant elle. Thaïs en conclut que sa maîtresse le haïssait, quoiqu'elle lui ait supposé de l'amour pour lui avant cette défense. Parmenon arrive, et parle à Théonis du mauvais état des affaires de Cléomène, que sa négligence a embrouillées au point qu'il ne sait plus comment les arranger. Il lui parle aussi d'un dépôt d'argent qu'elle a entre les mains, et il la prie de le garder soigneusement. Tous ces discours se tiennent dans le vestibule de Cleomène, qui sort de sa maison pour se mettre à son tour à causer avec Théonis et avec Parmenon. Il dit beaucoup de sentences et de lieux communs. Il montre un peu de chagrin sur les hommes. Parmenon veut lui parler du mauvais état de ses affaires, du grand nombre de ses ennemis, de la mauvaise volonté qu'on a pour lui dans le sénat d'Athènes. Il lui représente qu'il aurait mieux valu rester à la

campagne, après la mort d'Aristide, que de revenir à Athènes s'exposer à l'envie de ses concitoyens, blessés par l'éclat de ses vertus. A cela Cléomène répond que, quand on veut, on vit plus ignoré dans les grandes villes que partout ailleurs, et, du reste, il conjure son affranchi de ne point lui parler de choses qui ne doivent point occuper un sage. Il lui témoigne aussi qu'ayant perdu sa femme il ne compte plus avoir aucune liaison avec son beau-frère Cratobule, dont la dureté et la brutalité le révoltent. Cet entretien, qui se passe partie en présence de Théonis et partie tête à tête, termine le premier acte.

Cratobule, qui vient d'arriver à Athènes, ouvre le second. Je vous ai annoncé son caractère. Il est marin de profession. Il vient, dit-il, pour mettre ordre aux folies de son beau-frère Cléomène, empêcher cette créature qu'il a chez lui (il parle de la fille d'Aristide) de le ruiner, et avoir soin enfin des intérêts de son neveu, absolument négligés par son père. Il a à ce sujet un long entretien avec Phérès. Il questionne Thaïs sur la conduite de Théonis. Il lui donne même de l'argent pour la faire parler, et Thaïs l'accepte sans nulle défiance. Cette fille maladroitement naïve est destinée à tout embrouiller par ses discours. Elle apprend à Cratobule que sa maîtresse vient d'envoyer à Chrémès une somme d'argent considérable. C'est ce dépôt dont il a été question et dont je n'ai jamais pu savoir l'origine ni le but. Cratobule en conclut que son beau-frère est volé ou ruiné par la fille d'Aristide. Il demande aussi si l'on ne parle pas du mariage entre Cléomène et Théonis. Thaïs dit que cela ne serait pas impossible. Toutes ces conjectures deviennent des certitudes dans l'esprit de Cratobule, qui renvoie la suivante pour traiter sa maîtresse, qui arrive, comme la dernière des créatures. Cela donne occasion à Théonis de montrer toute la patience et toute la douceur d'une fille élevée dans l'infortune. Cléomène survient. Il n'est pas mieux traité par Cratobule, et il essuie toute la mauvaise humeur de cet homme fâcheux. Ils quittent enfin la scène pour faire place à un inconnu qui arrive. C'est un guerrier qui revient dans sa patrie. C'est Thrasylle, en un mot. Il est reconnu par Thaïs, qui en a une frayeur extrême, comme d'un revenant, et qu'il parvient enfin à rassurer. Il lui apprend qu'ennuyé du service de mer, où son père l'avait mis malgré lui, il s'en était dérobé ; qu'il

avait fait courir la nouvelle de sa mort pendant qu'embrassant le service de terre il avait eu le bonheur de remporter une victoire signalée sur les ennemis de l'État. Il est pressé de savoir des nouvelles de Théonis. Thaïs lui dit avec sa naïveté ordinaire qu'elle lui avait défendu de prononcer son nom devant elle. Il en conclut qu'il est oublié. Il demande si Théonis songe à se marier. « Cela pourrait bien être, dit Thaïs. » Thrasylle en conclut qu'elle va épouser son cousin Phérès. Il sort de la scène désespéré. Thaïs voudrait apprendre à sa maîtresse qui survient le retour de Thrasylle, et tout ce qu'elle vient d'en savoir. Théonis, indignée des bavardages de sa suivante, qui venait de lui attirer la mauvaise humeur de Cratobule, ne veut rien écouter, et l'acte finit sans qu'on ait rien éclairci.

Au troisième, Cléomène apprend par son affranchi Parmenon, qui veille toujours pour tous, que le sénat est fort irrité contre lui de ce qu'il avait refusé de donner son avis sur une question qu'on lui avait proposée au nom de la république. Il y a une loi qui condamne tout citoyen qui refuse d'assister sa patrie de ses services ou de ses conseils. Le sénat est assemblé pour juger Cléomène en conséquence de cette loi. Notre philosophe s'en inquiète peu. Il tient conseil avec Théonis sur les moyens de la mettre à l'abri des persécutions de Cratobule et de l'injure des bruits publics. Il lui propose deux expédients. Le premier est le mariage avec son fils; mais le seul nom de Phérès fait frémir Théonis. Elle confie à Cléomène, naïvement, son aversion pour son fils. Le philosophe n'en est point offensé; il lui reste sa main à offrir à la fille d'Aristide, avec la promesse cependant qu'il ne sera son époux qu'en mourant, et simplement pour lui laisser son nom et son état. La disproportion de l'âge paraît exiger de Cléomène toutes ces délicatesses. Théonis accepte sa main avec joie. Ce mariage ne changera point les noms de père et de fille que Cléomène et Théonis étaient accoutumés à se donner; mais il imposera silence à la médisance du public, et fera prendre son parti à Cratobule. Cléomène quitte sa pupille pour annoncer ces arrangements à sa maison. Thrasylle reparaît dans l'instant, la reconnaissance se fait. Mais dans quel moment? Théonis vient de donner sa foi à Cléomène, croyant son amant au tombeau depuis plus d'un an. Lui, de son côté, séduit par les discours de Thaïs, croit sa maîtresse infidèle de

dessein prémédité. Ils n'ont pas le temps de s'éclaircir. Théonis est dans un trouble extrême, elle craint d'être surprise par Cléomène, elle conjure Thrasylle de s'éloigner. Tout cela ajoute au désespoir de ce dernier. Ils sont enfin obligés de quitter la scène par l'arrivée de Phérès, qui a encore le temps de fixer et de reconnaître son cousin Thrasylle qu'il hait, on ne sait pas pourquoi. Il apprend à son oncle, qui survient, que son fils est en vie et à Athènes. Cratobule le sait, mais il apprend à son tour à Phérès la nouvelle du mariage de son père avec Théonis. Ils en sont tous les deux irrités au dernier point. L'oncle dit à son neveu que, pour empêcher son père de faire cette sottise, il ne lui reste d'autre parti que d'enlever lui-même la fille d'Aristide; qu'après un éclat de cette espèce, Cléomène ne pourrait jamais songer à consommer ce mariage. Après quelques répugnances, Phérès s'y résout. On arrange tout avec Dromon, qui doit être secondé par quatre braves que Cratobule fournit de son équipage. Il se charge d'ailleurs de tout pour le succès et les suites de cet étrange projet. Lorsque tout est concerté, ils quittent la scène sans savoir qu'ils ont été écoutés par cette niaise de Thaïs qui, épouvantée d'un complot aussi odieux, se propose bien de le faire manquer. Dans ce moment, Thrasylle toujours en proie à son désespoir revient, et, après quelques plaintes mal écoutées, il apprend de Thaïs les indignes desseins de Phérès et de Cratobule, et il convient avec elle de se cacher dans la maison pour défendre l'honneur et la liberté de la fille d'Aristide, sans toutefois en prévenir ni Théonis, ni Cléomène. Cette scène finit le troisième acte.

Dans l'entr'acte, il se passe une nuit entière, et vous vous trouvez au lendemain au commencement du quatrième. On y voit Phérès et Cratobule fort déconcertés du mauvais succès de leurs projets. Ils s'en prennent à Dromon, qui leur dit que Thrasylle les aurait tous exterminés s'ils avaient osé faire la moindre tentative. Il a tué, je crois, les trois ou quatre braves. Cependant Cléomène, attiré par le tumulte, arrive. Au lieu de connaître l'attentat de son fils et de son beau-frère sur la personne de Théonis, il apprend que Thrasylle a été caché dans sa maison pendant toute la nuit. Cette découverte le met au désespoir. Il ne voit plus dans Théonis qu'une femme perfide qui trahit son honneur au moment qu'elle vient de donner sa foi. Thaïs em-

brouille tout cela encore par ses prétendues naïvetés, et aussi souvent qu'elle voudrait dire quelque chose qui éclaircirait le fond de l'affaire, on la fait taire ou bien on la renvoie; en quoi l'auteur a fait prudemment parce que, si elle eût dit un mot sensé, toute la pièce était finie au milieu du quatrième acte. On fait donc venir Théonis, qui, ayant dormi tranquillement, ne sait rien de ce qui s'est passé. Cléomène l'accable des reproches les plus durs sur sa perfidie, sur sa trahison, sur la bassesse de sa conduite. Théonis ne sait qu'attester les dieux sur son innocence. Cette fermeté apparente révolte Cléomène, au point qu'il la chasse de sa maison en marquant le plus profond désespoir de sa conduite. Théonis reste seule sur le théâtre, cruellement affligée de toute cette catastrophe imprévue. Parmenon survient, fort effrayé. Il apprend à Théonis que le sénat, par une suite de son ressentiment, vient de condamner Cléomène à une grosse amende, et comme ce philosophe est absolument hors d'état de la payer il ne lui reste pour perspective que la prison dans la journée même et la ruine totale de ses affaires. Parmenon dit qu'il faut employer le dépôt pour sauver Cléomène. Théonis répond que ce dépôt est entre les mains de Chrémès. Parmenon ne voit plus de ressource. Sur cela, Théonis prend son parti, et déclare à cet affranchi que, malgré les injustices qu'elle vient d'éprouver de la part de Cléomène elle va se vendre et se mettre en esclavage pour satisfaire les lois par le prix de sa liberté et prévenir ainsi la ruine de son bienfaiteur.

Au commencement du cinquième acte, elle reparaît. Le sacrifice de sa liberté est fait. La voilà esclave d'Iphicrate : elle revient pour faire ses adieux à Cléomène, qui, ne sachant rien de ce qui se passe et la croyant toujours perfide, la traite avec la même sévérité qu'au quatrième acte. Les adieux de Théonis sont fort tendres. Elle n'est pas plutôt partie qu'il prend des remords à Cléomène. Cependant Phérès et Cratobule arrivent, et lui apprennent qu'ayant vu les esclaves d'Iphicrate qui emmenaient Théonis en servitude, ils l'avaient délivrée et fait rentrer dans sa maison. Théonis reparaît donc, et en même temps Thaïs, à qui elle avait donné une lettre pour la porter à Cléomène quand elle serait partie. Cette lettre contient le récit de ce que Théonis vient de faire pour sauver Cléomène. Thaïs, empêchée par ses pleurs, ne l'avait pas pu porter plus tôt.

Théonis ne veut pas que Cléomène la lise en sa présence : mais on la lit malgré elle, et Cléomène reste confondu de la générosité de la fille d'Aristide. Il tombe à ses genoux, il lui demande pardon d'avoir soupçonné sa vertu. Thaïs explique enfin tout le mystère, et certifie à Cléomène que Théonis n'a pas eu la moindre connaissance de la présence de Thrasylle. Ce héros arrive. Le sénat, pour prix de sa victoire, lui avait laissé le choix d'une grâce. Thrasylle vient de demander et d'obtenir celle de Cléomène. Il vient de rembourser à Iphicrate le prix de la liberté de Théonis, il obtient à son tour la main de Théonis de l'aveu de Cléomène. Son père, Cratobule même, est obligé d'y consentir; mais il veut garder son bien pour sa fille, qu'il promet à Phérès. La pièce finit, et tout le monde reste dans l'admiration de la fille d'Aristide, excepté les spectateurs. Si vous avez eu le courage de suivre cette analyse jusqu'au bout, vous y aurez trouvé de vous-même cette foule d'absurdités et de platitudes dont elle est tissue. On ne peut, en effet, rien voir de plus froid, de plus plat, de plus ridiculement intrigué, de plus mal conduit que cette pièce. Elle m'a paru fort mal écrite, remplie de sentences triviales et louches que les acteurs se renvoient les uns aux autres. Il n'y a pas une scène qui soit ce qu'on appelle faite. Malgré l'énorme échafaudage de toutes sortes de machines, il n'y en a aucune qui nous attache un moment. Les plus mauvaises plaisanteries offensent le goût le moins délicat. Il n'y a pas un rôle qui ne soit d'une absurdité ou d'une platitude complète. On ne conçoit pas comment l'auteur de *Cénie* a pu faire une chute aussi énorme. Les égards pour le sexe de l'auteur, le souvenir de *Cénie,* ont épargné à *la Fille d'Aristide* une disgrâce complète. Elle aura quelques représentations qui n'ajouteront rien à sa consolation. Voici une épigramme qui court sur cette pièce. Pour l'entendre, il faut savoir que M[me] de Graffigny protégeait singulièrement la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*.

Celle qui fit tous les succès
De l'*Iphigénie en Tauride*
Ne sauvera pas du décès
La pauvre *Fille d'Aristide*.
Censeur dont la malignité
Rit de sa disgrâce cruelle,

Admire plutôt sa bonté :
Elle a mieux fait pour autrui que pour elle.

— Je comptais joindre à cette feuille la *Lettre d'Héloïse à Abélard*, traduction libre de l'anglais de M. Pope, par M. Colardeau. Ce morceau courait Paris depuis quelque temps en manuscrit; mais l'auteur vient de le faire imprimer; vous le lirez avec plaisir. L'auteur a de la noblesse dans son style, et ses vers ne manquent point de chaleur. Je ne sais si la *Réponse d'Abélard à Héloïse*, qui vient de paraître, est aussi de M. Colardeau[1]. Cette réponse m'a paru une répétition froide des mêmes idées qui sont dans la lettre d'Héloïse. Au reste, ce jeune auteur vient de faire imprimer sa tragédie d'*Astarbé*, et vous serez à portée de juger de cette pièce par vous-même.

15 mai 1758.

Rien ne prouve mieux l'orgueil et la petitesse des hommes que l'idée qu'ils ont de l'importance de leurs opinions, et les persécutions qu'ils se font essuyer les uns aux autres pour leurs systèmes; on serait tenté de nous prendre pour des dieux occupés du soutien de la vérité et de la vertu contre quelque puissance infernale; mais le vrai philosophe, appréciant nos travaux d'un coup d'œil, ne voit plus que des enfants qui élèvent des châteaux de cartes, et qui s'écrient orgueilleusement chacun de son côté : Voici le temple de la vertu et de la vérité. C'est en effet pousser la sottise humaine à son dernier degré que de supposer à nos visions quelque influence sur l'ordre des choses et sur les lois de l'univers; cependant il n'y a point de chef de secte qui n'ait prétendu le régler, et qui n'ait dit modestement : Tout s'arrange chez moi, tout s'explique; mais le système de mon voisin est inintelligible, embarrassé et dangereux. Qu'une opinion soit absurde, je le conçois; mais qu'elle soit dangereuse!... Qu'a-t-on prétendu dire par ce reproche dont on entend tous les jours la récrimination réciproque? La nature ayant gravé dans nos cœurs, d'un trait ineffaçable, l'amour de la vérité, l'idée de la justice et de la vertu, l'homme a-t-il jamais pu faire dépendre ces choses de la vanité de ses principes, de la

1. Cette héroïde est également de Colardeau.

futilité de ses arguments? A-t-il pu se persuader que c'était l'opinion qui égarait le méchant, et non le malheur de son tempérament et le défaut de son organisation? A entendre nos philosophes dogmatiques, on n'aurait qu'à adopter un système pour assurer sa vertu contre tous les écueils. Ils n'ont jamais voulu voir ce que l'expérience de tous les siècles a démontré, savoir : que malgré la révolution continuelle des opinions, malgré la mode des écoles et des religions, le genre humain en général est toujours resté le même; qu'il n'est devenu ni meilleur ni plus pervers malgré le changement perpétuel de ses vices et de ses vertus. Je ne conçois rien à l'existence et à l'essence de Dieu; je n'entends rien aux principes et aux causes premières de cet univers; je ne sais ce que c'est que la matière, l'espace, le mouvement, la durée : toutes ces choses sont incompréhensibles pour moi; je sais que l'idée de mon existence et le désir de mon bien-être sont inséparables; je sais que la nature m'a attaché à ces deux choses par des chaînes invincibles; je sais que la raison me dit souvent de haïr, de mépriser la vie, et que la nature me force toujours d'y tenir. Je sais que la nature a imprimé dans mon cœur l'amour de l'ordre et de la justice, qui me fait préférer constamment la tranquillité de la conscience au crime le plus utile; je sais que cette loi est générale malgré le désordre, malgré les crimes et les injustices dont l'homme a rempli la terre : oui, je le sais, puisque le méchant est forcé de porter l'ordre et les lois jusque dans le crime, puisqu'il s'éloigne de son bien-être à mesure qu'il avance dans sa méchanceté, en sorte que sa vie devient bientôt un mal cruel, une fureur, une convulsion dont il ne peut plus se distraire qu'à force de mauvaises actions, tandis que chaque bonne action confirme et augmente le bonheur du juste. « Il faut bien, dit un de nos philosophes, que la bonté nous soit plus indivisiblement, plus essentiellement attachée que la méchanceté, puisqu'en général il reste plus de bonté dans l'âme d'un méchant que de méchanceté dans l'âme des bons; puisqu'on n'a jamais senti les remords de la vertu comme les méchants ont senti parfois le remords du vice. » Voilà à quoi se réduit, ce me semble, à peu de chose près, toute la vraie philosophie de l'homme. Tout ce que les différentes écoles ont enseigné de bon et de raisonnable est conforme à ces principes, tout ce que les

différentes sectes de religion ou de philosophie soutiennent d'absurde, d'outré, de précaire, s'écarte de la simplicité, de la modestie et de la vérité de cette philosophie. Mais, à en juger par nos querelles, par nos haines, par nos disputes, par nos argumentations, il paraît que la sagesse et la vraie science resteront toujours en dépôt chez un petit nombre de sages, tandis que le vulgaire passera son temps à modifier l'erreur et le mensonge, et à les reproduire sous mille formes différentes. Jamais on n'a été si sot que depuis qu'on s'est assemblé en cérémonie pour disputer méthodiquement et en bonne forme, le tout pour le bien et pour le progrès de la vérité. Le soutien des thèses et l'esprit d'argumentation ont donné à l'école de la philosophie moderne une prépondérance de sottise très-marquée sur toutes les écoles de l'antiquité. M. l'abbé Batteux, professeur de philosophie grecque et latine au collége royal, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, vient de publier la *Morale d'Épicure, tirée de ses propres écrits,* en un volume in-8° de trois cent soixante pages. Vous connaissez de cet auteur un *Cours de belles-lettres,* publié depuis plusieurs années, où l'on dit qu'il y a des choses agréables. Pour moi, je crois qu'un auteur, surtout en traitant de pareils sujets, doit ou aspirer à autre chose qu'à un succès d'approbation froide, ou bien se taire. M. l'abbé Batteux est un de ces hommes qui ne manquent pas de mérite, qui ont de la justesse, de la netteté, de la méthode dans l'esprit; mais, dépourvus eux-mêmes de génie, de vues et de ce qui caractérise la supériorité d'esprit, ils n'ont ni la finesse, ni la délicatesse nécessaires, ni le tact assez sûr, ni le goût assez exquis pour en sentir le mérite dans les autres. Sa *Morale d'Épicure* vient d'avoir un succès fort médiocre, et n'en mérite assurément pas un plus grand. Ce sujet, épuisé depuis si longtemps, ne pouvait guère attacher, à moins d'être traité d'une manière absolument neuve, et c'est ce qu'on ne pouvait pas attendre de notre professeur. Peu de sectes ont été plus calomniées, et ensuite défendues avec plus de chaleur que celle d'Épicure. Ceux qui n'ont pas été aveuglés par l'esprit de parti ont dû convenir que son système métaphysique est rempli de beautés et de hardiesse, et que sa morale n'est pas plus contraire aux mœurs et à la vertu que celle des autres écoles. J'aime bien la vanité que de certaines

sectes prétendent tirer de la beauté de leur morale; comme si l'on pouvait mettre une autre base que la vertu à quelque morale que ce fût, ou qu'il fût possible de former une école dont la morale eût pour base le vice et ses progrès! La morale la plus pure a toujours été connue de l'homme lorsque l'emportement de ses passions ne l'a point empêché de l'écouter. Si Épicure eût su se contenir dans les bornes de la modération, sa philosophie aurait été peut-être plus près de la vérité que celle d'aucune autre secte; mais il s'est laissé emporter par l'amour des systèmes et par la fureur des paradoxes, à l'exemple de tous les chefs de secte. Ayant trouvé toute la philosophie pour ainsi dire saisie par les académiciens, par les stoïciens, par les péripatéticiens, il a cru devoir aspirer à leur gloire et partager leur réputation en donnant un nouvel habit à cette philosophie; et tournant principalement ses yeux sur l'extrême austérité des stoïques, il a cru, séduit par l'amour du paradoxe, devoir se jeter dans l'autre excès, en prêchant partout l'amour et la recherche de la volupté. Toutes ces sectes employaient des termes bien différents et bien opposés en apparence pour exprimer la même chose. M. l'abbé Batteux perd son temps en tirant toutes sortes de mauvaises conséquences du système d'Épicure : on pourrait faire un aussi gros livre que le sien pour prouver l'inutilité et souvent la fausseté de ses opérations; la plupart du temps, cela saute aux yeux de tout le monde.

— M. de Boissy, de l'Académie française, est mort à Paris de consomption, à l'âge de soixante et quatre ans[1]. Les trois dernières années de sa vie il a été chargé du *Mercure de France*, qui est un bien mauvais livre, et qu'on pourrait rendre très-utile. Vous connaissez les comédies de M. de Boissy; il en est resté deux ou trois au théâtre, qui sont infiniment médiocres à mon gré, nommément *les Dehors trompeurs*, *ou l'Homme du jour*, et *le Français à Londres*. Cet auteur n'avait point d'esprit, point de gaieté, point de philosophie, ni de sens. Entrer

1. Boissy mourut le 19 avril 1758, âgé de soixante-trois ans. Nous sommes déjà entré dans quelques détails sur lui (t. II, p. 399, note); nous devons ajouter que, chargé successivement de la rédaction de la *Gazette de France* et du *Mercure*, cet ex-satirique poussait jusqu'à l'excès l'indulgence envers les auteurs dont il appréciait les ouvrages, et que, par un contraste à peu près pareil, devenu un peu plus aisé, il vivait avec autant de prodigalité qu'il avait autrefois su vivre avec une pénible épargne. (T.)

avec cela dans la carrière de Molière, c'est être ou bien téméraire, ou heureusement ignorant. Le *Mercure* vient d'être donné à M. Marmontel.

— M. Antoine de Jussieu vient de mourir dans un âge fort avancé[1]; il était médecin de la Faculté de Paris. On reproche à nos médecins l'abus qu'ils font de la saignée; celui-ci en avait une si grande aversion qu'il n'a jamais voulu saigner aucun malade. Ayant été surpris d'une attaque d'apoplexie, les moments qu'il a eus de connaissance, il les a employés à empêcher qu'on ne le saignât. Il est mort dans sa croyance. Son frère, M. Bernard de Jussieu, est le plus grand botaniste du royaume.

— Voici des couplets de M. le chevalier de Chauvelin, qu'on nomme, depuis son mariage, le marquis de Chauvelin. Sept jolies femmes s'étant trouvées à un souper ensemble[2], on les a comparées aux sept péchés mortels; chacune a tiré le sien par le sort, et M. Chauvelin a consacré ce nouveau genre de galanterie par ces vers.

LA LUXURE (*Madame de M****).

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
Un si joli péché doit-il vous alarmer?
Vous savez trop le faire aimer,
Pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

LA GOURMANDISE (*Madame de Chauvelin*).

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un ange,

1. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 22 avril 1758, à l'âge de soixante-douze ans. (T.)

2. A l'Isle-Adam, chez le prince de Conti. Ce marquis de Chauvelin est celui qui mourut subitement d'un coup de sang, en faisant la partie de Louis XV, au commencement de 1774.

Voltaire, à l'occasion de ces vers du marquis de Chauvelin, adressa les suivants à sa femme :

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monsieur votre époux :
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux malgré vous le demandent. (T.

En vérité je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

L'AVARICE (*Madame de Surgères*).

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous vouliez, il deviendrait le mien :
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

LA COLÈRE (*Madame de Courteilles*).

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerai, Chloris, d'y renoncer :
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

L'ORGUEIL (*Madame de Maulevrier*).

L'orgueil vous doit un changement bien doux :
Jadis il passait pour un vice ;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendra pour la justice.

LA PARESSE (*Mademoiselle de Cicé*).

A la paresse, Iris, vous pouvez vous livrer.
Iris, lorsqu'on est sûr de plaire,
On fait bien de se reposer;
Il ne reste plus rien à faire.

L'ENVIE (*Madame d'Agenois*).

Peut-être je suis indulgent;
Mais à votre péché, Thémire, je fais grâce :
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que j'éprouve en vous voyant?

— Le *Mémoire* que M. le comte de Maillebois a fait courir en manuscrit contre M. le maréchal d'Estrées, le jugement du tribunal des maréchaux de France, les éclaircissements imprimés et présentés au roi par le maréchal d'Estrées, la disgrâce et la prison de M. de Maillebois, tous ces événements rapides ont fait, pendant quelque temps, l'unique sujet de conversation

de Paris, et absorbé toute l'attention du public. Il ne m'appartient pas de juger cette querelle. M. de Maillebois a dû voir que, quelque corrompu qu'on soit dans ce siècle, les actions malhonnêtes n'y réussissaient point. Le public, sans peut-être prendre au fond une plus grande idée des talents militaires de M. d'Estrées, s'est absolument réuni en faveur de sa conduite et de sa probité reconnue. Son *Mémoire* serait un chef-d'œuvre de simplicité et d'honnêteté s'il avait poussé encore plus loin la modération envers son adversaire, et si, en repoussant la calomnie et les injures, il avait parlé de lui-même avec un peu plus de dignité [1].

— *La Basoche*, poëme, est une mauvaise plaisanterie froide, publiée par quelque clerc de procureur. On appelle basoche un tribunal subalterne qui subsiste sans l'autorisation du Châtelet pour rendre la justice aux clercs en première instance.

— M. de Saint-Foix vient de publier la seconde partie de ses *Essais historiques sur Paris*. Les premiers volumes de cet ouvrage étaient curieux; insensiblement l'auteur s'est jeté dans l'histoire, où il est beaucoup moins admirable qu'il ne se l'imagine.

— *État de Paris*, en un gros volume in-8°. Ouvrage commode.

— *Voyage aux Indes orientales*, par Jean-Henri Grose, traduit de l'anglais par M. Hernandez, l'un des auteurs du *Journal étranger* [2]. Ce voyage, qui contient des choses curieuses et intéressantes, a eu assez de succès dans le public.

— *Traité historique et critique de la nature de Dieu*, par

1. Maillebois s'était distingué dans l'expédition de Minorque, dont il faisait partie en qualité de lieutenant-général. Il passa de là en Allemagne, et servit sous les ordres du maréchal d'Estrées, remplacé en 1757 par le maréchal de Richelieu. On lui reprocha de ne s'être point opposé à la convention de Closter-Seven dans l'espoir que cette faute perdrait Richelieu, et qu'il prendrait sa place. Le bruit s'était déjà répandu auparavant qu'il avait empêché, par de faux avis, le maréchal d'Estrées de profiter de la victoire d'Hastembeck pour achever la ruine des forces alliées. Maillebois pensa qu'il était de son honneur de se justifier, et il publia un *Mémoire* (petit in-8° de 22 pages) dans lequel il essaya d'établir que les fautes qui avaient suivi cette journée devaient être uniquement attribuées à d'Estrées. Le maréchal répondit à son tour; et l'affaire ayant été portée devant le tribunal des maréchaux, Maillebois, convaincu de calomnie, fut disgracié, et renfermé dans la citadelle de Doullens (T.)

2. Londres, 1758, in-12.

M. l'abbé Pichon [1]. C'est un livre que vous ne serez pas curieux de lire. Sur ce sujet, je crois qu'on peut donner la préférence à Cicéron sur Pichon.

— *Le Platine, l'or blanc ou le huitième métal* [2], un volume in-8°. On prétend avoir découvert depuis peu, en Amérique, un métal qui, avec la blancheur de l'argent, a le poids et la fixité de l'or, et voilà de quoi il est question dans ce livre.

— On vient de faire à l'Imprimerie royale une belle édition en quatre volumes in-4° des œuvres dramatiques de feu M. Néricault-Destouches. Dans le grand nombre de pièces de cet auteur, il n'y a presque que *le Glorieux* et *le Philosophe marié* qui soient restés au théâtre. Toutes les comédies de Destouches sont remplies de mauvaises plaisanteries, et le froid qui y règne les rend souvent insupportables.

— *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe, avec une explication des hiéroglyphes et de la guerre de Troie*, par dom Pernetty [3]. Voilà le titre du radotage d'un moine bénédictin qui voudrait remettre à la mode la philosophie hermétique. Il explique tout en chimiste. Ainsi Vénus et Mars, surpris par Vulcain, signifient la couleur citrine et safranée appelée Vénus qui s'unit avec le fer appelé Mars, et c'est le forgeron (Vulcain) qui découvre cette rouille. Toute la guerre de Troie est expliquée de cette manière inepte et impertinente.

— *L'Éléphant triomphal, architecture singulière*, est une impertinence d'un autre genre, d'un homme qui propose de placer sur la hauteur des Champs-Élysées, qui termine la vue du jardin des Tuileries, un éléphant de figure colossale. Cet éléphant, selon l'idée de l'auteur, contiendrait dans sa capacité des appartements immenses, des jardins, des jets d'eau, en un mot de quoi loger une ville entière. Il y a dans cette idée je ne sais quoi de gigantesque et d'égyptien qui en fait excuser en quelque manière l'absurdité et l'extravagance [4].

1. Paris, 1758, in-12.
2. (Par l'abbé Morin.) Paris, 1758, in-12.
3. Berlin, 1758, 2 vol. in-8°.
4. L'auteur de ce projet était un sieur Ribart de Chamoust, ingénieur, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Béziers, et sa brochure intitulée *Architecture singulière, l'Éléphant triomphal, grand kiosque à la gloire du roi* (Paris, chez P. Patte, 1758, in-4°), est à coup sûr un des « merles blancs » des

— Voici un ouvrage d'un genre plus sensé et d'un usage plus essentiel : *Traité historique et pratique de la cuisine, ou le Cuisinier instruit*, deux gros volumes in-12, qu'il faut ajouter aux *Dons de Comus* et à d'autres ouvrages de génie de la même espèce.

— M. le chevalier d'Arcq est aujourd'hui à la tête des écrivains infatigables. Il a commencé sa carrière par des romans. Depuis quelque temps, de crainte que la matière ne lui manque, il s'est jeté dans l'histoire du monde. Il a entrepris de traiter de petits sujets comme, par exemple, l'*Histoire militaire de toutes les nations et de tous les siècles, depuis le commencement du monde*. A peine avons-nous eu quelques volumes de cet ouvrage qu'il vient d'en commencer un autre qui a pour titre : *Histoire du commerce et de la navigation des peuples anciens et modernes*. Il en paraît deux volumes in-12, en attendant le reste. Les ouvrages de M. le chevalier d'Arcq manquent d'esprit et de vues; son style est lourd et froid. Voilà ce qui s'appelle un auteur de très-mauvaise compagnie.

— *Instructions pour prévenir les descentes ou hernies, et en empêcher les progrès*, par M. Blakey, auteur des bandages élastiques, brochure de 23 pages.

collections sur Paris. Si Ribart n'allait point, comme le dit Grimm, jusqu'à vouloir loger une ville entière dans son éléphant, toujours songeait-il à y installer un véritable palais pour le roi : depuis la salle d'audience du Parlement jusqu'au boudoir, rien n'avait été omis. Fréron attaqua vivement le projet de Ribart, qui lui répondit par une brochure (*Lettre à M****, 1758, in-12), où il le traita de « chouette hebdomadaire » et de « farceur monté sur des tréteaux ». La ville de Paris possède un bel exemplaire de *l'Éléphant triomphal*, et M. Adrien Duvand a consacré à cette élucubration et à son auteur un piquant article dans *l'Opinion nationale* du 28 novembre 1875.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME

1755

Pages.

Avril. — Revue sommaire des théâtres. — *Lettre d'un ancien lieutenant-colonel sur l'École militaire,* par Paris de Meyzieu. — Traduction du premier chant de *Hudibras.* — *Les Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola,* de Tacite, traduites par l'abbé de La Bletterie. — *Description des plaines d'Héliopolis et de Memphis,* par Fourmont. — Vers à M[me] la marquise de ***, par Margency. — Élection de Châteaubrun à l'Académie française, en remplacement de Montesquieu. — Madrigaux de Saint-Lambert. — Vers de Voltaire sur la ville de Lyon; quatrain du même à M. de Fleurieu, ancien prévôt de cette ville, et à sa femme. — Huitième partie de *Ah! quel conte!* — *Le Miroir des princesses orientales,* par M[me] Fagnan. — Chanson de Bachaumont sur la colonnade du Louvre. — Réflexions sur les décors et les pantomimes dramatiques inventés par Servandoni. — *L'Histoire et le secret de la peinture en cire,* par Diderot. — *La Nuit et le Moment, ou les Matines de Cythère,* par Crébillon fils. — Confirmation de la mort d'Oudry. — *Lettre du chevalier *** sur les querelles du Parlement.* — *Essai historique sur les lanternes* 3

Mai. — Réflexions sur l'art d'écrire l'histoire, à propos d'une brochure de Bury contre Voltaire et de l'*Histoire de Louis XI,* par M[lle] de Lussan. — Souscription pour une nouvelle édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, revue par le P. Griffet. — *L'Art nouveau de la peinture en fromage ou en ramequin.* — Réception de Châteaubrun à l'Académie française. — *Le Jaloux,* comédie par Bret. — *Zamor et Almanzine,* par M[me] de Puisieux. — *Mémoires du comte de Baneston.* — *Mémoires du chevalier d'Erban,* par Ganifey. — *Les Faux Pas,* par Pierre Rousseau. — *Pilobouffi,* tragédie bouffonne, par d'Aubrepte. — *Mes Loisirs,* par le chevalier d'Arcq. — *Les Deux Sœurs,* comédie par Yon 19

Juin. — Réflexions sur un paradoxe de l'abbé Prévost touchant les progrès du théâtre comique en Italie. — De la nielle du blé, par Diderot. — Sur la féerie, à propos de *Zélide,* féerie en un acte et en vers, par Renout. — *Les Préjugés trop bravés et trop suivis,* par M[lle] Fauque 32

Pages.

JUILLET. — *Essai sur la nature du commerce en général*, par de Cantillon. Réponse en vers (attribuée à Voisenon) à l'ode de Voltaire sur le lac de Genève. — *Mélanges de maximes*, par Durey d'Harnoncourt. — Brochure sur l'abus des communautés religieuses. — *Vie de Simonide*, par Boissy. — Traduction du *Traité della Razione poetica*, de Gravina. — *Idée de l'homme physique et moral*, par La Caze. — Examen du discours de J.-J. Rousseau sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. — *L'Ami de la fortune*, par Maubert de Gouvest. — *La Muse limonadière*, par Mme Bourette.—Défense du P. Berruyer contre l'instruction pastorale dénonçant son *Histoire du peuple de Dieu* 43

AOUT. — L'abbé Petit, curé de Mont-Chauvet, et sa tragédie de *David et Bethsabée;* incidents de la lecture qu'il en fait chez d'Holbach; sa lettre à l'abbé Basset; épître et fragments d'une tragédie burlesque, par Margency. — Renseignements nouveaux sur M. de Cantillon. — Des copies de *la Pucelle* circulent à Paris. — Compte rendu des *Mémoires* de Mme de Staal. — *État des arts en Angleterre*, par Rouquet. — Comédies posthumes de Mme de Staal. — *Histoire militaire du règne de Louis XIII*, par Ray de Saint-Geniès. — *Dictionnaire abrégé de la Bible*, par Chompré. — Traduction du *Paradis perdu*, de Milton, par Louis Racine. — Acharnement des ennemis du P. Berruyer. — *Essai sur les colonies françaises*, par Saintard. — Deuxième volume de l'*Histoire politique du siècle*, par Maubert de Gouvest. — Quatrains du président Hénault à la reine, et de Ximenès à Mlle Clairon. — Lettre de Tronchin à M. Mussard. 59

SEPTEMBRE. — *L'Orphelin de la Chine*, tragédie par Voltaire. — Épigramme anonyme. — Lecture par Watelet à l'Académie royale de peinture de son poëme sur *la Peinture*. — Élection de l'abbé de Boismont à l'Académie française en remplacement de Boyer, évêque de Mirepoix. — Le *Journal étranger* passe entre les mains de Fréron. — Lettre de Voltaire adressée à Mme de Monrevel ou à Mme de La Neuville. — Mlle Clairon joue sans paniers le rôle d'Idamé dans *l'Orphelin de la Chine*. — L'abbé Petit fait imprimer sa tragédie de *Balthazar*. — *Conduite des Français par rapport à la Nouvelle-Écosse*, traduite de Th. Jefferys, par Butel-Dumont. — Salon de 1755 : La Tour, Carle Van Loo, Vernet, Greuze, Drouais, Vien, Bachelier. — Projet, rédigé par Diderot, pour les émaux d'une tabatière peints par Durand (inédit). — Vers de Desmahis. — *Le Vis-à-vis et la Désobligeante*, roman. — Brochures contre les peintres à propos du Salon. . . 81

OCTOBRE. — *Mémoire concernant l'utilité des états provinciaux*, par l'abbé Constantin. — *Essai sur la police générale des grains, augmenté d'un Essai sur les prix et sur l'agriculture*, par Herbert — Réflexions sur la liberté du commerce et de l'industrie à propos de la brochure de Forbonnais sur la prohibition des toiles peintes. — *Histoire de Mme la comtesse de Montglas; la Comédienne, fille et femme de qualité; les Égarements de Julie*, romans. — *Dialogue sur les arts entre un artiste américain et un amateur français*, par Estève.—*La Vérité révélée*, attribuée à Chesterfield. *Lettre de M. de B. à Mme *** au sujet du discours de M. Rousseau*. — Mémoire sur les mariages protestants.—*L'Être pensant*, roman par J.-F. de Bastide. — Articles remarquables du cinquième volume de l'*Encyclopédie*. 9

NOVEMBRE. — *Traité des animaux*, par Condillac. — Cinquième volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon. — *Analyse de la philosophie de Bacon*, par

Pages.

Deleyre; parallèle de Bacon et de Diderot. — Vers à Mme d'Épinay pour le jour de sa fête, par un anonyme et par un maître d'école; commentaire de Mme de Revel sur ce dernier madrigal. — Réflexions sur l'éducation des princes à propos des *Lettres* du comte de Tessin au prince royal de Suède. — Madrigaux de Desmahis. — Articles remarquables du cinquième volume de l'*Encyclopédie*. — *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie*, par Rameau. — *Histoire et Aventures de Milord Pet*, par Mme Jeanne Fesse. — Premières lettres de l'*Observateur hollandais*. . . 111

Décembre. — Suite de l'examen des lettres du comte de Tessin. — *L'Épouse suivante*, comédie par Chevrier. — Cinquième volume de *l'Observateur hollandais*. — *Journal en vers de ce qui s'est passé au camp de Richemont*, par Vallier. — *Pensées philosophiques sur la science de la guerre*, par le baron de Prades. — Premier volume des campagnes de M. de Luxembourg. — Éloges de Montesquieu, par d'Alembert et Maupertuis. — Réception de l'abbé de Boismont à l'Académie française. — Duclos remplace Mirabaud comme secrétaire perpétuel de cette Académie. — *Histoire de la campagne de 1741*, par Voltaire. — *Histoire de Geneviève*, par Mme de Revel. — *Le Plaisir*, rêve, par d'Estaing. — *Lettre d'un Français à un Anglais*, par Coustelier. 130

1756

Janvier. — Réflexions à propos de deux passages du *Discours sur l'inégalité*, de Rousseau. — *Projet d'un ordre français suivant les vrais principes de tactique*. — *Essai sur la génération de la chaleur dans les animaux*, par Robert Douglas. — *Abrégé de l'Histoire romaine*, par Macquet. — *Observations critiques et politiques sur le commerce maritime*. — Quatrain à Églé. — Quatrain de Voltaire à Mmes de Luxembourg, de Boufflers et de La Vallière. — *Astyanax*, tragédie par Châteaubrun. — Vers de Ximenès (attribués à Voltaire) sur les ruines de Lisbonne. — Lecture du poëme de la *Loi naturelle* dans quelques salons parisiens. — *Histoire du chevalier Grandisson*, roman par Richardson, traduit par l'abbé Prévost. — Lettre du Dauphin à Mme de Chambord.. 149

Février. — Réflexions sur la meilleure méthode de lecture et sur le petit nombre d'écrivains qui méritent d'être lus constamment. — Madrigal, par Desmahis. — Nouvelle chanson poissarde, par Vadé. — *Conjectures sur la propagation des secousses dans les tremblements de terre*, par Desmaret. — *Les Écueils du sentiment*, par Lescalopier de Nourar. — *Histoire du marquis de Terville*, par Mme de Puisieux. — *Dictionnaire philosophique portatif*, par Chicaneau de Neuvillé. — *Histoire de Nicolas Ier, roi du Paraguay et empereur des Mamelucks*. — *Poissardiana*, par Cailleau. — *Lettre à M. Rousseau sur son dernier ouvrage*. — *La Noblesse commerçante*, par l'abbé Coyer. — *Dissertations sur l'immortalité et l'immatérialité de l'âme*, par Astruc. — *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France sous les règnes de Henri III, Henri IV, Marie de Médicis et Louis XIII*. — Nouveau volume des *Antiquités égyptiennes*, de Caylus. — *Recueil de quelques pièces fugitives en prose et en vers*, par Marmontel. — *Oronoko*, traduit de l'anglais par La Place. — Tableaux commandés par Frédéric II à Carle Van Loo, Pierre et Restout. 162

Pages.

MARS. — *La Coquette corrigée*, comédie par La Noue. — *Introduction à l'histoire du Danemark*, par Mallet. — *Dictionnaire historique de la médecine*, par Éloy. — *Lettre sur l'impossibilité physique d'un tremblement de terre à Paris.* — *Lettre à Monsieur Rousseau, citoyen de Genève*, par M. M***, citoyen de Paris. — *L'Empire des Passions, ou Mémoires de M. de Gerson*, par Perrin. — *Nine*, par Desbiefs. — *Léandres-Nanette* et *le Tempérament*, parades par Grandval fils. — *Les Racoleurs*, comédie par Vadé. — *Expériences et Observations sur l'électricité faites à Philadelphie, par M. Franklin* (par Dalibard). — Nouvelle édition de l'*Abrégé chronologique* du président Hénault. — *L'Homme moral opposé à l'homme physique de M. Rousseau*, par le P. Castel. — *Essai sur les mœurs*, par Soret. — *La Princesse de Gonzague*, par le marquis du Terrail. — Réflexions sur la tolérance et sur ses conséquences politiques. 182

AVRIL. — Examen de *la Pucelle* et des poëmes sur *la Loi naturelle* et sur *le Désastre de Lisbonne*, par Voltaire. — Suite de l'*Histoire moderne* de l'abbé de Marsy. — *Le Réformateur*, par Clicquot de Blervache. — Quatrain sur le lit de justice tenu par le roi à Versailles. — Brochures pour et contre le mariage des protestants. — *Éléments des arts et des sciences littéraires*, de B. Martin, traduits par de Puisieux. — *Le Monde*, ouvrage critique, traduit de l'anglais. — Élection à l'Académie française de Montazet, évêque d'Autun, en remplacement du cardinal de Soubise. — Emprisonnement de La Beaumelle. — Gresset va publier son poëme de *la Cloche*. — Épigramme contre l'Académie française. — Lettre d'une inconnue à Diderot sur la *Fontange*, et reproduction de cet article de l'*Encyclopédie*. — *Mémoires de l'Académie de Troyes* (par Grosley). — *Mémoire sur l'inoculation de la petite vérole*, par La Condamine; polémique provoquée par cette précaution. — *La Noblesse militaire, ou le Patriote français*, par le chevalier d'Arcq. — *Les Intérêts de la France mal entendus*, par Ange Goudar. — *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre* (par le P. Sennemaud). — Quatrain de Piron contre Voltaire. — Épître à M. Abraham Hirschel, juif de Berlin, par Martange. — Vogue du docteur Tronchin à Paris. — Nouvelles réflexions sur la tolérance à propos des mariages protestants. . 196

MAI. — Essai d'un catéchisme à l'usage des princes. — *Lettre d'un ecclésiastique de Paris à un curé de province sur le dernier tremblement de terre.* — *Histoire véritable, curieuse et intéressante du Prétendant.* — *Histoire de Laïs*, par Legouz de Gerland. — *Sentiments d'un Harmoniphile*, par Morambert. — *Projet utile sur le progrès de la littérature*, par Duport-Dutertre. — *Le Commerce anobli*, par Seras. — Lettre de Le Franc de Pompignan au chancelier. — Couplet sur Lescalopier, intendant de Montauban. — *Lettre de H. G. G. sur le voyage du jeune prétendant en Allemagne.* — *Mémoires* du marquis de Saint-Philippe *pour servir à l'histoire d'Espagne sous Philippe V.* — *Journal de l'expédition de Minorque.* — *L'Une et l'Autre, ou la Noblesse commerçante et militaire.* — Débuts de Désormes à la Comédie-Française. — *Discours* de Daguesseau. — Articles remarquables du huitième volume de l'*Encyclopédie*. — *Mémoires* de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV. — *Lettre d'un négociant à un milord*, par G. Mazéas. — *Loisirs philosophiques*, par Blondel. — Édition des *OEuvres complètes de Voltaire*, publiées à Genève en dix volumes. — *Lettres* de Mme de Sévigné à Pomponne sur *la Disgrâce de Fouquet.* — *La*

Pages.

Raison triomphante des nouveautés, par l'abbé Pichon. — *Lettre à une jeune dame sur l'inoculation de la petite vérole*, par J. Soret. — *Lettre d'un citoyen sur la permission de commercer dans les colonies*, par Saintard. — *Le Patriote anglais*, par l'abbé Le Blanc. — *Le Citoyen philosophe*. — *Nouvelles Observations sur le jardinage*, par Bradley, traduites par Puisieux. — Madrigal anonyme. — Réflexions sur l'art dramatique à propos du *Catilina* de Crébillon et de l'opéra de *Zoroastre*. — *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, traduites par Patu. 215

Juin. — *La Gageure de village*, comédie par Seillans. — *Mémoires* du marquis de Torcy, *sur les négociations depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht*. — Chanson de Voltaire pour la fête de Mlle Gaussin. — Tableaux peints par Raphaël Mengs, pour le marquis de Croismare. — Mémoire publié par le Gouvernement en réponse aux observations envoyées par l'Angleterre dans les diverses cours de l'Europe. — Réflexions sur les femmes à propos de l'*Avis d'un père à sa fille*, de lord Halifax. — Consolation d'un jeune ecclésiastique, huitain. — *Le Conservateur*, journal. — Nouvelle édition de la *Cuisinière bourgeoise*. — Premier volume de l'*Histoire militaire de tous les peuples*, par le chevalier d'Arcq. — Mort du P. Castel et du marquis d'Argenson. — *La Jeune Grecque*, comédie par l'abbé de Voisenon. — *Origine, Progrès et Décadence de l'idolâtrie*, par Méhégan. — Supplément à la *France littéraire* 231

Juillet. — Réflexions sur l'optimisme, à propos du poëme de Voltaire sur *le Désastre de Lisbonne*. — Lettre de Diderot à Landois, et billet de Grimm à Diderot. — De la loi naturelle et de son influence. — Lettre de Margency à Desmahis. — *L'Art de plaire*, par Mauger. — *La Double Folie*, par Magny. — *La Conduite des Français justifiée*, par Lagrange de Checieux. — *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, par le comte de Turpin ; nouvelle édition. — *La Noblesse oisive*, par Rochon de Chabannes. — *Examen des prétendus inconvénients de la faculté de commercer en gros, sans déroger à la noblesse*, par Forbonnais. 244

Aout. — *Lettres et Mémoires* de Mme de Maintenon, publiés par La Beaumelle. — *Discours sur les vignes*, par Herbert. — *Le Commerce remis à sa place*, par J.-J. Garnier. — *Essai sur l'admission des navires neutres dans nos colonies*, par Forbonnais. — *Considérations sur la constitution de la marine militaire en France*, par J.-B. de Secondat. — *Nouvelle méthode pour les personnes attaquées de la rage*, par le F. Claude de Choisel, de la Compagnie de Jésus. — Chansons, vers et brochures sur la prise de Port-Mahon. — *Lettre à M. de Laveaux sur son discours contre la latinité des modernes*. — Vers de Vallier ; quatrains de Desmahis. — *Histoire du Paraguay*, par le P. de Charlevoix. — Édition des œuvres de Maupertuis, publiée à Lyon. — *Le Frère quêteur*, roman. — Réimpression du poëme *le Pain bénit*, par l'abbé de Marigny. — *La Noblesse commerçable ou ubiquiste*, par J.-H. Marchand. — Septième volume des *Mémoires d'histoire*, etc., de d'Artigny. — *Relation historique du tremblement de terre de Lisbonne*, par Ange Goudar. — *Relation de la peste de Toulon en 1721*, par d'Antrechaux 263

Septembre. — Réflexions sur le fatalisme. — Reprise de *Sémiramis*. — Projet d'estampes (rédigé par Margency), pour une nouvelle édition du *Pastor*

Pages.

fido. — *Lettres d'un officier irlandais à un officier français.* — *Le Politique danois*, par Hubner. — *Observations périodiques sur la physique*, par Gautier-Dagoty. — *Les Aventures portugaises*, par Jorre. — *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité* (par l'abbé Valois). — *La République*, de Bodin, traduite par Lescalopier de Nourar. — *Amusements des gens d'esprit*, par Marsac. — *L'Étoile heureuse*, roman. — *Lettres adressées à un avocat au Parlement*, par Cantwel. — *Théâtre des boulevards, ou Recueil de parades.* — Des gouvernements modernes comparés aux gouvernements anciens, et de la situation des paysans en Suède. — *Relation des guerres du Nord et de Hongrie.* — Modèle du mausolée du maréchal de Saxe, par Pigalle. 271

Octobre. — *Revue des feuilles de M. Fréron*, par Deleyre. — Second volume des *Intérêts de la France mal entendus.* — Épître à M. l'abbé de Bernis, par Marmontel. — Vers de M. de Bussy à Mlle Clairon, dans le rôle de Didon. — Chanson sur la conquête de Minorque. — Suite de l'examen du second volume des *Intérêts de la France mal entendus.* — Lettre de Diderot à Pigalle sur son mausolée du maréchal de Saxe. — Chanson de Collé sur la prise de Minorque. 287

Novembre. — Sixième volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon et Daubenton. — Réflexions sur la politique au sujet du *Peuple instruit*, de Shabbear. — Deleyre prend la direction du *Journal étranger.* — *Célime, ou le Temple de l'Indifférence détruit par l'Amour*, opéra, paroles de Chennevières, musique d'Herbain. — *Lettre de M. D*** à M. L., au sujet de la noblesse commerçante*, par l'abbé de La Coste. — *Petit Écrit sur une matière intéressante*, par Morellet. — Tome troisième des *Essais sur Paris*, de Saint-Foix. — Deux mémoires de Chamousset sur les enfants trouvés et sur les biens de l'hospice Saint-Jacques. 301

Décembre. — Coupole de la chapelle de la Vierge dans l'église Saint-Roch, par Pierre. — Mémoires de Forbonnais sur le privilége exclusif de la manufacture de glaces. — Le *Roman politique*, par Saintard. — *Tableaux tirés de l'Iliade et de l'Odyssée*, par le comte de Caylus. — *État présent de la Pensylvanie.* — Quatrain de Chloé pour son amant. — *Traité des voitures*, par Garsault. — *L'Inoculation de la petite vérole, déférée au bon sens*, par Bury. — *Partitions oratoires* de Cicéron, traduites par Charbuy. — Réflexions sur la grande peinture à propos de l'*Assomption de la Vierge* de Pierre, à Saint-Roch. — *Voyages de Quévédo*, traduit par Béraud-Belcastel. — *Lettre sur le mécanisme de l'opéra italien*, par Villeneuve. — Remontrances du Parlement, et discours du président. — Prospectus du *Glossaire français* de La Curne de Sainte-Palaye. — Nouvelle série des *Lettres à un Américain*, par Lignac. — *Réflexions sur le désastre de Lisbonne*, par Rondet. — *Lettre à M. l'abbé Velly*, par Roland de Traville. — *Le Réformateur réformé.* — *Petit Catéchisme politique à l'usage des Anglais*, par Genet. — *Histoire des Juifs* de Josèphe, traduite par le P. Gillet. — Achèvement de l'*Histoire de France* du P. Daniel et du P. Griffet. — Traduction du *Prædium rusticum* du P. Vanière, par Berland. — *Campagnes de M. de Turenne.* — *Dictionnaire portatif, ou Pensées libres d'un jeune militaire.* — Brochures sur le modèle du mausolée de Pigalle. — *L'Impromptu du cœur*, opéra-comique joué à Lyon. 311

Pages.

1757

JANVIER. — *Recueil de différentes choses*, par le marquis de Lassay. — Réflexions sur le progrès des lumières et de la philosophie. — Un madrigal de La Condamine à sa femme, pendant la nuit de noces; vers de M. de Luxemont à La Condamine; réponse de celui-ci et réplique de M. de Luxemont. — Mort de Fontenelle. — Modèle de la statue équestre de Louis XV, par Bouchardon. — Suite de l'*Histoire universelle*, par Voltaire. — *Lettres semi-philosophiques*, par J.-B. Pascal. — *Lettres d'Aspasie*, par Méhégan. — *L'Amant Salamandre*, par Cointreau. — Remontrances du Parlement de Toulouse. — Le *Péché imaginaire*. — Le *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie. — *Le Peuple juge*, par Genet. — Nouvelles observations sur les toiles peintes. — Suite des traductions de Metastasio, par Richelet, et de poésies anglaises, par l'abbé Yart. — Le bref du pape et *la Pucelle* de Voltaire vendus sous le manteau. 323

FÉVRIER. — Particularités sur Fontenelle. — Nouveau spectacle pantomime de Servandoni. — Nouvelles remarques sur les *Considérations sur la constitution de la marine française*. — Les *Cinq cents Matinées et une et demie*, par le chevalier Duclos. — *Mélanges littéraires*, par Gaillard. — *Nouveaux Amusements poétiques*, par Ignace Vanière. — *Dissertation sur le commerce*, par Belloni. — *Le Vaudeville*, poëme. — *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, par La Curne de Sainte-Palaye. — *Dictionnaire portatif de la Bible*, par l'abbé Barral. — *Projet des embellissements de la ville et faubourgs de Paris*, par Poncet de La Grave. — *Le Génie du Louvre aux Champs-Élysées*, par La Font de Saint-Yenne. — Suite des particularités sur Fontenelle. — Injustice de Voltaire à l'égard d'Homère, dans l'*Histoire universelle*. — *La Religion vengée*, journal, par Soret et le P. Hayer. — *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la loi naturelle*, par Thomas. — *La Henriade*, traduite en vers latins par Caux de Cappeval. — *Fables* de l'abbé Aubert. — *Fables moralisées en quatrains*, par La Cour Dumonville. — *Dictionnaire généalogique des premières maisons de France*, par La Chesnaye-des-Bois. — *Boca, ou la Vertu récompensée*, roman par Mme Husson. — *Lettres de Mme du Montier à la marquise de ***, sa fille, avec les réponses*, par Mme Le Prince de Beaumont. — *Parallèle entre les Carthaginois et les Anglais*, par l'abbé Séran de La Tour. — Brochures et poésies sur la prise de Minorque. — *Histoire de Jersey et de Guernesey*, traduite de l'anglais de Falle, par Le Rouge. — *Asseta*, comédie italienne en patois siennois, par Bartolomée Maréchal. — Épitaphe de Turenne à Saint-Denis, supprimée par ordre de Louis XIV. — *Dictionnaire des théâtres de Paris*, par les frères Parfait et d'Abguerbe. — *L'Encyclopédie perruquière* 337

MARS. — Le *Fils naturel*, par Diderot. — Mort de Dumarsais. — *Stratagèmes de guerre*, par Carlet de La Rozière. — La *France sauvée*, par Baculard d'Arnaud. — Le *Citoyen zélé*, par l'abbé Boncerf. — *Hercule*, tragédie par Renout. — Élections de Séguier à l'Académie, en remplacement de Fontenelle. — Réception de Montazet, évêque d'Autun. — Vers retranchés du *Cid* par ordre de Louis XIII. — *Histoire de la révolution du royaume de Naples*, par Mlle de Lussan. — *La Colombiade*, par Mme du Bocage. — Épitaphe de l'abbé de Voisenon, par Fauveau. 354

Pages.

AVRIL. — Réflexions sur l'*Histoire universelle.* — *Lettres de mistress Fanny Butler,* par Mme Riccoboni. — Réflexions critiques sur le *Siècle de Louis XIV* 362

MAI. — Réflexions sur les spectacles pantomimes de Servandoni. — *Histoire de Marie de Bourgogne,* par Gaillard. — Dissertation du président Hénault, sur la chasteté de la langue française, comparée à la langue latine. — Mandement de l'évêque de Soissons contre le régicide.— Le Parlement songe à punir de mort tout faiseur de brochures. — Mort de Deslandes.— Annonces de plusieurs tragédies. — Représentation d'*Adèle de Ponthieu,* tragédie par La Place. 369

JUIN. — Nouvelles réflexions sur l'*Histoire universelle.* — *Droit public de l'Europe,* par l'abbé de Mably 376

JUILLET.— Troisième volume des *Intérêts de la France mal entendus.*— *Esprit de l'abbé Desfontaines,* par l'abbé de La Porte et Cl.-M. Giraud. — *La Spiritualité et immortalité de l'âme,* par le P. Hayer. — *Le Deuil anglais,* comédie par Rochon de Chabannes.— L'*Ami des hommes,* par le marquis de Mirabeau. — Procès de Damiens, publié en quatre volumes. — *Réflexions d'un Suisse sur la guerre présente,* par Maubert de Gouvest. — *Lettres d'un baron saxon à un gentilhomme silésien,* par l'abbé de La Coste. — L'*Europe ridicule.* — Requête de la ville d'Amiens pour changer son nom en celui de Louisville. 383

AOUT. — Observations de Diderot sur l'*Iphigénie en Tauride,* de Guymond de La Touche. — Bouts-rimés, par l'abbé de Piolène. — *Lettre à M. de La Grange-Chancel, sur la tragédie d'Iphigénie.* — *Collection académique.* — Nouvelles traductions de Davila. — *Recueil de quelques pièces concernant les arts,* par C.-N. Cochin. — *Vénus vengée,* par Morandet. — *Poésies* de Castaldi da Felbra. — *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes,* par Charles Bonnet, de Genève. — L'*Anti-Damiens.* — Les *Lamentations de Jérémie,* de d'Arnaud. — Nouvelles réflexions sur l'*Ami des hommes.*— *Marguerite d'Anjou,* tragédie non représentée.— Lettre de Fontenelle au marquis de La Fare 392

SEPTEMBRE. — Les *Surprises de l'Amour,* opéra, paroles de Gentil-Bernard, musique de Rameau. — Requêtes en vers de Voisenon au duc d'Orléans, à propos d'un tuyau de poêle et d'un permis de chasse. — Nouvelle édition du *Dictionnaire portatif de peinture,* de dom Pernetty — *L'Impatient,* comédie par Poinsinet de Sivry. — La *Petite Iphigénie,* parodie par Favart. Le *Géographe-Manuel,* par l'abbé Expilly. — Le *Financier citoyen,* par Naveau. — *Vues d'un citoyen,* par Chamousset. — *Dissertation sur l'honoraire des messes,* par le P. Guyard, bénédictin. — Mort de Vadé. — Suite de l'examen de l'*Ami des hommes.*— Mausolée élevé à Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice. — *Loisirs de Mme de Maintenon.* — Discours de Méhégan, plagié par La Beaumelle. — *Exposition de la doctrine de l'église gallicane,* par Dumarsais. — L'*École de l'amitié,* roman par le marquis de Thibouville.— *Commentaires sur la tactique des places,* par de Beausobre, maréchal de camp. — *Tactique et Manœuvre des Prussiens.* — Recueil de brochures sur la prise de Port-Mahon, publié par Morand. — Projet d'une édition nouvelle des *Rêveries* du maréchal de Saxe.— *Tableau de l'empire ottoman,* par l'abbé de La Porte. —*Description historique de l'empire russe,*

Pages.
par le baron de Strahlemberg. — *Essai d'une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues*, par Barletti de Saint-Paul. — Les *Origines, ou l'Ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne et de l'Italie*, par le chevalier de Buat. — *L'Écolier de ***, vision* 405

OCTOBRE. — Salon de 1757 : le *Sacrifice d'Iphigénie*, par Carle Van Loo. — *Essai sur les grands événements par les petites causes*, de Richer. — Suite du Salon : Joseph Vernet, Michel Van Loo, Boucher, Hallé, Pierre, Vien, Bachelier, La Tour, La Grenée, Baldrighi, Mignot. — La *Paix de l'Europe*, par Ange Goudar 427

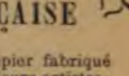
NOVEMBRE. — Sur la partie politique de *l'Ami des hommes*. — *Essai sur les causes et la diversité des taux de l'intérêt de l'argent*, par Buché de Pavillon. — *Problème historique*, par Mesnier. — Nouvelle édition de *François II*, tragédie du président Hénault. — Nouvelle traduction de *Hudibras*. — *Iphigénie en Tauride*, tragédie par Vaubertrand. — Suite des *Cinq cents Matinées et une demie*, par Duclos. — *Essais de jurisprudence sur toutes sortes de sujets*, par Huerne de La Mothe. — *Introduction à l'histoire des anciens peuples*, par Barbeu-Dubourg. — *Le Matérialisme confondu en vers et en prose*. — Chanson de Margency. — *Observations sur la musique*, par Ancelet. — Vers de Collé à une jeune dame dévote et coquette. — *Topographie de l'univers*, par l'abbé Expilly. — Mort de de Morand et de Patu. — *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps*, par Moreau, avocat. — Le *Danger des passions*, roman par le marquis de Thibouville. — *Supplément aux Rêveries de Maurice, comte de Saxe*, par le comte d'Espagnac. — *Petites Lettres sur de grands philosophes*, par Palissot. — *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, par Bullet. — *L'Aixiade, ou l'Ile d'Aix conquise par les Anglais*. — Nouvelle édition des *Tropes* de Dumarsais 435

DÉCEMBRE. — Réflexions sur la religion, la morale et le commerce. — Reprise d'*Iphigénie*, de Guymond de La Touche. — *Esprit des maximes politiques*, par Pecquet. — Publication d'*Adèle, comtesse de Ponthieu*, par La Place, et d'*Iphigénie en Tauride*, par La Touche. — Le *Bal de l'Arche-Marion*. — Mort de Réaumur. — *État abrégé des lois, etc., de la Grande-Bretagne*. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748*. — *L'Ane de Silène, conte phrygien*. — *Recueil de pièces concernant l'inoculation et la petite vérole*. — Nouvelle édition du *Voyage pittoresque de Paris*, par d'Argenville. — Rameau propose par souscription un *Code de musique*. — Soufflot publie le plan de l'église Sainte-Geneviève. — Vers de Voltaire sur les trois Bernard. — Articles remarquables du septième volume de l'*Encyclopédie* 448

1758

JANVIER. — Nouvelle édition des *Rêveries* du maréchal de Saxe. — *Mémoires de M. Cressy*, par Mme Riccoboni. — Suite des *Mémoires de Brandebourg*, par Frédéric. — Reprise d'*Alceste*, paroles de Quinault, musique de Lulli. — Mort du géomètre Nicole. — *Observations sur la vie de Crillon*, de Mlle de Lussan. — *Mémoires de Shah-Thamas-Kouli-Khan* 459

FÉVRIER. — *Le Faux Généreux*, comédie en cinq actes par Bret. — Vers du président Hénault pour Mme de Martel. — Recompenses que Louis XV songe

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Format in-8° cavalier, imprimés avec luxe par M. J. Claye, sur très-beau papier fabriqué spécialement pour cette collection, et ornés de gravures sur acier par les meilleurs artistes; 37 volumes sont en vente à 7 fr. 50 le volume. On tire, pour chacun des ouvrages de la collection, 150 exemplaires numérotés sur papier de Hollande, à 15 fr. le volume.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

Nouvelle édition très-soigneusement revue sur les textes originaux, avec un nouveau travail de critique et d'érudition, par M. Louis Moland. L'ouvrage, imprimé avec luxe par M. Claye, sur magnifique papier, orné de vignettes gravées sur acier d'après les dessins de Staal, forme 7 volumes.

ŒUVRES COMPLÈTES DE RACINE

Avec un travail nouveau par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française, et M. Louis Moland; ouvrage complet en 8 volumes.

ŒUVRES COMPLÈTES DE LA FONTAINE

Avec un nouveau travail de critique et d'éruditon par M. Louis Moland; 7 volumes ornés de gravures sur acier d'après les dessins de Staal.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MONTESQUIEU

Avec les variantes des premières éditions, un choix des meilleurs commentaires et des notes nouvelles, par Édouard Laboulaye, de l'Institut, avec un beau portrait de Montesquieu; 6 volumes sont en vente.

ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE

Nouvelle édition avec les notes de tous les commentateurs, choisies et complétées par M. J.-V. Le Clerc, précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne par M. Prevost-Paradol, de l'Académie française; 4 volumes avec portrait.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU

Avec un travail nouveau par M. Gidel, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte; 4 volumes ornés de gravures sur acier d'après les dessins de Staal.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE

Par Le Sage, précédée d'une notice par Sainte-Beuve, de l'Académie française, les jugements et témoignages sur Le Sage et sur Gil Blas; suivie de Turcaret et de Crispin rival de son maitre; 2 volumes illustrés de six belles gravures sur acier d'après les dessins de Staal.

ŒUVRES DE J.-B. ROUSSEAU

Avec une introduction sur sa vie et ses ouvrages et un nouveau commentaire par Antoine de Latour; 1 volume avec portrait de l'auteur.

CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE BUFFON

Avec une introduction par M. Flourens, membre de l'Académie française; 2 volumes. Un beau portrait de Buffon est joint au tome 1er.

ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT

Annotées, revues sur les éditions originales et précédées de la vie de Clément Marot, par Ch. d'Héricault; 1 volume orné du portrait de l'auteur d'après une peinture du temps.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduction nouvelle avec des réflexions à la fin de chaque chapitre par M. l'abbé F. de Lamennais; volume orné de 4 gravures sur acier.

ŒUVRES CHOISIES DE MASSILLON

Précédées d'une notice biographique et littéraire par M. Godefroy; 2 volumes, avec un beau portrait de Massillon.

ŒUVRES COMPLÈTES DE J. DE LA BRUYÈRE

Nouvelle édition avec une notice sur la vie et les écrits de La Bruyère, une bibliographie, des notes, une table analytique des matières et un lexique, par A. Chassang, inspecteur général de l'instruction publique, lauréat de l'Académie française. — 2 volumes, avec un beau portrait de La Bruyère.

EN COURS D'EXÉCUTION

Œuvres complètes de P. Corneille.
Œuvres de Pascal (Pensées et Provinciales).
Œuvres de La Rochefoucauld.

B



PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît — [1429]

